BULLETIN
DE
l'École Française
D'EXTRÊME-ORIENT

TOME XL. — 1940.





HANOI

—

1941

DICTIONNAIRE TÃY BLANC FRANÇAIS

AVEC TRANSCRIPTION LATINE

par GEORGES MINOT

Capitaine d'Infanterie Coloniale

Breveté de langue tãy

AVANT-PROPOS

On a coutume de dire que la langue tãy est très pauvre et des plus faciles.

Pauvre, elle l'est forcément si on la compare aux langues occidentales ou même à la langue annamite qui s'est enrichie depuis quelques dizaines d'années d'une foule de mots ou expressions modernes qu'on peut chiffrer par milliers. Elle est pauvre et elle restera telle, ou presque, tant que la civilisation occidentale, avec son cortège d'exigences littéraires, d'expressions scientifiques ou modernes, n'aura pas pénétré jusqu'au cœur du pays tãy, si bien caché dans ses profondes vallées.

Encore convient-il de ne point exagérer la pauvreté de cette langue. Si elle se révèle parfois insuffisante pour traduire nos idées modernes ou désigner les choses que nous avons importées et que le Tãy ignorait il y a peu d'années encore, elle est par contre dans le langage usuel, très complète et très précise.

Et si, après une ou deux années d'étude, croyant « posséder » la langue tãy, nous restons bouche bée devant la conversation de lettrés, malheureusement trop rares, devant les paroles adressées aux Génies par les sorciers, devant même les chants les plus courants, c'est qu'il existe bien une sorte de langue tãy, littéraire, poétique, très imagée et très expressive. Mais celle-ci échappe forcément aux Européens de passage dans le pays, lesquels avec un bagage de quelques dizaines ou de quelques centaines de mots usuels, arrivent parfaitement à se faire comprendre de leur entourage et se trouvent ainsi tout naturellement portés à un jugement trop téméraire.

Cette langue poétique, nous la retrouvons dans les vieux papiers jaunis, les vieux manuscrits oubliés dans le fond d'une malle chez les vieux « Taô », les vieilles familles nobles plus ou moins déchues. Ces manuscrits, la plupart écrits en vieux tãy, sont malheureusement trop rares et ils le deviendront de plus en plus, les jeunes générations attirées déjà par nos idées modernes, se désintéressant chaque jour un peu plus de tout ce qui fut la vie de leurs pères.

Facile, la langue tãy ne l'est point pour un Occidental. Si les règles de grammaire sont des plus rudimentaires, la construction des phrases assez simple, il n'en va pas de même pour la prononciation et moins encore pour l'intonation, qui comme dans toute langue monosyllabique, vient compliquer singulièrement la langue parlée et dérouter bon nombre de débutants.

On peut constater d'ailleurs que la plupart de ces débutants, faute d'indications de base, égrènent les syllabes sans souci d'accentuation ni d'intonation, arrivant ainsi à créer une sorte de nouvelle langue tãy parlée à la française, à laquelle leur entourage s'habitue.

Aussi, grande est leur surprise lorsque, sortant du cercle de leurs interlocuteurs habituels, ils constatent qu'ils ne sont plus compris.

Quant à l'écriture tãy, si elle est vraiment simple, elle est par contre très incomplète et ainsi ne peut guère servir de base à l'étude de la langue parlée.

On ne saurait donc trop conseiller de s'initier dès le début à la transcription latine et aux divers signes qui la complètent, afin de pouvoir mener de front l'étude de la langue écrite et celle de la langue parlée. La méthode directe qui réussit parfaitement avec les tout jeunes enfants, ne donne pas d'aussi bons résultats avec les adultes et c'est à tort, croyons-nous, que cette méthode a été parfois adoptée dans certains cours de langues orientales.

Si on se place au point de vue utilité pratique, il est incontestable que la connaissance de la langue tãy ne présente qu'un intérêt secondaire, et c'est ce qui explique que si peu de gens s'y intéressent, prétextant que « cette langue ne leur servirait plus lorsqu'ils auraient quitté le pays tãy ». Ils oublient, que les Tãy, dans le sens originel du mot, peuplent, mélangés à d'autres races, un pays s'étendant du Haut Yang-tseu à Bangkok, et de l'Iraouaddi à l'île de Hai-nan, et que, connaissant la langue d'un groupe tãy, ils possèdent la clef de tous les autres groupes et qu'il leur suffirait d'une courte adaptation pour, sachant par exemple le tãy blanc, pouvoir parler le tãy noir, le thổ, le lư, le laotien, le thailandais, le shan, pour ne citer que les principaux dialectes de cette grande famille linguistique.

Dans un cercle plus restreint, la langue tãy rend d'utiles services dès qu'au Tonkin on a franchi la porte du Delta.

C'est dans cet esprit que j'ai été amené à mettre sur pied ce Dictionnaire, qui fait suite à ma « Méthode de tãy blanc » (1) et qui sera complété par une deuxième partie : français — tãy blanc (2).

Sachant à quelles grossières erreurs peut conduire l'énumération aride d'un dictionnaire bilingue, nous nous sommes efforcés de rendre celui-ci aussi clair et vivant que possible.

Pour éviter des erreurs possibles d'interprétation, nous avons précisé le sens du mot français chaque fois qu'il nous a paru pouvoir prêter à confusion.

Nous avons aussi précisé l'emploi du mot tãy chaque fois que nous l'avons jugé nécessaire, soit par une courte explication, soit par un exemple.

---

(1) Recueil comprenant des éléments de grammaire et un vocabulaire, déposé en manuscrit à l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

(2) Cette partie existe déjà sous la forme d'un Petit Dictionnaire également déposé en manuscrit à l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Afin de permettre le rapprochement de certains mots, nous avons indiqué les principaux synonymes et les divers mots à consulter.

Enfin, pour rendre cet ouvrage plus vivant, nous l'avons émaillé de quelques renseignements sur les mœurs et les coutumes tãy et avons souligné en passant les principales légendes.

De plus, la contexture même du recueil permet de comparer : — d'une part les mots ayant même graphie, mais se prononçant différemment ; — d'autre part les mots qui, bien qu'ayant la même prononciation, ont des sens différents.

La transcription latine adoptée poursuit les trois buts suivants :

— permettre l'étude philologique de la langue,

— donner une prononciation suffisamment correcte,

— ne pas risquer, par un graphisme compliqué, de décourager les personnes non linguistes qui s'intéressent à la langue tãy.

Nous avons d'ailleurs emprunté au quốc-ngữ (transcription latine de la langue annamite) la plupart des signes employés, signes avec lesquels bon nombre de Français d'Indochine sont déjà familiarisés, et que nous avons complétés par deux autres signes diacritiques et un signe d'intonation nouveau.

Nous rappelons plus loin la valeur de chaque lettre et de chaque signe, mais les débutants pourront se reporter avantageusement à l'étude détaillée qui figurera dans la « Méthode » déjà citée. Ils y trouveront également l'étude des caractères tãy, qui n'a pas place ici.

L'ordre alphabétique de cet ouvrage est basé sur l'alphabet tãy rapproché de l'alphabet français, puisqu'aussi bien la liste des caractères tãy n'a pas d'ordre déterminé.

D'autre part, l'alphabet tãy comprend une consonne que nous appellerons consonne neutre parce qu'elle n'a aucun effet sur l'articulation des mots, servant simplement d'armature au signe ou voyelle. Cette consonne n'existe donc pas en caractères latins et correspond ainsi dans la transcription latine aux mots commençant par une voyelle.

Cette consonne neutre ayant été placée en tête de l'alphabet, il s'ensuit que dans la transcription latine, les voyelles se trouvent en tête, dans leur ordre alphabétique propre, soit : *a, e, ê, i, o, ô, ơ, u, ư*. Viennent ensuite les consonnes, dans l'ordre alphabétique français.

En présentant ce recueil, nous n'avons nullement la prétention d'avoir dressé un inventaire total de la langue tãy blanc. Peut-être aussi quelques erreurs se seront-elles glissées dans le texte ; nous nous en excusons à l'avance.

Le temps nous a d'ailleurs manqué pour fouiller davantage la langue et pour compléter, « polir et repolir » ce travail comme il eût dû l'être.

Nous croyons néanmoins avoir fait œuvre utile et nous espérons que, tel qu'il est, ce modeste ouvrage trouvera un accueil bienveillant auprès de ceux qui pourront être appelés à le consulter.

Muong Te, 29 août 1938.

A. — REMARQUES SUR LA TRANSCRIPTION LATINE.

Il y a lieu de considérer dans la transcription latine :

— la valeur attribuée aux lettres employées par rapport à leur valeur habituelle,

— l'accentuation de ces lettres,

— l'intonation des mots.

I. — Remarques sur les consonnes.

Č — Prononcer *ty* avec la valeur mouillée de *y* donnée plus loin. Éviter de donner la valeur exacte du *č* tchèque.

H — Est toujours fortement aspirée, quelle que soit sa place.

K' — Prononcer *kr* avec *r* nettement grasseyé. A presque la valeur du *ch* allemand dans *nach*.

Ñ — A la valeur de *gn* français ou de *ñ* espagnol.

S — Est toujours dur, la consonne correspondant à *s* doux = *z* n'existant pas en tãy.

Y — Est employé ici comme consonne. Il a la valeur du *j* allemand ou de *ill* dans *bouillir*.

Toutes les autres consonnes ont la même valeur qu'en français.

Les consonnes *j*, *q*, *x*, *z* ne sont pas employées.

II. — Remarques sur les voyelles.

a — Même son qu'en français.

e — Son toujours très ouvert, comme *è* avec accent grave en français.

ê — Son toujours très fermé, comme *é* avec accent aigu en français.

i — Même son qu'en français. Précédée de *a*, prend la valeur de *y*.

o — Son toujours très ouvert, comme dans le mot français *cor*.

ô — Son toujours très fermé, comme dans le mot français *rôti*.

ơ — Lettre du quôc-ngữ prenant ici le son du préfixe français *eu* si elle est placée en fin de mot et de *œu*, dans le mot *œuf*, si elle est suivie d'une consonne.

u — Son de *ou* en français, qui est d'ailleurs le son attribué à *u* dans la plupart des langues occidentales.

ư — Lettre du quôc-ngữ prenant ici le son de *u* français, prononcé de la gorge au lieu d'être prononcé du bout des lèvres.

III. — PRONONCIATION ET ACCENTUATION.

PREMIÈRE RÈGLE.

Toutes les lettres, quelle que soit leur place, conservent leur valeur propre.

Ex. : *Pha* s'énoncera avec un *p* suivi d'une aspiration, en faisant sentir le *p* et l'*h* aspiré et non pas comme *fa*.

In se prononcera comme dans le mot *inaction* et non pas comme dans le mot *insoluble*.

Toutefois :

1° Dans les mots terminés en *ng*, *n* sera très peu articulé.

Ex. : *Lang* se prononcera presque comme le mot français *langue*.

2° *Y* précédé de *u* ou de *ư* se prononcera comme *ille*, en faisant nettement entendre *i*.

Ex. : *Puy* ne se prononcera pas *pouille* comme il serait normal d'après la valeur initiale de *y*, mais bien *pou-ille* (les deux syllabes liées).

DEUXIÈME RÈGLE.

Les voyelles peuvent être longues ou brèves.

Voyelle A.

La voyelle *a* est brève si elle est affectée du signe de la brève (◡). Elle est nettement longue, quelle que soit sa place, si elle n'est pas affectée de ce signe.

Autres voyelles.

1° *Les voyelles finales* employées avec les signes d'intonation ʼ ou ˜ sont brèves si elles sont affectées du signe bref ◡, elles sont longues si elles ne sont pas affectées de ce signe.

Elles sont normales dans les autres intonations.

2° *Une voyelle suivie d'une autre voyelle* reste normale à l'exception de *ô*, *u* et *ư* qui sont nettement brefs.

3° *Voyelles suivies d'une consonne.*

Les voyelles *i*, *u* et *ư* sont brèves devant une consonne. Les autres voyelles (*e*, *ê*, *o*, *ô*, *ơ*) ne sont brèves que devant *k*, *p* et *t* ; elles sont longues devant les autres consonnes (*m*, *n*, *ng*, *y*).

On pourra d'ailleurs au début s'en tenir à la règle générale suivante :

Faire nettement sentir les *ă* brefs et les *a* longs et prononcer toutes les autres voyelles normalement.

On obtiendra ainsi une prononciation à peu près correcte que l'usage perfectionnera par la suite.

IV. — INTONATIONS.

Les intonations sont au nombre de six dont cinq sont représentées par des signes appropriés placés au-dessus du mot.

La valeur de ces intonations est rappelée dans le tableau ci-dessous :

1° Ton naturel et égal. Pas de signe.	Le mot est énoncé d'une voix naturelle, sur le ton propre à chaque individu et sans aucune variation de ce ton.
2° Ton ascendant. Signe : ′	Le son part du ton naturel et s'élève progressivement vers le ton aigu.
3° Ton interrogatif. Signe : ̉	Le son part d'une note au-dessous du ton naturel, descend vers le ton grave et remonte au ton naturel.
4° Ton jeté. Signe : ~	Le son part du ton naturel, s'élève très légèrement et revient vers le ton naturel. (Ton du mot *oui* à l'adresse d'une personne qui insiste.) Les annamitisants remarqueront que ce ton est différent de celui qui est représenté par ce même signe, en quốc-ngữ.
5° Ton élevé. Signe : —	Le son est émis sur un ton égal, c'est-à-dire qui ne varie pas, mais plus élevé que le ton naturel.
6° Ton descendant. Signe : `	Le son part du ton naturel et descend progressivement vers le ton grave.

B. — TABLEAUX COMPARÉS DES CARACTÈRES TǍY ET DES CARACTÈRES LATINS.

I. — CONSONNES.

CARACTERES TǍY		APPELLATION (1)		CARACTÈRES latins correspondant	REMARQUES
1er Tô	2e Tô	1er Tô	2e Tô		
[illegible] (2)	[illegible]	O	Õ	—	(1) Tous les caractères peuvent être également énoncés en les faisant précéder de *Tô* qui est leur appellatif numéral.
[illegible]	[illegible]	BO	BÕ	B (3)	
[illegible]	[illegible]	ČO	ČÕ	Č	
[illegible]	[illegible]	ČHO	ČHÕ	Čh	(2) Ce caractère, consonne neutre, sert également de voyelle O.
[illegible]	[illegible]	DO	DÕ	D (4)	(3) *P* en finale.
[illegible]	[illegible]	FO	FÕ	F	(4) *T* en finale.
[illegible]	[illegible]	HO	HÕ	H	
[illegible] (5)	[illegible]	KO	KÕ	K	(5) Peut être neutre en fin de mot, correspond alors au signe bref : ◡.
[illegible]	[illegible]	KHO	KHÕ	Kh	
[illegible]	[illegible]	K'O	K'Õ	K'	
[illegible]	[illegible]	LO	LÕ	L	
[illegible]	[illegible]	HO MO	MÕ	M	
[illegible]	[illegible]	HO NO	NÕ	N	

CARACTÈRES TÀY 1er To	CARACTÈRES TÀY 2e To	APPELLATION 1er To	APPELLATION 2e To	CARACTÈRES latins correspondant	REMARQUES
		HO ÑO	ÑÕ	Ñ	
		HO NGO	NGÕ	Ng	
		PO	PÕ	P	
		PHO	PHÕ	Ph	
		SO	SÕ	S	
		TO	TÕ	T	
		THO	THÕ	Th	
	(1)	HO VO	VÕ	V	
		HO YO	YÕ	Y	
		Nŭng		(2)	
		Kũn		(2)	
	(3)	Săm		(2)	
	(4)	Hăk, Hăk hŏi		(2)	

(1) Ce caractère est également employé dans certains cas comme voyelles *ô, u, ư.*

(2) Caractères idéographiques dont on trouvera la signification à leur place alphabétique.

(3) La partie supérieure du caractère représentant seule l'idée, la base peut varier.

(4) La partie inférieure représentant à elle seule l'idée, le contour extérieur peut varier suivant la fantaisie de chacun, tout en complétant l'idée.

II. — VOYELLES.

SIGNE	APPELLATION	VALEUR en caracteres latins	PLACE PAR rapport au caractère consonne	REMARQUES
	May Ka (1)	a	A la suite	(1) Le mot *May* peut être supprimé.
	— Kå	å	En dessous	
	— Kăm	ăm (2)	Au-dessus	(2) *ă* devant un *k* final.
	— Kăn	ăn	A la suite	(3) *ă* devant un *p* final.
	— Kăng	ăng (3)	Au-dessus	(4) transcrit *ây* quand la diphtongue est suivie d'un *y*.
	— Kăô	ăô	Encadrant	(5) *u* devant un *m* final.
	— Kăơ	ăơ	Devant	
	— Kăt	ăt	A la suite	(6) Signe spécial, maintenant très peu usité.
	— Kăi	ăi (4)	Devant	(7) Consonne employée comme voyelle.
	— Ke	e	— id —	(8) Consonne employée comme 2e voyelle et dont la place peut varier par rapport à la première voyelle.
	— Kè	è	Au-dessus	
	— Ki	i	— id —	
	— Kô	ô	A la suite	
	— Kơ	ơ	Au-dessus	
	— Ku	u	En dessous	
	— Kung	ung (5)	Devant	
	— Kư	ư	Au-dessus	
(6)	May Čåm	o	Au-dessus	
(7)	Tô O	o	A la suite	
(8)	Tô Võ	ô, u, ư	— id —	

C. — RENSEIGNEMENTS DIVERS CONCERNANT LE TEXTE.

I. — ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES.

(A) — Mot d'origine annamite.
(C) — Mot d'origine chinoise.
(F) — Mot d'origine française.
adj. — Adjectif.
adv. — Adverbe.
conj. — Conjonction.
ex. — Exemple.
f. — Facultatif.
lit. — Littéralement.
n. — Nom.
n.m. — Nom masculin.
n. f. — Nom féminin.
syn. — Synonyme.
v. — Verbe.
v. a. — Verbe actif.
v. n. — Verbe nominatif.

II. — APPELLATIFS NUMÉRAUX.

Les appellatifs numéraux sont des noms génériques auxiliaires qui se rapportent à une classe déterminée d'objets et qui remplacent le nom de l'objet considéré, devant ou à la suite d'un adjectif numéral (devant pour les adjectifs numéraux ordinaux, à la suite pour les adjectifs numéraux cardinaux).

Ex. : *Hỡ* signifiant pirogue et *bảng* étant son appellatif numéral, on ne dira pas :

Ku mĩ song hỡ (j'ai deux pirogues), mais on dira : Ku mĩ song *bảng* hỡ, ou plus souvent :

Hỡ, ku mĩ song *bảng* (des pirogues, j'en ai deux).

La classification des objets qui ont un même appellatif numéral étant parfois assez fantaisiste, nous avons indiqué entre parenthèses, à la suite des noms, le ou les appellatifs numéraux correspondants, en les faisant suivre de la lettre *f*, s'ils sont facultatifs.

On remarquera que certains objets n'ont pas d'appellatifs numéraux.

Ces appellatifs peuvent aussi dans tous les cas, et facultativement, précéder le nom auquel ils se rapportent, même si ce nom n'est pas accompagné d'un adjectif numéral.

Ex. : on dira indifféremment *hỡ* (la pirogue) ou *bảng hỡ*.

III. — TEXTE MIS ENTRE PARENTHÈSES.

Si ce texte n'est pas séparé du mot français par un point, il complète ou précise le sens de ce mot (ou de plusieurs mots s'ils ne sont séparés que par des virgules).

Si le texte vient à la suite d'un point, c'est une explication concernant le mot ou l'expression tãy.

O, Õ VOYELLES.

— O (tô) (parlé seul[t])	Consonne neutre première (voir tô). Sert aussi de voyelle O (voir may).
— Õ (tô) (parlé seul[t])	Consonne neutre deuxième (voir tô).
A, mẽ a (tô)	1. — Tante (sœur cadette du père).
A, nòng a (tô)	2. — Belle-sœur (sœur cadette du mari).
A lũp thũp	3. — Timide, emprunté (dans ses manières).
A ngữk k'ửn	4. — Voir k'ửn.
Á	Partir. (Mot familier employé exclusivement lorsqu'on s'adresse à un tout jeune enfant. Voir păy.)
Ả, pin ả	Evasé. (Se dit de tout objet dont la partie inférieure est plus étroite que la partie supérieure, quelle que soit sa forme générale.)
À	Mot placé après le verbe pour lui donner la forme interrogative. (Peut se traduire par : est-ce que ?) Syn. : hà, là, yà.
Mững păy à	Pars-tu ? Est-ce que tu pars ? (Plus souvent, on complète l'interrogation de la façon ci-dessous.)
Mững păy à bẳô păy à	Pars-tu ou ne pars-tu pas ?
Ẵ	Sale. (Mot familier employé exclusivement lorsqu'on s'adresse à un tout jeune enfant ; voir ỗy, hày.)
ÁK, yẽt ák	1. — Faire du mal, faire des méchancetés.
Kũn ák (tô)	Personne méchante, mauvaise personne.
Ák ák	2. — Barrissement.
Hòng ák ák	Barrir, barrir longuement, baréter. Voir aussi ôn.
AM, am pả, am sộp	Ouvrir largement la bouche, tenir la bouche ouverte.
ĂM	Sensation de l'impossibilité de se mouvoir, éprouvée au cours de certains cauchemars.
ẢM, pin ẳm	Se dit de certaines choses gâtées, détériorées par la pluie (riz coupé, bois tendre).
Khẳô ẳm	Riz détérioré par une trop longue exposition à la pluie.
AN, an mà (k'ảng)	Selle (pour cheval), bât.
An khí	Selle de cavalier.
An táng	Bât.
ÁN	1. — Examiner, juger.
Án ñã (tô)	Mandarin, homme vénérable.
Ản, ản san	2. — Lire (à haute voix). Voir du, lim.
ĂN	1. — Appellatif numéral de la plupart des objets, (fait souvent double emploi avec un autre appellatif).
Kũn ăn kũn ăn	Chacun un, chacun le sien.
Ăn nững	Un (pour les objets ayant pour appellatif numéral ăn, mis ici à la place du nom).

Ăn	2 — Ce, celui, celle, ceux, celles (en parlant des choses) ; le, la, les (dans lequel, laquelle, lesquelles, en parlant des choses). Voir tô.
Ăn nì	Ceci, celui-ci, celle-ci (en parlant des choses). Voir tô.
Tĩng ká ăn nì	Ceux-ci, celles-ci, tout ceci (en parlant des choses). Voir mở.
Ăn nằn	Cela, celui-là, celle-là (en parlant des choses). Voir tô.
Tĩng ká ăn nằn	Ceux-là, celles-là, tout cela (en parlant des choses). Voir mở.
Ăn dăơ, ăn dăơ yà	Lequel, laquelle, lesquels, lesquelles (en parlant des choses). Voir tô.
ẮN	1 — Cri du hibou ; émettre ce cri.
Ắn	2 — Ronchonner, maugréer. Syn. : bẳm.
ẮN	Couche de paddy non battu d'un volume déterminé et évalué à 10 sacs de grains. (Les meules de paddy sont formées de 3 à 8 de ces couches superposées.)
ÁNG (k'ảng)	Cuvette, terrine.
Áng lìn	Sorte de cuvette en bois rectangulaire.
ẢNG	1 — Orgueilleux, vaniteux, fanfaron. Syn. : ẻng (3e sens).
Kũn ảng	Personne orgueilleuse, vaniteuse.
Mỡng Ảng	2 — Muong Ang (commune tãy noir, de la province de Lai-châu, châu de Tuân-giáo. Ancien nom : Čẽng Ban).
AÔ, pō aô (tô)	1 — Oncle (frère cadet du père).
Aô, nòng aô (tô)	2 — Beau-frère (frère cadet du mari).
ÁÔ	1 — Mot doublant le signe du futur čí pour en renforcer le sens (dans le cas d'une action qui va avoir lieu dans un temps très rapproché).
Ku čí păy	Je partirai.
Ku čí áô păy	Je vais partir.
Khãô nững ku čí păy	Je vais partir. (Lit. : dans un moment je partirai.)
Áô	2 — Voir ngắm áô hẽ.
ĂÔ	1 — Prendre.
Ăô păy	Emporter, emmener.
Ăô mã	Apporter, amener.
Ăô ỏ	Enlever.
Ăô sảơ	Mettre. Voir sảơ.
Ăô vải	Placer, ranger, remiser, poser (un objet).
Phắk ăô	2 — Plante potagère aromatique, de la famille des chélopodiacées, consommée comme légume.
Hom ăô	La plante ci-dessus, utilisée comme condiment.
ẮO	Cuire (de la poterie, des briques, de la chaux).

ÁP — 1 — Action de se verser de l'eau sur le corps pour la toilette.

Áp nằm — Se doucher, prendre un bain.

Áp hô — Se laver la tête, faire un shampooing.

Áp — 2 — Recouvrir un métal ordinaire d'une couche de métal précieux, un bois ordinaire d'une plaque de bois précieux (bijoux, meubles en plaqué).

Áp hỡ, áp phen hỡ — 3 — Ajuster sur une pirogue les planches de côté.

ÃP — Tromper (sur la quantité, sur la qualité, sur les promesses faites).

Ãp sếô — Tromper les gens.

Kũn čăng ãp — Personne trompeuse.

ÃT — Craquer (onomatopée).

Nẫn ãt ãt — Emettre des craquements prolongés.

AY — 1 — Emanations, gaz, vapeur ; exhaler.

Ay hom — Parfumé. Exhaler une odeur agréable, alléchante.

Ay min — Exhaler une mauvaise odeur, une odeur désagréable. On dit aussi min.

Ay ñơng — Exhaler une odeur repoussante, dégoûtante.

Ay ơn — Exhaler une odeur forte, entêtante (comme certains alcools parfumés). Syn. : k'iu.

La ay — 2 — Honteux.

La ay sếô — Éprouver de la honte devant les gens.

Ay di — 3 — Amélioration, s'améliorer.

Ay di ố mã — Amélioré, qui va s'améliorant.

ẢY, pō ảy (tô) — 1 — Père. Syn : pō.

Ảy lông — 2 — Frère aîné. Syn. : pī čãy.

Ảy khơy — 3 — Voir pī khơy.

ĂY — Tousser.

ẲY — Très touffu, très serrés, pressés les uns contre les autres, (avec idée de gêne ; forêt touffue, semis très drus, foule compacte). Voir aussi íp.

Ẳy kăn — Serrés les uns contre les autres (sens ci-dessus).

E — Gonflé. Voir aussi tứng.

Pum e — Obèse, ventru. (Lit. : ventre gonflé.)

É (tô) — 1 — Bébé.

É nòy — Enfant, les enfants (appelés ainsi à partir du moment où ils savent marcher). Syn. : dêng noy, dêk nòy.

E — 2 — Espèce de batraciens (voir ci-dessous).

É tú (tô) — Crapaud.

É nằm — Grenouille (de rizière, à chair peu estimée).

Ĕ́ (k'ẳng)	1 — Cerveau, cervelle ; moelle (des os, des arbres) ; intérieur des noix.
Ĕ́ dúp	Moelle des os.
É kheng	2 — Entêté, têtu. Voir aussi lăn.
Ĕ́ k'õ (k'ẳng)	3 — Pièce de bois courbe formant la partie supérieure du collier de tirage des buffles.
	Planchette munie d'une encoche et reposant sur la nuque des porteurs à la hotte.
Khẳô ĕ́	4 — Voir khẳô.
ÉK	1 — Voir kôan ék.
Ék ék	2 — Cris des enfants en train de jouer, ou cris analogues (onomatopée).
K'ĕ́ ék ék	Crier (avec les cris ci-dessus).
ẼK	—
Ẽk ẽk	Bruit de respiration pénible, saccadée (onomatopée).
Ha čăơ ẽk ẽk	Suffoquer, respirer péniblement.
EM (ăn)	Modèle.
Em	Copier.
ÈM	Effectuer les préliminaires d'une partie de toupie ayant pour but la formation des camps adverses.
ÉN	1 — Aller et venir, allées et venues.
Én păy én mã	Aller et venir continuellement.
Én sở (ăn)	2 — Un des ornements de la robe des femmes tãy blanc : pièce triangulaire brodée cousue sous chaque bras.
Nõk én (tô)	3 — Hirondelle.
Nõk én nam (tô)	Salangane (espèce d'hirondelle dont le nid constitue un mets apprécié des Chinois).
ÉNG (k'ẳng)	Sorte de bouilloire en terre cuite.
ẺNG (ăn)	1 — Photographie (l'image). Syn. : hún thót, hún hỗp.
Čũp ẻng	Photographier. Syn. : thót hún, thót hỗp.
Ẻng	2 — Faire enrager quelqu'un en lui refusant de lui laisser voir quelque chose, puis en lui laissant voir subrepticement.
Ẻng	3 — Syn. de ång.
EÔ	Ceinture (partie du corps).
Say eô (lỉm, ăn)	Ceinture (objet) sans boucle. Voir say kók.
ÉÔ	Défaut des jeunes enfants très exigeants, jamais satisfaits.
Lũ éô, lũ čăng éô	Enfants très exigeants, jamais satisfaits.
ẺÔ	Sinueux.
ÉP	Apprendre, étudier.
Ép san	Faire ses études, être à l'école.
ẼT	—

Čóy ẽt	1 — Syn. de nòy čóy.
Ẽt ẽt	2 — Expression employée pour faire enrager une personne en se réjouissant d'un petit malheur qui lui arrive. (Cette expression est accompagnée d'un geste familier : un ou les deux bras frappant le corps, les mains à hauteur des épaules, ou encore ce même mouvement fait d'un seul bras en plaçant la main du côté opposé, à plat sous l'aisselle.) On dit aussi sum čăơ.
Ẽt ẽt	3 — Grincement aigu, en particulier celui de la machine à égrener le coton (onomatopée).
Nǎn ẽt ẽt	Produire le grincement ci-dessus.
Ê	Terminaison placée à la suite d'une phrase impérative pour en renforcer le sens. Voir aussi dô, lò.
Pǎy ể	Pars ! va ! (impératif avec insistance).
ÊK	—
Êk ék	A tue-tête, aigu, en parlant du chant (onomatopée).
K'ǎp êk ék	Chanter à tue-tête.
ÊM, êm čăơ	Jouir, éprouver de la joie, un contentement intérieur (à la vue d'un spectacle ou par suite d'une circonstance matérielle agréable). Syn. : sớng.
ÊM (ăn)	Dans le costume de la femme annamite : pièce d'étoffe blanche recouvrant la poitrine.
ỂN	Mesure de poids valant 6 kilogrammes ou 10 kưn. Voir kưn.
ÉNG	Parier (lorsqu'il y a lutte entre les parieurs ou entre les éléments, objets du pari : course, jeu quelconque. Ne s'emploie pas pour les paris contradictoires. Voir tũ).
ỂNG	Genre d'oiseaux passereaux. Syn. : yểng.
Ểng, nỗk ểng, nỗk ểng hrǎm (tô)	Merle mandarin.
Nỗk ểng mu (tô)	Genre d'oiseaux passereaux (à plumage noir bleuté et blanc).
ÉO	Fatigué, amaigri, anémié.
ÉT	Et un (adj. numéral. S'emploie après dix ou un multiple de dix, ou après un mot exprimant l'idée d'une dizaine ou de plusieurs dizaines, comme ển, haô, kep).
Síp ét	Onze. (Lit. : dix et un.)
Sāô ét	Vingt et un.
Hòy ét	Cent un.
Ển ét	Onze kưn. (Lit. : un ển et un kưn.)
Kép ét	Une piastre dix cents. (Lit. : une piastre et un haô.)
Bơn ét	Voir bơn.
Bơn ét tǎy	Voir bơn.

I —

Mẽng i (tô) — Genre d'insectes de la famille des hyménoptères : espèce de guêpe. (Piqûre douloureuse.)

Í (tô) — 1 — Mère. Employé également pour sœur aînée, cousine (enfant de frère ou sœur aînés), suivi du nom de la personne. Ex. : í Tú : sœur Tú, cousine Tú.

Mẽ í (tô) — Mère.

Í nà, mẽ í nà — Marâtre.

Í păờ — Voir păờ.

Í lông — Syn. de pĩ ñĩng (voir ce mot).

Í thoy — Se dit d'une personne vivant aux crochets des autres. (Appellation justifiée par une légende tãy : aventures d'une femme appelée Thoy, dont le défaut ci-dessus entraîna la mort.)

Phắk í lớt — 2 — Espèce de plante sauvage (consommée comme légume).

Ỉ — 1 — Cri pour appeler les porcs.

Ỉ, ủi — 2 — Négation exclamative signifiant : c'est inexact, c'est faux. (Usage limité à certaines régions.)

Ī — Mot exclamatif exprimant la peur. Voir yản.

ÍM — Rassasié.

IN (ăn, lĩm) — Nerf ; veine, artère (sens général).

In lỡt — Veine, artère. Syn. : mẽk lỡt.

In còng — Nerf.

In nōng — Tendon.

In yỏn — Pouls.

ÍN (tô) — 1 — Petites pierres calcaires translucides à rayures circulaires intérieures, qui ont la propriété de se mouvoir dans l'acide et passent ainsi aux yeux des Tãy pour de petits êtres animés. (Ces pierres, très rares, conservées par couples (mâle et femelle !), sont transmises de père en fils comme de précieux talismans auxquels on attribue certaines propriétés, en particulier : attirer l'amitié, l'amour vers le propriétaire, annoncer sa mort.)

Ín du — 2 — Prendre en pitié, compatir à la peine, à la misère de quelqu'un.

Ín thưng — 3 — Se languir d'un absent.

ING — Appuyé contre, appuyé sur ; s'appuyer (à un dossier). Voir aussi : ngõp.

Ing vải — Appuyer (v. a.), accoter.

IÔ — Terme employé pour approuver les paroles de quelqu'un. (Usage limité à certaines régions. S'écrit aussi yô.)

IÚ (k'âng) — 1 — Pressoir, égreneuse. Pressurer, égrener (à l'aide d'instruments).

Iú, iủ fảy — Egrener le coton.

Iủ lông	Pressoir à rouleaux, à vis (en particulier extraire le jus de la canne à sucre).
Iủ óy	Extraire le jus de la canne à sucre à l'aide de la machine ci-dessus.
Mẽng iủ fảy (tô)	2 — Genre d'insectes de la famille des cérambycidés. (Lit. : insecte égrenant le coton, en raison du grincement qu'il émet, imitant celui de l'égreneuse à coton.)
ÍP	Serrés, drus. Voir aussi ảy.
Íp kăn	Serrés les uns contre les autres.
ÍT	1 — Source salée, ferrugineuse ou sulfureuse, fréquentée par les animaux sauvages.
Thi ít, thắm ít	2 — Le début, le premier, la première (se rapportant à une expression de temps).
Tỡ thắm ít	La première fois.
ĨT	Voir čỏy ĩt.
O	Frayer (usité pour les poissons et les batraciens seulement).
O ó	Expression exclamative marquant la surprise, l'impatience. Syn. : ó ná, ho ó.
Ó	—
Ó ná	Syn. de o ó.
Ho ó	Syn. de o ó.
Ỏ	—
Mải ỏ	Espèce de bambou (petit, inutilisable pour les constructions).
Ò	Terme d'approbation correspondant à : « oui, c'est exact, je me souviens ».
Ổ	1 — Sortir ; débourser ; retirer, enlever.
Ổ sê, ổ păy, ổ păy sê	Retirer, enlever.
Ổ sôy	Payer l'impôt.
Ổ lũ	Accoucher.
Ổ é	Accoucher (terme familier).
Lũ ổ (tô)	Propre enfant (par opposition à enfant adopté).
Ta vĩn ổ	Le soleil se lève.
Bơn ổ	La lune se lève.
Lũng ổ (tô)	2 — Oncle (frère aîné du père ou de la mère).
OM (k'ảng)	Jarre (en terre cuite, de fabrication chinoise, utilisée pour mettre l'alcool de riz ou des conserves quelconques).
ÓM, óm lũ	Action de mettre au lit et d'endormir les jeunes enfants.
ỎM	Encercler : entourer de ses bras ; enrouler une corde autour.
Ỏm du	Entourer de ses bras ou d'une corde pour mesurer.
ÕM	Courbé, voûté (en parlant des personnes ; se rapporte au dos et non à la personne elle-même).

ON	1 — Conduire, guider, diriger (une personne sur son chemin).
On păy, on mã	Id.
Lũm on	2 — Brise.
ÓN	1 — Jeune ; tendre, doux (physiquement ou moralement).
Lũ ón (tô)	Jeune enfant.
Kũn ón (tô, f.)	Personne douce, tendre, aimable. Personne jeune.
Mài ón	Bois tendre.
Ko in ón	2 — Plante grimpante dont la feuille est utilisée par les Tãy comme médicament externe (révulsif).
ỎN	1 — Flatter, courtiser ; demander pardon.
Mắ ỏn (k'ẳng)	2 — Pomme de terre.
Mắ ỏn tẫy	Topinambour. (Lit. : pomme de terre tẫy.)
ONG	—
Ong mữ	Creux de la main.
ỎNG (k'ẳng)	Sangle en rotin tressé formant la partie inférieure du collier de tirage du buffle. Voir ể k'ō.
OP	—
Op op	Coassement (du crapaud ou de la grenouille exclusivement).
Hòng op op	Coasser (en parlant du crapaud ou de la grenouille).
OY (k'ẳng)	Petite cruche en terre cuite dans laquelle les Tẫy mettent la graisse, l'huile.
ÓY	Vaquer aux soins des animaux domestiques.
ỎY (lẫm)	Canne à sucre.
Nẳm ỏy	Sucre (sens général), confiseries, sucreries.
Nẳm ỏy deng	Sucre brut. (Lit. : sucre rouge.)
Nẳm ỏy dón	Sucre raffiné. (Lit. : sucre blanc.)
Ô (k'ẳng)	Petite cuvette en cuivre (de fabrication laotienne).
Ồ	Traquer, rabattre (le gibier, à l'aide de chiens ou de rabatteurs. Ce mot est habituellement suivi du nom du gibier que l'on va traquer).
Ố	—
Nãng Ố	Princesse Ố (personnage d'une amusante légende tẫy).
Bỏ nãng Ố, Bỏ lẽp mữ nãng Ố (dông, cú)	Glycine. (Lit. : fleur de la princesse Ố, fleur, ongles de la princesse Ố.)
Ỗ	—
Ỗ ồ	Expression employée pour appeler les chiens.
Ồ	Voir ỗ ồ.
Ō	—
Ō tō (F)	Auto, automobile.

ỔK	—
Ổk ổk	Cri d'appel retentissant (onomatopée).
K'ế ổk ổk	Appeler à grands cris.
ỖK	—
Ỗk ỗk	Bruit d'éructation, ou bruit analogue (onomatopée).
Ờ ỗk ỗk	Eructer à répétition. (Il est à remarquer que cette expression est composée de deux onomatopées différentes designant le même bruit.)
ÔN	Trompeter (en parlant de l'éléphant qui émet son coup de sirène de ralliement). Voir aussi ák ák.
ỔN	Vigoureux (en parlant des plantes qui poussent bien en général).
ỔT	Obstruer, boucher (un goulot, un orifice, une ouverture étroite).
Ổt (ăn)	Bouchon.
Ổt tảng	Bouchon de liège.
Ổt čay	Bouchon de bouteille.
ỖT	—
Ỗt ỗt	Grouillements du ventre, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẫn ỗt ỗt	Grouiller (sens ci-dessus).
ÔY	Exclamation exprimant la douleur. Syn. : uy.
ỔY	Sale. Voir aussi hày, ẫ.
Ơ	—
Nêng ơ	1 — Goitre très volumineux.
Čhả ơ (tô)	2 — Race de Xa (voir Čhả. Race dont les femmes sont tatouées sur presque tout le corps, les hommes l'étant peu et sur les membres seulement).
Ở	Terme d'approbation, correspond à : « c'est cela », « c'est bien ce que je disais ».
Ờ	Eructer (onomatopée).
Ờ ỗk ỗk	Voir ỗk.
ỚK, nả ớk (k'ảng)	1 — Poitrine, poitrail.
Say còng ớk (lìm, ăn)	Courroie de poitrail (pièce de harnais, de sellerie).
Sa ớk	2 — Hoquet ; hoqueter.
Pin sa ớk	Avoir le hoquet.
ỠK	Gorgée.
Kin nằm ỡk nững	Boire une gorgée d'eau.
ƠN, ay ơn	1 — Odeur forte, entêtante ; dégager cette odeur.
Kung ơn	2 — Formuler des souhaits, des vœux.
ỚN	Cesser de couler (eau d'une fontaine, sang d'une plaie, etc.), cesser de tomber (pluie).

ỚNG	—
Ớng ka (ko)	Espèce d'arbre fruitier sauvage (fruit en cosses atteignant 70 cm., comestible. Bois entrant dans la fabrication de la poudre à fusil).
Fák ớng ka	Le fruit de l'arbre ci-dessus.
Ở̉NG (ko)	Espèce de gingembre sauvage (dont les jeunes pousses sont consommées comme légume).
Ởng mu (ko)	Variété de la plante ci-dessus (non comestible).
ỚP	Conserve de poisson. (On entasse le poisson dans une jarre en terre cuite en y ajoutant riz et sel. On le consomme au bout de quelques jours.)
ỚT	—
Mả ớt (k'ằng)	Piment (fruit), poivron.
Mả ớt k'ằm	Piment doré (jaune, long).
Mả ớt keô	Variété de piment (rouge, petit, très fort, appelé aussi « piment crotte de rat »).
Mả ớt tồm	Poivron.
ƠY, ơy vải	Exposer à l'air.
ỚY	Quelconque (quel qu'il soit).
Bảô ớy săng	Pas quoi que ce soit. (Expression qui suit une phrase négative pour en renforcer le sens.)
Ku bảô păy bảô ớy săng	Je ne pars ni quoi que ce soit (pour ni ne fais pas quoi que ce soit).
ỞY	Vous (terme poli à l'égard des femmes non parentes).
U	1 — Se dit d'un cou très large (chez les personnes).
Pin hrõ u	Avoir un cou très large.
Mỡng U Nơ	2 — Muong Ou Neu (commune lư du Haut-Laos, poste militaire).
Mỡng U Tăở	Muong Ou Tay (commune lư du Haut-Laos, poste militaire).
UM, um vải	Laisser dans sa bouche sans l'avaler.
ÚM (k'ằng)	1 — Boîte à bijoux (en argent ciselé, de fabrication laotienne ; en bois laqué, de fabrication annamite).
Úm ngữn	2 — Argenter (recouvrir d'une feuille d'argent), argenté (même sens).
ỦM	Porter (ou tenir) dans ses bras.
ÚN	Doux (température), tiède.
Ún	Tiédir. (S'emploie également pour indiquer le retour à la température normale, après un accès de fièvre.)
Ún thỗy thỗy	Ressentir une douce tiédeur.
ỦN (tô)	Geomys, spalax. (La chair de ces deux rongeurs est estimée des Tày, et même des Européens.)

ÚNG, k'a úng (ăn) — 1 — Cuisse (des oiseaux).
Úng mữ — 2 — Voir mữ.
Hăm úng (k'ẳng) — 3 — Orchite.

ÚP (k'ẳng) — Boite à tabac et à bétel (ronde, en bois laqué, à deux compartiments : l'un pour le tabac, l'autre pour le bétel).

UY — Syn. de ôy.

ỦY — —
Mả ủy — Goyave.
Ko mả ủy — Goyavier.

Ư — —
Ư ư — Ronron, ronronnement, vrombissement, ronflement (onomatopée).
Nẵn ư ư — Ronronner, vrombir, ronfler.
Bin ư ư — Voler dans un vrombissement de moteur (avion).

Ứ — 1 — Bercer pour endormir (un bébé).
Hư ứ — 2 — Expression exclamative de protestation (lorsqu'on est ennuyé par quelqu'un, ou quelque chose qui ne va pas).

Ữ — Oui (terme vulgaire employé envers les inférieurs et d'égal à égal).

Ử — —
Mả ử (k'ẳng) — Citrouille.
Phắk ử — Feuille de citrouille consommée comme légume.
Bó ử (dông, čú) — Fleur de citrouille (comestible).

ƯN — 1 — Mouillé.
Mả ưn — 2 — Haricot bulbeux.

ỨN — 1 — Autre.
Ăn ứn — Un autre (voir ăn. Ứn s'emploie dans le même sens avec tous autres appellatifs numéraux).
Ăn čhứ ứn — Une autre sorte.
Mừ ứn — 2 — Demain. Voir mừ.

ỨP (ăn, phưn) — Sorte de filet (filet simple, de plusieurs mètres de largeur, muni de deux manches, servant à attraper divers animaux et en particulier les oiseaux, les chauves-souris).

ỨT — Se priver, ou être privé d'une satisfaction correspondant à un besoin physique : boire, manger, dormir, etc.
Ứt khảô — Jeûner.
Ứt nẳm — Être privé d'eau, être privé de boisson.
Ứt nõn — Être privé de sommeil.

ỮT — Se lever, se mettre debout (terme employé uniquement avec les jeunes enfants ; voir tứn).

B

— B ; bo (tô) (parlé)	— Consonne B première. Voir tô.
— B ; bõ (tô) (parlé)	— Consonne B deuxième. Voir tô.
BA	Arpenter, mesurer (un terrain).
Ba nã	Mesurer une rizière.
Ba k'ãp hỡn	Tracer le plan d'une maison sur l'emplacement où elle va être construite.
BÁ	Renverser.
BẢ	1 — Insulter.
Bả	2 — Particule masculine précédant le prénom dans la conversation courante. Voir sín.
Bả	3 — Fou (adj.), folie.
Pin bả	Être fou.
Kũn pin bả	Fou (n.), personne folle.
Bả mu	4 — Epileptique (adj.), épilepsie.
Pin bả mu	Être épileptique, avoir des crises d'épilepsie.
Kũn pin bả mu	Epileptique (n.), personne épileptique.
Mả bả	5 — Fruit d'une espèce de banian (non comestible). Voir aussi mả hảy.
BÃ (tô) (A)	1 — Femme de mandarin, de gens de qualité.
Bã mù (tô) (A)	2 — Accoucheuse, sage-femme.
BẮ, mả bắ (k'ång)	Utérus.
BẮK	1 — Mesure de poids valant 3 gr. 75 (ou 10 fun). Voir pung.
Bắk	2 — Accuser, imputer une faute. Syn. : tồng.
He bắk	3 — Voir he.
BẮM	Maugréer.
BẮM	Rejet (nouvelle pousse de la souche d'une plante).
BẴM	Somnoler, somnolent.
BAN	1 — Appellatif numéral de certains objets en vannerie : chapeaux, van, crible.
Ban (k'ång)	2 — Herse.
Ban	Herser.
Ko ban	3 — Genre de plantes arborescentes (feuilles et fleurs comestibles).
BÁN	1 — Ébréché (lame, objet tranchant). Voir bín.
Bán, bán nờ	2 — Rembourser une dette par son travail.
BẢN	Village.
Bản lông	Gros village, ville.

BÃN	1 — Régler un différend à l'amiable.
Bãn	2 — Tranquille, calme (en parlant d'un cours d'eau).
Nằm bãn (mē)	Cours d'eau tranquille.
BĂN	S'agiter, se trémousser (étant assis).
BẮN (ăn)	Cassure circulaire régulière d'un objet rond (bouteille, arbre, etc.).
Bắn	Cassé (de la façon ci-dessus).
BẮN	Cylindre d'une matière consistante sortant d'un moule (ex. : riz cuit dans un bambou).
Bắn	Partie cylindrique d'un tubercule.
BANG	1 — Mince.
Bang Tá (tô) (A)	2 — Bang-tá (autorité indigène qui peut être placée à la tête d'un châu, voir čăô).
Kôan bang	Id.
Sổng bang	3 — Voir sổng.
BÁNG (tô)	1 — Écureuil volant (voir ci-dessous).
Báng k'ỗay (tô)	Galéopithèque (genre d'écureuil volant de grande taille).
Báng mẽô (tò)	Anomalure (autre genre d'écureuil volant, de petite taille).
Báng	2 — Robe pie (du cheval).
Mà báng (tô)	Cheval pie.
Báng	3 — Mâchuré.
Mỡng Báng	4 — Văn-bàng (commune tẫy blanc de la province de Lai-châu, canton de Luân).
BẢNG	Appellatif numéral de certains objets de forme concave : pirogue, bol, assiette, etc.
BĂNG	Protéger du soleil à l'aide d'un écran, d'un objet quelconque.
BẮNG (k'ảng, f.)	1 — Morceau de bambou servant de récipient et par extension : tout vase en bois, en terre cuite, etc.
Bẳng nằm	Récipient en bambou dans lequel les Tãy mettent de l'eau.
Bẳng k'ắp (k'ảng, f.)	2 — Phonographe.
BẴNG	Plat (adj.), uni.
BAÔ (ăn, k'ảng)	Portefeuille, porte-monnaie.
BÁÔ, phủ báô (tô)	Jeune homme, garçon (à partir d'une quinzaine d'années). Amant.
BAỔ	Bosseler, déformer ; bosselé, déformé.
BĂÔ	1 — Léger.
Lếk băô	2 — Aluminium. (Lit. : fer léger.)
Mả băô (ko)	3 — Dioscorea. (Le fruit de cette plante donne la teinture cachou annamite.)
BẮÔ	Ne, ne pas, pas. Voir aussi máy.

BẲÔ (k'ảng, ăn) — Moule (n. m.).
Bẳô pẳn ngỏy — Moule à briques.
Bẳô tẵp ngữn — Moule à bijoux.

BẴÔ — 1 — Voter ; election.
Bẵô (ăn) — 2 — Ventouse.
Bẵô (k'ảng) — Verre à ventouse.
Tẳng bẵô — Poser des ventouses.

BĂƠ — 1 — Feuille (des arbres, de papier).
2 — Appellatif numéral de certains objets se présentant en feuilles.
Băơ hu — Oreille extérieure, pavillon de l'oreille.

BẲƠ — Bête, idiot. Syn. : čà.

BÁP — 1 — Chagriner, peiner. Syn. : phan.
2 — Dévaster, ravager. Syn. : phan.

BÁT — 1 — Couper, se couper (faire à quelqu'un, ou se faire une coupure), être blessé par coupure.
Bát — 2 — Pas (n.).
Tỡ bát — Au pas.
Tỡ bát tỡ bát — Au pas cadencé.
Ñăng tỡ bát — Marcher au pas.
Ñăng bát nũng — Faire un pas.

BẲT — 1 — Cacher, se cacher, se dissimuler (en parlant des personnes ou des animaux).
Bẳt — 2 — Redresser (un objet déformé, tordu).
Pin bẳt — 3 — Enrhumé, être enrhumé (rhume de cerveau). Syn. : pin vẳt.

BAY — 1 — Sarcler.
Bay — 2 — Attraper par la patte.

BÁY — 1 — Se mâchurer en déteignant.
Báy kăn — Déteindre l'un sur l'autre (au sens propre).
Khẳô báy — 2 — Bouillie de riz et de divers aliments mélangés.

BÃY — Exposer, étaler (des objets).

BÀY — Catégorie, classe, rang, rangée.
Bày čhứ ñết — 1ère catégorie, 1ère classe.
Bày hỡn — Rangée de maisons.
Pin bày — Être en rang, disposés en rangs.

BẲY — 1 — Se vêtir d'une cape. Se couvrir d'un vêtement pourvu de manches sans enfiler celles-ci, à la façon d'une cape, ou d'un pagne (comme le font souvent les femmes tày).
Mả bẵy (k'ảng) — 2 — Canari (le fruit).
Ko mả bẵy — Canari (l'arbre).

BẲI	Raconter, converser, discuter. Syn. : pũm
Bẵi kā	Marchander. (Lit. : discuter le prix.)
BE	Laisser un récipient débouché.
BÉ	—
Nõk bé ngè (tô)	Espèce de pie.
BẺ (tô)	Chèvre (sens général), caprin.
Bẻ mē	Chèvre.
Bẻ nòy	Chevreau.
Bẻ bổ	Bouc.
Bẻ pō, bẻ thớk	Jeune bouc.
BỂ	Porter sur l'épaule.
BEM (ăn, k'ảng)	Sorte de panier fermé, en rotin tressé, se portant à dos d'homme ou sur bât.
BEN	1 — Échiquier (pour la pêche).
Ben	2 — Toucher à tout ce qui tombe sous la main.
Ben	3 — Légèrement concave ou convexe (objets seulement).
BÉN	Tirer (avec une arme).
Bén bê	Tirer à la cible.
Bén čhúng	Tirer au fusil.
Bén nả	Tirer à l'arc.
BẺN (ăn, k'ảng)	Gland (d'un organe sexuel).
BÉNG (k'ảng)	1 — Pain, gâteau, biscuit (sens général).
Béng tãy	Pain (des Occidentaux).
Béng nằm ỏy	Gâteaux, biscuits (tous gâteaux sucrés).
Béng čen	Galette au riz.
Béng kỏn	Gâteau de riz à la viande.
Béng, béng vải	2 — Mettre de côté la part d'un absent.
Béng	3 — Partager (avec quelqu'un).
BÉÔ	Parler à tort et à travers sans souci de la vérité.
BÉP (k'ảng)	Sorte de petit panier (de différentes formes et servant à différents usages : rond et plat pour mettre le riz cuit, chez les Tãy ; rectangulaire, contenant le service d'opium, chez les Chinois ; en forme de poire, servant à presser certaines graines pour en extraire de l'huile).
BẼP	—
Bẽp bẽp	Bruit de bavardage. On dit aussi bõp bõp.
Pả bẽp bẽp	Bavarder.
BẼT	—
Bẽt bẽt	Bruit de l'eau qui va bouillir, ou bruit analogue.
Nẵn bẽt bẽt	Produire le bruit ci-dessus.

BÊ (ăn, f.)	Cible.
Bén bê	Tirer à la cible.
BỀ	Morceau (d'étoffe, de papier).
BẾ	1 — Mesure de poids valant 37 gr. 5 (ou 10 bảk). Voir pung.
Bế (ăn, f.)	2 — Très jeune pousse formée par les deux premières feuilles sorties d'un germe.
Bế (ăn, k'ảng)	3 — Réservoir, cuve, auge (à liquides).
Bế áp nảm	Baignoire.
BỄK	Avec force (en parlant d'une chute de personne ou d'animal).
Tỏk bễk	Tomber avec force.
BỀM, phả bềm (ăn, k'ảng)	Coussin (pour s'asseoir). Syn. : phả năng, đềm.
BÊN	1 — Inscrire, enregistrer.
Bên (ăn, f.)	2 — Sorte de plateau carré en bambou tressé (servant à différents usages et notamment à exposer au soleil des produits à sécher).
BẾN	Matières qu'on retire des boyaux d'un animal abattu.
BỂN	1 — Javelle (poignée de riz, de céréales, laissées à terre en attendant d'être mises en gerbes ou en meules) ; javeler.
Bển	2 — Rayon (d'une roue).
Bển	3 — Bois d'un arc.
BẺNG	Partie d'une large feuille (en particulier feuille de bananier, servant à divers usages. Voir tong).
BỂÔ	De travers. Syn. : bềô.
Sảơ bểô	Mettre de travers.
Kũn sỏp bểô	Personne ayant la bouche de travers.
Yẽt sỏp bểô	Faire la bouche de travers (grimace que font parfois les Tầy pour faire peur aux enfants).
BỀÔ	Syn. de bểô.
BẾP (A) (tô)	1 — Cuisinier.
Hỡn bếp (hỏng)	Cuisine (local).
Bếp (A)	2 — Première classe (chez les militaires).
Don bếp (A) (ăn)	Galon de première classe.
Líng bếp (A) (tô)	Soldat (tirailleur, etc.) de 1ère classe.
Bếp, ka bếp (ăn, k'ảng)	3 — Sorte de panier (petit, évasé, en bambou tressé, tient lieu de havresac).
BẾT (ăn)	Ligne à pêche.
Kẵn bết (ăn, f.)	Canne à pêche.
Bết (mã)	Hameçon.
Cỡ bết (ăn, lỉm)	Fil, crin de la ligne.
Tỏk bết	Pêcher à la ligne.

Sảơ bết	Poser une ligne de fond.
Bết nòy	Ligne à pèche ordinaire.
Bết lông	Ligne de fond.
BẾT	—
Bễt bễt	Bruit d'une marmite bouillant très fort, ou bruit analogue.
Nẵn bễt bễt	Produire le bruit ci-dessus.
Fỗt bễt bễt	Bouillir à gros bouillons.
Lùn bễt bễt	S'échapper d'une marmite bouillant trop fort.
BI	1 — Bile.
Mả bi (ăn, k'ẳng)	Vésicule biliaire.
Say bi (ăn)	2 — Nombril.
Mải bi pa	3 — Nauclea purpurea (bois d'ébénisterie de très belle qualité, jaune, très lourd, très dur, non attaqué par les termites).
BÍ	Ouvrir légèrement, écarter légèrement (pour voir à l'intérieur).
BỈ	1 — Turbulent et bruyant (se dit des jeunes bébés seulement, par comparaison avec un insecte appelé mẽng bỉ).
Mẽng bỉ (tô)	2 — Libellule, æschne, agrion.
Kê bỉ (tô)	3 — Espèce de petite chauve-souris.
Hết bỉ (dông)	4 — Voir hết.
BIN	Voler (dans les airs).
Tô nỗk bin	Les oiseaux volent.
Če bin (k'ẳng)	Avion. (Lit. : voiture volante.)
BÍN	Ébréché (tous objets en dehors des objets tranchants. Voir bán).
BING	Gonflé à bloc, plein à éclater, enflé considérablement.
BÍNG	1 — Effort physiologique pour vomir, accoucher, etc.
Bíng (ăn, k'ẳng)	2 — Fût (d'une arme à feu).
BÌNG (A)	Maladie chronique, affection chronique.
Mī bìng	Être atteint d'une maladie chronique.
BÍP	Presser (un objet, entre les doigts ou à l'aide d'un instrument).
Bíp mả čom	Presser un citron.
Bíp mả khơ thaô	Casser des noix en les pressant.
Bíp dẽn	Allumer une lampe électrique.
BÍT	Pincer entre deux doigts ou avec un instrument en amorçant un mouvement circulaire.
Bít k'ẻo	Extraire une dent.
BO	1 — Terme employé au jeu de mả lè (voir ce mot).
Bo	2 — Éminence graisseuse près de la queue de certains poissons.
K'ôan bo	3 — Voir k'ôan.

BÓ (ăn)	Gisement, mine (de métaux ou autres matières).
Bó ngữn	Mine d'argent.
Bó, bó nằm	Source (eau sortant de terre).
BỎ	Venger, se venger, prendre sa revanche.
BÕ, bõ hỡ (ăn)	Planche supplémentaire ajoutée parfois aux deux côtés d'une pirogue.
BỐ (dông, ču)	1 — Fleur. Voir aussi sõm.
Bố, ố bố	Fleurir.
Bố pãng	Fleur mâle.
Nằm bố	Lotion parfumée, eau de Cologne. (Lit. : eau de fleurs.)
Bố hu (k'ẳng, ăn)	2 — Pendant d'oreille.
Bố	3 — Ordonner, commander, prescrire. Syn. : dặt.
San bố (ăn)	Ordre écrit.
Bố	4 — Enseigner.
Hỡn bố san (lang)	Ecole.
BÓK	—
Bók bók	Aboiements répétés, bruit d'une quinte de toux, ou bruits analogues (onomatopée).
Hòng bók bók	Aboyer longuement.
Ây bók bók	Avoir une quinte de toux.
BÕK	—
Bõk bõk	Bruit mat produit en agitant un cocon, une boîte renfermant un objet non calé (onomatopée).
Nẵn bõk bõk	Produire le bruit ci-dessus.
BÓM	Personnel (adj.), privé, appartenant en propre.
K'ong bóm	Objet personnel, propriété privée.
BỎM, bỏm mải (ăn, f.)	Petite bûche, morceau de bois de faible longueur.
Tắng bỏm (ăn, k'ẳng)	Petit banc.
BON	1 — Fendre (de gros morceaux de bois à l'aide de coins). Voir phá, khẻ, čák.
Ko bon	2 — Variété de lotus. Voir bô.
Mi bon	3 — Voir mi.
Mỡng Bon	4 — Muong Bon (commune tảy noir de la province de Sơn-la, châu de Mai-sơn).
BÓN	Endroit. Syn. : tĩ.
Bón dăơ, tĩ bón dăơ	Quel endroit, à quel endroit ?
Bón nì	Cet endroit-ci, à cet endroit-ci.
Bón nẳn	Cet endroit-là, à cet endroit-là.
BONG	Conserve (de fruit, de viande, etc.).
Mả bong	Conserve de fruits.
Phắk bong	Conserve de légumes, choucroute.
Bong vải	Mettre en conserve.

BÓNG	1 — Percer.
Bóng hũ mả póm	Faire une boutonnière.
Mả bóng (k'ảng)	2 — Ballon, balle (de jeu). Voir aussi mả yang yứt.
BỎNG (k'ảng, f.)	Douille (d'un outil).
BÓP	Détérioré (de certaines façons : pourri intérieurement, vermoulu, termité).
BÕP	—
Bõp bõp	Syn. de bẽp bẽp.
BÓT, ta bót	Aveugle (adj.).
Kũn ta bót (tô, f.)	Aveugle (n.), personne aveugle.
BÕT	—
Bõt bõt	Gargouillements.
Nẵn bõt bõt	Gargouiller.
Húp bõt bõt	Fumer continuellement (la pipe à eau ou à opium, qui produit un gargouillement).
BÔ (ko)	1 — Lotus. Voir aussi bon.
Bỏ bô (dông, čú)	Fleur de lotus (comestible).
Bẳn bô	Tubercule de la racine de lotus, (comestible).
Bô, bô kảô (ăn, k'ảng)	2 — Tête de la pointe à cheveux des femmes tảy (voir kảô), lorsqu'elle représente une fleur.
BỒ (ăn)	1 — Long chalumeau en bambou servant à boire l'alcool à la jarre.
Hom bỏ (k'ảng)	2 — Oignon.
BỖ	Prestidigitation.
Yẽt bỗ	Faire de la prestidigitation.
Kũn čăng bỗ (tô, f.)	Prestidigitateur.
BỔ	1 — Forcer une porte, une clôture pour s'echapper ou pénetrer dans un endroit clos.
Bỏ (k'ảng)	2 — Cageot (en particulier : grand cageot pour l'emballage du tabac).
BỐ (ăn, f.)	1 — Trou, creux, concavité. Mortaise. Voir aussi hũ, khum.
Bố ta (ăn, f.)	Orbite.
Ta bố	Œil renfoncé dans l'orbite (chez les grands vieillards par exemple).
Bố (k'ảng, f.)	2 — Vase (non pourvu d'anses).
Bố hỡ	Vase en bambou servant d'écope dans les pirogues.
BỒK	1 — Gue, endroit peu profond d'un cours d'eau.
Bồk	2 — Creuser (un morceau de bois à la hache, au ciseau).
Bồk bố	Pratiquer une mortaise.
Bồk, tãng bồk	3 — Voie de terre.
Păy tãng bồk	Aller par voie de terre.

BỖK	—
Bỗk bỗk	Clapotis, glouglou (onomatopée).
Nẵn bỗk bỗk	Clapoter, glouglouter.
BÔM (ăn)	Fosse. Syn. : khum.
BÔN	Remuer la tête dans un plan vertical pour saisir quelque chose avec la bouche (mouvement que font les animaux en mangeant, les petits pour téter).
BỐN	Faire un effort physique pour passer par une ouverture étroite.
Bốn ố	Faire cet effort pour sortir.
Bốn k'ảô	Faire cet effort pour entrer.
BỔN	1 — Grouiller, fourmiller. Voir yaõ yaõ.
Bổn, bổn ố	2 — Débarrasser des plants de leurs feuilles sèches, de leurs pousses basses inutiles.
BỒN	Être préoccupé, être de mauvaise humeur.
Bồn khỏ, bồn hô čăơ	Etre ennuyé, avoir des idées noires, être neurasthénique.
BÔNG, dày bông	1 — Galoper.
Mả bông (k'ảng)	2 — Clochette en métal. Voir aussi mả khả.
BỖNG (k'ảng, f.)	Chambre, salle, pièce. Syn. : lúk.
Bỗng kin khẳô	Salle à manger.
Bỗng nõn	Chambre à coucher.
Bỗng áp nằm	Salle de bain, salle de douche.
Bỗng sớy nả	Cabinet de toilette.
Bỗng tẻm san	Bureau (pièce).
Bỗng păy nõ, bỗng khỉ	W. C. d'appartement.
BỐP, mả bốp (k'ảng)	Espèce de concombre.
BỖP, mả bỗp (k'ảng)	Ballon (fabriqué par les Tầy avec la feuille d'une certaine plante čòng pã et utilisé pour une sorte de jeu de foot-ball).
BỐT	1 — Sombre, bouché, nuageux (en parlant du ciel).
Fà bốt	Ciel nuageux, temps sombre.
Kin bốt	2 — Prendre un repas en commun (nombreux convives).
Hỡn bốt	Réfectoire.
BỖT	Farine, tapioca.
Bỗt se	Sorte de farine de couleur marron extraite du tronc d'un palmier (aliment de médiocre qualité consommé par les Tầy en période de disette).
BỐY (ăn)	Infecté profondément, gangréneux.
Pin bốy	S'infecter profondément.
BỒY	Boy, domestique (en particulier ceux des Européens). Voir kũn čảơ.

BƠ, bơ pa	1 — Extrait toxique de la feuille d'un arbre appelé ko sum (employé pour capturer le poisson par intoxication. La feuille est simplement pilée dans la rivière même).
Bơ	2 — Sorte de levure pour la fabrication de l'alcool de riz (riz fermenté auquel on ajoute : piment, poivre, gingembre, et diverses plantes aromatiques).
Mả bơ (k'ảng)	Galette de levure d'alcool (voir ci-dessus).
Ko ya bơ	Arbuste dont la feuille entre dans la préparation ci-dessus.
Bơ hơng bơ hơng	3 — Décrire des sinuosités dans l'air (drapeau qui flotte, corps léger qui tombe, etc.).
BỚ	1 — Abréviation de bảô (usité en langue parlée seulement).
Bớ	2 — Toxique, vénéneux ; poison.
Bớ, ya bớ	Poison, produit toxique.
Pin bớ	Empoisonné, intoxiqué.
Tay bớ	Mort par empoisonnement.
Pa bớ	Poisson toxique (appellation donnée au poisson pa khō).
Hết bớ (dông)	Champignon vénéneux.
BỞ, mẽng bở, kắp bở, mẽng kắp bở (tô)	1 — Papillon et, en général, tous insectes de l'ordre des lépidoptères, à l'exception de quelques espèces : le sphinx par exemple (voir tô pỗn).
Kúp bở (ban)	2 — Chapeau conique en bambou tressé (coiffure des hommes, des partisans tảy).
BỜ, hoy bờ (tô, k'ảng)	Escargot de brousse (pouvant atteindre la grosseur du poing, non consommé par les Tảy).
BỚK, k'õ bớk	Action de tendre le cou en relevant la tête (attitude d'une personne prenant un air hautain, attitude du buffle qui s'apprête à se défendre ou à attaquer).
BỚM, pin bớm	Etat d'un lieu abrité du soleil, constamment frais et humide.
Tī bớm	Endroit frais et humide.
BƠN (k'ảng)	1 — La lune.
Bơn k'ửn	Nouvelle lune, 1er quartier de lune. (Lit. : lune montante)
Bơn mũn	Pleine lune. (Lit. : lune ronde.)
Bơn dắp	Dernier quartier de lune.
Bơn hũng	Clair de lune.
Bơn mữt	Sans lune. (Lit. : lune sombre.)
Bơn ỏ	Lever de la lune, la lune se lève,
Bơn tỏk	Coucher de la lune ; la lune se couche.
Kỏp kin bơn	Eclipse de lune. (Lit. : grenouille qui mange la lune.)
Bơn k'ảô fả	Lune invisible par temps couvert. (Lit. : lune rentree dans les nuages.)
Bơn	2 — Mois, espace de temps égal à trente jours.
Bơn, Bơn fà	Mois lunaire (29 ou 30 jours).

Bơn sẫ	Mois au cours duquel il y a une éclipse de lune. (Pendant ce mois, suivant les coutumes tẫy, on ne doit pas — si l'on ne veut pas s'exposer à toutes sortes de maléfices — entreprendre quoi que ce soit de nouveau : construire une maison, célébrer un mariage, confectionner une robe, etc.)	
Bơn cêng	Mois de la fête du nouvel an (1er mois).	Calendrier lunaire (calendrier chinois, annamite, tẫy).
Bơn song	2e mois	
Bơn sam	3e mois	
Bơn síy	4e mois	
Bơn hả	5e mois	
Bơn hốk	6e mois	
Bơn cết	7e mois	
Bơn pét	8e mois	
Bơn kảô	9e mois	
Bơn síp	10e mois	
Bơn ết	11e mois	
Bơn lãp	Dernier mois (12e mois).	
Bơn tăy	Mois du calendrier grégorien. (Lit. : mois européen.)	
Bơn cêng tăy	Janvier. (Lit.: mois de la fête du nouvel an européen.)	Calendrier grégorien.
Bơn song tăy	Février. (Lit. : 2e mois européen, etc.)	
Bơn sam tăy	Mars	
Bơn síy tăy	Avril	
Bơn hả tăy	Mai	
Bơn hốk tăy	Juin	
Bơn cết tăy	Juillet	
Bơn pét tăy	Août	
Bơn kảô tăy	Septembre	
Bơn síp tăy	Octobre	
Bơn ết tăy	Novembre	
Bơn lãp tăy	Décembre	
Dẳy song sam bơn	Il y a quelques mois, il y a 2 ou 3 mois.	
Bơn kớn	Le mois dernier.	
Kông bơn nì	Dans le courant de ce mois.	
Bơn dắp, mểt bơn	A la fin du mois.	
Bơn mảơ	Le mois prochain.	
Kông song sam bơn	Dans quelques mois, dans 2 ou 3 mois.	
Lũng bơn	3 — Menstrues. Voir hi.	
BỚNG	Regarder. (Peu usité.) Voir lim et du.	

BỚNG (ăn, f.)	Portion de certaines choses divisées dans le sens de la longueur (une moitié de tête, un quart de bûche, etc.). Voir aussi fờng.
BỚT	Mis à la disposition d'un chef indigène (avantages coutumiers des chefs tẩy). Syn. : ñôk (A).
Kũn bớt	Personne mise à la disposition d'un chef indigène (pour lequel elle travaille gratuitement en échange de certains avantages : exemption de travaux, de corvées pour l'Administration. Le droit coutumier tẩy accorde une famille à un notable, 6 à un chef de commune (lý-trưởng), 12 à un chef de canton, ou un tri-châu, 30 au quản-đạo (fonction supprimée depuis 1930). Pratiquement ces droits sont rarement atteints).
Nã bớt	Rizière communale mise à la disposition d'un chef indigène. (Les droits coutumiers sont les suivants : chef de village : 1 mẫu, notable : 1 mẫu, lý-trưởng : 3 mẫu, chef de canton : 6 mẫu, quản-đạo : 10 mẫu. Ce qui est alloué réellement est presque toujours actuellement inférieur à ces droits.)
BU, bu nằm (k'ằng)	Sorte de cruche (en bambou, dans laquelle les Tẩy mettent leur eau de boisson).
BÚ	—
Pa bú (tô)	Sorte de chabot (poisson de petite taille, 10 à 15 centimètres, à chair estimée).
Čhẩy bú	Œufs du poisson ci-dessus (très estimés).
BŨK	—
Bũk bũk	Bruit sourd du pilon frappant le riz, du fléau frappant le grain, ou bruits analogues.
Nẫn bũk bũk	Produire le bruit ci-dessus.
Tẫp bũk bũk	Frapper fort en produisant le bruit ci-dessus.
BUM	—
Mỡng Bum	Muong Boum (commune tẩy blanc de la province de Laichâu, délégation de Muong Te ; poste de garde indigène de 1916 à 1934, puis poste militaire. Ancien nom : Čẽng Čen, pays de la friture).
BÚM	Laisser mûrir des fruits cueillis verts.
BŨM	—
Bũm bũm	Bruit de grosse caisse, de tam-tam, ou bruit dessus analogue. Syn. : pũm pũm.
Nẫn bũm bũm	Produire le bruit ci-dessus.
Tẫp bũm bũm	Frapper en produisant le bruit ci-dessus.
BUN	1 — Cuisson défectueuse du riz gluant (cuisson à la vapeur) transformant celui-ci en pâte.
Khảô bun	Riz cuit de la façon ci-dessus.
Pin bun	Etat du riz ci-dessus.

Bun	2 — Fête, réjouissance, cérémonie. (Mot laotien importé par les Européens et usité surtout par eux.)
Bun Nơ	3 — Boun Neu (commune du Haut-Laos, race Pu Noy ; poste de garde indigène).
Bun Tảơ	Boun Tay (commune du Haut-Laos, race Pu Noy ; poste militaire).
BÚN	1 — Penser continuellement à un absent, en vanter les qualités.
Bún, khẳô bún	2 — Sorte de petit beignet chinois (fait de farine de riz et cuit dans l'eau).
BUNG	1 — Transplanter.
Bung (ăn, k'ảng)	2 — Manne, banne (panier cylindrique).
BÚNG	1 — Extraire, inciser (à l'aide d'un instrument pointu : extraire une écharde, inciser un furoncle).
Búng	Vacciner (à l'aide de vaccinostyles).
Ya búng mắ	Vaccin antivariolique.
Búng, nằm búng	2 — Boue.
BỦNG (tô)	1 — Chenille.
Bủng lĩn	Chenille verte, de grosse taille. (Une légende tẫy dit que cette chenille se transformait autrefois en prince charmant, et conte de celui-ci les galantes aventures.)
Bủng kư	Grosse chenille, atteignant 15 cm., de couleur marron rayé blanc.
Bủng fẵn	Chenille de taille moyenne, à longs poils fauves (d'où son appellation « chenille chevreuil » ; voir fẵn).
Bủng pém	Chenille de forte taille, plate, de couleur grise (se plaquant au tronc des arbres avec lequel elle se confond).
Bủng lẫô	Chenille de taille moyenne, plate, de couleur jaune (on la trouve en général sur la feuille du ko lẫô, d'où son appellation).
Bủng k'ót kẵô	Chenille de forte taille, de couleur noirâtre, à longs poils.
Bủng k'ẫn, bủng kẫy	Petite chenille noire qui, passant sur la peau, provoque de très fortes démangeaisons (d'où son appellation ; voir k'ẫn et kẫy).
Phắk bủng	2 — Liseron d'eau (consommé comme légume).
Phắk bủng sủm	Liseron rampant sauvage (consommé comme légume).
BÚP	Enfoncement ; détériorer par enfoncement.
Pin búp	Enfoncé, bosselé intérieurement.
BŨP	—
Bũp bũp	Syn. de bữk bữk.
BÚT, pin bút	Gâte, se gâter (fruits, aliments).
BỨK	—
Pa bứk	Très gros poisson existant dans les rivières du Laos (teinte noire, chair blanche très appréciée).

BỮK	—
Bữk bữk	Bruit de pas martelant le sol, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẵn bữk bữk	Produire le bruit ci-dessus.
Ñăng bữk bữk	Marcher en frappant le sol.
BƯNG	—
Bưng bưng	Bruit de cloche, de gong (onomatopée).
Nẵn bưng bưng	Produire le bruit ci-dessus.
BỨT	1 — S'étirer.
Bứt, bứt mã, bứt păy	2 — Ramper (pour les serpents seulement).
BỮT	Se débattre contre un assaillant, écarter d'un geste un animal qui vous importune.

Č

Č ; ČO (tô) (parlé)	— Consonne double Č première. Voir tô.
Č ; ČÕ (tô) (parlé)	— Consonne double Č deuxième. Voir tô.
ČA	Discuter, délibérer.
ČẢ	Terme exclamatif marquant l'agacement, l'irritation, l'énervement.
ČÃ	1 — Abatis (de forêt, de plantes quelconques).
Mỡng Čã	2 — Muong Cha (commune tãy blanc de la province de Laichâu, châu de Lai. Ancien nom : Čẽng Pẳn).
Čã	3 — Syn. de fứt.
Ko mải čã	4 — Espèce d'arbre forestier (dont la feuille rugueuse tient lieu pour les Tãy de toile d'émeri).
ČÀ	1 — Syn. de bảơ.
Čà	2 — Faux (en parlant des plantes).
Mải čà bán	3 — Espèce de bois (blanc, de qualité moyenne).
Čà nĩ	4 — Gibbon.
ČĀ	1 — Faux, imité, postiche (en parlant d'objets fabriqués).
Mải čā	2 — Espèce de bois (rouge, léger, souple, employé en particulier dans la fabrication des pirogues).
ČẮ, čắ păy	Écarter, éloigner légèrement, s'écarter de.
Čắ kăn	Écarter l'un de l'autre, s'écarter l'un de l'autre.
ČẮK	1 — Fendre (un brin de bambou, de rotin, etc.). Voir aussi khẻ, bon, phá.
Čắk	2 — Terme de présentation d'une lettre. (En langage écrit seulement ; terme poli employé d'égal à égal ou de supérieur à inférieur d'assez haute condition. Peut se traduire par : avoir l'honneur de.) Voir aussi čắng.
Ku čắk mĩ san păy hảơ	J'ai l'honneur d'adresser cette lettre à.
Čắk yám	Termes de présentation d'une lettre. (En langage écrit seulement ; expression très respectueuse employée d'inférieur à supérieur, voir ci-dessous.)
K'ỏy čắk yám mĩ san păy hảơ	Je prends la liberté d'adresser respectueusement cette lettre à, ou : Votre humble serviteur se permet d'adresser cette lettre à.
Hù čắk	3 — Voir hù.
Čắk čắn, mẽng čắk čắn	4 — Espèce de cigale.
ČẴK	Tirer, traîner. Voir aussi lẵ.
ČÁM	Appellatif numéral des paillotes. Voir k'ã.

ČÃM	1 — Variété d'indigo.
Ko čãm	Variété d'indigotier.
Mẽng čãm (tô)	2 Xylotrupes gideon (insecte coléoptère de la famille des scarabéidés).
ČÀM (A)	Courrier postal. Syn. : čẽn san, maintenant peu usité.
Fu càm (tô)	Coureur postal, transporteur du courrier postal.
ČĂM	1 — Tout près, à proximité immédiate.
Čăm kăn	L'un près de l'autre.
Bó čăm pa (dông, čú)	2 — Azalée.
ČẮM, čắm mảy	Coudre à la machine.
Mảy čắm (k'ång, lang)	Machine à coudre.
ČẲM	1 — Éponger ; saucer.
Nằm čẳm	2 — Saumure ou autre condiment dans lequel on trempe les aliments avant de les porter à sa bouche.
Čẳm, may čẳm	3 — Voir may.
ČẴM	Tâter, palper.
Čẵm du	Tâter, tâter pour savoir.
ČẰM	Affluer, s'amasser : sous la peau (en parlant du sang).
Čằm lỡt	Inflammation, afflux de sang à la peau (due à une contusion ou toute autre cause).
ČAN	Trempée. Faire une trempée.
Khẩô čan	Riz trempé dans du thé.
ČÁN (lang)	Gîte d'étape.
ČẢN	Terme exclamatif pour faire stopper un cheval.
ČÃN	Plancher surélevé sur lequel on met à sécher le paddy, le linge ou toute autre chose. (Lorsque la case est sur pilotis, cas général, ce plancher est attenant à la véranda des femmes (si) ; il est installé dans la cour si la case est à même le sol.)
ČÀN	1 — Ne pas être disposé à, n'avoir pas goût à, ne pas aimer à, ne pas se plaire à ; détester (suivi d'un verbe), éprouver du dégoût à.
Čàn hin	Dédaigner, détester, abhorrer, exécrer, avoir en horreur. Syn. : čẵng.
Čàn, khỉ čàn	2 — Paresseux.
ČẮN	1 — Voir čák čán.
Čắn (tô, ăn)	2 — Carte à jouer (jeu annamite de 120 cartes).
ČẲN	Se raidir.
ČẴN	Escarpé, à pente raide.
ČẰN	Couche, épaisseur.

ČÁNG	Fade, insipide. Syn. : čứt.
Čáng čha dũt pũt	D'une fadeur excessive.
ČẢNG	1 — Louer (donner ou prendre en louage), se louer (se placer à gages).
Nằm čảng	2 — Saumure chinoise (saumure de poisson et de foie, sucrée, de fabrication chinoise).
ČÃNG	Gémir, pousser des plaintes, se lamenter.
ČÀNG (tô)	Eléphant (sens général).
Čàng thớk	Éléphant mâle.
Čàng mē	Éléphante.
Čàng nòy	Éléphanteau ; éléphant de petite taille.
Čàng tháô	Éléphanteau (déjà d'un certain âge).
Ngỗng čàng (ăn, f.)	Trompe d'éléphant. Voir ngỗng.
Ngã čàng (ăn, f.)	Défense d'éléphant. Voir ngã.
ČĀNG	Savoir, connaître, être capable de (en parlant de faire un travail, un métier, une action quelconque). Voir aussi hù.
ČẮNG	Terme abstrait marquant l'action présente, l'existence d'un fait immédiat. (En particulier s'emploie en langage écrit pour présenter une lettre de supérieur à inférieur, voir ci-dessous ; voir aussi čák.)
Ku čắng mĩ san păy hảơ	J'adresse cette lettre à.
Čắng hin	Voir (au moment où l'on parle). (S'emploie de la même façon avec d'autres verbes.)
ČẴNG	Syn. de čàn hin.
ČẲNG (k'ảng, lang)	Barrage sur un cours d'eau (en particulier barrage à poissons : barrage muni de nasses installé au moment de la baisse des eaux pour capturer le poisson qui descend le courant).
ČAÔ (ăn)	Panicule des fleurs mâles du maïs (appelée aussi bỏ : fleur, ou bỏ pō : fleur mâle).
ČÁÔ	Se conformer à, suivre les ordres donnés.
ČẢÔ	1 — Faire une soupe, faire un potage.
Khảô čảô	Soupe, potage (sens général) ; soupe de riz. Voir aussi nằm súp, nằm keng.
Čảô dẽn (k'ảng)	2 — Verre de lampe. Syn. : čũk dẽn.
ČÃÔ	Saluer (sens général), faire une visite de civilité.
	Bonjour, bonsoir, au revoir. (Terme général de salutation.)
Čãô lảy	Voir lảy.
ČAỔ	Qualificatif s'appliquant aux gallinacés jeunes, mais déjà d'une certaine grosseur. Voir kảy čaổ, pêt čaổ.
ČĂÔ (A)	Châu (circonscription administrative que l'on peut comparer à un arrondissement si on compare la province à un département).

Kôan čăô (tô)	Tri-châu (autorité indigène à la tête d'un châu. Peut être remplacé par un bang-tá (kôan bang) ou un tri-phủ (kôan phủ).
Čăô dôàn (tô)	Chef des partisans du châu.
ČẮÔ	—
Nŏk čắô (tô)	Crabier (oiseau).
ČĂỐ (tô)	Patron, propriétaire, maître, chef de service.
ČĂỖ	Mesure de longueur valant quatre vã (voir ce mot).
ČĂỔ	1 — De bonne heure.
Tứn čăổ	2 — Matin, au matin, le matin ; se lever de bonne heure. Voir tứn.
Mừ ứn tứn čăổ	Demain matin.
Pét čỡ tứn čăổ	A huit heures du matin.
ČĂƠ, hô čăơ	1 — Le cœur, au cœur (sens de : sensibilité, sentiment).
Čẻp čăơ	Malheureux ; avoir mal au cœur (moralement), avoir du chagrin, avoir de la peine. (Lit. : mal au cœur.)
Khỏ čăơ	Syn de čẻp čăơ.
Čăơ k'át	Avoir le cœur brisé (moralement), avoir un grand chagrin.
Čăơ k'át nẽn tay	Avoir le cœur brisé à en mourir. Voir nẽn.
Lơ čăơ	Triste, neurasthénique.
Čăơ di	Gentil, bon (sentiment), avoir bon cœur, avoir le cœur tendre. (Lit. : bon cœur.) Voir aussi ón.
Čăơ ón	Syn. de čăơ di. (Lit. : cœur tendre.)
Čăơ hày	Méchant, mauvais (au moral), avoir mauvais cœur, avoir le cœur dur. (Lit. : mauvais cœur.) Voir aussi kheng.
Čăơ kheng	Syn. de čăơ hày. (Lit. : cœur dur.)
Sum čăơ	Content, satisfait, consentant. Voir sum.
Sớng čăơ	Heureux. Voir sớng.
Hô čăơ (k'ẳng)	2 — Cœur (l'organe).
Hô čăơ tăm	Battements de cœur précipités, palpitations.
Ha čăơ	Respirer.
Ha čăơ lông	Soupirer.
K'át čăơ	Voir k'át.
Čăơ	3 — Vouloir, désirer (faire une chose), avoir envie de, avoir l'intention de.
ČĂỠ	1 — Lever (un piège, une nasse).
Hom čăỡ	2 — Citronnelle. Voir hom.
ČĂỜ	Assister (quelqu'un), servir (être au service de). Prendre à son service.
Kũn čăờ (tô)	Serviteur, domestique. Voir aussi : bỏy.
ČẮP (k'ẳng)	Coffret à casiers (pour bétel et tabac).
ČĀP	Syn. de pan (2e sens).

ČẮP	1 — Adhérer ; coller, se coller (sens de : adhérer). Voir aussi k'ăn, nêô.
	Faire adhérer, coller ; fixer (avec de la colle ou du fil).
Čắp mả póm	Coudre un bouton. (Lit. : fixer un bouton.)
Čắp	2 — Mettre en contact ; se poser sur (en parlant des insectes) ; atteindre le but, toucher la cible (en parlant du projectile et non du tireur).
ČÁT, pa čát (tô)	Espèce de labéon (poisson d'eau douce comestible).
ČÃT, vay čãt	Gros rotin. Voir vay.
Khô čãt	Pont de rotin. Passerelle en rotin.
ČẮT	Presser, activer (pousser à agir plus vite).
ČAY (k'ảng)	1 — Bouteille, carafe, carafon.
	Litre. (Seule mesure de capacité utilisée depuis que la bouteille est apparue chez les Tẫy. Les liquides étaient autrefois pesés et non mesurés.)
Mỡng Čay	2 — Nghia-chai (commune tẫy noir de la province de Sơn-la, châu de Sơn-la. Ancien nom : Čễng Ngên).
Mả mỗng čay	3 — Voir mỗng.
ČẢY (C) (k'ảng)	Brosse. (Peu usité.) Syn. : čhãt.
ČÃY	1 — Du sexe masculin (en parlant des personnes).
Pō čãy, kũn čãy (tô)	Homme (sens général).
Lũ čãy	Voir lũ.
Pī čãy	Voir pī.
Nòng čãy	Voir nòng.
Lan čãy	Voir lan.
Č̃y (ăn, f.)	2 — Grappe (de gros fruits : noix de coco ou fruit de ce genre. Voir pồ).
ČẲY	Syn. de kảm.
ČẴY	1 — Piquer (action faite par une personne). Voir tẽng.
K'ảô kôang čẫy (ăn)	2 — Cornes de cerf à une seule branche.
ČE	Angle extérieur. Voir k'o.
ČÉ	—
Dẩy sê čé	Éprouver du dépit, bisquer.
ČẼ	Thé (plante, feuille, thé du commerce).
Nảm čẽ	Thé (infusion de thé).
ČĒ (k'ảng)	1 — Enceinte (d'une propriété).
Čē nảm	2 — Mettre dans l'eau, mettre à tremper, immerger dans l'eau pendant un certain temps.
ČẼM	Dont les bords affleurent le niveau de l'eau (en parlant d'une embarcation très chargée).

ČEN	Rôti, frit, sauté ; rôtir, frire, sauter, faire rôtir, faire frire, faire sauter (termes culinaires).
ČÉN (bảng)	Bol, tasse. Voir aussi thốy.
Čẻn lẩô	Tasse à alcool (très petite.)
ČẼN (C) (ăn)	1 — Sapèque. (Usité surtout pour les sapèques chinoises ; voir si.)
Tó čẽn	Jouer aux sapèques. (Jeu d'argent très pratiqué qui consiste à miser sur pair ou impair : 4 sapèques, blanches d'un côté et noires de l'autre, agitées entre une tasse et une soucoupe puis découvertes, donnant le chiffre de la partie.)
Sơ lãy mả čẽn	2 — Voir sơ.
ČÉNG	—
Kôan čéng	1 — Voir kôan.
Kôan phó čéng	Voir kôan.
Čéng tủng	2 — Voir tủng.
Án ñã čéng	Voir án ñã.
ČẺNG	Rendre compte, faire connaître, exposer. (Terme employé uniquement en langage écrit, voir ci-dessous.)
K'ỏy čăk yám mĩ san păy hẳơ kôan lông čẻng di lay nã	Votre humble serviteur se permet d'adresser cette lettre au grand mandarin, afin de lui rendre compte. Voir čăk.
ČẼNG	—
Mỡng Čẽng	Muong Chanh (commune tẫy noir de la province de Sơn-la, châu de Mai-sơn).
ČÉÔ	Mélanger (un liquide avec une matière solide autre qu'un aliment).
	Mélange (le mélange obtenu ci-dessus).
Čéô fon	Mortier, lait de chaux.
ČẼÔ (mã)	Rame (d'embarcation).
Čẽô	Ramer (dans une embarcation).
ČÊ	Critiquer (dans un sens péjoratif).
ČỂ	Papier.
Čể san, čể tẻm san	Papier à lettre, papier à écrire.
Čể čhaô či	Papier de fabrication locale (chinois, annamite, yao : papier d'emballage ou sur lequel on écrit au pinceau).
Ngữn čể (băơ)	Papier-monnaie, billet de banque.
ČỄ	Calme (en parlant de la mer, d'un cours d'eau).
ČÊM	Depuis longtemps.
Čêm păy	Parti depuis longtemps.
ČÊN, phả čên (phưn)	1 — Couverture. Voir phả.
Mỡng Čên	2 — Quỳnh-nhai (commune tẫy blanc de la province de Lai-châu, chef-lieu de châu. Ancien nom : Čẽng Phung).

ČẾN —

Mỡng Čến — Ngoc-chiên (commune tẫy blanc de la province de Sơn-la, châu de Sơn-la. Ancien nom : Čẽng Kung).

ČẼN — Transmettre de génération en génération.

ČẼN — 1 — Porter, transmettre (un pli, une lettre).
2 — Se passer successivement, faire la chaîne, se relayer.

Čẽn san — Syn. de čàm san.

ČÊNG — Fête du nouvel an.

Kin čêng — Célébrer la fête du nouvel an. (La célébration de cette fête chez les Tẫy dure cinq jours et cinq nuits, et consiste en libations et réjouissances diverses. Elle est précédée d'un nettoyage général des villages et des cases et d'ablutions symboliques qui ont lieu par villages entiers et après lesquelles on revêt des effets neufs. Elle débute vers minuit par des lầy (voir ce mot) adressés aux ancêtres et échangés également entre les membres d'une même famille.)

Lầy čêng — Lầy de la fête du 1er janvier (voir ci-dessus).

Kin čêng tăy — Célébrer la fête du nouvel an français.

Bơn čêng — Voir bơn.

Bơn čêng tăy — Voir bơn.

ČẼNG, čẽng fép — 1 — Pardon, permettez-moi. (Terme de politesse qui précède les paroles adressées à un supérieur. On dit aussi čho fép.)

Čẽng — 2 — Pays, commune (ancienne appellation qui ne subsiste que dans des noms d'agglomérations ; voir ci-dessous).

Čẽng Kang — Chiên Cang (commune tẫy noir de la province de Sơn-la, châu de Mai-sơn).

Čẽng Čăn — Chiên Chan (commune tẫy blanc de la province de Lai-châu, châu de Lai).

Čẽng Pớk — Chiên Pok (commune tẫy noir de la province de Sơn-la, châu de Thuận).

Čẽng Sãng — Chiên Sang (commune tẫy noir de la province de Sơn-la, châu de Yên).

ČẾÔ —

Mả čểô (k'ảng) — Dé (à jouer).

ČẾP — Souffrir, faire souffrir, faire mal, avoir mal.

Čếp čăơ — Voir čăơ.

ČẾT — Sept.

Čết síp — Soixante-dix. (Pour 71, 72, etc., ajouter 1, 2, etc., à cette expression.)

Chứ čết — Septième, septièmement.

Chứ čết síp — Soixante-dixième.

Bơn čết — Voir bơn.

Bơn čết tăy — Voir bơn.

ČẾT	Essuyer.
ČÍ	1 — Cuire sous la braise, griller sur la braise.
Čí	2 — Signe du futur. (Souvent remplacé par čăơ, qui marque l'intention.)
Ku čí păy	Je partirai.
Čí kúng, mẽng čí kúng (tô)	Grillon.
ČĨ	Voir hom čĩ.
ČÌ	Indiquer du doigt.
Niù čì	Index (doigt).
ČĪ	Voir nằm čī.
ČỈ	Déchirer (sens propre).
ČIM	Coincer (au sens propre).
ČỈM	Curer, se curer (les dents, les ongles). Ne s'applique qu'aux petits interstices ; voir aussi k'ŏt.
Mải čỉm k'èô (ăn,lỉm)	Cure-dent.
ČĨM, čĩm du	Goûter (un mets).
ČÍN	Pur, véritable.
	Sincère, droit (caractère).
ČÌN	Syn. de ñám. (Vieux mot maintenant peu usité.)
ČING	Voir tong čing.
ČĨNG	Se disputer, s'arracher (un objet que chacun convoite).
ČÌU	1 — Supporter (moralement).
Čìu	2 — Être redevable envers.
Čìu nờ	Endetté, être endetté.
ČÍP	1 — Plier (en surface).
Číp vải	Plier et ranger.
Nỗk číp (tô)	2 — Pouillot.
ČĨP	—
Čĩp čĩp	Voir khớt čĩp čĩp.
ČÍT	Voir deng čít čít.
ČO	Rassembler, se rassembler.
Čo kăn	Être rassemblés. Voir mú, mỏt.
ČÓ	Naître, apparaître, sortir (en parlant des bourgeons, des germes).
Čó ñŏt	Bourgeonner.
Čó ngỗ	Germer.
ČÒ	—
Čò sỡ (k'ảng)	Table. Syn. : păn.

ČǑ̉	1 — Toucher du doigt.
Čǒ̉ du	Tâter du doigt.
Čǒ̉ (ăn)	2 — Petit cercle plat.
Čǒ̉ hu (ăn)	Boucle d'oreille (sans pendant ; voir bǒ̉ hu. Les femmes tǎy portent comme boucle d'oreille un anneau plat, en argent ou en or, encastré dans le lobe, et parfois muni d'une pierre, ou d'une spirale passée dans l'anneau ; voir ven).
Čǒ̉ k'õn	3 — Voir k'õn.
Nõ̌k čǒ́ (tô)	4 — Espèce de moineau.
ČǑ̃	Incendier. Syn. : čút (peu usité).
ČOM (ăn, f.)	1 — Sommet. Voir aussi pay.
	Épi (de poils).
Čom k'on (ăn)	Épi de cheveux.
Čom pũ (ăn, f.)	Sommet d'une montagne. Syn. : pay pũ.
Čom pǒ́ (k'ảng, f.)	Termitière.
Mǎ̉ čom (k'ảng)	2 — Citron.
Ko čom, ko mǎ̉ čom	Citronnier.
ČÓM	Achever de couver (en parlant d'une poule à laquelle on donne à couver des œufs déjà couvés en partie).
ČÕM	—
Mǎ̉ čõm (k'ảng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
ČÒM	A l'instant (passé proche), depuis un instant, il y a un instant, depuis peu de temps.
ČON	Voir čon ćo dăng (dăng).
ČÓN	1 — Espèce d'ombre (poisson d'eau douce).
Čón	2 — Bénéfice.
ČỎN (tô)	Espèce d'écureuil.
ČÕN	1 — Se baisser, s'accroupir (pour pouvoir passer sous une porte ou une chose quelconque plus basse que sa propre taille). Voir aussi kủm.
Mẽng čõn (tô)	2 — Courtilière.
ČÒN (kản)	Cuiller.
Čòn	Cuillerée.
ČONG (k'ảng)	Louche (grande cuiller).
ČÓNG	Se cramponner.
ČÕNG (k'ảng, ăn)	Lit, couchette. (On dit aussi čõng nõn.)
ČÒNG	1 — Fort (force physique). Voir hẽng.
Còng kãng, say čòng kãng (ăn, lỉm)	2 — Jugulaire.

Čòng hang, say čòng hang (ăn, lỉm)	3 — Croupière.
Čòng pā (ko)	4 — Espèce de palmier (dont les feuilles servent à divers usages : cordages, ballons, etc.).
ČÓP (mã)	Pioche (sens général) ; houe (outil).
Čóp lem	Pic (outil).
Čóp lìn mà	Pioche. (Lit. : pioche langue de cheval, en raison de sa forme.)
ČÕP	1 — Disparaître par pourriture.
Čõp čẽp	2 — Crissement de gravier sous le pas, ou bruit analogue.
Nẫn čõp čẽp	Produire le bruit ci-dessus.
ČÓT	Voir nõ čót.
ČÕT	1 — Cartilagineux.
Dúp čõt	Cartilage. Syn. : tắk tún.
Čõt čõt	2 — Bruit produit par l'enfant qui tette, ou bruit analogue.
Nẫn čõt čõt	Produire le bruit ci-dessus.
ČOY	Rachitique (adj.).
Tô čoy	Rachitique (n.).
ČỎY	1 — Très petit, tout petit, minuscule. (Se place toujours après le substantif ou l'appellatif numéral.) Voir aussi nòy.
Nòy čỏy	Extrêmement petit, microscopique, infinitésimal.
Čỏy ẽt, čỏy ĩt	Id.
Čỏy	2 — Très peu. Voir aussi nòy.
Čỏy nững	Un petit peu, un tout petit peu.
ČÕY, he čõy (phưn)	Épervier à petites mailles. Voir he.
ČŌY	Aider, seconder ; assister (donner assistance).
Čōy kăn	S'entr'aider, s'assister.
ČÔ	En « cul de poule ».
Sốp čô	Lèvres en « cul de poule ».
ČỐ	Terme exclamatif pour arrêter le buffle.
ČỖ	Eventrer.
ČỖ̄	La vie, l'existence (période de vie d'un individu).
ČỔK	Griffer. Syn. : yăt.
ČỖK (k·ảng)	Mortier (ustensile).
ČÔN	1 — Fouger.
Kũn čôn	2 — Syn. de sớk.
ČỐN	Sans queue (en parlant du coq ou de la poule).
ČỖ̄N (lang)	Cabane (provisoire), abri (construit).

ČÔNG —
Mải čông hom — Espèce de bois (rouge brun, très dur, imputrescible, non attaqué par les termites, odoriférant, rare ; employé pour faire les cercueils).

ČỖNG (k'ẳng, lang) — 1 — Rouet.
Mải čỗng — 2 — Espèce de bois (de mauvaise qualité).

ČÔ̄NG — Contenir, renfermer.

ČỐP — Rencontrer. Syn. : pò.
Čốp kăn — Se rencontrer. Syn. : pò kăn.

ČÔ̄P —
Čô̄p nững — Un moment, un instant. Voir aussi khãô.

ČỖT — Syn. de kớn (4e sens).

ČỚ — Charger (un véhicule).

ČỠ — 1 — Temps (durée), moment (instant déterminé).
2 — Heure.
Čỡ nì — En ce moment, à cette heure-ci.
Čỡ nẳn — A ce moment-là, à cette heure-là.
Lững čỡ — Toujours, à toute heure.
Čỡ dông hồ — Heure d'horloge.
Pét čỡ — Huit heures, à huit heures, il est huit heures.
Pét čỡ tứn čảô — A huit heures du matin. (Les Tẫy ne connaissent que le cadran de 12 heures.)
Sí čỡ k'ẫm — A quatre heures du soir.
Čỡ lè tỡ — Une fois par heure, toutes les heures.
Khóp čỡ — Cycle des heures. (Les Tẫy divisaient autrefois, suivant le calendrier chinois la journée de 24 heures en 12 espaces de temps égaux à 2 heures. Ceux-ci portaient les mêmes noms d'animaux que les années du cycle de 12 ans (voir pi), en partant de 23 heures environ. Cette mesure du temps n'est actuellement plus employée.)
Čỡ — 3 — Exhorter, entraîner (à faire une chose).

ČỜ (A) — Marché. Syn. : tôk lãt.
Hỡn čờ (lang) — Marché (le local).

ČỞ — Syn. de say.
Čở lěk — Syn. de say lěk.

ČỚK (C) — Syn. de kủ.

ČỞNG — Voir lí cởng.

ČỜNG — 1 — Garder (un troupeau).
Kũn čờng ngỗ (tô) — Vacher.
Nỗk čờng mà (tô) — 2 — Canepetière, petite outarde.

ČỠNG	Objets, choses, affaires (objets matériels).
Čỡng nūng	Les vêtements (sens général).
ČÚ	Appellatif numéral des fleurs. (Peu usité.) Voir dông.
ČÙ	—
Čù čù	1 — Juste suffisant, au plus juste, à la plus juste mesure.
Bỏ čù khảô (dông, čú)	2 — Espèce de colcéolaire.
ČÚK	1 — Assembler dans la main les coins, les bords d'un morceau d'étoffe, de papier (habituellement pour envelopper quelque chose).
Čúk (A)	2 — Souhaiter, formuler des vœux.
ČŨK (A)	1 — Dizaine. Syn. : síp.
Čũk dẽn (ăn, k'ảng)	2 — Verre de lampe. Syn. : čảô dẽn.
ČUM	Couler, s'engloutir (embarcation). Voir aussi lùm.
ČÚM (ăn, k'ảng)	1 — Carrelet (filet de pêche). 2 — Syn. de nểk.
ČỦM	Famille (directe : le père, la mère et les enfants). Voir dảm.
ČŨM	—
Mỡng Čũm	Muong Chum (commune tẩy noir de la province de Sơn-la, châu de Sơn-la).
ČŪM	Lourd (en parlant des personnes vivantes seulement). Voir nák.
ČUNG	Tenir à la corde (un animal), tenir en laisse. Attirer à soi (aimant).
ČŨNG (k'ảng)	Cercueil.
ČÚP	Embrasser, sucer, aspirer du bout des lèvres.
Čúp k'õn	Voir k'õn.
Čúp nủ	Téter.
Lểk čúp (lỉm, ăn)	Aimant.
ČŨP	Syn. de nểk.
ČÚT	Syn. de čõ. Peu usité.
ČUY (k'ảng, ăn)	Poinçon, alêne.
ČỨ, čứ vải	Se souvenir.
ČƯ̄	1 — Nom, appellation, appellatif.
Čư̄ hò	Nom de famille.
Čư̄	2 — C'est vrai, c'est ainsi, c'est cela.
Čư̄ lò	Oui. Voir aussi yã, ư̄.
Čư̄ tè	C'est certain. Voir tè.
Bảô čư̄	Non ; ce n'est pas vrai. (Est employé parfois pour renforcer au contraire une affirmation qui pourrait sembler dou-

	teuse, voir ci-dessous.)
Kũn kò bắô čữ kin	Les personnes en mangent également.
ČỮN	Plomb (le métal).
ČỨNG (A), kũn čứng (tô)	Témoin (personnes).
ČỮNG	—
Pa čững (tô)	Espèce de poissons acanthoptères (poisson d'eau douce, en fuseau, à peau lisse, jaunâtre, à chair très estimée, atteint 2 mètres).
ČỮNG, kang čững	Centre, au centre.
ČỨT	1 — Marc (résidu).
Čứt	2 — Syn. de čáng.
Nó čứt	3 — Voir nó.

ČH

— ČH; ČHO (tô) (parlé)	Consonne triple ČH première. Voir tô.
— ČH; ČHÕ (tô) (parlé)	Consonne triple ČH deuxième. Voir tô.
ČHA	Voir ka čha.
ČHÁ (k'ảng)	1 — Plateau en bambou tressé suspendu au-dessus du foyer. (Les Tãy mettent sur ce plateau la réserve de viande et de poissons secs, le bois d'allumage et divers objets à sécher.)
Čhá čhá	2 — Voir hảy čhá čhá.
ČHẢ (tô)	Xa, Kha (appellation de différentes races montagnardes du Haut-Tonkin. Les Tãy englobent dans cette appellation toutes les races de la montagne).
Čhả k'aô	Xa blanc (race de Xa vivant à proximité des Tãy, parlant leur langue en plus du dialecte xa. Une des races très rares qui ne tisse pas la toile et n'a pas de costume particulier, s'habillant avec les vieux effets tãy).
Čhả kō	Houni (race du Haut-Tonkin ; race primitive d'origine chinoise, habitant la haute montagne).
Čhả kūy	Subdivision de race Houni (apparemment identique aux Čhả kō).
Čhả k'a pẻ	Autre subdivision de race Houni.
Čhả meổ	Voir meổ.
ČHÀ	Chercher, rechercher (quelqu'un ou quelque chose qui est caché volontairement). Voir sõ.
ČHẮK	Travailleur (adj.), ardent au travail.
ČHẢM	—
Pa čhảm (tô)	Espèce de melette (poisson d'eau douce, atteint 30 cm.).
ČHAN	Mélanger à (mélanges de liquides ou de matières fondues).
Čhan kăn	Mélanger l'un à l'autre, mélangés (sens ci-dessus).
ČHẢN	Conquérir (un pays).
ČHANG	1 — Blessé (adj.), être blessé.
Čhang, čhang fãy	2 — Faire sécher près du feu. Voir tă.
Yên čhang	3 — Voir yên.
Phom čhang (tô)	4 — Voir phom.
Mõng Čhang	5 — Mộc-châu (chef-lieu de châu de la province de Sơn-la, race Mường).
ČHÁNG, mả čháng (k'ảng)	Toupie. (Les enfants tãy pratiquent le jeu de la toupie comme les enfants européens.)
ČHẢNG	Côté (chez l'homme et les animaux).
Tãng čhảng	A côté de (d'une personne ou d'un animal).

Dúp čhảng (ăn)	Côte (anatomie).
Hễô čhảng	Syn. de dúp čhảng.
ČHĂNG, čhăng vải	Enfermer (des personnes ou des animaux seulement).
ČHAÔ	Voir čhíng čhaô.
ČHẢÔ	Syn. de k'ả hô.
ČHĂÔ, mở čhăô, bớ čhăô	1 — Eux, elles (en parlant des personnes ou des animaux).
Nõk čhăô (tô)	2 — Espèce de tourterelle.
Nõk čhăô k'eô	Pigeon vert (espèce de pigeon sauvage).
Nõk čhăô nằm	Guignette.
ČHĂỒ	Garder rancune.
ČHẲƠ	Près, près de, à proximité de, proche (dans le temps et dans l'espace).
ČHÁP	Voir phom táp čháp.
ČHẮP	Poursuivre (sens propre), pourchasser.
ČHÁT	—
Čhát čhát	Bruit d'éternuement répété, ou bruit analogue (onomatopée).
Mữt čhát čhát	Éternuer longuement.
Nẵn čhát čhát	Produire un bruit répété analogue à celui de l'éternuement.
ČHÃT (ăn, k'ảng)	Brosse. Voir aussi čảy.
ČHẴT	Approcher, s'approcher (à proximité immédiate) ; rapprocher, se rapprocher (rendre plus proche). Syn. : sắt.
ČHAY	Déplacé, dérangé.
ČHÁY, k'õn čháy	Résidu d'opium (ce qui reste de l'opium fumé. Les fumeurs pauvres le fument une seconde fois après y avoir ajouté de l'alcool).
ČHẢY, čhảy k'ảô	Pénétrer à l'intérieur (en parlant de la pluie poussée par le vent).
ČHẲY (k'ảng)	1 — Œuf.
Čhẳy	Pondre.
Mả čhẳy lăng	2 — Voir lăng.
ČHẲY	Malade, être malade.
Čhẳy naô	Avoir la fièvre.
ČHE (k'ảng)	Voiture (sens général).
Čhe lẫ	Voiture à attelage, voiture à bras, brouette.
Čhe ỗ tỗ	Voiture automobile. On dit aussi ỗ tỗ (F).
Čhe kôang	Motocyclette. (Lit. : voiture cerf, appellation due à la corne d'appel dont la plupart des motocyclettes etaient munies et dont le bruit ressemble au cri du cerf.)
Čhe dãp (A)	Bicyclette.

Čhe bin	Avion, aéroplane. (Lit. : voiture volante.)
Čhe fẫy	Train de chemin de fer. (Lit. : voiture à feu.)
ČHÉ	1 — Voir năm čhẻ.
Čhẻ	2 — Voir khảô čhẻ.
ČHĒ	—
Čhē čhē	Léger clapotis (onomatopée). Voir čhō̃ čhō̃.
Nẫn čhē čhē	Clapoter légèrement.
Fưn čhē čhē	Pluie légère, pluie produisant un léger clapotis.
Fà fưn čhē čhē	Pleuvoir légèrement.
ČHÉN	Couper aux ciseaux (à deux branches). — Maintenant peu usité, voir tắt.
ČHENG	Voir mỏ čheng.
ČHÉNG, mẳ chéng (k'ẳng)	Cymbales.
ČHEÔ (ăn)	Claie, clayonnage.
ČHẼT	—
Čhẽt čhẽt	Bruit de frottement léger, de froissement d'étoffe ; froufrou.
Nẫn čhẽt čhẽt	Produire le bruit ci-dessus ; froufrouter.
ČHỂ	Porter à califourchon, être porté à califourchon (sur le dos d'une personne. Les Tẫy portent leurs enfants à califourchon sur leur dos).
ČHẾM	Dénigrer.
ČHẾP (F) (tô)	1 — Chef (dans les expressions ci-dessous seulement).
Kay čhếp (A) (tô)	Caporal-chef.
Ông dồy čhếp (A) (tô)	Sergent-chef.
Kôan ék čhếp (A) (tô)	Adjudant-chef.
Čhếp, čhếp vải	2 — Ranger, mettre en ordre (des objets seulement).
ČHÍ (ăn)	1 — Soutènement, mur de soutènement.
Čhí, čhí vải	Faire un soutènement.
Čhí čhí	2 — Onomatopee désignant le bruissement intérieur des oreilles et qualifiant ainsi un silence profond (un tel silence que l'on n'entend que le bruissement des oreilles).
Kóm čhí čhí	Silence profond, silence absolu.
ČHIN	—
Čhin hò	Tsinh-ho (commune de la province de Lai-châu, race Yaô; chef-lieu de canton, poste militaire).
ČHĨN (ăn)	Festin, banquet.
Čhĩn	Inviter à un festin, a un banquet.
Kin čhĩn	Faire un festin, faire un banquet.

ČHỈNG	—
Čhíng ćhaô, mẽng čhíng čhaô (tô)	Araignée.
Yẵơ čhaô, yẵơ čhíng čhaô (lỉm)	Fil d'araignée.
Yẵơ čhaô, yẵơ čhíng čhaô (k'ảng)	Toile d'araignée.
Čhíng čhaô k'ẵm (tô)	Araignée dorée (petite araignée de couleur jaune, à courtes pattes).
ČHĨNG	Syn. de čĩng.
ČHIU	—
Mả čhiu	Syn. de mả siu.
ČHO	Demander (inférieur à supérieur), solliciter ; prier (sens de demander).
Čho fép	Demander une permission. Pardon ! permettez-moi. Voir čẽng.
Čho kin	Mendier.
ČHÓ	—
Nõk čhó (tô)	Perdrix.
ČHÓK (k'ảng)	Canule.
Čhók	Injecter à la canule.
Ya čhók	Médicament pour injection à la canule.
ČHÕK	Voir mà čhõk.
ČHON	Voir nằm čhon čhủ.
ČHỎN	Assembler, rassembler (des objets).
ČHONG	Syn. de mùm. (Vieux mot maintenant peu usité.)
ČHỎNG (k ảng)	Panier (petit panier rond à une bretelle, finement tressé, à l'usage des femmes tẫy). Voir aussi sà.
ČHÓT	A fond, jusqu'à épuisement.
ČHOY	Tracer (un sillon, une rigole).
ČHÓY	—
Bỏ čhóy	Chloranthe.
ČHỎY	Raviner, raviné ; ravin (lit d'une rivière).
ČHÔ̄	—
Čhô̄ čhô̄	Bruit d'une pluie torrentielle, ou bruit analogue (onomatopée). Voir ćhē čhē.
Nẵn čhổ čhô̄	Produire le bruit ci-dessus.
Fưn čhô̄ čhô̄	Pluie torrentielle.
Fà fưn čhô̄ čhô̄	Pleuvoir à torrents.

ČHỒNG	Pantalon, culotte.
Čhồng tin	Pantalon court, short.
ČHỞ	1 — Racler (sens général). 2 — Biner (la terre).
ČHỚ (ăn)	Se dit d'un petit éclat de bois ou d'une petite parcelle de peau, qui se soulève.
ČHỞN	Voir lờn čhởn.
ČHỦ	Voir nằm čhõn čhú.
ČHÚM (ăn)	Petite clôture, petit entourage (d'un arbre fruitier ou autre chose à protéger).
ČHỦM	—
Nỗk čhủm (tô)	Caille (n.).
ČHUN	Voir mồ čhun.
ČHÚNG (lẫô, lẫm)	Arme à feu, fusil.
Čhúng ko fẫy	Fusil à silex.
Čhúng kép	Fusil à amorces.
Čhúng lót	Fusil à cartouches (de guerre).
Čhúng mẩy	Fusil-mitrailleur, mitrailleuse.
Čhúng nòy	Revolver, pistolet.
Čhúng lông	Canon (pièce d'artillerie).
Čhúng bén nỗk	Fusil de chasse. (Lit. : fusil pour tirer les oiseaux.)
Čhúng phẽp	Carabine de salon (ou analogue).
ČHÚP	Enfiler par la tête (un collier, un vêtement).
ČHUY	Syn. de suy.
ČHỨ	Espèce, sorte, genre, façon ; comme.
Čhứ nì	Comme ceci ; de cette façon, de ce genre, de cette sorte, de cette espèce.
Čhứ nẳn	Comme cela, de cette façon-là, de ce genre-là, de cette sorte-là, de cette espèce-là.
Čhứ dêô	D'une seule façon, d'une seule sorte, d'une seule espèce.
Čhứ dêô kăn	Identiques (au pluriel).
ČHỬ	Essayer, sonder, vérifier.
Čhử čăơ	Sonder le cœur, sonder le caractère, chercher à connaître les sentiments.
ČHƯNG (ban, ăn)	1 — Crible. 2 — Louer, louanger, féliciter.

D

— D ; do (tô) (parlé)	— Consonne D première. Voir tô.
— D ; dõ (tô) (parlé)	— Consonne D deuxième. Voir tô.
DA	1 — Dresser (la table pour manger), servir (le repas).
Da kin khẩô	Servir le repas.
Da pãn, da khả, da čò sỡ	Dresser la table pour le repas.
Mẽng da (tô)	2 — Espèce de nèpe (genre d'insectes hémiptères aquatiques. Une espèce de ces insectes est utilisée par les Tãy pour la fabrication d'un condiment analogue au poivre).
DÁ	Réprimander, disputer. Syn. : k'ả hô, nảô.
Dá kăn	Se disputer. Syn. : k'ả hô kăn, nảô kăn.
DÁK	Voir ka dák ka dák.
DÃK	Trop fort (en parlant d'une boisson infusée), trop relevé (en parlant d'un mets).
Dãk kơ	Trop salé. Syn. : kĩn kơ.
Dãk nằm ỏy	Trop sucré. Voir van.
DẮK	Loin, éloigné, à longue distance.
DAM	Faufiler, bâtir (en couture).
DẢM (ăn)	Spatule. (Les Tãy se servent d'une spatule en bois pour manipuler le riz cuit encore chaud.)
DĂM	1 — Plonger (natation).
Dăm	2 — Noir. (Ne s'emploie pas en parlant des choses noircies accidentellement, voir kắm).
Dăm mỉ mỉ	Très noir. (Lit. : noir comme du noir de fumée.)
Dăm dăm	Noirâtre, noir en partie.
Tãy dăm	3 — Tãy noir (subdivision de race tãy groupée principalement dans les régions de Sơn-la et de Điện-biên phủ. L'appellation Tãy noir » est due au corsage noir porté par les femmes de ce groupe).
DẮM	Très profond (en parlant de trous dans le sol) Voir aussi lỡk.
DẰM	1 — Famille (sens très étendu : toutes personnes portant le même nom, quel que soit le degré de parenté). Syn. : sín (C), hò (A).
Phi dằm (tô)	Génies de la famille (âmes des ancêtres, dont l'adoration donne lieu à la cérémonie appelée mo).
Dằm (ăn, f.)	2 — Manche (manche court d'outil. Voir kẵn).
DẰM (F) (tô)	Dame (appellation réservée aux femmes européennes).
Mẽ dằm (F)	Madame. (Les Tãy adoptant le mot madame ont confondu la syllabe *ma* avec leur mot *mẽ* qui signifie femme.)
DAN	1 — Tricoter, festonner (au crochet).
Dan	Tricot, feston.

Sở dan (phưn) — Vêtement tricoté.
Khăn dan (k'ẳng, lỉm) — Mouchoir festonné, cache-col tricoté, etc. Voir khăn.
Dan — 2 — Sorte de maladie chez les tout jeunes enfants (symptômes : fièvre, peau jaune citron. Cause imaginée par les Tãy : mère de l'enfant ayant mangé trop de bananes ou d'ananas. Remède : laver l'enfant avec une décoction de feuilles de bananiers et de feuilles d'ananas).
Pin dan, čhẳy dan — Être atteint de la maladie ci-dessus.

DÁN (kỏn) — Roche, rocher. Voir kỏn hin.
Dán fon — Pierre à chaux.
Dẽn dán (k'ẳng) — Lampe à carbure.

DẢN — 1 — Tacher, taché.
Dản (ăn) — Tache.
Dản — 2 — Panneau fait de bambous aplatis et entrecroisés. (Appelé vulgairement képhen par les Européens, du nom annamite cái phên.)
Fa dản — Voir fa.
Dản — 3 — Traces de passage au sol.
Dản tãng — Trace d'un ancien chemin.

DÀN, mắ dàn, dàn čhúng (k'ẳng) — Balle, projectile quelconque d'arme à feu. Cartouche.
Lót dàn (ăn, k'ẳng) — Etui de cartouche.

DÃN (F) — Douane. Syn. : dôan.
Kũn dãn — Douanier. Syn. : kũn dỗan.

DĂN — —
Mả ka dăn (k'ẳng) — Ganglions de l'aine, de l'aisselle.

DẮN, dắn păy — Avorter (en parlant d'un furoncle ou d'un abcès), se résorber.

DẲN — Piquer (en parlant des insectes munis de dards, voir khóp).

DANG — 1 — En train de.
Dang kin khẩô — En train de manger.
Dang — 2 — Appellatif numeral des filets. — On dit aussi phưn.

DÁNG — Mot marquant la possibilité ou soulignant un fait accompli. Employé souvent avec d'autres mots dont il renforce le sens (voir ci-dessous).
Dáng — C'est possible.
Dáng — Voilà ! (sous-entendu : cela devait arriver !).
Dáng mĩ — Il y en a. (Sens de mĩ renforcé.)
Dáng dảy — C'est possible. (Sens de dảy renforce.)
Dáng čữ — C'est vrai. (Sens de čữ renforcé.)
Dáng mĩ à — Il n'y en a pas. (Lit. : Y en a-t-il ? Phrase interrogative avec réponse sous-entendue. Expression peu déférente.)

Dáng dẩy à — Ce n'est pas possible. (Même remarque que ci-dessus.)

Dáng čữ à — C'est faux. (Même remarque que plus haut.)

DĂNG — 1 — Nez.

Keng dăng — Dos du nez.

Čon čo dăng — Lobe du nez.

Hũ dăng — Narine.

Dăng — 2 — Allumer (en parlant du feu seulement).

Dăng fãi — Allumer le feu.

Dăng (A) — 3 — Rengager (en parlant des gens liés par contrat, militaires en particulier).

Dăng — 4 — Voir fà dăng.

DẲNG, nằm dẳng — Eau chargée de potasse (obtenue par filtrage à travers un panier de cendres, et dont se servent les Tãy pour préparer leur teinture indigo).

DAÔ (k'ảng) — 1 — Etoile.

Daô — 2 — Nom de famille tãy (famille noble de Muong Té qui régnait autrefois sur la région et fournit encore actuellement la plupart des autorités. Ancien nom : Sín K'ầm, famille de l'or).

Kôang daô (tô) — 3 — Cerf axis.

DÃÔ — 1 — Rose (couleur).
2 — Voir ka dãô.

DAỒ — Ancien district important du 4ᵉ Territoire militaire actuel (daồ de Lay).

Kôan daồ — Chef tãy du district ci-dessus. (Titre héréditaire qui avait été donné à la famille Dêô (voir ce mot) par la France au moment de la conquête du Tonkin, et qui lui fut retiré pour des raisons politiques en 1930, à la mort de Dêô Văn Khang qui fut ainsi le dernier kôan daồ. Ce chef était autrefois appelé fà lông (grand ciel) par ses administrés, en raison de son immense autorité sur le pays.)

DẲÔ — —

Dẳô sảô (A) — Foire, exposition.

DĂƠ — Quel, quels, quelle, quelles.

Tĩ dăơ — Où ? En quel endroit ?

Tõ dăơ, kỡ dăơ — Combien ? Quelle quantité ? (sans idée d'unité définie). Voir aussi ki.

Tô dăơ — Lequel, laquelle, lesquels, lesquelles ? (en parlant des personnes ou des animaux).

Ăn dăơ — Lequel, laquelle, lesquels, lesquelles ? (en parlant des choses. Lorsqu'on parle d'objets qui ont un autre appellatif numéral que ăn, on peut remplacer ăn par cet appellatif).

DAP	—
Čhe dap (A) k'ảng)	Bicyclette.
DÁP, mīt dáp (mã)	Sabre, grand coupe-coupe.
Dáp úm ngữn	Sabre, coupe-coupe à fourreau recouvert d'argent.
DẮP	1 — Anéantir, exterminer.
Dắp	2 — Eteindre, étouffer (un feu, un foyer d'incendie).
Bơn dắp	3 — Dernier quartier de la lune.
Mừ dắp	4 — Premier jour de la décade tầy. Voir mừ.
DÁT	1 — Sensation cuisante ressentie près d'un foyer ardent.
Dát	2 — Coudre à l'aide d'une alêne.
Dát pừn hãy	Coudre une semelle de chaussure.
DẴT	Ordonner, prescrire. Syn. : bố, 3ᵉ sens.
DAY	—
Sa day	1 — Regretter (une personne ou un objet dont on s'est séparé).
Mỡ day	2 — Dans les temps très reculés.
Mỡ čảô mỡ day	Dans les temps les plus reculés.
DẢY	Soie naturelle brute.
Măy dảy (lĩm)	Fil de soie naturelle.
Fảy dảy	Etoffe de soie naturelle (de fabrication locale). Syn. : fáy pẽ, lồ.
DÀY	Galoper. Courir (usité dans ce sens dans certaines régions seulement).
DĂY (k'ảng)	1 — Echelle, escalier mobile. Voir aussi khẵk.
Dăy k'a čày	Escabeau.
Mē dăy (F) (k'ảng)	2 — Médaille, décoration, insigne quelconque porté sur la poitrine.
DẮY (k'ảng)	Panneton (en bambou ou en rotin tressé, de forme évasée, dans lequel les Tầy servent le riz, principalement le riz ordinaire).
DẲY	1 — Pouvoir (v.), possible, réalisable.
Kin dẳy	Peut être mangé.
Păy dẳy	Pouvoir partir.
Dẳy	2 — Gagner, obtenir.
Dẳy fép	Obtenir une permission.
Dẳy kép nững	Gagner une piastre.
Ku dẳy yá lò	J'ai gagné (la partie).
Dẳy lò	3 — Expression marquant la fin d'un entretien, d'une action quelconque. (Peut se traduire par : Cela va ainsi, c'est assez, cela suffit... Expression souvent précédée du mot thôi, voir ce mot.)

DÉ	Mot rendant plus pressante une demande formulée par une phrase impérative. (Correspond à notre conjonction donc employée dans ce sens, mais plutôt avec une idee de prière que d'injonction. Est toujours placé en fin de phrase.)
Hảơ ku dé	Donne-le moi donc.
Hảơ ku păy dé	Laisse-moi donc partir.
DẺ (tô)	Chrysalide.
DẼ, dẽ vải	Immobiliser une personne, un animal, en les maintenant solidement.
DỂ, khẩô dể	Sorte de beignets de fabrication tẫy (faits de riz gluant pilé avec un certain fruit appelé mả ngã).
Dể khẩô	Fabriquer les beignets ci-dessus.
DEM	Commander, diriger, surveiller (une troupe, un chantier).
Kũn dem (tô)	Surveillant, chef de chantier.
DẺM, mải dẻm	Baguette plate.
DEN	Limite (de propriétés adjacentes, de circonscriptions).
Den din	Frontière.
DÉN, nả dén	Front (partie de la tête).
DẼN (k'ảng)	Lampe (sens général).
Dẽn nảm pĩ	Lampe à huile.
Dẽn nảm yẫô	Lampe à pétrole.
Dẽn dán	Lampe à carbure.
Dẽn bíp	Lampe électrique à main.
Dẽn dẻn	Lampe électrique sur ligne.
Dẽn yỏng	Lanterne à main.
Čảô dẽn, čũk dẽn (k'ảng, ăn)	Verre de lampe.
Kén dẽn (ăn)	Mèche de lampe.
Phang dẽn (k'ảng, ăn)	Abat-jour.
Póp dẽn (k'ảng)	Ampoule électrique.
Ya dẽn, pin dẽn (k'ảng)	Pile électrique.
Tảy dẽn	Allumer la lampe.
Mõt dẽn	Eteindre la lampe.
Vản k'ửn dẽn	Monter la lampe.
Vản lũng dẽn	Descendre la lampe.
Bíp dẽn	Donner le contact (lampe électrique).

DENG — Rouge.

Bả deng (tô) — Garçon rouge (nom des garçons nouveau-nés avant que ceux-ci n'aient reçu leur propre nom qui ne leur est donné que 10 à 20 jours après leur naissance. Ce mot « rouge » peut d'ailleurs être donné également comme nom définitif).

Mẽ deng (tô) — Fille rouge. V. ci-dessus.

Deng deng — Rougeâtre, rouge en partie.

Deng čít čít — Rouge, rougeoyant (avec idée de lumière et de chaleur : lanterne rouge, charbon, métal chauffe).

DẺNG — Desséché, aride (en parlant du sol).

Din dẻng — Terre aride, desséchée.

Ka dẻng — Sec, asséché, desséché (en parlant du sol).

Tãng sử mẵn ka dẻng — Le sol est sec.

DEÔ — Etape (distance que l'on parcourt).

Deô yẳng, deô nõn — Etape (lieu où l'on se repose).

DÉT — Lumière et chaleur directes du soleil.

Fà dét — Le soleil brille. (Lit. : le ciel brille.)

Dét hòn — Il fait chaud, la chaleur du soleil est forte (lorsque le soleil est visible).

Dét ún — La chaleur du soleil est douce (soleil visible sans être très chaud).

Dét ổ mã — Le soleil apparaît, commence à briller.

Dét hũm — Le soleil est caché (temps couvert).

DẾK — —

Dếk nòy (tô) — Enfant, les enfants (sens général). Syn. : dếng nòy, é nòy.

DẾM (A) — Coussin Syn. : phả nẵng.

DỄN — Cimetière. Syn. : pá hẽô, dúng hẽô.

DẾNG — 1 — Peser (à l'aide d'une balance).

Dếng (k'ảng, kản) — 2 — Balance (de tous genres). — Les Tãy ne se servent que de la balance romaine. Dans les grosses balances (parfois jusqu'à 120 kưn : 70 kilos), le fléau est en bois dur et le poids en fer ou constitué par une pierre entourée d'une enveloppe en rotin tressé. Dans les petites balances « de précision », le fléau est en os ou en ivoire, parfois en os ou bois recouvert d'argent ; le poids est en cuivre.

Dếng ngữn — Petite balance « de précision ».

Kẵn dếng — Fléau de la balance.

Kén hăm dếng (k'ảng) — Poids de la balance.

Ta dếng — Index-repère de la balance. (Lit. : œil de la balance.)

Dếng nòy — 3 — Syn. de dếk nòy.

DÊÔ	1 — Un seul. (Ce mot est toujours placé avant le nom ou son appellatif numéral, s'il en possède un.)
Tơ dêô	Une seule fois.
Tô dêô	Seul, tout seul (en parlant des personnes ou des animaux ; voir tô).
Ăn dêô	Un seul (en parlant de la plupart des choses, voir ăn).
Dêô	2 — Nom d'une famille noble et puissante de Lai-châu (qui régna longtemps sur la région tầy et nous opposa une forte résistance au moment de la conquête du Tonkin. La France donna ensuite à cette famille le titre héréditaire de kôan daồ, voir daồ).
Dêô Văn Či	Chef de la famille ci-dessus (qui nous résista lors de la conquête du Haut-Tonkin et dont les origines ancestrales furent très discutées. Il fut par la suite comblé d'honneurs, et les Français lui donnèrent le titre héréditaire de kôan daồ, voir daồ).
Dêô Văn Khang	Fils de Dêô Văn Či ; dernier des kôan daồ (voir daồ).
DỂT	1 — Cueillir au sol (légumes, fruits). Syn. : kẻp.
Mỗt dểt (tô)	2 — Voir mỗt.
DI	Bon (adj.), bien (appréciation).
Tô di	Beau, joli (en parlant des personnes ou des animaux). Voir ngăm.
Kũn di	Bonne personne.
Kin di	Bon à manger.
Păy di	Partir, aller dans de bonnes conditions.
Kõy păy di nỡ	Bon voyage ! (Lit. : allez lentement et bien, souhaits que l'on adresse à quelqu'un qui part, même pour un endroit peu éloigné.)
Yú di	Être bien là où on se trouve.
Yú di ! yú di dô ! yú di dô hà !	Expression exclamative que l'on lance à l'adresse de quelqu'un pour l'inviter à se tenir tranquille.
DÍ	—
Hoy dí (tô)	1 — Espèce d'escargot de vase (comestible).
Pa dí (tô)	2 — Macropode (poisson).
DỈ (A)	Prostitué (adj.), prostitution.
Kũn dỉ, kũn k'ay dỉ (tô)	Prostituée (n.).
Hỡn dỉ (lang)	Maison de tolérance, maison de prostitution.
DIN	Terre. (Les Tầy différencient les terres de compositions différentes par leur couleur : terre rouge, terre blanche, etc.)
Ta din	Epaisse couche de terre meuble sans pierre.
Din dẻng	Voir dẻng.

Den din — Voir den.
Mả din — Globe terrestre. (Les Tẫy se représentent la terre comme un immense plateau circulaire.)

DÍN, mải dín, lô dín, mải lô dín — Bois de chauffage de bambou.

DỈN — Jouer, se divertir (avec idée de gaîté, de folâtreries : jeu d'enfant, réjouissances publiques. Ne s'applique pas aux jeux quels qu'ils soient comportant une règle de jeu).
Vảô dỉn — Plaisanter. (Lit. : parler pour jouer.)

DÍNG, díng ỏ, díng ố păy — 1 — Verser avec précaution le liquide contenu dans un récipient dans le fond duquel est un dépôt que l'on veut séparer de ce liquide.
Díng díng, tỡ díng tỡ díng — 2 — Bruit d'une sonnerie à son grêle (clochette, timbre, etc.) (onomatopée).
Nẵn díng díng, nẵn tỡ díng tỡ díng — Produire le bruit ci-dessus.

DÍP — 1 — Cru, vert, en parlant du bois et des fruits (syn. : k'eô), et dans l'expression ci-dessous.
Tay díp — 2 — Mourir accidentellement.

DÍT — Sauter en hauteur.
Dít k'ửn — Sauter de bas en haut.
Dít k'ảm păy — Franchir d'un saut (une barrière, un obstacle quelconque, la corde d'un sautoir).
Mẽng dít kók — Syn. de mẽng ka nữk hô. Voir ka.

DO — —
Pa do (tô) — 1 — Espèce de loche ou d'anableps (deux espèces de poissons à chair peu estimée. Une légende tẫy dit que ce poisson se transforme au bout d'un certain temps en lézard, un lézard de la région ayant quelque ressemblance avec ce poisson, mais avec la peau plus brillante, voir ci-dessous).
Pa do lỗ pin sẻm ká — Expression que l'on emploie à l'adresse des personnes qui cherchent à s'élever à un rang qui n'est pas le leur ou qui simplement, font preuve de trop de recherches dans leur mise et leurs manières. (Par comparaison au poisson terne pa do qui devient un brillant lézard, voir ci-dessus.)
Khảô do — 2 — Voir khảô.

DÕ — 1 — Mot employé seul pour se faire indiquer, montrer une chose, avec idée de défi. (Peut se traduire par : montrez donc, ou est-ce donc).
Hảơ lĩm dõ — Montrez donc (avec insistance, dõ renforçant l'expression).
Tĩ dăơ dõ — Où est-ce donc (même remarque que ci-dessus).
Dõ (A), hỡ dõ (bảng) — 2 — Bac (pour la traversée d'une rivière).
Kũn dõ, kũn vải dõ (tô) — Passeur de bac.

DỐ	Mort, sec (en parlant du bois). Voir aussi khỗ, k'ảơ.
DÕK	Voir ko dõk ko dõk.
DOM	Regarder. (Peu usité.) Syn. : lĩm.
Dom du	Regarder attentivement de près. (Peu usité.) Syn. : du, lĩm du.
DON (ăn)	1 — Galon (insigne de grade ou de fonction). Syn. : kán.
Don (k'ång, f.)	2 — Plage.
Don sãy	Plage de sable.
Don hin	Plage de galets.
Don (ăn, f.)	3 — Planche (jardinage).
Don phåk kát	Planche de choux.
DÓN	Blanc. Syn. : k'aô (peu usité).
Dón dón	Très blanc.
Dón dố dỗ	Très blanc.
Dón thông thông	Blanc miroitant (se dit d'objets très éloignés miroitant à la lumière).
Tẫy dón	Voir Tẫy.
DONG	Appellation que l'on donne aux beaux-parents de ses propres enfants.
DÓT	Interpeller brusquement, provoquer (une personne).
DOY	Cérémonie qui suit l'enterrement chez les Tẫy, (consiste à offrir à l'âme du défunt, qu'on suppose n'avoir pas encore quitté la case, des aliments qu'on dispose à l'heure des repas à l'endroit où la personne est morte, et pendant deux ou trois jours).
K'on doy	Appellation de l'âme du défunt au cours de la cérémonie ci-dessus.
DỎY	1 — Entérite chronique des pays chauds, sprue.
Dỏy	2 — Manger (terme grossier). Syn. : pỏy.
DÔ	Mot placé a la fin de certaines phrases impératives pour en renforcer le sens. (Correspond à la conjonction « donc » employée dans le même sens.)
Yú di dô !	Reste donc tranquille.
DỒ, dồ bềt	1 — Branche d'arbre recourbée ou perche fichée en terre, à laquelle les pêcheurs attachent leur ligne de fond.
Nìu dồ	2 — Voir nìu.
DỒAN (A)	Chef de partisans. (Non employé seul.)
Čăô dồan (tô)	Châu-đoàn (chef des partisans d'un châu, voir čăô).
Tủng dồan	Tổng-đoàn (chef des partisans d'un canton).
Phó tủng dồan	Phó-tông-đoàn (chef des partisans adjoint au tổng-đoàn).
Sả dồan	Xã-đoàn (chef des partisans d'une commune).
Phó sả dồan	Phó-xã-đoàn (chef des partisans adjoint à un xã-đoàn).

DÕAN	Syn. de dãn.
DỒK (F)	Docteur. (Non employé seul.)
Kôan dồk	Docteur médecin.
DỐN	1 — Se dit d'un membre coupé, d'un moignon de membre.
	2 — Se dit de manches de vêtements courtes, de demi-manches.
K'a dốn	Jambe coupée, moignon de jambe.
Kũn k'en dốn	Manchot.
Sở k'en dốn	Vêtement à manches courtes, à demi-manches.
DỖN (k'ẳng)	Fort, fortin, poste fortifié.
DÔNG	1 — Appellatif numéral de tous les récipients allant au feu.
Dông	2 — Appellatif numéral des jeunes pousses, des champignons, des fleurs. Syn. : ćú, pour les fleurs seulement.
Dông	3 — Appellatif numéral des arbalètes.
DỔNG (tô)	1 — Nom générique des larves vivant dans le bois.
Dổng (tô)	2 — Microbe provoquant la carie dentaire (supposé mais non connu des Tầy).
DỔT	Couler avec force (en parlant d'une rivière tumultueuse, d'un torrent).
DÔY	1 — Paire (n. f.), couple ; pair (adj.).
Mẳ dôy (k'ẳng)	2 — Espèce de fruit (petite baie en grappes, à graines comestibles. Cultivé par les montagnards).
Ko mẳ dôy	Arbuste donnant le fruit ci-dessus.
DỔY (A) (tô)	Sergent.
Dổy bốn, dổy čhếp (A)	Sergent-chef (le mot čhếp est une imitation du mot « chef »).
DƠ (ăn)	Ergot (du coq, du chien).
DỚ	—
Ko dớ	Sycomore.
Mẳ dớ (k'ẳng)	Fruit du sycomore (comestible).
Phắk dớ	Feuille du sycomore (consommée comme légume par les Tầy).
DƠN (tô)	Ver de terre.
DỚNG (k'ẳng)	Appareil à décortiquer le riz, actionné au pied. (Cet appareil se compose d'une longue pièce de bois formant levier, munie à l'une de ses extrémités d'un pilon qui vient frapper le riz dans un mortier fait d'un tronc d'arbre évidé.)
Dớng nằm	Appareil à décortiquer le riz, à eau. (L'appareil est identique à celui decrit ci-dessus, mais est actionné par une petite chute d'eau, le levier, muni d'une auge, basculant lorsque celle-ci est remplie.)

Dóng phến	Appareil à décortiquer le riz, à moulin. (L'appareil est identique à ceux ci-dessus, mais est actionné par un petit moulin à eau.)
DỚY	Avec ; près de (dans l'expression : aller près de quelqu'un). Voir aussi tôy.
Dởy kăn	Ensemble (adv.). Syn. : tôy kăn.
DU, lĩm du	Regarder attentivement de près Lire (pour soi-même. Voir án).
Du san	Lire le journal, une lettre, un document quelconque.
DÚ	Appeler (les poules par un cri spécial : syllabe dú roulée).
DŨK (A), dũk nằm	Débilité par un mauvais climat.
DUM, dum du	Flairer ; sentir (sens de flairer).
DUN	—
Mỡng Dun	Đôn-đức (commune tầy blanc de la province de Lai-châu, canton de Luân).
DỦN	1 — Appellatif numéral des bûches, rondins, morceaux de bois ou objets longs de petites dimensions (piquets, cannes, cravaches, etc.).
Kổk ka dủn	2 — Nuque.
DUNG, pá dung	1 — La grande forêt.
Dung hẽô	2 — Cimetière. Syn. : pá hẽô, dễn.
DỦNG	1 — Tressaillir (de peur).
Dủng (ban)	2 — Van (instrument en bambou tressé servant à nettoyer le riz décortiqué).
DÚP (ăn, k'ỏ)	1 — Os.
Dúp sa lăng	Colonne vertébrale. (Lit. : os du dos.)
Dúp čhẩng	Voir čhẩng.
Ế dúp	Moelle des os.
Pa dúp (tô)	2 — Espèce de poissons acanthoptères. (Lit. : « poisson à os », appellation due à sa nageoire dorsale, dure et coupante. Atteint 20 cm., peau jaunâtre sans écailles, chair estimée.)
Dúp čhẩng hỡ	3 — Voir hỡ.
Dúp, dúp sở (ăn)	4 — Couture (assemblant deux pièces d'étoffe).
DỨK	Tard (dans la soirée) Voir say.
DƯNG, tin dưng (k'ẩng, ăn)	Etrier.
Yổng tin dưng	Œil de l'étrier (partie où passe l'étrivière).
Say tin dưng (lỉm)	Etrivière.

F

— F ; fo (tô) (parlé)	— Consonne F première. Voir tô.
— F ; fõ (tô) (parlé)	— Consonne F deuxième. Voir tô.
FA (ăn, f.)	1 — Mur, cloison.
Fa k'en	Cloison.
Fa ngỏy	Mur en maçonnerie. (Lit. : mur en briques.)
Fa pẻn	Cloison en planches.
Fa dản	Cloison en bambou. Voir dản.
Fa (pẻn)	2 — Battant (d'une porte), vantail, panneau.
Fa tu	Porte (le vantail), battant de porte.
Fa táng	Volet, persienne.
Fa (ăn)	3 — Couvercle.
Fa (tô)	4 — Tortue d'eau (à carapace cartilagineuse, de taille moyenne, ne dépasse pas 10 kilos dans les rivières du Haut-Tonkin ; comestible). Voir tộp, k'ỗay lõng.
FÁ	Appellatif numéral des mains et des pieds (facultatif).
FẢ (ăn)	Nuage.
FÃ	1 — Tout le terrain visible d'un côté d'une rivière.
Fã nì	Sur cette rive-ci, de ce côté de la rivière.
Fã nẵơ	Sur l'autre rive, de l'autre côté de la rivière.
Fã	2 — Plancher. (Les planchers des cases tãy sont faits de gros bambous simplement ouverts et aplatis.)
Fã pẻn	Plancher en bois plein.
FÀ	1 — Le ciel.
Fà fưn	La pluie, pleuvoir ; il pleut.
Fà lũm	Le vent, venter ; il vente.
Fà dăng	Le tonnerre, tonner, il tonne (grondements sourds d'orage éloigné).
Fà phét	Le tonnerre, tonner, il tonne (déchirements, éclatements d'orage rapproché).
Fà páp lởn	Les éclairs, il fait des éclairs (orage).
Fà dét	Le soleil brille. (Lit. : le ciel brille.)
Fà bột	Ciel nuageux, temps sombre, le temps est sombre.
Fà sễng	Ciel pur, ciel limpide, temps clair.
Fà hơi	Ô ciel ! (Exclamation très courante marquant l'étonnement, la surprise.)
Fà	2 — Récidive, rechute (en parlant d'une maladie).
Fà ố mã, pin fà ố mã	Récidiver, rechuter (dans le sens ci-dessus).
FẮ	Envoyer (à une personne), expédier (envoyer à destination).
Fắ hảơ	Envoyer à (destinataire).
FÁK, fák sảơ	Gifler.

FẮK	1 — Porter en bandoulière.
Thung fắk (k'ảng)	Musette, sac se portant en bandoulière.
Fắk	2 — Cosse (des plantes).
Fắk	3 — Fourreau.
FẴK	Couper, frapper (à l'aide d'un instrument tranchant).
FẴM	Rabâcher. Syn. : k'ùn.
FAN	1 — Tailler (un crayon, un morceau de bois. Syn. : k'út), couper en fines rondelles.
Fan, fan k'ửn	2 — Retourner (un objet quelconque en le changeant de face), tourner (une page).
FÃN (tô)	1 — Chevreuil.
FÃN, fãn phô	2 — Abandonner son mari. (Ne s'emploie pas pour la femme, voir vãng, hàng).
FĂN	Rêver (pendant le sommeil).
Făn hày	Avoir des cauchemars (pendant le sommeil).
FẮN	Assembler plusieurs fils pour en faire une corde.
FẴN	Semence (de légumes, de fruits. Ne s'emploie pas en parlant des céréales, voir khảô pủ).
FANG	1 — Carré (n.), (unité de mesure pour les étoffes : carré dont le côté est égal à la largeur du coupon, donc variable).
Fang	2 — Face (d'une pièce de bois).
Sí fang	Cubique, parallélépipédique, à quatre faces.
Mải fang	Poutre, pièce de bois à plusieurs faces.
FẢNG	Voir hảy fảng.
FÃNG	Voir ta fãng.
FĂNG	Enterrer, enfouir, inhumer ; planter (après avoir creusé un trou).
Făng lắk	Planter un piquet, un pieu (après avoir creusé un trou).
Făng kũn	Inhumer un mort.
FẮNG (ăn)	Escarpement, falaise.
FẴNG	1 — Écouter (prêter l'oreille).
Fẵng	Écouter (les conseils donnés, obéir à un ordre).
Bảô fẵng	Ne pas écouter, ne pas obéir.
Čàn fẵng	Éprouver de la répulsion à écouter (lorsque quelqu'un dit des inepties ou des choses désagréables).
Hù fẵng	2 — Comprendre.
FẴNG	—
Mõng Fẵng	Mương Fang (commune tãy noir de la province de Lai-châu, châu de Tuân-giáo).
FÁÔ	Poltron. Voir yản.

FẢÔ, fảô fẫy	Flammèche, parcelles légères qui s'élèvent d'un brasier.
FẢÔ	Garder, surveiller (une maison, un troupeau, des prisonniers). Être en sentinelle (voir aussi kák). Guetter, être à l'affût (syn. : yõm).
FẪÔ (ăn)	Frange.
FẢƠ	Désirer, envier, convoiter.
FÃP	Plat et mince (pour les objets résistants), planchette, lame.
FÁT	1 — Acidulé.
Ko fát	2 — Bischoffia Javanica.
Mải fát	Bois de l'arbre ci-dessus (jaunâtre, lourd, résiste aux termites ; employé en menuiserie).
Mắ fát (k'ảng)	Fruit du bischoffia (petites baies en grappes, acidulées, comestibles mais peu estimées).
Fát	3 — Espace de temps, laps de temps, séance. Syn. : thá.
Fát	4 — Distribuer ; payer (pour des paiements effectués à un groupe d'individus).
Fát ngữn bơn	Payer la solde. (Lit. : distribuer la solde.)
FĀT	Condamner (une personne), punir.
Hỡn fāt	Prison.
Kũn fāt	Prisonnier.
FẢT	Vanner (à l'aide d'un van à main, voir dúng).
FẪT	Triquer, cravacher ; frapper (à l'aide d'une baguette).
FAY (k'ảng)	Barrage sur un cours d'eau (pour dériver le courant ou élever le niveau).
FẢY	1 — Coton (sens général).
Ko fảy	Cotonnier (n.).
Mắ fảy	Fruit du cotonnier.
Fảy kén	Coton brut, non égrené.
Fảy yõng	Coton égrené.
Iủ fảy	Égrener le coton. Voir iủ.
Fảy tháp	Coton cardé.
Tháp fảy	Carder le coton.
Fảy lỉm	Coton filé.
Pắn fảy	Filer le coton.
K'ả fảy, kản fảy	Apprêter le fil de coton destiné au tissage (par immersion dans un bain chaud d'eau de riz).
Fảy	2 — Toile de coton, et par extension : étoffe, tissus quelconques.
Fảy ñung	Velours.
Fảy dảy	Étoffe de soie (voir dảy). Syn. : lồ.
FẪY	—

Mải fảy	Espèce de bois (rouge, dur, lourd, résiste aux termites; employé en menuiserie. L'écorce est utilisée pour la préparation d'une peinture grise).
FẲY, hom fẳy	Persicaire, polygonum persicaria (plante potagère aromatique utilisée comme condiment).
FẪY	1 — Feu.
Fẫy mẩy	Brûler (v. a.), incendier.
Pố fẫy	Brûlure ; brûler (causer une brûlure), se brûler.
Dăng fẫy	Allumer le feu.
Sũn fẫy	Attiser le feu.
Hõm fẫy (k'ảng)	2 — Boîte d'allumettes.
Lỉm hõm fẫy	Allumette.
Kỏn hin lếk fẫy	3 — Silex, pierre à fusil. (Lit. : pierre à feu. Les montagnards du Haut-Tonkin se servent de fusils à pierre fabriqués par les Meô. Le silex remplace encore parfois les allumettes chez certains montagnards lorsqu'ils se déplacent par temps de pluie.)
Kắp lếk fẫy (k'ảng)	Briquet.
Hết fẫy	4 — Voir hêt.
Mắ fẫy (k'ảng)	5 — Fruit de l'arbre ci-dessous (baies sauvages, en grappes, comestibles).
Ko mắ fẫy	Baccaurea ramiflora. (Donne un bois blanc, dur, résistant aux termites, utilisé en charpente.)
Nõk fẫy (tô)	6 — Bouvreuil.
FE	Jumelés, joints l'un à l'autre par suite d'une anomalie de la nature (doigts réunis, fruits jumeaux, etc.).
Fe	Jumeau.
Lũ fe (tô)	Enfant jumeau.
Ở lũ fe	Accoucher de jumeaux.
FẼ	Mélange de riz et d'une autre substance alimentaire (consommé en particulier lorsque le riz commence à manquer).
FẺ	—
Pa fẻ (tô)	Genre de poissons stéléostéens. (Poisson d'eau douce à peau jaunâtre, comestible, atteint 30 cm.)
FÉP	Permission, autorisation.
Čho fép	Solliciter une permission.
Păy fép	Aller en permission.
Čho fép, kay fép	Formule de politesse employée lorsqu'on s'adresse à un supérieur ou lorsqu'on passe devant lui. (Correspond au mot pardon.)
FI (k'ảng)	Furoncle, abcès.
Pin fi	Furoncle ou abcès qui se déclare.
FĨ	Voir fõt fõt fĩ fĩ.

FÍT, mả fit (k'ảng)	Sifflet de poche.
FỔ (tô)	Mâle non castré (en parlant du porc).
Mu fổ (tô)	Verrat, porc mâle non castré.
FON	Chaux.
Dán fon	Pierre à chaux.
Lõ fon	Four à chaux.
FÓN	—
Ko fón	Espèce d'arbre forestier.
Bố fón (dông, čú)	Fleur de l'arbre ci-dessus, (de couleur jaune. Utilisée en décoction comme remède contre la jaunisse. Utilisée également pour teindre en jaune le riz offert aux génies lors de certaines cérémonies rituelles).
FÕNG (k'ảng)	Vague (n.), remous (sur l'eau).
FÒNG	—
Sa fòng (F)	Savon.
FỔT (A)	Minute (soixante secondes). Syn. : fút.
FỖT	1 — Bouillir, avoir bouilli.
Nảm fỗt	Eau bouillie.
Fỗt fỗt fĩ fĩ	2 — Bruit de foule, d'assemblée bruyante, tumultueuse.
Nẵn fỗt fỗt fĩ fĩ	Tumultueux, bruyant (foule, assemblée).
FƠ (ăn)	Natte (fils tressés).
Fơ	Tresser une natte.
FỠ	Donner la main, le bras (pour accompagner).
Fỡ kăn	Se donner la main, le bras.
FỠNG	1 — Paille.
Mả fỡng (k'ảng)	2 — Carambole (fruit).
Ko mả fỡng	Carambolier.
FỜNG	Parties identiques d'un tout (un côté du corps, une moitié d'animal abattu, un quartier d'orange).
FU, kũn fu	Manœuvre (n.), journalier, homme de peine.
Fu mà	Conducteur de chevaux de bât.
Fu hỡ	Piroguiers loués pour un transport.
FÚ (ăn, f.)	Garniture, parure (formant un ensemble de pièces normalement inséparables : attributs d'un uniforme, cornes d'un animal, etc.).
FŨ	Flotter, surnager.
FỦ	Natte (en jonc ou en paille).
FUNG	1 — Raccommoder (des vêtements), repriser.
Fung, fung phì (ăn)	2 — Enveloppe (à lettre).
Fung san	Enveloppe, lettre sous enveloppe, pli postal.

Mả fung (k'ảng)	3 — Abricot.
Ko fung	Abricotier.
FÚT (A)	Minute (60 secondes). Syn. : fôt.
FƯN	1 — Mesure de poids valant 0 gr. 375 (ou 10 li). Voir pung.
Fưn	2 — Pluie.
Fà fưn	Pleuvoir, il pleut.
Fưn thèo (A)	3 — Sorte de vermicelle (en farine de haricot, de fabrication chinoise ou annamite). Voir mến.
FỨN	1 — Poudre.
Pin fứn	En poudre, réduit en poudre.
Fứn tã	Poudre de toilette.
Fứn	2 — Engrais, fumier.
FỨT	Rugueux, râpeux, rêche ; rude (au toucher). Voir aussi ñán.

H

— H ; ho (tô) (parlé)	— Consonne H première. Voir tô.
— H ; hõ (tô) (parlé)	— Consonne H deuxième. Voir tô.
HA	1 — Demander (sens : prier d'accorder et non : s'enquérir).
Ha dởy	Demander à. (Lit. : demander avec.)
Ha čăơ	2 — Respirer.
Ha čăơ lông	Soupirer.
Ha čăơ di	Voir čăơ.
Ha čăơ hày	Voir čăơ.
HÁ	1 — Averse.
Há	2 — De soi-même, par soi-même, particulier, en particulier.
Há čhứ nũng	D'une espèce particulière.
Há pin	Être ainsi par soi-même.
Há vā	3 — Mais (conj.).
Mải há	4 — Espèce de bois (mêmes caractéristiques que le mải fãy).
HẢ	Cinq.
Hả síp	Cinquante. (Pour cinquante et un, cinquante-deux, ajouter 1, 2, etc. à l'expression ci-contre.)
Čhứ hả	Cinquième, cinquièmement.
Čhứ hả síp	Cinquantième.
Bơn hả	Voir bơn.
Bơn hả tăy	Voir bơn.
HÃ	Je, me, moi, (terme amical employé entre camarades intimes du même sexe, non parents). Voir ku, k'ỏy.
Mở hã	Voir mở.
HÀ (A)	1 — Travail de géodésie, de topographie. Syn. : hỏa.
Kũn hà	Géodèse, topographe.
Hà	2 — Syn. de à.
Hà nổy	3 Hanoi (capitale du Tonkin).
HĀ	Épidémie, épizootie.
Tay hā	Mourir d'épidémie, d'épizootie.
Phi hā	Âme des personnes mortes d'épidémie.
HẪ	1 — Vomir.
Hẵ (ăn)	2 — Racine.
HẮK	Casser, cassé (en parlant du bois, d'objets en bois). Voir aussi k'át et té.
HẴK	Aimer (dans le sens d'amour, d'affection exclusivement). Syn. : măk (à sens plus étendu).

Hăk hờy	Expression de grand amour, d'amour passionné (employée surtout en poésie et dans les lettres d'amour où elle est alors représentée par un signe particulier : une feuille, un cœur, ou une figure fantaisiste quelconque garnie de points. Ce signe est appelé également : hăk hời).
HAM	Porter sur l'épaule à deux ou plusieurs personnes.
HẢM	Intervenir pour faire cesser une dispute, une bataille, un tumulte quelconque.
HĂM, kén hăm, mắ hăm (k'ẳng)	Testicules.
Kén hăm dếng, mắ hăm dếng (k'ẳng)	Poids d'une balance.
HẲM	Couper (du bois sur pied), abattre (des arbres). Voir aussi pắm.
HẪM, hẫm mu	1 — Son de riz (employé pour la nourriture des porcs).
Hẫm, hẫm vải	2 — Rouler (sens de : plier en rouleau).
Mải hẫm	3 — Espèce de bois (blanc jaunâtre, non attaqué par les termites, utilisé en charpente).
Mải hẫm mắ	Variété de mải hẫm.
Mải hẫm bống	Id.
Mải hẫm kãy	Id.
Mải hẫm sản	Id.
HAN (tô)	Espèce de scolopendre.
HÁN	Chinois (adj.).
Kũn Hán	Chinois (n.).
Hán nơ (tô)	Chinois du haut (appellation qui englobe tous les Chinois parlant le kouan-houa, parce qu'ils habitent en général en amont du pays tẫy).
Hán tẩơ (tô)	Chinois du bas (appellation qui englobe tous les Chinois parlant une autre langue que le kouan-houa, parce qu'ils sont supposés habiter en aval du pays tẫy et qu'ils arrivent en général par le delta).
Mỡng Hán, din Hán	Chine.
HẢN	1 — Entorse, foulure.
Khra hản	Boiter. Voir aussi ka dăk ka dăk.
Hản sa lăng fơ (tô)	2 — Mouffette.
Hản hom	3 — Variété de gingembre. Voir k'ing.
HÃN	Souder.
HÀN (ăn)	Étage.
Hàn tẩơ	Rez-de-chaussée.
Hỡn hàn (lang)	Maison à étages, maison sur pilotis.
HẴN	Impétueux, fougueux.

HANG (ăn, f.) — 1 — Queue (d'un animal).
Hang — 2 — Commissure (anatomie).

HÁNG — 1 — Ajouré, à larges mailles.
Lẻk háng — Grillage, toile métallique.
Fảy háng — Étamine (tissu).
Háng, háng nảm — 2 — Arrêté, bloqué par les eaux en crue.

HẢNG — Seller, harnacher, atteler (un animal).

HÃNG (k'ảng) — Mangeoire, récipient de forme allongée.
Mỏ hãng (k'ảng) — Plat en fer ovale.

HÀNG — Divorcer. Syn. : k'át. Voir aussi vãng, fān.

HĀNG — 1 — Usé (en parlant d'outils).
Hāng — 2 — Abandonné, inoccupé (en parlant d'une habitation).
Mải hāng — 3 — Espèce de bambou (petit, employé surtout en vannerie).
Nó hāng — Voir nó.

HẰNG (k'ảng) — Nid des insectes vivant en société (guêpier, fourmilière, etc.).

HẮNG — Mettre une ceinture ; fixer à l'aide d'une ceinture (en parlant d'un vêtement).

HAÔ — 1 — Bâiller.
Kang haô — 2 — Voir kang.

HAỔ, haổ khản — 1 — Être bien portant. (S'emploie surtout dans le langage écrit, voir khản.)
Haổ khản yú kã — Êtes-vous bien portant? (Formule utilisée surtout en correspondance.)
Khảô haổ — 2 — Voir khảô.

HAỒ — Pièce de monnaie en argent valant un dixième de piastre ou dix cents (monnaie indochinoise) ; valeur monétaire de cette pièce ; 10 cents.
Ngữn haổ — Voir ngữn.

HĂÔ (tô) — Pou de tête.

HẮÔ — 1 — Aboyer.
Mả hắô (k'ảng) — 2 — Fruit de l'amome (dont les graines — graines de paradis — sont utilisées comme condiment).
Ko mả hắô — Amome.

HẲÔ (ăn) — 1 — Tronc d'un arbre, d'une plante quelconque, à la naissance des racines. Syn. : pảô.
Hẳô — 2 — Racine à tubercules peu développés (comme le gingembre).
Mả hẳô (k'ảng) — 3 — Variété de mangoustan sauvage.

HẴÔ — Nous (personne à qui l'on parle comprise. Voir aussi phū).

HẲƠ — 1 — Donner, donner à, à (à quelqu'un).
Hẳơ du, hẳơ līm — Faire voir, laisser voir. (Lit. : donner à voir.)

Súng hảơ	Donner gracieusement, faire cadeau.
Măng hảơ	2 — Côté réservé aux femmes (dans une case tẫy ; côté opposé à l'autel des ancêtres. Voir aussi măng hóng).
HÃƠ	Portion plate d'une rizière irriguée (portion limitée par une diguette).
HÁP	Porter au fléau (sur l'épaule, à la façon annamite).
HẮP	Fermer (une porte, une fenêtre), boucher (à l'aide d'un couvercle). Voir aussi hủm, ốt.
HÁT	Rapide d'une rivière, d'un torrent, avec dénivellation brusque. Voir kẻng.
Ko mả hát	Variété de jaquier sauvage.
Mả hát	Fruit de l'arbre ci-dessus.
HẮT	Petit grain de sable isolé, petite poussière dure.
HẴT	Couper a la faucille.
Hẵt khảô	Moissonner le riz.
HAY (A)	Deux. (Usité chez les Tẫy uniquement dans l'appellation ci-dessous.)
Kôan hay (A) (tô)	Lieutenant. (Lit. : « chef deux », sous-entendu : deux galons.) Syn. : kôan song (peu usité).
HÁY	Voir mả kày háy.
HẢY (ăn)	Véranda, galerie, couloir.
Hảy nỗ	Véranda non fermée, balcon couvert.
Hảy hỡn	Véranda fermée, galerie extérieure.
HÃY (ăn)	1 — Chaussures.
Hãy năng	Chaussures de cuir.
Hãy fảy	Chaussures de toile, sandales, espadrilles, pantoufles.
Hãy kaô su	Sandales à semelles en caoutchouc. Voir kaô su.
Hãy thũng	Chaussures à tiges.
Hãy thũng hĩ	Bottes. (Lit. : chaussures à longues tiges.)
Hãy thũng túm lểk	Brodequins, chaussures à clous.
Hãy pha dép	Babouches.
Hãy bỏm	Sabots (faits d'une semelle de bois avec une simple lanière de cuir par-dessus).
Hãy kồk	Galoches.
Mừ hãy	2 — Deuxième jour de la décade tẫy. Voir mừ.
HÀY	1 — Mauvais, en mauvais état, en mauvaise santé ; méchant, vil, méprisable.
Kũn hày	Mauvaise personne.
Yú hày	Être en mauvaise santé. Être mal installé, dans une mauvaise position.
Ăn hày	2 — Sale (en parlant des choses). Syn. : ỏy.

HĂY (k'ảng)	Cylindre en bois pour cuire le riz à la vapeur. (Est muni d'un fond et d'un couvercle en bambou tressé ; s'adapte sur les marmites.)
Hăy sêô	Genre d'appareil ci-dessus, pour la distillation de l'alcool. Voir sêô.
HẲY	Pleurer.
Hẳy mōi	Pleurer continuellement pour un rien.
Hẳy čhá čhá	Pleurer en chœur et bruyamment.
Hẳy fảng	Pleurer de dépit, de colère.
HẴY	—
Ko hẵy	1 — Banian, figuier des banians.
Mả hẵy	Fruit du banian.
Khỉ hẵy	2 — Cire à cacheter.
HẠ̄Y	Champ, rizière de montagne, tout terrain cultivé à sec.
Yễt hẵy yễt nẵ	Cultiver la terre.
Kũn yễt hẵy yễt nẵ	Cultivateur.
Păy hẵy păy nẵ	Aller aux champs.
HE, k'ăng he (phưn)	Épervier (filet de pêche. Les Tảy fabriquent eux-mêmes leurs filets).
He pẫy	Épervier pour gros poissons.
He bǎk	Épervier pour poissons moyens.
He čõy	Épervier pour menus poissons.
HÈ, hang hè	Aisselle.
HĒ	Voir ngảm hē.
HEN, hen k'õ, hen mỡ	Renverser la tête en arrière.
HÉN	Hennir.
HẺN	Enlever un objet en le saisissant avec la bouche.
HÈN	Donner rendez-vous, fixer un rendez-vous.
HẺNG	Baisser, se retirer, avoir un niveau bas (en parlant des eaux).
Nảm hẻng	Basses eaux.
HẼNG	1 — Vivant.
Hẽng, ỏ hẽng	2 — Fort, violent, intense ; avec force, violemment.
HĒNG	—
Mả hēng (k'ảng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible).
Mả hēng lão	Variété du fruit ci-dessus (passe pour avoir été importé du Laos par les oiseaux, d'où son appellation).
Mả hēng khum	Autre variété du fruit ci-dessus (de saveur amère).
HẼÔ	Grand et mince, svelte. (Ne s'emploie qu'en parlant des personnes.)
HEỔ (lang)	Piège pour capturer les animaux. Voir kữn.

HĒÔ (ăn)	Tombe, tombeau. — Les tombes tảy sont pourvues d'un petit édifice en bambou (voir thêng) et d'un mât supportant des banderoles (voir kāô), surmonté d'un grand parasol : kúp.
Pá hēô, dung hēô	Cimetière.
HÉP	Rauque, enroué.
K'õ hép	Enroué.
HẼT (tô)	Rhinocéros.
Nõ hẽt (ăn)	Corne de rhinocéros.
HẾ (tô)	1 — Varan (existe en assez grand nombre dans le Haut-Tonkin).
Hể	2 — Verser. Voir aussi thỏ, kháy.
HỀ	—
Mải hề	Bambou femelle.
Nó hề	Voir nó.
HỄ	Étain.
HÊM	1 — Salpêtre.
Hêm	2 — Attentivement, avec précaution.
Dẳy hêm	Faire attention ; prendre ses précautions.
HẾNG	Pencher, incliner, se pencher (sur le côté seulement si on parle de la tête ou d'une personne).
HẾÔ	1 — Dévaster ; causer des dégâts (en parlant des dégâts causés par les animaux).
Hẽô čhảng (ăn, hẽô)	2 — Côte (anatomie). Syn. : dúp čhảng.
HẾP (tô)	1 — Tique.
Mả hẽp (k'ảng)	2 — Grêle (n.).
Mả hẽp tốk	Il grêle.
HẾT (dông)	Champignon. Voir ci-dessous diverses espèces comparées à celles connues, mais qui ne sont peut-être pas dans tous les cas exactement les mêmes.
Hết pũng mu	Langue de bœuf, ou foie de bœuf. (Lit. : champignon « poitrine de porc » ; comestible.)
Hết fẫy	Amanite des Césars, ou oronge vraie. (Lit. : champignon feu, appellation due à sa couleur rouge ; comestible.)
Hết pổ	Amanite rougeâtre, ou galmelle. (Lit. : champignon termite, appellation due à ce que les termites l'apprécient particulièrement ; comestible.)
Hết kũn nòy	Armillaire de miel. (Lit. : champignon petites personnes, appellation due à sa conformation ; comestible.)
Hết kũn lông	Mousseron. (Lit. : champignon grandes personnes, par opposition au champignon ci-dessus ; comestible.)
Hết khỉ k'ỗay	Coulemelle. (Lit. : champignon bouse de buffle, appelé ainsi parce qu'il pousse dans les bouses ; comestible.)

Hết tin hùng	Chanterelle comestible, ou girolle. (Lit. : champignon serre de rapace, appellation due à sa forme ; comestible.)
Hết hu lĩng	Ressemble à la chanterelle orangée, ou fausse girolle, mais alors que celle-ci est vénéneuse, celui-là est comestible. (Lit. : champignon oreille de singe, appellation due à sa forme.)
Hết ka dảng dăm	Pleurote-huître. (Pousse sur les troncs d'arbre ; comestible.)
Hết ka dảng dón	Pleurote-conque. (Pousse sur les troncs d'arbre ; comestible.)
Hết pãng	Genre de bolet comestible ou cèpe de Bordeaux. (Pousse sur les troncs morts d'une espèce de bananier sauvage appelé ko pãng, d'où son appellation ; comestible.)
Hết hom	Hydne imbriqué. (Lit. : champignon parfumé, appellation due à son odeur agréable ; comestible.)
Hết tẵng	Scléroderme vulgaire (comestible).
Hết sãng	Craterelle corne d'abondance. (Pousse au pied d'une sorte de bambou appelé mải sãng, d'où son appellation ; comestible.)
Hết fỡng	Lycoperdon à pierreries. (Lit. : champignon paille ; comestible.)
Hết tún	Genre de truffe. (Pousse sur les troncs d'arbres morts ; comestible.)
Hết tún bão hu kôang	Variété de l'espèce ci-dessus. (Lit.: champignon oreille de cerf, appellation due à sa forme plate ; comestible.)
Hết ta čhưng	Clathrus ou espèce similaire. (Pousse sur les troncs d'arbre. Lit. : champignon œil de crible, appelé ainsi parce qu'il est criblé de petits trous ; comestible.)
Hết mẵn	Espèce ressemblant au foie de bœuf déjà cité (comestible).
Hết bớ	Champignon vénéneux. (Toute espèce vénéneuse n'a pas d'appellation particulière.)
HẼT	Faire, réaliser. Syn. : yẽt.
Hẽt vẽ	Travailler. Syn. : yẽt vẽ. Voir vẽ.
HI	Organe sexuel de la femme. Syn. : k'ong mẽ ñing (expression distinguée, mais peu usitée).
Lỡt hi	Menstrues. (Terme vulgaire peu usité, on dit : lũng bơn, pin ỏy, mĩ lỡt, pin lỡt.)
Hĩm hi	Voir hĩm.
HĨ	Long.
HÌ	Cri poussé en chœur par les Tãy, principalement par les femmes, au cours des réjouissances organisées les jours de fête.
HĨM (ăn)	1 — Lèvre.
Hĩm sổp	Lèvre de la bouche.
Hĩm hi	Lèvre de la vulve.
Hĩm ta	2 — Paupière. (Lit. : lèvre de l'œil.)

HIN	1 — Voir.
Hin (tô)	2 — Nom générique de tous les petits fauves carnassiers et d'une espèce très particulière de singe (hin lũm).
Hin hom	Genette.
Hin hẵ	Civette.
Hin mẽô	Chat sauvage, chat-tigre.
Hin lũm	Syn. de lĩng lũm.
Kỏn hin	3 — Pierre, caillou. Voir aussi kỏn dán.
HÌN (tô)	1 — Moucheron (insecte).
Mả hìn (k'ảng)	2 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
HÍNG, mả híng (k'ảng)	1 — Grelot.
Mả híng hỏm	Petits grelots en argent (que les femmes tẫy âgées portent à la ceinture les jours de fête, suspendus à des chaînes d'argent).
Híng hỏy, mẽng híng hỏy (tô)	2 — Luciole.
Híng hỏy ta k'ỗay (tô)	Coleodes opacus (genre d'insectes coléoptères).
HÍP (ăn)	Broche (à rôtir).
HÍT	Gale (sur les personnes). Voir tha.
Pin hít	Avoir la gale.
HÓ, hó vải	1 — Envelopper, empaqueter.
Hó	2 — Pommé (en parlant des choux).
Phắk kát hó (k'ảng)	Chou pommé, ou qui doit pommer.
HỎ	—
Mả hỏ (k'ảng)	Espèce de fruit sauvage (petites baies en grappes, comestibles, sans valeur).
HÒ (A)	1 — Famille (sens très étendu, voir dẳm).
Čữ hò	Nom de famille tẫy. Voir sín.
Čhin hò	2 — Voir čhin.
HỔ (mẵ)	1 — Lance (arme).
Phum hổ (lỉm)	2 — Cheveu blanc.
HỖ (tô)	1 — Espèce de petit gris (écureuil).
Hỗ băô (tô)	Espèce d'écureuil (à poil fauve).
Hỗ (k'ảng)	2 — Nid (d'oiseau).
HOM	1 — Parfum, odeur agréable.
Ay hom	Être parfumé, exhaler une odeur agréable, alléchante.
Hom	2 — Nom générique de toutes les plantes potagères de la famille des ails et de la plupart des aromates utilisés comme condiments.

Hom bổ (ko, k'ẳng) — Oignon.
Hom kíp (ko, k'ẳng) — Ail.
Hom pẻn (ko, k'ẳng) — Échalote.
Hom čǎơ (ko) — Citronnelle.
Hom k'ảô (ko, k'ẳng) — Variété d'oignon blanc.
Hom fẳy — Voir fẳy.
Hom čĩ (ko) — Coriandrum sativum (plante potagère : condiment et légume).
Hom čĩ sả — Variété de la plante ci-dessus.
Hom čĩ keng — Autre variété de la plante ci-dessus.
Hom čĩ lãô — Autre variété de la plante ci-dessus (espèce sauvage comestible).
Hom lãng (ko) — Variété de plante potagère aromatique (employée comme condiment).
Hom keô (ko) — Menthe.
Hom kẩn kẩm (ko) — Variété de menthe (mentha crispa).
Hom í tô (ko) — Espèce de plante aromatique sauvage (utilisée comme condiment).
Hom čom — Feuilles de citronnier (utilisées comme condiment).

HÓM, hóm pǎy — Se cicatriser.

HỎM — Indigo. (Les Tẫy utilisent l'indigo pour teindre leurs vêtements, ils n'emploient que la feuille de l'indigotier et mélangent à l'extrait obtenu une certaine quantité de chaux. La préparation ainsi que la teinture se font à froid.)
Ko hỏm — Indigotier.

HÕM (k'ẳng) — Caisse, malle, valise, coffre, coffret, boîte (et tous objets de ce genre).
Hõm nǎng — Valise. (Lit. : malle en cuir.)
Hõm čồng ngữn — Coffre-fort, caisse à numéraire.
Hõm fẫy — Boîte d'allumettes.

HON (ǎn) — 1 — Crête, huppe (des oiseaux).
Hon kẳy — Crête de coq, de poule.
Bổ hon kẳy (dông, čú) — 2 — Amarante, « crête de coq ». (Lit. : fleur « crête de coq ».)
Nõk hon k'ôan (tô) — 3 — Huppe. (Lit. : oiseau à huppe en forme de hache.)
Mẽng hon k'ôan (tô) — 4 — Fulgore.
Hon (tô) — 5 — Hérisson.

HÒN — Chaud.

HÓNG, phi hóng (tô) — Génies de la famille, âmes des ancêtres. Syn. : phi dẳm.
Hỏng hóng, k'ò hóng — Coin de la maison réservé aux génies (où se trouve l'autel des ancêtres).
Mo hóng — Cérémonie rituelle en l'honneur des âmes des ancêtres. Voir mo.
Mãng hóng — Côté des génies (dans une case tẫy ; c'est le côté où se tiennent les hommes. Voir aussi mãng hảơ).

HỎNG — Travée, compartiment ; pièce (avec un côté non fermé ou fermé par un rideau seulement : disposition spéciale aux maisons indigènes).

Lãy hỏng — Voir lãy.

HÒNG — Crier (en parlant des animaux, le cri étant déterminé par une onomatopée qui suit le mot hòng, à part quelques rares exceptions : aboiement, hennissement, barrissement, chant du coq et de la poule).

HÕNG (ăn) — Fossé, rigole.

Hõng ló — Fossé d'écoulement, caniveau. Syn. : ló.

Hõng mơng — Canal d'irrigation, d'adduction.

HÓP — Brassée (ce que peuvent contenir les deux bras).

Hóp — Prendre à la brassée.

HÕP (k'ẳng) — Boîte, coffret.

HÓT — Être tari, être à sec, ne plus couler, ne plus saigner.

HÕT — Arriver, parvenir, atteindre (dans le temps et dans l'espace).

HOY (tô) — Escargot.

Hoy tõng — Escargot à coquille jaune, de grande taille, comestible, très estimé. (Lit. : escargot cuivre, appellation due à sa couleur.)

Hoy lễk — Escargot à coquille pointue de couleur grise, comestible. (Lit. : escargot fer, appellation due à sa couleur.)

Hoy dí — Escargot du même genre que ci-dessus (hoy lễk), mais plus petit ; comestible.

Hoy bờ — Petit escargot à coquille rayée, non comestible.

HÓY — —

Mắ hóy (k'ẳng) — Variété de concombre.

Mắ hóy hễ — Variété de concombre (blanc).

Mắ hóy khum — Variété de concombre (mormordica charantia).

HỎY, hỏy vải — 1 — Pendre, suspendre (avec appui d'un côté). Voir aussi k'ưen.

Hỏy — 2 — Assembler des lettres, des caractères, pour obtenir des syllabes, des mots.

San hỏy — Syllabe écrite, mot écrit.

HÕY — Empreinte, trace.

HÒY — 1 — Cent (nombre), centaine.

Chứ hòy — Centième.

Hòy nững — Cent, un cent, une centaine.

Hòy ết — Cent-un.

Hòy song — Cent-deux. (On forme de la même façon 103, 104, etc.)

Hòy — 2 — Embrocher (mettre en broche, en brochettes), mettre en chapelet.

HÔ (k'ảng) — Tête ; sommité, extremité, partie renflée, (par extension, dans certaines expressions).
Hô mữ (k'ảng) — Pouce de la main.
Hô tin (k'ảng) — Pouce du pied.
Hô k'ảô (k'ảng) — Genou.
Hô nảô (k'ảng) — Penil, mont de Vénus.
Hô čăơ (k'ảng) — Cœur. Voir čăơ.
Hô nẳm (ăn) — Source d'un cours d'eau. Syn. : bó.
Hô sỉn (ăn) — Pièce d'étoffe rapportée à la partie supérieure d'une jupe.
Hô čhổng (ăn) — Pièce d'étoffe rapportée à la partie supérieure d'un pantalon.
Hô hom (k'ảng) — Bulbe de plante (oignon, ail, etc.).
Hô lểk (k'ảng) — Tête de clou, tête d'épingle.
Hô hỡ (k'ảng) — Proue.

HỒ — Poursuivre. Syn. : čhắp.

HỒ (ăn) — Clôture, barricade.

HỖ — 1 — Percé, troué, perforé (par détérioration ; ne s'emploie pas pour les étoffes, voir k'át).
Hỗ hỗ — 2 — Bruit du vent, bruit sourd d'un torrent, ou bruits analogues (onomatopée).
Nẵn hỗ hỗ — Produire le bruit ci-dessus.

HỐ — —
Mả hổ (k'ảng) — 1 — Saillie thyroidienne, pomme d'Adam.
Mỡng Hố — 2 — Muong Hua (commune tẩy noir de la province de Lai-châu, châu de Tuân-giáo. Ancien nom : Čẽng On).

HỔK — 1 — Six.
Hỏk síp — Soixante. (Pour 61, 62, etc., ajouter un, deux, etc., à l'expression ci-contre.)
Čhư hỏk — Sixième, sixiemement.
Čhứ hỏk síp — Soixantième.
Bơn hỏk — Voir bơn.
Bơn hỏk tảy — Voir bơn.
Mải hỏk — 2 — Bambou mâle.
Nó hỏk — Voir nó.

HÔNG — Jaloux (au sujet d'une personne aimée). Voir aussi sẻ.

HỒNG — —
Mừ hồng — Huitième jour de la décade tẩy. Voir mừ.

HỖP, húnhỗp (pểng, ăn) — Photographie (l'image). Syn. hún thót, ẻng.
Thót hỗp — Photographier. Syn. : thót hún.
Ăn thót hỗp — Appareil photographique.

HỒT, hồt a ñú — Se pelotonner.

HỒY, nẳm hồy — Ruisseau, arroyo.

HỔY	Arrêt ou ralentissement de la vegétation (à l'automne).
HỚ, nằm hờ	Sueur.
Ố hớ	Suer, transpirer.
HỠ (bảng)	Nom générique de tous les bateaux ou embarcations. (Ne s'applique pas aux radeaux.)
Hỡ mảy	Barque à moteur.
Hỡ fẩy	Bateau à vapeur.
Hỡ pang	Pirogue d'un seul bloc (taillée dans un tronc d'arbre, sans l'adjonction d'aucune pièce).
Hỡ dõ	Bac (pour la traversée d'un cours d'eau).
Hô hỡ (k'ảng)	Proue. (Dans les pirogues tẩy, la proue est mobile afin d'amortir les chocs fréquents à l'avant.)
Tày hỡ (ăn)	Poupe.
Phen hỡ (pẻng)	Les côtes d'une pirogue (planches rattachées au fond de la pirogue — taillée dans un tronc d'arbre — par une série de petits longerons).
Dúp čhảng hỡ (ăn)	Petits longerons cités ci-dessus. (Lit. : côtes de la pirogue.)
Tháng hỡ (ăn, f.)	Petites traverses reliant les deux côtés d'une pirogue.
Tát hỡ	Plancher d'une pirogue, pont d'une embarcation.
HỞ	Gencives.
HỠN (lang)	Maison, habitation.
Hỡn ngỏy	Maison en briques et par extension : maison en maçonnerie.
Hỡn tăm din	Maison en terre battue. (On trouve ce genre de construction chez les Houni.)
Hỡn k'ã	Paillote ; maison, case en bambou couverte en paillotes. Voir k'ã. (Genre d'habitation des Tẩy.)
Hỡn mũng hãng	Case en bambou couverte de bambous fendus en deux et assemblés à la façon des tuiles creuses. (Genre de construction adopté par les Yao.)
Hỡn lãt	Habitation à même le sol.
Hỡn hàn	Habitation sur pilotis ; maison à étages. (La case tẩy est sur pilotis, à part quelques exceptions.)
Hỡn făng din	Maison dont les colonnes sont enfoncées en terre.
Hỡn tó kí	Maison dont les colonnes ne sont pas enfoncées en terre. Voir kí.
Hỡn yú	Maison d'habitation.
Hỡn bẻp	Cuisine (local).
Hỡn păy nỗ	Cabinets d'aisance extérieurs (terme distingué).
Hỡn khí	Id. (terme vulgaire).
Hỡn bơn	Case où une femme accouche. (Lit. : case du mois, parce que la femme y reste un mois : les femmes tẩy accouchent toujours dans une petite case independante, specialement construite dans ce but.)

HỜN	La lèpre.
Pin hờn	Avoir la lèpre.
HƠNG (lîm)	Baguette d'encens.
HỠT (tô)	Punaise (insecte).
HỠY	Mot employé pour répondre à un appel, peut se traduire par : hein ! (Terme populaire non employé envers les supérieurs.)
HỠY	Terme qui, placé à la suite du nom ou du titre de la personne à qui l'on parle, marque l'amitié, l'affection. Placé après hẵk, renforce le sens de ce mot. Voir hẵk hỡy.
HU (ăn)	1 — Oreille.
Băơ hu	Oreille extérieure, pavillon de l'oreille.
Tún hu	Lobe de l'oreille.
Nõ hu	Tragus.
Čõ hu (ăn)	Boucle d'oreille (exactement : petit anneau enchâssé dans le lobe de l'oreille, à la mode tẫy).
Bỏ hu (ăn, f.)	Pendant d'oreille, boucle d'oreille. Voir aussi tóng kòng.
Hu (ăn, f.)	2 — Anse.
HÚ	Scier.
Hú (mẫ)	Scie (de tous genres).
HŨ	Ouverture, perforation, cavité, trou. Voir aussi bỏ, khum.
HÙ, hù čák	1 — Savoir, connaître. Voir aussi čăng.
Hù fẵng	2 — Comprendre.
Hù (k'ẳng)	3 — Cafetière, théière, et ustensiles du même genre.
Hù čẽ	Théière.
HỦ (ăn)	Métier à tisser à main.
Mẳy hủ	Métier à tisser mécanique.
Tẳm hủ	Tisser (à l'aide d'un métier).
HUM	Eventer (donner du vent), produire un souffle d'air (à l'aide de la bouche ou d'un appareil).
HÚM	Se couvrir étant couché.
Phả húm (phưn)	Couverture (literie).
HỦM, hủm vải	1 — Couvrir, recouvrir avec la main, à l'aide d'une housse, d'une couverture (livre). Voir aussi lỗm.
Hủm, hủm vải	2 — Fermer (en parlant de la bouche).
HŨM	—
Nỗk hũm (tô)	Espèce de tourterelle.
HŪM	Ombre (endroit protegé contre le soleil), ombreux, ombragé. Voir ngão.
Dét hūm	Soleil caché.

HUN, hun lăng	Reculer (v. n., aller en arrière).
Hun păy	Reculer en s'éloignant.
Hun mã	Reculer en se rapprochant.
HÚN (ăn, pêng)	Image, portrait, dessin, gravure (sens général).
Hún hỗp, hún thót	Photographie. (Lit. : image photographiée.) Syn. : èng
Hún tẻm	Gravure, dessin. (Lit. : image écrite.)
Hún mõ̆k	Tatouage.
HŨNG	—
Phi hũng	Arc-en-ciel, feu follet. (Les Tãy prennent ces phénomènes pour des manifestations d'esprits, de génies ; voir phi.)
HÙNG	—
Nỗk hùng	Epervier (oiseau de proie).
HŨNG	1 — Éclairer (produire de la lumière), voir clair ; faire jour.
Mõ̆ng Hũng	2 — Muong Hung (commune tãy noir de la province de Sơn-la, châu de Mai-sơn).
HỬ	Ou (conjonction alternative).
Hử le	Ou bien, ou alors.
HỮ	Terme employé pour inviter quelqu'un à prendre une chose qu'on lui présente (terme populaire non employé envers les supérieurs).
HỮN	Avoir des fourmillements.
HỪN	—
Hừn hừn	Bruit confus de conversation, de foule, ou bruit analogue.
Nẵn hừn hừn	Produire le bruit ci-dessus.
HƯNG	Longtemps, depuis longtemps.
Hưng bẳô nẵn	De temps en temps.
Hưng lay bẳô hin	Je ne vous ai pas vu depuis bien longtemps (première phrase de politesse échangée après une longue séparation).

K

— K ; ko (tô) (parlé)	— Consonne K première. Voir tô. Tient lieu de signe bref ◡ dans certains cas.
— K ; kŏ (tô) (parlé)	— Consonne K deuxième. Voir tô.
KA, may ka	1 — Voyelle a. Voir may.
Ka	Dans certains mots exprimant le mouvement. Voir ci-dessous.
Ka mắp ta	2 — Cligner les yeux, cligner de l'œil.
Ka mắp ta sẵm	Blépharospasme ; atteint de blépharospasme.
Ka mỗp ka mãp	3 — Etourdi ; brouillon (adj.).
Ka vãp ka vãp	4 — Alternativement dans un sens et dans l'autre (en parlant d'un objet que l'on agite : éventail).
Ka yũk	5 — Secousse brusque du corps, en particulier des épaules.
Yễt ka yũk	Hausser les épaules.
Ka nữk, ka nữk hô	6 — Remuer la tête dans un plan vertical ; faire oui de la tête.
Mẽng ka nữk hô	7 — Compsosternus auratus (insecte coléoptère. Appellation due à son mouvement de tête habituel ; appelé aussi mẽng dít kók).
Ka mẽp ka mẽp	8 — Voir lễ ka mẽp ka mẽp.
Ka dãk ka dãk	9 — Boiterie, claudication ; clopin-clopant.
Ñãng ka dãk ka dãk	Marcher clopin-clopant.
Ka	Dans certaines onomatopées exprimant le bruit. Voir ci-dessous.
Ka tá	10 — Caqueter (au sens propre).
Ka tá	11 — Syn. de ka tẻ.
Ka dák ka dák	12 — Chant de la poule qui vient de pondre.
Hòng ka dák ka dák	Chanter (sens ci-dessus).
Ka čhẽk ka čhẽk	13 — Bruit sec de grains de sable dans un vase qu'on agite, ou bruit analogue.
Nẵn ka čhẽk ka čhẽk	Produire le bruit ci-dessus.
Ka	Dans certains noms d'ustensiles. Voir ci-dessous.
Ka tẻ (k'ång)	14 — Hotte (avec une seule bretelle s'appuyant sur le front, dans le genre de la hotte tãy).
Ka pè (k'ång)	15 — Panier à pêche.
Ka čha (lang)	16 — Epuisette (filet).
Ka	Dans certains noms de fruits et de fleurs. Voir ci-dessous.
Mả ka tũm (k'ång)	17 — Mûre (fruit de la ronce), framboise.
Ko mả ka tũm	Ronce, framboisier.
Mả ka tũm tãy (k'ång)	18 — Fraise. (Lit. : mûre européenne.)
Ko mả ka tũm tãy	Fraisier.
Mả ka nòy (k'ång)	19 — Concombre pipengaille.
Mả ka dom khum (k'ång)	20 — Espèce de fruit sauvage (petite baie non comestible).

Mả ka dăn	21 — Ganglions de l'aisselle, de l'aine.
Bở ka dăô (dông, čú)	22 — Rose (fleur).
Bở ka dõn (dông, čú)	23 — Camélia.
Ka	Dans certains noms d'oiseaux et d'insectes. Voir ci-dessous.
Ka, nỗk ka (tô)	24 — Corbeau.
Khảô kắm ka	25 — Voir khảô.
Nỗk sêô ka	26 — Sterne. (Lit. : oiseau suivant le corbeau. Il le suit pour l'attaquer.) Appelé aussi nỗk sõy kêng.
Nỗk ka yở	27 — Genre de pie.
Nỗk ka híng	28 — Etourneau.
Nỗk ka čăn	29 — Loriot.
Mẽng ka dóp	30 — Lepidiota bimaculata (insecte coléoptère de la famille des scarabéidés ; espèce de gros hanneton).
KÁ, ká păy	1 — S'évader, s'échapper.
Mừ ká	2 — Neuvième jour de la décade tãy. Voir mừ.
Tĩng ká	3 — Voir tĩng.
KẢ, may kả	1 — Voyelle a (avec le signe du ton interrogatif, voir may).
Kả (tô)	2 — Espèce de cercopithèque ou d'atèle.
Káng kả (tô)	3 — Rainette (grenouille).
KÃ	1 — Coincé, être coincé.
Kã	2 — Terminaison formant avec le mot lò une expression qui, placée à la fin d'une phrase impérative ou affirmative, vient renforcer le sens de cette phrase. (Correspond à la conjonction « donc » employée dans le même sens. Voir aussi ẽ, dô, kà.)
Mã lò kã	Venez donc. Syn. : mã lò kà
KÀ	1 — Commerce.
Yẽt kà	Commercer, faire du commerce.
Kũn kà (tô)	Commerçant.
Hỡn kà (lang)	Maison de commerce, boutique, magasin de vente.
Kà	2 — Syn. de kã (2e sens).
KĀ	1 — Se promener.
Kā	2 — Vagabonder, courir (sens de : se débaucher). Syn. : kõa.
Kā báô	Se débaucher avec les garçons.
Kā saô	Se débaucher avec les filles.
Kā kăn	Avoir ensemble des relations d'amour.
Kā	3 — Valeur, prix.
Kā	4 — Que, pas que, plus que (dans l'expression ci-dessous).
Báô čák kā yẽt	Ne savoir plus que faire (dans une circonstance où l'on est pris au dépourvu).
Ngẵn kā	5 — Voir ngẵn.
Mả kā (k'ảng)	6 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).

KẮ	1 — Dartre.
Pin kắ	Avoir des dartres.
Khẩô kắ	2 — Paddy. Voir khẩô.
KÁK (F)	De garde, qui est de garde (en parlant d'une sentinelle).
Yễt kák	Être de garde, prendre la garde.
Kũn kák (tô)	Homme de garde, sentinelle.
Líng kák	Tirailleur, militaire de garde, sentinelle.
KÃK (k'ẳng)	Gamelle, gamelon.
KAM, mả kam (k'ẳng)	Variété d'orange (écorce épaisse et rugueuse, pulpe ferme, goût particulier).
KẢM (ăn, f.)	1 — Timon de herse.
Kảm čhẳy	2 — Blanc d'œuf.
Bó kảm čhẳy	3 — Lis blanc. (Lit. : fleur blanc d'œuf.)
Kảm ơn (A)	4 — Merci. (Assez peu usité. Syn. : dẳy yòn dẳy.)
KÃM, dúp kãm	Os de la hanche (pointe de l'os iliaque).
KĂM, may kăm	1 — Voyelle composée ăm. Voir may.
Kăm, kăm vải	2 — Tenir dans la main fermée ; tenir à la main en serrant fortement. Voir aussi khăm.
Kăm pản (k'ẳng)	3 — Poing ; fermer la main.
Ngã kăm pản	Montrer le poing, menacer du poing.
KẮM	1 — Sale ; noir (noirci accidentellement).
Khẩô kắm ka	2 — Voir khẩô.
KẴM	1 — Bouchée (n.).
Kẵm	2 — Interdit par les coutumes, les croyances (sous peine de châtiment de la part des génies. Syn. : bảô lè).
Mừ kẵm	Jour d'interdiction. Voir káp.
Kẵm, kẵm tỗk	3 — Être en deuil. (Syn. : tỗk. Les signes de deuil chez les Tãy consistent en mèches de cheveux coupés, port du turban blanc et à l'intérieur d'effets spéciaux ; suppression des bijoux et parures. Le deuil se porte 3 ans pour le pere ou la mère, 2 ans à 2 ans 1 2 pour le mari, l'épouse, le fils, la fille ou les frères et sœurs ; le deuil ne se porte pas pour un jeune enfant de moins de 5 ou 6 ans.)
Pá kẵm, vảô kẵm	4 — Parler. Syn. : pá. Voir aussi k'ãm, pũm, vảô, bẳi.
KẲM	Etayer, arc-bouter, s'arc-bouter. Syn. : čảy.
Mải kẳm	Étai, arc-boutant.
KAN (tô)	Chef, mandarin. Syn. : kôan (voir ce mot).
KÁN (ăn, f.)	1 — Galon (insigne de grade ou de fonction. Syn.: don).
Nỗk kán čảô (tô)	2 — Martin-chasseur.

KÃN	—
Bảô kãn	1 — Ne pas oser.
Mẽng kãn phi (tô)	2 — Espèce de mante.
KÀN	S'ébouler, s'écrouler, éboulé, écroulé. — Employé surtout pour les constructions ; voir kớn.
KĂN, may kăn	1 — Voyelle composée ăn. Voir may.
Kăn	2 — Réciproquement, l'un l'autre, les uns les autres.
Mẵk kăn	S'aimer réciproquement, s'aimer les uns les autres.
Dởy kăn, tõy kăn	Ensemble. (Lit. : avec réciproquement.)
Pé kăn	Semblable, identique, la même chose.
Yẽt pé kăn	Copier, imiter, faire la même chose.
Čhứ dêô kăn, ăn dêô kăn	Semblables, identiques, de même nature, synonymes.
KẮN	Fermer (fixer à l'aide d'une fermeture).
Kắn sõ	Fermer à clé.
Kắn pan	Verrouiller.
Kắn mắ póm	Boutonner.
Kắn kớk	Agrafer, boucler.
KẴN	Manche long (pioche, épuisette, canne à pêche, etc.).
Kẵn bêt	Canne à pêche.
KẲN	1 — Palper, pétrir, malaxer.
Kẳn fẳy	2 — Voir fẳy.
KANG	1 — Rabattre (une moustiquaire, une tenture, un rideau. Voir aussi pôt).
Kang (tô)	2 — Voir kôang.
Kang	3 — Exprime une idée de : demi, milieu, intermédiaire, centre.
Kang	Rempli en partie, rempli à moitié.
Kang kồk	Un demi-verre.
Kang	Intermédiaire ; né entre l'aîné et le cadet (en parlant des enfants).
Tĩng kang	Centre, au centre, milieu, au milieu, central, entre (sens général).
Kang čư̄ng	Centre, au centre.
Kang k'ữn	Au milieu de la nuit, dans la nuit.
Kang vĩn	Au milieu du jour, dans la journée.
Kang haô	4 — En haut, là-haut (avec une idée de verticale).
Kang kún, kang kún pẳy	5 — Fuir, émigrer par crainte.
Mải kang	6 — Albizzia stipulata (espèce de bois, rouge, très dur, flexible, non attaqué par les termites, employé en charpente et pour faire des rames).

Mả kang (k'ẳng)	Fruit de l'arbre ci-dessus (petite baie de laquelle les Tẵy tirent une huile à brûler).
Ko mả kang, ko mải kang	Albizzia stipulata (l'arbre, voir plus haut).
Mải kang dớ	Espèce de bois (variété de l'arbre ci-dessus).
KÁNG	1 — Monture (de certains instruments : épuisette, raquette).
Káng, káng mải (ăn)	2 — Brindille, branche de bois mort.
Káng kả (tô)	3 — Rainette (grenouille).
KẢNG	1 — Voir kôàng.
Kảng (ăn, f.)	2 — Arête (de poisson).
KÃNG (k'ẳng, ăn)	1 — Menton ; mâchoire inférieure.
Ko kãng	2 — Flamboyant (arbre).
KĂNG, may kăng	Voyelle composée ăng. Voir may.
KẮNG	—
Mẽng kắng	Voir mẽng kôắng.
KẲNG, kẳng vải	1 — Placer un écran, une barrière (pour protéger ou se protéger contre les vues, la chaleur, la lumière, le vent, les animaux).
Pa kẳng (tô)	2 — Genre de poissons dipneumones, vivant dans les fonds vaseux (atteint 30 cm., chair peu estimée, appelé aussi pa kon).
KAÔ	—
Bố kaô (dông, čú)	1 — Variété de cattleya.
Kaô su (F)	2 — Caoutchouc. Syn. : yang yứt.
KẢÔ	Se plaindre de quelqu'un ; porter plainte. Syn. : kèn.
KÃÔ	Toucher à, y toucher.
KÃÔ (k'ẳng)	Edifice installé sur une tombe tẵy. (Se compose d'un grand mât pourvu de supports transversaux dont le nombre varie suivant le rang du défunt (jusqu'à douze pour les familles nobles) et auxquels sont accrochés les vêtements du mort et des banderoles de diverses couleurs. Pour les hommes : banderoles courtes à chaque traverse, pour les femmes : banderoles à une seule traverse et pendant jusqu'à terre. Le tout est surmonté d'un grand parasol.)
KĂÔ, may kăô	1 — Voyelle double ăô Voir may.
Kăô	2 — Gratter.
KẮÔ	Ancien, qui existait déja précédemment.
	Vieux, usagé (en parlant des choses. Voir thắô).
Té kắô	Depuis un certain temps déjà.
KẲÔ	1 — Neuf (adj. num.).
Kẳô síp	Quatre-vingt-dix. (Pour 91, 92, etc., ajouter 1 : ét, 2, etc., à cette expression.)

Čhứ kảô — Neuvième.
Čhứ kảô síp — Quatre-vingt-dixième.
Bơn kảô — Voir bơn
Bơn kảô tăy — Voir bơn.
Kảô, pǎn kảô (k'ång) — 2 — Chignon (cheveux).
Mản kảô (lim) — 3 — Pointe à cheveux. Voir mản.

KẢÔ —
Nỗk kảô (tô) — 1 — Effraie, hibou, chouette.
Bủng k'ót kảô — 2 — Voir búng.

KĂƠ, may kăơ — Voyelle double ăơ. Voir may.

KẴƠ — Enflé.
Kẵơ ó, kẵơ ó mã — Enfler.

KÁP, káp kồy — 1 — Fleur du bananier.
Káp k'ẵm — 2 — Voir k'ẵm.
Mừ káp — 3 — Dixième jour de la décade tẫy (voir mừ. Jour de repos hebdomadaire où les coutumes interdisent tout travail à l'intérieur de la maison ; il est interdit également d'abattre des animaux pour la nourriture ; le bain quotidien même, si cher aux Tẫy, n'était autrefois pas pris ce jour-là ; par contre, les travaux extérieurs, même les plus pénibles, sont permis).
Káp kong, mẽng káp kong (tô) — 4 — Espèce de criquet (de grande taille, atteint 10 cm.).

KÃP — 1 — Tenir entre les dents, tenir avec des pinces.
Kãp kĩp — Saisir (avec des pinces, des baguettes de table).
Mải kãp kĩp — Longue pince à deux branches, pincettes. Voir aussi kĩm, nép.
Kãp (ǎn) — 2 — Haie (de charrue).

KẮP —
Kắp k'ãp — 1 — Tout de suite, à l'instant même (dans le futur). Voir aussi khải.
Kắp lễk fãy (ǎn) — 2 — Briquet.

KẴP — Trop étroit. Voir k'ẽp.

KÁT — Voir phák kát.

KẮT, may kắt — 1 — Voyelle composée ǎt. Voir may.
Kắt — 2 — Inciser avec les dents.
Kắt nả — 3 — Cerner (surprendre en contournant).
Mừ kắt — 4 — Cinquième jour de la décade tẫy. Voir mừ.

KẴT — 1 — Serrer (sous une étreinte) ; fort, fortement (en parlant d'étreindre, d'attacher).
2 — Gonflé, tendu (en parlant du ventre, des muscles, d'un ballon, voir aussi bing).

KAY	1 — Passer (v. n., aller d'un lieu à un autre. Non employé dans le sens de traverser ou s'écouler).
Kay nả	Passer devant.
Kay (A) (tô)	2 — Caporal ; chef d'équipe.
Kay bốt (A)	Caporal d'ordinaire (militaire).
Kay kák	Caporal de garde.
Kay čhếp	Caporal-chef.
KÁY (mẵ)	1 — Pagaie.
Káy	2 — Construire, installer (une construction aérienne).
Káy nằm, káy nằm lĩn	Installer une canalisation aérienne.
KÃY	1 — Qui pique, qui gratte (laine sur la peau, barbe).
Phắk kãy hề	2 — Espèce de plante sauvage (consommée comme légume).
Mải kãy ta dô	3 — Espèce de bois (de peu de valeur ; irrite la peau).
KÀY	1 — Contredire.
Kày kăn	Se contredire réciproquement.
Ko kày	2 — Letchi (arbre fruitier).
Mả kày (k'ảng)	Letchi (le fruit).
Mả kày háy	Letchi sauvage.
KĂY, may kăy	1 — Voyelle double ăi. Voir may.
Kăy (ăn)	2 — Détente (d'une arme).
Kăy	3 — Kilomètre.
Lắk kăy (ăn, lẫm)	Poteau kilométrique.
KẮY (tô)	1 — Poule, poulet (sens général).
Kắy nòy	Poussin ; petit poulet (de petite taille)
Kắy čàô	Poulet, poulet de grain.
Kắy khớng	Poulette n'ayant pas encore pondu.
Kắy mē	Poule adulte (ayant déjà pondu).
Kắy phủ	Coq.
Kắy ton	Chapon (coq châtré).
Kắy thớn	Poulet sauvage.
Kắy ngỗng	2 — Dindon. (Lit. : poulet à trompe.)
Kắy kõn čơng	3 — Espèce de veuve (oiseau).
KẰY	Parmelia tartarea (lichen comestible).
KE, may ke	1 — Voyelle simple e. Voir may.
Ko ke	2 — Voir ko
Nõk ko ke (tô)	3 — Voir ko.
Nõk ke hang kāng	4 — Veuve (oiseau).
KÉ	Adulte. (S'applique également aux plantes. Pour les personnes : âge de 25 à 40 ans environ.)

KẺ, kẻ ố	Défaire, déballer, deficeler, dégarnir, dévêtir, dechausser Syn. : khē (peu usité).
Kẻ sở	Se dévêtir.
Kẻ lỗn	Se dévêtir entièrement, se mettre nu.
Kẻ kớk	Dégrafer.
Kẻ mả póm	Déboutonner.
Kẻ hãy	Se déchausser.
KẼ	—
Ko kẽ	Espèce d'arbre forestier (bois dur, souple, non attaqué par les termites, fleur comestible).
KÉK	—
Nỗk kék (tô)	Poule sultane.
KẺM	Joue.
KEN	1 — Malchanceux. Syn. : kưen, bảô man.
Ken	2 — Paresseux. Syn. : kưen, čàn.
KÉN (k'ång)	1 — Grain, graine, noyau, pépin, semence, ou choses ayant même apparence (voir ci-dessous).
Kén hăm	Testicules. Voir hăm.
Kén hăm dêng	Poids d'une balance. Voir hăm.
Kén ta	Œil, globe de l'œil.
Kén	2 — Connaître bien, être habitué à, avoir la pratique, avoir la routine. On dit aussi kứen. Voir ñăm.
Kén kăn	Se connaître réciproquement (même sens que ci-dessus), être habitué l'un à l'autre.
KẼN (k'ång, ăn)	Clairon, trompette, tout instrument à vent a son éclatant.
KÈN	Engorgé.
KENG, nằm keng	1 — Soupe (à l'exception de la soupe de riz, voir čảô).
Keng dăng	2 — Os du nez.
Pa keng (tô)	3 — Genre de Chondrostome. (Poisson de rivière, comestible, atteint 30 cm.)
KÉNG	Propre, net, rangé (en parlant d'un lieu).
KẼNG	—
Mẽng kẽng	1 — Diverses espèces de punaises des bois.
Nõn kẽng	2 — Couché sur le côté, se coucher sur le côté.
KEÔ	Annamite (adj.).
Kũn keô	Annamite (n.).
Mỡng keô, din keô	Le delta du Tonkin, le pays annamite (non limité à l'Annam).
K'õn keô	Tabac annamite ; tabac ordinaire en paquet ou en vrac.
KÉÔ	—
Nỗk kéô	Merle.
Nỗk kéô dăm	Espèce de merle (appelé vulgairement merle-buffle).

KEỔ	Mâcher, mastiquer (v. a.), chiquer.
Keỏ ñép ñép	Mâcher bruyamment, avidement.
KÉP	1 — Piastre.
Ngữn kép	Piastre métallique.
Kép (k'ảng, ăn)	2 — Amorce (d'arme à feu).
Čhúng kép (lẵô, lẵm)	Fusil à amorce.
Kép, kép khẩô	3 — Première enveloppe du grain de riz (déchets donnés comme nourriture à certains animaux domestiques : porcs, canards).
KÊ, may kê	1 — Voyelle simple ê. Voir may.
Kê (tô)	2 — Chauve-souris. (Nom générique.)
Kê bỉ	Oreillard (espèce de chauve-souris).
Kê hom	Espèce de chauve-souris (de grande taille, à odeur forte).
Ñà kê (A) (tô)	3 — Paysan, campagnard.
KỂ	Dartre farineuse.
Pin kễ	Avoir des dartres farineuses.
KẾM	Ranger, placer. Syn. : ăô vài.
KỀN	Se plaindre de quelqu'un, porter plainte. Syn. : kảô.
KÊNG	—
Ko kêng	1 — Ananas (la plante).
Mả kêng (k'ảng)	Ananas (le fruit).
Nõk sa kêng (tô)	2 — Voir sa.
Nõk sõy kêng (tô)	3 — Voir sõy.
KỂNG	—
Mả kểng (k'ảng)	Orange.
Ko kểng, ko mả kểng	Oranger.
KỄNG (k'ảng)	Trépied.
KÊÔ	1 — Sauver d'un danger.
Kêô (mã)	2 — Faucille (de fabrication annamite ; voir aussi lèn taô, k'ĭn).
KỄÔ	1 — Se dit du mâle qui poursuit la femelle (en parlant des animaux).
	2 — Insulte à l'adresse d'une femme de mœurs légères.
KÊỔ	—
Ko kêổ, ko phẳk kêổ	Espèce d'arbre forestier (à feuille comestible).
KẾP	Ramasser, cueillir (au sol ou à de petits arbustes qui obligent à se courber. Voir pít).
KẾT (ăn, f.)	1 — Ecaille (de poisson).
Két (ăn, f.)	2 — Croûte (se formant sur une plaie qui se guérit).
KẼT	—
Mả kẽt (k'ảng)	Espece de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur)

KI, may ki	Voyelle simple i. Voir may.
KÍ	1 — Signer, signature.
Kí (lang)	2 — Châssis (monte par emboîtage).
Hỡn tó kí	Maison dont les colonnes reposent sur des pierres (toute la charpente formant ainsi une sorte de châssis).
KỈ	Combien ? Quel nombre ? (Terme indéfini qui est obligatoirement suivi d'un nom ou d'un appellatif numéral. Voir aussi tō dăơ et kỡ dăơ.)
Kỉ kũn	Combien de personnes ?
Kỉ čỡ	Combien d'heures ? Quelle heure est-il ?
KĨ	Impair.
KÌ	1 — Se suicider.
Kì tay	Mort par suicide.
Kì mỗk (A)	2 — Notable de la commune (voir mõng). Syn. : lām pòng (terme qui n'est plus guère usité).
KÍK	Etre fâché, se fâcher. (Peu usité.) Syn. : ñăy.
KĨM, kơ kĩm	1 — Trop salé. Voir aussi dăk.
Kĩm (ăn, mã)	2 — Pinces (outil ; voir aussi kăp kīp).
Kĩm hô kảô	Tenailles. (Lit. : pinces tête de hibou, appellation due à la forme ronde.)
KIN	Manger, boire (sens général), fumer (l'opium, le tabac ; voir aussi čúp).
Kin khảô	Manger du riz ; prendre son repas.
Kin nầm	Boire de l'eau ; boire (sens général).
Kin k'õn	Fumer. Voir k'õn.
Kin k'õn yang	Fumer l'opium.
Kin k'õn keô	Fumer le tabac.
Kin ngãy	Voir ngãy.
Kin lẽng	Voir lẽng.
Kin čhīn	Voir čhīn.
KÍU	Partie rétrécie, resserree, etranglée.
Kíu k'en (ăn)	Poignet (partie du bras).
K'en kíu (ăn)	Poignet (de la manche d'un vêtement).
Kíu k'ẽng	Partie rétrécie de la jambe au-dessus de la cheville.
Kíu ta	Racine du nez.
KÍP	—
Hom kíp	Ail. Voir hom.
KĨP	Voir kăp kīp.
KO	1 — Appellatif numéral de tous les végétaux. (Peut se traduire par : plant, pied.) 2 — Tronc (des végétaux).
Ko mải	Arbre, arbrisseau, arbuste (tous végétaux arborescents).

Ko ke — 3 — Malicieux, astucieux, plaisantin, qui fait le pitre. Voir aussi lờn čhớn, kôay.

Nõk ko ke — 4 — Pigeon. (Lit. : oiseau astucieux. Une amusante légende tẫy dit qu'autrefois le pigeon possédait l'intelligence et la parole, et conte ses exploits comme messager d'amour.)

Ko dõk ko dõk — 5 — Bruit mat d'objets renfermés dans une boîte qu'on agite, ou bruit analogue.

Nẵn ko dõk ko dõk — Produire le bruit ci-dessus.

KÓ, kó vải, kó kăn vải — 1 — Empiler, entasser (mettre en tas), amonceler. Syn. : pīn (peu usite).

Kó lèng — 2 — Pipe à tabac (ordinaire, à tuyau droit).

Ko kó — 3 — Espèce d'arbre forestier.

Mải kó — Bois de l'arbre ci-dessus (rouge brun, très dur, utilisé en particulier pour faire les dents de herse).

Mả kó (k'ảng) — Fruit de l'arbre ci-dessus (comestible, sans valeur).

Mả kó kết — 4 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).

KỎ (ăn) — Cylindre, tube, tuyau.

Kỏ fẫy k'õn — Conduit de cheminée, tuyau de cheminée, de poêle.

KÕ — Pratiquer un trou à l'aide d'une pointe.

KÒ — 1 — Aussi, également, pareillement, non plus.

Mững kò — 2 — Expression accompagnant un geste d'énervement ou de réprobation à l'adresse de quelqu'un.

Ko kò — 3 — Latanier.

Băơ kò — Feuille de latanier. (Utilisée par les Annamites pour faire des chapeaux et une sorte de pèlerine.)

Mả kò (k'ảng) — Fruit du latanier (comestible).

Kúp kò (ban) — Chapeau en feuille de latanier. Voir kúp.

KŌ — Voir čhả kō.

KǑ — 1 — Etre obsédé par, ressasser (un projet).

Kǒ — 2 — Tourner et retourner un objet de côté et d'autre ; se tourner de côté et d'autre (étant couché).

Kǒ (k'ảng) — 3 — Morceau de bambou servant à faire des ventouses.

Tẳng kǒ — Faire une ventouse avec un morceau de bambou.

Mả kǒ (k'ảng) — 4 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible).

KÓK (F) — 1 — Corse (adj.).

Tẵy kók — Corse (les personnes).

Mỡng tẵy kók — Corse (le pays).

Kók lỏn — 2 — Frapper une personne ou un animal avec un ou plusieurs doigts dont deux phalanges sont repliées.

Ngã kók lỏn — Faire le geste de frapper comme il est dit ci-dessus.

KOM	De forme concave, convexe, assez prononcée (voir ben), de forme conique.
	Mettre en forme concave (la main, les deux mains jointes, un morceau de papier, etc.).
KÓM	Cesser de parler, de pleurer, de faire du bruit. (Employé surtout pour calmer les enfants.)
KỎM	Voir sở kỏm.
KON	1 — Fermer (au verrou, au loquet, a la targette). Voir kån.
Pa kon (tô)	2 — Voir pa kång.
KỎN	—
Kỏn hin	Pierre, caillou.
Kỏn dán	Voir dán.
Kỏn hin sủm	Alun cristallisé. (Lit. : pierre acidulée.)
Kỏn hin lểk fẫy	Voir fẫy.
KÕN (k'ång)	1 — Pelote ou objet destiné à être lancé à la main dans un jeu.
Kõn kảy	Volant (fait de plumes de poule piquées dans une rondelle de bois. Les jeunes filles tẫy pratiquent le jeu du volant à la main).
Kõn say	Pelote à lanière (pelote carrée remplie de graines de coton, et munie d'une lanière qui sert au lancement. Jeu pratiqué par les jeunes gens tẫy).
Pa kõn kã (tô)	2 — Espèce de poissons physostomes (poisson d'eau douce, comestible, atteint 20 cm.).
KONG	Tas, amoncellement ; meule (de paille, de céréales).
Kong, kong vải, kong kăn vải	Amonceler, mettre en tas. Voir aussi kó.
KÓNG (k'ång)	Petit panier en bambou tressé dans lequel les Tẫy servent le riz gluant cuit que l'on mange à la main.
KỎNG	Dessous, en dessous.
KÕNG	Attendre avec impatience.
KÒNG	Voir tóng kong.
KÓP, kóp k'ẽm	Border (un vêtement, une piece d'etoffe).
	Bordure rapportée.
KÓT	1 — Etreindre (dans ses bras).
Nõk kót (tô)	2 — Eperonnier (oiseau).
KOY	Partie postérieure du bassin (chez l'homme et chez les animaux).
KỎY	—
Niu kỏy, kíng kỏy	Petit doigt (de la main ou du pied).
Niu kỏy mữ, kíng kỏy mữ	Auriculaire.
Niu kỏy tin, kíng kỏy tin	Petit orteil.

KŌY	1 — Doucement, lentement.
Kōy kōy	Très doucement, très lentement.
Kōy păy	Voir păy.
Kōy kớn	2 — Attendez un peu. (S'emploie aussi en signe d'avertissement, de menace.)
KÔ, may kô	1 — Voyelle simple ô. Voir may.
Nõk kô tôn (tô)	2 — Espèce de vautour.
KỒ, mī kồ	Avoir le temps, avoir le temps de.
KÔ̄A	Syn. de kā (1er et 2e sens).
KÔAN (A) (tô)	Chef, mandarin.
Kôan lính	Officier, chef militaire.
Kôan ék	Adjudant ; garde principal (dans la Garde indigène).
Kôan ék čhếp	Adjudant-chef. Voir čhêp.
Kôan mỗt	Sous-lieutenant.
Kôan hay (A), kôan song	Lieutenant (2e appellation peu usitée).
Kôan ba (A), kôan sam	Capitaine (même remarque).
Kôan tư (A), kôan sí	Commandant (même remarque).
Kôan năm (A), kôan hả	Lieutenant-Colonel, Colonel (même remarque).
Kôan hồk	Général de brigade.
Kôan čết	Général de division.
Kôan thúng čế (A)	Général commandant supérieur.
Kôan dồk (F), kôan čāng ya	Médecin (militaire ou civil).
Kôan dồk mà	Vétérinaire. (Lit. : médecin des chevaux).
Kôan yám	Inspecteur de la Garde indigène.
Kôan bang	Voir bang.
Kôan čăô	Tri-châu (A), Tri-huyèn (A) (chef indigène du châu ou huyèn, circonscriptions intermédiaires entre le canton et la province).
Kôan fủ	Tri-phủ (A).
Kôan daồ	Voir daồ.
Kôan čéng (A)	Résident chef de province.
Kôan phó čéng (A)	Resident adjoint. Voir phó.
Kôan thúng sứ (A)	Resident supérieur.
Kôan tôàn kưền (A)	Gouverneur général.
Kôan kho ngữn	Trésorier, percepteur.
Kôan kảm (A)	Commissaire de police ; gardien-chef de prison.

KÔÃN	Commander (sens de : exercer un commandement), être le chef de.
KÔANG (tô)	Cerf. Syn. : kang (peu usité).
Če kôang	Motocyclette. Voir če.
KÔẢNG	Large, de grande étendue, spacieux. Syn. : kảng (peu usité). Voir aussi lôm.
KÔẮNG	—
Kôắng, mẽng kôắng (tô)	Rynchophorus (insecte coléoptère de la famille des curculionidés ; assez rare). Syn. : mẽng kắng.
KÔẪNG (ăn)	Cercle (tracé).
KÔAY	Syn. de ko ke.
KÔẢY	—
Kôảy lò	Expression marquant l'énervement.
KÔĂY	Touiller.
KÔẲY	Curer (un fossé, une mare).
KỒK (k'ẳng)	1 — Verre à boire, timbale.
Kồk	2 — Aîné (des enfants d'une même famille).
Lũ kồk	Enfant aîné.
Kồk	3 — Base du tronc (des végétaux).
Kồk ko mải	Pied d'un arbre ; au pied de l'arbre.
Kồk, ngữn kồk	4 — Première mise de fonds, capital engagé.
Kồk ka dun	5 — Nuque.
Nỗk kồk k'ẫm (tô)	6 — Calao. (Les légendes tãy citent le calao comme « roi des oiseaux », ce qui explique l'existence de son « bec d'or ». Il a succédé au paon, ancien roi déchu en raison de sa « tête trop petite qui ne pouvait supporter un immense bec d'or ».)
Nỗk kồk keng (tô)	7 — Toucan.
KỖK	—
Kỗk kỗk	1 — Glouglou.
	2 — Bruit de pas sur le sol ferme, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẵn kỗk kỗk	Produire un des bruits ci-dessus.
KỒM (k'ẳng)	Cangue.
KỒN, kồn hỡ	1 — Assemblage de quelques bambous que l'on place de chaque côté d'une pirogue, pour augmenter la flottabilité (lorsqu'on a à franchir des passages difficiles, ou lorsque la pirogue est lourdement chargée).
Kồn, kồn sảơ	2 — Répandre sur une personne une boisson qu'on lui présente et qu'elle refuse de boire. (Les coutumes tãy veulent que les jours de fête, au cours des repas, on présente aux chefs, aux hôtes de marque, un certain nombre de tasses d'alcool à boire ; celui qui s'y refuse en reçoit le contenu à la figure ou sur la tête.)

KỎN (k'ẳng) — Baluchon, ballot.
  Kỏn — Faire un baluchon, un ballot.

KÔNG — Dans, dedans. (S'emploie aussi pour fixer une date : dans deux jours.)

KỎNG — —
  Phắk kỏng — 1 — Genre de cresson sauvage (pousse dans les rizières après la récolte du riz et constitue un légume apprécié des Tẩy).
  Bản Nẳm Kỏng — 2 — Ban Nam Coung (commune tẩy blanc de la province de Lao-kay, châu de Phong-thổ ; poste militaire, avec poste conjugué chinois de Na Pha).

KỎP (tô) — 1 — Grenouille de vase (grise, de grande taille, chair savoureuse).
  Kôp pát (tô) — Espèce de crapaud (vivant à proximité des habitations).
  Kôp kin bơn — 2 — Eclipse de lune. (Lit. : grenouille qui mange la lune.) Voir bơn sã.

KỎT — —
  Nõk kỏt (tô) — 1 — Coucal, coq de pagode.
  Pa kỏt (tô) — 2 — Espèce de chimère (poisson d'eau douce sans écailles, chair estimée, atteint quelques kilos).

KỖT — Sinueux, tortueux, tordu. (Ne s'emploie pas pour les objets que l'on tord volontairement ; voir k'o.)

KÔY (k'ẳng) — Hotte à deux bretelles. Voir ka té.

KỎY, mả kỏy (k'ẳng) — Banane.
  Mả kỏy hom — Variété de bananes (grosseur moyenne, très savoureuse).
  Mả kỏy nãng nẵng — Variété de bananes (grosseur moyenne, très savoureuse, bananier nain. Lit. : banane princesse assise. Une légende tẩy dit qu'autrefois une jeune princesse, assise sous un de ces bananiers, mangea une telle quantité de bananes, qu'elle ne put regagner sa demeure et mourut sur place. Les parents de cette jeune fille jurèrent de ne jamais manger de bananes de cette espèce, vœu qui fut longtemps respecté par leurs descendants, les familles nobles du pays tẩy blanc).
  Mả kỏy kẳy nòy — Variété de bananes (très petite, peu savoureuse. Lit. : banane poussin, en raison de sa petitesse).
  Mả kỏy čhẳy — Variété de bananes (grosse, courte, peu savoureuse. Lit. : banane œuf, en raison de sa forme).
  Mả kỏy k'õay — Variété de bananes (très grosse, à côtes saillantes, de goût âpre, peu estimée. Lit. : banane buffle, en raison de sa grosseur. Vulgairement appelée par les Européens : « banane cochon ».
  Ko kỏy, ko mả kỏy — Bananier.
  Káp kỏy (ăn, f.) — Fleur de bananier.

KƠ, may kơ	1 — Voyelle simple ơ. Voir may.
Kơ	2 — Sel.
Kơ keô	Gros sel ordinaire. (Lit. : sel annamite, parce qu'il vient du Delta.)
Kơ kén	Sel en gros grains (vendu par morceaux ; d'origine chinoise. Lit. : sel en grains).
Kơ tẫô	Sel d'extraction locale (très fin et de couleur gris cendre, vendu en petits pains rectangulaires. Lit. : sel cendre).
Mon kơ (ăn, f.)	Pain de sel (d'extraction locale. Lit. : oreiller de sel, en raison de sa forme rectangulaire, comme celle de l'oreiller tẫy).
Van kơ	Salé.
Kơ kĩm, kĩm kơ	Trop salé. Voir kĩm.
KỠ	Drapeau, etendard, bannière.
KƠ̄	1 — Approximativement (en quantité seulement).
Kơ̄	2 — Comme, autant que (avec idée de grande quantité ou de quantité exagérée. Voir ci-dessous).
Kơ̄ nì	Comme ceci, autant que ceci (se rapportant à une forte quantité que l'on montre ou qui vient d'être énoncée).
Kơ̄ săng	En grande quantité, en quantite exagérée, en telle quantité. (Lit. : autant que n'importe quoi.)
Kơ̄ dăơ	3 — Combien ? Quelle quantité ? Syn. : tō dăơ.
KỚK (ăn)	Boucle de ceinture, de courroie.
Say kớk (lỉm, ăn)	Ceinture à boucle. Voir say.
Ven kớk (ăn)	Passant de ceinture, de courroie.
Kớk yổng (ăn)	Agrafe.
KỞM	—
Ko kởm, ko mả kởm	Espèce de canari (arbre).
Mả kởm (k'ảng)	Fruit de l'arbre ci-dessus (ressemblant au fruit du canari, mais plus acide, comestible).
Mãi kởm	Bois de l'arbre ci-dessus (blanc, de qualité moyenne, utilisé pour la confection des pirogues : planches de côte).
KƠN	Dont le niveau a baissé, dont le volume a diminué (en parlant d'un liquide contenu dans un flacon ou un récipient quelconque).
Kơn păy	Dont le niveau baisse, qui diminue de volume (dans le sens ci-dessus).
KỚN	1 — Avant (dans le temps).
Mừ kớn	Le jour précédent, la veille.
Kớn nản, mừ kớn nản	Dernièrement, recemment.
Mơ̄ kớn	Precedemment.
Mơ̄ kớn năn	A ce moment-là, dans ce temps-là.
Bơn kớn	Le mois dernier.

Pi kớn — Il y a deux ans.
Pi kay pi kớn — Il y a quelques années.
Kớn — 2 — D'abord, en premier lieu.
Yễt ăn nì kớn — Faire d'abord ceci.
Kōy kớn — Voir kōy.
Păy kớn nỡ — 3 — Voir păy.
Kớn — 4 — S'écrouler, s'ébouler ; écroulé, éboulé.
Kớn — 5 — Nom d'un endroit hérissé de roches à la frontière sur la Rivière Noire, et d'un rapide important à ce même endroit. (Lieu rendu célèbre dans la région par une embuscade tendue au détachement mobile du Poste de Muong Te par une bande de pirates, en 1919. Le chef du détachement, l'adjudant RÉMY, y fut tué et décapité.)

KỚP (A) — Piller, voler à main armée.
Kũn kớp — Pillard, voleur à main armée.

KỚT, phi kớt, kớt nòy. — Ame d'un jeune enfant décédé, jusqu'à cinq ans environ ; (jusqu'à cet âge, un enfant tẩy qui meurt est enterré immédiatement sans aucune cérémonie et son âme ne donne lieu non plus par la suite à aucune cérémonie rituelle).
phi kớt nòy — Expressions employées parfois à l'égard des enfants insupportables.

KƠY — Plateau (pour servir).

KỚY, kớy mễ — Cérémonie du mariage : faire la cérémonie du mariage. (D'après les coutumes tẩy, cette cérémonie a lieu lorsque le mari amène définitivement sa femme chez lui, après avoir fait le gendre pendant plusieurs années, voir khơy.) Syn. : tỏn mễ.

KU, may ku — 1 — Voyelle simple u. Voir may.
Ku — 2 — Je, moi (de supérieur à inférieur ou d'égal à égal ; voir aussi khōy, hã).

KŨ — Petite feuille à la base d'un épi (de riz en particulier).

KỦ — 1 — Emprunter (quelque chose qui sera rendue sous la même forme, mais qui ne sera pas la chose prêtée elle-même : argent, vivres. Voir yòn).
Hảơ kủ — Prêter (dans le même sens que ci-dessus).
Ko kủ, ko mả kủ — 2 — Sapindus, pancovier, savonnier (arbre).
Mải kủ — Bois de l'arbre ci-dessus (dur et léger, utilisé parfois dans la construction des pirogues).
Mả kủ — Fruit de l'arbre ci-dessus (de goût âcre, comestible).
Năng kủ — Ecorce de l'arbre ci-dessus (entre sous forme d'enduit, dans la fabrication des filets de pêche).

KŪ — Être camarade avec.
Kū kăn — Être liés de camaraderie.

KÚK	—
Mả kúk (k'ảng)	Fruit d'un arbuste sauvage (petites baies rouges, en grappes, comestibles).
Ko kúk, ko mả kúk	Arbuste produisant le fruit ci-dessus.
KUM	Cylindrique.
KÚM	—
Ko kúm, ko phắk kúm	Espèce d'arbre forestier (de petite taille, à feuille comestible).
Phắk kúm	Feuille de l'arbre ci-dessus consommée comme légume.
KỦM, kủm mã, kủm lũng	Baisser (la tête), se baisser ; courber le dos (volontairement).
Kủm hô	Baisser la tête.
Kủm ngũp ngũp	Rester courbé longuement.
KUN	—
Mẽng kun (tô)	Espèce de mouche (semblable à la mouche vulgaire, mais plus petite).
KÚN, kún ố, kún k'ửn	1 — Arracher en tirant dessus un piquet, une plante d'une certaine taille. Voir aussi lồk et bay.
Kang kún	2 — Fuir, émigrer par crainte.
KỦN	Anus, fondement, partie postérieure du corps.
Nõ kủn	Coccyx.
Púm kủn	Fesse.
Ngām kủn	Entre-cuisses.
KŨN (tô)	Personne, individu. (La langue tảy écrite possède pour ce mot un caractère idéographique.)
Kũn čãy	Syn. de pō čãy. (Peu usité.)
Kũn ñĩng	Syn. de mē ñĩng. (Peu usité.)
KÙN	1 — Meurtri (en parlant des chairs seulement), contusionné.
Kùn	2 — Apprivoisé.
Hảơ kùn	Apprivoiser.
KUNG, may kung	1 — Voyelle composée ung. Voir may.
Kung (ăn)	2 — Arc dont se servent les Tảy pour carder le coton ; (est fait d'un morceau de bambou et de deux fils en fibre de bambou, accolés, que l'on fait vibrer à coups de pouce dans le coton à carder).
Kung ơn (A)	3 — Remercier d'un bienfait, prouver sa reconnaissance.
KÚNG (k'ảng)	1 — Tambour, tambourin, tam-tam.
Mẽng čí kúng (tô)	2 — Grillon.
KỦNG (tô)	1 — Crevette.
Kủng foy	Espèce de crevette (de très petite taille).
Kủng, tu kủng (k'ảng, ăn)	2 — Arc de triomphe.

KÚP (ban) — Chapeau à larges bords.
Kúp tẫy, kúp khá — Chapeau des femmes tẫy (en bambou finement tressé, doublé de feuilles d'une espèce de rotin : ko khá ; de forme légèrement convexe, diamètre 60 cm.).
Kúp hán — Chapeau chinois (le grand chapeau verni habituel).
Kúp kò, kúp keô — Chapeau annamite en feuilles de latanier (deux modèles : un de forme conique, l'autre plat, très large, à bords rabattus verticalement).
Kúp tát, kúp čhả — Chapeau houni (en bambou tressé, de forme conique, diamètre 30 à 45 cm.).

KÚT — —
Phắk kút — Sorte de fougère comestible.

KÚY (k'ảng) — Armoire, buffet, placard (tous meubles munis de portes).

KỦY — —
Nỗk kủy (tô) — Perruche.

KŨY — Voir čhả kũy.

KƯ, may kư — 1 — Voyelle simple ư. Voir may.
Bủng kư — 2 — Voir bủng.

KỨ — Continuellement, continuer à.

KƯEN — Syn. de ken (1er et 2e sens).

KỨEN — Syn. de kén (2e sens).

KƯIN — —
Mả kưin — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).

KỨM (A) — Interdiction, interdire, interdit.

KỮM, kữm vải — Prendre en gage, mettre en gage, prendre comme otage.

KƯN — 1 — Unité de mesure valant 600 grammes (appelée vulgairement kilo annamite). Multiples du kưn :
Ến = 10 kưn = 6 kilos.
Tà = 100 kưn ou 10 ến = 60 kgs ou 1 picul annamite.
Pẵn = 1.000 kưn = 600 kilos ou 10 piculs.
Vản = 10.000 kưn = 6.000 kilos ou 100 piculs.
Le kưn n'a pas à proprement parler de sous-multiples ; voir pung.
K'õ kưn — 2 — Ronfler (pendant le sommeil).
Nõn k'õ kưn — Dormir en ronflant.

KỮN (phưn, ăn) — Collet, lacs (pour capturer les animaux). Voir aussi heỏ.

KỨP (ăn, f.) — Galette, rondelle.

KH

— KH ; kho (tô) (parlé)	— Consonne double KH première. Voir tô.
— KH ; khõ (tô) (parlé)	— Consonne double KH deuxième. Voir tô.
KHA	—
Nõk kha (tô)	Faisan argenté. Syn. : nõk khôa.
KHÁ, vay khá (ko)	Sorte de petit rotin (dont la feuille est utilisée pour la fabrication des chapeaux tẫy). Voir kúp.
Kúp khá	Voir kúp.
KHẢ (k'ảng)	Petite table en bambou tressé (carrée, de 80 centimètres de côté au maximum et de 30 à 40 cm. de hauteur, de fabrication tẫy).
KHÃ	Eloigné, éloignement. Syn. : dăk. Distance.
Khã kăn	Distants l'un de l'autre de.
KHÀ, mẽng khà (tô)	Cigale. Syn. : mẽng khì. Voir aussi k'ăm.
KHĀ, khā păy	Oublier momentanément ses tourments, ses tracas, par suite d'une diversion.
KHẮ (lỉm)	1 — Petits piquets de bois appointés à chaque extrémité (que l'on plante en terre pour former un réseau de défense inaccessible aux pieds nus).
Khắ, khắ ñả (lỉm, k'ảng)	2 — Graine d'une certaine herbe (très pointue et se piquant de façon remarquable aux vêtements).
Ñả khắ	L'herbe portant la graine ci-dessus.
Mả khắ (k'ảng)	3 — Clochette en bois (que l'on suspend au cou des buffles et des bœufs).
Nõk khắ (tô)	4 — Espèce de fausse aigrette (oiseau).
KHẪK	Escalier (en maçonnerie ou taillé dans la terre). Voir dăy.
KHAM	—
Ko kham	Tamarinier.
Mắ kham (k'ảng)	Tamarin.
Mắ kham pỏm	Variété de tamarin.
KHÁM	Examiner médicalement, ausculter.
KHẮM	Tenir à la main. Voir aussi kăm.
KHAN	Non juteux, à pulpe sèche (en parlant des fruits).
KHẢN	Deviner.
KHĂN, phả khăn (k'ảng, lỉm)	Petite pièce d'étoffe servant à un usage déterminé : serviette, torchon, mouchoir, écharpe, turban, etc.
Khăn sớy nả	Serviette de toilette. (Lit. : serviette à laver la figure.)
Khăn čẽt	Torchon.
Khăn nỏy	Mouchoir. (Très peu en usage chez les Tẫy.)
Khăn thúk hãy	Chiffon pour les chaussures.
Khăn mũn	Turban tẫy (coiffure des hommes, qui se compose d'un morceau de toile blanche ou d'une serviette de toilette, noués sur la tête).

Khăn kổn, khăn čhếp	Turban annamite (homme).	
Khăn vễn phum	Turban annamite (femme).	
Khăn kẻô k'õ	Echarpe (de femme), cache-col, cache-nez.	
KHẲN, hảô khẳn	Bien portant, être bien portant. En bon état, être en bon état (en parlant de constructions, d'edifices).	
Khẳn yú yá kă	Êtes-vous bien portant ? Comment vous portez-vous ? Comment allez-vous ? (formule de politesse).	
KHÁNG, kháng pāy, kháng nờ	Rembourser une dette en nature.	
KHĀNG	—	
Tắk khāng, mẽng tắk khāng (tô)	Criquet pèlerin.	
KHÁÔ	1 — Cadeau, faire cadeau (en parlant des choses qui se mangent seulement ; voir súng).	
Kháô	2 — Nouvelles (de quelqu'un).	
Tham kháô	Demander des nouvelles (de quelqu'un).	
San tham kháô (băơ)	Lettre de politesse. (Lit. : lettre pour demander des nouvelles de quelqu'un.)	
KHÃÔ	—	
Khãô nững	Un moment, un instant ; dans un moment, dans un instant. Voir aussi čŏp.	
KHẢÔ	Demander aide (pour une chose que l'on ne sait pas ou que l'on n'ose pas faire).	
KHẲÔ	Céréale ; riz (appellation générale).	
Khẳô kả	Paddy.	
Khẳô san	Riz (grain du paddy. Constitue la nourriture de base des Tầy).	
Khẳô čhẻ	Riz ordinaire.	
Khẳô ón	Riz gluant. (Riz préferé des Tầy : se mange à la main.)	
Khẳô bong	Riz gluant blanc.	
Khẳô mắ pãô	—	
Khẳo mỗ	—	
Khẳô bút	—	
Khẳô tan	Riz gluant blanc à tous petits grains ronds, très odorant.	Diverses espèces de riz connues des Tầy et se cultivant dans les rizières irriguées.
Khẳô má kay	Riz gluant blanc.	
Khẳô do deng	Riz gluant rouge précoce.	
Khăô do čến	Riz gluant blanc precoce.	
Khẳô lỏ tõng	Riz gluant rouge.	
Khẳô pỗt	Riz gluant rouge.	
Khẳô čhẻ keô	Riz ordinaire. (Lit. : riz ordinaire annamite.)	
Khẳô čhẻ hang	Riz ordinaire blanc (paddy barbu, d'où son appellation: riz à queue).	
Khẳô ča mắt	Riz ordinaire blanc.	

Khảô do, khảô do dón	Riz gluant blanc.	
Khảô hom	Riz gluant blanc très odorant (d'où son appellation hom).	
Khảô lơng sét	Riz gluant blanc (épi très jaune, d'où son appellation lơng).	
Khảô kủn dăm	Riz gluant blanc (épi noir à la base, d'où son appellation kủn dăm).	
Khảô sểô	Riz gluant blanc à grain très allongé.	Diverses espèces de riz connues des Tǎy et cultivées dans les ray, ou rizières seches de montagne.
Khảô mõy deng	Riz gluant blanc (à enveloppe rouge, d'où son appellation deng).	
Khảô ẻ	Riz gluant blanc.	
Khảô kãy lãô	Riz gluant blanc (tige duveteuse dont le contact avec la peau provoque des démangeaisons, d'où son appellation kãy).	
Khảô kắm ka	Riz gluant noir. (Lit. : riz noir comme le corbeau.)	
Khảô čhẻ deng	Riz ordinaire rouge.	
Khảô mà ča	Riz ordinaire blanc à gros grains.	

Khảô hảô — Riz durci au soleil pour être décortiqué.

Khảô lãp — Paddy sans grain (mûri sans que le grain se soit formé).

Khảô pên — Cassures (riz cassé pendant le décorticage).

Khảô pún — Farine de riz. Syn. : khảô bỗt.

Khảô bỗt — Farine (sens général).

Khảô pứ — Riz de semence.

Khảô lĩ — Maïs. (Est cultivé par les Tǎy et les montagnards dans les ray ; semé en avril et récolté en juin-juillet.)

Khảô lĩ ón — Maïs gluant (cultivé par les Tǎy).

Khảô lĩ čhẻ — Maïs ordinaire (cultivé par les montagnards).

Khảô kheỏ — Sarrasin.

Khảô kung — Mil, millet.

Khảô fảng — Variété de mil.

Khảô čảô — Soupe de riz, de maïs, ou d'une autre céréale. Voir keng.

Khảô nêô — Colle (faite avec de la farine de riz ou d'une autre céréale).

Khảô léô — Voir léô.

KHÁY — Verser (dans un verre ou un ustensile du même genre ; en particulier : verser à boire).

KHĂY — Ouvrir.

KHẰI	—
Khẵi nẵi	Tout de suite, à l'instant (dans le passé ou le futur). Voir aussi kắp k'ăp.
KHE	—
Khe nẽng	Quand même ; exprès (adv.), à dessein, intentionnellement. (Se place avant le verbe.)
KHẾ, kũn khế (tô)	1 — Hôte, passager, convive.
Hõn khế (lang)	Bungalow.
Bõng khế	Chambre d'hôte.
Nõk khế (tô)	2 — Oiseau grimpeur du genre touraco.
KHEM, ko khem	Sorte de massette (herbe de montagne que les indigènes utilisent pour faire des balais).
KHÉN	—
Mả khén (ko, k'ẳng)	Variété de piment sauvage.
KHENG	1 — Dur (matière résistante). 2 — Dur (de caractère), sévère, méchant.
Khỉ kheng	Sévère, méchant. (Terme populaire peu usité.)
KHẺNG khò, khỉng khò	Induire volontairement en erreur, déformer la vérité, mentir sans gravité. Voir pả pễ.
KHẼNG (k'ẳng)	Sorte de table à ouvrage (en bambou tressé, carrée, de 50 à 60 cm. de côté, pieds de 10 cm. de hauteur ; utilisée par les femmes tẳy).
KHẼP	—
Khẽp khẽp	Bruit de pas sur un plancher de bambou, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẵn khẽp khẽp	Produire le bruit ci-dessus.
KHỂ, khể ỏ, khể păy	Pousser ou enlever d'un coup de doigt, d'une chiquenaude.
KHỄ	Syn. de kẻ. (Peu usité.)
KHẾ	Fendre (dans le sens de la longueur en attaquant le côté et non le bout). Voir bon, phá, čắk.
Khế lô	Fendre du bois de chauffage.
Lô khế	Bois de chauffage en quartiers.
KHÊN	Roue ; volant (de machine).
KHỂT	1 — Chatouiller, chatouillement, subir des chatouillements. Syn. : k'êt.
Khết (tô)	2 — Espèce de grenouille (de petite taille, comestible, vit dans les rizières).
KHI, mả khi	Petites boules d'argent mises comme ornement sur certains costumes. (Existent en général sur l'épaule des robes tẳy. Syn. : khưiy, mả khưiy.)
KHÍ	Monter (à cheval). Syn. : khứiy.
Khí mà	Monter à cheval.
Mà khí (tô)	Cheval de selle. (Lit. : cheval à monter.)

KHỈ — 1 — Excréments, sécrétions, résidus.
2 — Déféquer. Voir aussi nỗ.

Khỉ hê — Diarrhée ; avoir la diarrhée.
Khỉ k'í — Être constipé.
Khỉ mũ, khỉ dăng — Sécrétions nasales.
Khỉ hu — Sécrétions auriculaires.
Khỉ ta — Sécrétions anormales des yeux.
Khỉ sút — 3 — Cire d'un certain insecte. (Les Tầy utilisent cette cire pour enduire leurs cordes d'arbalètes.)
Mẽng khỉ sút (tô) — Genre d'insectes diptères (produisant la cire ci-dessus).
Mẽng khỉ mu (tô) — 4 — Catharsius molossus (insecte coléoptère de la famille des scarabéidés. Lit. : insecte excréments de porc).
Mẽng khỉ k'ỗay (tô) — 5 — Copris corpulentus (insecte coléoptère de la famille des scarabéidés. Lit. : insecte bouse de buffle).
Mả khỉ ka (k'ẳng) — 6 — Espèce de fruit (petite baie non comestible).
Mả khỉ bẻ (k'ẳng) — 7 — Fruit du myrte. (Lit. : fruit crotte de chèvre.)
Ko mả khỉ bẻ — Myrte.
Mãi khỉ lék — 8 — Lim, bois de fer.
Khỉ hẫy — 9 — Cire à cacheter.
Khỉ tủ — 10 — Aluminium. Syn. : sa tủ, lêk băô.
Mă thó khỉ mẽô — 11 — Voir thố.

KHÌ, mẽng khì (tô) — Cigale. (Peu usité.) Syn. : mẽng khà.

KHIK — S'empresser, se précipiter (intervenir, exécuter avec précipitation)

KHIN — Tendre (v.) un fil, une corde.

KHÍNG — —
Pa khíng (tô) — 1 — Espèce d'hydrocyon (poisson d'eau douce, comestible).
Khíng kháng — 2 — Bruit de monnaie remuée, de verres choqués, ou bruits analogues (onomatopée).
Nẵn khíng kháng — Produire le bruit ci-dessus.

KHÍP, khíp tin (ăn, f.) — Sabot (des animaux. S'étend à tous les animaux ayant les pieds cornés).

KHO, hỡn kho (lang) — Magasin (de dépôt, de réserve), grenier.
Kho khảô (lang) — Grenier à paddy. Syn. : lăô.

KHÓ (k'ẳng) — 1 — Sorte de plateau en bambou tressé (sur lequel les Tầy disposent leurs offrandes aux génies au cours des cérémonies cultuelles).
Líng khó dỏ — 2 — Voir líng.
Lıng khó seng — Voir líng.

KHỎ — Pauvre, miséreux, misérable.
Khỏ hày — Très pauvre, très miséreux. On dit aussi khỏ lay.
Khỏ čăơ — Malheureux, avoir de la peine, avoir du chagrin. On dit aussi čèp čăơ.

Hỡn khỏ	Maison pauvre, intérieur miséreux.
KHÒ	Voir khẻng khò.
KHŌ	—
Pa khō (tô)	Espèce de perche (poisson d'eau douce, non comestible, voir pa bớ).
KHOM	Place (assignée).
KHÓP	1 — Espace de temps déterminé, cycle.
Khóp cỡ	Anniversaire, fin d'un cycle quelconque.
Khóp mừ	Décade, espace de temps de dix jours. (Du calendrier chinois, voir mừ).
Khóp pi	Cycle des années. Voir pi
Khóp	2 — Batée (d'une porte, d'une fenêtre).
Khóp	3 — Cercle inférieur des sièges tầy. Voir tẳng.
KHỚY	1 — Fuir (devant un danger ou devant quelqu'un ou quelque chose qu'on veut éviter).
	2 — Sauver, se sauver (d'un danger, d'un péril).
KHÔ (k'ảng)	Pont.
Khô cẫt	Pont de rotin. Voir vay cẫt.
Khô pẻn	Pont de bois. (Lit. : pont de planches.)
Khô mải	Pont en bois et bambou. (Lit. : pont de bois.)
KHỒ, khồ chồng	Entre-jambes d'un pantalon.
Dúp khồ chồng	Couture de l'entre-jambes d'un pantalon. (Le pantalon tầy ne comporte que trois coutures, une devant, une derrière et une à l'entre-jambes.)
KHỐ	Coupé en petits morceaux et cuit à la sauce.
Khổ	Fricasser, préparer un mets de la façon ci-dessus.
Ñắm khố	Viande fricassée.
Phák khố	Légume en sauce.
KHỖ	1 — Sec, mort (en parlant du bois ; voir aussi dō).
Nỗk khổ, nỗk khổ hon (tô)	2 — Espèce de huppe (oiseau).
KHỖ (tô)	Têtard (première forme de la grenouille ou du crapaud).
KHỖA	—
Nỗk khỗa (tô)	Faisan argenté.
Nỗk khỗa hồy	Espèce de petit faisan. (Lit. : faisan de ruisseau.)
KHÔN	Creux (cavité intérieure : bois, bijoux, etc.).
KHỒNG, kang khồng	Cour, place (en général : large espace, dans un village, dépourvu d'habitations).
KHỚP	1 — Mordre.
Khớp k'ềô	Crisser, grincer des dents.
Khớp mà (ăn)	2 — Mors (pièce de harnais).

KHƠ	—
Mả khơ (ko, k'ẳng)	1 — Aubergine (appellation générale).
Mả khơ	Variété d'aubergine (blanche).
Mả khơ sản	Variété d'aubergine (jaune).
Mả khơ hăm ngỗ	Aubergine violette. (Lit. : aubergine testicules de bœuf.)
Mả khơ kãng kỏp	Variété d'aubergine. (Lit. : aubergine menton de grenouille, en raison de sa forme.)
Mả khơ sủm	2 — Tomate.
Mả khơ lão (k'ẳng)	3 — Papaye. (Lit. : aubergine laotienne, parce que ce fruit fut importé du Laos en pays tãy.)
Ko mả khơ lão	Papayer.
Bỏ khơ lão (dông, čú)	Fleur du papayer (comestible).
Mả khơ thaô (k'ẳng)	4 — Noix (fruit).
Mả khơ thaô tãy	5 — Noisette. (Lit. : noix d'Europe.)
KHƠN	—
Bỏ khơn kheng	Espèce de fleur sauvage (comestible).
KHƠNG	Sorte de chevelu qui pousse sur le tronc de certains palmiers. (Ces fils, longs, souples et résistants, sont utilisés en vannerie. Détachés du tronc avec une mince couche d'écorce, ils forment une sorte de tapis que les Tãy — et surtout les Chinois — utilisent pour couvrir les bâts et comme pèlerine.)
Ko khơng	Palmier à écorce chevelue (ci-dessus).
Mả khơng	Fruit du palmier ci-dessus (non comestible).
KHỚNG	Voir kảy khớng.
KHỞNG	Jauni par la cuisson (pâtisserie, viande rôtie).
KHỚT	Attraper (atteindre) ; rattraper, rejoindre (en route).
Khớt kăn	A la même allure, à la même vitesse (marcher, courir).
Khớt čĩp čĩp	Serrer de pres (à la course).
KHƠY, yễt khơy, khơy mẽ	Faire le gendre. (D'après les coutumes tãy, le mari (ou futur mari) doit travailler dans la maison de sa femme pendant un certain nombre d'années : 5 à 10 ans suivant le rang de la famille des beaux-parents, jusqu'à 12 ans autrefois chez les familles nobles. C'est ce qu'on appelle « faire le gendre ». Ce n'est qu'après cette période que le mari amène définitivement sa femme chez lui et que le mariage est officiellement consacré, quoique les époux aient déjà à ce moment des enfants dans la plupart des cas. Exceptionnellement, un jeune homme noble peut, s'il le désire, emmener immédiatement sa femme à condition de verser une redevance aux beaux-parents ou de leur fournir un travailleur à sa place.)
Phô khơy (tô)	Fiancé (dans le sens de mari ou futur mari faisant le gendre).
Phô khơy	Se fiancer (jeune fille) ; être fiancee (sens ci-dessus).

Khơy mễ	Se fiancer (jeune homme), être fiancé (dans le même sens que ci-dessus).
Lũ khơy (tô)	Gendre.
Pĩ khơy, ảy khơy (tô)	Voir pĩ.
Nòng khơy (tô)	Voir nòng.
KHUM	1 — Amer (adj.).
Nó khum (dông)	Pousse de bambou amère. Voir nó.
Mả khum (k'ảng)	Fruit amer (petite baie sauvage très amère que les Tẫy consomment cuite).
Khum (ăn)	2 — Fosse. Syn. : bôm.
Khum	3 — Tourbillon (sur un cours d'eau).
Khum khum	4 — Bruit sourd d'éboulement, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẵn khum khum	Produire le bruit ci-dessus
KHÚN	1 — Trouble (adj. ; en parlant d'un liquide). 2 — Poussière.
KHÚT, khút din	Piocher, bêcher, remuer la terre à l'aide d'un outil quelconque.
Khút sôn	Bêcher le jardin.
Khút tãng	Ouvrir une piste.
Khút mẵn	Chercher des racines en fouillant la terre.
KHỨ, khứ hỡn	Entrait (charpente).
KHỪE	—
Nỗk khừe (tô)	Gelinotte.
KHƯIY, mả khưiy	Syn. de khi.
KHỨIY	Syn. de khí.
KHƯNG	—
Khưng khưng	Roulement de tonnerre lointain, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẵn khưng khưng	Produire le bruit ci-dessus.

K'

— K' ; K'O (tô) (parlé)	— Consonne double K' première. Voir tô
— K' ; K'Õ (tô) (parlé)	— Consonne double K' deuxième. Voir tô.
K'A (ăn. f.)	1 — Jambe, patte, pied (pour les objets).
K'a pản, pản k'a (ăn)	2 — Cuisse.
K'a	3 — Droit, droite (côté droit, main droite). Syn. : k'ôa.
Mãng k'a, tãng k'a	A droite, du côté droit
K'a, k'a kăn	4 — Ensemble, en même temps, en chœur, de concert.
K'a k'ép (tô)	5 — Scolopendre.
K'Á (ko)	1 — Cardamome. (Les jeunes pousses de cette plante constituent un legume apprecie des Tầy. La racine est utilisée comme épice et entre egalement dans la fabrication de l'alcool indigène.)
K'á	2 — Accorder définitivement la main de sa fille, permettre à celle-ci d'aller habiter définitivement chez son mari, ce dernier ayant déjà fait le gendre (voir khơy), ou versé la redevance convenue.
K'ám k'á (tô)	3 — Voir k'ám.
K'Ả	1 — Tuer.
K'ả	2 — Rayer, biffer, bâtonner (un écrit).
K'ả hò, k'ả hê kăn	3 — Se disputer, se quereller. Syn. : da kăn.
K'Ã, ñả k'ã	1 — Paillote (sorte d'herbe utilisée pour couvrir les cases indigènes).
K'ã, k'ã čám, k'ã pẫy	Paillote (l'herbe ci-dessus liée en plaques, prête à être utilisée).
Pẫy k'ã	Confectionner des paillotes.
Pá k'ã	Grand espace couvert de paillote, savane, jungle, steppe. Voir aussi lão.
K'ã	2 — Nom de famille tầy. Voir sín.
K'À	Médire, calomnier, diffamer.
K'Ā (ăn. f.)	Branche (d'arbre, de cornes de cerf), embranchement (d'un chemin).
Tãng k'ā	Embranchement d'un chemin. (On ne dit pas k'ā tãng.)
K'ÁM, k'ám pãy	1 — Traverser, franchir.
K'ám k'á (tô)	2 — Ptychozoon.
K'ÃM	1 — Parler (une langue On dit aussi pá et pong).
K'ãm tầy	Parler français.
K'ùy k'ãm	2 — Repondre (verbalement).
K'át k'ãm	3 — Voir k'at.
K'ẮM, k'ắm nả	A plat ventre.

K‘ẪM — Or (n.). Doré.
K‘ẫm bó — Or brut extrait d’un terrain aurifère. (Lit. : or de mine.)
K‘ẫm băơ — Or brut extrait de sables aurifères. (Lit. : or en feuilles.)
Čể k‘ẫm — Papier doré (utilisé dans les fêtes et cérémonies cultuelles).
Káp k‘ẫm — Mince feuille en peau de chèvre, dorée (utilisée pour les broderies tãy et chinoise).
Ko k‘ẫm hòy — Espèce d’arbuste sauvage (dont le bois est utilisé en décoction par les femmes après leur accouchement, comme reconstituant. Sa rareté et ses propriétés très appréciées l’ont fait dénommer k‘ẫm hòy : cent piastres d’or).
Mả mỗng k‘ẫm (k‘ảng) — Mangue dorée. Voir mỗng.
Mả ớt k‘ẫm (k‘ảng) — Piment doré. Voir ớt.
Nỗk kồk k‘ẫm (tô) — Voir kồk.
Nỗk yểng k‘ẫm (tô) — Merle mandarin. Voir yểng.
Tảô k‘ẫm (tô) — Tortue dorée. Voir tảô.

K‘Ẫ̄M — 1 — Après-midi ; soir, du soir.
Kang k‘ẫ̄m — Soirée, dans la soirée (du crépuscule jusqu’à l’heure du coucher).
K‘ẫ̄m nì, k‘ẫ̄m mã, mừ nì k‘ẫ̄m — Cet après-midi ; ce soir.
Mừ ngỗa k‘ẫ̄m — Hier soir.
Mừ ứn k‘ẫ̄m — Demain soir.
Sam čỡ k‘ẫ̄m — A trois heures de l’après-midi. (Les Tãy ignorent le nouveau cadran de 24 heures.)
Mẽng k‘ẫ̄m (tô) — 2 — Espèce de cigale. (Lit. : insecte du soir.)

K‘AN — 1 — Répondre. Voir aussi k‘ùy, k‘ùy k‘ãm (peu usités).
K‘an — 2 — Hache. (La hache tãy ne comporte que le tranchant en acier, tout le reste de l’outil est en bois. Syn. : k‘ôan, plus usité que k‘an.)
K‘an bo — Hache entièrement en acier. Syn. : k‘ôan bo.

K‘ĀN — Coller (fixer avec de la colle). Voir aussi čắp, nêô.
Ya k‘ān — Colle. Syn. : ya nêô.

K‘ĂN — Chanter (en parlant du coq).
Kảy k‘ăn — Le coq chante.

K‘ẲN, k‘ẳn den — Délimiter.
K‘ẳn vải — Délimiter au moyen d’une barrière, d’un repère quelconque.

K‘ẴN — 1 — Démanger.
K‘ẵn (ăn, f.) — 2 — Diguette (dans les rizières irriguées).

K‘ANG — Acier.

K‘ẢNG — Appellatif numéral des fruits et de la plupart des objets ronds ou à forme ramassée.

K'ÃNG	Mettre en ligne, en rang, en rangées ; aligner, ranger (dans le sens de mettre en rang). Syn. : tem.
K'ãng kăn	Alignés ; rangés (mis en rangs).
K'ÀNG	1 — Rester accroché, rester suspendu (au lieu de tomber à terre).
K'àng, k'àng k'õ	2 — S'étrangler, être gêné par une chose qui obstrue momentanément la gorge.
K'ÃNG, k'ãng he	Pêcher au filet (voir he) Syn. : k'ỗang, k'ỗang he.
K'AÔ, dón k'aô	Blanc. (Très peu usité ; voir dón.)
Chả k'aô	Voir chả.
K'AỔ	Voir hom k'aổ.
K'ÃÔ	Fétide, odeur fétide.
Ay k'ãô, min k'ãô	Exhaler une odeur fétide.
K'ÀÔ, ko k'àô, ko nôt k'àô	1 — Marante. (Les Tãy donnent le tubercule de cette plante aux chevaux comme tonique.)
Pa k'àô (tô)	2 — Espèce de poissons acanthoptères (poisson d'eau douce à peau lisse, à moustaches ; chair estimée, atteint 40 cm.).
K'ÃÔ (ăn)	Corne (d'animal. Non usité pour la corne des pieds).
Lãm k'ãô	Voir lãm.
K'ẮÔ, hô k'áô	Genou.
K'ẲÔ	1 — Entrer, pénétrer. Monter (dans les expressions : monter en voiture, monter en avion, etc.). Embarquer.
K'ẳô, k'ẳô ãô	2 — Prendre sous sa protection, prendre parti pour, défendre les intérêts de.
K'ẮƠ	Sec (non mouillé), séché. Voir aussi dó et khổ.
K'ÃP	Voir kắp k'ãp.
K'ĀP	1 — Emplacement.
K'āp	2 — Coup (au sens propre seulement).
Tỡ k'āp tỡ k'āp	Un coup à la fois, coup par coup.
K'ẮP	Chant, chanter (pour les personnes seulement).
K'ắp then	Voir then.
K'ắp mỗt	Chant rituel, litanies.
K'ắp màng	Chant de fête, de réjouissances.
K'ắp báô k'ắp saô	Chant d'amour.
K'ắp báô	Chant d'amour à l'adresse des jeunes hommes.
K'ắp saô	Chant d'amour à l'adresse des jeunes filles.
Bẳng k'ắp (k'ẳng)	Phonographe.
Pẻng k'ắp (ăn, f.)	Disque de phonographe.
Mẩy k'ắp (k'ẳng)	Appareil radiophonique. Syn. : mảy pả, mảy lũm.

K'AT, k'at vải	Ficeler, ficelé.
K'at păy	Ficeler (ou ficelé) sur toute la longueur, sur une certaine longueur.
K'ÁT, k'át păy	1 — Détérioré, cassé, troué, déchiré (en parlant d'objets en matière souple seulement). Voir tẻ, pé, či.
Hô čăơ k'át	2 — Avoir un grand chagrin, une peine déchirante. Voir hô čăơ.
K'át čăơ	3 — Mourir, mort (adj.). (Lit. : cœur cassé, expression imagée pour désigner la mort ; voir tay.)
K'át, k'át k'ăm	Divorcer. Syn. : hàng.
K'ẮT (ăn)	Petites traverses employées en vannerie pour donner la rigidité voulue à certains objets (fonds de paniers, sièges, etc.).
K'ắt vải	Mettre en place les traverses ci-dessus.
K'AY	1 — Vendre.
K'ay hi	2 — Se prostituer.
Kũn k'ay hi	Prostituée. Syn. : kũn dỉ.
K'ÁY	Accuser faussement, rejeter la faute sur une tierce personne.
K'ÃY, k'ãy ỏ, k'ãy păy	1 — Recracher (rejeter ce qu'on a dans la bouche).
K'ãy (tô)	2 — Buffle (appellation générale), bubalin. Syn. : k'õay, plus usité que k'ãy.
K'ãy thớk	Buffle mâle non castré.
K'ãy mē	Bufflesse.
K'ãy sứ	Bufflette.
K'ãy čaổ	Bufflon (déjà d'un certain âge).
K'ãy nòy	Bufflon (très jeune) ; buffle petit.
K'ĂY	1 — Graisse (des animaux, à l'exclusion du porc ; voir pĩ).
Tễn k'ăy (ăn, lĩm)	2 — Bougie, chandelle.
K'ẲY	Croix, croisillon.
K'ẳy, k'ẳy vải	Croiser, entrecroiser, faire des croisillons.
K'ẳy tin tẳng	Faire des croisillons en diagonales (comme la base des sièges tầy, d'où l'appellation « croisillon en pied de chaise »).
K'ẳy hỏng	Faire des croisillons inscrits dans des carrés ou rectangles.
K'Ẵ̄Y	Crasse, poussière amassée.
K'ẲY, k'ẳy k'ửn	Soulever légèrement, soulever en partie.
K'ẳy, k'ẳy ỏ	Ouvrir légèrement, ouvrir lentement (en parlant de la main fermée).
K'E	Nœud principal d'un filet.
K'Ẻ	—
Pa k'ẻ (tô)	Espèce de poissons acanthoptères (poisson d'eau douce à large tête, sans écailles, à chair jaune très estimée ; atteint 60 kilos. Appelé vulgairement « poisson mandarin »).

K'Ể	
K'ể, čữ k'ể	1 — Appeler, crier ; commander (lancer des commandements).
	2 — Dénommer ; appeler (dans le sens de dénommer), s'appeler (avoir nom).
Čữ k'ể	Nom. (On dit aussi čữ.)
K'ÊM	Lisière, bord ; tranche (d'un livre, d'une planche. Voir aussi k'ỏ).
K'EN (ăn, f.)	1 — Bras (du corps humain, d'une brouette, d'une charrette).
K'en	Avant-bras.
K'en nu	Haut du bras (de l'épaule au coude).
K'en sỏ (ăn)	Coude.
Kíu k'en (ăn)	Poignet (partie du bras).
K'en kíu (ăn)	Poignet (de la manche d'un vêtement).
K'en (ăn, f.)	2 — Manche (de vêtement).
K'en (ăn)	3 — Manivelle.
Ngữn k'en (tóng, ăn)	4 — Bracelet (pas forcément en argent, malgré la traduction littérale : « argent du bras »).
K'en, k'en vải	5 — Pendre, suspendre (dans le vide). Syn. : k'ưen, k'ưen vải. Voir hỏy.
K'ẼN, k'ẽn ỏ, k'ẽn ố mã, ñẵng k'ẽn	Se porter mieux, être mieux, aller mieux (santé améliorée. On peut mettre k'ữen à la place de k'ẽn).
K'ENG, mải k'eng (dủn, ăn)	Lattes, brins transversaux servant d'armature dans un panneau tressé, dans un objet en vannerie.
K'ĒNG	—
Póm k'ēng (ăn)	Mollet (partie de la jambe).
Nả k'ēng	Face antérieure de la jambe.
Kíu k'ēng	Partie rétrécie de la jambe au-dessus de la cheville.
K'EÔ	1 — Vert (couleur).
K'eô	2 — Vert (non mûr).
K'eô	3 — Vert (non sec, en parlant du bois, des plantes). Syn. : díp.
K'õn k'eô	4 — Voir k'õn.
Ta k'eô	5 - Voir ta.
K'ÉÔ (lim)	Dent. (S'applique également à certains objets pourvus de dents courtes : dents de scie, roue dentée.) Voir aussi fẵn.
K'ẻô nả ngẽ	Incisive (dent).
K'ẻô neng	Canine (dent).
K'ẻô k'ỗk	Molaire (dent).
Khỏp k'ẻô	Crisser, grincer des dents.
K'ẼP	Etroit. Voir aussi kảp.
K'Ê, ko k'ê, ko mả k'ê	Espèce de bananier sauvage. Voir aussi ko tong.
Mả k'ê (k'ảng)	Variété de banane sauvage.

K'ÊP — Voir k'a k'êp.

K'ÊT — Syn. de khêt.

K'Í — Voir khi k'í.

K'Ĩ — Mesure de longueur donnée par l'écartement maximum des extrémités du pouce et de l'index de la main. Voir aussi k'ữp.

K'ĩ — Mesurer de la façon décrite ci-dessus.

K'IM (mả) — 1 — Aiguille (aiguille à coudre ou autre petite tige métallique à l'exclusion d'autres sens).

K'im ñĩp — Aiguille à coudre (aiguille ordinaire).
K'im sẳm — Aiguille à broder (aiguille fine et courte).
K'im k'o — Crochet à tricoter.
K'im dan — Aiguille à tricoter ; crochet à tricoter.
Yẽt k'im, ñĩp k'im — Coudre (sens général). Voir ñĩp.
K'im têm — Aiguille à injections.
K'im dông hồ — Aiguille de cadran.
Pa k'im (tô) — 2 — Syngnathe (poisson d'eau douce, atteint 50 cm., chair peu estimée. Lit. : poisson aiguille).

K'ĨN — Faucille. Voir aussi lèn taô, k'ĩn.

K'ING — Gingembre.

K'ĨNG — Corps humain. Syn. : tô.

K'IU — Syn. de ay ơn.

K'O — 1 — Courbe, tordu, crochu, à profil brisé. Voir aussi kõt.

K'o (ăn) — Crochet.
K'o hỏy sở (ăn) — Portemanteau.
K'o lò (ăn) — Angle intérieur.
Sảy k'o — 2 — Manquant de sincérité, enjôleur. (Lit. : avoir les boyaux tordus.)

K'Ỏ — 1 — Phalange ; partie d'un membre ou d'un objet pliant, entre deux articulations.

K'ỏ (ăn, f.) — 2 — Nœud (du bois, intérieur et extérieur).

K'Õ (ăn) — 1 — Cou, gorge (partie antérieure du cou).

Hoy k'õ — Gorge (intérieure), gosier, pharynx, trachée-artère.
K'õ (ăn) — 2 — Goulot (d'une bouteille), étranglement de certains objets (vase, théière, lampe, etc).

K'Ò — Juste, exact (sans erreur).

K'Ố — Bord, abords, lisière. Voir aussi k'em.

K'Ỗ (k'ảng) — Grande cage, petit local sans toiture directe, pour l'élevage de certains animaux. Voir aussi lõp et lõk.

K'ỗ mu	Porcherie. (On peut dire aussi hỡn mu s'il s'agit d'une grande porcherie avec toiture directe. Les Tầy élèvent leurs porcs dans des sortes de cages en rondins, abritées sous l'habitation sur pilotis ou sous une toiture indépendante.)
K'ỗ nỗk	Volière. (Ne s'applique pas aux petites cages portatives.) Voir tủm.
K'ỗ lêk	Cage grillagée.
K'ON	Âme. Syn. : k'ôăn.
Phi k'on	Âme des morts, revenant. Syn. : phi k'ôăn. Voir phi.
K'ỎN (ăn, f.)	1 — Queue (de fruit).
K'ỏn nủ	2 — Voir nủ.
K'ÕN	1 — Qui a du jeu (pièce mal ajustée), qui oscille dans son logement (dent, pièce descellée).
K'õn, k'õn fẫy, fẫy k'õn	2 — Fumée. (Ici comme dans toutes les expressions qui suivent, on peut remplacer k'õn par k'ôẵn.)
K'õn	3 — Produit à fumer, tabac (sens général).
K'õn k'eô	Tabac. (Lit. : tabac vert. S'applique au tabac français ainsi qu'au tabac cultivé par les indigènes.)
K'õn keô	Tabac annamite (à goût spécial, en général légèrement opiacé). Voir yen thùng.
K'õn láp (ăn, lỉm)	Cigarette, cigare.
K'õn yang	Opium.
Čúp k'õn, kin k'õn	Fumer (du tabac ou un autre produit).
Čỏ k'õn	Pipe à tabac (pipe à eau des Tầy, faite d'un gros bambou contenant de l'eau et muni d'un petit fourneau qui peut contenir une pincée de tabac correspondant à deux ou trois aspirations). Voir aussi kó lèng et yên čhang.
K'ÒN	—
K'òn tí	Marteau. Voir tũy.
K'ŌN	—
Pa k'ōn sãy (tô)	Goujon (poisson).
K'ONG	1 — Propriété, bien (meuble ou immeuble), chose appartenant à.
K'ong	2 — Organe sexuel (dans les expressions ci-dessous seulement).
K'ong pō čãy	Organe sexuel de l'homme. (Expression distinguée, mais peu usitée.) Voir k'ōy et hăm.
K'ong mē ñing	Organe sexuel de la femme. (Expression distinguée, mais peu usitée.) Syn. : hi.
K'ÓNG	Coincé, retenu, immobilisé (en parlant d'un objet que l'on veut déplacer).
K'ÓT	1 — Mot (parlé ou écrit).
Tỡ k'ót tỡ k'ót	Mot à mot, mot par mot.
K'ót (k'ǎng)	2 — Nœud (à une corde, un fil, etc.).

K'ót, k'ót vải	Nouer (faire un nœud, faire un chignon).
K'ót	3 — Broder (genre de broderie tảy faite de petites boucles en relief ; voir sắm, séô).
K'ÕT	Curer, gratter, fouiller (à l'aide du doigt, d'une curette ou d'un outil quelconque). Voir aussi phăn, čim.
K'õt	Sculpter.
Hún k'õt	Sculpture (ouvrage. Lit. : image sculptée).
K'ỎY, kũn k'ỏy (tô)	1 — Serviteur à vie. (Ces domestiques, de race inférieure, sont achetés à raison de 5 à 20 piastres, ou même embauchés gratuitement, et restent au service de leurs patrons toute leur vie. Ce fait devient de plus en plus rare, mais autrefois chaque famille noble ou aisée avait ses serviteurs a vie, parfois des familles entières. C'était une sorte de régime féodal, qui existe encore chez les Tảy de Chine.) Voir aussi kũn čảơ.
K'ỏy	2 — Je, moi (d'inférieur à supérieur. Équivaut à l'expression « votre serviteur », voir ci-dessus. Voir aussi ku).
K'ÕY (mã)	Pénis. Syn. : k'ôãy. Voir aussi k'ong.
K'ÒY	Voir ngẳm hõt k'òy k'òy.
K'ÔA	Syn. de k'a (3e sens).
K'ÔAN (mã)	Hache. Voir k'an.
K'ôan bo	Hache. Voir k'an bo.
K'ÔÀN	Rendre la pareille.
K'ÔĂN	Âme. Syn. : k'on.
Phi k'ôăn	Voir phi k'on.
K'ÔẴN	Voir k'õn (2e et 3e sens).
K'ôẵn fẫy, fẫy k'ôẵn	Voir k'õn fẩy.
K'ôẵn k'eô	Voir k'õn k'eô.
K'ôẵn keô	Voir k'õn keô.
K'ôẵn láp	Voir k'õn láp.
K'ôẵn yang	Voir k'õn yang.
Čúp k'ôẵn, kin k'ôẵn	Voir čúp k'õn.
Čỏ k'ôẵn	Voir čỏ k'õn.
K'ỖANG	Nom de famille tảy. Voir sín.
K'ỖANG, k'ỗang he	Voir k'ăng.
K'ỖĂT	Voir k'õt.
K'ỖAY (tô)	1 — Buffle. Voir k'ãy.
K'ỗay lõng (tô)	2 — Trionyx (existe dans les rivières du Haut-Tonkin).
Mỡng K'ỗay	3 — Tuân-giáo (commune tảy noir de la province de Lai-châu, chef-lieu de châu).
K'ỖĂY	Voir k'õy.
K'ỖK	—
K'èô k'ỗk	Molaire (dent).

K'Ớ — Mot servant à exprimer le dégoût lorsqu'on sent subitement une mauvaise odeur.

K'Ỡ — Ardent (en parlant du feu).

K'Ờ — Menacer (proférer des menaces).

K'Ú — Combler de bienfaits ; gâter (sens de satisfaire les désirs).

K'ŨM — Taillant, tranchant (d'un outil).

K'ŪM, k'ūm du — 1 — Tâtonner de la main.
K'ūm, k'ūm ăô — 2 — Puiser à la poignée, prendre à la poignée (sur un tas).

K'UN (lĩm) — Poil, crin (des animaux), plume (des oiseaux), piquants (du hérisson, du porc-épic), laine (du mouton).
K'un ta — Cil, sourcil. (Lit. : poil des yeux.)
K'un dăng — Poil des narines, vibrisse.
Fảy k'un — Crin en vrac, laine en vrac.

K'ÚN — Chercher querelle.

K'ỦN (tô) — Insecte hémiptère vulgairement appelé « mouche jaune » (espèce de petite mouche de couleur jaune, très répandue dans la région tãy et dont la piqûre provoque, si elle est souillée, une véritable plaie très longue à guérir).

K'ŨN, k'ũn kăn — Mélanger (objets).
K'ũn kăn — Mélangés, en désordre.

K'ÙN — Rabâcher. Syn. : fẫm.

K'ÚT — Syn. de fan (1er sens).

K'ÙY — Répondre. Syn. : k'an.
K'ùy k'ăm — Répondre verbalement.

K'ƯEN, k'ưen vải — Voir k'en (2e sens).

K'ỮEN, k'ữen ổ, k'ữen ổ mã, ñẵng k'ữen — Voir k'ẽn.

K'ỮM — Froid (adj.), être froid. Voir aussi naô.

K'ƯN, k'ưn hảơ — Rendre (un objet à son propriétaire).

K'ỨN — Grimper, grimper à, monter, monter sur.
K'ửn, k'ửn mỡ — Monter (en marchant : monter une côte, une échelle).
Mả k'ửn — Voir mả.
A ñữk k'ửn — Sauter en l'air.

K'ỮN — Nuit.
Kang k'ữn — Au milieu de la nuit, dans la nuit.
K'ữn nì — Cette nuit, la nuit passée, la nuit prochaine.
K'ữn mừ ngõa — La nuit dernière.

K'ỮP — Mesure de longueur donnée par l'écartement maximum de deux doigts de la main : le pouce et le majeur. Voir aussi k'ĩ.
K'ữp — Mesurer de la façon décrite ci-dessus.

L

— L ; Ho lo (tô) (parlé)	— Consonne L première. Voir tô.
— L ; Lõ (tô) (parlé)	— Consonne L deuxième. Voir tô.
LA	—
Him la	1 — Syphilis.
Pin him la	Syphilitique.
Mõng La	2 — Sơn-la (chef-lieu de province, commune tãy noir. Ancien nom : Čẽng Lẽ).
La ay	3 — Honteux, confus, intimidé. Syn. : lăk ay. Voir aussi mêt nả, ñéng.
LÁ	Enrayé, dans l'impossibilité de fonctionner.
LẢ, lũ lả (tô)	1 — Cadet ; dernier-né.
Lả	2 — Terme d'affection pouvant se traduire par chéri, aimé, adoré. Voir mãk, hảk, pẽng.
LÃ	—
Mõng Lã	Muong La (commune tãy blanc importante, en territoire chinois, à quelques kilomètres de la frontière, en face le poste de Bản Nảm Kông).
LÀ	a. Mot à sens restrictif très étendu. Voir ci-dessous.
Là	1 — Sans raison, sans motif, sans justification.
Vảô là, pả là	Parler sans motif, dire des choses dont on n'est pas sûr.
Pả là pả day	Parler à tort et à travers.
Là	2 — Sans but, sans raison particulière.
Păy kõa là	Aller se promener sans autre but.
Là	3 — Sans rien faire.
Yú là	Être là sans rien faire.
Là	4 — Gratuitement, gracieusement, sans rétribution.
Yẽt là	Faire gratuitement, gracieusement.
Hảơ là	Donner gracieusement, gratuitement.
Là	5 — Seul, sans rien d'autre.
Kin khảô là	Manger du riz sans rien d'autre.
Là	6 — Sans rien, sans être pourvu des objets nécessaires.
Nõn là	Être couché sans literie, sans rien.
Là	b. Syn. de à.
LẮ	Inconnu, que l'on n'a jamais vu.
LẴ	Traîner, déplacer en tirant.
LẮK	1 — Intelligent.
Lắk ngõn	Adroit, débrouillard.
Lắk (ăn, dủn)	2 — Piquet (à enfoncer ou enfoncé dans la terre sans faire de trou au prealable).

LẴK
: 1 — Voler (prendre à autrui), dérober.

Lẵk
: 2 — En catimini, en tapinois, en cachette, à la derobée. (Placé avant le verbe.)

Sín lò lẵk
: 3 — Famille lò de voleurs. (Surnom donne à une famille originaire de Muong Nhié dont l'histoire est la suivante : Un des ancètres de cette famille avait toute sa vie volé son prochain ; au moment de sa mort, il fit jurer à ses enfants de l'imiter. Depuis, pour respecter ce serment et écarter le mauvais sort, chacun des descendants de cette famille vole, au moment de repiquer ses rizières, quelques plants de riz et, au moment de reconstruire sa case, quelques paillotes. Cette tradition est connue et respectée des autres habitants.)

Lẵk ay
: 4 — Syn. de la ay.

LÁM
: Flâner.

LÃM
: 1 — Empiéter, chevaucher (l'un sur l'autre).

Lãm
: 2 — Communiquer, transmettre (une maladie, le feu, etc.), passer de main en main.

LĀM
: —

Lām pòng
: 1 — Notable de la commune (ce terme n'est plus guère usité, voir kì mõk).

Nõk lām k'ăô
: 2 — Espèce de grand duc (oiseau).

LĂM
: —

Mỡng Lăm
: Muong Lam (commune tây noir de la province de Sơn-la, canton de Tuân-châu).

LẮM
: Dimension, taille.

Lắm dăơ, lắm tõ dăơ
: De quelle dimension ? De quelle taille ?

LẴM
: 1 — Appellatif numéral des troncs d'arbre abattus, des longues pièces de bois, ou objets du même genre.

Lẵm mải
: Bille de bois.

Lẵm
: 2 — Canne (végétaux).

Lẵm ỏy ; ỏy lẵm
: Canne à sucre.

LAN (tô)
: Appellation des neveux, nièces et petits enfants (en général).

Lan čãy
: Neveu, petit-fils.

Lan ñĩng
: Nièce, petite-fille.

LÃN
: Elaguer (sens propre seulement).

LÀN, nả làn
: 1 — Entêté, têtu, obstiné. (On dit aussi ẻ kheng).

Mỡng Làn
: 2 — Muong Lan (commune peuplée de Laotiens, de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop).

LẮN
: 1 — Effondrer, s'effondrer (sens propre seulement).

Lắn
: 2 — Tirer (sur la détente d'une arme).

LẲN
: Replier (faire un repli), remplier, ourler.

LẴN, mải lẵn	Espèce de petit bambou poussant par tiges isolées (constitue de véritables pépinières impénétrables. Est employé pour faire des cannes à pêche).
Pá lẵn	Espace couvert des bambous ci-dessus.
LẴN	Rouler sous la main, rouler entre les doigts, entre deux doigts (un objet quelconque).
LANG	Appellatif numéral des abris, des habitations quelconques, à l'exception des abris naturels. (Maison, cabane, tente, moustiquaire, etc.)
LÁNG, fảy láng	Genre de satin.
LÃNG, mả lãng (ko)	1 — Aréquier, arec.
Mả lãng (k'ẳng)	Noix d'arec.
Pũm lãng	2 — Voir pũm.
LÀNG	Laver (un objet. Ne s'applique pas à la toilette ni au lavage du linge). Voir sới et sãk.
LÃNG, ta lãng, kỏng lãng	Espace compris entre le sol et le plancher d'une maison sur pilotis. (C'est là que les Tầy abritent habituellement leurs animaux domestiques, leur réserve de bois de chauffage, de matériaux divers et le cercueil des vieillards de la maison.)
LĂNG, māng lăng, tãng lăng	1 — Derrière, en arrière, arrière.
Seô lăng	Suivre derrière.
Seô lăng kăn	L'un derrière l'autre.
Sa lăng	2 — Dos (ne s'applique pas aux objets).
Dúp sa lăng	Colonne vertébrale.
Săn lăng	Omoplate.
Lăng mử	Dos de la main.
Lăng tin	Dessus du pied.
Mả čhẩy lăng (k'ẳng)	3 — Rein, rognon.
LÁÔ	Très gros. Voir aussi lông.
LÃÔ, din Lãô, Mỡng Lãô	1 — Laos.
Lãô	Laotien (adj.).
Lãô, kũn Lãô (tô)	Laotien (n.).
Mả khơ lãô	2 — Voir khơ.
LAỒ	Tordre.
LĀÔ	Débroussailler.
LẲÔ, pá lẳô	Etendue herbeuse, savane, steppe, jungle. Jeune taillis, forêt de jeune taillis.
LẲÔ	Alcool, boisson alcoolisée.
Lẳô sêô	Alcool, liqueur distillée (en particulier : alcool de riz, de fabrication locale). Voir sêô.

Lảô vàng	Vin, liqueur fermentée (en particulier : vin de riz, de fabrication tẫy).
Lảô se	Alcool de palmier. Voir ko se.
Lảô deng	Vin rouge.
Lảô dón	Vin blanc.
Lảô mả ño	Vin. (Lit. : alcool de raisin ; appellation peu usitée, le raisin étant très peu connu des Tẫy.)
Lảô săm pẽng (F)	Vin de Champagne (imitation du mot français).
Lảô bê (F)	Bière (imitation du mot français).
Lảô van	Sirop.
Lảô mả čom	Citronnade.
LẴÔ, ko lẫô	1 — Sorte de roseau.
Bủng lẫô	2 — Voir bủng
Khảô kẫy lẫô	3 — Voir khảô.
LẲÔ, hỡn lảô (lang)	Grenier (à grains, et constitué par un local indépendant). Syn. : kho khảô.
Lảô sảng (ăn)	Grenier (d'habitation).
LÁP	1 — Cesser définitivement, perdre ou faire perdre définitivement (un défaut, une habitude).
Láp	2 — Ranger, empiler parallèlement (des objets de forme allongée en boîte ou en paquets : biscuits, cigarettes, etc.).
K'õn láp, k'ôẫn láp (ăn, lím)	3 — Cigarette, cigare. Voir k'õn.
Ko mải láp	4 — Espèce d'arbre forestier (droit, élancé, résistant aux termites, utilisé en charpente).
LÃP	—
Khảô lãp	1 — Voir khảô.
Bơn lãp	2 — Dernier mois de l'année. Voir bơn.
LẮP, lắp pãy	Fermer (en parlant des yeux).
Lắp ta	Fermer les yeux.
Nõn lắp	Dormir.
Nõn lắp pãy	S'endormir.
Lắp čẳng	Abaisser les paupières en détournant la tête en signe de désintéressement, de mécontentement (sincère ou simulé).
LẲP	Affiler, aiguiser (une lame, une pointe ; par frottement seulement).
LÁT	—
Pa lát (tô)	1 — Anguille de rivière. Voir yên.
Phảk sa lát	2 — Voir sa lát.
LÃT	Centre commerçant, agglomération de magasins de vente, marché. Voir aussi čờ.
Tỏk lãt	Aller au marché, se rassembler pour le marché.

Mừ tôk lãt	Jour de marché.
Don lãt	Plage du marché (plage de la Rivière Noire, en aval de Muong Té, où se tenait autrefois un marché important).
LAY	1 — Beaucoup.
Lay čăô (A)	2 — Lai-châu (chef-lieu du 4[e] Territoire militaire). Voir Mỡng Lãy.
LÁY	Conduire, diriger (un véhicule mécanique), barrer, gouverner (un bateau).
Kũn láy, pō láy (tô)	Barreur (sur une embarcation).
LÃY	1 — Rayé, hachuré, bariolé (sens général).
Lãy theô	Rayé, hachuré.
Lãy hỏng	Quadrillé, carroyé, à carreaux.
Lãy bố	A fleurs (étoffe, papier).
Lãy ñôk lãy ñáô	Bariolé.
Nằm sa lãy, nằm čĩ lãy	2 — Salive.
Mả teng lãy	3 — Voir teng.
LĀY	—
Kẻng lãy	Rapide important sur la Rivière Noire en amont de Lai-châu.
LĂY	1 — Couler, s'écouler (cours d'eau, liquide quelconque).
Lăy, lăy nằm	2 — Aller au fil de l'eau, aller à la dérive. Se noyer.
LẮY	Plat de l'épaule.
Pen lắy, dúp pẻn lảy	Omoplate.
LẴY (ăn, lim)	1 — Petit tube, petit tuyau (de très petit diamètre). 2 — Dard, aiguillon (des insectes).
LẲY	Saluer par inclinaison de la tête ; saluer avec les mains jointes (salut adressé aux chefs, aux mandarins, aux génies au cours des fêtes rituelles. Par extension, les Européens appellent improprement lảy les menus cadeaux qui accompagnent parfois les salutations).
Čăô lảy	Saluer dans les différentes formes ci-dessus (en s'adressant à des personnes).
LẴY, lãy pãy	1 — Chasser (en parlant d'animaux ou d'individus que l'on chasse d'un endroit qui leur est interdit). Voir aussi čhăp.
Mỡng Lẫy	2 — Muong Lai, Lai-châu (chef-lieu du 4[e] Territoire militaire. Centre du pays tảy blanc et autrefois chef-lieu du daô de Lai, voir daồ). Anciens noms : Čẽng Vai (pays du rotin), rive gauche de la Rivière Noire, et Čẽng Pán (pays du chanvre), rive droite.
LE (bảng)	Assiette, soucoupe.
Le lỡk	Assiette creuse.
Le nòy	Petite assiette, soucoupe.

LẼ	1 — Regarder obliquement sans tourner la tête (en général pour ne pas attirer l'attention).
Nỗk lẽ (tô)	2 — Perroquet.
LÈ	—
Mả lè (k'ảng)	Graines d'un certain arbre forestier (plates, de la grosseur d'un marron, renfermées dans des cosses atteignant 50 cm. de longueur. Séchées, elles sont utilisées pour une sorte de jeu de billes pratiqué par les jeunes femmes tảy).
Tó mả lè	Jouer au jeu ci-dessus.
Ko mả lè	L'arbre qui produit la graine ci-dessus.
LỄ	Changer, échanger, s'échanger (ne s'emploie pas lorsqu'il s'agit de changer de vêtements : voir thảy). Voir aussi phển.
Lễ kăn	Échanger l'un pour l'autre, s'échanger réciproquement.
LEM	Pointu.
LÉN	Fondre, faire fondre (en parlant de la panne que l'on fond pour obtenir la graisse ; voir ló).
LÈN	—
Lèn taô (C)	Faucille (de fabrication chinoise). Voir aussi kêô, k'ĩn.
LĒN	Courir.
Lēn pảy	Courir en s'éloignant.
Lēn mã	Courir en se rapprochant.
LẼNG	Dîner (n.) (repas du soir).
Kin lẽng	Dîner (v.) (prendre le repas du soir).
LÈNG	1 — Sec (en parlant du temps).
Fà lèng	Temps sec.
Mỗ lèng	Saison sèche. On dit aussi mỗ di, mỗ naô ; voir mỗ.
Pi lèng	Année sèche.
Kó lèng	2 — Voir kó.
LÉÔ, khảô léô	Grain (paddy ou autre céréale) destiné à la nourriture des chevaux.
LẺÔ (ăn, f.)	Écheveau ; faisceau (de cheveux : longue chevelure, de crins : queue des chevaux).
LẼÔ	—
Mỡng Lẽô	Muong Leo (commune peuplée de Laotiens, de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop).
LĒÔ	—
Mỡng Lēô	Muong Leo (commune tảy blanc de Chine sur le bord de la Rivière Noire, à un jour de la frontière. En relations de commerce avec le Tonkin, par la Rivière Noire).
LẼP	Fin (adj.), en parlant de cheveux, de fils, de tissus.
LĒT	Enduire la peau, badigeonner la peau (à l'aide d'une pommade ou d'un médicament quelconque ; voir aussi tã).

LỄ	Lécher.
Lễ ka mẽp ka mẽp	Lécher avidement (avec mouvements de la langue précipités).
LĒ	Permis par les coutumes, par les croyances.
Bắô lē	Interdit par les coutumes, par les croyances, sous peine de châtiments de la part des génies. Syn. : kăm.
LỂK	1 — Fer, fer blanc, tôle.
Lểk	Métallique (pour tout métal ayant l'apparence du fer).
Čỡ lểk, say lểk	Fil de fer, fil d'acier, câble d'acier.
Čỡ lểk nam, say lểk nam	Fil de fer ronce.
Lểk (lỉm, ăn)	2 — Épingle, clou à tête plate, pointe en fer ou en acier.
Lểk túm (lỉm, ăn)	Clou à grosse tête (de forme quelconque, sauf plate).
Lểk háng	3 — Grillage, toile métallique.
Lểk bǎô	4 — Aluminium. (Lit. : fer léger.) Syn. : sa tủ, khỉ tủ.
Kũn čăng lểk (tô)	5 — Forgeron, ouvrier en métaux. (Lit. : personne sachant le fer, mis pour : sachant travailler le fer.)
Lểk vản (ăn, lỉm)	6 — Tournevis.
Lểk čúp (ăn)	7 — Aimant.
Kỏn hin lểk fãy	8 — Silex. (Lit. : pierre de fer à feu.)
LỂNG	1 — Assurer la nourriture, subvenir aux besoins d'une personne étrangère à la famille directe.
Lểng	2 — Sorte de parrainage (voir ci-dessous).
Lũ lểng (tô)	Enfant qui, ayant, ou ayant eu, une santé précaire, a subi une sorte d'adoption fictive par un sorcier, pour tromper les génies et lui ramener la santé. (Peut se traduire par filleul.)
Pō lểng (tô)	Appellation donnée par l'enfant lũ lểng à son père adoptif d'occasion, sorte de parrain (voir ci-dessus).
LỄÔ	Buter contre, heurter, frôler. Voir aussi pān, túm.
LỄP (ăn, f.)	1 — Ongle, griffe.
Mả lễp mẽô (k'ảng)	2 — Espèce de fruit (petite baie sauvage portée par un arbuste épineux, d'où l'appellation « fruit griffes de chat »).
LI	—
Maô li, mà maô li	Âne. (N'existe pas en pays tãy.)
LÍ	1 — Droit (n.), coutume, droit coutumier.
Taỏ lí (tô)	2 — Maire d'une commune. (Lit. : gardien du droit, des coutumes.) Syn. : lí čởng (A).
Lí čởng (A) (tô)	Maire d'une commune. (On écrit habituellement ly-truong (en quốc-ngữ : lý-trưởng) et on prononce li čong, le mot maire n'étant pas utilisé.) Syn. : taỏ li.
Phó lí (tô)	Adjoint au maire d'une commune (au lý-trưởng). Syn. : taỏ phó.
Lí, ngữn lí	3 — Intérêts d'une somme prêtée.

LĨ	—
Khẩô lĩ	Maïs. Voir khâô.
Khẩô lĩ ón	Voir khâô.
Khẩô lĩ čhẻ	Voir khâô.
LÌ	Mesure de poids valant 0 gr. 0375. Voir pung.
LÍM	Appellatif numéral des fils, ficelles, cordes, cheveux, crins, poils et autres objets similaires : de certains objets longs et fins : épingles, pointes en fer, tiges de fer et autres objets analogues ; des serviettes, torchons, mouchoirs, écharpes, ceintures, bandes molletières, et autres objets de ce genre.
LĨM, lĩm du	Regarder. Voir aussi du.
LIN (tô)	Petit-neveu, petite-nièce. Arrière-petit-fils, arrière-petite-fille.
LĨN (ăn, lỉm)	1 — Tuyauterie, conduit, aqueduc, canalisation (souterraine, à ciel ouvert ou aérienne).
Lĩn nẳm	Aqueduc, conduite d'eau.
Nẳm lĩn	Eau amenée par canalisation.
Bủng lĩn (tô)	2 — Voir bủng.
LÌN (ăn)	1 — Langue.
Lìn kảy	2 — Luette. (Lit. : langue de poulet, en raison de sa forme.)
Čóp lìn mà	3 — Voir čóp.
Áng lìn	4 — Voir áng.
LĨN (tô)	Tatou (existe dans le Haut-Tonkin).
LÍNG (tô)	Militaire, troupier, tout individu faisant partie d'une troupe chargée de la défense ou de la police (à l'exception des gradés qui sont appelés par leur grade).
Líng khô đỏ (A)	Militaire (n.) ; tirailleur. (Appellation due à l'ancien costume des tirailleurs qui comportait une ceinture rouge dont l'extrémité pendait sur le ventre et qui se nomme khô đỏ en langue annamite.)
Líng khô seng (A)	Milicien (des troupes de la Garde indigène de l'Indochine. Appellation due aux mêmes raisons que ci-dessus, avec ceinture bleue).
Líng cơ (A)	Garde des mandarins (gardes armés mis à la disposition des mandarins indigènes).
Líng lè (A)	Planton des mandarins (n'ont ni armes ni uniforme).
Líng pắk tĩ yăng (F)	Partisan (indigènes armés et équipés, chargés de la sécurité des villages et formant en cas de besoins une troupe d'éclaireurs. On dit le plus souvent pắk tĩ yăng, imitation du mot partisan).
Líng tăy	Militaire européen.
Líng hỡ fẩy	Marin militaire. (Lit. : militaire de bateau.)
Líng čhe bin	Aviateur militaire.

Líng dõan (F)	Douanier. (Vient du mot français : douane, voir dõan.)
LĨNG (tô)	Singe (nom générique).
Lĩng deng	Sorte de sajou. (Espèce de singe de la famille des cébidés, petit, au pelage fauve, d'où son appellation singe rouge.)
Lĩng dăm	Sorte de macaque. (Espèce de singe de la famille des cébidés, de grande taille, au pelage sombre, d'où son appellation singe noir.)
Lĩng lũm	Loris paresseux. (On dit aussi hin lũm.)
LÌNG	Popeline (ou étoffe du même genre).
LÍU, líu ta	Fermer un œil.
LỈU	—
Mắ si lỉu (k'ăng)	Grenade (fruit).
Ko mắ si lỉu	Grenadier (arbre fruitier).
LÌU (tô)	Espèce de chinchilla.
LÓ (k'ăng)	1 — Moule (n. m.), creuset.
Ló	Mouler (mettre en moule), fondre (dans un creuset).
Ló, hõng ló (ăn)	2 — Caniveau, fossé d'écoulement.
LỎ, mà lỏ (tô)	Mulet.
LÕ (k'ăng, ăn)	1 — Cheminée (partie où l'on fait le feu), âtre, four.
Lõ fầy	Cheminée (sens ci-dessus), âtre.
Lõ béng	Four à pain.
Lõ fon	Four à chaux.
Lõ ngỏy	Four à briques.
Mỡng Lò	2 — Muong Lo (commune tầy noir de la province de Yênbáy. A 7 kilomètres de cette commune : immense grotte remarquable où les jeunes gens tầy de Muong Lo se rendent en pèlerinage d'amour tous les cinq jours pendant les 2e et 3e mois de l'année).
LÒ (k'ăng)	1 — Flacon, petite bouteille.
Lò fảy	2 — Rouler le coton cardé avant de le filer.
Lò fảy (ăn)	Petit rouleau de coton prêt à être filé.
Lò	3 — Terminaison qui, placée à la suite de certaines phrases impératives ou affirmatives, renforce le sens de ces phrases.
Lò kã, lò kà	Id.
Lò	4 — Nom de famille tầy. Voir sín.
Lò lẫk	Voir lẳk.
LỔ (k'ăng, ăn)	Cocon.
LÒM (k'ăng, ăn)	Clôture (de propriété), barrière, barricade.
Lòm	Clôturer (une propriété), barricader. Voir aussi kăng.

LON	Agir par oubli, par inadvertance (voir ci-dessous).
Lon vảô	Dire par inattention une chose que l'on désirait ne pas divulguer.
Lon yễt	Faire par inadvertance une chose que l'on désirait ne pas faire
Lon păy	Aller par oubli là où l'on désirait ne pas se rendre.
LỎN, kẻ lỏn	Nu (pour les personnes seulement).
Kẻ lỏn	Se mettre nu.
LONG	Tapisser ; recouvrir d'une housse, d'un tapis protecteur (meuble, siège), garnir, regarnir un cloisonnage (toit de pirogue, etc.).
LÕNG	—
Mu lõng (tô)	1 — Sanglier.
K'ồay lõng (tô)	2 — Trionyx (existe dans les rivières du Haut-Tonkin).
Mải lõng phảô	3 — Espèce de bois de fer (rouge, très dur, très lourd, très difficile à travailler).
LŌNG	Naviguer, conduire au fil de l'eau ; transporter par voie d'eau en descendant le cours d'une rivière.
Lōng hỡ	Conduire une pirogue, transporter par pirogue (en descendant le cours d'une rivière).
LÕP	Chèvrerie, bergerie (sens général).
Lõp bẻ	Chèvrerie.
Lõp yō	Bergerie.
LÓT (k'ảng, ăn)	1 — Bobine.
Lót măy	Bobine de fil.
Lót (k'ảng, ăn)	2 — Étui (de cartouche).
Lót dàn	Etui de cartouche.
Lót, lót lũ	3 — Avorter (sens propre seulement).
Ko mả lót	4 — Chalef. (Deux espèces connues en pays tầy, l'une donnant des fruits rouges, l'autre des fruits jaunes.)
Mả lót (k'ảng)	Fruit du chalef (voir ci-dessus).
LÕT, lõt păy	1 — Passer à travers.
Nảm ba lõt	2 — Mercure. Syn. : năm ngữn.
LÓY	—
Mỡng Lóy	Muong Loy (commune peuplée de Laotiens, de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop).
LÕY	Nager.
LÔ, mải lô	Bois de chauffage.
Lô dín, mải lô dín	Bois de chauffage de bambou. Syn. : dín, mải dín.
LỒ	—
A lồ	Exclamation qui marque la surprise, l'admiration.
LỐ (mả)	Pelle

LỖ, mē lỗ (tô) — Tante (femme du frère cadet du père, exclusivement).

LỒ (A), fảy lồ — Étoffe de soie du commerce (naturelle ou artificielle). Voir aussi dảy, pē.

LỒK — Arracher (de l'herbe, des cheveux, des poils, des crins), épiler, plumer.

LỖK, lỗk kảy (k'ảng) — Cage à poulets.

LÔM — Trop large. (Ne s'applique pas aux terrains ni aux locaux.)

LỖM — Recouvrir d'une housse, d'un tapis protecteur.

LÔN — —

Mỡng Lôn — Muong Luon (commune peuplée de Laotiens, de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop).

LỒN — Retourner (un vêtement, la doublure en dessus).

LÔNG — 1 — Gros (voir láô) ; de premier rang (en parlant de la femme), important, grand (de haute dignité, de hautes fonctions).

Mễ lông (tô) — Femme de premier rang.

Kôan lông (tô) — Grand chef, grand mandarin.

Sớ lông (phưn) — 2 — Robe. (La robe tẫy, noire ou de couleur foncée, est longue, large, plate, à manches longues et très serrées. Elle est garnie de divers ornements brodés, et parfois, chez certaines femmes nobles, d'une magnifique parure d'argent.)

Phi lông — 3 — Syn. de phi pá.

LỖNG (tô) — Dragon, chimère (animaux allégoriques, symboles de l'intelligence, de la force et de l'adresse).

Lỗng dăm — Dragon noir (symbole des qualités ci-dessus à un degre normal).

Lỗng dón — Dragon blanc (symbole des qualités ci-dessus au plus haut degré).

LỒP — Recouvrir un matelas avec un drap. (Les Tẫy qui couchent avec leurs vêtements ne se servent que d'un seul drap : toile de couleur, le plus souvent à carreaux, protégeant le matelas.)

Phả lồp (phưn) — Drap de lit (voir ci-dessus).

Măy phả lồp — Fil de coton préparé pour le tissage de la toile à drap.

Fảy phả lồp — Toile de coton a carreaux noirs et blancs (normalement destinée à faire des draps de lit ou des linceuls, préparés pour les personnes âgées avant leur mort).

LỖT — Syn. de póng (2e sens).

LƠ, lơ ỏ — Produire un reste (partage, remplissage d'un récipient insuffisant, etc.).

Lơ, lơ vải — Laisser un reste volontairement.

Păn lơ — Partager en laissant un reste.

Kin lơ	Laisser un reste d'aliments (ne pas manger ou boire tout ce qui est servi).
LỚ (tô)	Taon.
LỠ, lỡ du	Choisir (fixer son choix sans prendre).
Lỡ ăô	Prendre suivant son choix.
LỠK	Profond.
LƠM	Voir ngũ lơm.
LỞN	Brillant (adj.) (sens propre seulement), scintillant.
LỜN	—
Lờn čhởn	Malin, malicieux, farceur, plaisantin. Voir ko ke.
LƠNG	1 — Jaune.
Lơng phem phem	Jaune bilieux (en parlant du teint d'une personne).
Ya lơng, ya lơng tã	Teinture d'iode. (Lit. : médicament jaune, médicament jaune à badigeonner.)
Lơng (A), ngữn lơng	2 — Salaire, solde, appointements. Syn. : ngữn bơn.
Tẩy lơng	Convoi de solde, convoi de fonds (convoi d'animaux de bât transportant du numéraire.)
Lơng	3 — Voir mừ lơng.
LỚNG	Voir mừ lớng.
LỞNG	Voir mừ lởng.
LỠP	Prêt ; apprêter, terminer dans le temps donné.
LỠT	Sang.
Mĩ lỡt, pin lỡt	Menstrues. Voir hı.
LU	—
Lu yùng (ăn)	Corne molle de cerf.
LÚ	1 — Avoir un motif pour, avoir une raison pour.
Bảô mĩ lú sú	Il n'y a pas de raison à cela ; il n'y a aucune raison.
Mả lú pú (k'ảng)	2 — Chou-navet.
Mả lú pú lơng	Carotte.
LÙ	—
Ko lù, ko mả lù	1 — Espèce de mangoustanier sauvage.
Mả lù (k'ảng)	Variéte de mangoustan sauvage.
Sín lù	2 — Nom de famille tầy. Voir sín.
LŨ (tô)	Enfant, fils, fille (sens général). Petit de la femelle.
Lũ čãy	Enfant du sexe masculin, garçonnet, fils.
Lũ ñĩng	Enfant du sexe féminin, fillette ; fille (par rapport aux parents).
Lũ ó	Propre enfant (par opposition à enfant adopté).

Lủ téng, lủ čho	Enfant adopté, fils adopté, fille adoptée.
Lủ lẻng	Voir lẻng.
Lủ tãng	Enfant naturel. (Lit. : enfant des chemins.)
Lủ kồk	Enfant aîné, fils aîné, fille aînée.
Lủ lả	Cadet (des enfants), dernier-né.
Lủ kang	Enfant intermédiaire (né entre l'aîné et le cadet).
Lủ fa	Enfants jumeaux.
Lủ khơy	Gendre. Voir khơy.
Lủ pảơ	Bru.
LÚK	Syn. de bồng.
LUM	Perdre (au jeu, lorsqu'on joue de l'argent). Voir ñảy.
LÚM, lúm pảy	Passer à travers (un toit, un plancher), enfoncer, s'enfoncer (dans un trou, dans la terre molle, par son propre poids ou par une poussée directe).
LỦM	Naufrager, faire naufrage (sans que le bateau coule). Voir aussi čũm.
LŨM, fà lũm	Vent atmosphérique ; venter.
LÙM, lùm pảy	Tomber de sa propre hauteur. Voir aussi tôk.
Lùm mãy mãy	Tomber les uns sur les autres, tomber comme sous la faux.
LŪM	—
Ta lūm	Au sol, à terre, en bas.
LÚN	Se détacher par soi-même et tomber (cheveux, dents, fruits).
LÙN	S'échapper d'une marmite qui bout.
Lùn bẽt bẽt	Voir bẽt.
LŨN	—
Pa lũn (tô)	Genre de poissons stéleostéens (poisson d'eau douce, à peau noire, atteint 30 cm. ; chair estimée).
LUNG, lung tãng	Se perdre, perdre son chemin.
LÚNG, lúng ố	Vider (le contenu d'un sac, d'un panier en le retournant le bas vers le haut).
LŨNG	1 — Descendre.
Lũng pảy	Descendre en s'éloignant.
Lũng mã	Descendre en se rapprochant.
Lũng bơn	2 — Menstrues. Voir hi.
Lũng ố (tô)	3 — Oncle (frère aîné du pere ou de la mère ; mari de la tante : sœur aînée du père ou de la mère).
LŨP	Frotter légèrement avec la main, caresser.
LÚT	Manquer (sens de faire defaut, être en moins, ne pas se trouver là).
Lút čỡ	Manquer l'heure (l'heure fixée).

LỪ — 1 — Lư (subdivision de la race tầy ; parle une langue apparentée au tầy blanc et au laotien. Peuple surtout le Haut-Laos).

Mõng Lừ — 2 — Bình-lư (commune tầy noir de la province de Lao-kay, chef-lieu de canton).

LŨM, lũm sê — Oublier.

LỨN — —

Bảô lứn — Indistinctement (sans faire de différence), indifféremment, n'importe.

LỨNG (tô) — Espèce d'ours (de petite taille).

LŨNG — —

Lũng čỡ — Continuellement, sans cesse ; toujours (dans le sens de continuellement).

M

— M ; Ho mo (tô) (parlé)	— Consonne M première. Voir tô.
— M ; Mõ (tô) (parlé)	— Consonne M deuxième. Voir tó.
MA (tô)	Chien (appellation générale).
Ma pō	Chien (mâle).
Ma mē	Chienne.
Ma nòy	Très jeune chien, petit chien.
Ma čaô	Jeune chien (de quelques mois).
Ma nãi	Dingo, chien sauvage (à pelage fauve, n'attaque pas les hommes, mais ravage les troupeaux de chèvres et de porcs).
MÁ	Faire tremper pour ramollir avant la cuisson (riz, légumes secs).
MẢ	1 — Monter (en parlant des eaux), crue (n.), être en crue.
Mả	2 — Très (adv.), le plus, la plus (superlatif relatif).
Mả k'ứn	Prospérité et abondance (souhaits que les Tãy s'adressent en particulier au nouvel an et à l'inauguration d'une nouvelle case).
MÃ	Venir.
Ỏ mã	Sortir. Voir ỏ.
Song mã	Deuxièmement. Voir song.
MÀ (tô)	1 — Cheval (appellation générale).
Mà thớk	Cheval entier.
Mà ton	Cheval castré.
Mà mē	Jument.
Mà ón	Poulain, jeune cheval.
Mà nòy	Poulain, petit cheval.
Mà khúiy, mà khí	Cheval de selle.
Mà táng	Cheval de bât.
Mà lỏ	2 — Mulet. Syn. : lỏ.
Mà maô li	3 — Ane. Syn. : maô li.
Bỏ mà (dông, čú)	4 — Variété de phlox.
Mẽng mà (tô)	5 — Mante religieuse. (Lit. : insecte cheval, en raison de sa conformation.)
Mà čhõk (ăn)	6 — Majong (jeu chinois).
Nảm Mà	7 — Nam Ma (commune tãy blanc de la province de Laichâu, châu de Lai).
MĀ	1 — Terminaison employée à la suite du mot kò ou les mots lò kò dans le même sens que kã (voir ce mot).
Pả Mā	2 — Pa Ma (région du confluent de la Nam Ma avec la Rivière Noire, à 20 km. en amont de Muong Té, lieu remarquable par ses sources chaudes et sulfureuses).

MẮ (k'ảng) — 1 — Fruit. (Tous les noms de fruits sont précédés du mot ma, qui n'est pourtant pas un appellatif numéral. Les noms de fruits figurent à leur place alphabétique propre.)

Mắ (k'ảng) — 2 — Terme auxiliaire précédant le nom de tous les objets dont la forme se rapproche de celle d'un fruit (ci-dessous les principaux).

Mắ hẻp — Grêlon.
Mắ hing — Grelot. Voir hing.
Mắ bông — Clochette. Voir bông.
Mắ khả — Clochette. Voir khả (3[e] sens).
Mắ hăm — Testicules. Voir hăm.
Mắ ka dăn — Glande. Voir dăn.
Mắ čhảy lăng — Rein. Voir lăng.
Mắ yang yứt — Ballon. Voir yang.
Mắ bỗp — Pelote. Voir bỗp.
Mắ lè — Graine. Voir lè.
Mắ khi — Petite boule. Voir khi.
Mắ păt — Perle.
Mắ póm — Bouton (de vêtement).
Pa mắ mỡk (tô) — 3 — Seiche (mollusque).

MẴ — Appellatif numéral de tous les instruments tranchants, pénétrants (couteau, sabre, soc de charrue, pagaie ; outils divers).

MẴK — Aimer (d'affection, d'amour, par goût), aimer à, se plaire à. Voir aussi hắk.

MẢM — Ambitieux (adj.).
Kũn mảm — Ambitieux (n.), personne ambitieuse.

MÀM (k'ảng, ăn) — Rate (organe, chez les animaux). Voir pảng.

MẮM (A), nảm mắm — Saumure. — Les Tảy, comme tous les indigènes d'Extrême-Orient, font une assez grande consommation de saumure, de fabrication annamite (mắm tôm), de fabrication chinoise (nảm čảng), ou de fabrication locale (nảm mắm).
Mắm tôm (A) — Saumure de crevettes (de fabrication annamite. Les Tảy en fabriquent également en petites quantités).

MẮM — Conserve fermentée de poisson ou de viande (de fabrication locale ou annamite).

MAN — Chanceux (avoir de la chance).

MẢN (A) — 1 — Démissionner, quitter ses fonctions, libérer, ou se faire libérer, du service. Voir aussi yảng.
Líng mản (tô) — Tirailleur (soldat, garde, etc.) libéré du service ; réserviste.
Mản, mản kảô (lìm) — 2 — Pointe qui sert à fixer le chignon. (Le chignon des femmes tảy est fixé à l'aide d'une pointe à tête ou sans tête de 10 cm. de longueur environ, en os ou en ivoire, en argent, parfois en or.)

MÃN, mãn lũ	Enceinte (adj.), être enceinte; état de gestation, être en état de gestation.
MĂN	Stérile (en parlant des femmes, des animaux femelles et des arbres fruitiers).
MẲN	Solide, de bonne qualité.
MẴN	1 — Il, elle, lui.
Mẵn	Ils, elles, eux (en parlant des choses seulement). Voir čhâô.
Mẵn lâô	2 — Manioc. (Lit. : tubercule laotien, parce qu'il fut importé du Laos.)
Mẵn	3 — Tubercule d'igname. (Fournit un légume apprécié des Tảy et surtout des races montagnardes.)
Mẵn kép	Igname à chair blanche.
Mẵn deng	Igname à chair rouge.
Čỡ mẵn (ko)	Plant, tige d'igname.
Mẽng mẵn (tô)	4 — Espèce de criquet.
MẲN	—
Mả mằn (k'ảng)	Prune.
Ko mằn, ko mả mằn	Prunier.
MANG	Jurer, faire un serment, prèter serment.
MÃNG	—
Pa mãng (tô)	Genre de poissons acanthoptères (sorte de petit maquereau d'eau douce).
MÀNG	Démonter, démolir. Voir aussi pé.
MĀNG	Côté, direction (dans l'espace).
Māng nả	En face, devant. Syn. : tom nả, tăng nả.
Māng nả kăn	Face à face, en face l'un de l'autre. Syn. : tom nả kăn, tăng nả kăn.
Māng lăng	Derrière, en arrière. Syn. : tăng lăng.
Māng k'a	Côté droit, à droite, de droite, vers la droite. Syn. : tăng k'a.
Māng sày	Côté gauche, à gauche, vers la gauche, de gauche. Syn. : tăng sày.
Māng nì	Ce côté, ce côté-ci, de ce côté, de ce côté-ci, par ici. Syn. : tăng nì.
Māng nản	Ce côté, ce côté-là, de ce côté, de ce côté-là, par là. Syn. : tăng nản.
Māng dăơ	De quel côté, par où (interrogatif). Syn. : tăng dăơ.
MẲNG	Engraisser (devenir gras), grossir (personnes ou animaux).
MAÔ	1 — Crinière.
Mi maô (tô)	Voir mi.
Maô li, mà maô li (tô)	2 — Âne (n'existe pas en pays tảy).
MAỔ	Nom de famille tảy. Voir sín.

MẲÔ (A)	Mesure agraire valant 36 ares (10.000 mètres carrés annamites ou hectare annamite, voir thớ. Les Annamites écrivent mẫu et les Européens mau. Cette mesure a deux sous-multiples : le sào qui vaut un dixième de mẫu ou 3 ares 60 et le mẻng qui vaut un dixième de sào ou 0 are 36. Ces deux mesures ne sont pas utilisées par les Tầy).
MẴÔ, pin mẵô	Avoir le vertige, avoir un éblouissement, avoir le tournis, avoir des étourdissements.
Mẵô hô	Avoir le vertige, avoir des étourdissements.
Mẵô lẳô	Ivre, être ivre (de boisson).
Kin lẳô mẵô	S'enivrer de boisson.
Mẵô hỗ	Avoir le mal de mer.
Mẵô če	Malaise provoqué par les mouvements d'un véhicule terrestre.
Mẵô k'ŏn	Malaise, vertige, provoqués par l'usage du tabac ou de l'opium.
Mẵô saô	Fou d'amour.
Mẵô báô	Folle d'amour.
Mẵô k'ŏy	Eprouver un désir physique intense (chez l'homme. Expression vulgaire).
Mẵô hı	Eprouver un désir physique intense (chez la femme. Expression vulgaire).
MẴ̄Ô	Stomatite crémeuse ; muguet (maladie).
Pin mẵ̄ô	Etre atteint de la maladie ci-dessus.
MẮƠ	Amende ; infliger une amende.
MẲƠ	1 — Nouveau, neuf (adj.), récent, récemment, nouvellement. 2 — Prochain (dans le sens de nouveau). 3 — De nouveau, encore.
Tỡ mẳơ	La prochaine fois, une autre fois (dans le futur). Syn.: tỡ ná.
Bơn mẳơ	Le mois prochain.
Bơn mẳơ	Nouvelle lune, premier quartier de lune.
Pı mẳơ	L'année prochaine. Syn. : pi ná.
MẮƠ	Déteindre (perdre sa couleur), se decolorer.
MÃP	—
Mãp mãp	Apparaître et disparaître successivement et d'une façon repetée (en parlant d'une lumière ou des éclairs).
MẰ̌P	Voir ka mằp ta.
MÁT (ăn, lím)	Petit lien en bambou préparé pour transporter les poissons en brochette.
MĀT	—
Ko māt, ko mả māt	Plante grimpante dont la racine est utilisée en infusion pour les maux de poitrine.
Mả māt (k'áng)	Fruit de la plante ci-dessus (petite baie sauvage utilisée dans la préparation de la levure d'alcool; voir mả bơ).

MẮT (tô) — 1 — Puce.
Khảô ča mắt — 2 — Voir khảô.

MẮT — Ficeler, lier (plusieurs objets ensemble).

MAY — 1 — Signe d'écriture (vocalique, d'accentuation, d'intonation, voyelle. L'alphabet tầy comprend 17 signes vocaliques ou voyelles et un signe spécial peu usité. De plus, deux consonnes sont employées comme voyelles, l'une régulièrement, l'autre dans certains cas seulement. Voir tableau, page 9).
May — 2 — Marque (pour reconnaître), signe écrit quelconque, repère. Marquer (faire une marque), repérer (sens de marquer un repère).
May čắm — Point placé au-dessus d'un caractère d'écriture (voir tô) pour indiquer que ce caractère conserve son appellation propre. Ce point remplace ainsi la voyelle o ; il est maintenant peu usité.

MÁY — Syn. de bảô. (Peu usité.)

MẢY, pin mảy — Veuf (adj.).
Pō mảy (tô) — Veuf (n.).
Mē mảy (tô) — Veuve (n.).

MÃY — Voir lùm mãy mãy.

MĂY (lỉm) — Fil (en matières textiles exclusivement).
Măy fảy — Fil de coton.
Măy tăy — Fil de lin. (Lit. : fil européen.)
Măy dảy — Fil de soie.
Măy dan sở — Fil de laine. (Lit. : fil à tricoter.)

MẮY (k'ảng) — Machine, mécanisme ; mécanique (adj.).
Mắy ñīp — Machine à coudre.
Mắy k'ắp, mắy pẳ — Appareil radiophonique. (Lit. : appareil à chant, machine parlante.)
Mắy lũm — Appareil radiophonique, appareil radio-électrique. (Lit. : machine à vent.)
Pút mắy (ăn, dun) — Stylographe. (Lit. : plume mécanique.)

MẮY — Se consumer, brûler (v. n.) ; consumé, incendié.
Fẫy mắy — Brûler, se consumer (accidentellement), être la proie d'un incendie (voir čō).

MẢI — 1 — Bois (sens général).
Mải čing — Bois (bambou excepté).
Mải lô — Bois de chauffage. Voir lô.
Mải díp — Bois vert. Voir díp.
Mải dồ — Bois mort, bois sec. Voir dồ.
Ko mải — Arbre. Voir ko.
Hã mải (ăn, f.) — Racine d'arbre. Voir hã.

K'ā mǎi	Branche d'arbre. Voir k'ā.
Mǎi kāp kīp	2 — Voir kāp kīp.
MÈ	1 — Petite pousse intérieure du bambou.
Mè	2 — Fistule dentaire (par comparaison avec la pousse ci-dessus).
MĒ (tô)	1 — Femelle (adj.), femme (sens général).
Mē (tô)	2 — Femme (ayant des enfants ou, à défaut, femme d'âge mûr), mère (sens général).
Mē	Femelle (n.).
Mē ñīng	Femme (sens general). Voir ñing.
Mē í	Mère. Voir í.
Mē í nà	Marâtre. Voir í nà.
Mē pả	Voir pả.
Mē a	Voir a.
Mē lỗ	Voir lỗ.
Mē nà	Voir nà.
Mē yā	Voir yā.
Mē nãy	Belle-mère (du mari).
Mē mảy	Voir mảy.
Mē sứ	Voir sứ.
Ủ mē	Grand'mère maternelle.
Pō mē	Parents (père et mère).
Mē (tô)	3 — Microbe, bactérie. (Les Tây n'ont aucune notion de microbiologie, mais ils se sont rendus compte que la plupart des maux dont ils souffraient étaient dus à des êtres vivants, le plus souvent imperceptibles. Ils connaissent les microbes visibles à l'œil nu : celui de la gale par exemple.)
Mē nǎm	4 — Rivière, fleuve, cours d'eau d'une certaine importance. (On dit le plus souvent nǎm.)
Mē dāy (F) (k'áng, ǎn)	5 — Médaille, décoration (insigne. Imitation du mot français : médaille).
MĔK	—
Mĕk lỡt (ǎn, lím)	Veine, artère. Syn. : in lỡt.
MĔM	Tacher, salir accidentellement ; taché, sali accidentellement.
MÉN	Cueillir à la gaulée, cueillir au cueilloir (en parlant des fruits).
Māi mén	Cueilloir, gaule (pour cueillir les fruits).
MĔN	—
Mả mĕn (k'áng)	Variete de pamplemousse (gros, de forme oblongue). Voir mả pŭk.
Mả mĕn pan	Variété de pamplemousse (petit, doux).
MĒN	Vite, rapidement.
MÉNG. phǎk méng	Salade (légume cru quelconque mangé en salade).

MẼNG (tô)	Insecte. (Tous noms d'insectes, à part quelques rares exceptions, sont précédés de ce nom générique, qui n'est pas pourtant l'appellatif numéral. Les noms d'insectes figurent à leur place alphabétique propre.)
MÈNG	Agile.
MÉÔ	Cérémonie rituelle du culte (culte quelconque) faite en public dans les édifices cultuels : église, temple, pagode, etc. (Chez les Tẵy, cette cérémonie consiste en quelques incantations prononcées par un sorcier et en offrandes au génie du village (phi méô). Cette cérémonie n'a lieu qu'une fois par an, le 12e jour du 3e mois. Voir mo, puy, sin.)
Hỡn méô	Edifice cultuel public (église, pagode, etc. Les Tẵy qui ne pratiquent que le culte des ancêtres et de génies divers ne possèdent comme édifices cultuels publics — à part quelques centres importants — que des cases ordinaires avec quelques ornements des plus rudimentaires).
Kin méô	Fête annuelle du génie protecteur du village. Voir méô.
Phi méô (tô)	Génie protecteur du village, génie de la pagode.
MẼÔ (tô)	1 — Chat (appellation générale).
Mẽô pō	Chat mâle.
Mẽô mē	Chatte.
Mẽô nòy	Petit chat (jeune chat), chat de petite taille.
Mẽô ón	Jeune chat.
Mẽô pá	Margay, chat-tigre, chat sauvage. (On dit aussi hin mẽô.)
Mả thỏ khỉ mẽô	2 — Voir thỏ.
MÈÔ	Meo (adj. et n.) (race montagnarde du Haut-Tonkin. On dit aussi čhả mèô).
MÉP	Se baisser pour se dissimuler.
MỂ, say mể	Bretelle en rotin (bretelle de hotte, de paniers divers).
MỄ (tô)	Epouse ; femme (du mari).
Mễ lông	Femme de premier rang. (Lit. : grande femme.)
Mễ nòy	Femme de second rang. (Lit. : petite femme.)
Mễ pay	Femme de dernier rang.
Mễ tãng	Concubine.
Kớy mễ, tỏn mễ	Voir kớy.
Khơy mễ	Voir khơy.
Thảy mễ	Voir thảy.
Ngữn thảy mễ	Voir thảy.
Ảô mễ	Se marier. (Lit. : prendre femme.)
Phô mễ, phô mễ kăn	Epoux.
MÊN	—
Kaô mên	Cambodge ; cambodgien (adj.).

Din Kaô mên	Cambodge.
Kũn Kaô mên (tô)	Cambodgien (n.).
MẺN (A)	Vermicelle de riz. Voir aussi fưn thèô.
MẾT	1 — Fini, avoir fini ; terminé, avoir terminé ; épuisé (sens de tari, consommé entièrement). Voir aussi mùm et săm.
Mết	2 — Tout, tous, toute, toutes, complètement, entièrement, sans exception. Voir aussi tẵk.
Mết păy	S'user, s'épuiser (en parlant de choses consommables), se tarir.
Mết tĩng ká	Entièrement (ou totalement, complètement) fini, terminé, tari, usé, épuisé, (avec les mêmes sens que ci-dessus). Tout, tous, toute, toutes, complètement, entièrement, sans exception. Voir aussi tẵk.
Mết nả	3 — Voir nả.
MỄT	Capable de rester sous l'eau un long moment sans remonter.
MI (tô)	Ours.
Mi maô, mi mà	Ours brun des forêts. (Lit. : ours à crinière, ours cheval.)
Mí bon	Baribal, ours noir.
Mí ỏ	Ours des cocotiers.
MỈ	Voir thán mỉ.
MĨ	Avoir (v., sens de : posséder), en avoir ; il y en a.
MÌ	—
Ko mì, ko mả mì	Jaquier, arbre à pain.
Mả mì (k'ảng)	Fruit du jaquier (appelé vulgairement pain de singe).
MĪ	—
Pa mī (tô)	Espèce d'ablette (petit poisson d'eau douce, comestible).
MIN, ay min	Sentir mauvais, exhaler une mauvaise odeur.
MÍN	La vie, le destin. Voir čỗ.
MỈN (tô)	Porc-épic.
MÌN (tô)	Genre d'abeille des bois (de petite taille, qui produit un miel aussi savoureux que celui des abeilles domestiques).
MÍT, fáy mít	Tempe (partie de la tête).
MĨT	1 — Grain (de céréales, de sel, de sucre cristallisé, ou d'autres produits analogues).
Mĩt (mã)	2 — Couteau, poignard, coupe-coupe.
Mĩt tỗp	Couteau de poche, canif. (Lit. : couteau pliant.)
Mĩt vẽng	Coupe-coupe laotien ordinaire.
Mĩt dáp	Sabre.
Mĩt úm ngữn	Couteau argenté, coupe-coupe argenté, sabre argenté (dont le manche et le fourreau sont recouverts de plaques d'argent).

MO, mo phi	Cérémonie rituelle du culte des ancêtres. (Est faite à l'occasion d'une maladie ou à certaines dates déterminées : trois fois dans l'année. Consiste en quelques incantations prononcées par le chef de famille et offrandes au génie intéressé. Voir puy, sin et méô.)
MÓ (k'ảng)	Moulin à farine.
Mó	Moudre.
MỎ (dông, k'ảng)	Casserole, marmite, poêle (tous récipients servant à la cuisson des aliments, à l'exception des bouilloires ou récipients de ce genre).
Mỏ din	Marmite en terre cuite.
Mỏ čheng	Marmite en cuivre, large, évasée, à deux anses, sans couvercle.
Mỏ tóm	Marmite en cuivre, creuse, à une seule anse et avec couvercle.
MÕ	Consulter le sort, prophétiser, prédire. Syn. : sêng.
Kũn čãng mõ	Prophète, devin.
Mõ (ăn, lỉm)	Baguettes en bambou avec lesquelles le sorcier consulte le sort.
MÒ (k'ảng)	Morceau de bois creusé ou morceau de bambou, servant de tam-tam (d'appel, de contrôle, d'alarme).
MỔ	Brouillard.
MÓK	Moisissure.
Ổ mók	Moisir, moisi.
MỎM	Pensif ; triste (sens : avoir de la tristesse).
MÒM	—
Pa mòm (tô)	Espèce de gardon.
MON (k'ảng)	Oreiller, coussin d'appartement.
MÕN, mõn čhảy	1 — Jaune d'œuf.
Ko mõn	2 — Mûrier. (Les Tãy le cultivent pour la nourriture des vers à soie.)
Mả mõn (k'ảng)	Mûre (n.) (fruit du mûrier). Voir mả ka tum.
Ko mõn pá	Mûrier sauvage.
Mả mõn pá (k'ảng)	Mûre (n.) (fruit du mûrier sauvage).
MÒN (tô)	Ver à soie.
Lố mòn (k'ảng, ăn)	Cocon de ver à soie.
MONG	1 — Désert, solitude.
Mong	2 — Avoir peur (peur causée par la nuit, l'isolement). Syn.: yán.
Mong (F)	3 — S'absenter, s'échapper momentanément et clandestinement (vient du mot manquer).
MÕNG (phưn)	Senne (filet).

MÕNG	Correctement, clairement (en parlant de la façon de s'exprimer).
MÓP	Appuyer sa tête sur ses bras ou sur un objet quelconque, la face vers le bas.
MÕP, mõp mà (ăn, k'ảng)	Bride, bridon (harnais).
Čỡ mõp	Rêne.
MÕT	1 — Eteindre, éteint.
Mẽng mõt (tô)	2 — Lime-bois (insecte).
MOY (lỉm)	Poil (du pubis et des aisselles).
MÓY (A)	Chaque ; tout, toute, toutes (dans le sens de chaque).
MÕY	Voir sẩy mõy.
MÒY (tô)	Moi (race primitive du Sud de l'Annam).
Din Mòy, mỡng Mòy	Pays moi (voir ci-dessus).
MỐ	Danser (danse individuelle. La danse tảy ordinaire est individuelle, elle est pratiquée presque exclusivement par les jeunes filles, au son d'un tambourin parfois accompagné de gongs ou de cymbales). Voir aussi sẽ.
MỖ	Saison. (Les Tảy considèrent comme nous quatre saisons : voir ci-dessous.)
Mỗ sun, mỗ čhun	Printemps (premier au troisième mois).
Mỗ hẽ	Été (4e au 6e mois).
Mỗ thu	Automne (7e au 9e mois).
Mỗ dung	Hiver (10e au 12e mois).
Mỗ lèng	Saison sèche (correspond à la saison d'hiver).
Mỗ dı	Bonne saison (ou saison sèche, voir ci-dessus).
MỖ	—
Mỡng Mỗ	Muong Mo (commune tảy blanc de la province de Lai-châu, délégation de Muong Té. Ancien nom : Čẽng Khăn, pays des turbans).
MỘ́ (k'ảng)	Chapeau, casque, casquette, calotte, képi (coiffures masculines en général, à l'exception des larges chapeaux tressés : voir kúp, et des turbans).
Mộ́ tép	Képi, casquette rigide. (Lit. : coiffure à visière.)
Mộ́ kẽp mảô	Casquette souple.
Mộ́ kíp	Calotte (coiffure chinoise).
Mộ́ čên	Bonnet de police.
Mộ́ k'ăô	Bonnet de police à pointe. (Lit. : coiffure à cornes.)
Mộ́ póm	Béret. (Lit. : coiffure ronde.)
Mộ́ dan	Bonnet tricoté.
MỖ̃	—
Mỡng Mỗ̃	Mai-sơn (commune tảy noir de la province de Sơn-la, chef-lieu de châu. Ancien nom : Čẽng Yõng).

MỒN, mỏn vải	Replier, relever, retrousser (en parlant de vêtements, de literie).
Mỏn sút	Relever la moustiquaire.
Mỏn phả	Ranger la literie, faire le lit.
MÕN	Rire (v.), sourire (v.).
MÕNG, mắ mõng (k'ảng)	1 — Mangue (fruit).
Mắ mõng sên	Variété de mangue (fruit gros et savoureux).
Mắ mõng čay	Variété de mangue (peu différente de l'espèce ci-dessus).
Mắ mõng sủm	Variété de mangue (acidulee).
Mắ mõng k'ằm	Mangue doree (très petite, appellation due à sa couleur).
Mắ mõng pá	Mangue sauvage (comestible, de peu de valeur).
Ko mõng, ko mắ mõng	Manguier.
Ñõt mõng	2 — Violet (adj.). (Lit. : bourgeon de manguier, en raison de sa couleur violette.)
MỒT	Foule, attroupement, bande, troupeau. Syn. : phen, mú.
Tĩng mồt	Toute une foule, tout un troupeau, toute une bande. Syn.: tĩng phen.
MỖT (tô)	1 — Fourmi.
Mỗt sum sả	Fourmi rouge de grosse taille (se trouve surtout sur les arbres).
Mỗt dết	Fourmi noire de grosse taille (dont la piqûre est douloureuse et produit une enflure).
Mỗt lũm	Fourmi noire, petite (appelée « fourmi du vent » parce qu'on la trouve sur soi et qu'elle semble ainsi être venue avec le vent).
Mỗt dăm	Fourmi noire de petite taille (attirée surtout par les aliments).
Mỗt deng	Fourmi rouge très petite (attirée en foule par les choses sucrées).
Phi mỗt (tô)	2 — Génie des sorciers.
K'ắp mỗt	Prononcer les incantations rituelles aux cérémonies faites en l'honneur du phi mỗt (voir ci-dessus).
Pō mỗt	Sorcier (celui qui officie aux cérémonies ci-dessus).
Mē mỗt	Sorcière (celle qui officie aux cérémonies ci-dessus).
Čờng mỗt	Ensemble des accessoires utilisés pour les cérémonies ci-dessus.
MỒY	—
Mờng Mồy	Thuận-châu (commune tãy noir de la province de Sơn-la, chef-lieu de châu. Ancien nom : Čễng Di, Bon pays).
MỚ	Mot précédant parfois la terminaison yà donnant la forme interrogative (voir yà), mais n'ayant par lui-même aucun sens déterminé.
Mưng păy tĩ dăơ mớ yà	Où vas-tu ?

MỞ — 1 — Mot que l'on place devant certains pronoms personnels pour leur donner la forme du pluriel : k'ỏy (je) ou accentuer cette forme s'ils l'ont déjà : phū, hã (nous), čhão (eux). Forme également avec le mot sũ le pronom personnel de la 2e personne du pluriel. Voir ci-dessous.

Mở k'ỏy — Nous (d'inférieur à supérieur, la personne à qui l'on parle non comprise).

Mở phū — Nous (syn. de phū, voir sens de ce mot).

Mở hã — Nous (syn. de phū, même emploi que hã, voir ces mots).

Mở hẳô — Nous (la personne à qui l'on parle comprise. Syn. : hẵô).

Mở čhăô — Eux, elles (en parlant des personnes ou des animaux. Syn. : čhăô, bớ čhăô).

Mở sũ — Vous (en s'adressant à plusieurs personnes).

Mở — 2 — Ceux, celles (en parlant des personnes ou des animaux).

Mở nì — Ceux-ci, celles-ci (même emploi que ci-dessus).

Mở nằn — Ceux-là, celles-là (même emploi que ci-dessus).

MỠ — 1 — Aller, partir (pour un long parcours : lorsqu'on se dirige dans le sens inverse du courant des rivières principales ; pour un petit parcours : lorsque le chemin monte).

Mỡ — 2 — Monter (se déplacer en montant).

K'ửn mỡ — Voir k'ửn.

MỠ — Epoque, temps, moment, instant (pour fixer une date dans le temps, mais non un espace de temps).

Mỡ čảô mỡ day — Dans les temps les plus reculés.

Mỡ day — Dans les temps très reculés.

Mỡ kớn — Précédemment, il y a quelque temps.

Mỡ kớn nằn — Autrefois, naguère.

Mỡ tỡ kỉ — Il y a un instant.

Mỡ nì — A cette époque-ci, en ce moment.

Mỡ nằn — A cette époque-là, à ce moment-la.

MỠK, nằm mỡk — Encre.

Pút mỡk (ăn, lím, dủn) — Porte-plume, pinceau à écrire.

MƠN — —

Mỡng Mơn — Muong Muen (commune tảy noir de la province de Lai-châu, délégation de Điên-biên phủ. Ancien nom : Čěng Pao).

MƠNG, hōng mưng (ăn, f.) — Canal d'adduction d'eau, canal d'irrigation.

Nằm mơng — Eau d'irrigation, eau d'un canal d'adduction.

MỠNG — Commune (n.). — La commune tảy comprend en général plusieurs villages. Elle a à sa tête un lí cớng ou maire, secondé par un ou plusieurs notables : ki mỗk, et parfois un adjoint (phó lì). Chaque village a à sa tête un chef de village ou tao-bán. En pays tảy, les coutumes placent les chefs de villages avant les notables.

Phi mõng (tô)	Génie protecteur de la commune (donne lieu à une cérémonie annuelle au moment de l'ensemencement des rizières).
MỚT	—
Mải mớt	Espèce de bois (inutilisable en menuiserie).
MƠY	1 — Rosée, crachin très fin.
Mơy	2 — Neige (inconnue en pays tẫy).
Mơy kám	Crachin (pluie très fine et très dense).
MỚY	Ressembler à, comparable à.
Mớy kăn	Se ressembler.
MỠY (A)	Inviter.
Mỡy kin čhĩn	Inviter à un repas, à un banquet.
MỠY	Courbaturé, engourdi.
MU (tô)	Porc, pourceau.
Mu fố	Porc non castre, verrat.
Mu mẽ	Truie ayant déjà porté.
Mu lũng	Truie n'ayant pas encore porté.
Mu nòy	Jeune porc, petit porc.
Mu lõng	Sanglier.
MÚ	Syn. de môt.
MÙ	—
Bã mù (tô)	Accoucheuse, sage-femme de campagne. (Chaque commune tẫy est en principe dotée d'une bã mù ayant accompli un stage dans un hôpital.)
MỦM	1 — Cacher sous la main, cacher dans ses mains, obstruer à l'aide de la main, recouvrir de sa main.
Múm nả	Se cacher la figure dans ses mains.
Mẽng múm nả (tô)	2 — Genre d'insectes hémiptères aquatiques. (Lit. : insecte qui se cache la face, appellation due à sa conformation et expliquée par une légende tẫy.)
MÙM	Terminé, achevé (en parlant d'un travail. Voir aussi sám).
MUN	Poser sa tête (sur un oreiller ou sur un objet en tenant lieu).
MÚN	1 — Gris (couleur).
Mả mún (k'àng)	2 — Pêche. (Lit. : fruit gris.)
Ko mún, ko mả mún	Pêcher (n.) (existe dans certaines régions tẫy).
Mả mún pá	Pêche sauvage.
Ko mún pá	Pêcher sauvage.
Mừ mún	3 — Voir mừ.
MỦN	—
Mừ mủn	1 — Voir mừ.
Ko mủn, ko mải mủn	2 — Espèce d'arbre fruitier (dont la feuille très acidulée est consommée par les Tẫy, à la croque au sel).

MŨN	1 — Rond.
Bơn mũn	Voir bơn.
Mỡng Mũn	2 — Luân-châu (commune tày blanc de la province de Lai-châu, chef-lieu de canton. Ancien nom : Čẻng Tũn).
MÙN	Voir mừ mùn.
MÚNG (k'ång)	Corbeille à ouvrage (en rotin ou bambou tressé de fabrication annamite ; utilisée par les femmes tầy).
MŨNG	1 — Toit, toiture. Couvrir (munir d'une toiture).
Pa mũng (tô)	2 — Genre de poissons physostomes (poisson d'eau douce de grande taille, peut atteindre 30 kilos, peau noire, chair estimée).
MÙNG (k'ẳng)	1 — Abri de branchages que se font les laies ou les truies pour mettre bas.
Nỗk mùng hỗ (tô)	2 — Pie de paradis.
MŨP	Poser la main à plat sur (sans recouvrir entièrement : voir mùm).
MUY (k'ång, ăn)	Toit des pirogues (clayonnage en forme de voûte, en bambou, garni de feuilles de bananiers), ou toit analogue.
MŨ (fá)	Main.
Lăng mữ	Dos de la main.
Ong mữ	Paume de la main, creux de la main.
Ủng mữ	Renflement à la base du pouce, éminence thénar.
Ngăm mữ	Fourche des doigts.
Lãy mữ	Lignes de la main.
Păô mữ	Eminences de la base de la main (produites par le trapèze et le pisiforme).
Nìu mữ	Doigt de la main. Voir nìu.
Hô mữ	Pouce de la main.
Lễp mữ (án, f.)	Ongle de la main.
K'ỏ mữ	Jointures des doigts.
Pay mữ	Bout du doigt, extrémité du doigt.
MỪ	Jour (temps de 0 heure à minuit, espace de temps de 24 heures).
Mừ nì	Aujourd'hui.
Mừ ngã, mừ ngỗa	Hier.
Mừ sữn	Avant-hier.
Mừ sứn	Il y a trois jours. (On dit aussi dãy sam mừ.)
Mừ sửn	Il y a quatre jours. (On dit aussi dãy sí mừ.)
Mừ ngỗa mừ sữn	Il y a quelques jours. (On dit aussi dãy song sam mừ.)
Mừ kớn	La veille, le jour précédent.
Mừ lăng	Le lendemain, le jour suivant.
Mừ ứn	Demain.
Mừ ứn tứn čảô	Demain matin.

Mừ ứn k'ẫm	Demain soir.
Mừ hữ	Après-demain.
Mừ mùn	Dans trois jours. (On dit aussi kông sam mừ.)
Mừ mún, mừ lơng	Dans quatre jours. (On dit aussi kông síy mừ.)
Mừ mủn, mừ lớng	Dans cinq jours. (On dit aussi kông hả mừ.)
Mừ lởng	Dans six jours. (On dit aussi kông hôk mừ.)
Kông song sam mừ	Dans quelques jours, dans deux ou trois jours.
Khóp mừ	Décade (cycle des jours. Les noms des jours de la décade ne sont pas usités dans le langage courant).
Mừ dắp	1er jour de la décade.
Mừ hãy	2e id.
Mừ mững	3e id.
Mừ pớk	4e id.
Mừ kắt	5e id.
Mừ k'ốt	6e id.
Mừ hồng	7e id.
Mừ tảô	8e id.
Mừ ká	9e id.
Mừ káp	10e id. (jour de repos : voir káp).
Mừ ñẵt, mừ củ ñẵt (A)	Dimanche.
MƯN (tô)	Puce de volailles.
MỨN, mứn nững	Cent mille.
MỮN	Ouvrir (en parlant des yeux).
MỮN	Glissant.
MỮNG	Tu, te, toi, à toi ; vous, à vous (de supérieur à inférieur et d'égal à égal). Voir aussi sũ.
Mững kò	Voir kò.
MỮT	1 — Sombre (peu éclairé), obscur (sans lumière), ténébreux (plongé dans les ténèbres). Il fait sombre, il fait nuit.
Tì mữt	Endroit obscur, sombre.
Fà mữt	Temps sombre.
Bơn mữt	Pas de lune, sans lune, lune cachée.
Mữt	2 — Eternuer.

N

— N ; Ho no (tô) (parlé)	— Consonne N première. Voir tô.
— N ; Nõ (tô) (parlé)	— Consonne N deuxième. Voir tô.
NA	1 — Epaisseur ; épais (dans le sens : qui a de l'épaisseur).
Mắ na (k'ảng)	2 — Pomme-cannelle.
Ko bảơ na	3 — Espèce de plante sauvage (dont la feuille est utilisee par les Tãy pour soigner les brûlures).
NÁ	Mot employé pour attirer l'attention sur une chose, le plus souvent en la montrant du doigt. (Peut se traduire par : là, voilà, regardez là).
NẢ	1 — Visage, face.
Tom nả, tãng nả, tó nả	Devant, en face.
Tom nả kăn, tãng nả kăn, tó nả kăn	Face à face, en face l'un de l'autre.
Mết nả	Confus, avoir perdu la face. (Lit. : n'avoir plus de face. Voir aussi ñéng, lã ay.)
Nả	2 — Prochain (dans les expressions ci-dessous).
Pi nả	L'année prochaine. (On dit aussi pi mảơ.)
Tơ̄ nả	La prochaine fois, une autre fois (futur). Syn. : tơ̄ mảơ.
Nả (dông)	3 — Arbalète.
K'ẻô nả ngẽ	4 — Voir k'ẻô.
NÀ, pō nà (tô)	1 — Oncle (frère cadet de la mère).
Nà, mē nà (tô)	2 — Tante (sœur cadette de la mère).
Nà, nòng nà (tô)	3 — Beau-frère, belle-sœur (frère ou sœur cadets de l'épouse).
Í nà, mē í nà (tô)	4 — Marâtre (appellation donnée par les enfants à une femme de leur père, épousée après la mort de leur mère ; appellation donnee par les enfants de la femme de premier rang à la femme de second rang).
NẴ (tô)	1 — Loutre.
Nã (tón)	2 — Rizière.
Nã hờ	Rizière abandonnée, en friche.
Sồy nã	Impôt foncier. (Lit. : impôt des rizières.)
NẮK	Lourd. (Les superstitions tãy interdisent d'employer ce mot pour les personnes vivantes ; voir cũm.)
NAM (lỉm)	1 — Epine.
Ko nam ngở	Espèce d'arbre très épineux. (Lit. : arbre épine de requin.)
Bố nam ngở (dông, čú)	Fleur de l'arbre ci-dessus (comestible).
Lểk nam	2 — Fil de fer ronce : fil de fer barbelé.
NĀM	Boue, vase (n. f.) Syn. : pũng.

NĂM	—
Năm čằm nẻn	Soigneusement.
NẢM	Eau, l'eau, de l'eau, cours d'eau. (En tãy, tous les noms de rivières sont précédés du mot nảm et les noms de ruisseaux du mot hổy.)
Mē nảm	Fleuve, rivière, cours d'eau d'une certaine importance.
Nảm hổy	Voir hổy.
Nảm bó	Source (qui ne donne pas naissance à un cours d'eau).
Hô nảm	Source d'un cours d'eau.
Nảm bể	La mer.
Nảm nong	Voir nong.
Nảm búng	Flaque d'eau.
Nảm lăy	Eau courante.
Nảm di	Eau potable. (Lit. : bonne eau.)
Nảm dũk (A)	Eau malsaine.
Nảm mả, nảm nõng	Cours d'eau dont le niveau monte, cours d'eau en crue.
Nảm lúp, nảm thúm	Inonder, inondation.
Nảm tā	Eau pure, non bouillie.
Nảm lõk	Eau filtrée.
Nảm tủm	Eau bouillie, eau qui a chauffé.
Nảm fỗt	Eau bouillante, eau bouillie.
Nảm k'ữm	Eau froide.
Nảm hòn	Eau chaude.
Nảm ún	Eau tiède.
Nảm fà fưn	Eau de pluie.
Nảm mả hếp	Eau de grêle. (Utilisée par les Tãy pour la préparation de la levure pour l'alcool, voir bơ, et comme médicament pour les brûlures.)
Nảm keng	Soupe.
Nảm čẽ	Thé (boisson préparée).
Nảm ka fê (F)	Café (boisson preparée).
Nảm pĩ	Voir pĩ.
Nảm sủm, nảm čhōn čhủ	Vinaigre. Voir sủm.
Nảm mắm	Voir mắm.
Nảm čắm	Voir čắm.
Nảm čảng	Voir čảng.
Nảm bỏ	Voir bỏ.
Nảm mẫn kẽ	Lotion capillaire de fabrication chinoise.
Nảm yẫô	Voir yẫô.
Nảm yả, nảm čhẻ	Sperme.
Nảm nēô	Urine.

Nằm či, nằm či lãy, nằm sã lãy	Salive. (On peut supprimer le mot nằm.)
Nằm phửng	Miel. Voir phửng.
Nằm ỏy	Sucre. Voir ỏy.
Nằm mỡk	Encre. On dit aussi mỡk.
Nằm ta	Larme.
Nằm hớ	Sueur. On dit aussi hớ.
Nằm nủ	Lait.
NĂ̄M	Semer (par pieds espacés), planter (des tubercules). Voir ván, pủ.
NÁN	A l'article de la mort, à l'agonie.
NÃN	Lentement, doucement (dans le temps) ; tardivement, retarder.
NÀN (tô)	Canard carolin.
NẮN	Là (en désignant un endroit), à cet endroit-là.
Nẵo nẳn	Là-bas.
Kớn nẳn, mơ̄ kớn nẳn	Dernièrement, récemment.
NẴN	Bruyant, sonore ; faire du bruit, produire un bruit ; sonner (rendre un son).
NẲN	Là (à la suite des pronoms démonstratifs et substantifs, représentés en tây par l'appellatif numéral ou à défaut par le substantif lui-même, voir ci-dessous).
Tô nẳn	Celui-là, celle-là (en parlant des personnes, des animaux, des choses ayant pour appellatif numéral tô).
Mở nằn	Ceux-là, celles-là (en parlant des personnes exclusivement).
Ăn nẳn	Cela ; celui-là, celle-là (en parlant des choses ayant pour appellatif numéral ăn).
Mơ̄ kớn nẳn	Dans ce temps-là, à ce moment-là.
NANG (k'ẳng)	Chantier (pour installer quelque chose), support (placé sous un objet qu'on veut isoler du sol), rouleau (placé sous un objet lourd pour en faciliter le déplacement).
Mải nang	Pièce de bois pour les usages ci-dessus.
NÃNG (tô)	Princesse, titre donné aux femmes de famille noble. — Ce titre précède ou suit le nom ou l'appellation particulière (lien de parenté) de la femme. Voir taô.
Nãng saô	Jeune fille noble.
NĀNG	Bout, extrémité (d'une tige, d'un objet de forme allongée).
NĂNG	1 — Peau, cuir : écorce (on dit aussi năng mải), croûte (produite par la cuisson).
Čể năm năng	2 — Papier imperméabilisé (de fabrication chinoise).
Phẳk năng	3 Genre de liseron grimpant sauvage (comestible).
Mải năng dắm	4 Espèce de bois (souple, utilisé pour faire des manches d'outil. Lit. : bois à écorce noire).

NĂNG — S'asseoir, assis, être assis ; asseyez-vous.

NAÔ — Froid (n.), avoir froid, il fait froid ; froid (adj.) (lorsqu'on parle de la température atmosphérique. Voir k'ữm).
 Mõ naô — Saison froide.
 Naô fà — Froid atmosphérique.
 Naô čhẩy — Froid dû à la fièvre.

NÁÔ — Froncer.

NẢÔ (C) — Syn. de k'ả hô, dá.
 Nảô kăn — Voir dá kăn.

NAỒ — 1 — Syn. de nêồ.
 Ko càng naồ — 2 — Espèce d'arbuste sauvage (dont la feuille est utilisée comme remède contre la fièvre sous forme de bain, pour les jeunes enfants).

NẮÔ — —
 Hô nắô (ăn) — Pénil, mont de Vénus.

NÃÔ — Pourri ; gâté (en parlant de fruits, d'aliments ou autres produits).
 Nãô păy — Pourrir, se gâter (même sens que ci-dessus).

NĂƠ — Bouger, remuer, agiter, s'agiter.
 Din năơ — Secousse sismique, tremblement de terre. (Lit. : la terre bouge.)

NẴƠ — Là-bas, de l'autre côté, d'un autre côté.
 Nẵơ nẳn — Là-bas.

NÃP — Doublure (pièce d'étoffe).

NẴP — Compter (sens de nombrer), calculer. Voir aussi són.
 Nẵp du — Compter (des objets).

NÁT (ko) — Espèce d'arbuste sauvage (dont la feuille, très odoriférante, est utilisée comme remède contre les meurtrissures, les contusions).

NAY, nay càng (ăn) — 1 — Défense de l'éléphant femelle (sorte de chicot des éléphants femelles du Tonkin).
 Nay — 2 — Parler (en s'adressant à un génie, à un esprit).

NÁY — Haïr, détester, dédaigner.

NÃY — Voir mē nãy.

NẮY (tô) — Espèce d'écureuil. Voir tô hỗ.

NẴI (mã, lim) — 1 — Bobine du rouet (sur le rouet tãy : pointe en acier tenant lieu de bobine).
 Nẵi fẩy — Peloton de fil qu'on a enlevé de la bobine ci-dessus.
 Ma nẵi — 2 — Voir ma.
 Pa nẵi (tô) — 3 — Genre de poissons physostomes (poisson d'eau douce, pouvant atteindre 10 kilos, à peau rayée, chair estimée).

Khãi nãi	4 — Voir khãi.
NE	Lentille d'eau.
Ne fãô	Variété de lentille d'eau.
NÉ	Exclamation qui sert à attirer l'attention sur un fait qui se reproduit et qu'on attendait ou un fait qu'on avait annoncé.
NEM (k'ång)	Sorte de pâté de fabrication tãy ou annamite. (Le *nem* tãy est fait d'un hachis de viande de porc crue et de lard cuit mélangé à une pâte de riz gluant. Le tout enveloppé dans des feuilles de bananier, fermenté pendant quelques jours, puis cuit pour être consommé.)
NẺM, nẻm sở (k'ång, ăn)	Sorte de bourrelet en pointe sur les épaules des corsages et robes tãy.
NẼN	Au point de. (Expression poétique employée seulement dans les chants ou conversations très sentimentaux.)
Hô čăơ k'át nẽn tay	Avoir le cœur brisé à en mourir, au point d'en mourir.
NENG	Voir k'èô neng.
NẺNG	—
Mả nẻng (k'ång)	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
NẼNG	Voir khe nẽng.
NẼÔ	Urine, uriner.
Nằm nẽô	Urine.
NÉP (mã, ăn)	Petite pince à deux branches. Voir aussi kĩm, kãp kĩp.
NẼP	Traverses accolées, enserrant un panneau ou un assemblage formant panneau (clôture, cloison, etc.).
NẾ	Avoir égard à, avoir des égards pour, avoir de la considération pour.
NỄ	Mot qui sert à attirer l'attention d'une personne à qui on veut parler ou montrer quelque chose.
NỂK	Plonger (v. a.), tremper, immerger (dans un liquide). Syn. : ník, čúm, čũp.
NỄN	Presser sur, appuyer sur, (faire pression).
NÊNG (k'ång)	1 — Goitre.
Nêng pỡ	Goitre très volumineux.
Mả nêng (k'ång)	2 — Espèce de fruit sauvage (poussant sur une sorte de liane, au bord des rivières. Ce fruit tombe dans les cours d'eau où les Tãy s'alimentent et passe pour être la cause de l'existence du goitre, d'où la similitude de noms. Les Tãy détruisent régulièrement cette plante lorsqu'ils la découvrent).
Ko mả nêng	La plante donnant le fruit ci-dessus.

NẾNG	—
Mẽng nếng (tô)	Dytique (insecte aquatique de la famille des dyticidés).
NỂNG	1 — Rouille, vert-de-gris, oxyde métallique.
Ổ nếng	Rouiller, se vert-de-griser, s'oxyder.
Nểng	2 — Syn. de thí.
NÊÔ	Adhérent, collant ; adhérer, coller (par soi-même), se coller (sens d'adhérer). Voir aussi čắp, k'ăn.
Nêô nók nók	Adhérer avec persistance.
Khảô nêô	Colle de pâte.
Nằm nêô	Colle liquide.
Ya nêô	Colle chimique.
San nêô	Papier collant.
NẾÔ	Blennorragie, urétrite.
Pin nếô	Être atteint de blennorragie, d'urétrite.
NÊỔ, nêổ mã, nêổ lũng	Incliner vers soi, abaisser vers soi (objets ayant un point fixe : tirer quelqu'un par le cou, tirer une branche). Syn. : naổ.
NỂP, nếp vải	1 — Fixer une épingle (ou une aiguille) sur ; fixer à l'aide d'une épingle.
Nếp, nếp păy	2 — Porter sous le bras.
Ya nếp (mã, ăn)	3 — Baionnette. (Vient du mot français.)
NẾT	Vertueux, modeste.
NÍ, ní ní	Voici (en désignant une chose d'une façon précise, avec insistance).
NỈ	Ici.
NĨ	Voir cà nĩ.
NÌ	Ci (à la suite des pronoms démonstratifs et substantifs, représentés en tầy par l'appellatif numéral ou à défaut par le substantif lui-même : voir ci-dessous).
Tô nì	Celui-ci, celle-ci (en parlant des personnes, des animaux, et des choses qui ont pour appellatif numéral tô).
Mở nì	Ceux-ci, celles-ci (en parlant des personnes exclusivement).
Ăn nì	Ceci.
	Celui-ci, celle-ci (en parlant des choses ayant pour appellatif numéral ăn).
Mừ nì	Aujourd'hui. (Lit. : jour-ci.)
NÍK	Syn. de nếk.
NỈNG	Envier, jalouser.
Nỉng kăn	Se jalouser.
NÌU (ăn, f.)	1 — Doigt.
Nìu mữ	Doigt de la main.
Nìu tin	Doigt du pied.



Nìu čì	Index (doigt), 2e orteil.
Nìu dồ	Majeur (doigt), 3e orteil.
Nìu kang	Annulaire (doigt), 4e orteil.
Nìu kỏy	Auriculaire (doigt), 5e orteil (ou petit orteil). Syn. : king kỏy.
Nìu	2 — Largeur de doigt (mesure de longueur).
Čỗ nìu	Longueur de doigt (mesure égale à la longueur de l'index).
NÍP	1 — Pincer à l'aide d'un outil.
Mẽng níp (tô)	2 — Forficule, perce-oreilles.
NO	Au complet.
NÓ (dông)	Pousse, jeune pousse (en parlant des plantes. Les Tãy consomment comme légumes une grande quantité de pousses de bambous d'espèces variées ; voir ci-dessous).
Nó khum	Pousse de mải khum (d'une saveur amère très prononcée ; se récolte aux 3e et 4e mois).
Nó čứt	Pousse de mải čứt (fade ; se récolte aux 3e et 4e mois).
Nó lẫn	Pousse de mải lẫn (se récolte aux 3e et 4e mois).
Nó hể	Pousse de mải hê (se récolte aux 5e et 6e mois).
Nó sãng	Pousse de mải sãng (se recolte aux 6e et 7e mois).
Nó hỏk	Pousse de mải hỏk (se récolte aux 6e et 7e mois).
Nó van	Pousse de mải van (de saveur sucree ; se récolte aux 6e et 7e mois).
Nó hãng	Pousse de mải hãng (la plus abondante ; se récolte du 7e au 12e mois).
Nó tãy	Asperge. (Lit. : pousse européenne.)
Nó yảng	Pousse de bambou séchée. (Les pousses, crues ou parfois cuites, sont coupées finement et séchées au soleil. Elles peuvent ainsi se conserver pendant plusieurs années.)
Nó nẫô	Conserve de pousses de bambou. (Les pousses, entières, sont suspendues au soleil ; elles noircissent et acquièrent une saveur particulière. Elles sont consommées au bout de 4 ou 5 jours et ne peuvent se conserver plus longtemps.)
Nó khóp	Conserve de pousses de bambou. (Les pousses, coupées finement, sont mises dans un bambou qu'on remplit ensuite d'eau, qu'on bouche et qu'on laisse ainsi pendant 3 jours. Les pousses acquièrent un certain degré d'acidité, elles sont ensuite lavées à l'eau fraîche et consommées.)
Nó súm	Pousses de bambou acidulées. (Les pousses coupées finement sont mises dans une jarre en terre cuite qu'on remplit d'eau légerement salee. Les pousses deviennent très acides et acquièrent à la longue un arome particulier. Elles sont consommees, en accompagnement, par petites quantités. Elles peuvent se conserver pendant plusieurs années.)

Nó héô	Conserve de pousses de bambou. (Pousses acidulées — voir ci-dessus — que l'on fait sécher au soleil et qui acquièrent ainsi une saveur particulière. Elles peuvent se conserver pendant plusieurs mois.)
Nó ổng	Espèce de tubercule sauvage (comestible).
NÕ (ăn, f.)	1 — Protubérance.
Nõ hu	Tragus.
Nõ kún	Coccyx.
Nõ čót (an, k'ảng, f.)	Clitoris. (Appellation vulgaire.) Syn. : tét.
Nõ hẽt (ăn, f.)	Corne de rhinocéros.
Nõ	2 — Terme placé en fin de phrase pour soumettre à l'approbation ce qu'on vient de dire. Voir aussi yỗ.
NỖ	Dehors, extérieur, en dehors, au dehors, à l'extérieur.
Păy nỗ	Aller dehors ; aller au cabinet d'aisance. (Terme distingué ; voir khi.)
Hỡn nỗ (lang)	Cabinet d'aisance extérieur.
Bỗng nỗ	Cabinet d'aisance d'appartement.
NÓK	Voir nêô nók nók.
NON (tô)	Ver de viande, asticot, ver des fruits (et espèces similaires).
NÕN	1 — Être couché, être allongé.
Nõn lắp	Dormir.
Čăơ nõn	Avoir sommeil.
Bỗng nõn	Chambre à coucher.
Čỡng nõn	Literie.
Čõng nõn (k'ảng)	Lit, couchette. (On dit aussi čõng.)
Nõn	2 — Se déposer.
NONG	1 — Stagnant.
Nong, nầm nong (ăn, k'ảng)	Lac, étang, mare, trou rempli d'eau stagnante.
Nong	2 — Pus.
Nong Héô	3 — Nong Heo (commune tày noir de la province de Lai-châu, canton de Tsinh-ho).
Nong Hẽt	4 — Nong Het (commune tày noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện-biên phủ. Lit. : lac des rhinocéros).
NÓNG	Maintenir dans une position anormale par traction ou pression.
NÕNG	Monter, être en crue (en parlant des eaux).
Nầm nõng	Cours d'eau dont le niveau monte, cours d'eau en crue. Syn. : nầm má.
NÒNG (tô)	Parent cadet.
Pĩ nòng	Voir pĩ
Pin pĩ nòng	Voir pĩ.
Pĩ nòng kăn	Voir pĩ.

Nòng čăy	Frère cadet.
	Cousin (fils des frères ou sœurs cadets du père ou de la mère).
Nòng ñĭng	Sœur cadette.
	Cousine (fille des frères ou sœurs cadets du père ou de la mère).
Nòng aô	Beau-frère (frere cadet du mari).
Nòng nà	Beau-frère (frère cadet de l'épouse).
	Belle-sœur (sœur cadette de l'épouse).
Nòng khơy	Beau-frère (mari de la sœur cadette ou de la cousine appelée nòng ñĭng, voir plus haut).
Nòng a	Belle-sœur (sœur cadette du mari).
Nòng pảơ	Belle-sœur (épouse du frère cadet ou du cousin appelé nòng čăy, voir plus haut).
NŌNG	Voir in nōng.
NÕT	—
Mả nõt (k'ảng)	Espece de fruit (petite baie sauvage comestible, sans valeur).
NÕY, mả nõy (k'ảng)	Espèce de concombre.
NÒY	1 — Petit. (Se place toujours après le substantif ou après l'appellatif numéral.)
Nòy čŏy	Voir čŏy.
Tô nòy	Petit (en parlant des personnes ou des animaux).
Dêng nòy, dêk nòy, é nòy	Enfants, les enfants (sens général).
Mẽ nòy	Femme de 2[e] rang.
Nòy	2 — Peu. Voir aussi čŏy.
Nòy nững	Un peu.
NÔ	—
Ko nô	Espèce de sycomore. Voir ko dơ.
Phảk nô	Jeunes pousses de l'arbre ci-dessus consommées comme legume.
NỘ, hu nộ	Sourd (adj.), être sourd.
Kũn hu nộ	Sourd (n.).
NỖK (tô)	Oiseau. (Tous les noms d'oiseaux sont précédés du nom génerique nŏk, qui n'est pas l'appellatif numéral. Ils figurent à leur place alphabétique propre.)
NỖN	Décortiqué, mais non nettoyé (en parlant du paddy).
Khảô nỗn	Paddy décortiqué et n'ayant pas encore subi les opérations de nettoyage.
NỖP (A)	Verser (fournir en paiement), livrer (des marchandises).

NỘT	1 — Barbe (des hommes et des animaux), soie tactile (des animaux).
Nột kãng	Barbiche, bouc (barbe. Lit. : barbe du menton).
Nột hĩm sộp	Moustache (chez l'homme. Lit. : barbe des lèvres).
Ñả nột bẻ	Sorte d'herbe sauvage (courte, poussant en petites touffes. Lit. : herbe barbe de chèvre).
Ko nột k'aổ	2 — Voir k'aổ.
NỖT	Sorte de pommade contre les gerçures de la peau (de fabrication chinoise).
NỒY	Voir Hà nồy.
NƠ	En haut.
Nơ nắn	Là-haut.
NỠ	Mot d'avertissement accompagnant un geste de menace ou d'un caractère extravagant. (Se répète souvent plusieurs fois à la suite.)
NỜ (A)	Dette.
Čìu nờ (A)	Endetté, être endetté.
NỚK	Voir ñà nớk.
NỜNG	Courbé, incliné, penché (pour les choses seulement. Pour les objets accrochés au mur : inclinés, penchés vers l'extérieur), incurvé (en parlant d'un fil ou d'une tige horizontale).
NỚY	Fatigué, fatigant.
NU (tô)	1 — Rat, souris (appellation générique).
Nu phễ	Souris.
Nu khum, nu pá	Rat de terre (sorte de mulot de grosse taille).
Nu vay	Rat d'égoût.
Nu tẻng, nu hỡn	2 — Cobaye, cochon d'Inde. (Lit. : rat élevé, rat de maison.)
K'en nu	3 — Voir k'en.
NỦ (k'ảng)	Sein, mamelle, pis.
K'ón nủ	Mamelon (bout de la mamelle).
Nũm nủ (ăn)	Poitrine (chez les personnes), partie du corps portant les mamelles (chez les animaux).
NÚM	Adulte (en parlant des personnes ou des animaux. Dans l'esprit des Tầy : période de la vie comprise entre l'adolescence et l'âge mûr, de 20 à 35 ans environ).
NŨM	—
Nũm nủ	Voir nủ.
NŪM	—
Mả nūm ngỗ (k'ảng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie non comestible).

NŨN, nũn ngìu — 1 — Capoc (ou kapok).

Nũn lẫô — 2 — Produit ressemblant au capoc, donné par une sorte de roseau : ko lẫô. (Les Tầy l'utilisent parfois pour remplacer le capoc.)

NŨNG — Vêtir (couvrir de vêtements, mettre sur soi), revêtir (un vêtement).

Hảo nũng — Vêtir (fournir en vêtements).

Nũng sở — Se vêtir, s'habiller.

NỬNG — Cuire à la vapeur. Voir hãy.

Nửng — Cuit à la vapeur.

NỮNG — Un (adj. numéral). (La langue tầy écrite possède pour ce mot, ou ce chiffre, un caractère idéographique. Nững ne s'emploie pas, après dix ou un multiple de dix, voir êt.)

NG

— NG ; Ho ngo (tô) (parlé)	— Consonne double NG première. Voir tô.
— NG ; Ngõ (tô) (parlé)	— Consonne double NG deuxième. Voir tô.
NGA	Fier, orgueilleux, coquet.
Pẳ nga	Vaniteux, prétentieux.
NGÃ	1 — Ivoire.
Ngã čàng (ăn, f.)	Défense d'éléphant.
Ngã, ko ngã	2 — Sésame. (Les Tầy fabriquent avec la graine de cette plante de l'huile à brûler.) Syn. : ngõa.
Mả ngã (k'ảng)	Fruit du sésame. Syn. : mả ngõa.
Ngã	3 — Brandir.
Mừ ngã	4 — Voir mừ.
NGĀ	—
Mả ngā (k'ảng)	Figue sauvage. Syn. : mả ngõa.
Ko ngā, ko mả ngā	Figuier sauvage. Syn. : ko ngõa, ko mả ngõa.
Phảk ngā	Feuilles de figuier sauvage, consommées comme légume.
NGÃM	Beau, joli. Voir aussi tô di.
NGĀM (ăn, f.)	Fourche (endroit fourchu).
Ngām	Fourchu.
NGẢM	Penser, réfléchir.
Ngảm du	Réfléchir à, étudier (une question).
Ngảm hōt	Songer à, penser à (porter sa pensée vers).
Ngảm hōt k'ỏy k'ỏy	Penser sans discontinuer à.
Ngảm hē, ngảm áô hē	Syn. de tão.
NGẢM	Couvrir (à l'aide d'un couvercle).
NGÃN	Revêche, dur, rébarbatif (en parlant d'une personne).
NGĀN, ngān kā	Tout, le tout, en tout. (Peu usité.) Syn. : tīng ká.
Ngān nì, ngān kā nì	Tout ceci. (On peut dire aussi tīng ká ăn nì.)
Ngān nản, ngān kā nản	Tout cela. (On peut dire aussi tīng ká ăn nản.)
NGAÔ	Miaulement particulier des chats en alarme (onomatopée).
Hòng ngaô	Miauler (dans le cas ci-dessus).
NGẢÔ (ăn, tô)	1 — Ombre portée, reflet. Voir aussi hūm.
Mẽng ngảô (tô)	2 — Espèce de scolopendre. Voir k'a k'ệp.
NGẢƠ (ăn)	Grain de poussière. Voir khún.

NGÃP, ngãp ngãp — Bruit de bâillement ou de respiration forcée (onomatopée).
Haô ngãp — Bâiller avec force.
Ha čǎo' ngãp — Respirer bruyamment.

NGẴP — Fermer sans verrouiller (rapprocher les battants d'une porte sans les fixer, rabattre un couvercle sans le fixer). Voir hắp.

NGÃT (ăn, f.) — Nageoire (des poissons, à l'exception de la nageoire de la queue).

NGÃY — Déjeuner (n. Repas. Le déjeuner chez les Tãy a lieu vers 8 ou 9 heures et le dîner vers 16 ou 17 heures. Vers midi on prend parfois une légère collation).
Čỡng ngãy — Déjeuner (n. Ce qu'on mange).
Yẽt ngãy, hẽt ngãy — Préparer le déjeuner.
Kin ngãy — Déjeuner (v.).

NGÀY, ngày nả — Détourner la tête ; se retourner (regarder derrière soi).

NGÃY — Facile, facilement.

NGẢY — Maintenant (à l'instant même), immédiatement, tout de suite. Syn. : khãi, khãi nãi, kắp k'ặp.

NGẲY — Soulever à l'aide d'un levier.

NGẼ — —
Mả ngẽ (k'ảng) — 1 — Mandarine (fruit).
Mả ngẽ béng — Variété de mandarine (petite, de forme aplatie, très acidulée).
Ko ngẽ, ko mả ngẽ — Mandarinier.
Mẽng ngẽ (tô) — 2 — Eurytrachelus titanus (insecte coléoptère de la famille des scarabéidés).

NGÈNG — Bomber le torse, se renverser, se renverser en arrière, se pencher sur le côté.

NGẼÔ — —
Mả ngẽô (k'ảng) — Letchi sauvage (fruit comestible).
Ko ngẽô, ko mả ngẽô — Letchi sauvage (arbre donnant le fruit ci-dessus).

NGĨN
Dảy ngĩn — Entendre.

NGÌU
Ko ngìu — Capoquier (ou kapokier).
Mả ngìu (k'ảng) — Fruit du kapokier (duquel on tire le kapok).
Nũn ngìu — Capoc (ou kapok. On dit le plus souvent nũn).

NGÕ — Cambrée (en parlant de la taille).
Yẽt kửn ngõ — Cambrer la taille.

NGỖ (ko, ăn, f.)	Germe (d'une graine, d'un tubercule).
Thồ ngỗ	Germes de haricots. (Spécialement cultivés pour la consommation : produit annamite et chinois. La germination est provoquée par immersion des haricots dans des récipients remplis d'eau.)
NGON	Savoureux (sens propre seulement).
NGÕN	1 — Voir lák ngõn.
Ngõn	2 — Rouler (en parlant d'une embarcation : éprouver les mouvements du roulis).
NGÒN (ăn)	Manche (d'une charrue. La charrue tãy ne comporte qu'un manche, adapté directement au soc, et rattaché à la haie ou flèche).
NGÒNG	Muet (adj.). (S'applique aux personnes et aux animaux.)
Kũn ngòng	Muet (n.), personne muette.
NGÕP	S'appuyer sur (et non pas contre, voir ing).
NGÓT	1 — Accablé de fatigue ; rompu (fatigué).
Phắk ngót (A)	2 — Breynia. (Légume cultivé par les indigènes. Syn. : phắk van.)
NGỎY (ăn, ton)	Appellation générale des briques, carreaux (en terre cuite ou analogues), tuile.
Ngỏy čhí	Brique. (Lit. : brique à bâtir.)
Ngỏy páy	Carreau (à carreler).
Ngỏy mũng	Tuile.
Ngỏy kẽt lĩn	Tuile creuse. (Lit. : tuile écaille de tatou, en raison de sa forme.)
Ló ngỏy (k'ẳng)	Moule à briques, à carreaux, à tuiles.
Pẳn ngỏy, ló ngỏy	Mouler des briques, des carreaux, des tuiles.
Lõ ngỏy (k'ẳng)	Four à briques.
Hỡn ngỏy (lang)	Maison en maçonnerie (briques ou autres matériaux).
NGÕY (ăn, f.)	Boulette que l'on fume en une fois (en parlant de l'opium ou du tabac dans la pipe indigène : voir čo k'õn) ; ce que l'on absorbe comme fumée en une aspiration (dans la pipe ordinaire ou la cigarette).
NGÕY	Paralysé (en parlant d'un membre).
NGỖ (tô)	Bœuf, vache (appellation générique), bovidés.
Ngỗ thớk	Taureau.
Ngỗ ton	Bœuf castré.
Ngỗ mẽ	Vache (ayant déjà vêlé).
Ngỗ sứ	Génisse.
Ngỗ nòy	Veau (bœuf ou génisse) ; petit bœuf, petite vache (de petite taille).
Ngỗ pá	Gaur, bœuf sauvage. (Le gaur existe en pays tãy.)
NGỖ	—
Nõk ngỗ (tô)	Cormoran.

NGỔA	Voir mừ ngỏa et mả ngã.
NGỖA	Voir ngã.
NGỖAK	Tourner la tête.
NGỔANG (tò)	1 — Espèce de criquet (de très grande taille).
Mả ngỏang (k'ảng)	2 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
NGỎENG	—
Ngỏeng hô	Agiter la tête de droite à gauche, faire non de la tête.
NGỖM	—
Ko ngỗm	Espèce d'arbre forestier (bois sans valeur).
Bỏ ngỗm (dông, čú)	La fleur de l'arbre ci-dessus (parfumée).
NGỔN, ko ngỏn	Espèce de plante vénéneuse (dont la feuille ressemble à celle du haricot, et portant de petites fleurs jaunes en grappes).
Ko phẳk ngỏn	Autre espèce de la plante ci-dessus (à fleurs blanches, feuilles comestibles).
Phẳk ngỏn	Légume constitué par la feuille de la plante ci-dessus.
NGỖNG	1 — Trompe (de l'éléphant), corne (de l'insecte ci-dessous).
Mẽng ngỗng (tô)	2 — Insecte coléoptère de la famille des scarabéidés. (Lit. : insecte à trompe, en raison de sa conformation.)
NGỠ (tô)	Espèce de requin d'eau douce (poisson sans écailles, vivant dans les grands fonds des rivières importantes, atteint plusieurs mètres).
NGỚM	Lent (manquant de vivacité), lambin.
NGỠN	Reste (quantité restant), le reste, les restes.
NGŨ (tô)	Serpent. (Tous les noms de serpent s'énoncent précédés du nom générique ngũ.)
Ngũ lơm	Python, boa (non venimeux. Une amusante légende conte les aventures galantes et féroces de ce serpent, personnifié).
Ngũ hẳô	Cobra (très venimeux).
Ngũ sing	Crotale (non venimeux).
Ngũ kán kāô	Elaps (serpent corail ; venimeux).
Ngũ pỗt	Pseudope (non venimeux).
Ngũ tễn	Couleuvre jaune (non venimeuse).
Ngũ ủng nẳm	Acrochorde (venimeux).
Ngũ k'eô	Nasique (très venimeux).
Ngũ say hā	Herpetodryas (venimeux).
Ngũ sa ỉng	Vipère (venimeuse).
Ngũ ỉng nẳm	Espèce d'acrochorde (très venimeux, d'existence aquatique, se montre peu. Passe pour être le roi des serpents).
NGŨM	Chercher à tâtons (dans un endroit caché à la vue, voir k'ữm).
Ngũm pa	Pêcher à la main, à tâtons.

NGÙM	Lutter (corps à corps) ; par force, de force, de vive force.
Ngùm kăn	Lutter corps à corps.
Ngùm ăô	Prendre de force.
Ngùm sỉ	Violer (une femme).
NGÙN	—
Mải ngùn (ko)	Espèce d'arbre forestier (bois sans valeur).
NGŨP	Voir kủm ngũp ngũp.
NGÚT	—
Ngút ngút	Par bouffées, sortir par bouffées (en parlant de la fumée).
NGŨ'N	1 — Argent.
Áp ngữn	Argenté. Voir áp.
Ngữn k'en (ăn, tóng)	2 — Bracelet (en argent ou non, malgré l'appellation littérale : argent du bras).
Ngữn	3 — Numéraire.
Ngữn čể	Papier-monnaie, billet de banque.
Ngữn kép	Monnaie en pièces d'argent d'une piastre (voir kép) ; monnaie en billets d'une piastre (par extension).
Kép ngữn	Pièce d'argent d'une piastre, piastre métallique.
Ngữn haổ	Petite monnaie d'argent ; petite monnaie métallique (par extension).
Ngữn kổk	Première mise de fonds ; capital (somme d'argent). Voir kổk.
Ngữn lí	Intérêts (d'une somme placée ou prêtée). Voir lí.
Ngữn bơn	Solde mensuelle ; salaire, solde (mensuelle ou non, payée en fin de mois ou périodiquement).
Ngữn kủ	Dette d'argent. Voir aussi nờ.
Ngữn kà	Capital engagé dans le commerce.
Ngữn kã	Prix (d'achat ou de vente). On dit aussi kã.
Ngữn kã sừ	Prix d'achat. (On dit aussi kã sừ.)
Ngữn kã k'ay	Prix de vente. (On dit aussi kã k'ay.)
Ngữn ỏ, ngữn yúng	Dépenses.
Ngữn k'ẳô	Recettes.
Ngữn čón	Bénéfice pécuniaire, gain sur la vente.
San tẻm ngữn (pẵp)	Livre de comptes.
Ngữn seng kẳng	Pièce d'argent d'une demi-piastre, ou cinquante cents.
Nằm ngữn	4 — Mercure. (Lit. : eau d'argent.) Syn. : nằm ba lõt.

Ñ

— Ñ ; Ho ño (tô) (parlé)	— Consonne double Ñ première. Voir tô.
— Ñ ; Ño (tô) (parlé)	— Consonne double Ñ deuxième. Voir tô.
ÑÁ	1 — Avoir de la répugnance pour, avoir de l'aversion pour, être degoûté de, en avoir assez de (de quelqu'un ou de quelque chose). Syn. : pót.
Ñá hảô	2 — Dépérir (en parlant d'une plante) ; s'appauvrir (en parlant d'un terrain).
ÑẢ	Herbe.
Ñả pēt	Gazon.
Ko ñả	Brin d'herbe.
Pá ñả	Prairie.
ÑÃ	1 — Ne pas (dans la forme impérative).
Án ñã (tô)	2 — Mandarin, homme vénérable.
Mỡng Ñã	3 — Muong Nha (commune tầy noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện-biên phú).
ÑÀ (A)	Maison. (Mot annamite non usité seul.)
Ñà nớk (A)	Gouvernement, administration (d'un pays), etat.
Hỡn ñà thơng (A) (lang)	Infirmerie, hôpital (syn. : hỡn ya. L'expression hỡn ñà thơng est un pléonasme, voir hỡn).
ÑĀ, ñā ŏ	Desserrer (un lien, une ceinture).
ÑAM	Poignée (ce qui peut contenir dans la main).
Ñam	Puiser à la poignée, prendre par poignées.
ÑẢM	Être habitué à, avoir l'habitude de. Voir aussi kứen.
ÑĂM (k'ăng, ăn)	Gong.
ÑĀM	Sacrifier (sens figuré), laisser se perdre.
ÑẮM	Viande.
Ñắm díp	Viande crue.
Ñắm súk	Viande cuite.
Ñắm pớy	Viande cuite et ramollie.
Ñắm tủm	Viande bouillie.
Ñắm čen	Viande rôtie, viande sautée.
Ñắm khố	Viande fricassée.
Ñăm pỉng	Viande grillée.
Ñắm píng kôăy	Viande rôtie (ou grillée) à la broche.
ÑẮM	Appât (sens propre seulement).
ÑĂ̄M	1 — Poser le pied sur, fouler aux pieds.
Ñă̄m	2 — Apposer une empreinte, mettre un cachet.
ÑÁN	Grossier, rèche (en parlant de cheveux, de fils, de tissus).

ÑÀN	—
Ko ñàn, ko mả ñàn	Longanier.
Mả ñàn (k'ảng)	Fruit du longanier.
ÑĂN	Se réjouir intérieurement du mal qui arrive à autrui.
ÑẲN, ñẳn dảy	Recevoir (un envoi). On peut dire aussi simplement dảy.
ÑĀNG	Marcher (v.). (Ne s'applique qu'aux personnes et animaux.)
Ñāng bát nững	Faire un pas.
Ñāng tỡ bát	Marcher au pas, aller au pas.
Ñāng tỡ bát tỡ bát	Marcher au pas cadencé.
ÑẰNG	1 — Encore (avec les sens suivants : idée de reste : il y en a encore ; idée de répétition, de supplément : donnez encore (dans ce cas est souvent employé avec mảơ, voir ci-dessous) ; jusqu'à présent : pas encore). Le mot ñằng se place toujours au début de la phrase.
Ñằng mĩ	Il y en a encore.
Ñằng hảơ, ñằng hảơ mảơ	Donnez encore.
Ñằng bảô mã	Pas encore venu.
Ñằng k'ẽn	2 — Voir k'ẽn.
ÑẢÔ	Tirer à soi brusquement, violemment.
Ñảô ỏ	Arracher brusquement, violemment ; enlever brusquement, violemment.
Ñảô ăô	Prendre brusquement, violemment.
ÑAỔ	Résidu d'un fruit, d'une plante, qu'on a pressés pour en extraire le jus. Syn. : ñở.
ÑẢƠ	Grandir, croître ; pousser (sens de croître). (Employé seulement lorsqu'il y a une idée de vie. Voir aussi ñữt.)
ÑÁP	Filandreux, difficile à mâcher (en parlant d'aliments), dur à ouvrir, à visser, à manipuler (par suite d'un ajustage défectueux, d'un frottement exagéré).
ÑÃP (k'ảng)	Tondeuse (instrument).
ÑẰT	1 — Voir mừ ñặt.
Ñằt pổn	2 — Japonais (adj.).
Kũn Ñằt pổn (tô)	Japonais (n.).
Din Ñằt pổn, mỡng Ñằt pổn	Japon.
ÑẢY	Reconnaître son infériorité, son incapacité.
ÑÀY	Transplanter, transférer, transporter.
ÑĂY	Fâcher, se fâcher, s'irriter, être en colère. Syn. : kik (peu usité).
Čāng ñăy	Coléreux, prompt à se fâcher, à s'irriter.
ÑẲY	Perdre (au jeu où l'on ne joue pas de l'argent, voir lum).

ÑÉ —

Mỡng Ñé — Muong Nhié (commune tãy blanc de la province de Lai-châu, délégation de Muong Té. Poste militaire depuis 1934, poste de Garde indigène de 1916 à 1934; fut attaqué par les pirates chinois en 1927. Ancien nom : Čẽng Čom, Pays des citrons).

ÑEM — Pincée (ce qui peut contenir entre le bout des cinq doigts réunis).

Ñem — Prendre une pincée, prendre à la pincée (dans le sens ci-dessus).

ÑĒN — Passer, passer à (de la main à la main); tendre à (sens de présenter : tendre la main, tendre un objet).

ÑENG — Retenir (sens de : ne pas laisser aller, arrêter le mouvement de).

Ñeng ăô — Saisir pour retenir (dans le sens ci-dessus).

Ñeng mã — Ramener à sa place, ramener en arrière, ramener ou faire revenir au point de départ (un individu qui fuit, un objet qui glisse).

ÑÉNG — Confus, avoir perdu la face. Voir aussi mềt nả, la ay.

ÑÉP — Voir keổ ñép ñép.

ÑỄ —

Mẽ ñễ — Syn. de mẽ sứ.

ÑỂT, čhứ ñểt — De premier ordre, de première qualité, de première beauté.

Čhứ ñểt — Premier, le premier, premièrement.

ÑỄT, ñễt sảơ — Tasser (réduire de volume).

ÑÍK, sộp ñík — Avoir la mâchoire supérieure apparente, en raison d'une malformation de la lèvre.

ÑÍNG — Serrer, fermer (en parlant des dents ou des mâchoires).

Ñíng k'ềô — Fermer les mâchoires, serrer les dents.

ÑĨNG — Du sexe féminin (en parlant des personnes).

Mẽ ñĩng, kũn ñĩng (tô) — Femme (sens général).

Lủ ñĩng — Voir lủ.

Pĩ ñĩng — Voir pĩ.

Nòng ñĩng — Voir nòng.

Lan ñĩng — Voir lan.

ÑĨP — 1 — Coudre (v.) (du linge, des vêtements, dans un sens général. Non employé s'il s'agit d'un bouton, voir čáp).

Ñĩp — 2 — Faire une couture à point devant, point arrière ou point piqué. Voir soy.

Ñĩp k'im — Faire des travaux de couture. Syn. : yểt k'im.

ÑO —

Mả ño (A) (pổ) — Raisin. (Le raisin est peu connu en pays tãy et ne l'était pas du tout autrefois. Il a été importé par les Européens dans les quelques endroits où on en trouve actuellement.)

ÑỎ — Écraser, aplatir (dans le sens de la hauteur).

ÑÕ, ñõ k'ửn — Soulever (sens propre seulement. Ne s'applique pas non plus à la poussière, ou autre chose légère, soulevée par le vent). Syn. : thày.

ÑÒM — Teindre.
  Ya ñòm — Teinture (produit chimique du commerce).

ÑÓNG — Parer, paré (d'atours, d'ornements) ; orner, orné ; décorer, décoré (sens de orner).

ÑÓP — Diminuer de volume à la cuisson (retrait).

ÑÓT — Nain (adj.).
  Kũn ñót (tô) — Nain (n.).

ÑŌT (ăn, f.) — 1 — Bourgeon, jeune pousse ; cœur (de certaines plantes).
  Ñōt mỗng — 2 — Voir mỗng.

ÑỔK (A) — Syn. de bớt.

ÑỖK — Lever, dresser (en parlant de la tête du cheval ou des animaux de même conformation. Se dit aussi de la proue à courbure très accentuée d'une embarcation).

ÑỚ — Chair ; pulpe.

ÑỞ — 1 — Sciure.
  Ñở mải — Sciure de bois.
  Ñở — 2 — Syn. de ñaổ.

ÑỠ — Demander aide pour un travail.

ÑƠN — Être écœuré (par des aliments trop gras exclusivement).

ÑƠNG — Voir ay ñơng.

ÑỦ, pin ñủ — Avoir la pointe refoulée (en parlant d'un clou, d'un piquet, d'un outil).

ÑÚK — —
  Ñúk ñúk — En foule, fourmiller (personnes ou animaux). Voir aussi yāô yāô.

ÑUM, ñum hảơ — Être plein d'attention pour, être aux petits soins pour.
  Čāng ñum — Prévenant, attentionné.

ÑỦM — —
  Ñủm mỗn — Rire sous cape.

ÑUNG, fảy ñung — Velours (étoffe).

ÑÚNG, ñúng ổ — Proéminer, pointer vers l'extérieur (en parlant des canines proéminentes chez certaines personnes, des crocs des animaux).

ÑỦNG — Emmêlé, enchevêtré.

ÑŨNG (tô)	1 — Moustique.
Mả ñũng (k'ảng)	2 — Espèce de fruit sauvage (petite baie sauvage comestible. sans valeur).
Ña̓ ñũng	3 — Sorte d'herbe sauvage (que l'on donne comme fourrage aux chevaux).
Ñũng phẻô (kản, ăn)	4 — Balai.
ÑỮN	D'un très grand âge (en parlant d'un vieillard).
ÑỮT	Grandir, croitre (en hauteur seulement).

P

— P ; Po (tô) (parlé)	— Consonne P première. Voir tô.
— P ; Põ (tô) (parlé)	— Consonne P deuxième. Voir tô.
PA (tô)	1 — Poisson. (Tous les noms de poissons s'énoncent précédés du nom générique pa ; ils figurent ici à leur place alphabétique propre.)
Pa lát (tô)	2 — Anguille. Voir lát.
PÁ	La forèt, la brousse, la savane, la campagne inculte (tout espace inculte ou couvert de forêt).
Pá ñả	Prairie.
Pá k'ã	Voir k'ã.
Pá lảô	Voir lảô.
Pá dung	Voir dung.
Phi pá (tô)	Génie des forêts. (Peut apparaître sous la forme d'une personne ou d'un animal ; très craint. Appelé aussi phi lông.)
PẢ, mē pả (tô)	1 — Tante (sœur aînée du père ou de la mère).
Pả, pī pả (tô)	2 — Belle-sœur (sœur aînée du mari ou de l'épouse).
PÃ	Porter à la hotte.
PÀ	1 — Faire des mouvements alternatifs du bassin d'arrière en avant.
Făk pà (k'ẳng, ăn)	2 — Large fourreau en rotin tressé (pour porter le coupe-coupe en bandoulière ou à la ceinture).
PẮ (ăn)	1 — Confluent.
Pắ mā	2 — Pac Ma (commune tăy blanc de la province de Lai-châu, châu de Quỳnh-nhai).
Pắ mā	3 — Voir mā (2e sens).
Pắ tẳn	4 — Bắc-tần-trai (commune tăy blanc de la province de Lai-châu, canton de Tsinh-ho).
Pắ, pắ kăm	5 — Parler. Voir aussi k'ăm, vảô, pũm.
Pắ pễ	6 — Mentir ; menteur (adj.). Voir aussi khẻng khò.
Kũn čăng pắ pễ	Menteur (n.). (Lit. : personne sachant mentir.)
PẴ, pẵ păy	1 — Se disloquer (en parlant d'une troupe, d'une réunion de personnes), se disperser, se débander. Syn. : sán. Se dissiper (nuages, brouillard). Syn. : sán. Écarter, disperser (les tisons d'un foyer pour en réduire l'intensité).
Mải pẵ	2 — Espèce de bois (de médiocre qualité).
PẮK	Introduire, faire pénétrer ; enfoncer (sens de faire pénétrer), planter (par simple pression). Voir aussi sũk. Fixer verticalement (un drapeau, un mât).

PẮK	—
Pặk tī yăng	Voir líng pặk tī yăng.
PÁM (ăn, f.)	Petit gonflement local des chairs (produit en général par la piqûre d'un insecte).
PẢM	Couper, abattre (de gros arbres). Voir aussi hảm.
PAN (ăn, f.)	1 — Verrou, loquet, targette.
Pan	2 — Être du même âge que. Syn. : čăp.
Pan kăn, pan dêô kăn	Être du même âge l'un que l'autre. Syn. : čăp kăn, čăp dêô kăn.
PÁN	Chanvre.
PẢN (ăn, k'ảng)	1 — Barrage, faire un barrage (pour dévier l'eau qui s'écoule).
Pản k'a, k'a pản (ăn)	2 — Cuisse.
PÃN	1 — Table. Syn. : cò sỡ.
Pãn	2 — Heurter violemment, accrocher, s'accrocher (par inadvertance, en passant). Voir aussi túm, lễô.
PÀN	Heurter, accrocher, s'accrocher à (en parlant d'une embarcation ou d'une chose qui flotte).
PĀN	Terme superlatif de comparaison, indéterminé.
Pin pān nì	Avec excès, comme tout, comme je ne sais quoi.
PĂN	Partager, diviser (pour le partage), répartir.
Păn kăn	Partager entre chacun.
PẮN	1 — Tourner (deux sens : tourner une manivelle, tourner en rond).
Pắn	2 — Filer (mettre en fil au moyen d'un rouet).
PẮN	1 — Presser, pétrir (dans la main).
Kăm pắn	2 — Voir kăm.
PẴN	1 — Rouler (sur soi-même), bobiner.
Pẵn, pẵn vải	Envelopper en roulant (un objet de forme allongée).
Pẵn	2 — Mille (nombre), millier.
Pẵn kảô	3 — Voir kảô (2ᵉ sens).
PẲN, pẳn vải	Retrousser en roulant (manche de vêtement, pantalon).
PẴN	—
Pa pẵn (tô)	Espèce de lotte (petit poisson d'eau douce sans écailles, comestible).
PANG	1 — Fête du « génie des sorciers » (phi mỗt). — Cette fête est célébrée au 3ᵉ mois par les sorciers et sorcières ; elle consiste en incantations rituelles (voir k'áp mỗt) et offrandes, le tout suivi des traditionnelles danses tãy.
Kin pang	Célébrer la fête ci-dessus ; la fête elle-même.
Hỡ pang (bảng)	2 — Embarcation à fond plat, d'une seule pièce (utilisée ordinairement comme bac).

PẢNG (k'ảng, ăn)	Rate (organe ; chez les personnes. Voir màm).
PÃNG	1 — Voir bỏ pãng.
Phi pãng	2 — Simulacre d'enterrement pour une personne décédée et inhumée ailleurs. (Toutes les cérémonies sont faites avec un cercueil renfermant un mannequin, exactement comme s'il s'agissait du corps du défunt.)
PÂNG	1 — A côté, aux côtés.
Pāng kăn	L'un à côté de l'autre, les uns à côté des autres.
Hêt pāng	2 — Voir hêt.
Ko pāng	3 — Espèce de bananier sauvage.
Mả pāng (k'ảng)	Variété de banane sauvage.
PĂNG	Payer, rembourser (en argent ou en nature).
PAÔ	Se charger de (d'une chose à réaliser), prendre la responsabilité de.
PÁÔ	Avertir, informer (le public ou un groupe d'individus).
San páô (bǎơ)	Avis écrit, journal d'information. Syn. : san túng.
PAỐ (ăn)	Cicatrice.
PAỖ (k'ảng, ăn)	Rabot (outil de menuisier). Raboter.
PAỔ	—
Mả paổ (k'ảng)	Coco (fruit), noix de coco.
Ko paổ, ko mả paổ	Cocotier.
Mả paổ k'ẫm	Variété de coco (cocotier de haute taille).
PĂÔ	Voir pāô mữ (à mữ).
PẮÔ	1 — Souffler (avec la bouche ou à l'aide d'un instrument). Jouer (d'un instrument de musique à bouche), siffler (à l'aide d'un sifflet à bouche).
Pắô	2 — Vide (adj.).
Nõk pắô khé (tô)	3 — Espèce de pic vert (oiseau).
PẮÔ	1 — Syn. de hảô.
Ko mả pảô	2 — Sorte de dioscorea. Voir mả baô.
Mả pảô (k'ảng)	Tubercule de la plante ci-dessus.
Nõk pảô (tô)	3 — Espèce de colombe.
PẴÔ	—
Pẵô ta (ăn)	1 — Arcade sourcilière.
Pẵô he	2 — Bord doublé d'un épervier (filet de pêche).
PẲÔ	—
Mải pẳô	1 — Espèce de bois (dur, souple, employé en particulier pour faire les pilons à décortiquer).
Pa pẳô (tô)	2 — Genre de poissons physostomes (poisson d'eau douce, à chair comestible, atteint quelques kilos).

PẲƠ	—
Lũ pẳơ (tô)	1 — Bru.
Pī pằơ, í pẳơ (tô)	2 — Belle-sœur (épouse du frère aîné ou du cousin appelé pī čãy).
Nòng pằơ (tô)	Belle-sœur (épouse du frère cadet ou du cousin appelé nòng čãy).
PÁP	1 — Jeter de hautes flammes, flamber (en parlant du feu), filer (en parlant d'une lampe).
Mả thổ páp	2 — Voir mả thổ.
PẴP	Relier (un livre, un cahier).
Pẵp san (pẵp, ăn)	Cahier, livre.
PÁT	Couper, découper (des aliments).
PÃT, pãt vải	Poser ou étendre en laissant pendre les deux bouts (en parlant d'objets souples : linge, vêtements, etc.).
PĂT	—
Mải păt	Espèce de bambou (petit, à tiges isolées, voir mải lẳn).
PẮT, pắt ăô	1 — Attraper (un animal en liberté, un malfaiteur).
Mả pắt (k'ảng)	2 — Perle.
PẴT	Fois. Syn. : tỡ (beaucoup plus usité).
PAY (ăn, f.)	Sommet, cime, pointe, extrémité.
Pay mīt	Pointe de couteau.
Pay pũ	Piton, sommet d'une montagne.
Mẽ pay	Voir mẽ.
PÁY	1 — Déployer horizontalement, étendre à terre, étendre horizontalement (ne s'applique pas aux personnes ni aux animaux).
Páy phả	Déployer le matelas, les couvertures. (Les Tãy roulent chaque matin leurs matelas et leurs couvertures et les déploient le soir pour se coucher.)
Phả páy (phưn)	2 — Matelas.
Phả páy pãn (phưn)	3 — Nappe de table, tapis de table.
Páy	4 — Frapper, éloigner, bousculer, culbuter d'un revers de main ; gifler.
Nõk páy pom (tô)	5 — Espèce d'oiseau (dont le cri est invariablement sur quatre notes).
PÃY	1 — Syn. de vảy.
Phi pãy (tô)	2 — Génie des femmes en couches (âme des femmes mortes en couches. Manifeste sa présence par des lamentations près de la tombe de l'intéressée ; inoffensif).
PĀY, pāy pāy	Partir sans avertir, partir clandestinement, s'enfuir.

PĂY — Partir, aller (pour un long parcours : lorsqu'on se dirige dans le sens général du courant des eaux ou qu'on passe d'une vallée dans une autre ; pour de petits parcours : sur un chemin descendant ou en palier). Voir mỡ.

Păy kớn nỡ — Au revoir, permettez-moi de me retirer (formule de politesse du partant, approximativement : « je pars d'abord, n'est-ce-pas ? »).

Kōy păy nỡ — Au revoir, bon voyage, bon retour (formule de politesse de celui qui reste ; approximativement : « partez doucement »).

Kōy păy di nỡ — Id. (approximativement : « partez bien doucement »).

PẲY — Syn. de pít (2ᵉ sens).

Pẳy kăn — Syn. de pít kăn.

PẲY — Déployer verticalement.

Phả pẳy (phưn) — Rideau (pièce d'étoffe), tenture.

PẴY — 1 — Assembler côte à côte pour faire un panneau, pour faire une bordure ; fixer côte à côte sur une bande-support. Faire du point de boutonnière (terme de couture).

Pẵy k'ã — Voir k'ã.

K'ã pẵy — Voir k'ã.

Pẵy dàn — Mettre des cartouches sur bandes.

Pẵy hũ mả póm — Confectionner une boutonnière.

He pẵy — 2 — Voir he.

PẴY, lũ pẵy, yưn pẵy — Population, habitant (n.). Gens du peuple (sens restrictif exceptant les familles nobles, avant l'occupation du pays par les Français). On dit aussi yưn, lũ yưn.

PÉ — 1 — Démolir, se démolir, s'effondrer (à l'exception de la maçonnerie) ; démoli, effondré, en ruines, tombant en ruines, détérioré, (habitations, meubles, objets confectionnés). Voir aussi màng.

Pa pé (tô) — 2 — Espèce de poissons acanthoptères (petit poisson d'eau douce, comestible, à peau lisse).

PẺ, pẻ k'ển — 1 — Croiser les mains derrière le dos.

Phủ pẻ k'ển — Attacher les mains derrière le dos.

Čhả k'a pẻ — 2 — Voir čhả.

PẼ (bảng) — 1 — Radeau.

Pẽ, fảy pẽ — 2 — Étoffe de soie (fabrication locale). Syn. : dảy, fảy dảy, lồ.

PÈ — 1 — Etre vaincu, perdre la partie.

Ka pè (k'ảng, ăn) — 2 — Panier à pêche.

PĒ — Se multiplier, se reproduire en nombre (par voie de génération).

PỂ — Semblable à, identique à, pareil à, comparable à, ressembler à.

Pể kăn — Semblables, identiques, pareils, comparables, ressemblants (l'un à l'autre, les uns aux autres).

PẼ — Soigneux, propre (qui aime la propreté).

PÉM — —

Mả pém (k'ảng) — 1 — Plaques d'argent servant d'agrafes. (Le corsage tảy est garni d'une rangée d'agrafes en argent : petites plaques moulées représentant des insectes ou des fleurs.)

Bủng pém — 2 — Voir bủng.

Pa pém (tô) — 3 — Espèce de raie d'eau douce (petit poisson de la largeur de la main, comestible).

PEN — Ouvrir, ouvert (en parlant de la main).

PẺN (pểng, ăn) — Planche, plaque. Voir pểng.

Mài pẻn (pểng, ăn) — Planche.

PẼN — Pousser du pied, repousser du pied.

Pẽn kăn — Se repousser mutuellement du pied.

Dỉn pẽn — Jouer à se repousser du pied. (Les enfants et jeunes gens tảy pratiquent ce jeu pour éprouver la force et l'adresse de chacun.)

PENG — 1 — Réparer, réfectionner.

2 — Rectifier, modifier.

Peng (k'ảng) — 3 — Panier (de forme cylindrique pour le transport du riz).

PẼNG — Cher (deux sens : prix élevé, aimé), chéri.

PÈNG — —

Mả pèng (k'ảng) — Citrouille sauvage.

PEÔ — 1 — Flamme (de matière en combustion).

Peô — 2 — Jet (de liquide).

PÉP — Voir thổ pép.

PÉT — 1 — Huit.

Pét síp — Quatre-vingts. (Pour 81, 82, etc., ajouter 1, 2, etc., à cette expression.)

Čhứ pét — Huitième, huitièmement.

Čhứ pét síp — Quatre-vingtième.

Bơn pét — Voir bơn.

Bơn pét tăy — Voir bơn.

Pét — 2 — Contagieux, transmettre par contagion.

PẼT, pẽt vải — 1 — Poser. Syn. : ão vải.

Ñả pẽt — 2 — Gazon.

PÊ (k'ảng) — Sorte de volant en bois mû à la main, sur lequel on enroule le coton (ou autre textile) qui vient d'être filé au rouet.

Pê — Enrouler le fil destiné au tissage (sur l'appareil ci-dessus).

PẾ — Paralytique (membres inférieurs), privé de la faculté de marcher (se dit aussi des jeunes enfants qui marchent tardivement).

PỀ	—
Pa pề (tô)	Espèce de barbillon (poisson d'eau douce, comestible, atteint quelques kilos).
PỂ	1 — Bleu (de couleur bleue).
Pả pể	2 — Voir pả.
PÊN (tô)	1 — Espèce de lavaret (poisson d'eau douce à chair comestible, atteint quelques kilos).
Khảô pên	2 — Voir khảô.
PẾNG (ăn, f.)	Plaque, planche, disque, panneau, tableau (sens général), battant (de porte), vantail. Appellatif numéral de certains objets plats.
Pếng hún	Photographie. Voir hún.
Pếng bẳng k'ắp	Disque de phonographe.
Pếng tu	Battant de porte, vantail d'une porte.
PỄNG	1 — Plat (adj.), uni (sans aspérités).
Mỡng Pễng	2 — Muong Peng (commune tầy noir de la province de Sơn-la, châu de Thuận).
PÊÔ (k'ảng)	Turban (à l'exception du turban annamite pour homme ou pour femme).
PẾT (tô)	1 — Canard (appellation générique).
Pết phủ	Canard mâle.
Pết mẽ	Cane.
Pết nòy	Caneton (très jeune), petit canard (de petite taille).
Pết čàô	Caneton (déjà d'une certaine grosseur).
Pết nằm	Canard sauvage.
Pết hán	2 — Oie. (Lit. : canard chinois, parce que l'oie a été importée de Chine en pays tầy.)
Pết hán phủ	Oie mâle.
Pết hán mẽ	Oie femelle.
Pết hán nòy	Oison (très jeune) ; petite oie (de petite taille).
Pết hán čaồ	Oison (déjà d'une certaine grosseur).
PI	1 — An, année.
Pi kay	L'an dernier, l'année dernière.
Pi kớn	Il y a deux ans.
Pi kay pi kớn, dẩy song sam pi	Il y a quelques années, naguère.
Pi nì	Cette année.
Kông pi nì	Dans le courant de l'année.
Mêt pi	A la fin de l'année.
Pi nả, pi mảơ	L'année prochaine, l'an prochain.
Kông song sam pi	Dans quelques années.

Khóp pi — Cycle des annees.—Le cycle complet des années du calendrier tãy, copié sur le calendrier chinois, est de 60 ans, période divisée elle-même en cycles de dix années (mère ou tronc), portant les mêmes noms que les jours de la décade (voir khóp mừ) et en cycles de 12 années (enfants ou branches), portant des noms d'animaux, les mêmes que les douze divisions de la journee (voir čở). Les deux cycles marchent parallèlement. L'année 1924 a commencé un cycle de 60 ans.

CYCLE DE 10 ANS	CYCLE DE 12 ANS		
	Nom ancien	Nom moderne	Traduction
Dáp	Pảô	K'õay	Buffle
Hãy	Ñĩ	Sơ	Tigre
Mững	Mảô	Mẽô	Chat
Pớk	Si	Lổng	Dragon
Kắt	Sảơ	Ngũ	Serpent
K'ôt	Sa ngà	Mà	Cheval
Hổng	Mỗt	Bẻ	Chèvre
Tảô	Sãn	Lĩng	Singe
Ká	Hảô	Kẩy	Poulet
Káp	Mẽt	Ma	Chien
	Kảơ	Mu	Porc
	Čảơ	Nu	Rat

Mẽng pi pỗn (tô) — 2 — Sphinx (papillon).

PÍ (ăn) — Flûte (et tous instruments de musique du même genre).

Pí tãy — Harmonica. (Lit : flûte européenne. On dit aussi pí.)

Pí čong — Flûte de Pan (ou flûte dans le genre de la flûte de Pan : instrument de fabrication locale comprenant une série de tuyaux de bambou assemblés de diverses façons, en usage chez les Laotiens et chez les Meõ).

PỈ — Aubier.

PĨ — Graisse, lard, panne, saindoux.
Gras (adj. et n.).

Nằm pĩ — Huile.

Nằm pĩ sa lát — Huile de table. (Lit. : huile à salade.)

Nằm pĩ mảy — Huile à machine, à moteur.

Nằm pĩ thúk čhúng — Huile d'armes. (Lit. : graisse à frotter les armes.)

Pĩ nằm nứ ngỗ — Beurre. (Lit. : graisse de lait de vache.)

PÌ — Insister.

PĪ (tô) — Parent aîné.

Pī nòng (tô) — Parent (en dehors du père et de la mère, ami).

Pin pī nòng — Être parent avec, être ami avec.

Pī nòng kăn — Être parents, être amis (l'un avec l'autre).

Pī čãy — Frère aîné.
Cousin (fils des frères ou sœurs aînés du père ou de la mère).

Pī ñīng — Sœur aînée.
Cousine (fille des frères ou sœurs aînés du père ou de la mère).

Pī lũng — Beau-frère (frère aîné du mari ou de l'épouse).

Pī khơy — Beau-frère (mari de la sœur aînée ou de la cousine appelée pī ñīng, voir plus haut). Syn. : ảy khơy.

Pī pả — Belle-sœur (sœur aînée du mari ou de l'épouse).

Pī pảơ — Belle-sœur (épouse du frère aîné ou du cousin appelé pī čãy, voir plus haut). Syn. : í pảơ.

PĨ (ăn, f.) — Aile (d'animaux, d'avion).

PĨK — Retourner (sens général), faire demi-tour. Syn. : pín.

Pīk păy — Retourner (vers le point de départ, en s'éloignant dans le sens de păy (voir ce mot), se tourner (sur soi-même pour présenter le dos), faire un demi-tour (pour se trouver de dos).

Pīk mỡ — Retourner (vers le point de départ, en s'éloignant dans le sens de mỡ, voir ce mot).

Pīk mã — Retourner (vers le point de départ en se rapprochant), se tourner (sur soi-même pour présenter la face), faire un demi-tour (pour se retrouver de face).

Pīk sảơ — Retourner (un objet).

PIN — Être ; être atteint de ; comme ; en forme de ; utilisable ; qui convient (toutes ces expressions, dans certains cas particuliers que seul l'usage peut enseigner, le mot pin indiquant d'une façon générale l'existence, l'état, la manière d'être ; voir ci-dessous).

Pin čhảy — Être malade. On dit aussi čhảy.

Pin hờn — Être atteint de la lèpre.

Pin túm — En bouton ; avoir un bouton (sur la peau).

Pin túm pin túm — Être couvert de boutons.

Pin čhứ nì — Comme ceci, de cette forme-ci.

Pin kin — Mangeable.

Há pin — Être ainsi de soi-même, devenir ainsi par soi-même.

Há pin čhứ nừng — Être d'une façon particulière, ne pas être comme les autres.

PÍN (ăn, f.) — 1 — Pièce métallique coiffant le bout d'un manche ou d'un objet quelconque.

Pín kảô — Tête rapportée de certaines pointes à cheveux des femmes tảy. Voir mản kảô.

Pín	2 — Syn. de pĭk.
Mả pín (k'ảng)	3 — Sorte d'aubergine sauvage.
PỈN	A l'envers.
PĨN	Syn. de kó. (Peu usité.)
PĪN (F) (k'ảng)	Pile (électrique).
Pīn dẽn	Pile pour lampe électrique.
PING (tô)	Espèce de sangsue d'eau (plate, atteignant 20 cm. de longueur et 5 à 6 cm. de largeur).
PÍNG	Déplier, déployer ; dérouler (ce qui était roulé). Voir aussi páy.
PỈNG	Griller (rôtir sur le gril ou à la broche), grillé.
Ñắm pỉng	Viande grillée.
PĨNG (k'ảng)	Jarre (en grès, en terre cuite), gargoulette, vase en terre cuite.
PIU	Souffler (en parlant du vent) ; soufflé, soulevé, déplacé, transporté (par le vent).
PÍU	Simple (en parlant d'un fil), à un seul fil (en parlant d'un câble).
PÍP	—
Bỏ píp (dông, čú)	Espèce de fleur sauvage (comestible).
PÍT	1 — Cueillir (à la main à une certaine hauteur). Voir kêp, mẻn.
Pít	2 — Quitter (un lieu ou une personne), cesser toutes relations avec. Syn.: pảy.
Pít kăn	Se quitter ; cesser ensemble toutes relations.
Pít pỏm	3 — Mettre en boule.
PĪT, mả pīt	1 — Poivre (en grain ou en poudre).
Ko mả pīt	Poivrier (arbre).
Pa pīt (tô)	2 — Espèce d'ablette (petit poisson d'eau douce comestible).
PO, mẽng po (tô)	Bembex (insecte hémiptère).
PÕ	Assez, suffisant.
PÒ	Rencontrer. Syn. : čôp.
Pò kăn	Se rencontrer.
PŌ (tô)	1 — Homme (ayant des enfants ou à défaut homme d'âge mûr), père.
Pō čãy	Homme (sens général). Syn. : kũn čãy.
Pō, pō ảy	Père. Syn. : ảy.
Pō aô	Voir aô.
Pō nà	Voir nà.
Pō ta	Beau-père (du mari).
Pō pú	Beau-père (de la femme).
Ủ pō	Grand-père maternel.
Pō	2 — Mâle (adj.) (animaux). Voir aussi thớk, phú, fỏ.

PỐ	Peler (peau d'un fruit, écorce d'arbre. Ne s'applique pas aux personnes ni aux animaux).
PỖ	Munir d'une coiffe, d'une enveloppe protectrice ou ornementale.
Pỗ ngữn	Garnir d'une feuille d'argent. (Certains objets de luxe, de fabrication locale et laotienne en particulier, sont recouverts d'argent : fourreaux de poignards, bibelots divers.)
Pỗ k'ẵm	Garnir d'une feuille d'or ; poser une couronne d'or (en parlant des dents).
PÓK	Satin broché.
POM, pom pũ (k'ång)	1 — Colline, mamelon, mont, montagne (considérés isolément).
Pom pố	2 — Ecume.
PÓM	—
Mả póm (k'ång)	Bouton (de vêtement).
PỎM	Sphérique (ou de forme approchante).
PÕM	—
Pa põm	Espèce d'able (petit poisson d'eau douce).
PÒM	En même temps que, à la même date que, à la même époque que ; ensemble (adv.).
Pòm kăn	Ensemble, en même temps, à la fois ; l'un que l'autre.
PON	Rejeter la faute sur.
Pon kăn	Se rejeter réciproquement la faute ; s'accuser réciproquement.
PỎN	Faire manger (quelqu'un qui ne peut manger seul).
PONG	Birman (adj.).
Kũn Pong (tô)	Birman (n.).
Mỡng Pong, dìn Pong	Birmanie.
PÓNG (k'ång)	1 — Cuve à grains, pourvue d'une ouverture sur le côté pou le vidage. (Les Tãy stockent habituellement leur paddy dans de grandes cuves de ce genre remisées dans de petits greniers indépendants.)
Póng	2 — Sans cloisons (en parlant d'un abri, d'un hangar), sans cloisons intérieures, d'une seule pièce (en parlant d'une habitation). Syn. : lôt.
Hỡn póng (lang)	Hangar, habitation d'une seule pièce, case non cloisonnée intérieurement.
Póng kăn	En commun, côte à côte (en parlant de personnes qui habitent, qui couchent dans la même pièce ou dans une case ne comportant aucune séparation).
Ko póng fà	3 — Sorte de roseau creux d'un bout à l'autre sans nœud intérieur. (La racine de cette plante est utilisée comme fortifiant pour les chevaux.)

PỎNG (ăn, f.)	Partie comprise entre deux nœuds (en parlant du bambou).
PÕNG	1 — Consoler, apaiser, calmer. 2 — Enjôler, persuader.
Kũn căng põng (tô)	Enjôleur.
PÒNG	1 — Parler (une langue). Syn. : k'ăm. On dit aussi pá. Le mot pòng ne s'emploie pas pour la langue tầy.
Lăm pòng	2 — Voir lăm.
PÓP (ăn, k'ảng, f.)	1 — Ampoule (électrique).
Póp dẽn	Ampoule de lampe électrique. (Lit. : ampoule de lampe.)
Póp dền (A)	Ampoule électrique (sur courant).
Póp	2 — Manchon (de lampe à incandescence).
Póp	3 — Ampoule (sous l'épiderme).
Póp póp	4 — Bruit de baisers ou bruits analogues.
Nẵn póp póp	Produire le bruit ci-dessus.
Čúp póp póp	Embrasser avidement.
Phi póp	5 — Esprit incarné dans le corps des gens pauvres et qui rend malades ceux qui refusent assistance à ces gens.
PÕP	Voir tim põp.
PÓT (án, k'ảng)	Poumon.
PÓY	1 — Mettre en liberté, libérer, relaxer, lâcher (des animaux, des prisonniers).
Súm póy	2 — Voir súm.
PỎY	Syn. de dỏy.
PÔ (tô)	Roi, empereur. Président de République, Chef d'Etat.
PỖ	1 — Soutenir (en tenant par en dessous) ; tenir, présenter (dans sa main ouverte).
Pỗ k'ừn	2 — Grappe (de fruits ou analogues). Faisceau suspendu.
PỔ	Blessure (occasionnée par frottement), blesser, se blesser, être blessé (même sens).
PÔ, pổ fẫy	1 — Brûler, se brûler, brûlé (en parlant des personnes ou des animaux).
Pổ, pô fẫy (ăn)	Brûlure.
Pổ (tô)	2 — Termite.
Hết pô	3 — Voir hết.
PỒK	Coiffer, se coiffer (d'un turban, d'une écharpe, d'une pièce d'étoffe quelconque). Voir aussi tữ.
PỖK (ăn, f.)	1 — Pulpe consistante qui enveloppe les graines (dans le fruit du jaquier. Les Tầy la mangent crue ou cuite à la vapeur).
Pa pỗk (tô)	2 — Genre de poissons acanthoptères (poisson d'eau douce, à chair comestible, atteint 1 mètre).
PỐM, mĕng póm (tô)	Espèce de taon.

PỔN — Voir Ñặt pổn.

PỖN, mẽng pỗn (tô) — Espèce de sphinx (papillon).

PÔNG — Part (en parlant d'un travail qui a été partagé entre les exécutants).

Păn pông — Partager (dans le sens ci-dessus). Voir păn.

PỔNG — Rôder, errer, divaguer (sens de errer).

PỖNG, pỗng nẽô (k'áng, f.) — Vessie (anatomie). (Les Chinois utilisent la vessie de porc, avec l'urine qu'elle contient, pour faire une drogue fortifiante.)

PỖP — Syn. de pò.

PỔT, pổt ỏ — 1 — Décrocher, dépendre (une chose qui est pendue).
Pổt — 2 — Devenir (en parlant de la manière d'être d'une personne ou d'un animal).

PỖT — —
Mả pỗt (k'ảng) — 1 — Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, acidulée, sans valeur).
Ngũ pỗt — 2 — Voir ngũ.
Khảô pỗt — 3 — Voir khảô.

PỔY — Copeaux, résidus, débris, épluchures (dans le sens de debris fibreux, pelucheux).
Pổy mải — Copeaux de bois.
Pổy lềk — Copeaux de fer, paille de fer.

PỔY (k'ảng) — Cuve portative. (En particulier : cuve à grain, en bambou tressé, en usage chez les Tảy.) Voir aussi póng.

PƠ — Oreillons (maladie).
Pin pơ — Être atteint des oreillons.

PỠ — Voir nêng pỡ.

PỜ — Repas.

PỠ — Puisque, étant donné que.
Pỡ vã — Parce que, en raison de, pour la raison que.

PỞ (ăn) — Pelure (de fruits, de certains légumes).

PỚK — Voir mừ pớk.

PỠN (phưn) — Natte (en bambou tressé. Utilisée chez les Tảy pour mettre à sécher le grain).

PƠNG — S'épuiser vite, disparaître vite, brûler vite (en parlant de matières qui se consomment vite ou se consument vite).

PỚP — En pente douce (en parlant d'une toiture).
Hỡn pớp (lang) — Maison à toit en pente douce.

PỚT — Syn. de ñá.

PƠY	—
Mải pơy	Espèce de bois (rouge, de très bonne qualité, non attaqué par les termites).
PỚY (ăn)	Pustule, petite plaie purulente. (Les Tầy ont la plupart du temps les jambes couvertes de ces plaies, occasionnées par des coupures de bambou ou des piqûres de mouches jaunes : voir k'ún.)
PỞY, nả dén pởy	Chauve (adj.).
Kũn pởy, kũn nả dén pởy (tô)	Chauve (n.), personne chauve.
PU (tô)	1 — Crabe.
Ta pu tin	Voir tin.
Mẽng pu (tô)	2 — Genre d'insectes hyménoptères.
PÚ (tô)	1 — Grand-père paternel.
Põ pú (tô)	2 — Beau-père (de la femme).
PŨ	1 — La montagne, dans la montagne (sens général).
Pũ (k'áng)	Mont, montagne. Voir aussi pom.
Pay pũ (ăn, f.)	Piton, sommet d'une montagne.
Pũ	2 — Bétel, la feuille de bétel, les trois produits qui composent la chique de bétel. (Il existe sur l'origine de la chique de bétel une savoureuse légende connue des Tầy comme des Annamites et qui fait du bétel le symbole de l'union fraternelle et de la fidélité conjugale. C'est pourquoi le bétel est le premier présent qu'on offre lors d'une demande en mariage, coutume également suivie par les Tầy qui pourtant consomment très peu ce produit.)
Ko pũ	Bétel (la plante).
Mẽng pũ (tô)	3 — Espèce de mante.
PŪ	Fortifiant (adj.).
Ya pū	Fortifiant (n.).
PǓ	Planter ; semer (sauf lorsqu'on sème à la volée). (Ne s'applique qu'aux graines ou aux plantes.) Voir aussi ván, nǎm.
PÚK	1 — Réveiller, se réveiller, être réveillé, (sens propre seulement).
Púk, púk k'ửn	2 — Relever, redresser (une chose qui est tombée ou inclinée).
PŨK	—
Mả pũk (k'áng)	Pamplemousse (le fruit).
Mả pũk sủm	Pamplemousse acidulé (espèce d'une saveur particulièrement acidulée).
Mả pũk van	Pamplemousse sucré (espèce d'une saveur assez douce).
Mả pũk dãô	Pamplemousse rose (espèce dont la chair est rosée).
Ko pũk, ko mả pũk	Pamplemousse (l'arbre).

PUM (k'ảng)	Estomac (sens général).
Pum, mả pum	Estomac (l'organe lui-même).
PÚM	1 — Nœud.
Púm kủn	2 — Fesse.
PỦM	Epointer, arrondir le bout.
Pủm, pin pủm	Epointé (pointe usée ou cassée), être épointé, à bout rond ; arrondi (en parlant du bout d'un objet).
PŨM	1 — Converser, raconter. Syn. : bãi.
Pũm kăn	Converser ensemble, se raconter. Syn. : bãi kăn.
Pũm lãng	Raconter des histoires, conter des légendes, des mythes.
Pũm pũm	2 — Syn. de bũm bũm.
PÚN	Réduire en poudre au pilon. Voir aussi mó.
Khẩô pún	Farine de riz.
PŨN	1 — Dont la sève entre en activité, efflorescent.
Mỡng Pũn	2 — Muong Pun (commune tầy noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện-biên phủ. Ancien nom : Čẽng Sum).
PUNG	1 — Unité de mesure (mesure chinoise pour les faibles poids, valant 375 grammes ou 5/8 de kưn). Sous-multiples du pung : Bể = 1/10 de pung = 37 gr. 5 (1/16 de kưn). Bắk = 1/10 de bể = 3 gr. 75. Fưn = 1/10 de bắk = 0 gr. 375. Lì = 1/10 de fưn = 0 gr. 0375. (Le pung n'a pas à proprement parler de multiples, voir kưn.)
Pung, pung vải	2 — Poser (un fardeau).
PÚNG	Repousser (en parlant des plantes).
PŨNG	Boue, vase (n. f.). Syn. : năm.
PÚP	Goutte (de liquide).
Ya púp	Médicament qui s'emploie par gouttes.
Tỡ púp tỡ púp	Goutte à goutte.
PÚT (dủn, lìm)	1 — Crayon, porte-plume, etc. (nom générique de tous les instruments servant à écrire ou à peindre).
Pút či	Crayon.
Pút mỡk	Porte-plume (avec ou sans plume).
Pút hãng	Plume (à écrire).
Pút mẩy	Stylographe, stylomine. (Lit.: plume ou crayon mécanique.)
Pút hãng mẽô	Pinceau (pour écrire. Lit.: plume queue de chat).
Pût	2 — Se soulever, jaillir en masse (en parlant de l'eau qui bouillonne, des vagues qui se soulèvent).
Sảy pút	3 — Être vexé.

PŨT	—
Pũt pũt	Bruit de moteur rapproché, ou bruit analogue.
Nẵn pũt pũt	Produire le bruit ci-dessus.
PUY	Céremonie rituelle du culte des génies, (faite dans le but d'amener la guérison d'une personne malade. Consiste en longues incantations prononcées par un sorcier accompagné de deux joueurs de flûte, ou par une sorcière seule, et en offrandes au génie intéressé). Voir aussi mo, méô, sin.
Yẽt puy	Faire la cérémonie ci-dessus.
PỨK	Avare. Syn. : thí, khỉ thí, nềng.
PƯN (lỉm, ăn, f.)	Flèche (d'arc, d'arbalète).
PỬN	Mou (manquant de vivacite).
PỪN	1 — Plancher (d'une habitation).
Pừn (ăn)	2 — Semelle (d'une chaussure).
Pừn	3 — Plateau (plaine élevée), partie plate du sommet (d'une montagne).
PỨNG	Ouvert, être ouvert, avoir ouvert.
PỨT, pứt ỏ	Découvrir (ôter ce qui couvrait), enlever (un couvercle, une coiffure).
Pứt mỗ	Se découvrir. (Lit. : enlever son chapeau ; si on porte une autre coiffure, le nom de cette coiffure remplace le mot chapeau.)
PỮT, pữt pǎy	Avaler, déglutiner.

PH

— PH ; PHO (tô) (parlé)	— Consonne double PH première. Voir tô.
— PH ; PHÕ (tô) (parlé)	— Consonne double PH deuxième. Voir tô.
PHA (ăn)	1 — Falaise, grand rocher.
Pha	2 — Arroser.
Ñà pha (A) (tô)	3 — Prisonnier.
PHÁ	1 — Fendre, séparer dans le sens de la longueur (bûches, animal abattu, etc.). Voir aussi čắk, khẻ, bon.
Phá	2 — Quêter, faire une collecte, une souscription.
PHẢ (phưn)	Objet de literie (sens général). Pièces d'étoffe diverses (voir ci-dessous).
Phả sớ	Matelas.
Phả páy	Matelas ; tapis (ameublement).
Phả húm	Couverture (literie), edredon. (Les Tǎy se couvrent avec une sorte d'édredon, ou couverture bourrée de coton.)
Phả čên	Couverture (de literie, ordinaire). On dit aussi čên.
Phả lổp	Drap. Voir lổp.
Phả tổm	Pièce d'étoffe quelconque utilisée pour envelopper les nouveau-nés.
Phả nằng, phả đếm (k'ảng, ăn).	Coussin, housse (de siège). On dit aussi đêm. Syn. : bêm.
Phả pảy (phưn)	Rideau, tenture.
Phả tỉ (ăn)	Tapis de selle.
Phả pẵn k'eng, phả pẵn k'a	Jambières de toile, bandes molletières.
Phả khăn	Voir khăn.
PHÃ	Infuser.
PHẮK	Légume, plante potagère ou sauvage consommée comme légume.
Phắk kát (ko)	Chou (appellation générique), chou qui ne pomme pas (en particulier : chou indigène, appelé habituellement chou annamite).
Phắk kát hó (k'ảng, ăn)	Chou pommé, ou qui doit pommer.
Phắk kát ổ mả (ko)	Chou de Bruxelles (le chou entier. Lit. : chou à fruits).
Mả phắk kát (k'ảng)	Pomme de chou de Bruxelles.
Phắk kát bổ (k'ảng, ăn)	Chou-fleur.
Phắk kát tẫy (ko)	Variété de moutarde (à feuilles de chou. Consommée comme légume).

Phắk kát dón (ko)	Autre variété de moutarde (consommée comme légume).
Bỏ phắk phêt (ko)	Fleur de moutarde (employee par les Tầy comme condiment).
PHẮM (tô)	1 — Ver blanc.
Phẳm	2 — Panaris.
Pin phẳm	Avoir un panaris (en parlant de l'organe atteint).
PHAN	Syn. de báp (voir ce mot).
PHÃN, nãy phãn (tô)	Chasseur de profession, habitué de la chasse.
PHÀN (bảng)	Plat (n.) (vaisselle), assiette à pied, coupe à fruits.
PHĂN	Gratter, fouiller (l'oreille ou un petit orifice quelconque).
PHANG (ăn, f.)	Plateau (d'une balance).
PHÁNG	S'évaporer. (Ne s'applique pas à l'évaporation par ébullition.)
PHĂNG	Tendre sur un châssis (une peau, une toile).
PHAÔ	Tendre (adj.) (en parlant du bois exclusivement, voir ón).
PHÁÔ (k'ảng)	Pétard (pétard de fête, petit. Les Tầy utilisent comme les Annamites les bandes de petits pétards).
Pháô čãng	Gros pétard (pétard de fête, gros, que l'on fait partir isolément).
Čỏ pháô	Tirer des pétards.
PHẢÔ (ăn)	Petite bombarde en bambou avec laquelle on lance des boulettes de papier (fabriquée et utilisée par les enfants tầy).
PHĂÔ, phăô fầy	1 — Brûler (pour s'en débarrasser). 2 — Chauffer (en parlant de certains objets en bois, que l'on chauffe pour leur donner une forme : fond de pirogue par exemple).
PHẮÔ	—
Mải phắô, mải lõng phắô	Voir lõng.
PHẴƠ	Qui ? (interrogatif).
PHÁP	Asperger, éclabousser ; jeter, lancer, répandre (un liquide en le faisant jaillir).
PHÁT	Se précipiter, s'élancer (sans idée de chute).
PHĀT	Glisser (faire une glissade sur le sol).
PHẮT	Fixer, déterminer, préciser (une date, une limite).
PHÁY	Fixer, indiquer, déterminer, préciser (une chose à réaliser).
PHẢY	Aller et venir continuellement.
PHÀY (tô)	Carte à jouer (du modèle européen), domino (pour jouer. Les Tầy se servent d'un jeu de domino de 32 pièces, de fabrication chinoise. Voir aussi čán, sì).

PHĂY —
Nỗk phăy (tô) Moineau.

PHE Raser (couper ras), tondre.
Phe hô Tondre les cheveux. (Lit. : tondre la tête.)
Phe nốt Raser la barbe, se raser.

PHÉ 1 — Éventrer, ouvrir en deux (le corps d'un animal).
Phé, phé năng 2 — Dépouiller (un animal).

PHẺ —
Pa phẻ (tô) Espèce de vairon (petit poisson d'eau douce comestible).

PHẼM Voir long phẽm phẽm.

PHEN 1 — Syn. de mốt.
Tĩng phen Syn. de tĩng mốt.
Phen (ăn, pẻng) 2 — Planche de côté (d'une pirogue. Planche adaptée directement à la pièce constituant le fond de la pirogue). Voir aussi bõ.

PHÉN Motif de broderie. Voir sám.

PHENG —
Pheng pheng Bruit d'un éclatement de tonnerre rapproché, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẫn pheng pheng Produire le bruit ci-dessus.

PHẺÔ Balayer, épousseter.
Ñũng phẻô (kẩn, ăn) Balai, balayette ; plumeau (à épousseter).

PHẼP Voir čhúng phẽp.

PHÉT 1 — Discuter avec des éclats de voix, faire des remontrances d'une voix tonitruante ; gueuler, engueuler (mots populaires, mais qui rendent bien le sens de phét). Syn. : vẫt.
Phét kăn Se quereller bruyamment (avec des éclats de voix).
Phét kăn 2 — Terme populaire. Syn. de si kăn.
Fà phét 3 — Voir fà.

PHỄ Voir nu phễ.
PHẾK Faire sursauter, faire tressaillir (en surprenant brusquement).

PHẾN (k'ẩng) 1 — Bobineuse (appareil mû à la main, servant à bobiner le fil destiné au tissage, après l'avoir apprêté).
Phến Bobiner (à l'aide de l'appareil ci-dessus).
Phến 2 — Changer, remplacer (sens de : changer à tour de rôle, prendre la place de. Voir aussi lễ, thấy et tang).
Phến kăn Se remplacer réciproquement.

PHẾN Ne pas tenir sa promesse, ne pas respecter un engagement.
Kũn čăng phến (tô) Personne sans parole.

PHỀN	1 — Simuler, feindre, faire semblant.
Kũn čăng phền (tô)	Simulateur (en parlant d'une personne).
Phền tay	Faire le mort, simuler la mort.
Mẽng phền tay (tô)	2 — Espèce d'insecte coléoptère (qui fait le mort lorsqu'on le touche, d'où son nom).
PHÊNG	Plaine (terrain plat).
PHÊÒ	Couleur, teinte.
PHẾT	De saveur brûlante, piquante.
Phết mả ớt	Très pimenté.
Phết mả pĩt	Très poivré.
PHI	Être imaginaire : esprit, génie, démon, revenant. — Le phi est à la base de toutes les croyances tẫy : culte des ancêtres et culte des génies. Le Tẫy croit fermement que tous les actes de sa vie, tous les faits, quels qu'ils soient, sont dus à l'influence d'un phi, bon ou mauvais.
PHÍ	—
Thúm phí	Cracher.
PHÌ	1 — Coupon (d'étoffe).
Fung phì (C)	2 — Voir fung.
PHIN	Bord (d'un chapeau).
PHING	Se chauffer (au feu, au soleil).
PHÍU	1 — S'évaporer. Syn. : pháng (voir sens de ce mot). 2 — Divulguer.
PHÍT	1 — Fauter. 2 — Manquer (le but, la cible).
PHĨT	—
Phĩt phĩt phẫt phẫt	Mouvement de patinage.
Ñăng phĩt phĩt phẫt phẫt	Patiner. (On remplace ñăng par lẽn si le déplacement est rapide.)
PHÓ	1 — Adjoint (adj.).
Phó (tô)	Adjoint (n.).
Phó lí, taổ phó	Voir lí.
Kôan phó čéng	Voir kôan.
Phó	2 — Regarder par curiosité ou pour apprendre.
PHOM	1 — Maigre (adj.) (en parlant des personnes et des animaux seulement).
Phom táp čháp	D'une maigreur extrême.
Phom čhang (tô)	2 — Espèce de lézard.
PHONG	Mesurer (mesure de capacité).
PHÓY	Fragile (sens propre seulement), cassant, s'usant rapidement ; s'arrachant facilement (plantes) ; tendre (adj.) (aliments).

PHÔ (tô)	Mari, époux.
PHỒK	1 — Jeter (d'en haut).
Phồk, phồk lũ	2 — Avorter.
PHỖY	Prêter main forte.
PHỚ	1 — Rendre un service.
Phớ	2 — Si (conj.) (employé sous la forme conditionnelle).
PHỚNG	Border (sens de replier en dessous : couverture, moustiquaire, etc.).
PHƠY	1 — S'épanouir, s'ouvrir (en parlant d'une fleur, d'un bourgeon).
	2 — Hérissé, ébouriffé, rebroussé. Syn. : phung.
PHỦ	1 — Mâle (adj.) (en parlant des gallinacés).
Phủ (tô)	Mâle (n.) (sens ci-dessus).
Kẩy phủ	Voir kẩy.
Pể̂t phủ	Voir pể̂t.
Phủ báô	2 — Voir báô.
Phủ saô	Voir saô.
PHŨ, mờ phũ	Nous (personne à qui l'on parle non comprise. Voir aussi mờ k'ồy).
PHỮ	Lier, attacher (à l'aide d'un lien).
PHUM (lỉm)	Cheveu.
Phum hố	Cheveu gris, cheveu blanc (blanchi par l'âge).
PHUNG	Syn. de phơy.
PHÚNG	—
Phúng phúng	Par bouffées (en parlant d'une émission de vapeur; onomatopée).
Ố phúng phúng	Sortir, s'échapper : par bouffées (en parlant de la vapeur).
PHUY	—
Phuy phuy	Très doucement, très finement (en parlant d'une pluie qui tombe très fine, d'un léger crachin ; voir mơy).
Fưn phuy phuy	Pleuvoir très doucement, très finement.
PHƯN	Appellatif numéral des vêtements, des pièces d'ameublement en étoffe ou en matière souple.
	Pièce (sens ci-dessus).
PHỨN	Racler.
PHỬNG (tô)	Abeille.
Nằm phửng	Miel.

S

— S ; SO (tô) (parlé)	— Consonne S première. Voir tô.
— S ; SÕ (tô) (parlé)	— Consonne S deuxième. Voir tô.
SA	1 — Ladrerie (maladie du porc).
Pin sa	Ladre (atteint de ladrerie).
Sa tủ	2 — Aluminium. Syn. : khỉ tủ, lêk bǎô.
Pa sa (tô)	3 — Espèce de poisson physostome (poisson d'eau douce, à peau rayée, à chair estimée ; atteint 60 cm.).
Fảy sa	4 — Tulle (tissu).
Sa lăng	5 — Le dos (ne s'applique pas aux objets).
Dúp sa lăng	La colonne vertébrale.
Mả sa lì (k'ảng)	6 — Poire.
Mải sa hõn	7 — Espèce de bois (rouge, dur, lourd, non attaqué par les termites, utilisé en charpente).
Sa lát (F), phảk sa lát	8 — Salade.
Nõk sa kêng (tô)	9 — Espèce d'hirondelle (genre hirondelle de cheminées).
SÁ, ko sá	1 — Espèce de bétel sauvage (dont la feuille entre dans la fabrication de la levure pour l'alcool indigène, voir bơ. Peut aussi remplacer le bétel).
Sẫy sá	2 — Voir sẫy.
SẢ	Salade (mets), en salade, mettre en salade. (Les Tẫy mangent en salade de la viande crue hachée, du poisson, diverses plantes.)
SÃ (k'ảng, ăn)	Gaine, enveloppe (pour préserver des malles, des récipients quelconques).
SÀ (k'ảng)	Sorte de panier (panier rond, à une bretelle, servant principalement à transporter des denrées alimentaires autres que le riz). Voir aussi čhỏng.
SĀ	Gai (en parlant des personnes).
SẮ (lẫm, ăn)	Pilon.
SẴ	1 — Restes d'un festin de fauve.
Bơn sẵ	2 — Voir bơn.
SẢK	1 — Piquer (dans la peau).
Sảk mỡk	Tatouer.
Sảk k'īn	Faire des pointes de feu.
Lểk sảk k'īn (lìm)	Cautère (instrument chirurgical)
Sảk	2 — Aucun.
Sảk tỡ	Jamais. (Lit. : aucune fois.)
SẴK	Laver (du linge). Voir sởy, làng.

SAM	1 — Trois.
Sam síp	Trente. (Pour 31, 32, etc., ajouter 1,2, etc., à cette expression.)
Čhứ sam	Troisième, troisièmement.
Čhứ sam síp	Trentième.
Bơn sam	Voir bơn.
Bơn sam tăy	Voir bơn.
Sam mứn	2 — Sám Mứn (commune tẵy noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện biên phủ. Lit. : trois cent mille).
SẢM	Grogner (en parlant du cochon).
SÀM, ta sàm	Blépharoptose, ptosis.
Pin sàm	Atteint de blépharoptose, de ptosis (en parlant de l'œil).
Pin ta sàm	Atteint de blépharoptose, de ptosis (en parlant du sujet).
SẮM	Broder. (Ce genre de broderie tẵy consiste en de petits motifs d'étoffes de diverses couleurs, collés sur une toile renforcée, et bordés d'un mince filet doré (voir káp k'ẫm), cousu avec un fil de soie rouge.) Voir aussi k'ót, séô.
Hún sắm	Broderie (motif brodé : broderie ci-dessus).
Fảy hún sắm	Broderie (ouvrage brodé).
SẮM	Porter des traces (empreintes, vestiges, marques d'une chose disparue).
SẴM	Voir ka mặp ta sẵm.
SẲM	1 — Terminer, achever, finir.
Sẳm yễt	Terminer (un travail).
Sẳm ăô	Prendre tout ce qui reste.
Sẳm kin	Terminer le repas, finir de manger (une quantité déterminée).
Sẳm (tô)	2 — Caractère idéographique qui, placé à la suite d'un mot, renforce le sens de ce mot d'une façon infinie, ou exprime la continuation d'une idée, d'une énumération. (Peut donc se traduire par et cætera, ou par des points de suspension.)
SAN (băơ)	1 — Lettre (missive), épître, document écrit, (tout papier portant des caractères d'écriture).
San, san tẻm	Écriture.
San tham kháô	Lettre de politesse. Voir kháô.
San khỏ, san kẵm tỗk	Lettre de faire part de deuil.
San páô, san túng	Avis écrit, journal d'information.
San k'ắp	Poème, chant (écrits).
San yẳy thép	Télégramme (ordinaire).
San mẳy lũm	Radiotélégramme.
San ñẳn	Récépissé, reçu (n.).
San fả ngữn	Mandat postal.
San fả ngữn yẳy thép	Mandat télégraphique.
Čể san, čể tẻm san	Papier à lettre, papier à écrire.
Fung san	Voir fung.

Čàm san	Courrier postal.
Tô san	Caractère d'écriture. Voir tô.
Túm san (ăn, f.)	Point (signe d'écriture).
Păp san (ăn, f.)	Cahier, livre.
Pãn san (k'ằng)	Bureau (meuble).
Bỗng san	Bureau (local).
Ăn thúk san	Gomme (à effacer).
Ăn k'út san	Grattoir (à effacer).
San	2 — Tresser.
Mả san (k'ằng)	3 — Fruit du jaquier sauvage.
Ko mả san	Jaquier sauvage.
SÁN, sán păy	Syn. de pã, pã păy.
SẢN	—
Mả sản (k'ằng)	Espèce de fruit sauvage (grosse baie côtelée, acidulée, comestible, sans valeur).
SÃN (kản, ăn)	Parapluie, ombrelle, parasol.
SĂN	—
Săn lăng (ăn, f.)	1 — Omoplate.
Săn pũ (ăn, f.)	2 — Chaîne de montagne.
SẮN	Trembler.
SẮN	Urgent, pressé, se presser, se dépêcher, avec précipitation.
SANG (kản, ăn)	Fourchette, fourche (à plusieurs dents).
SÁNG	1 — Cesser (en parlant de la pluie).
Sáng čăơ	2 — Sans souci.
SẢNG	1 — Voir lảô sảng.
Sảng sứp	2 — Entretenir (tenir en bon état).
SÃNG	—
Mải sãng	1 — Espèce de bambou (gros, utilisé dans la construction des cases tãy).
Nó sãng	Voir nó.
Hết sãng	2 — Voir hêt.
SĂNG	Quoi, quelque chose.
Tô săng	Quoi, quoi que ce soit, quelque chose.
Tô săng kò dảy	N'importe quoi.
Tô săng tô săng	Diverses choses.
Pin săng	Pourquoi ? (interrogatif).
Bảô pin săng	Pour rien, sans raison.
Pin săng pin săng	Parce que (employé seul), pour diverses raisons.

Tô săng yā, pin săng yā Tô săng hà, pin săng hà Tô săng mà, pin săng mà	Quoi ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?
SẮNG	1 — Charger de (d'une commission).
Sắng	2 — Souffler du nez fortement.
Sắng khỉ mũ	Se moucher.
Sắng	3 — Dire au revoir (voir păy kớn nỡ et kōy păy di nỡ), faire ses adieux.
SẲNG	Voir mả teng sẳng (à teng).
SẴNG	—
Nằm ép sẵng (F)	Essence.
SAÔ	1 — Grimper (à une corde), progresser à l'aide des mains (en tenant une corde, un câble).
Saô, phủ saô (tô)	2 — Fille, jeune fille (sens général ; à partir d'une quinzaine d'années), jeune femme (n'ayant pas encore d'enfant). Amante.
SÁÔ	1 — Piétiner, fouler aux pieds (herbe, plantes quelconques).
Mải sáô	2 — Espèce de bois (blanc, dur, non attaqué par les termites, utilisé en menuiserie).
SẢÔ (lẵm, lỉm)	Câble, perche, tringle (tendus pour soutenir quelque chose: rideau, linge étendu, etc.).
SÃÔ	1 — Vingt ; vingtaine.
Sãô ết	Vingt et un.
Sãô song	Vingt-deux. (On forme de la même façon les nombres suivants.)
Čhứ sãô	Vingtième, vingtièmement. (On forme de la même façon 21e, 22e, etc.)
Sãô nưng	Une vingtaine.
Mẽng sãô k'a (tô)	2 — Espèce de scolopendre. (Lit. : insecte vingt pattes.) Voir k'a k'êp, ngãô.
SĂÔ (ăn, lẵm)	Pilier, pile, colonne, plateau (soutenant quelque chose à sa partie supérieure ; ne s'applique pas aux poteaux d'une clôture).
Săô hỡn	Pilier, colonne d'une maison.
Săô khô	Pile de pont (ou poteau en tenant lieu).
Săô yẳy thếp	Poteau télégraphique.
Săô mẳy lũm	Poteau d'antenne de T. S. F.
SẲÔ	Terne, sans éclat, de médiocre apparence. (Ne s'applique pas aux personnes.)
SĂƠ	Clair (liquide), limpide, propre.

SẮƠ	Mettre.
Ăô sắơ	Mettre (lorsqu'on n'a pas en main la chose dont on parle).
Tẽn sắơ	Ajouter. On dit aussi tẽn.
SẪP	Murmurer, parler à voix basse.
Sẫp kăn	Se parler à voix basse.
SÁT (phưn)	1 — Natte en rotin. (La natte en rotin est l'objet de literie indispensable du Tãy, qu'il couche sur un lit ou à même le sol, qu'il utilise un matelas ou non.)
Mẽng sát (tô)	2 — Cancrelat.
Mẽng sát din	Espèce de cancrelat. (Lit. : cancrelat de terre.)
SẮT (tô)	Animal, les animaux (appellation générale).
SẪT	Syn. de čhẫt.
SAY (lỉm, f.)	1 — Corde, cordon, ficelle, câble, lien. Syn. : čỡ.
Say hẫy	Lacet de chaussure.
Say eô	Ceinture (sans boucle).
Say kớk	Ceinture à boucle.
Say lềk	Câble métallique. Syn. : čỡ lềk.
Say	2 — Tard (dans la matinée). Voir dứk.
Tứn say	Se lever tard.
SÁY	Etendre, répandre en mince couche (en général dans le but de faire sécher).
SÃY	Sable, gravier.
Don sãy	Plage sablonneuse.
SÀY	1 — Gauche (adj.).
Măng sày, tăng sày	A gauche, du côté gauche.
Mỡng Sày	2 — Muong Sai (commune tãy blanc de la province de Sơn-la, châu de Thuận. Ancien nom : Čẽng Môn, pays du rire).
SĂY, săy păy	Pousser (sens de déplacer ou tendre à déplacer). Syn. : suy, suy păy, sù, sù păy.
SẲY (ăn, lỉm)	1 — Intestins, entrailles, boyaux.
Sẳy mãn	Boudin, saucisse, saucisson (charcuterie).
Sẳy k'o	2 — Faux (de tempérament), dissimulateur, hypocrite. (Lit. : intestins crochus.)
Sẳy pút	3 — Être vexé.
SẴY (lang)	1 — Nasse, verveux. Voir aussi tỏm.
Sẵy sá	Nasse de fond.
Sẵy mẽt	Nasse à goulet latéral.
Sẵy tõn	Nasse à goulet axial.
Sẵy lung	Nasse à gros poissons.
Sẵy mõy	Nasse à fretin.
Sẵy thi	Nasse à main (pour pêcher à la main).

Sãy (A) (tô) — 2 — Secrétaire, comptable, employé ; fonctionnaire (de rang inférieur).
Sãy bố san — Instituteur.
Sãy tồa — Greffier.
Sãy ya — Infirmier.
Sãy yẳy thép (A) — Employé des Postes et Télégraphes.

SE —
Se yẻ (C) — 1 — Souper (n.) (dans la nuit).
Kin se yẻ — Souper (v.) (même sens).
Ko se — 2 — Espèce de palmier (tronc comestible (bỗt se), et duquel on tire un alcool (lẳô se) ; cœur très apprécié en salade). Syn. : ko taô.

SÉ — 1 — Toucher, pousser de la main ou à l'aide d'un objet (une personne pour attirer son attention, la réveiller, la taquiner).
Sé — 2 — Enfiler. Syn. : sũk.
Sé — 3 — Produire des élancements (en parlant de la rate, après un effort physique prolongé).

SẺ —
Ko sẻ, ko mải sẻ — Espèce d'arbuste sauvage (dont la feuille est utilisée comme médicament pour les coupures).

SẼ — Danser (danse européenne ou danse d'ensemble, danse rythmique, ballet. Dans certains centres tãy, des équipes de danseuses exécutent des figures de ballet d'un très bon goût, parfois avec chants, accompagnées de mandolines). Voir aussi mố.

SẼ (ăn, k'ẳng) — Coin (en bois ou autre matière).

SEN — 1 — Million.
Nỗk sen dẳng (tô) — 2 — Rubis topaze (oiseau).

SENG — 1 — Talisman, mascotte, fétiche.
Phi seng lãô (tô) — 2 — Génie qui apparaît sous forme d'une lumière sur les hauts rochers. (Inoffensif.)

SEÔ — Suivre, imiter, copier.
Seô lăng — Suivre (marcher derrière).
Seô lăng kăn — L'un derrière l'autre, en colonne par un.
Nỗk seô ka — Voir ka.

SÉÔ — Broder (broderies tãy exceptées, voir sám, k'ót).
Hún séô — Broderie (motif brodé).
Fảy hún séô — Broderie (ouvrage brodé).

SẺÔ — Voleter, voltiger.

SÉP — 1 — Ressentir le besoin de s'alimenter.
Sép khẳô — Avoir faim.
Sép nẳm — Avoir soif.

Sép	2 — Cuisant (en parlant d'une douleur physique).
Sép mả hổ	Brûlure d'estomac. (Lit. : brûlure thyroïdienne.)
SÉT	1 — Voir khảô lơng sét.
Mả sét (k'ảng)	2 — Espèce de fruit sauvage (petite baie donnant une teinture rouge).
SÊ	Perdre, perdu (un objet).
Tốk sê	Perdre en route, perdu en route.
Lẵk sê	Volé, dérobé.
SỄ (ăn)	Aile (d'un bâtiment).
Tãng sễ	A l'aile, au bout (d'un bâtiment).
SỂ	Envier (quelqu'un), être jaloux de.
Sể kăn	Etre jaloux l'un de l'autre, les uns des autres.
SẾK	Prestidigitation.
Kũn căng sẻk (tô)	Prestidigitateur.
SÊM (mẵ)	Houlette (en particulier : houlette de jardinier, sorte de cuillère emmanchée pour creuser la terre).
SỂM (ăn, lỉm)	Echarde.
SÊN	Voir mả mỗng sên.
SỂN (ăn, f.)	Fibre, fibrille ; filandre (de la viande).
SÊNG	Son (bruit), voix.
Sêng di	Harmonieux ; joli son, son harmonieux, voix harmonieuse, d'une voix harmonieuse.
Pả sêng di	Parler d'une voix harmonieuse. (On ne dit pas en tãy : avoir une voix harmonieuse.)
Sêng hày	Vilain son, vilaine voix, son désagréable, voix désagréable.
Sêng lông	Fort (en parlant du son, de la voix), son fort ; d'un ton élevé (parler).
Sêng nòy	Faible (en parlant du son, de la voix), son faible ; doucement, d'un ton bas (parler). Voir aussi sập.
SỂNG	Syn. de mõ.
SẾNG	Clair, pur, limpide (en parlant du ciel).
SÊÔ	Distiller.
Mỏ sêô (k'ảng)	Cuve de l'alambic (grande marmite remplie d'eau, dans l'alambic rudimentaire des Tãy).
Hăy sêô (k'ảng)	Partie supérieure de l'alambic (dans laquelle on met le riz à distiller. Voir hăy).
Lảô sêô	Alcool ; en particulier : alcool de riz (de fabrication locale).
SỂÔ	On, les gens ; la rumeur publique.
Sểô vảô	On dit que, les gens disent que, la rumeur publique dit que.
SẾÔ, cở sểô (lỉm, ko)	Espèce de liane (utilisée par les Tãy pour faire des cordages).

SẾT	Exagérer intentionnellement.
SỄT	Bon tireur (à la cible), adroit (au tir, à un jeu d'adresse).
SI (ăn)	1 — Sapèque, pièce d'un demi-cent.
Si	2 — Frotter (à l'aide d'un objet qui n'est pas normalement destiné à cela).
Si kăn	Se frotter l'un à l'autre, l'un contre l'autre.
Si so	Frotter, se frotter (dans les cas ci-dessous).
Si so ta	Frotter l'œil, se frotter l'œil, se frotter les yeux.
Si so mữ	Se frotter les mains.
SÍ, síy	1 — Quatre. (On écrit indifféremment sí ou síy.)
Sí síp	Quarante.
Sí síp ẻt	Quarante et un. (Pour 42, 43, etc., ajouter 2, 3, etc., à sí síp.)
Čhứ sí síp	Quarantième. (On forme de la même façon 41e, 42e, etc.)
Čhử sí	Quatrième, quatrièmement.
Bơn sí	Voir bơn.
Bơn sí tăy	Voir bơn.
Sí sẽô	2 — Se raidir.
SỈ	1 — Coïter.
Sỉ kăn	Coïter ; s'accoupler (pour la génération).
Nỗk sỉ hin, nỗk sỉ din (tô)	2 — Bergeronnette.
SÌ (tô, ăn)	1 — Carte à jouer (jeu chinois ou annamite de 32 cartes).
Tó sì	Jouer aux cartes (avec les cartes ci-dessus).
Mả sì lỉu (k'ảng)	2 — Grenade (fruit).
Ko mả sì lỉu	Grenadier (arbre).
SỈ̉ (ăn)	Véranda des femmes (dans une case tãy ; véranda se trouvant du côté réservé aux femmes, voir măng hảơ).
SIN	1 — Cérémonie rituelle du culte des génies (mêmes rites que pour la cérémonie puy, à l'exception des offrandes qui sont plus importantes).
Mải sin, mải sin lót	2 — Dipterocarpus Tonkinensis (espèce de bois rouge, non attaqué par les termites, bon bois de menuiserie).
SÍN (C)	1 — Famille (sens très étendu : toutes personnes portant le même nom, quel que soit le degré de parenté. Il n'existe chez les Tãy que très peu de noms de familles, en tout environ une douzaine. Le nom complet s'énonce en réunissant le nom de famille au prénom par une particule, le nom de famille étant placé en tête (voir thì et văn). Dans la conversation courante, on n'énonce que le prénom précédé du mot bả ou mẽ, voir ces mots).
Sín	2 — Nouvelle (fait nouveau).
Páô sín	Annoncer, faire part. Voir páô.

SỈN (phưng) — Jupe.
 Sỉn kông — Jupon.

SING — Soufre.

SIU — —
 Mả siu (k'ảng) — Bouton (petit bouton à la face).

SÍU (ăn, mã) — 1 — Ciseau (de menuisier), gouge.
 Síu — Se servir du ciseau (de menuisier), de la gouge.
 Pa síu (tô) — 2 — Esturgeon. (Chair peu estimée, atteint 2 mètres.)

SỈU — Fendre de travers (en parlant d'un morceau de bois que l'on fend).

SĨU — —
 Pa sĩu (tô) — Espèce de bouvière (petit poisson d'eau douce, à chair peu estimée).

SÍP — Dix, dizaine. Voir aussi čũk.
 Síp ết — Onze.
 Síp song — Douze. (On forme de la même façon treize, quatorze, etc.)
 Síp nưng — Une dizaine. Syn. : čũk nưng. Une douzaine ne s'exprime pas en tãy autrement que par douze.
 Čhứ síp — Dixième (adj.), dixièmement. (On forme de la même façon 11[e], 12[e], etc.)
 Bơn síp — Voir bơn.
 Bơn síp tãy — Voir bơn.

SO — —
 Mõng So — Phong-thổ (commune tãy blanc de la province de Lao-kay, chef-lieu de délégation, poste militaire. Ancien nom : Čẽng Sa).

SÕ (k'ảng) — Serrure.
 K'ảng sõ — Cadenas.
 K'o sõ (ăn, f.) — Clef, clé (de serrure ou de cadenas).
 Kắn sõ — Fermer à clef.

SÒ — —
 Bố sò (dông, čú) — Espèce de fleur sauvage (comestible).

SỐ — Voir k'en sô.

SỖ — Chercher (sens propre seulement). Syn. : théô.
 Sỗ kăn — Se chercher (l'un l'autre). Syn. : théô kăn.

SỎM — Replanter, resemer, réensemencer (une culture, qui a mal poussé ou qui a été ravagée).

SÕM (dông, čú) — Fleur (de certains arbres fruitiers : oranger, citronnier et arbres du même genre). Voir bỏ.
 Fleurir (sens ci-dessus).

SÒM	Redécortiquer (en parlant du riz : le pilonner une deuxième fois après avoir enlevé les premiers résidus, le pilonner après l'avoir passé au moulin).
SON	Mimer, imiter, contrefaire (la voix, les manières de quelqu'un).
SÓN	1 — Compter (sens de : mettre au nombre de), tenir compte, en tenir compte.
Són, ta són	2 — Cataracte (de l'œil. Certains Tãy opèrent de la cataracte).
Són, pin són	Être atteint de cataracte (en parlant de l'œil).
Pin ta són	Être atteint de cataracte (en parlant du sujet).
SỎN, sỏn ka čha	Pêcher à l'épuisette.
SÕN, sõn sở (ăn)	Pointe brodée ornant la robe tãy de chaque côté de la poitrine.
SÒN	1 — Double (adj.), doubler, mettre l'un sur l'autre, revêtir l'un sur l'autre ; empiler.
	Doublure (étoffe).
Sở sòn	Plusieurs vêtements les uns sur les autres (en parlant des vêtements que l'on porte sur soi).
Sòn kăn	L'un sur l'autre, les uns sur les autres, en piles, empilés.
Bố sòn (dông, čú)	2 — Variété de rose (fleur).
SONG	Deux.
Čhứ song	Deuxième, deuxièmement.
Bơn song	Voir bơn.
Bơn song tăy	Voir bơn.
SÓNG	Transparent.
SỎNG	Faire des offrandes (aux génies).
SÕNG (ăn)	1 — Trochée, touffe (végétaux).
Pin sõng	En trochées, en touffes (végétaux).
Sõng, sõng hù čẽ (ăn, k'ảng)	2 — Théière capitonnée (théière pour conserver le thé chaud ; est contenue dans un panier matelassé intérieurement, et couverte d'un petit coussin).
SÒNG, sòng sắơ	Ranger verticalement des objets dans un panier, un récipient quelconque. (C'est ainsi que se transporte le bois de chauffage dans la hotte.)
SÓP	Consumé, désagrégé, tombant en poussière.
SOY	Coudre (en faisant des points de surjet, des points d'ourlet, des points de chausson). Voir aussi ñip et pãy.
SỎY (ăn, lỉm)	Chaîne, chaînette (métallique).
SÕY	1 — Hacher.
Nõk sõy kêng	2 — Syn. de nõk sêô ka.
SỐ (A) (ăn)	Nombre (écrit), numéro, matricule (n. m. et adj.).

SỔ (A) (ăn)	Liste, registre (papeterie).
Sổ ngữn, sổ tẻm ngữn	Livre de comptes, registres de caisse.
SỎK	Poudre (pour arme à feu).
SÔN (lang)	Jardin.
Sôn phắk	Jardin potager. (Lit. : jardin de légumes.)
Sôn bố	Jardin d'agrément. (Lit. : jardin de fleurs.)
SỐNG	—
Sống bang (ăn)	Hanche (anatomie).
SỔP (ăn)	1 — Bouche (anatomie).
Hĩm sổp (ăn)	Lèvres de la bouche.
Hang sổp (ăn)	Commissures des lèvres.
Hủm sổp	Fermer la bouche. Voir am pả.
Sổp lay	2 — Bavard.
Sốp kỗp	3 — Sop Cop (commune tãy noir de la province de Lai-châu, délégation de Điện-biên phủ, chef-lieu de canton).
SỔT	Comble (adj.) ; très plein, plein jusqu'au bord, à pleins bords.
SỖT	Absorber en aspirant, gober.
SÔY (bảng)	Navette (de tisserand, de machine à coudre, pour fabrication des filets).
SỔY, ngữn sổy	Impôt.
Sổy kũn	Impôt personnel.
Sổy hỡn	Impôt par famille.
Sổy nẫ	Impôt foncier. (Lit. : impôt des rizières.)
Sổy hỡ	Impôt sur les embarcations.
Ố sổy	Payer l'impôt. (Lit. : sortir l'impôt.)
SỔY	Ogival, en fer de lance, à bout aminci.
SỔY	Manquant d'amour filial.
Phi sổy (tô)	Personne manquant ou ayant manqué d'amour filial et punie par les génies. Par extension : insulte à l'égard d'une personne sans cœur.
SƠ (tô)	1 — Nom générique des grands fauves carnassiers.
Sơ tử	Lion.
Sơ lãy kản taô	Tigre. (On dit couramment sơ.)
Sơ põm, sơ õm	Panthère.
Sơ lãy mả čẽn	Léopard, jaguar.
Sơ lãy čảm lót	Guépard.
Sơ fãy	Puma.
Pa sơ (tô)	2 — Espèce de perche (poisson comestible, atteint 60 cm. Lit. : poisson tigre, en raison de sa teinte rayée).
SỚ, phả sớ (phưn)	Matelas (genre matelas européen). Voir aussi phả páy.

SỚ (phưn) — 1 — Vêtements (appellation générale).
Veste, veston, corsage, robe, etc. (tous vêtements destinés à la partie supérieure du corps).

Sở nòy — Corsage.
Sở kỏm — Corsage. (Appellation ancienne actuellement peu usitée.)
Sở lông — Robe.
Sở hĩ — Manteau, pardessus. (Lit. : vêtement long.)
Sở fà fưn — Vêtement imperméable. (Lit. : vêtement de pluie.)
Sở čên — Manteau de drap, paletot de drap.
Sở naô — Chandail, tricot (vêtement), pull-over. (Lit. : vêtement froid, mis pour vêtement contre le froid.)
Sở dan — Vêtement tricoté.
Sở mễn — Vêtement capitonné. (Porté par les Chinois, non par les Tẩy.)
Sở hang ka — Lévite (des Tẩy Noir et des Annamites. Lit. : vêtement queue de corbeau).
Sở sơ mi (F) — Chemise (encore très rare en pays tẩy).
Phi sở (tô) — 2 — Sorte de génie des grandes forêts (inoffensif, juché sur les hautes branches, se contente de faire des niches aux passants). Voir aussi phi pá.

SỠ, sỡ phi dẩm — 1 — Honorer l'âme des ancêtres (par des lảy et des offrandes les jours de la fête du nouvel an).
Čò sỡ (k'ảng) — 2 — Table. Syn. : pãn.

SỚK, kũn sớk (tô) — Pirate, ennemi (sur un champ de bataille). Syn. : kũn čôn.
Tặp sớk — Combattre (l'ennemi, les pirates).

SƠNG — Se divertir joyeusement, s'ébattre joyeusement.

SỚNG — Jouir (jouissance de l'âme ou des sens), se réjouir, éprouver du plaisir, de la joie. Voir aussi êm.
Sớng čăơ — Heureux. Voir čăơ.

SỞNG, sởng hảơ — Récompenser.

SỠNG, sỡng vải — Cacher (pour qu'on ignore l'existence ou au moins l'emplacement. Ne s'applique donc pas aux choses que l'on cache uniquement à la vue). Voir aussi bắt.

SỚY — Laver, se laver (le corps, une partie du corps, une dépouille d'animal). Voir aussi sắk et làng.

SU — 1 — Tu, te, toi. (Terme amical employé entre camarades intimes du même sexe, non parents.) Voir aussi mũng.
Mở su — Vous (la personne à qui l'on parle comprise et en parlant entre camarades intimes, du même sexe, non parents). Voir hãô.
Su (ăn, f.) — 2 — Sou (pièce de 1 cent, pièce de 5 centimes).
Kaô su (F) — 3 — Caoutchouc. Syn. : yang yứt.

SỨ	Rejoindre (aller retrouver).
Vảô sứ	Rendre compte, informer, faire connaître (un fait). Syn. : bẫi sứ.
SỪ	Syn. de sãy.
SŨ	Voir mở sũ.
SỨK	Mûr (arrivé à maturité : fruits, abcès).
	Cuit (au sens propre).
SŨK	1 — Enfiler. Syn. : sé.
Sũk sù sũk sỗn	2 — Tituber.
SUM	1 — Assorti avec, s'harmoniser avec, convenir à.
Sum kăn	Assortis (qui se conviennent), se convenir, s'harmoniser (en parlant de couples, d'objets).
Sum čăơ	Content, satisfait, consentant. (Lit. : en accord avec le cœur.)
Ko sum, ko mải sum	2 — Espèce d'arbre forestier dont la feuille toxique est utilisée pour pêcher le poisson par empoisonnement.
SỦM	1 — Acide (adj.), acidulé, aigre, aigrelet.
Nẳm sủm	Vinaigre.
Mẳ sủm (k'ảng)	Fruit acidulé.
Mẳ khơ sủm (k'ảng)	Tomate.
Nó sủm	Voir nó.
Kỏn hin sủm	Alun cristallisé.
Mẳ sủm póy (k'ảng)	2 — Fruit du cumin Février (utilisé en shampooing par les femmes tãy).
Ko sủm póy	Cumin Février (plante).
SŨM, mỗn sũm	Être gai de caractère, être toujours souriant.
SÙM (ăn)	Faisceau, en faisceau (à terre). Voir aussi pỗ.
Sùm kăn	Être en faisceau.
SUN	Natter (tresser une natte).
Sun (ăn)	Natte (brins nattés).
SỦN (ăn, f.)	Talon (du pied, d'une chaussure), base de la crosse d'un fusil (toute la base et non pas le talon seul).
SŨN	Tisonner.
SUNG	Grand (de haute taille), haut, élevé.
SÚNG	1 — Accompagner (en chemin) ; reconduire, ramener.
Súng hẳơ	2 — Faire cadeau ; offrir, donner (en cadeau). Voir aussi khảô.
SÚP	—
Nẳm súp (F)	Soupe. (Peu usité. Syn. : nầm keng.)
SÚT (phưn, lang)	1 — Moustiquaire.
Kang sút	Tendre la moustiquaire.
Pỏt sút	Rabattre la moustiquaire.

Phớng sút	Border la moustiquaire.
Sút	2 — Usé (en parlant d'objets tels que crayon, gomme, couteau, outil quelconque).
SUY, suy păy	Syn. de săy, săy păy. On dit aussi čhuy.
SƯ	—
Phi sư (tô)	Esprit qui s'incarne dans le corps de certaines personnes et les pousse à manger des excréments. Ces personnes elles-mêmes (qui se distinguent la nuit par deux flammes aux narines).
Phi sư ngàn	Autre genre de phi sư (qui passe pour manger des cadavres et même des personnes qu'elle immole).
SỨ	1 — Insister.
Sứ ăô	Demander (un objet) avec insistance.
Sứ	2 — N'ayant pas encore eu de petits (en parlant de la génisse et de la bufflette).
Mē sứ (tô)	3 — Femme chargée d'une demande en mariage, entremetteuse. Syn. : mē ñẽ.
Pō sứ	Homme chargé d'une demande en mariage ; entremetteur.
SỪ, sừ ăô	Acheter.
SỮ	Droit (adj.) ; équitable, loyal ; conforme à la vérité.
Kũn sữ, kũn čăơ sữ (tô)	Personne droite, loyale.
Vảô sữ	Dire la vérité, parler franchement.
Sữ sữ	Tout droit.
SỨK	Ordonner, prescrire.
San sứk (băơ)	Ordre écrit.
SƯM	Ginseng (drogue tonique).
Ko sưm	Ginseng (la plante dont la racine sert à fabriquer la drogue ci-dessus).
SỨN	Voir mừ sứn.
SỬN	Voir mừ sửn.
SỮN	Voir mừ sữn, mừ ngõa mừ sữn.
SỨP (k'ảng)	1 — Soufflet (instrument).
Sứp	2 — Allonger (en ajoutant au bout), raccorder.
Sứp (ăn)	Raccord.
Sứp kăn	Fixer bout à bout (nouer, coudre, coller, etc.), raccorder.
SỮP	Succéder à (dans le temps).
Sữp kăn	Se succéder (dans le temps).

T

— T ; TO (tô) (parlé)	— Consonne T première. Voir tô.
— T ; TÕ (tô) (parlé)	— Consonne T deuxième. Voir tô.
TA (ăn, k'ảng)	1 — Œil, les yeux.
Kén ta	Œil, globe de l'œil.
Hĩm ta (ăn, f.)	Paupière.
Hang ta (ăn)	Commissures des paupières.
K'un ta (lỉm)	Cils.
Pẫô ta (ăn)	Arcade sourcilière.
K'un pẫô ta (lỉm)	Sourcils.
Ta dêô	Borgne. (Lit. : un seul œil.)
Ta bót	Aveugle (adj.) (paupières restant closes).
Ta fãng	Aveugle (adj.) (avec les yeux d'apparence normale).
Ta lúm	Aveugle (adj.) (avec orbite dépourvue d'œil).
Ta lơn	Loucher, qui louche.
Ta són	Voir són.
Ta k'eô	Œil menaçant, œil désapprobateur.
Yễt ta k'eô	Faire les gros yeux, désapprouver du regard, menacer du regard.
Ta kôảng sê tòng	Avoir les yeux plus grands que le ventre. (Expression également usitée chez les Tầy.)
Vẽn ta (k'ảng)	2 — Lunettes (pour la vue), lorgnon, monocle, binocle.
Ta pu tin (ăn)	3 — Cheville (du pied). (Lit. : œil de crabe du pied.)
Ta (ăn)	4 — Nœud (du bois).
Ta	5 — Juger, régler, trancher (un cas, un différend, une question).
Pō ta	6 — Voir pō.
TÁ	—
Bang tá (A)	1 — Voir bang.
Ka tá	2 — Syn. de ka tẻ.
Ka tá	3 — Caqueter (au sens propre).
TẢ, tả lỡt	Préparer un mets au sang (voir ci-dessous).
Lỡt tả	Mets au sang (fait de sang de porc cru et de viande cuite hachée, aromatisé avec quelques oignons et feuilles de citronnier).
TÃ	Badigeonner, enduire, appliquer une couche.
Tã fon	Badigeonner à la chaux.
Tã thơn	Peindre (bâtiment), mettre en peinture.
Ya tã	Voir ya.
Ya lơng tã	Voir ya.
TÀ	Picul, quintal chinois (ou annamite. Mesure de poids valant 60 kilogrammes ou 100 kưn ou 10 ẻn. Voir kưn).

TĀ (ăn) — Fontaine ; endroit où on puise de l'eau et où on se baigne. (Les Tãy vont se baigner et puiser de l'eau à certains endroits déterminés des cours d'eau voisins ; parfois ils amènent l'eau à domicile à l'aide de canalisations en bambous.)

TẢ — Étendre à l'extérieur (pour aérer ou faire sécher).
Tả dét — Étendre au soleil, exposer au soleil, faire sécher au soleil.

TÃ — 1 — Mesurer (mesures de longueur).
Tã (tô) — 2 — Sangsue. (Appellation due à sa façon de se déplacer : en imitant le mouvement de la main qui mesure.)

TẢK — 1 — Puiser (sens propre seulement).
Tảk tún — 2 — Cartilage.
Tảk tē (tô) — 3 — Sangsue d'eau. Voir tã.
Tảk ten (tô) — 4 — Espèce de sauterelle.
Tảk khang (tô) — Espèce de sauterelle.
Tảk tên (tô) — 5 — Espèce d'abeille.

TÃK — 1 — Tout (adj.), entièrement, complètement, sans exception. Voir mêt, tĩng ká.
Tãk kăn — 2 — S'accroupir l'un devant l'autre pour échanger des politesses (lorsqu'on visite quelqu'un pour la première fois seulement).

TAM — S'accoupler à, couvrir (la femelle : en parlant du chien exclusivement, voir aussi teô).
Tam kăn — S'accoupler (en parlant des chiens).

TÃM (k'ảng) — Support longitudinal, tuteur (pour plantes), gouttière (pour fractures).

TÀM — Provisoire.

TĂM — Piler, pilonner ; décortiquer (du grain au pilon et par extension avec un instrument quelconque).
Tăm khảô — Décortiquer le riz, piler le riz.

TẢM — 1 — Bas (adj.), peu élevé ; petit (de taille peu élevée).
Tảm, tảm hủ — 2 — Tisser.

TÃM — 1 — Broder (motif ou bordure d'un motif en fil d'argent ; voir aussi sảm, séô, k'ót).
Tãm — 2 — Trapu. (Ne s'applique qu'aux personnes.)

TAN — 1 — Pellicules (du cuir chevelu).
Khảô tan — 2 — Voir khảô.

TẢN — Couper la terre à flanc de coteau pour obtenir une surface plane (route, rizière de montagne, etc.).

TĂN — 1 — Bête (adj.), ignorant ; bouché (sens figuré). Syn. : yók.
Kũn tăn — Ignorant (n.), personne bête.
Tăn — 2 — Bouché (en parlant du nez).

TẮN	Arrêter l'écoulement (du sang, d'un robinet, etc.), fermer (un robinet, une vanne).
Tắn (ăn)	Robinet, vanne.
TANG	Remplacer (prendre la place de), se substituer à. Voir aussi phên.
Tang kăn	Se remplacer réciproquement, se substituer l'un à l'autre.
Kin tang	Manger en remplacement, en substitution (mets substitué à un autre).
TÁNG	1 — Transporter sur bât.
Mà táng (tô)	Cheval de bât.
Táng tẩy	Transporter sur bât en convoi.
Táng, pa táng (k'ảng)	2 — Fenêtre.
Fa táng (pêng, f.)	Volet, persienne (d'une fenêtre).
Táng vẽn (k'ảng)	Fenêtre vitrée.
Táng lểk (k'ảng)	Fenêtre grillagée.
TẢNG	1 — Moelle (des arbres), liège (par erreur, les Tẫy s'imaginant que le liège est la moelle d'un certain arbre).
Ko mải tảng	2 — Espèce de sureau.
TÃNG (ăn, f.)	1 — Voie de communication ; route, chemin, piste, sentier (sens général).
Tãng nòy	Sentier, petit chemin.
Tãng lông	Route, chemin principal.
Tãng čhe	Route carrossable. En voiture.
Tãng ỗ tỗ, tãng čhe ỗ tỗ	Route automobilable. En automobile.
Tãng pũ, tãng bổk	Par voie de terre.
Tãng nầm	Par voie d'eau.
Tãng hỡ	En pirogue, en sampan, en barque. Voir hỡ.
Tãng hỡ fẫy	En bateau. Voir hỡ fẫy.
Tãng lểk	Voie ferrée.
Tãng čhe fẫy	Par chemin de fer, par le train.
Kang tãng	Sur la route, en route, en cours de route.
Tãng	2 — Côté, direction. Syn. : mãng.
Tãng nả	Syn. de mãng nả.
Tãng lăng	Syn. de mãng lăng.
Tãng k'a	Syn. de mãng k'a.
Tãng sày	Syn. de mãng sày.
TÀNG, tàng nầm (k'ảng, f.)	Coupure pour l'écoulement de l'eau (en particulier dans les diguettes des rizières pour amener l'eau d'une plate-forme à l'autre).
TĂNG	Glu.

TẮNG (k'ảng) — Siège (pour s'asseoir ; sens général).
En particulier : siège tẫy (petit tabouret rond, de 10 à 20 cm. de hauteur, quelquefois davantage, en rotin tressé).
Tắng kéô — Chaise (à dossier, ordinaire).
Tắng bỏm — Tabouret, sellette.
Tắng khóp — Fauteuil.
Tắng mà — Banc. (Lit. : chaise cheval.)
Tắng nõn — Chaise longue. (Lit. : chaise pour se coucher.)

TẲNG — 1 — Dresser, mettre debout (un objet) ; construire (pour les constructions qui s'élèvent au-dessus du sol).
Tẳng yú — Être debout (ne s'applique pas aux personnes ni aux animaux, voir yưn).
Nõk tẳng ló (tô) — 2 — Guêpier (oiseau).

TẴNG — Retenir (en tirant). Syn. : thẵng.

TẴNG — Voir hêt tẵng.

TAÔ — —
Ko taô — 1 — Syn. de ko se.
Lèn taô — 2 — Voir lèn.

TÁÔ — —
Mắ táô (k'ảng) — Jujube.
Ko táô, ko mắ táô — Jujubier.

TAÕ — Laver au crible, au panier.
Taõ khảô — Laver le riz au panier.
Taõ k'ẫm — Extraire l'or à la battée (laver les sables aurifères par le procédé de la battée), faire de l'orpaillage (sens général).
Kũn taõ k'ẫm (tô) — Orpailleur.

TAỔ — Noble (hommes seulement, voir nãng), mandarin.
Taổ lí — Voir lí.
Taổ phó — Syn. de phó lí.
Taổ bản (tô) — Chef de village.
Taổ báô (tô) — Jeune homme noble.

TĂÔ, tăô fẫy (k'ảng) — Foyer (où on fait le feu. Le foyer tẫy est constitué par un cadre en bois rempli de terre et disposé au milieu de la case).

TẮÔ (tô) — 1 — Tortue (de terre).
Tắô k'ẫm — Tortue dorée (tortue à carapace jaunâtre).
Tắô lêk — Tortue grise (à carapace grise. Lit. : tortue de fer, en raison de sa couleur).
Khỉ tắô — 2 — Odeur des aisselles. (Lit. : excréments de tortue.)
Tắô — 3 — Faire société avec, s'associer avec (pour exploitation).
Tắô kăn — Faire société ensemble, s'associer l'un à l'autre, exploiter en commun.

Kũn tảô kan (tô)	Sociétaires (au pluriel).
TẢÔ	—
Mả tảô (k'ảng)	Gourde (le fruit lui-même ; récipient pour mettre de l'eau, fait avec la gourde desséchée).
TẪÔ, tẫô mà (k'ảng, lang)	Ecurie. (On dit aussi hỡn mà.)
TẢÔ	1 – Jusque, jusqu'à (dans le temps et dans l'espace).
Mải tảô (dủn, lỉm)	2 – Canne (pour la marche).
TẬ̄Ô, tậ̄ô fẫy	Cendre.
TĂƠ (k'ảng)	Gésier.
TẢƠ	En bas.
Tảơ nẳn	Là-bas (sur un plan inférieur).
TẪƠ	Penser que, croire que, supposer que. Syn. : ngắm hẽ, ngắm áô hẽ.
TÁP	1 – Afficher, exposer (à la vue, au public).
Táp čháp	2 – Voir phom táp čháp.
TẲP (ăn, k'ảng)	Foie.
TẪP	Taper, frapper, battre (donner des coups), combattre (l'ennemi). Voir aussi tũp.
Tẫp kăn	Se battre (en parlant de deux ou de plusieurs personnes).
TÁT (ăn, f.)	1 – Caillebotis.
Tát, tát nắm (ăn, k'ảng)	2 – Cascade, chute d'eau.
TẮT	Couper (sens général, à l'exception du bois sur pied : voir pảm et hám, et des blessures par coupure : voir bát), tailler (un arbre, une haie), amputer.
TẪT	Répartir.
TAY	Mourir, décéder, périr ; mort (adj.), défunt (adj.).
Kũn tay (tô)	Défunt (n.), dépouille mortelle.
Tô tay	Cadavre.
Thảô tay	Mourir de vieillesse.
Čhảy tay	Mourir de maladie.
Tay hā	Mourir d'épidémie.
Tay díp	Mourir accidentellement.
Phi tay díp (tô)	Ame des personnes mortes accidentellement (esprit inoffensif).
Tay pãy	Mourir en couches.
Kì tay	Mourir de suicide, se suicider. Voir kì.
TẢY	En convoi (d'animaux porteurs ou comprenant des animaux porteurs).
Táng tảy	Transporter sur bâts en convoi.

TÀY (ăn) — Poupe.

TĂY (A) — Françaıs (adj.), européen (adj.), occidental (adj.), de race blanche, (par extension du mot annamite Tây qui signifie : Ouest, de l'Ouest).

Tăy, kũn tăy (tô) — Français (n.), Européen (n.), Occidental (n.), Blanc (de race. Lit. : gens de l'Ouest, voir ci-dessus).

Mỡng tăy — Europe, France, Occident.

Tăy kók — Corse (adj.).

Tăy kók (tô) — Corse (individus).

Mỡng tăy kók — Corse (pays).

Tăy dăm (tô) — Français de couleur, Européen de couleur. (Lit. : Européen noir.)

Tăy deng — Anglais (adj.).

Tăy deng (tô) — Anglais (n.). (Lit. : Européen rouge, parce que les Anglais sont en général blonds.)

Mỡng tăy deng — Angleterre.

TẮY — Marcher (en parlant des insectes).
Marcher dessus (en parlant d'un pont, d'une passerelle).

TẲY — 1 — Allumer (une lampe, un appareil d'éclairage quelconque non électrique).
2 — Eclairer (donner de la lumière avec un appareil).

Tẳy păy — Marcher à la lumière (avec une lumière pour s'éclairer).

Tẳy fẫy — Eclairer, s'éclairer : à la torche.

TẴY — Tẫy (adj. et n.) (race tẫy ; n'englobe pas toute la race d'origine tẫy, mais seulement les subdivisions ayant actuellement appellation Tày ou Thổ. On écrit plus souvent Thay parce que dans certaines régions ce mot se prononce avec un *h* aspiré. Le lieu d'origine s'indique en ajoutant au mot tày le nom de la commune : Tày lẫy, Tày de Muong Lai).

Tẫy dón — Tẫy Blanc (subdivision de race tẫy ; appellation due au corsage blanc des femmes. Les Tẫy Blanc peuplent principalement la province de Lai-châu, la région de Phong-thổ (province de Lao-kay) et le Sud du Yunnan ; ils n'habitent que les vallées).

Tẫy dăm — Tẫy Noir (subdivision de race tẫy ; appellation due au corsage noir des femmes. Les Tẫy Noir peuplent principalement la province de Sơn-la et la région de Điên-biên phủ (province de Lai-châu); ils diffèrent peu des Tẫy Blanc tant par les mœurs que par la langue).

Tẫy Kaô bằng — Thổ (subdivision de race tẫy, à l'Ouest du Fleuve Rouge. Lit. : Tẫy de Cao-bằng. Différence assez marquée avec les Tẫy Blanc, en raison de l'influence chinoise qu'ils ont subie).

Tẫy Bák kàn — Tày de Bac-kan (subdivision de race tẫy de la province de Yên-báy), plutôt assimilés aux Thổ.

TẮY (k'ảng)	Sac (à grain ou similaire).
TÉ	1 — Dès, depuis (dans le temps).
Té čảô	Auparavant, d'abord, précédemment. Voir kớn.
Tăm té, tăm té mẫn	2 — Tant pis, peu importe, cela ne me fait rien, c'est égal, c'est sans importance.
	N'en faire aucun cas, s'en moquer.
TẺ	Voir ka té.
TẼ	—
Nằm Tẽ (mē)	1 — Rivière Noire (affluent de droite du Fleuve Rouge).
Mỡng Tẽ	2 — Muong Té (commune tãy blanc de la province de Lai-châu ; chef-lieu de délégation ; poste militaire créé en 1916, occupé par la Garde indigène jusqu'en 1917. Ancien nom : Čễng K'ằm, pays de l'or).
TÈ	Sûr, certain, d'une façon certaine.
TĒ	Voir tắk tē.
TỂ	Casser, cassé (en parlant des objets se cassant à bord franc : verre, poterie, pierre, etc.). Voir hắk, k'át.
TẼK	—
Tẽk tẽk	Tic tac d'une pendule ou bruit analogue.
Nẫn tẽk tẽk	Produire le bruit ci-dessus.
TEM	Syn. de k'ãng.
TẺM	Ecrire, tracer (des caractères, des lignes).
Tẻm san	Ecrire (sur papier).
Tẻm hún	Dessiner ; peindre (peinture décorative ou artistique).
Hún tẻm	Dessin ; peinture (sens ci-dessus).
Tẻm theô	Tirer un trait.
TĒM (F) (ăn)	Timbre-poste.
TEN, mẽng ten (tô)	1 — Guêpe.
Tắk ten	2 — Voir tắk.
Mải ten kỗe	3 — Espèce de bois (dont l'écorce, très odoriférante, est utilisée pour la fabrication des baguettes d'encens).
TÉN	Niveler, aplanir (au sens propre).
TẼN	Ajouter.
TĒN	—
Mỡng Tēn	Muong Ten (commune de Laotiens, de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop).
TENG	—
Mẳ teng (k'ảng)	Nom générique des cucurbitacées.
Mẳ teng kôa	Concombre.
Mẳ teng sẳng	Cornichon.
Mẳ teng nẳm	Pastèque, melon d'eau.

Mả teng lãy	Coloquinte rayée.
Mả teng tăy	Melon (espèces d'Europe, d'où leur appellation).
TÉNG	Syn. de kák.
TẺNG	Élever, nourrir (un enfant, des petits) ; adopté (enfant).
Lũ tẻng (tô)	Enfant adopté. (Il existe chez les Tẵy deux sortes d'adoption : 1° achat d'un enfant de quelques années, chez une race considérée comme inférieure : Xa, Meỏ, etc. ; 2° adoption sans formalités d'un nouveau-né tẵy ; l'enfant est appelé aussi lũ čho. Dans les deux cas, l'enfant est considéré comme le propre fils.)
Ảy tẻng (tô)	Père adoptif.
Ỉ tẻng (tô)	Mère adoptive.
TẼNG	Piquer (un seul sens : piquer la peau, les chairs. Ne s'applique pas aux piqûres faites par les animaux).
TÈNG, tèng lũ	Syn. de lót (3ᵉ sens).
TEÔ	S'accoupler à, couvrir (la femelle ; en parlant des animaux, à l'exception du chien, voir tam).
Teô kăn	S'accoupler (animaux, à l'exception du chien).
TEỖ, teỗ păy	1 — Sauter (en longueur ou en profondeur). 2 — S'enfuir, s'évader. Syn. : pāy.
TÉP (ăn, f.)	1 — Table (d'une mandoline ou d'un instrument analogue).
Mỗ tép	2 — Voir mỗ.
Mẽng tép ne (tô)	3 — Espèce de punaise des bois.
TÉT (k'ảng)	Clitoris. Syn. : nõ čót.
TĒT	Se mettre contre, se frotter contre, se frotter à (une personne ou un animal).
Tēt kăn	L'un contre l'autre, se frotter l'un contre l'autre.
TẾK	Remonter le cours d'une rivière ; naviguer, transporter, conduire : en remontant le cours d'une rivière (en parlant d'une embarcation).
TÊM	1 — Injecter (par piqûre). Voir aussi čhók.
Kỏ têm (k'ảng, ăn)	Seringue à aiguille.
Ya têm	Médicament à injecter (à l'aiguille).
Têm	2 — Rouler la boulette (rouler à l'aide d'une aiguille, après l'avoir chauffé, l'opium que l'on va placer ensuite sur la pipe pour être fumé).
Mải têm (ăn, lỉm)	Aiguille à opium (voir ci-dessus).
TỂN	Voir tắk tên.
TỄN (ăn, lẫm)	Bougie, chandelle, cierge.
TÊ̄N	Recenser, inventorier.

TẾNG	Publier. Voir aussi páô.
San tếng	Publication écrite, journal édité, revue éditée. Voir aussi san páô.
K'ăm tếng	Publier verbalement, « porter à tous vents ».
TÊT	—
Pa têt (tô)	Espèce d'able (petit poisson d'eau douce comestible).
TỄT	—
Pin tễt; pin sí tễt	Carré (adj.), cubique. (Têt ou tït.)
Sí tễt (ăn)	Carré (n.), cube. Voir aussi sí fang.
TI	Voir k'ôn ti.
TÍ	Forcer (pour entrer ou faire entrer, en considérant un objet ou un lieu trop étroits).
TỈ	—
Pa tỉ (tô)	1 — Espèce de carpe (poisson d'eau douce comestible, atteint 80 cm.).
Phả tí	2 — Voir pha.
TĪ	Endroit, emplacement, place.
Tī dăơ	En quel endroit, à quelle place, où (interrogatif).
Tī dăơ kò	Où que, en quelque endroit que; où que ce soit, en quelque endroit que ce soit, n'importe où, partout, (toujours suivi d'un mot complétant la phrase).
Čū tī	Partout, en tous endroits.
TIM	Plein, rempli.
Tim põp	En abondance, en grande quantité.
Mī tim põp	Abonder (en quantité), pulluler.
TIN (ăn, f.)	Pied. (Ne s'applique pas aux objets fixes: pied d'un arbre, d'un mur, etc.)
Fá tin (ăn, f.)	Pied. (Ne s'emploie que pour les pieds de l'homme.)
Pừn tin	Plante des pieds.
Sún tin	Talon du pied.
Lăng tin	Dessus du pied.
Nìu tin	Orteil. (Lit. : doigt de pied.)
Hô tin (ăn)	Pouce du pied. (Lit. : tête du pied.)
Ngăm tin	Fourche des doigts de pied.
Lễp tin	Ongle des orteils.
Ta pu tin (ăn)	Cheville (du pied). (Lit. : œil de crabe du pied.)
TỈN	Court (dans le temps et, pour les objets seulement, dans l'espace).
TING, ting vài	Mettre sous presse (presse à comprimer, mais non à imprimer), mettre sous un presse-papiers (ou un objet en tenant lieu).

TÍNG (k'ẳng) — 1 — Mandoline, guitare, violon, banjo, harpe, piano, etc. (tous instruments de musique à corde). — Les Tầy ne possèdent comme instruments de ce genre qu'une mandoline à deux cordes montée sur une gourde séchée munie d'un long manche.

Tíng tíng — 2 — Bruit de clochette, de timbre, son tiré d'une mandoline, ou bruits analogues (onomatopée).

Nẵn tíng tíng — Produire le bruit ci-dessus

TỈNG (A) (ăn, f.) — 1 — Province.
2 — Ville. (Peu usité chez les Tầy. Syn. : mỡng lông.)

TĨNG — 1 Dessus, au-dessus ; supérieur (dans l'espace).
Tĩng ká — 2 — Tout, tous, toute, toutes.
Mết tĩng ká — Voir mét.

TIU — Paroi interne (du bambou).

TỈP (k'ẳng) — Boite (à couvercle coiffant).

TỈT — Un peu, un petit peu, très peu (dans l'expression ci-dessous seulement. Voir nòy nững, čóy nững).
Tít sẳơ — Mettre un peu, mettre très peu, mettre un tout petit peu.

TĨT, sí tĩt — Syn. de tềt, sí tềt.

TO, ko to (ăn) — Tronc (restant d'un arbre qui a été coupé au-dessus du sol).

TÓ — 1 — Jouer (aux cartes ou à un jeu analogue). Voir aussi tõt.
Tó, mẽng tó (tô) — 2 — Frelon.
Tó — 3 — Se battre (en parlant des coqs et des poules).
Tó — 4 — Emboiter, embrever, enchâsser, joindre bout à bout.
Tó kăn — Emboîtés l'un dans l'autre.
Tó kí — Voir kí.

TỎ (ăn) — Orgelet.
Pin tỏ, ổ tỏ — Avoir un orgelet (en parlant de l'œil).

TÕ — Encorner (sens de : donner des coups de cornes).

TŌ — Quantité, grosseur, grandeur, surface, volume.
Tō kăn — Egaux ; de quantités égales, de même grosseur, de même grandeur, de même surface, de même volume, de même poids.
Tō dăơ — Combien ? Quelle quantité ?
Tō nì — Comme ceci (en fixant soi-même une quantité).
Tō nẳn — Comme cela (en indiquant une quantité déjà fixée).

TỔ (lìm) — Lien de bambou.

TỖ — 1 — Solitaire (en parlant des vieux animaux mâles qui vivent seuls ou de certains objets isolés qui sont habituellement par paires ; voir hềt).

Ko tỗ, ko mải tỗ	2 — Espèce d'arbuste sauvage (dont la racine, très amère, est utilisée en pharmacopée, en particulier contre le mal de dent).
Hã tỗ (ăn, f.)	Racine de l'arbuste ci-dessus.
TÓK	Syn. de phét (1er et 2e sens).
TÕK	—
Tõk tõk	Bruit de coups légers frappés sur du bois.
Nẵn tõk tõk	Produire le bruit ci-dessus.
TOM	1 — Foule, groupe, rassemblement.
Tom kăn	Se rassembler.
Tom nả	2 — Syn. de măng nả.
TÓM	Voir mỏ tóm.
TỎM (k'ảng)	1 — Nasse à anguilles. (Sorte de petit panier rond avec goulet latéral). Voir sãy.
Tỏm	2 — Emmailloter (un enfant).
TÕM (k'ảng, lang)	Mirador, cabane (pour l'affût).
TON	Castrer, châtrer ; castré, châtré.
TÓN	Morceau (partie d'un tout).
Pin tón	Se solidifier (en parlant d'un liquide), se congeler, se figer, se cailler, se coaguler.
TỎN	A la rencontre de, au devant de.
Tỏn mễ	Syn. de kớy (voir ce mot).
TÒN	Desservir (la table).
TONG, băơ tong	1 — Feuille de bananier (domestique ou sauvage, détachée du tronc pour être utilisée. En particulier, elle sert à faire des toitures provisoires et tient lieu de papier d'emballage).
Ko tong	Bananier sauvage.
Mả tong (k'ảng)	Fleur de bananier sauvage (comestible).
Ko tong čing	Bananier sauvage nain.
Ko tong čing	2 — Iris (plante).
Bỗ tong čing (dông, čú)	Fleur d'iris.
Mỡng Tong	3 — Muong Tong (commune tãy blanc de la province de Lai-châu, délégation de Muong Té. Ancien nom : Čẽng Pheô, pays de la couleur).
TÓNG (ăn, f.)	Cercle, anneau (de petites dimensions, voir tông).
Tóng kòng	Anneau d'oreille. (Pendant d'oreille constitué par un large anneau, chez les femmes Xa en particulier.)
TỎNG	1 — Inculper, accuser. Syn. : bák.
Tỏng, tỏng lút	2 — Trébucher.
Tỏng mát	3 — Porter malheur.

TÕNG	1 — Cuivre, bronze.
Ko tõng, ko mải tõng	2 — Espèce d'arbre forestier. (Quoique d'un bois médiocre, était réservé autrefois, en raison de ses jolies fleurs rouges, comme bois de cercueil pour les familles nobles. Sa floraison marque, pour les Tãy, une période de force chez la femme et de faiblesse chez l'homme.)
Bố tõng	Fleur de l'arbre ci-dessus.
Tõng	3 — Nom de famille tãy. Voir sín.
TÒNG (k'ång)	Ventre.
TÓP	Joindre (les talons, les jambes).
TÓT	1 — Becquer ; piquer (en parlant des serpents seulement).
Nõk tót k'on (tô)	2 — Pic-vert (oiseau).
TÕT	1 — Ruer, donner un coup de pied. Syn. : thì. 2 — Jouer (à un jeu de ballon, de balles).
TÓY	Frapper légèrement (sens général), frapper (à la porte). Jouer (d'un instrument à cordes).
TÕY	Plomb (d'une ligne à pêche).
TÔY	Avec. Voir aussi dờy.
Tôy kăn	Ensemble. Syn. : dờy kán.
TÔ	1 — Corps (des personnes et des animaux). Voir aussi k'ĩng. 2 — Appellatif numéral de tous les êtres animés ou considérés comme tels : personnes, animaux, génies, caractères d'écriture, cartes à jouer.
Tô san	Caractère d'écriture. (La langue tãy blanc comprend 22 groupes de deux caractères consonnes, ces deux caractères ne différant que par leur intonation, quatre caractères idéographiques, et 17 signes vocaliques ou voyelles : may. Voir tableaux, pages 7-9.)
TỖ	Voir ỗ tỗ.
TỒA (A)	Tribunal.
Hỡn tồa	Palais de justice ; tribunal (local).
TỐK	Tomber (ne s'applique pas à ce qui tombe de sa propre hauteur).
TỖK, kẫm tỗk	1 — Voir kẫm.
Tỗk tỗk	2 — Bruit de coups sourds frappés sur du bois (onomatopée).
Nẵn tỗk tỗk	Produire le bruit ci-dessus.
TỖM	1 — Ce qui sert à protéger du contact direct d'un objet (dessous de plat, chiffon pour saisir un récipient chaud).
Tỗm	Envelopper, munir d'un dessous (dans le sens ci-dessus).
Tỗm phàn (ăn, k'ång)	Dessous de plat.
Tỗm tỗm	2 — Bruit de détonation lointaine, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẵn tỗm tỗm	Produire le bruit ci-dessus.

TÔN	Voir kô tôn.
TỖN, tỗn fẫy (ăn, f.)	Torche.
TỒNG (ăn, f.)	Cercle, anneau. Voir tóng.
TỒNG	Indiquer, montrer (sens de faire voir).
TỔP	1 — Frapper l'un contre l'autre.
Tổp mữ	Frapper dans ses mains.
Tổp (tô)	2 — Espèce de tortue d'eau (de très grande taille. Une des plus grosses, qui fut pêchee dans la Rivière Noire, mesurait un mètre de diamètre et pesait 80 kilos).
TỖP, tỗp vải	Plier en deux, replier sur lui-même ; fermer, plier (en parlant d'un objet pliant). Voir aussi číp.
Mīt tỗp (mẫ)	Canif, couteau de poche. (Lit. : couteau pliant.)
TỔT	Péter (au sens propre seulement).
TỔY (A)	Age, être âgé de.
TỔY (A)	Faute, crime, péché, infraction.
	Commettre une faute, un crime, un péché, une infraction.
Kũn tổy	Inculpé (n.), coupable (n.).
TỠ	Fois.
Tỡ nì	Cette fois-ci.
Tỡ k'ăp tỡ k'ăp	Un coup à la fois, coup par coup.
Tỡ bát	Au pas.
Tỡ bát tỡ bát	Au pas cadencé.
TỜM (ăn, f.)	Excavation peu profonde dans une paroi rocheuse. Voir thờm, thảm.
TỠN	Syn. de tổng.
TƠNG, nẳm tơng	Saumure de haricots (genre de saumure de fabrication tãy faite de haricots et de sel).
TU, pá tu (k'ảng)	Porte.
Fa tu (pềng)	Porte (partie mobile) ; battant, vantail.
Tu vēn (pềng)	Porte vitrée.
Tu lềk (pềng)	Grille (d'entrée, en fer), porte en fer.
TỨ	Voir é tú.
TỦ	—
Nỗk tủ (tô)	Espece de tourterelle.
TŨ	Parier ; parions ! (exclamation pour provoquer un pari).
TỬ	Voir khí tū.
TÚM	1 — Petite protubérance (sens général), bouton (sur la peau), tète (de clou).
Lềk túm (ăn, lim)	Clou a grosse tête, caboche (clou).
Hãy túm lềk (ăn)	Chaussures à clou, brodequins.

Túm	2 — Heurter, cogner, se cogner, choquer. Voir aussi lễô, pãn.
Túm kăn	Se heurter l'un à l'autre, choquer l'un contre l'autre.
Túm kồk	Trinquer.
TỦM (k'ảng)	1 — Cage (petite cage ronde pour oiseaux). Voir aussi k'ồ.
Tủm	2 — Soumettre au feu (un liquide ou un produit accompagné de liquide); faire chauffer, faire bouillir, faire cuire, etc. (dans le sens ci-dessus).
TŨM (k'ảng)	1 — Buisson.
Tũm nam	Buisson d'épines.
Mải tũm kāô	2 — Espèce de bois (de mauvaise qualité).
TŪM	Voir mả ka tūm.
TUN	Engraisser (des animaux que l'on laisse enfermés).
TÚN	1 — Voir hêt tún.
Tún, tún hù	2 — Lobe de l'oreille.
Tắk tún	3 — Cartilage.
Pa tún (tò)	4 — Espèce de poisson physostome (poisson d'eau douce à peau lisse et noire, à chair molle très estimee ; atteint 15 cm.).
TÚN	Gué, guéable.
TŨN	Buter contre, être arrêté par.
Tãng tũn (ăn, f.)	Chemin sans issue, impasse.
Tãng tũn	A bout d'arguments.
TÚNG	—
San túng	Syn. de san páô.
TỦNG (A)	Canton.
Čéng tủng (A) (tô)	Chef de canton. Syn. : án ñã čéng.
Tủng dôàn (A)	Voir dôàn.
Phó tủng dôàn (A)	Voir dôàn.
TÙNG	Pousser vers le haut à l'aide d'un bâton, d'une gaule.
TŨNG	—
Mõng Tũng	Muong Toung (commune tãy blanc de la province de Laichâu, châu de Lai).
TŨP	Frapper fort, frapper de toutes ses forces. Voir tắp.
TÚT (k'ảng, ăn)	Corne (instrument d'appel) (onomatopée).
Tút tút	Bruit répété de corne d'appel, ou bruit analogue.
Nẵn tút tút	Produire le bruit ci-dessus.
Pảô tút tút	Corner longuement.
TÚY	Fréquenter (une personne), être en bons termes avec.
Túy kăn	Se frequenter ; être en bons termes (l'un avec l'autre).
TŨY (ăn, k'ảng)	Maillet, mailloche.

TÙY, tùy hô	Porter sur la tête.
TƯ	—
Kôan tư (A) (tô)	Commandant (chef de bataillon).
TỮ	Mettre, porter (une coiffure, des chaussettes, des bas, des chaussures, des bijoux).
Tữ hãy	Se chausser, mettre ses chaussures.
TỬ (tô)	Ascaris (ou ascaride).
TỨN	Se lever (sens général).
Tứn, tứn k'ửn	Se lever (étant assis), se redresser, se soulever.
Tứn čảô	Voir čảô.
TỨNG	Gros, proéminent (en parlant du ventre).
Pum tứng	Obèse (adj.).
Kũn pum tứng (tô)	Obèse (n.).
TỨP	Très broussailleux, couvert d'une épaisse brousse (difficilement pénétrable).
Pa tứp	Terrain très broussailleux, brousse épaisse.
TỮP	1 — Frapper le sol du pied.
Tữp	2 — Faire l'exercice (en parlant d'une troupe), faire de la gymnastique.
Tữp líng	Faire des exercices militaires.
TỮT	Tirer à chaque bout (sur une ficelle ou un objet quelconque).

TH

—TH; THO (tô) (parlé)	— Consonne double TH première. Voir tô.
—TH; THÕ (tô) (parlé)	— Consonne double TH deuxième. Voir tô.
THA	Gale (chez les animaux, voir hít).
Pin tha	Avoir la gale (en parlant des animaux).
THÁ	Syn. de fát (3e sens).
THẢ	Attendre.
THÀ, thà sê	Disparaître à l'insu de, s'échapper furtivement.
THẮ	Dégrossir, amincir (à l'aide d'un instrument tranchant : hache, coupe-coupe, etc.).
THAM	Interroger, demander à (quelqu'un). Voir aussi ha, čho.
Tham kháô	Demander des nouvelles.
San tham kháô (băơ)	Lettre de politesse. (Lit.: lettre pour demander des nouvelles.)
THẲM (ăn, f.)	Grotte, caverne.
THAN	Convoiter, désirer avidement, envier.
THÁN	Charbon.
Thán fẫy, thán mải	Charbon de bois.
Thán din	Charbon de terre, houille.
Thán mỉ	Noir de fumée.
THẢN (ăn, f.)	Support transversal garni de banderoles, au-dessus d'une tombe tẫy. Voir kăô.
THĂN	Meurtrissure (sur le corps), meurtri (même sens), contusion, contusionné.
THẲN	Préparer une réception.
THANG	Débroussailler, défricher. Syn. : lăô.
THÁNG	Marche (d'un escalier), échelon (d'une échelle).
THẢNG	Repasser (du linge).
THÀNG	Se mettre en garde (geste), se protéger la face contre un danger imminent.
THẴNG	Syn. de tăng.
THAÔ	1 — Syn. de hòy (2e sens).
Mả khơ thaô	2 — Voir khơ.
THÁÔ	1 — Costume ; complet (vêtement).
Ya tháô	2 — Purgatif (n.), purgation, purge (médicament).
THẢÔ	Décharger (un véhicule), vider (un local).
THĂÔ (ko)	Sorte de liane.
Čỡ thăô (lỉm)	Lien fait avec la liane ci-dessus (utilisable lorsqu'il est vert seulement).

THẮÔ — Sortir de la marmite un aliment cuit à la vapeur (en particulier le riz gluant). Voir häy.

THẢÔ — Vieux (en parlant des êtres vivants).
  Thảô tay — Mourir de vieillesse.

THÁP — Carder. Voir kung.

THẮT, thắt dın — S'asseoir par terre, se traîner à terre.
  Thắt thắt thơ thơ — Se traîner partout.

THAY — Offrir (au roi exclusivement).

THÁY — Changer, remplacer (une chose par une autre). Voir aussi tháy, lẽ, phên, tang.

THẢY — Congédier, licencier, révoquer, destituer, rétrograder, casser (priver d'un emploi, d'un grade).

THÀY — Syn. de ñõ.

THĂY (k'ảng) — Charrue. (La charrue tẫy, instrument primitif, se compose de trois pièces : la haie kãp, un seul mancheron ngòn et le soc (voir ci-dessous) relié au mancheron. Labourer.
  Mã thăy — Soc de charrue.

THẮY — 1 — Changer (de vêtements exclusivement).
  Thẳy sở — Se changer, changer de vêtements.
  Thẳy, thẳy mẽ — 2 — Verser une redevance pour entrer directement en possession de son épouse. Voir khoy.
  Ngữn thẳy mẽ — Redevance versée dans les conditions ci-dessus.

THẨY
  Thẩy thẩy — Continuellement, sans cesse. Voir aussi lững cỡ.

THẪY (tô) — Siamois (adj.).
  Kũn Thẫy — Siamois (n.).
  Mõng Thẫy, din Thẫy — Siam.

THÉ (băơ) — Carte d'identité.

THÈ — Voir yang thè.

THÈM — Accepter, consentir.

THEN — Surnaturel, qui appartient à l'autre monde.
  Mõng then — L'autre monde. (Les Tẫy croient à une vie surnaturelle ; ils s'imaginent l'autre monde dans le genre de celui-ci avec une vie opulente pour les bons sujets, les mauvais sujets étant relégués au rang de domestiques, de coolies.)
  Kôan then (tô) — Chef du Ciel ; Dieu (avec un sens particulier. Les Tẫy croient à l'existence d'un chef suprême qui dirige les destinées dans l'autre monde, ils ne lui attribuent qu'une influence limitée et favorable sur ce monde. Il ne fait l'objet de cérémonies rituelles que dans certaines régions. Est appelé aussi kôan fà, phi then).

K'ap then	Chanter des louanges au chef du ciel. (Ces chants legerement arrangés étaient également adressés aux grands mandarins, et le sont maintenant aux chefs européens, en particulier par les équipes de danseuses spécialisées.)
THENG	
Mỡng Theng	Điện-biên phủ (commune tây noir de la province de Laichâu ; chef-lieu de délégation avec poste de Garde indigène. Poste qui fut successivement poste militaire de 1888 à 1895 et de 1917 à 1934, poste de Garde indigène de 1895 à 1917 et depuis 1934).
THEÔ (ăn, f.)	Ligne, trait, raie (tracés).
Lãy theô	Rayé (adj.), à raies.
THÉÔ	Syn. de sỗ.
Théô kăn	Syn. de sỗ kăn.
THẺÔ	Gigoter.
THEỔ	Voir fırn theổ.
THÉP	1 — Voir yẩy thép.
Thép thép	2 — Bruit de branches cassées, ou bruit analogue (onomatopée).
Nẵn thép thép	Produire le bruit ci-dessus.
THÊNG (lang)	1 — Cabane, maisonnette. (En particulier : cabane construite sur les tombes tẩy, voir hēô.)
Thêng ho	Mirador.
Thêng	2 — Refuser d'exécuter.
THẾÔ (A)	Syn. de lút. (Peu usité.)
THI	1 — Concourir ; passer un examen, lutter, se mesurer (sens de concourir).
Thi san	Passer un examen écrit, un concours écrit.
San thi (băơ)	Diplôme, certificat, brevet (consécutifs à un examen ou un concours).
Sẫy thi	2 — Voir sẩy.
THÍ, khỉ thí	Avare. Syn. : pứrk, nểng.
THĨ	Presser (sens de pousser à agir vite).
THÌ (A)	1 — Particule joignant le nom au prénom, pour les femmes exclusivement. (Usité dans les relations officielles seulement. Le nom de famille tẩy se place en tête comme dans la langue annamite.)
Thì	2 — Syn. de tõt (1er sens).
THỈM, thỉm pãy	Jeter (liquides exceptés, voir thó).
THIU	Siffler (avec la bouche sans l'aide d'instrument. Voir aussi pảô).
THÍP	Pousser du pied, étant dans une position allongée (mouvement de natation ou mouvement analogue).

THỔ, thổ păy	Jeter (un liquide exclusivement). Verser d'un récipient dans un autre. Voir aussi kháy.
THÓM	Écouter clandestinement, écouter aux portes.
THON	A jour (en parlant d'une étoffe, d'un ourlet).
Thon	Faire des jours (dans une étoffe), faire un ourlet à jour.
THÓNG	Demi, et demi, moitié.
Thóng nững	Une moitié, la moitié.
THÓT	1 — Enlever, retirer (en parlant de choses que l'on porte : bijoux, chaussures, gants, ornements quelconques. Ne s'applique pas aux vêtements proprement dits ni à la coiffure).
Thót hãy	Déchausser, se déchausser (enlever les chaussures).
Thót	2 — Photographier. Syn. : čũp ẻng.
Thót hún, thót hỗp	Id.
Hún thót	Photographie. Syn. : ẻng, hún hỗp.
THOY	Voir í thoy.
THỒ	1 — Condiment aux haricots. (Produit de fabrication tẩy ; les haricots sont cuits, fermentés, salés, puis réduits en une pâte utilisée comme condiment de table.)
Mả thồ (ko)	2 — Haricot (la plante).
Mả thồ (k'ảng)	Haricot (le fruit).
Mả thồ páp	Variété de haricots (grimpants, à large cosse).
Mả thồ pép	Variété de haricots (grimpants, grains ronds, blancs).
Mả thồ lơng	Soja.
Mả thồ k'eô	Variété de haricots (nains, grains gris bleu).
Mả thồ tăy	Haricot européen (toutes variétés de haricots inconnues des Tẩy).
Mả thồ van tảô	Petit pois.
Mả thồ hẽ	Espèce de haricot arborescent.
Mả thồ khỉ mẽô	3 — Arachide, cacahuète.
THỔ (tô)	Thổ (peuple tảy à l'Ouest du Fleuve Rouge ; appellation très peu usitée chez les Tẩy Blanc, voir Tẩy Kaô bằng). — Les Annamites appellent également Thổ les Tẩy Blanc et les Tẩy Noir.
THỖ	—
Thỗ thã	Lourdaud.
THỒK	Dévider.
THÔM	Submerger, être submergé.
THÔNG	Voir dón thông thông.
THỖP, thỗp thỗp	Bruits de grands coups frappés sur du bois, éclatement de bambous dans la forêt, ou bruits analogues (onomatopée).

Nẵn thộp thộp	Produire le bruit ci-dessus.
Tặp thộp thộp	Frapper à grands coups en produisant le bruit ci-dessus.
THÔY (A)	Cesser, arrêter, stopper. (S'emploie surtout dans la forme impérative pour marquer l'arrêt d'un mouvement, d'un travail : cessez ! stoppez ! halte ! assez ! etc.)
THỔY	Retourner, rendre, renvoyer (quelqu'un ou quelque chose qui ne convient pas).
THỐY (bảng)	Saladier, soupière, grand bol.
THỗY	Voir ún thỗy thỗy.
THỜ	Se frotter à, se frotter contre. Voir aussi tẽt.
THở	1 — Mètre (mesure de longueur).
Thở (ăn)	Mètre (instrument) ; décamètre, décimètre, double décimètre, etc. (d'une façon générale : tous instruments portant des divisions pour mesurer les longueurs. Les Tãy ne possèdent aucun instrument de mesure de longueur, ils se servent uniquement des doigts, des mains et des bras ou d'une perche quelconque mesurée à l'avance au bras).
Thở san	Décimètre, double decimètre. (Lit. : mètre à papier.)
Thở tộp	Mètre pliant.
Thở	2 — Voir thởn thở.
THỚK (tô)	Mâle (en parlant des gros mammifères, à partir de la chèvre jusqu'à l'éléphant, en exceptant le chien et le porc).
THỜM	Excavation sous l'eau.
THƠN	Peinture (matière colorante).
Tã thơn	Peindre (revêtir d'une couche de peinture).
Tẻm thơn	Peindre (peinture décorative, artistique).
THỚN	Voir kẩy thớn.
THỞN, thởn thở	Énorme, de taille démesurée (en parlant des personnes et des animaux).
THƠNG	Voir ñà thơng.
THỚP	—
Pa thớp (tô)	Espèce de requin d'eau douce. (Grand poisson sans écailles, très vorace, atteint 2 mètres, chair estimée.)
THỚT (ăn, k'ảng)	Couvercle légèrement bombé, objet ayant cette forme.
Thớt phửng (ăn, k'ảng, f.)	Pain de cire de la forme ci-dessus.
THU	Voir mõ thu.
THÚ (ăn, lỉm)	1 — Baguette (servant à manger).
Thú ya lơng	2 — Jaunisse, ictère (en particulier : ictère hémolytique). Voir fón.

THỦ (tô)	Lapin.
Thủ pá	Lièvre, lapin de garenne, lapin sauvage.
THỬ	1 — Bon marché (pas cher).
Thử	2 — Être pris (dans un piège, dans une nasse, à un hameçon).
THÚK	Frotter, frictionner, fourbir.
THŨK	Être instruit ; être au courant de, connaître parfaitement (une chose apprise, un travail).
THUM, thum vải	Recouvrir (couvrir entièrement).
THÚM, thúm phí	1 — Cracher.
Nẳm thúm	2 — Voir nẳm.
THUNG (k'ằng)	Sachet, petit sac (sens général), bourse (au sens propre), poche (de vêtement ou similaire).
Thung ngữn	Bourse (sens propre).
Thung seng	Sachet à talismans. (Petit sachet brodé à bretelle, dans lequel les Tầy mettent leurs talismans.) Voir seng.
Thung sở	Poche de vêtement.
Thung fắk	Musette (sac), havresac.
THŨNG (k'ằng)	Baquet, bassine, tonneau, touque.
Thũng sắk sở	Lessiveuse.
Thũng mải	Baquet, tonneau, tonnelet (en bois).
THÙNG	Voir yen thùng.
THƯN	Absorber en pilules, en comprimés, en cachets.
THƯNG	Voir ín thưng.
THỨNG	S'agriffer, se cramponner.

V

— V ; Ho Vo (tô) (parlé)	— Consonne V première. Voir tô.
— V ; Võ (tô) (parlé)	— Consonne V deuxième. Voir tô.
VÁ	—
Mải vá	1 — Sapin.
Pa vá (tô)	2 — Espèce de poisson physostome. (Poisson d'eau douce à peau noire, à chair très estimée ; atteint 80 cm.)
VẢ	Syn. de čhứ. (S'emploie le plus souvent ensemble.)
Vả čhứ nì	Syn. de čhứ nì.
Tỡ vả	A chaque fois différent.
VÃ (ăn, f.)	1 — Brasse (mesure de longueur).
Mỡng Vã	2 — Muong Va (commune de la province de Lai-châu, canton de Sop Cop, race laotienne).
VÀ (ăn)	Bas (vêtement), chaussettes.
VĀ	Terme marquant la comparaison entre l'idée et le fait.
Vā čhứ nì	S'il en est ainsi.
Ku vā lò	Je l'avais dit, je l'avais prédit.
Há vā	Mais.
Pỡ vā	Parce que, en raison de.
VẮK	—
Nỗk vắk (tô)	Poule d'eau.
VẴK, vẵk thung sở	Mettre les mains dans ses poches.
VÀM	Cuvette (topographie).
VĂM	Falaise.
VAN	Assaisonné ; sucré, salé (sens général).
Van kơ	Salé. Voir kīm.
Van nằm ỏy	Sucré. Voir dăk.
Lảô van	Voir lảô.
Nó van	Voir nó.
Phắk van	Syn. de phắk ngót.
VÁN	Semer, répandre (à la volée). Voir pủ, nām.
VẢN, vản nững	Dix mille.
VÃN	Demander aide.
VĂN (A)	Particule joignant le nom de famille au prénom, pour les hommes exclusivement. (Usité dans les relations officielles seulement.) Voir thì.

VẪN — Alors (dans ce cas-là), en ce cas, dans ce cas-là, s'il en est ainsi.
Ainsi (adv.). Comme cela.
Vẫn ku čí păy — Dans ce cas, je vais partir.
Ñã yẽt vẫn — Ne fais pas ainsi.

VẲN — Visser ; tourner (une clef, tourner un objet comme pour visser), remonter (une pendule, un mécanisme quelconque).
Vẳn k'ửn — Remonter (faire monter à l'aide d'une clef : lampe, etc.).
Vẳn lũng — Baisser (abaisser à l'aide d'une clef : lampe, etc.).
Vẳn (ăn) — Vis (sens général).
Lẻ̂k vẳn (ăn, lỉm) — Vis (métallique).
Vẳn k'õy mu (ăn, lỉm) — Vrille, tire-bouchon. Voir ci-dessous.
Vẳn khăy lẳô — Tire-bouchon. Syn. : vẳn k'õy mu, terme vulgaire.

VÁNG — 1 — Moment, période, époque. Voir aussi mỗ.
Váng nì — En ce moment, actuellement, à cette époque-ci.
Váng kớn — Autrefois, naguère, précédemment. Voir aussi mỡ kớn.
Váng — 2 — Syn. de kỏ.
Váng k'a — 3 — Entre les jambes.

VÃNG — Abandonner ; lâcher, échapper (de la main).
Vãng vải — Lâcher, échapper (de la main), laisser (en place). Voir vải.
Vãng kăn — Se séparer (époux). Voir hàng, k'át.

VÀNG — 1 — Nom de famille tãy. Voir sín.
Vàng — 2 — Voir lẳô vàng.

VĂNG — Préméditer.

VẲNG (ăn) — Endroit profond et calme, gouffre (d'une rivière).

VÁÔ — Très affaibli (physiquement).

VAỒ — Gondolé.

VẲÔ — Dire.
Vẳô kẵm — Parler. Syn. : pả, pả kẵm.
Vẳô hõt — Parler de. Voir hõt.

VÃP (tô) — 1 — Espèce de scolopendre.
Vãp — 2 — Voir ka vãp.

VẲP — —
Păy vẳp — S'échapper ; être insaisissable.

VÃT — 1 — Se fermant sur le côté (en parlant d'une veste. Les Tãy Noir (hommes), les Lừ, les Meỏ, etc., portent des vestes se fermant sur le côté).
Mỡng Vãt — 2 — Yên-châu (chef-lieu de châu de la province de Sơn-la, race mường).

VẮT	—
Pin vắt	1 — Avoir un rhume de cerveau. Syn. : pin bắt.
Mải vắt	2 — Espèce de bois (à odeur piquante faisant éternuer, d'où son nom : bois rhume. Qualité médiocre).
VẮT	Syn. de phét.
VAY	1 — Rotin.
Vay čăt	Gros rotin (atteignant parfois 4 cm. de diamètre et une centaine de mètres de longueur ; utilisé en vannerie et dans la construction de passerelles).
Vay khá	Gros rotin (de même grosseur que le vay čăt, mais beaucoup moins long. Mêmes utilisations).
Vay hom	Petit rotin. (Utilisé en vannerie.)
Bố vay lẽng	2 — Pétunia.
VẢY	Pagayer, naviguer à la pagaie. Syn. : pãy.
VĂY	Remuer, flotter, fléchir, plier, balancer (sous l'action du vent). Faire remuer, flotter, etc. (en parlant du vent).
Văy vủ văy vẻng	Dodeliner de la tête, se dodeliner.
VẢI	Laisser (en place), placer, ranger. (Peu employé seul ; mis à la suite d'un verbe pour en compléter le sens : čứ vải, vãng vải, etc.)
Ăô vải	Placer, ranger, remettre en place. Voir aussi čhêp.
VE	1 — Retroussées (en parlant des lèvres).
Kũn sộp ve	Personne aux lèvres retroussées.
Ve (ăn, k'ảng)	2 — Entonnoir (instrument).
VEN	1 — Partie pendante d'une boucle d'oreille.
Ven hu (ăn)	Pendant d'oreille.
Ven mữ (ăn)	2 — Bague (bijou).
VẺN (ăn, f.)	Agrafe femelle, ganse (en couture), brandebourg.
VĒN	1 — Verre (la matière).
Kôk vēn (k'ảng)	Verre (à boire). Voir kôk.
Vēn (k'ảng)	2 — Miroir, glace.
Vēn ta (k'ảng)	3 — Lunettes (pour les yeux), lorgnon, binocle, monocle.
Phắk vēn	4 — Espèce de trèfle sauvage (comestible).
VÉNG (ăn, f.)	Fente latérale (d'une veste, d'une chemise).
VĒNG	Voir mīt vēng.
VEỖ, sộp veỗ	Bec de lièvre, avoir la bouche en bec de lièvre.
VẼP, vẽp pãy	Se résorber, se dégonfler, diminuer de volume. Syn. : vỗp (peu usité).
VỄ	Travail, besogne, occupation, question, affaire.
Mī vễ lay	Avoir beaucoup de travail, avoir de nombreuses questions à régler.

Yẽt vễ, hẽt vễ	Travailler.
Yá vễ	Cesser le travail ; rompez (terme militaire).
VẼN	Enrouler en couronne sur la tête (en parlant des cheveux. Les femmes tãy portent parfois ainsi leurs cheveux, à la façon annamite). Syn. : vứn.
VẼNG (ăn, f.)	Arc (pour le tir).
VI (ăn, kẳn)	Peigne.
Vi	Peigner.
Vi hô	Peigner les cheveux, se peigner.
VĨ (ăn, kẳn)	Eventail.
Vĩ	Eventer (donner du vent), s'éventer.
Vĩ lông (ăn, kẳn)	Panka.
Vĩ mẳy (ăn)	Ventilateur.
VĨN	1 — Le jour (antonyme de la nuit).
Ta vĩn	Le soleil. (Lit. : œil du jour.)
Kang vĩn	Au milieu du jour, dans la journée.
Bổ ta vĩn (dông, čú)	2 — Fleur de soleil, fleur de tournesol, fleur d'hélianthe. (Lit. : fleur de soleil.)
Ko bổ ta vĩn	Soleil (plante), tournesol, hélianthe.
VÌN	Faire un détour.
VĨNG	Balancer (de droite à gauche, non de haut en bas), bercer.
VIU	Avoir le vertige (de hauteur).
VÒNG (k'ảng, ăn)	Berceau (sens propre), hamac.
VỖP, vỗp păy	Syn. de vẽp. (Peu usité.)
VỨN	Syn. de vẽn.
VỮN	Stable, solidement installé, bien équilibré. Ferme, résolu, sérieux, volontaire.
VỨT	—
Vứt vứt	Balancement accentué.
Vĩng vứt vứt	Balancer énergiquement.

Y

— Y ; Ho Yo (tô) (parlé)	— Consonne Y première ancienne, actuellement plus utilisée.
— Y ; Ho Yo (tô) (parlé)	— Consonne Y première. Voir tô.
— Y ; Yõ (tô) (parlé)	— Consonne Y deuxième. Voir tô.
YA	1 — Médicament, produit chimique. (Ci-dessous les médicaments les plus connus des Tãy, les autres sont appelés par le nom de la maladie pour laquelle ils sont employés, précédés du mot ya.)
Ya tã	Pommade, médicament à badigeons, liniment.
Ya lơng, ya lơng tã	Teinture d'iode. (Lit. : médicament jaune.)
Ya deng	Permanganate. (Lit. : médicament rouge.)
Ya pễ	Bleu de méthylène. (Lit. : médicament bleu.)
Ya čhẩy	Quinine. (Lit. : médicament pour la fièvre.)
Ya čếp hô	Aspirine, antipyrine, calmine. (Lit. : médicament contre le mal de tête.)
Ya ăy	Potion calmante, pastilles pour la toux.
Ya kùn	Huile camphrée, alcool camphré. (Lit. : médicament pour frictions.)
Ya tháô	Purge, purgation.
Ya têm	Voir têm.
Ya čhók	Voir čhók.
Ya čếp ta	Collyre. (Lit. : médicament pour les maux d'yeux.)
Ya pũ	Potion tonique, médicament fortifiant.
Ya min	Crésyl. (Lit. : médicament puant.)
Ya	2 — Soigner (les malades).
Hỡn ya (lang)	Infirmerie, hôpital. Syn. : hỡn ña thơng.
YÁ	Cesser ; déjà (action qui vient d'être faite, qui est terminée).
Yá vễ	Voir vễ.
Yẽt yá lò	C'est fait, c'est déjà fait.
YẢ	1 — D'un tempérament ardent, porté au plaisir des sens.
Kũn yả	Personne portée au plaisir des sens.
Nằm yả	2 — Sperme. Syn. : nằm čhẻ.
YÃ	Egaliser (rendre égaux).
YÀ	1 — Contraindre, obliger à, forcer à, imposer à.
Yà	2 — Syn. de hà, là, à.
Mãi yà	3 — Espèce de bambou (gros, utilisé pour les cases tãy).
YĀ (tô)	1 — Grand'mère paternelle.
Mē yā (tô)	2 — Belle-mère (de la femme).
YẢ, yả khẳô	Disette, disetteux, atteint par la disette.

YẴ	1 — Difficile (sens propre), pénible (qui fatigue).
Yẵ	2 — Oui (d'inférieur à supérieur ; s'emploie aussi dans le même cas pour répondre à un appel). Voir aussi ư̄.
YẲK	Marquer avec l'ongle, appuyer avec le bout des ongles, enfoncer les ongles dans, enfoncer les ongles dans la peau.
YẴK	—
Yẵk yẵk	Expression qualifiant un déplacement confus d'individus, une circulation intense.
Lēn yẵk yẵk	Courir en groupe courir en tous sens.
N̄ăng yẳk yẳk	Aller et venir dans tous les sens (foule, groupe d'individus).
YAM	Visiter (un parent, un ami), faire une visite (même sens). (Ne s'applique pas aux visites de civilité, voir čăô.)
YÁM	1 — Se permettre, oser, possible (à l'égard d'un supérieur).
Kôan yám (A)	2 — Voir kôan.
YÀM	—
Yàm yàm	Avec une extrême lenteur, en lambinant.
Pin yàm yàm	Lambiner.
YĂM	Cacher, dissimuler (tenir secret). Voir sơng, băt.
Kũn čăng yăm	Dissimulateur, cachottier.
YẲM	Salaison (viande exclusivement), jambon.
YAN	Faire de la concussion, faire des exactions, tricher, tromper (sur le prix ou la qualité).
Kũn čăng yan (tô)	Personne malhonnête, concussionnaire, tricheur, trompeur.
YẢN	Craindre, avoir peur.
YÃN	Lâche (adj.) (peu tendu) ; froncé, plissé naturellement, ridé ; flasque.
Yãn ka thãp ãp	Très ridé ; très flasque.
YĂN, yăn tin	Poser le pied sur, appuyer le pied (ou les pieds) sur.
YẮN	Teindre jusqu'à saturation (en parlant de la toile locale que l'on passe jusqu'à dix fois dans le bain de teinture pour obtenir une teinte indélébile).
Fảy yản	Toile qui a subi la préparation ci-dessus.
YẴN	Tanguer.
Yẵn yỡk yỡk	Tanguer avec persistance.
YANG	1 — Sève ; gomme (des arbres), resine, glu. Voir aussi tăng.
Yang nỏng	Sorte de résine dont les Tây se servaient autrefois pour empoisonner leurs flèches.
K'ōn yang	Opium.
Ko k'ōn yang	Pavot à opium.
Yang yứt	2 — Caoutchouc. Syn. : kaô su.
Mả yang yứt (k'ảng)	Balle, ballon (en caoutchouc).

Tõt mả yang yứt	Jouer au ballon, jouer au tennis, etc. (tous jeux comportant un ballon ou des balles en caoutchouc).
Yang thè	3 — Zinc, fer blanc.
YÁNG	1 — Enjambée.
	Mesurer au pas, à l'enjambée.
Yáng, yáng hảo	2 — Pardonner.
YẢNG	Saurer, fumer, faire sécher (viande, poisson).
Pa yảng	Poisson saur, poisson fumé, poisson sec.
Ñảm yảng	Viande fumée, viande séchée.
YÃNG	—
Nõk yãng (tô)	Aigrette, fausse-aigrette (oiseaux).
YĂNG	1 — Étendre pour faire sécher (ailleurs qu'au soleil ou près du feu).
Yăng nõk	2 — Torturer physiquement.
YẲNG, yẳng du	Sonder (la profondeur, la nature d'un terrain).
YẲNG (tô)	Yang (subdivision de race tẩy du Haut-Tonkin. On trouve actuellement des groupements plus ou moins assimilés aux Chinois et d'autres qui ne se différencient pas des Tẩy Blanc).
YẲNG	S'arrêter, se reposer, faire halte, faire une pause, faire la pause.
YAÔ	Confier (à la garde de quelqu'un), donner en dépôt, passer en consigne ; passer, remettre (des consignes, des fonctions, une charge, un service, un commandement).
YÁÔ, sở yáô	Vêtement de deuil. Voir kằm.
YAỒ (tô)	Yaồ (race du Haut-Tonkin, présentant certains caractères communs avec les Meô).
YẲÔ (k'ảng)	1 — Sceau, cachet, timbre (l'instrument).
Yẳô (ăn)	2 — Cachet, timbre (l'empreinte) ; empreinte (digitale ou d'un timbre à marque).
Yẳô mữ (ăn)	Empreinte digitale.
YÃÔ	—
Ko yãô, ko mải yãô	1 — Espèce d'arbre forestier (à bois très tendre, inutilisable en menuiserie, surtout employé pour faire des haies vives).
Mả yãô (k'ảng)	Fruit de l'arbre ci-dessus (duquel les Tẩy tirent une huile à brûler, voir ci-dessous).
Nằm yãô	2 — Huile à brûler tirée du fruit ci-dessus ; pétrole (par analogie).
YÃ̄Ô	—
Yã̄ô yã̄ô	Grouillant, fourmillant. Syn. : yũp yũp.
YẴƠ	1 — Filer (en parlant d'un liquide), filant, gluant, poisseux.
Yẵơ yữt yữt	Couler en filant.
Yẵơ (lỉm)	2 — Fil (d'araignée). Voir čhíng čhaô.

Yǎo (k'ảng)	Toile (d'araignée).
YÃT	Griffer. Syn. : čŏk.
YAY	Distribuer.
YĂY	—
Mẽng yăy (tô)	Lysiphlebus.
YẲY	—
Yẳy thép (A)	Poste, poste et télégraphe (service).
Hỡn yẳy thép (lang)	Poste (édifice), bureau de poste, hôtel des postes.
Mảy yẳy thép	Télégraphe.
San yẳy thép (ăn, băo)	Télégramme.
San fả ngữn yẳy thép (ăn, băo)	Mandat télégraphique.
Tẫp yẳy thép	Télégraphier.
Tô tẫp yẳy thép	Télégraphiste.
YẮY	Cœur de bananier (partie centrale du tronc. Très recherché pour la nourriture des porcs).
YẺ	Voir se yẻ.
YÈ (ăn)	Véranda des hommes (dans une case tầy : véranda réservée aux hommes du côté de l'autel des ancêtres. Voir sỉ).
YĒ	De mœurs légères.
Kũn yē	Personne de mœurs légères. Voir kũn di.
YEN	—
Ñằm yen	1 — Languettes de viande fortement salées et séchées au soleil. (Seule la viande à grosses fibres : bœuf, cerf, etc., est préparée de cette façon ; elle ne se conserve que quelques jours.)
Yen thùng (C)	2 — Sorte de tabac chinois très blond et très fin. (On dit aussi k'ôn yen thùng.)
YẼNG, yẽng du	Regarder attentivement (pour estimer, apprécier, juger) ; admirer.
YÈNG	—
Mả yèng (k'ảng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
YẾM	Se mirer.
YÊN	—
Yên čhang	Pipe à opium.
YỀN (tô)	Anguille (de vase). Voir pa lát.
YẾNG	Syn. de èng.
YÊÔ	Allonger (le bras pour prendre, le cou pour voir), se hausser (pour voir, pour prendre).
Yêô k'en	Allonger le bras (pour saisir).

Yêô tin, yêô k'ửn	Se hausser sur la pointe des pieds.
Yêô lĩm	Se hausser pour voir.
YẾÔ	1 — Soie artificielle (étoffe), satinette.
Yếô	2 — Vernis, laque.
YỄÔ	—
Nõk yễô (tô)	Espèce d'épervier (oiseau).
YẾT	Allonger (les jambes, les bras le long du corps). Voir ñẽn, yêô.
YỄT	Faire. Syn. : hễt.
Yễt vễ	Travailler. Syn. : hễt vễ.
YỈ	Jade.
YÍP	Pincer, presser entre deux doigts.
Yíp ăô	Prendre entre deux doigts.
Yíp	Pincée.
Kơ yíp nững	Une pincée de sel. (Lit. : sel pincée une.)
YÕ	Pâté de porc. (Fabriqué principalement par les Annamites ; la viande est pilée crue, assaisonnée, puis roulée dans une feuille de bananier et cuite à l'eau.)
YŌ (tô)	Mouton (appellation générale), ovin.
Yō mē	Brebis.
Yō thớk	Bélier.
Yō nòy	Agneau, petit mouton.
YỐ	Taquiner (par des attouchements divers).
Yố kăn	Se taquiner (sens ci-dessus).
YÓK	Syn. de tăn.
YOM	Réserver.
Yom vải	Mettre en réserve.
YÕM	Être à l'affût, se mettre à l'affût.
YÓN	Agir sur une corde pour la tendre ou la détendre.
Yón k'ảô	Tirer (pour tendre).
Yón ỏ	Lâcher (pour détendre).
Yón mã	Tirer, tendre (pour celui qui agit), lâcher, détendre (pour celui qui est placé du côté opposé à celui qui agit).
Yón păy	Opérations inverses de celles ci-dessus.
YỎN	Pouls.
YÕN	1 — S'exposer (à la pluie, au vent, à la poussière).
Nằm yõn	2 — Nam-gion (commune tầy blanc de la province de Lai-châu, châu de Lai).
YÒN	1 — Emprunter (une chose qui sera rendue elle-même au prêteur). Voir kủ.
Dẩy yòn dẩy	2 — Merci. Syn. : kảm ơn (A).

YONG	Léger (qui pèse peu. Employé principalement pour les personnes vivantes pour lesquelles les croyances interdisent d'employer le mot usuel bẳô). Voir čũm.
Băô yong yong	Très léger, ultra-léger (en raison de la composition et non du volume).
YÓNG	1 — A pas feutrés, à pas de loup.
Nẵng yóng	2 — S'accroupir, s'asseoir sur ses talons.
YÕNG	1 — Voir fẳy yõng.
Yõng	2 — Pulpe du letchi.
YÒNG	—
Yòng yõ (ăn)	Nœud coulant.
YÓT	—
Yót yét	Couler (en parlant de la bougie, de la cire).
YỎY, yỏy sở (ăn)	1 — Bordure de corsage en étoffe différente.
Nả yỏy	2 — Grimé.
YÔ	Voir iô.
YỖ	Mot exclamatif pour déclencher un mouvement d'ensemble, pour proposer une action commune.
YỖM	Être subitement et définitivement privé d'une chose que l'on convoitait.
YỖN	—
Mỡng Yỗn	Muong Yon (commune tẳy blanc de la province de Laichâu, châu de Quỳnh-nhai. Ancien nom : Čẽng Bên).
YỔNG	Voir dẽn yổng.
YỖNG	Éclairer (donner de la lumière).
YỖT	S'égoutter.
YỠK	—
Yỡk yỡk	Voir yẵn yỡk yỡk.
YỜN	A contre-cœur, contre son gré.
YỠNG (tô)	Chèvre sauvage (atteint la grosseur d'un cerf ; espèce de bouquetin à petites cornes).
YÚ	Être (exprimant une idée de situation et non d'état, sauf deux exceptions : yú di, yú hày). Y être, être présent, être situé.
Yú nỉ	Être ici (endroit précis).
Yú nẳn	Être là (endroit précis).
Yú	Être là (y être, être présent).
Yú di	Y être bien, s'y trouver bien. Être bien, être bien portant, être en forme. Reste tranquille ! (expression impérative et exclamative).
Yú di dô, yú di dô hà	Reste donc tranquille ! (sens ci-dessus).

Yú hày	Y être mal, s'y trouver mal. Être indisposé, être souffrant.
Yú là	Voir là.
YŨK	Voir ka yũk.
YŨM	—
Mải yũm hom	Espèce de bois (rouge, léger, non attaqué par les termites, bon bois de menuiserie, odoriférant).
Mải yũm pẵn čẳn	Espèce de bois (mêmes propriétés que ci-dessus, non odoriférant).
Mải yũm khỉ ma	Espèce de bois (de mauvaise qualité).
YÚNG	Dépenser.
Ngữn yúng	Dépense (n.). Syn. : ngữn ỏ.
YŨNG	—
Nõk yũng (tô)	Paon.
YÙNG	Voir lu yùng.
YŨP	—
Yũp yũp	Syn. de yẵô yẵô.
YỬ	Regarder par une petite ouverture (un trou, une fente, etc.). Voir lĩm.
YƯN	1 — Debout (en parlant des personnes ou des animaux).
Yưn yú, yưn sũng yú	Être debout, rester debout. Voir aussi tảng.
Yưn k'ửn	Se dresser, se mettre debout.
Yưn, yưn pẵy, lũ yưn	2 — Le peuple, la population, les habitants. Voir pẵy.
YỨN	Avouer.
YỬN	—
Mả yửn (k'ảng)	Espèce de fruit sauvage (petite baie comestible, sans valeur).
YỨT	Voir yang yứt.
YỮT	Voir yẵơ yữt yữt.

ŚRĪ VIJAYA

By

K. A. NILAKANTA SASTRI

(*University of Madras*)

INTRODUCTORY

M. G. Cœdès published in 1918 a remarkable memoir called *Le Royaume de Çrīvijaya* (1). In the following year, Prof. Krom, perhaps the foremost authority on the ancient History of Indonesia, observed: « On particular points we may have differences with Cœdès; but it cannot be gainsaid that he has set before our eyes Śrī Vijaya — Palembang as the Great Power of the Archipelago from the seventh century A. D. (2) ». Three year later, Ferrand wrote: « We look in vain for the name of the ancient empire of Śrī Vijaya in the dictionaries and manuals of geography or history; it is still unknown. The oriental texts which will be found further on enable us, however, to reconstruct eight centuries of its history. Colonised by India at an early period, like Kamboja and Campā, the empire, the first empire of Indonesia, is in its full cultural development from the seventh century of our era: we have proof of it in the narrative of a foreigner, the great pilgrim I-tsing (3) ». Much new material has come to light since the late Ferrand collected and so lucidly annotated the texts bearing on the history of Śrī Vijaya: and it is a pleasure to find M. Cœdès still leading the van in the Śrī Vijaya studies so brilliantly inaugurated by him. Other scholars have also made significant contributions to different aspects of this history; prominent among them are Vogel, Stutterheim, Mus, Bosch and R. C. Majumdar. There are still many dark corners and disputed points in this newly recovered chapter of Indian History; but the time has come when we must take stock of what has been achieved so far, separate the certain and established facts from others which it is still legitimate, and perhaps wise, to mark as doubtful, and thus present the subject in its integrity to Indian students, some of whom may not be in a position to follow the original discussions in the Dutch and French books and periodicals.

(1) BEFEO., XVIII, 6. It is interesting to note that Śrī Vijaya was at one time restored from the Chinese form as Śrī Bhoja; and that for some time it was taken to be the proper name of a king.

(2) *De Sumatraansche Periode*, p. 13.

(3) *L'Empire sumatranais de Çrīvijaya*, JA., Juil.-Sep. 1922, p. 1.

I. BEGINNINGS OF ŚRĪ VIJAYA

For all practical purposes the history of Śrī Vijaya must be taken to commence in the last quarter of the seventh century A. D., for it is in this period that we get the first clear notices of this kingdom in epigraphy and literature. We may observe, however, that Ferrand sought to refer to Sumatra, and thus indirectly to Śrī Vijaya, the notices in the Rāmāyaṇa and in the Chinese annals relating to Yavadvīpa; he held the view that this term referred to Sumatra, and not to Java. But it has been rightly pointed out: "The most ancient travellers did not make a clear distinction between the islands of Java and Sumatra. These two great islands formed the continent of Yava, either because the strait which separates them was for a long time ignored, or because no great importance was attached to it. For us New Zealand is a whole though it is composed of two islands. We are not at liberty to affirm either with Kern that Yava is Java or with Ferrand that Yava is not Java but Sumatra. Probably for Ptolemy and for all the ancient geographers Yava is Java-Sumatra (1)." This seems to be a just conclusion from the evidence at hand, and consequently all references to Yavadvīpa, though of great value to a general history of Indonesia, may be left on one side in our account of Śrī Vijaya.

Ir. J. L. Moens in his learned paper on *Çrīvijaya, Yāva en Kaṭāha* has made a strenuous effort to resuscitate an old set of identifications proposed by Schlegel and bring them into rather close relation with the history of Śrī Vijaya. Strikingly original as the whole paper is and plausible as most of its arguments appear, I find it difficult to follow this learned author in all his conclusions. One of them is that Fa-Hien's Ye-p'o-ti which is the same as Ch'o-p'o mentioned in the Chinese annals of the fifth century A. D. and the Yavadvīpa of the Caṅgal inscription of 654 Śaka (732 A. D.), applies to the peninsula of Malaka (2). He thinks that Fa-Hien and Guṇavarman went to China *via* Malaka, and that Ch'o-p'o does not come to mean our Java until much later times (3).

His view seems to rest primarily on the identification of Ho-lo-tan with Kelantan (4) and on the statement in the *New T'ang Annals* relating to the length and direction of shadow cast by a gnomon in Ho-ling in the summer solstice (5). It is not necessary to reproduce here the arguments of Pelliot for rejecting the identification of Ho-lo-tan with Kelantan (6); it is enough to say that Moens' reasoning leaves the substance of Pelliot's arguments untouched.

(1) Przyluski in JGIS., I, p. 93.
(2) TBG., 1937, p. 391.
(3) *Ib.*, pp. 389-91.
(4) *Ib.*, pp. 342-4; and 349.
(5) *Ib.*, pp. 334-5; 375-6.
(6) BEFEO., IV, pp. 271-5

Gerini, it may be added, considered it 'very unlikely' that Kelantan was Ho-lo-tan (1), and Krom following the result of Pelliot's discussion, is inclined to consider Ho-lo-tan a middle Javanese kingdom (2). On the astronomical datum relating to Ho-ling cited above from the T'ang annals, we may admit with Pelliot that this is a real difficulty which needs some explanation, and whether or not we accept the explanation offered by him of this, it seems difficult to gainsay his estimate that this astronomical datum is hard to reconcile with the other data we possess regarding Ho-ling or to resist his conclusion that, in spite of it, « le Holing des T'ang, autrement appelé Chö-po, est et ne peut être que Java » — the Ho-ling of the T'ang, otherwise called Chö-po, is and can only be Java (3).

It is necessary and proper for me to add that there is nothing in what I have stated so far that is unknown to Moens or has not been considered by him; our differences are those due to our different estimates of a number of conflicting considerations that have been urged on one side and the other over a whole range of intricate questions of minute detail, and in matters like this much must be left to individual judgement. There are some new considerations put forward by Moens in support of his thesis that the original Yavadvīpa was Malaka, and these will be considered at a later stage, when we take up his version of the history of Śrī Vijaya.

Ferrand is inclined to trace the name Śrī Vijaya to a source much earlier than the seventh century A. D. He says: « The *Che eul yeou king* or 'Sūtra of the Twelve stages of the Buddha', translated in 392 by the monk Kālodaka, contains a notice of Jambudvīpa which is inserted in the *King liu yi Siang* compiled in 516, and there we read: 'In the sea, there are 2500 kingdoms. . . . The first king is called Sseu-li; this kingdom is devoted only to the Buddha and contains no heretics. . . . . The fourth king is called *Chö-ye*, a land which produces *pi-pa*, long pepper, and *hou-tsiao*, pepper . . . . . The glossary *Fan-fan yu* compiled in the sixth century. . . . glosses. . . the name *Chö-ye* by 'victory' (Skr. *Jaya*). Sylvain Lévi has rightly identified Sseu-li with Ceylon, the Sielediba of Cosmas, according to whom 'devotion to the Buddha is indeed one of the traditional features of the island'. But as regards Chö-ye. the master Indianist thought that the Chinese notation is an alteration of the name of Java. I refer to the number of the Journal (Asiatique) for July-August 1919 (p. 162-3) where I have given the reasons for which I prefer to identify *Chö-ye*, glossed by Skr. *Jaya* 'victory', with Vijaya (which has likewise the sense of 'victory') = Śrī Vijaya » (4). If Ferrand's view is correct, Śrī Vijaya which finds its first mention

(1) *Researches*, p. 469. n. 3.
(2) H. J. G., p. 99.
(3) BEFEO., IV, pp. 293-5.
(4) JA., 1922. Oct.-Dec., p. 210.

towards the close of the fourth century remains just a name for the next three centuries, during which we hear nothing more of it from any quarter (1).

It is possible, however, that we have other references to Śrī Vijaya, though not under that name, in the fifth and sixth centuries A. D. The Chinese annals of the Ming dynasty give an account of San-fo-ts'i, usually taken to be a name of Śrī Vijaya. This account begins with the following statement: « San-fo-ts'i formerly called Kan-to-li sent envoys with tribute for the first time in the reign of the emperor Hiao-Wu of the first Song dynasty (454-64). During the reign of emperor Wu of the Liang dynasty (502-549) they came repeatedly; and in the age of the second Sung dynasty (960-1279) they brought tribute without interruption (2) ». This is confirmed by a long account of the embassies from Kan-t'o-li in the annals of the Liang dynasty (3). The identification of Kan-t'o-li is not without difficulty. The Ming annals are clear that it was the same as the later San-fo-ts'i, i. e. Śrī Vijaya-Palembang as it is usually understood, and Groeneveldt was inclined to accept this. Ferrand, depending on Ibn Majid's reference to the port of 'Sinkil Kandari' on the N. E. coast of Sumatra, held that Kan-t'o-li was perhaps the name of the whole of Sumatra (4). « But as there is no proof that the large island was ever called by this name we may be sceptical as to the possibility of reaching a final decision » (Przyluski). And Krom observes with characteristic caution that though the lateness of Ibn Majid (1462 A. D.) is an obstacle in the way of Ferrand's argument being accepted as decisive, still the location of Kan-t'o-li must be sought somewhere in Sumatra, 'ergens op Sumatra' (5). And Przyluski is inclined to see in Kan-t'o-li the Chinese transcription of an original Indonesian name of a kingdom in Sumatra, a name which was doomed to disappear before a nobler form such as Śrī Vijaya or Samudra (6). Majumdar, however, follows Gerini and prefers to locate Kan-t'o-li (San-fo-ts'i) in the Malay peninsula. He says: 'Except for the addition of a nasal sound in both Kan-t'o-li and San-fo-ts'i, these two names seem to correspond quite well with Kaḍāra and Zabaj. Further, it is to be noted that corresponding to the variant forms Kaḍāra and Kiḍāra in the Cōḷa records, we have Kan-t'o-li and Kin-t'o-li in the Chinese annals' (7). Majumdar offers these points rather as suggestions for consideration and is not inclined to lay stress on them. Even so, we make two observations here: *first* that the equation San-

(1) Cf. Krom, H. J. G., 62-3.

(2) Ferrand, *Śrīvijaya*, p. 24; Przyluski, *loc. cit.*, p. 96.

(3) Groeneveldt, *Notes*, pp. 60-2 reproduced by Przyluski, *loc. cit.* and R. C. Majumdar, *Suvarnadvīpa*, p. 79-80. See also Moens, JRAS. (Malay Br.), 1939, p. 43.

(4) JA., II, 14 (1919), pp. 238-41: Cf Ir. J. L. Moens in TBG., 1937, pp. 380-1.

(5) H. J. G., p. 84.

(6) JGIS., Vol. I, p. 101

(7) *Suvarnadvīpa*, I, p. 221

fo-ts'i = Zabaj seems much more satisfactory on the face of it than Kan-t'o-li = Kaḍāram; *secondly*, Gerini locates Kan-t'o-li on the E. coast of the Malay peninsula for the specific reason that he finds there a place with a similar name (1), and this is intelligible though Gerini's identification has not received general assent. Majumdar's position regarding Kan-t'o-li, we may observe finally, is bound up with his views regarding San-fo-ts'i and Zabaj which will be considered more fully further on. But on the whole it seems to me that later discussions have not revealed any conclusive grounds for abandoning the identification suggested in the Ming annals and accepted by Groeneveldt, though we do not know the positive grounds for that identification. In any event, the names of the kings and ambassadors of Kan-t'o-li are unmistakably Sanskrit names, some of them with the varman ending, and these names attest a profoundly Hinduised kingdom of the fifth century A. D. (2).

II. THE EARLIEST INSCRIPTIONS

We may now turn to the earliest inscriptions of Śrī Vijaya. We have a group of four stone inscriptions within an interval of four years. They are written in a clearly South Indian script, which differs strikingly on the one hand from the inscriptions of Pūrṇavarman of Java which preceded them by at least two centuries, and on the other from later Javanese inscriptions. The first inscription comes from Kĕdukan Bukit near Palembang; it is engraved on a loose boulder about 1½ feet long and less than 3 feet in circumference. It states that on a day corresponding to the 13th April A.D. 683 (3) the king embarked on a boat to go on a *siddhayātrā*, and that on the 8th May he conducted an army twenty thousand strong from some place and arrived at another. Other details given in the inscription are not easy to follow owing to many gaps. Towards the end we have the expressions: *śrīvijaya jayasiddhayātrā subhikṣa* (4), which appears to imply the successful completion of a *siddhayātrā* for the benefit of Śrī Vijaya. We shall consider this phrase in more detail later.

The second inscription belongs to Talang Tuwo which lies to the west of Palembang at a distance of 5 kilometres as the bird flies to the N. W. of Bukit Sĕguntang and was discovered in 1920. It is a record of 14 lines engraved on a loose stone, and is dated in 606 Śaka (A. D. 684), second day of the bright

(1) *Researches*, p. 602.

(2) Ferrand, JA., II. 14 (1919), p. 241.

(3) The calculations are those of W. E. van Wijk, cited by Krom in his *De Heiligdommen van Palembang*, Med. Kon. Ak. Weten. Letter. Nieuwe Reeks I. 7. The original dates are: Śaka 605, eleventh day of the bright half of Visākha and seventh day the bright half of Jyestha.

(4) Cœdès' reading (*BEFEO.*, XXX, p. 34) omits the second *Jaya* which is clear in Plate II C on the opposite page.

half of Caitra. It commemorates the foundation of a park named Śrīkṣetra by order of king Śrī Jayanāśa, and records his *praṇidhāna* dedicating the foundation together with all the other good works of the king to the benefit of all beings. The end of the *praṇidhāna* is worth quoting: « That all beings may practise continually liberality, the observance of precepts and patience; that they may develop energy, application and knowledge of all the diverse arts; that they may have a concentrated spirit and possess knowledge, memory and intelligence. Further, that they be firm in their opinions, they possess Vajraśarīra of the *mahāsattva*, unequalled power (*anupama śakti*), victory, knowledge of previous births (*jātismara*), unimpaired senses (*avikalendriya*), a full form, happiness, laughter, tranquillity, agreeable speech (*ādeyavākya*) (1), and the voice of Brahma (Brahmasvara) (2). Moreover that they be born male, with an independent existence; that they be the receptacle of the marvellous stone (*cintāmaṇinidhāna*), enjoying the mastery over births, works and pain (3) (*janma, karma* and *kleśa*), and that they obtain in the end the complete and supreme illumination (*anuttarābhisamyaksambodhi*) » (4).

The third and fourth inscriptions are copies (with unimportant variations) of one and the same record; the third was discovered in 1904 at Karang Brahi on a tributary of the Batang Hari, the river of Jambi. The inscription is illegible except in parts, and does not contain the last sentence giving the date and purpose of the inscription; but what remains is enough to establish its identity in substance with the Kota Kapur inscription from the island of Bangka which is the last of the four early Malay inscriptions of Śrī Vijaya mentioned above. This inscription was discovered in 1892, is very well preserved and bears the date Śaka 608 (686 A. D.), first day of the bright half of Vaiśākha. It records an imprecation uttered on the occasion when an army of Śrī Vijaya started on an expedition against the land of Java which had not submitted to Śrī Vijaya. It opens with an imprecation in an unintelligible idiom (perhaps cabalistic in nature) apparently meant to have the effect of striking dead any one guilty of the offences named later in the record. Then the gods and other beings watching over Śrī Vijaya are invoked by its monarch, who warns people not to engage in rebellions or plots against Śrī Vijaya and utters threats of condign punishment against rebels and their families and clans, and offers the prospect of rewards and prosperity to the loyal and faithful.

These four records are important in many ways. Linguistically, they are the most ancient Malay texts so far known and are among the earliest records in the Malayo-polynesian group of languages. Their historical value cannot be exaggerated; for besides one or two passages in I-tsing, and some notices of embas-

---

(1) Cœdès translates: « une voix agréable ».

(2) One of the attributes of the Buddha.

(3) Souillures (Cœdès).

(4) Cf. *unena sarvasatvā Buddhā bhavantu* of Kānheri inscr. no. 9. ASWI, V, p. 76.

sies from Śrī Vijaya in the Chinese annals relating to the period, they constitute the only documents now available to us bearing on the rise of the kingdom of Śrī Vijaya into prominence (1).

Are all these inscriptions issued in the short interval of four years (683-686 A.D.) records belonging to one and the same reign? We cannot be sure of this as the king's name Jayanāśa (or is it Jayanāga?), is given in only one of them. Cœdès draws attention to the striking difference between the Javanese inscriptions which make it a point of recording the king's name, and its omission in the records of Śrī Vijaya; for not only is the proper name of the king omitted in three of the four inscriptions here discussed, but two others, found on two faces of a slab in Vat Sema Mưong and dated nearly a century later, indulge in longish periphrases like Śrī Vijayendrarāja, Śrīvijayeśvarabhūpati and Śrī-mahārāja without pronouncing the personal name of the ruler. And there can be little doubt that the *siddhayātrā* of the first inscription was performed by a king and that the person who issues the proclamations in the third and fourth inscriptions in two such different places as Kota Kapur and Karang Brahi, appoints a governor, exhorts the people to be loyal to him and leads an expedition against the Java bhūmi, is also a king. Cœdès suggests that this more or less studied omission of the king's proper name may have had something to do with a taboo which, however, was not always inviolable (2).

The history of the rise of Śrī Vijaya in political importance attested by these inscriptions is confirmed by the Chinese annals and by I-tsing. Pelliot has pointed out that if the *Kin-li-p'i-che* of the Chinese annals be the same as Che-li-fo-che, it is probable that the earliest Chinese notice of this kingdom is even anterior to I-tsing (3). But it is clearly established that embassies went to China from Che-li-fo-che (Śrī Vijaya) from about 670 A. D. to 740 A. D. (4) It is not surprising therefore to find the evidence of an expansion of the political sway of Śrī Vijaya in this period. The *Siddhayātrā* of the Kĕdukan Bukit inscription is doubtless of the nature of a holy pilgrimage to a sacred place for the attainment of magic power for the king to prevail against enemies in the field; Stutterheim suggests that the shrine to which the king went on pilgrimage was no other than that of the Buddha on the hill of Bukit Sĕguntang where a celebrated Buddha statue of very early date has been found (5). And the proclamation issued in two places, Kota Kapur and Karang Brahi, perhaps at the same time,

(1) Cœdès, BEFEO., XXX, pp. 30, 51.

(2) BEFEO., XXX, pp. 52-3.

(3) BEFEO., IV, pp. 324-5, n. 5.

(4) Ibid., pp. 334-5.

(5) JOR., XI (1937), p. 40. See also *Siddhayātrā* in JGIS., Vol. IV, pp. 128 ff. Stutterheim interprets *śrīvijayajaya* as conquest directed against Śrī Vijaya: I think it means the victory of Śrī Vijaya against its enemies.

preceded, as stated by the inscription itself, the departure of the forces of Śrī Vijaya for the conquest of Bhūmi Java which had remained recalcitrant.

There has been considerable discussion of the identification of Bhūmi Java of this proclamation. Cœdès observes: « There is no reason for not identifying it with the land which has borne that name from time immemorial. If in reality there was a period in the history of Java when Śrī Vijaya exercised sway over a part of the island, probably its beginning is to be traced to this expedition of 686 » (1). Krom, on the other hand, is less decisive. He says: « One sees how easy it is to recognise in this Jăva the island of Java and to conclude that already in this early period Śrī Vijaya had got into armed conflict with Java. The reference to this expedition would then be a warning to Bangka. It may, however, be observed that some time later the name Jăva is found localised in the Sumatran part of the Archipelago, and therefore the term may have the same significance in the Bangka-stone (inscription); Śrī Vijaya causes this inscription to be engraved as token of its suzerainty in the midst of the part of Java recently punished for its disobedience » (2). But it seems to me that in repeating his old view in a modified form in the revised edition of his *Hindu-Javanese History,* Krom has somewhat underrated the force of one consideration urged by Cœdès, who pointed out that the inscription makes no reference to the occupation of a country after a campaign and that it says simply that the text has been engraved at the moment when the army of Śrī Vijaya was about to start on an expedition against the land of Java which had not submitted to Śrī Vijaya (3). Krom finds support for his view that the Kota Kapur (Bangka) inscription is a proclamation of suzerainty over a conquered land in the fact that a copy of it is found in Karang Brahi as well. But one may say that on the other view the explanation is in no way difficult; because a king wanting to issue a solemn warning to his subjects on the eve of an important foreign expedition might well cause the warning to be proclaimed in a number of places in his home territory. Moens is inclined to identify the territory attacked by Śrī Vijaya in W. Java with the kingdom of Tāruma of the inscriptions of Pūrṇavarman and *To-lo-mo* of the Leang and T'ang annals which record embassies from that state in 528, 535 and between 666 and 669, and say nothing of it thereafter (4).

If what has been said so far is correct, we reach the position that starting from somewhere near Palembang, the kingdom of Śrī Vijaya had by the year 686 come to comprise the southern half of Sumatra including the island of Bang-

(1) BEFEO., XXX, p. 54.

(2) HJG., p. 117. Earlier Krom thought that Java was Bangka itself, because, he said, there was no reason why an expedition against Java should be mentioned in an inscription found in Bangka.

(3) BEFEO., XXX, p. 53.

(4) TBG., 1937, pp. 362-3.

ka, that it had begun to covet a part if not the whole of the neighbouring island of Java and, finding the Javanese ready to resist the attempted annexation, had taken steps to launch an expedition against them and to secure the internal peace of the state when the war against the foreigner was on.

The question of the original location of Śrī Vijaya has been discussed by Ir. J. L. Moens (1). From the beginning the views of scholars on this question have been marked by a certain indecision, and there has been much discussion as to how we must interpret the two statements of I-tsing that he changed the direction of his journey at Malāyu, and that Malāyu was Śrī Vijaya when he wrote his memoirs. In 1904 Pelliot suggested that Śrī Vijaya (Śrībhoja as it was then transcribed from the Chinese) had its original location in Java and transferred its seat to Palembang towards the end of the seventh century. He said: « The Malāyu of I-tsing which was reached by a monk in fifteen days from Śrībhoja, and from which he reached Kie-tch'a in another fifteen days, must be clearly midway between Palembang and Kedah. I-tsing says definitely that after going to Malāyu from Śrībhoja, he changed the direction for going to Kie-tch'a. This indication, not easy to understand if he had continued his journey along the coast of Sumatra, would be intelligible if Malāyu were located for instance by the side of Syak; for I-tsing would then have had to sail northwards to Kedah. At the time of I-tsing's voyage from China to India in 672, Malāyu and Śrībhoja still formed two separate states; but at the end of the seventh century, when he wrote the memoirs which have been translated by Messrs Chavannes and Takakusu, the two kingdoms had united. It seems to me almost certain that from this time the capital was Palembang, but it is more difficult to say which of the two states had annexed the other. If Malāyu were always at Palembang, it would, I think, be necessary to admit that Śrībhoja, which had its centre originally in Java, transferred its capital to the conquered state; this would explain how since then, for Kia Tan for instance and for the T'ang annals, Fo-che was located in Sumatra; by this we could explain the words of I-tsing viz., « Malāyu which is now the kingdom of Śrībhoja ». If on the other hand, we hold that from the beginning Śrībhoja was at Palembang, we should consider that Malāyu, originally situated more to the west, was conquered by Śrībhoja, but that its ancient inhabitants, the Malāyu, knew to secure for themselves a sufficiently important place in the new empire and to end by giving it their name. Whatever might have been the earlier history of Mo-lo-yeou and Che-li fo-che, I consider it very probable that at the beginning of the eighth century the names of Malāyu and Śrībhoja applied to one and the same country » (2). In 1918 Cœdès was not prepared to affirm that the capital of Śrī Vijaya had

(1) TBG., 1937, pp. 328-47.
(2) BEFEO., IV, p. 348.

always been at Palembang (1). Four years later, Ferrand, in his comprehensive paper *L'Empire sumatranais de Çrīvijaya*, sought to explain the length of the journey from Palembang-Śrīvijaya to Jambi-Malāyu by the difficulties of navigation in estuaries (2). Moens argues from the data provided by I-tsing, and from the astronomical indication in the T'ang annals that Śrī Vijaya was originally located on the east coast of Malaya on the same latitude as Kedah and transferred between 683 and 685 A. D. from there to the Kampar basin a little to the north of the equator in the middle of the E. coast of Sumatra. He demonstrates that the astronomical datum of the T'ang annals relating to the length of the shadow cast by a gnomon in Śrī Vijaya on the day of the Summer solstice cannot be reconciled with the statement of I-tsing that a gnomon casts no shadow in Śrī Vijaya at midday, unless we assume a change in the location of Śrī Vijaya from about six degrees to the north of the equator to somewhere near the equator (3). And this together with I-tsing's statements that Malāyu was equally distant from Śrī Vijaya before it and Kedah after it on the route from China to India, and that a person had to change the direction of his journey at Malāyu may well justify Moens' hypothesis regarding the original location of Śrī Vijaya. Only it is rather surprising that if Śrī Vijaya had become a rising power by 666-70 A. D. of which neighbouring powers in Malaka had to take account, which sent embassies to China, and which was such a centre of learning that I-tsing spent six months there studying *śabda vidyā* on his outward voyage (4), it should, after reaching such a stage of development, have gone over bag and baggage to the island of Sumatra. It is no less surprising that we should get from I-tsing no more definite mention of such an important change than the cryptic remark about Malāyu having become Śrī Vijaya. And no explanation is forthcoming of the motives underlying the change of capital. In fact while the original location for Śrī Vijaya proposed by Moens has astronomical and geographical data in its support, it lacks historical justification.

Even on the geographical side, it is perhaps necessary before deciding the original location of Śrī Vijaya, to take account of one fact to which Prof. Krom has drawn attention recently. It seems that on their way from China to India, people went first to Holing and then Malāyu, or first to Śrī Vijaya and then to Malāyu, but there is no instance of both Holing and Śrī Vijaya being taken on the way (5). In this connection we naturally think of the categorical statement of Kia Tan that Ho-ling lay at a distance of four or five days' sailing from Fo-che towards the East, and Pelliot's discussion of this text (6). Moens' scheme of

---

(1) *Ib.*, XVIII, 6, p. 3, n. 5.
(2) JA., 1922, Oct.-Dec., p. 164.
(3) TBG., 77 (1937), pp. 334-5.
(4) *Religieux Eminents*, p. 119.
(5) *Die Heiligdommen*, p. 22 (418).
(6) BEFEO., IV, p. 373 and pp. 294-5.

identifications does not seem to allow sufficient weight to this consideration. In fact he proposes to amend the direction in Kia-Tan's text from East to West. His argument is that because Kia Tan was travelling from East to West (or rather S. E. to N. W.) from Fo-che to Ceylon and reached Ho-ling first on his way, Ho-ling must have lain correctly to the west, and not to the east of Fo-che; the word 'East' must therefore be a copyist's error (een afschrijversfout) (1). But there is nothing in Kia Tan's text to show that his account is the record of an actual journey; it is no more than a geographer's description of routes with some sailing directions. The text of Kia Tan is simply this: Then after a five days' voyage you reach the straits which the barbarians call Tche. From N. to S. it is a 100 *li*. On its N. coast is the kingdom of Lo-yue; and on the south coast, that of Fo-che. To the east of the kingdom of Fo-che, travelling for four or five days by water, you reach the kingdom of Ho-ling; it is the largest of the islands of the South. Then, towards the west, going out of the straits, after three days you reach the kingdom of Ko-Ko-seng-che" etc. Now this does not seem to be a record of an actual journey of Kia Tan, and no one who has no theory to sustain would be tempted to suspect a copyist's error here.

The attempt of Majumdar and Quaritch Wales to locate Śrī Vijaya on the Malay peninsula is based, as Cœdès has convincingly demonstrated, on a rather hasty synthesis, and it is not necessary to stop to review the arguments for and against this theory (2).

We must now turn to an important suggestion put forward by Prof. Krom. I think he is perfectly justified in reading '*di Malay(u)*' at the end of line 7 of the Kĕdukan Bukit inscription in the place of Cœdès' *di mata jap* (3). His view, developed after a characteristically thorough and cautions examination of the evidence, is that Malāyu was a very ancient Mahāyānist centre of Buddhist worship and that this centre was established at Palembang. The great Buddha image in Amarāvatī style from Bukit Sĕguntang the *praṇidhāna* of the Talang Tuwo inscription, and the new reading of the name of Malāyu in line 7 of the Kĕdukan Bukit inscription, together with the statements of I-tsing that Malāyu was the only place where he found Mahāyāna Buddhism practised and that Malāyu had become Śrī Vijaya in his time, constitute the data on which Krom bases his views that Palembang was Malāyu at first, that the impressive military and naval expedition (the *siddhayātrā*) recorded in the Kĕdukan Bukit inscription had Malāyu for its destination, and that this expedition was perhaps the occasion on which Śrī Vijaya changed its seat from elsewhere to Palembang, so that

(1) TBG., 1937, pp. 352-3.

(2) *A propos d'une nouvelle théorie sur le site de Śrīvijaya*, Cœdès, J. Malay Br. R. A. S. XIV, pt. 3, Dec. 1936.

(3) *Die Heiligdommen*, pp. 25-6 (421-2).

thenceforth Malāyu was Śrī Vijaya (1). It is worthy of note that Moens has reached the conclusion that the oldest Malāyu comprised not merely Jambi as is usually thought, but included Palembang as well (2).

The Chinese annals mention an embassy to the imperial court from Malāyu in 644 A. D., and embassies from Śrī Vijaya during the period 670-741 (3). Malāyu and Śrī Vijaya would thus appear to have been independent states before 683 A. D. and to have become united after that as a result of the *siddhayātrā* of the Kĕdukan Bukit record. The situation of the original kingdom of Malāyu may roughly be indicated as the central and southern parts of Sumatra, while the original locale of Śrī Vijaya must still remain an open question. On the other hand, it seems certain the empire of Śrī Vijaya of which history has to take account became prominent only after 683 A. D, and it had its seat in the region of Palembang.

I-tsing's testimony to the intellectual position of Śrī Vijaya in this period is of sufficient interest to be reproduced here: « In the fortified city of Vijaya (4) Buddhist priests number more than 1000, whose minds are bent on learning and good practices. They investigate and study all the subjects that exist just as in the middle kingdom (Madhyadeśa, India); the rules and ceremonies are not at all different. If a Chinese priest wishes to go to the West in order to hear (lectures) and read (the original), he had better stay here one or two years and practise the proper rules and then proceed to Central India ». I-tsing himself spent six months there on his outward journey to India (671-71); another four years (685-9) and an equal number of years again on a third occasion after his return from Canton at the end 689; and his two works (5), that have been fortunately handed down to us, were composed at Śrī Vijaya and sent home to China in 692 A. D.

Śrī Vijaya, it may be noted further, was in more or less regular communication with China on the one side and India on the other. I-tsing travelled from Canton to Śrī Vijaya in a ship, owned by a Persian merchant, and from there to « Eastern India on board ships belonging to the King of Śrī Vijaya (6). In 717 Vajrabodhi travelled from Ceylon to Śrī Vijaya with a fleet of thirty-five Persian merchantmen (7). Ferrand makes the following observations on the

(1) It may be noted in passing that Moens' reasons (p. 341) for locating the new site of Śrī Vijaya in the region of Muara Takus are not very convincing. cf. Krom, *op. cit.*, p. 27 (423), n. 2.

(2) TBG., 1937, pp. 358-9.

(3) Ferrand, JA., Oct.-Dec., pp. 213-4.

(4) Takakusu, *I-tsing's Record*, p XXXIV, has Bhoja here.

(5) Only one of them is available in English: *A Record*, tr. by Takakusu. The other is available in a French translation by Chavannes, and is apparently not so well known in India as it should be. I was once taken to task by a reviewer of my *Colas*, I, who was unable to trace in « *A Record* » facts which I had taken from « *Religieux Eminents* .

(6) *Rel. Em.*, pp. 116, 119-20. Also Takakusu, *A Record*, pp. XL-XLI.

(7) BEFEO., IV, p. 336.

cultural position of Śrī Vijaya as attested by I-tsing: « Such advice (to his fellow-monks) by a Chinese monk who speaks with full knowledge of facts, has an evident significance for us: the teaching of Sanskrit, and the interpretation of Buddhist texts were organised (in Śrī Vijaya) with such care, method and learning that the reputation of the masters of Śrī Vijaya led to their being preferred to those of India proper by a Chinese Buddhist so eminent as I-tsing ». But it is possible to exaggerate the significance of this preference; it may have been merely due to the prevalence in the islands of a medium of instruction more easily understood by the Chinese than the languages of India proper. I-tsing may have only wanted to save his compatriots the inconveniences due to landing in India with an imperfect knowledge of the Sanskrit language, possibly the only common language between the bulk of Indian monks and their Chinese visitors. This is suggested also by the succeeding observation of Ferrand himself: « I-tsing likewise learnt the indigenous language (of Śrī Vijaya), old Malay, and his example was followed by many monks, notably the Tonkinese and the Chinese ».

Ferrand continues: « But this is not all. This mastery in the teaching of Malay, of Sanskrit and of the Law, which is a certain index of a high intellectual development, is coupled with an equal mastery in the army and navy, attested incontestably by the victorious campaigns in Java, on the Malay peninsula and in Kamboja. Commerce and mercantile marine were not less flourishing; Śrī Vijaya was in some way a necessary calling place on the route from China to India.... Such is the position of the Sumatran empire in the seventh century. This brilliant prosperity in all domains is so unlike modern Sumatra, that it would have remained unsuspected but for the decisive evidence of foreign historians and geographers. The study and comparison of the texts has revealed to us the existence of a new centre of civilisation in the « Southern Seas ». As at Kamboja and at Campā, the Indian *Alma mater*, at a remote antiquity, « carried over there her gods, her arts, her literary language, in short, the whole apparatus of her civilization ». And during more than a thousand years of our era, these disciples of India did great honour to their educators (1) ».

III. ŚRĪ VIJAYA IN THE EIGHTH CENTURY

Our knowledge of Śrī Vijaya for nearly a whole century after the period of the four Malay inscriptions and of I-tsing, is limited to the Chinese accounts of the embassies from this kingdom to the Imperial court. In 695 A. D. a decision of the Imperial Court regulating the provisions to be supplied to the embassies from different foreign countries ordained that the ambassadors from Śrī Vijaya were to get provisions for five months, like those from Chen-la (Cambodia) and

(1) JA., Oct.-Dec. 1922, pp. 216-7.

Ho-ling (Java). Again embassies are recorded from Fo-che under the years 702 and 716, while eight years later, in 724, an ambassador described as Kumāra (perhaps crown prince) presented to the emperor two dwarfs, a Zengi (Negro) girl, a troupe of musicians and five-coloured parrots, and the emperor, in his turn, conferred a title on the Kumāra and gave him hundred pieces of silk before sending him back to his country; a title was also conferred on the king of Śrī Vijaya who is called Che-li-to-lo-pa-mo (Śrīndravarman ?). The present of multi-coloured parrots by yet another embassy is recorded in 728. The last of the embassies of this period falls in the beginning of 742 A. D. when another prince of Śrī Vijaya visited the Chinese court and the emperor conferred another title on the king who had sent the embassy (1).

The next important reference to Śrī Vijaya occurs in an inscribed stele found at Ligor and bearing a Śaka date corresponding to Saturday, 15th April, 775 A. D. (2). The stele is inscribed on both sides, and it has been a matter of some discussion what relation, if any, should be postulated between the inscriptions on the two sides. One side is fully inscribed, and comprises ten Sanskrit verses in various metres, of which the last contains the date cited above. If we neglect the rather abrupt beginning of the record with no *mangalācaraṇa* of any sort and with the very first verse referring to the king of Śrī Vijaya by means of the demonstrative pronoun *yasya*, there is nothing to indicate that the inscription is not self-contained. The first verse belauds the fame of the great qualities of the king which has surpassed the fame of lesser kings like the rays of the autumn moon excelling those of the stars (3). The next verse also dwells on the king's noble qualities and artfully compares him to the peaks of the Himalayas and to the ocean (*udanvān*). In the next verse he is extolled as the refuge of those who seek to escape the raging fire of poverty like elephants resorting to the fragrant coolness of a tank in the midst of a hot day. The fourth verse states that the king was the equal of Manu and that he enhanced the virtues of the good by endowing them with wealth like the spring season bestowing greater beauty on the mango, the Kesara, and other lordly trees. Such was (states the fifth verse) *Śrīvijayendrarāja* whose behests were carried out by his neighbouring rulers and who was, as it were, a deliberate creation of Brahmā for ensuring stability of the superior Dharma. This *Śrīvijayeśvarabhūpati* (4), the abode of so many virtues,

(1) BEFEO., IV, pp. 334-5; JA., *ib.*, pp. 7-8 and 217-8. Also Groeneveldt, *Supplementary jottings*. T'oung Pao, VII (1896), pp. 118-9.

(2) Chhabra, *Expansion of Indo-Aryan culture during Pallava rule*, p. 22.

(3) The text of the record was first given out by Cœdès in BEFEO., XVIII, 6, pp. 29-30; a corrected version is given by Chhabra in his *Expansion*, pp. 22-3; see also Cœdès' remarks on this text at pp. 381-2 of BEFEO., XXXV.

(4) Stutterheim's attempt to interpret this expression and *Śrīvijayendrarāja* to mean overlord of the kings of Śrī Vijaya has been criticised, very rightly, both by Mus and Bosch. See *Javanese period*, p. 14; BEFEO., XXVIII, pp. 520-21, and TBG., LXIX, pp. 144-5.

the unrivalled suzerain of all the neighbouring kings of the earth (*kṣiti-tala-sarva-samanta-nṛpottama ekaḥ*), established (according to the sixth verse) three excellent brick buildings as abodes of Padmapāṇi (*Kajakara*), Śākyamuni (*Māranisūdana*), and Vajrapāṇi (*Vajrin*). The seventh verse is devoted to a eulogium on these shrines dedicated to all the best jinas of the ten quarters and capable of bestowing the highest bliss at all times. The next verse records that the royal chaplain (*rājasthavira*) Jayanta by name constructed three stūpas to the order of the king. Adhimukti, his pupil, became royal chaplain after Jayanta's demise, and made two other brick caityas near the three caityas mentioned above (verse 9). The last verse states that on the eleventh day of the bright half of the Vaiśākha month in the Śaka year 697 (*muni nava-rasaka*) when the sun rose in the company of Venus in Cancer, the king of Śrī Vijaya who resembled Indra and was superior to other kings (*devendrābhena ca śrīvijayanṛpatinānyakṣitīśottamena*) established these stūpas and caityas.

The second side of the stele contains a record beginning *svasti śrī*, and running into four lines comprising one verse followed by a few words. There seems to be reason for some doubt if these four lines were all that was ever inscribed on this side. Dr. Chhabra says: The stele « is inscribed on both faces. The lettering on one side is considerably damaged, with the result that only the first four lines are now legible (1) ». Prof. Cœdès, on the other hand, says twice that this side was only incompletely inscribed (*la face inachevée*) (2). This detail is of some importance to the correct understanding of the relation of this inscription to that on the other side. If, as Chhabra suggests, the rest of this second side was inscribed at one time and the inscription has become illegible now, then his view that both the sides of the stele contain only one inscription and that it begins with *svasti śrī* becomes not merely a probability, but a certainty. But any one who studies the plates relating to this inscription will see that the lettering on the second side is, if anything, better preserved than that on the fully inscribed face, and Chhabra does not support his conjecture regarding the continuation of the inscription on the second face either by a plate or by an attempt to read even a few letters of the continuation; nor does he offer any explanation as to how the first four lines on this face came to be so well preserved while the rest disappeared so completely as to become quite illegible. I have not seen the stele, but with the data at hand, I must assume that for some reason the inscription beginning with *svasti śrī* was never completed, and stopped with the engraving of the first four lines. And the relation between this record and that on the other face should be settled on other grounds.

Now to the meaning of the verse. This supreme king of kings, the only one to be considered as the sun capable of dispersing the darkness viz. the groups

---

(1) *Expansion*, pp. 20-1.

(2) BEFEO., XXXV, pp 381-2; cf. also Krom « breekt na vier regels af en is verder onbeschreven gelaten », *Geschiedenis van Nederlands Indie*, Deel I (1938), p. 161.

of enemies who, by his splendour, resembles the spotless beauty of the autumn moon, who looks like Manmatha (Cupid) incarnate, who bears the aspect of Viṣṇu in his capacity to humble the pride of all enemies and in his unrivalled prowess, is called Śrī Mahārāja on account of his origin from the Śailendra family. The following words are: *tasya ca sakalarā* i. e. and of him all.

Cœdès has always treated these two inscriptions as separate; but at first he was inclined to identify the Śailendra king of the second inscription with the king of Śrī Vijaya mentioned in the first. But R. C. Majumdar drew attention to the fact that in the long eulogium in the first inscription the king of Śrī Vijaya is nowhere referred to as belonging to the Śailendra dynasty, whereas in the second record of the Śailendra ruler there is no reference to Śrī Vijaya, and reached the conclusion: « There is nothing to prove that the king of Śrī Vijaya belonged to the Śailendra dynasty (1) ». Cœdès has now accepted the correctness of this view, though I think he goes too far when he says: « it is impossible, according to sound methods, to affirm that before the 11th century the kings of Śrī Vijaya belonged to the Śailendra dynasty or that they reigned at Śrī Vijaya (2) ». More of this later.

Dr. Chhabra's view, as already indicated, is that the Śailendra ruler was the king of Śrī Vijaya who erected the stūpas and caityas, and that he had the personal name of Viṣṇu and the title Mahārāja. He further identifies Viṣṇu with Viṣṇuvarman of the Perak seal. Cœdès has reiterated his acceptance of Majumdar's results and objected to the identification of Viṣṇu with Viṣṇuvarman of the seal of whom we know nothing. The writing on the seal is box-headed, and much earlier than that of the Ligor stele (3). I am inclined to agree with Cœdès on both these counts.

It would be well to take first the Ligor inscription of Śrī Vijaya by itself and note its historical significance before proceeding further. The expansionist policy of Śrī Vijaya of which the first indications are given by the earliest inscriptions we have noticed above and the statement of I-tsing about Malāyu, and the further progress is attested by the references to the embassies from Śrī Vijaya in the Chinese annals; this policy is seen to have been continued successfully till 775 A. D. for nearly a whole century. In this inscription Śrī Vijaya stands forth as an imperial power that has spread its wings far from its original home. The noble personal qualities of its monarch, the excellence of his rule, and his outstanding position in the midst of all the rulers of the neighbouring lands in the Malay peninsula and the archipelago are celebrated in unmistakable terms. And the erection of stūpas and caityas in the neighbourhood of Ligor by the court-chaplain Jayanta under the orders of the king of Śrī Vijaya, and the continuation of this

(1) *Suvarṇadvīpa*, I, p. 207.
(2) JGIS., I, p. 65.
(3) BEFEO., XXXV, p. 382.

work after the death of Jayanta by his pupil and successor Adhimukti, alike show that the power of Śrī Vijaya was sufficiently well established in this part of the Malay peninsula to allow of such continuous and peaceful activity.

Prof. Krom has explained the causes and motives that guided the policy of Śrī Vijaya so clearly and fully that I cannot do better than reproduce his account here. « In this quick and lasting bloom of Śrī Vijaya », he says, « we must recognise the results of geographical, economic and political factors working closely together. We saw that by their position in relation to the extensive maritime intercourse of the time, the ports of S. E. Sumatra were destined to play an important role as revictualling and transhipping stations and thus come more and more into their own, since besides the long-established Indian shipping, even Arabic sea-farers constantly ventured to the East — an Arab colony in Canton is already mentioned in the fourth century (1) — and above all the rise of the T'ang dynasty brought about a great revival in the intercourse and trade of China with foreign lands. We gather from incidental notices that even the indigenous shipping of the Hinduised states of S. E. Asia began to take part in this intercourse (2), and it is quite in keeping with this increasing contact between the East and West that we find in 692 an embassy from a Cāḷukya of Mysore at the Chinese court, and in 720 the emperor of China bestows an investiture on the king of Kāñcī in South India, though this was naturally only a formality and had perhaps a significance only in the eyes of the Chinese themselves. It was also pointed out above that the new revival rendered possible in South India after the break up of Harṣa's kingdom in 647 might have turned out to the good of Śrī Vijaya (3). It is clear that the choice of a place for halting and transhipping in this part of the Archipelago was rather limited for the sea-farers, that it had to be a centre in some measure civilised, having, in this case, say, a Hinduised society, and that the place had to satisfy some geographical demands, having a protected haven like the mouth of a river, and in any case a safe anchoring place. For the rest, however, there was no reason why one port should be preferred to another, and why under conditions, the opposite coast (where Singapore came up later) should not be preferred to the Sumatran coast. This involved competition, and probably led to the use of rough methods to secure for oneself the first place in the struggle. If one of the rivals desired a monopoly, then he needed to make the others innocuous, or at least to possess the means to control the trade of the others as he liked, thus to make them politically dependent. He needed further to ensure his own safety so that any sudden attacks from the interior might not deprive the sea-power of its support.

(1) Hornell, Mem. As. Soc. Ben. (1920), p. 199 (Krom).

(2) Ferrand (JA., II, 13, 1919, p. 461) on Kambojan ships bringing a cargo of mirrors from W. India to China (Krom).

(3) Contra Bosch, TBG., 65 (1926), p. 554, who considers this factor as of little importance (Krom).

He needed finally to control commercial intercourse on a larger scale by making his influence felt in the straits and on the opposite coast, and to connect with his own interests, whether by force of arms or by means of treaties, the powers on that coast which, by a transfer of the traffic might take over the role of the subjugated Sumatran ports. A commercial policy like the one sketched above must necessarily lead to constantly increasing interferences with the rest of the Archipelago, so far as the traffic along the straits is concerned, and promote the establishment of a supremacy holding sway over the seas and coasts, a sea-power (1) ». Again, « by its position and by its commercial policy, as we saw, this state subjugated all competing ports, secured itself against the interior, and gained a foothold on Bangka. The next following step must in the nature of things be the control of the straits by acquiring a centre of support on the other side which in turn might become the base for the subjugation of the surrounding land so that there should be nothing to fear from either side. Now if you look at the map you see clearly that one part of the Malay peninsula was bound particularly to attract the attention of any commercial power with ambitions similar to those of Śrī Vijaya. That part is the area where the peninsula is at its narrowest and where it offers scope for curtailing the length of the sea-voyage perceptibly by disembarking on one coast, crossing the isthmus, and reembarking on the other coast. For a power established in Sumatra, the mastery over the isthmus would secure the control of the straits as also that of the commercial route across the isthmus (2) ».

Śrī Vijaya then attained remarkable success in the pursuit of her commercial and political ambitions, and it seems probable that by the date of the Ligor inscription she had become mistress of an extensive empire embracing large parts of Sumatra, if not the whole of it, and parts of Java and the Malay peninsula up to the isthmus of Kra, and naturally also several smaller islands of the archipelago. And the centre of this historic empire was, so far as the available testimony goes, Palembang and its neighbourhood. The paucity of antiquarian remains at this site which puzzled several scholars has become less striking after the discovery of the Palembang inscriptions mentioning Śrī Vijaya, and the recent archaeological researches of Schnitger (3). It must be noted that the increase of the power and influence of Śrī Vijaya seems to be accompanied by a progressive increase of Hinduisation, using the term in a broad sense. While the early inscriptions are indited in Malay with a considerable admixture of Sanskrit, the Ligor inscription constitutes a typical and highly ornate Sanskrit *kāvya*. The religion of the rulers of Śrī Vijaya continues to have been the same

(1) HJG., pp. 113-14.
(2) *Ibid.*, p. 130.
(3) Summarised by me in JOR., XI (1937), pp. 37-44.

type of Mahāyāna Buddhism throughout, and the reference in the Ligor record to the Jinas of the ten quarters and the salvation of the entire world (1) invites comparison with the *praṇidhāna* relating to Śrīkṣetra in the earlier inscription of Jayanāś(g)a. The mention of two generations of *rājasthaviras* may indicate a complex church organisation.

IV. THE ŚAILENDRAS

We may now turn to the Śailendra inscription on face B of the Ligor stele. This inscription raises the difficult and much debated question of the origin of the Śailendras and their relations to Śrī Vijaya. The evidence is inconclusive, and not easy to interpret; and the progress of Malayan archaeology, still in its infancy, may some day throw clearer light on this aspect of the subject; but it may not be otiose to attempt a succinct statement of these problems as they stand now.

Let us set forth the facts before we enter into a discussion of the data. The Ligor inscription (B) does not bear a date; but any one who compares faces (A) and (B) will see that though B may be somewhat later than A, the paleography of the two records is clearly of the same period, and they cannot be separated far from each other in point of time. There are two inscriptions of the Śailendras from Jāva (Kalasan and Kĕlurak) dated within a few years of each other and of the Ligor inscription (A), and the well known Nālandā plaque of Devapāladeva of the middle of the ninth century A. D. or a little later.

The Kalasan record (2) is dated in Śaka 700 (778 A. D.), and comprises twelve Sanskrit verses in various metres following the opening salutation to Tārā viz. *Namo bhagavatyai āryatārāyai*. The script of the record however is not Pallava, but Pre-nāgarī. After a *maṅgalaśloka* invoking the blessings of Tārā on the world (**1**), the inscription records the construction of a glorious temple of Tārā (*Tārābhavanam*) by the *gurus* of the Śailendra king, after they had persuaded the mahārāja Pañcapaṇa Panamkaraṇa (**2**). An image of the goddess was installed and a residence built for the venerable bhikṣus learned in the *vinayamahāyāna* (**3**). All this was done by the royal *ādeśa śastrins* with the names *pangkura, tavāna* and *tīripa* (**4**), in the prosperous kingdom of the king who was an ornament of the Śailendra line (*Śailendravaṁśatilakasya*) (**5**). In the year 700 Śaka the Mahārāja Panamkaraṇa constructed the Tārā temple for honouring the *gurus* (**6**). The village of *Kālasa* was given to the *Saṅgha*, and the great men who were *deśādhyakṣas* viz., *pangkura, tavāna* and *tīripa* were witnesses (**7**). This gift of

(1) In verse 7 — *daśadigavasthita-sarvajinottamadattam*, and *sarvajagat-malabhūdhara-kulisvaram tri-bhavavibhūti-viśesadam amarapadam*.

(2) TBG., LXVIII (1928), pp. 57-62.

land (1) to the *Saṅgha* by the great king should be looked after by the noble succession of the Śailendras (8), as also by local officials viz., *pangkura, tavāna, tīripa,* and their followers and good *patis* (9). The three concluding verses introduced by the copulative *api ca* repeat the founder's request to his successors for the protection of his foundation and gift.

The Kĕlurak inscription comes from a place near Kalasan, is written in the same Pre-nāgari script and is dated just four years later in Śaka 704 (782 A. D.) (2). So sar as it can be deciphered, and there are many gaps, it begins with the formula of salutation *namo ratnatrayāya* and is followed by twenty Sanskrit verses, of which the first two are devoted to the praise of four Īśvaras and of Lokeśa. Then it says that the world is supported by the heroic king, Dharaṇīndra by name, an ornament to the Śailendravaṁśa (5), whose policy was well guided by *sāmantas, mantris* and *patis,* whose valour was established by the conquest of rulers in all directions, and who was ever given to attacking warriors hostile to him (*vairivaravīra-vimardana*) (4). The *Guru* from the Gauḍadvīpa (7) Kumāraghoṣa by name, installed an image of Mañjuśrī in 782 A. D. (11); this image of Mañjuśrī is an unsurpassed *kīrttistambha* and *dharmmasetu,* established for the protection of all living beings (*rakṣārtham sarvasattvānām*) (13); Buddha, Dharma and Saṅgha are ever present here in a hidden form (14). This Mañjuśrī is also Brahmā, Viṣṇu and Maheśvara, in fact all gods in one (*sarvvadevamayaḥ*) (15). There is more praise of Mañjuśrī in the next three verses (16-18), followed by the usual request to the future kings for the protection of the foundation (19) and a final verse in which only the name Śrī Sangrāmadhanañjaya is legible (20).

These two inscriptions introduce us at once to a new dynasty and a new script, the Śailendras and Pre-Nāgari. The Śailendras long outlived the employment of the Nāgari script which occurs in Java only in a few inscriptions, all belonging to this period and coming from the neighbourhood of the Prambanan plain. Some stress should be laid on the fact that the Śailendras make their appearance in inscriptions first in middle Java for they have till recently been taken to have started as rulers of Śrī Vijaya (3), while some scholars have been inclined to seek the seat of their power in the Malay peninsula.

Was Mahārāja Pañcapaṇa Paṇaṁkaraṇa the first of the Śailendras, or had he any predecessors of the same dynasty? The answer to this question is by no means clear, but there is given in a copper plate charter from Kĕdoe dated 907 A.D. a list of the predecessors of the then reigning monarch. This list begins with Sañjaya who bears only the title Rakai Mataram, and is followed by eight names

(1) *Bhuru duksina* makes no sense; and I follow Bhandarkar's emendation *bhūduksinā.*

(2) TBG., LXVIII (1928), pp. 16-56.

(3) In 1919, as is well known, Krom described the century following the foundation of Kalasan as the 'Sumatran period of Javanese history'.

including that of the donor of the charter, all bearing in addition to the Rakai title, that of Śrī Mahārāja. The name next after Sañjaya in the series is Śrī Mahārāja Panaṁkaraṇa, which leads us at once to think of the Mahārāja Pañcapaṇa Panaṁkaraṇa of Kalasan. If we recall the dates, Sañjaya 732 A. D. and Panaṁkaraṇa 778 A. D. there is no difficulty in identifying the Panaṁkaraṇa of the Kĕdoe charter with Panaṁkaraṇa of Kalasan, and in accepting Sañjaya as the immediate predecessor of Panaṁkaraṇa. And the interval between Sañjaya and Balitung, the donor of the Kĕdoe charter, is also suitably filled by the reigns of the seven kings mentioned as ruling during these (900 *minus* 732) one hundred and seventy years or so (2).

But while Panaṁkaraṇa is called a Śailendra in the Kalasan record, the family name does not occur in the Kĕdoe charter either in relation to him or to any one else. And is the Mahārāja title which occurs both in the Kalasan record and in the Kĕdoe charter where it is applied to all the rulers named except Sañjaya, is the recurrence of this title enough to sustain an inference that all the rulers to whom this title is applied belonged to one and the same family ? Let us not forget here that the Mahārāja title, whatever its significance elsewhere, stands in a specific relation to the empire of Zābag in all the contemporary Arabian accounts, and to the Śailendra dynasty in the verse in the Ligor stele, face B, where it is said that the king styled himself Mahārāja because of his descent from the family of the Śailendras.

Sañjaya, however, bears neither the dynastic title nor that of Mahārāja. And while Sañjaya is a Śaivite, the Kalasan and Kĕlurak inscriptions and the great monuments of Central Java attributable to the Śailendras, are all bound up with Mahāyāna Buddhism. These facts have lent support to the generally accepted opinion that the period of Śailendra rule in Java was a parenthesis in Hindu-Javanese history, a period of more or less foreign rule between the age of Sañjaya and that of Balitung, both indigenous princes of the Matarām line of kings. This opinion seems to gain further support from two inscriptions dated in the Sañjaya era. This era perhaps dates from the consecration of Cangal in 732 A. D., and the dates 172 or 174, and 176 found in the two middle-Javanese inscriptions would correspond to 904 or 906, and 908 A. D., and fall respectively in the reigns of Balitung and Dakṣa. And there is no other instance of the Sañjaya era being employed in Javanese inscriptions. Further the records of Balitung's reign bear witness to a steady spread of his power westward from Kĕdiri into middle Java. What may all these facts taken together indicate but that after Sañjaya's time the native power suffered an eclipse and was pushed eastward by the upcoming of the Śailendras of Java, and that the recovery of lost ground is celebrated by the indigenous dynasty by a significant, though

---

(1) Cf. Stutterheim in TBG., 67 (1927), pp. 189-90 ; and 212-5.

short-lived, change from the ordinary reckoning in the Saka era, to a reckoning that linked them up with the last indigenous ruler of middle Java, Sañjaya ? Hence it would seem that the list of rulers in the Kĕdoe charter of 907, far from being the record of a continuous succession in one and the same dynasty, is only an enumeration of successive rulers in chronological order, but one that masks a number of important changes in the political fortunes of the land (1). The apparent unity of the Matarām line from Sañjaya to Balitung that is seen in the Kĕdoe charter of 907 is a fictitious unity; it enables Balitung, like his employment of the Sañjaya era, to legitimise his accession to Sañjaya's throne, but it throws a veil over the rule in the interval of a non-Matarām dynasty, the Śailendras.

But it is possible to put another interpretation on the facts; and before offering it, one may venture to suggest that the theories summarised in the last paragraph were strongly influenced by the older view that the original home of Śailendra power was the Sumatran kingdom of Śrī Vijaya. This view had no other evidence in its favour than the mention of Śrī Vijaya and Śailendras on the two sides of the Ligor stele (2). The Kĕdoe charter of Balitung apparently gives a continuous list of rulers from Sañjaya to Balitung, all belonging to Matarām, and there is no evidence of the unity of the line being a fiction created to support a political claim. The evidence for the view that Balitung for the first time recovered the ground lost to the alien Śailendras, and expanded his power westward is by no means as strong as is sometimes held. It has, no doubt, been said : 'From a chronological arrangement of the known inscriptions of this last prince it appears that the more western parts (of his kingdom)

(1) See TBG., 69 (1929), pp. 151-6.

(2) Cf. Ferrand, JA., ccii, 1923, p. 15. — cited and discussed by Bosch in TBG., 65 (1925), pp. 522-3. It is curious now to reflect how far-reaching have been the effects of this view of the Ligor stele. The many ingenious attempts to account for the paucity of monuments in Sumatra, the home of the Sailendras, as compared to those in Java, a conquered land; Vogel's hypothesis of two branches of the Śailendras, the Sumatran and the Javanese; and the debate on 'the Sumatran period in Javanese history' (Krom) vs. 'A Javanese period in Sumatran history' (Stutterheim) are some of these results. The old hypothesis relating to the 'Śailendra empire of Śrī Vijaya' was proved wrong in three ways : (1) the discovery and publication of the Nālanda copper plate (1923-4) showed that Java was an earlier and independent centre of Śailendra power than Sumatra (Bosch, *op. cit.*, p. 524) ; (2) the discovery of the Kĕdoe charter of Balitung dated 907 A. D. and the list of rulers in it from Sañjaya to Balitung gave rise to a presumption of continuity in the independent political history of Java which Stutterheim has stressed with increasing emphasis in his note on 'De verhouding tusschen Çrīvijaya en Matarām in the 8e eewe A. D.' (BKI., 86, pp. 567-71) and his 'Javanese period in Sumatran history' (1929) : also Goris has sought to strengthen this argument from another side, from records dated in the Sañjaya era ; lastly (3) Prof. R. C. Majumdar raised the question of the relation between the two inscriptions on the two sides of the Ligor stele (BEFEO., XXXIII, 1933, p. 121 ff).

follow in a geographical order: 898 Kĕdiri, 901, Madioen and 907 Kĕdoe. The charter of Tadji (904 or 906) which falls chronologically between the inscriptions of Madioen and Kĕdoe, falls now geographically also between Madioen and Kĕdoe. Balitung who, as appears from the provenance of his edicts, is originally an East-Javanese ruler, thus marches continuously more to the West; as he comes to the Matarām territory to the west of Madioen, he issues his first edict in the Sañjaya era; his next western record, viz., the Kĕdoe inscription, mentions completely all his Matarām predecessors' (1). But Balitung's inscriptions in fact, show no such steady westward progression from Kĕdiri. For one thing the so-called charter of Tadji is a charter of unknown provenance — only a guess of Rouffaer being the authority for its being taken to come from Tadji, near Prambanan (2) — and it does not give any king's name (3). And Goris' readings of the figures of the dates in the Sañjaya era from which this theory of a Śailendra interregnum seeks to draw support, have not been accepted by so high an authority on Javanese history as Krom who still prefers the older readings of Brandes (4). Even granting, for the sake of argument, that the so-called Tadji inscription belongs to Balitung's reign, still we have evidence of his power in Kĕdoe in the year 901-2, which is earlier than 904, the earliest date assigned to the Tadji inscription (5). That the provenance of the charters of Balitung does not give any guidance of a decisive character to the original seat of Balitung's power or the direction of its spread, has been argued recently at some length by Krom at the beginning of the fifth chapter on Mĕdang in the *Geschiedenis van Nederlandsch Indie.*

We know that Panaṁkaraṇa was a Śailendra, that he was the immediate successor of Sañjaya, and that both ruled in middle-Java. This may lead us to suppose that they belonged to one and the same line of rulers, and that, consequently, Sañjaya was not only the founder of the middle Javanese kingdom of Matarām as it came to be known later, but of the Śailendra-vamśa as well. It is notable, first that neither of these names, Matarām and Śailendra, appears in the time of Sañjaya, and secondly that the name of Śailendra occurs only in the pre-nāgari charters of Kalasan and Kĕlurak in Java. May it not be that the name Śailendravamśa, like the pre-nāgari script (6), stood in a definite relation to the incoming of the new Mahāyāna influences, attested by the Kĕlurak inscription and the Nālandā cooper-plate, and that for this reason it fails to make

(1) TBG., LXIX (1929), p. 152.

(2) OJO., XXXVI, introduction.

(3) H.J.G., p. 190.

(4) Ib., p. 191, n. — At pp. 179 and 180 of Gesch. van. N. I, I, he is still undecided and even proposes to ascribe to Dakṣa both the records in the Sañjaya era.

(5) H.J.G., p. 186, Gesch. van N. I., I, p. 174.

(6) H.J.G., p. 138.

its appearance in the Cangal inscription of Sañjaya, and is deliberately omitted in the Kĕdoe list of 907 A. D.? For Sañjaya himself was a Śaiva with unmistakable affiliations to South India (1), and it seems possible that the change to Mahāyāna under the combined influences flowing from Śrī Vijaya and Bengal took place under his successors. This change was marked by the temporary use of Pre-nāgari and the emergence of the name Śailendra for the royal family, though this name has both Śaivite and Buddhist associations and cannot be held exclusively Mahāyānist in character or origin (2); the script fell into disuse early, and with the revival of Śaivism in Java, the name Śailendra also, except as the designation of the Śailendra (Slendro) scale in music; the dynastic name was continued by the rulers of Śrī Vijaya who continued to be adherents of Buddhism for a long time.

Sañjaya's Cangal inscription, it has been said, still keeps fresh the memory of the father-land from which the Hindu immigrants came to Java, and this father-land was most probably the extreme south of India (3). In addition to Śaivism and Agastya worship which have long been recognised as bonds between Java and South India, there is yet another which has not been noticed so far. By itself it is not conclusive of anything; but it does not seem to be altogether without interest to the study of the origin of the Śailendra-vaṃśa. One of the titles applied to the Pāṇḍyas of Southern India in the larger Śinnamanūr copper-plate grant of the early tenth century A. D. is seen to be: Mīnāṅkita-Śailendran (4). The title is actually applied to Māravarman Rājasimha II, c. 900-920 A. D. But a title of such a general character must be taken to be applicable not to an individual king so much as to the rulers of the dynasty, as a whole; and it is therefore not wrong to infer that the expression must have come into use at a much earlier period. The expression has so far been interpreted as a reference to one of the traditional achievements of the Pāṇḍyas described earlier in the same record by the clause (5): *Vaśaịvil māk-kayal puli śilai vaḍa-varai neṟṟiyil varaindum,* meaning: 'having engraved on the brow of the Northern mountain (the Himalayas) the great stainless carp, tiger and bow'. The first of these is the emblem of the Pāṇḍyas, and the tiger and bow of the Cōḷas and Cēras respectively were engraved on its sides to indicate their subordination to Pāṇḍya rule. The idea is even more explicitly stated in the lines of the *Śilappadikāram*:

Kayal eludiya imaya neṟṟiyin
ayal eludiya puliyum villum (6),

(1) TBG., LXXV (1935), pp. 610-11; also LXXVI (1936), pp. 500-5.
(2) Przyluski in JGIS., II, pp. 3?-35.
(3) TBG., LVII (1916), pp. 441-2.
(4) SII., III, p. 455, ll. 140-41.
(5) *Ibid.*, l. 98.
(6) *Sil.*, XVII, ll. 1-2.

i. e. 'the tiger and the bow engraved on the sides of the carp engraved on the brow of the Imayam (Himalaya)'. So, in the light of these references, South Indian scholars have understood the phrase *Mīnāṅkita-śailendran* to mean 'one who put the mark of the carp on the lord of mountains (Himalaya)'. But it may also mean 'the Śailendra who bore the mark of the carp', and this meaning becomes significant in the light of the rule of the Śailendras in Java and of the prevalence there, centuries later, of Pāṇḍyan titles like Sundarapāṇḍya-devādhīśvara-nāma rājābhiṣeka and of the double-fish emblem on the royal seal (1). The Pāṇḍyas belonged to the Śailendra dynasty because they were the descendants of Pārvatī, the daughter of the lord of mountains. If this line of thought is not altogether wrong, it seems possible that the name Śailendra also, like Agastya worship, points to South India as the original home of the Javanese ruling line, and that Sañjaya himself, and Sanna before him, were in fact, though not in name, Śailendras (2).

Sañjaya was also responsible, according to Stutterheim, for the spread of Javanese power over Sumatra (Śrī Vijaya). He cites the Carita Parahyangan, a late chronicle, which relates the following about Sañjaya, after mentioning his conquests in Java (3): « From here rahyang Sañjaya crosses to the deśa of Malāyu: Kĕmir is fought, the rahyang Gana is defeated. Again Kĕling is fought, sang Śrīwijaya is defeated. Barus is fought, the Ratu Jayadana is defeated. China is fought, the Pati Sarikaladarma is defeated. Then rahyang Sañjaya goes back from Sabrang (oversea-countries) to Galuh etc. ». Stutterheim proposes to understand Kĕmir and China to be really Kamboja and Campā, and considers that Sañjaya was a great conqueror not only of the neighbouring states in Java (*vijitānekasāmantacakraḥ* — Cangal inscr. v. 11) as stated both in the Cangal inscription and in Carita Parahyangan, but parts of Sumatra, Malaya and Indo-China. Krom has rightly observed that this is attaching too much weight to a confused source far removed in time from the events treated of; 'the possibility of expeditions may' he adds, 'be recognised, but as yet it is no more than a possibility'. It is true that the inscriptions of Campā mention plundering raids led by fleets from Java (*Javabala-sanghair-nāvāgataiḥ*) against the coast of Campā in the years 767, 774, and 787 A. D. (4). But the dates do not favour our thinking of Sañjaya in connection with these raids, and as Bosch has pointed out: 'The possibility is not denied that Sañjaya or one of his successors undertook successful expe-

---

(1) H.J.G., pp. 378-9.

(2) Hirananda Sastri (EI., XVII, pp. 314-15) thought of the Malaiyamāns as the probable ancestors of the Śailendras; but these were an obscure feudatory family in the interior, not known to have had any maritime connections and not likely to have been remembered by the colonists of Java.

(3) *A Javanese Period*, p. 18.

(4) Maspero, *Royaume de Champa*, p. 99.

ditions against the opposite coast and bossed it for a time over Sumatra, Farther India and elsewhere. But these plundering raids (and they cannot be held to be anything else) do not furnish us any reason to postulate a permanent subjugation and occupation of the ravaged lands (1).' But the dates of the raids taken along with the declaration of Kambujan independence by Jayavarman in 802 A. D. may justify the inference of a temporary conquest and rule lasting for some years (2).

The pre-nāgari inscriptions of Kalasan and Kělurak definitely attest an active intercourse between Java and the Pāla kingdom (3), both by their script and by the mention of Kumāraghoṣa, the *guru* from Gauḍadvīpa who erected the image of Mañjuśrī in 782 A. D. This naturally leads one to a consideration of the reference to the Śailendras in the Nālandā copper-plate inscription of Devapāladeva. The inscription is recorded in the thirty-ninth year of this king which fell somewhere between 850 and 860 A. D. (4). The object of the record is to register the grant of some villages to the *vihāra* at Nālandā erected by Bālaputradeva, ruler of Suvarṇadvīpa (*Suvarṇadvīpādhipamahārāja*). The genealogy of Bālaputra given in this record traces his descent from the Śailendras of Java and is as follows (5):

Yavabhūmipāla, Śailendravaṃśa tilaka
Śrī Vīravairi-mathanānugatābhidhānah,

Dharmasetu of
the Lunar line.

Tārā m. Son Samarāgravīra

Bālaputra.

(1) TBG., LXIX (1929), p. 155.

(2) Cf. Majumdar, *Suvarnadvīpa*, pp. 157-9.

(3) TBG., LXVIII (1928), pp. 13-5, 30-1.

(4) TBG., LXV (1925), p. 512.

(5) It may be noted *en passant* that this genealogy has greatly exercised the ingenuity of Ir. J. L. Moens who offers what he chooses to consider the proper eastern method of understanding it. TBG., LXXVII (1937), pp. 438-42. He states that Bosch's suspicions relating to the historical data on the Śailendras given in this inscription arose out of his inability to get at the true facts hidden behind the flowers of Oriental speech, and he undertakes to discover for us the romance of Bālaputra's birth! The father of Bālaputra, Samarāgravīra though the son of a Śailendra, was himself no Śailendra; for the inscription compares him to the four sons of Kuntī and to Parāsara who were all bastards, which shows that 'Samarāgravīra', must also have been begotten on the Queen of the Yavabhūmipāla by another person, perhaps his *purohita*. Therefore if Bālaputra must claim Śailendra descent, it could not be through 'Samarāgravīra', but a true Śailendra prince, legitimate son of Yavabhūmipāla, which means that his mother Tārā, the wife of Samarāgravīra, must have had at least two husbands. And this turns out to be so from the inscription. For his birth is compared to that of Buddha and Skanda; and his mother is compared to Tārā, Paulomī, Prīti and Pārvatī. Buddha was he son not of Śuddhodana, but of Indra; and Umā gave birth to Skanda not by her hus-

Hirananda Sastri and Bosch, both thought that the names of Bālaputra's father and father's father were not given in the inscription, and Bosch said that this was due either to the ignorance of the writer of the record or to his lack of interest in these names (1). It is possible, however, that the father of Bālaputra and his father have been mentioned by their titles Samarāgravīra and Vīravairimathana (2). This last surname is clearly the same as Vairi-varavīra-vimardana of the Kelurak inscription, and if this and the Kalasan insctiption, which share many peculiarities in common (3), belong to one and the same

— —

band Śiva, but by Agni. Tārā to whom Bālaputra's mother is compared was the bi-andrical wife of Vāli and Sugrīva, brothers born of the same mother Virajā by two different fathers: likewise Tārā, the daughter of Dharmasetu, was the wife of 'Samarāgravīra' and his half-brother, an unnamed Śailendra-prince. Tārā must have been carrying Bālaputra already when she married Samarāgra, and Bālaputra's Śailendra descent would be clearly established. We can imagine clearly the drama that played itself out in the Śailendra court of Java. The life and death struggle between the (crown) prince and the ambitious Samarāgra, ended with the abduction of Tārā. And all doubt vanishes when we recall the prototypes of her marriage mentioned in the inscription viz., Paulomī and Indra (Paulomī was seduced by Anuhlāda before), Prīti and Kāma (Prīti known to Agni before Skanda's mother), Pārvatī and Śiva (Pārvatī lived with Agni), and Lakṣmī and Viṣṇu (Lakṣmī was united to Kubera before). One last point of Moens Tārā must have been the sister of Balavarman of Pundravardhana (Bālaputra's *dūta* to Devapāla), for the name of Bālaputra shows that he was the matriarchal 'son of Bala (varman)', and therefore Dharmasetu, rather Varmasetu to have a 'varman' name, was likewise ruler of Pundravardhana.

I can only observe here that the last argument overlooks the difference between 'Balavarman' and 'Bāla —, not Bala, — putra, and that the romance of *Bālaputra sambhava* to which Moens has treated us is not history, but simply a product of his overwrought imagination. I am an Oriental, and I have read verses 24-31 of the Nālandā inscription quite a number of times after reading Moens' interpretation to discover if there is the slightest warrant in the original for such an interpretation, and I have failed to find it. I do not think it is necessary to stop to point out minor errors in Moens' understanding of Hindu mythology when the total effect of his interpretation is to my mind so untrue and un-Eastern and I am unable to perceive that these verses are a veiled catalogue of the misdemeanours of Hindu goddesses and women! Moens either does not know, or has not remembered, that in *upamā* (simile) we should look for only partial, and never for total, similarities between the things compared.

Moens' view that the Śailendras were settled first at Kĕdoe-Kataha in Java and migrated later to Katāha-Sanfo-ts'i in Suvarnadvīpa, I have discussed elsewhere in so far as it relates to the historical geography of Katāha (JGIS., V, pp. 128-46).

(1) TBG., LXV (925), p. 518.

(2) The phrase śrī Vīra-vairi-mathanānugatābhidhānah is rendered by Hirananda Sastri into: 'whose name was conformable to the illustrious tormentor of brave foes'; and by Bosch thus: weins naam beantwoordde aan Srī vīravairimathana (letterl: genaamd in navolging van den verneitiger van heldhaftige vijanden). It seems possible to go further than the literal rendering of Bosch, and say: 'whose name was followed by (the title) śrīvīravairimathana, i. e. the illustrious destroyer of brave foes'.

(3) TBG., LXVIII (1928), pp. 22-3. See *ib.*, LXIX (1929), pp. 138-40 for a critique of Stutterheim's identification of Sañjaya with Vīravairimathana (Nālandā) and of Samarāgravīra (Nālandā) with Panamkarana. See also BEFEO., XXVIII, pp 515-28.

reign, we may assume that Panaṁkaraṇa was the Yavabhūmipāla of the Nālandā record, and adopt Bosch's suggestion that Panaṁkaraṇa was the *garbhanāma* and (Dharaṇī) Indravarman the *abhiṣekanāma* of this ruler (1).

The title Samarāgravīra of the Nālandā record has been rightly connected by Krom with a stone inscription from Kĕdoe dated 847 A. D. which mentions a king Samarottuṅga (2). Krom has also observed that though this may indicate the continuance of Śailendra power in middle-Java till 847 A. D., we may yet not be quite certain of this as the name Samarottuṅga is borne also by a later East-Javanese ruler, a fact which may be cited in support of quite the opposite conclusion. This will, however, be no difficulty if we accept the unity of the Matarām line from Sañjaya to Balitung.

The identity of Tārā, the wife of Samarāgravīra, and of her father Dh(V)armasetu also presents a knotty problem. Stutterheim identified Dharmasetu with Dharmapāla (of Bengal), 'which name in poetry could be regarded as a synonym of Dharmasetu', and held that Mahāyāna Buddhism was introduced into Java as a result of this marriage (3). Bosch has argued against this hypothesis, rightly pointing out that if the king of Bengal was meant, this would have been set forth in an unmistakable manner in the Nālandā charter issued by his son, and that if Varmasetu is the correct reading of the name, all talk of Bengal must necessarily fall to the ground (4). Bosch himself is inclined to see in Tārā, a Javanese princess, married to a younger prince from the Śailendra dynasty of Sumatra; apart from there being no evidence as yet of the establishment of the Śailendras in Sumatra in this period, Mus has raised another legitimate objection against this view : « If Tārā is a princess of the house of Sañjaya, then Śaivite, her name is somewhat surprising » (5).

In fact the only reasons suggesting Bengal as the possible home of Tārā are (1) the mention of Kumāraghoṣa, the *guru* from Gauḍadvīpa, in the Kĕlurak inscription; and (2) the fact that Nālandā, whence we get the record of the genealogy of Bālaputra, lay in Pāla territory. These have led Stutterheim to read more meaning into the expression '*gurupūjārtham Tārābhavanam*' of the Kalasan inscription than it will bear, and to argue that the Tārābhavanam was constructed by the Javanese ruler to do honour to his father-in-law, 'the greatest and most powerful champion for that sect which the Śailendras received with their Tārā' (6). But while the *Nāgarakretāgama* and Chinese authorities attest the most lively intercourse, commercial and religious, between Bengal and

---

(1) TBG., LXVIII (1928), p. 26.
(2) H.J.G., p. 156.
(3) *Javanese Period*, pp. 9-12.
(4) TBG., LXIX (1929), pp. 141-2 and *n.*
(5) BEFEO., XXVIII, pp. 525-6.
(6) *Jav. Per.*, p. 11, *n.* 1.

Java in this period (1), the difficulties, chronological and other, in the way of identifying Dh(V)armasetu with Dharmapāla are well nigh insuperable.

A much more plausible guess would be to assume that Dharmasetu was a king of Śrī Vijaya, and that Samarāgravīra, the Śailendra ruler of Java, married his daughter (2); Bālaputra, the issue of this marriage, came subsequently to rule in Śrī Vijaya (Suvarṇadvīpa), probably because no other claimants to that throne were forthcoming at the time. This would be the beginning of the rule of the Śailendras in Śrī Vijaya commencing roughly from the middle of the ninth century A. D. Whether Bālaputra was a younger son of Samarāgravīra and the latter was succeeded in Java by an elder son, we are not in a positon to decide; though it seems possible that the Śailendras continued under that name in Java for some time more. And Vogel's hypothesis of two branches of the Śailendras ruling in Java and Sumatra would be true for the second half of the ninth century.

This somewhat involved discussion of the relations between Śrī Vijaya and the Śailendras and the evidence on which it rests may then, for easy reference, be summarised as follows:

	SUMATRA.	JAVA.	MALAY PEN, INDOCHINA, ETC.
685 — 90 A. D.	Śrī Vijaya vs Javabhūmi (Malay inscriptions)		
C. 700 A. D.		Sanna } Caṅgal	
C. 732 A. D.		Sañjaya } Caṅgal	
760		Gajayāna (E. Java) (Dinaja inscription)	767-87 Naval raids on Cambodia and Campā from Java
775			Ligor record A of Śrī Vijaya
778		Śailendra Panaṅkaraṇa (Kalasan)	802 Jayavarman becomes independent of Java.
782		(Dharaṇi) Indravarman Vairivara Vīramardana (Kĕlurak)	*Nālandā Record*
			Yavabhūmipāla Varavairimathana
	Dharmasetu		
847	Tārā =	Samarottunga	Samarāgra
860	Bālaputra		Ligor B inscription; Bālaputra's vihāra erected at Nālandā.
C. 907		Balitung; Śaiva revival; end of Śailendra rule in Java.	

(1) Cf. Mus, BEFEO., XXVIII, p. 527.

(2) Krom, G. N. I., I, p. 162.

There remains one more argument advanced by Stutterheim in support of his thesis of a Javanese period in Sumatran history. An examination of the lists of embassies sent to China from Java and Śrī Vijaya shows that these are sent only from Śrī Vijaya in the period 670 to 742 A. D., sent only from Java from 767 to 873 A. D. and finally again only from Śrī Vijaya in 904 to 1178. This noticeable alternation in embassies from Śrī Vijaya and Java is indeed worthy of attention and seems to call for some explanation. But Stutterheim makes an assumption and draws an inference which seem to be both alike unwarranted; the assumption is that only 'leading and supreme countries' sent representatives to the Chinese court, and the inference is that consequently Java must have had supremacy over Sumatra in the period 767 to 873. Even assuming that the data before us constitute a complete record of all the embassies to China from the islands — which has been doubted (1), the fact that Śrī Vijaya sent no embassies between 767 and 873 A. D. may be due to other causes, like a period of strained relations with China, of which we have no knowledge. Though the great power of the Śailendras of Java is attested for the period not only by these embassies but by the great monuments of Central Java like Mendut, Borobudur and so on, as also by the Arab narratives (2) relating to the enmity between Zabag and Kamboja, yet the importance of Śrī Vijaya in the same period is attested directly by the Ligor (A) inscription, and indirectly by the Nālandā copper-plate grant (3). It is not possible therefore to sustain the conclusion drawn by Stutterheim from the 'alternation' in the embassies to the Chinese court from Śrī Vijaya and Java.

Our provisional conclusions on the course of the history of Śrī Vijaya in this period and its relation to the Śailendras may be formulated somewhat as follows: Śrī Vijaya continued to maintain its imperial position commanding both sides of the strait of Malakka. Though a part of Western Java might have formed part of the empire of Śrī Vijaya, there arose the kingdom of the Śailendra *mahārājas* in central Java. The relations between Śrī Vijaya and the Śailendras would appear to have been on the whole friendly, and together they spread their power for a time as far as Campā and Kamboja. This outer empire was short-lived and at the beginning of the ninth century, Kamboja became independent of the southern power. About the middle of the ninth century a Śailendra prince comes to occupy the throne of Śrī Vijaya which becomes henceforth the seat of the *mahārāja*. Possibly Śailendra rule continued in Java for some time longer, and if that be so, there were two branches of this celebrated line ruling in Sumatra and Java for a while.

Let us now go back to Śailendra inscriptions for a while and note the state of religious belief proclaimed by them. The Bodhisattva Mañjuśrī is iden-

(1) By Mus, BEFEO., XXVIII, p. 523.
(2) Abu Zayd cited in Ferrand, *L'Empire sumatranais*, pp. 59-61.
(3) Cf. TBG., LXIX (1929), pp. 149-51, and G N I, I. p. 163.

tified in the Kĕlurak record not only with the *triratna* of Buddhism, but with the *trimūrti* of Brahmanism, and finally, he is declared to be one with all gods, *sarvadevamayaḥ*. This declaration of the unity underlying all the different gods worshipped by the people led to two consequences. It paved the way for the spread of the new faith in Java by absorption into itself of the pre-existing modes of belief and worship; this is only a continuation in Java of a similar process that had long been at work in India. It led also to a complete syncretism between the new Buddhism and Śaivism in Java, and Buddha and Śiva came to be considered as only different names of the one Highest Being who ruled the universe; it is not merely an alliance between the two religions, but a complete amalgamation. It is also significant that the impulse for this new development comes from Gauḍa, the land of Kumāraghoṣa. That part of India was not only celebrated in this period for such centres of Buddhist learning as Nālandā, Harikela and Samataṭa to which pupils flocked from all over Asia, but it was also the region where Buddhism and Śaivism met and mingled on the common ground of Tantric forms of worship and belief.

Krom observes: 'The Tārā temple of Kalasan still stands erect, though bereft of all its images. Of the same period must be Caṇḍi Sari so closely connected with it in style, somewhat later the great complex of Caṇḍi Sevu, but older — both on ground of technique and style and of the style of writing adopted in the short labels meant for sculptors and found in the buried basement — the famous *stūpa* of Barabuḍur with its annexe Caṇḍi Mendut. It does appear that all these foundations of Mahāyāna came up within a relatively short period, the time of the Śailendras' (1). This is the bloom of a new art which differs in many respects from what had gone before, and to the enrichment of which the contemporary art of Bengal contributed undoubtedly a good deal.

The age of the Śailendras left its mark on literature as well. A prince of this line, Jitendra by name, was responsible for the translation of the Sanskrit *Amaramālā* into the language of Java; in the Javanese translation the Sanskrit names of objects as given in the original lexicon are retained, only the part of the verse saying 'these are the names of so and so' being rendered into Javanese. The extant text of this work is a confused manuscript in which later additions are mixed up with the original, and it is accompanied by a dictionary which simply gives the old-Javanese equivalents of the Sanskrit words. The significance of this attempt to popularise a Sanskrit lexicon cannot be overrated. In this period Java came fully under the spell of strong Indian influences, Tantric, Buddhist and Sanskritic.

V. ZĀBAG, SRIBUZA AND SAN-FO-TS'I

From the middle of the ninth century we get Arab notices of the kingdom of the Mahārāja and in these notices the names Zābag(j) and Sribuza recur

(1) G. N. I., I, p. 158.

quite often. The first of these names is to all appearance a wider term embracing the entire archipelago and possibly also the Malay peninsula, while Sribuza, doubtless the Arab form of Śrī Vijaya, is applied to the most important island of Zābag, and must therefore be taken to stand for Sumatra.

The earliest writer now accessible to us is Ibn *H*ordadbeh (844-848 A. D.). He mentions Zābag in three contexts in his work (1). In the first he says: 'The king of Zābaj is called *Al-takht* (2) (var Al-fīkhat) the king of the isles of the eastern sea, the Mahārāja'. Then he has the following travellers' tales about the fauna and flora of Zābag: 'In the mountains of Zābag, there are enormous serpents which devour men and buffaloes, and some which devour even elephants. This country produces gigantic camphor-trees; there are trees which can give shade to nearly a hundred persons. To obtain camphor, they make an incision at the top of the tree by which the water of the camphor escapes in such abundance as to fill many jars. After collecting it they make another incision lower, towards the middle of the tree, and from this trickles camphor which is the gum of this tree found in the tree itself. After this operation the tree becomes useless and dries up'. Lastly, Ibn *H*ordadbeh relates the following of the king of Zābag: 'The king of Zābag is named the Mahārāja . . . The Mahārāja gathers each day a revenue of two hundred *mann* of gold: he has this gold made into a single brick and throws it into the water saying: 'Look there is my treasury'. Part of this revenue, say fifty *mann* a day, he gets from cock-fights. One of the legs of the victorious cocks belongs by right to the king, and the owner buys it back for gold'.

The next author, either merchant Sulaiman as is generally belived or some anonymous writer edited by Abu Zayd Hasan (3), says: 'Kalāh bār (formed part of the) empire of Zābag which is situated to the south of India. Kalāh-bār and Zābag are under one ruler'. Abu Zayd Hasan himself (c. 916 A. D.) calls Zābag both a town (ville), and an island (île), and says that among the states ruled by the *mahārāja* of Zābag was the isle of Sribuza measuring 400 *parasangs*. He gives a rather long account of the Mahārāja's kingdom repeating the story of the gold bricks cast into the lake with many circumstantial details unknown to Ibn *H*ordadbeh. He also narrates a story regarding the relations between the kings of Khmer and Zābag; the former expressed publicly, in spite of warnings from his minister, a foolish desire to see the head of the Mahārāja put before him on a charger; when the Mahārāja heard of it, he prepared a naval expedition against Khmer, and captured and decapitated its king, thus

(1) Ferrand, JA., Jul.-Sep. 1922, pp. 52-3.

(2) The text has *Al-Kakht*, which is perhaps best emended into *Al-takht*. Takht means throne, and Al-takht corresponds to the *Mahārāja*. De Goeje's emendation of this into *al-Fandjab*, Ferrand's objections to it and the substitution of *Puṅgava* on the authority of Edrisi, appear all too far fetched. See *loc. cit.*, nn. 2-3, and *Textes*, I, p. 23, n. 7.

(3) JA., *ibid.*, pp. 56-61.

treating him exactly as he wanted the *mahārāja* to be treated. 'From that moment', says Abu Zayd Hasan, 'the kings of Khmer when they rose every morning turned in the direction of the country of Zābag and prostrated themselves humbly to render homage to the *mahārāja*'. Though the story has all the look of folk-lore about it, still the concluding remark of Abu Zāyd Hasan may be taken to contain history, and to point to a period of vassalage of the Khmer kingdom to the empire of the Mahārāja. The naval expedition of the Arab writer's story may be taken to be the legendary counterpart of the *nāvāgatāḥ Javabalasaṅghāḥ*, the Javan forces that came by ships, and ravaged Campā and the neighbouring lands according to Campā inscriptions of the close of the eighth century A. D.

But by the time the Arab writer penned his account, the Khmer country had freed itself from the yoke of the Mahārāja. For Jayavarman II (802-854 A. D.) on his return to Khmer from Java had formally declared his independence by setting up his rule at Mahendraparvata and getting the magician Hiraṇyadāma to perform a sacred rite which released him from dependence on Java and raised him to the rank of emperor in his own land (1). It should be noted that this temporary sway over the Khmer kingdom was exercised by the Śailendras of Java, and not by Śrī Vijaya which had not yet come to be ruled by the Śailendras.

Masūdī (943 A. D.) says : « In the empire of the Mahārāja is the island of Sribuza about 400 *parasangs* from the continent and entirely cultivated. This prince possesses also the isles of Zābag and of Rāmnī and many others besides which I do not name ; further, his dominion extends over all the sixth sea, or the sea of Campā (i. e. Annam) ». In another work of his (955 A. D.) the same author states that the Mahārāja was « the king of the isles of Zabag and other islands in the sea of China, among which are Kalāh and Sribuza » (2). Alberuni states that the isles of Zābag are called Suvarṇadvīpa in India (3). Ibn Sa'id (13th century) says, 'The isles of Zābag are celebrated among travellers. The largest is the island of Sribuza, 400 miles long (north to south) and 160 miles broad. It commands easy access to the sea, and its capital called Sribuza, up to which an arm of the sea penetrates, is situated in the centre of the island.' Again the same author observes : 'The isles of the Mahārāja are numerous and are spoken of in books. Excellent gold is found there. Their ruler counts among the richest kings of India, and he owns the largest number of elephants. The largest of the islands of this archipelago in which is situated the city of the Mahārāja is 200 miles long and about 100 miles broad' (4).

---

(1) *L'Inscription de Sdok Kak Thom*, BEFEO., XV, II, p. 62, vv. 25-30 ; and p. 88. Also Cœdès in JGIS., I, pp. 69-70.

(2) JA., *ib.*, p. 63.

(3) *Ib.*, p. 64.

(4) *Ib.*, p. 70.

It is not necessary to reproduce all the other writers who have nothing new to say, but generally repeat more or less the same accounts. But it may be worth our while to notice Abulfida's (1271-1331 A. D.) observations on the subject. He is a celebrated geographer, and in his accounts he brings together data from many earlier writers calculated to show the rough and ready character of the information gathered by them. Thus we find first : « We read in Ibn S'aid : the isles of Zābag are celebrated by the narratives of merchants and travellers. The largest is the isle of Sribuza which is 400 miles long north to south, and about 160 miles broad throughout. Arms of the sea penetrate the island. Its capital Sribuza is situated in its middle, on the estuary of a river. Its longitude is 108° 30' (1) and its latitude 3° 40' ». Again, « Isle of Zābag. According to the *Atwal* (Book of longitudes and latitudes attributed to Al-Faris, 10th century) 115° Long. In the south of the first climate. In the Green Sea. We read in the *Atwal* : 'There are in the isles of Zābag serpents capable of swallowing a man or even a buffalo, and mountains in perpetual fire. The fire of these mountains is visible at a distance of several days on the sea'.... » Lastly, « Isle of the Mahārāja or of Sribuza. According to the *Kānūn* (of Birūnī) 140° long. and 1° lat. In the south of the first climate. Large island of the Green Sea ».

Thus it is clear that Ferrand's identification of Śrī Vijaya (Sribuza) with Zābag is not quite correct in the form in which he put it forward ; Śrī Vijaya was the centre of the empire of the Mahārāja which spread over the archipelago of Zābag. As Cœdès has rightly pointed out, the geographical data of the Arab authors do not point the way to any more precise determination of the extent of Zābag, though, phonetically, the term may be seen to correspond to Jāvaka, a name we meet with much later in more or less the same extended sense. Sribuza and Kalāh are described by the Arab writers as 'dependencies' of Zābag, and also as being under one and the same ruler. This pair Sribuza-Kalāh most certainly corresponds to the other pair of names found in more or less contemporary South Indian inscriptions viz., Śrīviṣaya-Kaḍāram (Kiḍāram, Kaṭāha) (2).

---

(1) This is 88° 30' in Ibn Sa'īd as cited by Ferrand, p. 70.

(2) Cœdès, *A propos d'une nouvelle théorie sur le site de Śrīvijaya*, p. 5. Prof. R. C. Majumdar says : 'It is quite clear that Zābag was originally a different kingdom, and had extended its authority over Śrī Vijaya at least as early as the tenth century A. D.' *Suvarṇadvīpa*, p. 217. I must confess that this is not so clear to me, and that much of his argument both on the geographical and historical sides seems to contain a large measure of special pleading. It would be tedious to go over the whole ground traversed by him in detail. But as he cites the authority of the Cullavamsa in support of his position, it may be pointed out (1) that the account of the Cullavamsa refers to the thirteenth century and is itself much later and (2) that the vague expression, 'Jāvakarāja' describing Candrabhānu and 'Jāvaka yodhā' and 'Jāvaka senā', applied to his army do not seem to justify the location of 'the kingdom of Zābag proper in the Malay peninsula, probably in the neighbourhood of Ligor'. (M.) I agree with Cœdès that Jāvaka and Zābag are variants of the same name applied

The name of San-fo-ts'i makes its appearance in Chinese annals from about 904 A. D. and continues to be employed till the beginning of the Ming period (end of the fourteenth century). With many reservations, Ferrand treated it as identical with Śrī Vijaya (1). Beyond doubt, Fo-ts'i may well be taken to stand for *vijaya*, but *san* is not easy to explain. It has been suggested that it is a mistake for a very similar Chinese character standing for *Śrī*; but this easy solution has not commanded general approval. The fact, however, remains that historically San-fo-ts'i is the direct counterpart of Śrī Vijaya in the Chinese annals; for Cūḍāmaṇivarman and his son Māravijayottuṅgavarman are called kings of Śrīviṣaya Kaṭāha in the Leyden grant and kings of San-fo-ts'i in the Song annals. And the list of dependencies of San-fo-ts'i given by Chau Ju-kua in 1225 agrees in many respects with the names of places mentioned in the Tanjore inscription of Rājendra Cōḷa as parts of the empire of Śrī Viṣaya-Kaṭāha (2).

On the position of San-fo-ts'i, we have Chau Ju-kua's statement that 'lying on the ocean, it controls the straits by which the foreigners' sea and land traffic must pass in either direction, i.e. from the West to China and vice-versa', a description that may well apply to Palembang.

But doubts have been cast on the identity of San-fo-ts'i with Śrī Vijaya-Palembang. R. C. Majumdar has argued, after Groeneveldt, that Palembang and San-fo-ts'i were different places (3). We may first note the facts as given by the later Chinese writers on San-fo ts'i and Ku-kang as Palembang came to be called in later times by the Chinese.

1178 A. D. — The kingdom of San-fo-ts'i sent, according to *Ling wai-ta-ta*, an ambassador of the kingdom of *Tchan-pei* with tribute (4).

---

vaguely to the whole of Malayasia; and in their general accounts neither the Arab writers nor the Ceylonese chroniclers need have aimed at greater precision.

Moens thinks that Zābaj is the same as Cho-po and Yāva and locates it in the South of the Malay peninsula (TBG., LXXVII, 1937, pp. 383, 389, 403). I have discussed elsewhere his identifications of Cho-po and Yāva (JGIS., VII, pp. 15 ff.), and I do not think that Zābaj of the Arab writers is identical with these. Moens, like Majumdar, draws inferences from the statements of Arab writers which do not seem to me to be quite correct. He says: ' From the Arab narratives cited it appears clearly that Sribuza and Zābaj (Śrī Vijaya and Sambhoja) are *two different kingdoms*, the first subject to the second, in the same manner as from the account of Chau Ju-kua of 1225 A. D. one has to infer that San-fo-ts'i and Pa-li-fong (Palembang) do not stand for one and the same land, but that the second was a vassal state of the first '. (TBG., LXXVII, 1939, p. 454). In both cases however, we have good reason to think that the authors concerned used the wider name Zābaj and San-fo-ts'i for the empire state, and counted its capital, Śrī Vijaya and Pa-lim-fong, among the divisions comprised in it; I am not sure that 'dependencies' is a correct translation of the words employed by the authors; but I can be no judge of this.

(1) JA., 1922, Oct.-Dec., pp. 169-70.

(2) Cf. Cœdès, *Nouvelle théorie*, pp. 4-5.

(3) *Suvarṇadvīpa*, pp. 218-9.

(4) Pelliot, D. I., p. 346. See also Ferrand, p. 16, n. 3. Pelliot observes that Tchan-pei was the name of the country of San-fo-ts'i and applied to its king by mistake in *Song-che*.

1225 A. D. — Chau Ju-kua counts Pa-lin-fong (Palembang) as a dependency of San-fo-ts'i.

1349-50. — Wang Ta-yuan in his *Tao i chih lio* writes separate paragraphs on San-fo-ts'i and Ku-kang (Ch'iu-chiang, as Rockhill transcribes it).

1374 A. D. — An embassy from San-fo-ts'i sent by king Ma-na-ha-pao-lin-pang (Mahārāja Palembang) (1).

Fourteenth century. — *Song che* — King of San-fo-ts'i has the title *tchan-pei* (Ferrand, *L'empire*, p. 16). An embassy from him went to China in 904 5 (p. 17). The same work applies the title Haji to the king of San-fo-ts'i in mentioning the embassies of 980 and 983 A. D. (*ib.*, p. 18), which takes the form Haji Sumatrabhūmi under 1017 (*ib.*, p. 19). It may be noted in passing that the old Śrī Mahārāja title recurs in 1156 (*ib.*, p. 22).

Fifteenth century. Ma Huan says : Kieou-Kiang is the same country as ancient San-fo-ts'i, and it is also called P'o-lin-pang (2).

The main facts that emerge from these extracts, they are not exhaustive but I think contain all that is relevant to our discussion, are the following :

1. The name San-fo-ts'i comes into use from the early tenth century.

2. The ruler of San-fo-ts'i is described at different times as ruling the kingdom of *Tchan-pei*, ruler of Sumatra, Mahārāja and Mahārāja of Palembang.

3. Chau Ju-kua and Wang Ta-yuan in 1225 and 1349-50 treat San-fo-ts'i and Palembang (Ku-kang) as different places ; any view we take of San-fo-ts'i and its place in history must take into account all these facts and fit into the general political history of these lands. To my mind these conditions are best satisfied by the explanation offered by Pelliot following Rockhill and Fujita. He says : « On this point I believe that Rockhill and Fujita have proposed the only solution which seems to me acceptable ; it is that in 1349-50 the princes of Śrī Vijaya no longer had their capital at Palembang, but at Jambi ; and possibly this was so even in the Song epoch, because in 1225 Chau Ju-kua names Palembang among the dependencies of San-fo-ts'i, but says nothing of Jambi (3). We should then take back to a very early date the transfer of the capital to Jambi which is generally held to have been the result of a Javanese campaign in 1377. Before this transfer the Chinese annals knew Jambi very well under its true name (Tchan-pei), and this state sent embassies in 1079, 1082 and 1088. .... The name of Kieou-kiang (Ku-kang) was perhaps given by the Chinese to Palembang in place of San-fo-ts'i, because after the kings of Śrī Vijaya had transferred their capital to Jambi, that place became San-fo-ts'i for them. Ma Huan and Fei-sin have equally good reason to say that Kieou-kiang (Palembang)

---

(1) Pelliot, D. I., p. 347.

(2) Pelliot, D. I., p. 347.

(3) See, however, ante, p. 273, n.

is the ancient San-fo-ts'i, because Palembang was for long the capital of Śrī Vijaya, and continued to form part of Śrī Vijaya even after Jambi had replaced it as capital, and at the commencement of the 15th century it was Palembang and not Jambi, that had still some importance for maritime trade » (1).

This explanation, I repeat, has the merit of satisfying all the requirements of the case formulated above from a study of the records, particularly no. 2. R. C. Majumdar, however, thinks that 'this attempt to explain away the difficulty and maintain the identity of San-fo-ts'i and Palembang' is not at all successful (2). Majumdar's own view is as follows: 'The only safe clue for the identification of San-fo-ts'i is to regard it as equivalent to Arabic Zābaj or Zābag. In that case San-fo-ts'i would be located in Malay Peninsula, and several circumstances support this view' (3).

I find it difficult to follow this learned writer when he says, though indeed he does not 'stress these points very much', that 'except for the addition of a nasal sound in both Kan-to-li and San-fo-ts'i, these two names seem to correspond quite well with Kaḍāra and Zābaj'. It is not also clear to me that his citations from the Leang annals and Ma Twan-lin or his dependence on Father Ricci's charts even after Cœdès' express warning against them at all improve the strength of his arguments.

Moens attaches greater importance to geographical data than to historical or linguistic considerations ; and he is inclined to treat San-fo-ts'i and Śrī Vijaya as different and rival states. He cites the statement of the Song history regarding Chö-p'o (Java) saying: 'On the north you reach the sea in four days ; and taking the sea to the N. W. we reach the kingdom of P'o-ni (Borneo) in fifteen days ; then, in fifteen days, we reach the kingdom of San-fo-ts'i' (4). Again in the same annals, San-fo-ts'i is said to lie 'between Tchen-la and Chö-po', and both these statements point to some place in the southern end of the Malaka peninsula as the proper location for San-fo-ts'i. Again he cites Abu Zayd's statement that the town (capital, as Moens understands it) of Jāvaka (ville de Djāwaga, Ferrand) is situated facing (en face de la Chine), at a distance, with a favourable wind, of thirty days' journey from there (5). This can signify, he says, nothing else than a locality on Malaka's east coast, the side of the peninsula turned towards China. He identifies Zābaj — San-fo-ts'i with Kaḍāram, and finally locates the state on the Ling-ya strait opposite the modern Singapore.

I have examined elsewhere Moens' location of Kaṭāha-Kaḍāram, and expressed my inability to accept his view of the subject (6). Here I may note that

(1) TP., XXX (1933), pp. 376-7.
(2) *Suvarnadvīpa*, I, p. 219, n. 2.
(3) *Ib.*, p. 220.
(4) Moens, p. 407 citing Pelliot, D. I., p. 296.
(5) Moens, pp. 450-1.
(6) JGIS., V, pp. 128 ff. Recently Dr. Quaritch Wales has reached the same conclusion on other grounds.

Abu Zayd's data do not seem to be so decisively in favour of his view, even granting that the 'ville de Djāwaga' is the same as San-fo-ts'i of which there can be a legitimate doubt. For Palembang (Śrī Vijaya), also at a distance of one month from China (I-tsing), may also be described it seems to me, roughly as 'en face de la Chine'. It must be granted that the citation from the Song annals does appear to be more favourable to Moens' argument. But as he knows very well, other views have been taken even of this passage; Schlegel suggested that the distances to P'o-ni and San-fo-ts'i were in each case measured from Java; Pelliot, with greater reason as it appears to me, thought that the text only gives the distances from one place to another, and there is no indication that it gives the shortest route for a journey from the point of departure to a given destination (1). And on either of these views, the Song text will favour the location of San-fo-ts'i in Sumatra, and rule out the location proposed by Moens.

It is perhaps necessary to add that Moens' postulate of a conquest of Śrī Vijaya by San-fo-ts'i (2) seems to me to be unfounded. Sulayman (851 A. D.) says that Kalāh-bar and Zābag are under one ruler; and Abu Zayd Hasan (916 A. D) adds that among the possessions of the Mahārāja of Zabag is the island called Sribuza (3). This seems to be the only ground for Moens' view that San-fo-ts'i conquered Śrī Vijaya between the two dates noted above. We have already stated our view of the relation between Zābag and Sribuza of the Arab writer to whom San-fo-ts'i is unknown as such.

VI. ŚRĪ VIJAYA IN THE TENTH CENTURY

In our view then, the Śailendras became rulers of Śrī Vijaya some time in the latter half of the ninth century, and the history of Śrī Vijaya under them is continued in that of San-fo-ts'i. Java had ceased to be part of the Śailendra empire about 860 A. D., but how exactly this happened we do not know (4).

The first embassy to China from San-fo-ts'i under that name is mentioned in 904 or 905 A. D. (5). Whether the change of name from Che-li-fo-che to San-fo-ts'i in the Chinese annals was in any way connected with the advent of the Śailendra Mahārājas in Śrī Vijaya cannot be determined.

The active intercourse between the powerful empire of Śrī Vijaya and the N. E. of India, particularly the great monastery of Nālandā, in this period is

(1) D. I., pp. 305-6.

(2) P. 451.

(3) Ferrand, *op. cit.*, pp. 53, 56.

(4) Krom, H. J. G., p. 165. See also Bosch's surmises at TBG., vol. LXV (1925), p. 524.

(5) Ferrand, *op. cit.*, pp. 14, 17 and n. 1.

attested by the Nālandā copper-plate of Devapāla's reign of which mention has already been made. Being a devout follower of the Buddha, Bālaputra was attracted by the greatness of Nālandā, and struck by the mutability of fortune; so in good time, he built there a lofty white *vihāra* to serve as the abode of many good members of the Bhikṣu-saṅgha.

And then with the kindly assent of Devapāladeva in whose territory the great *vihāra* lay, Bālaputra endowed his new monastery with the income of five villages to be used towards the worship offered in the temples of Buddha, Prajñāpāramitā and other deities, towards the needs of the *bhikṣus* in their health and in sickness, as also for the copying of scripture (Dharmaratna) and for repairs to the buildings. The date of this charter falls towards the end of the ninth century, round about 890 A. D., and its value as evidence of constant contact between the kingdom of Śrī Vijaya and N. E. India in this period cannot be easily exaggerated. The beginnings of this contact are, as we have seen, attested over a century earlier by the Śailendra inscriptions of Java. And the foundation of a monastery now and the grant of several villages to it by Bālaputra is not therefore an isolated act that stands by itself, but a clear proof that the numbers of pilgrims, scholars and monks going to Nālandā from Śrī Vijaya had become so numerous as to justify special provision being made for their material and spiritual demands being met at that great centre (1). This is not surprising; for Nālandā was in the Holy Land of Buddhism, and stood then at the height of its spiritual and intellectual dominance in the Buddhist world in all Asia.

The celebrated Ma'sūdī states that in his eagerness to see with his own eyes the things that were noteworthy among different peoples, he visited Jāvaka and China among other lands (2). His testimony on the condition of the empire and its external relations may therefore be accepted as that of a contemporary eye-witness. In 943 A. D. he speaks of the mariners of Siraf and of Oman who continually perform the voyage to Kalāh and to Zābag (3). And a dozen years later he writes of 'the kingdom of the Mahārāja, king of isles of Zābag and other isles in the sea of China, among which are Kalāh and Sribuza', and says: 'They designate all their kings by the title of Mahārāja. This empire (of the Mahārāja) has an enormous population, and troops innumerable; voyaging in the most rapid vessel, one cannot go round all these islands in two years, and they are all inhabited. The king of these islands possesses the largest variety of perfumes and aromatics, as no other ruler does. His lands produce camphor, aloes, cloves, sandal, nutmeg, cardamum, cubeb, etc.'

---

(1) Bosch, *ibid.*, p. 562.

(2) Ferrand doubts this statement and calls the passage vague. I do not see why. *Textes*, I, pp. 90-2.

(3) Ferrand, *Śrī Vijaya*, pp. 62-3.

Several embassies are mentioned in the Song annals as having been sent by San-fo-ts'i to the imperial court in the course of the tenth century with presents comprising the products of the country. Sometimes the kings whom the embassies represented are named, but even the restoration of these names to their original forms has given rise to differences among scholars, and we know nothing of these monarchs. But the descriptions of the embassies give the impression of a regular and systematically maintained relation between the two courts (1). From the same Chinese source (2) we learn a fact which confirms the impressions derived from the Nālandā charter, and attests the continuation in the tenth century by San-fo-ts'i of the important role played by Śrī Vijaya in the days of I-tsing as a half-way house, physical and intellectual, between China and India. In 963 the monk Fa-Yu returning from India whither he had gone in search of sacred books, arrived at San-fo-ts'i and met there a Hindu monk Vimalaśrī (*Mi-mo-lo-che-li*) who evinced a desire to go with him to China and there undertake the translation of sacred books. The emperor sent thereupon a gracious edict summoning him to his side, and he went. Later, Fa-Yu proposed to return to India and before he left China, he obtained official letters addressed by the emperor to the Haji, king of San-fo-ts'i; to Sseu-ma-ki mang, sovereign of the country of Ko-kou-lo ; to Tsan-tan-lo (Candra) of Ko-lan (Quilon) ; and to Mou-t'o-sien (Mudrāsena), son of the king of Western India.

Besides the political and religious contacts thus attested, we have also evidence of the active commercial intercourse between Śrī Vijaya and China as also between Śrī Vijaya and India. In 980 a merchant from Śrī Vijaya is said to have visited Swatow with a cargo of perfumery, medicaments, herbs, rhinoceros horn and ivory, and in 985 another captain of a ship is said likewise to have gone to China with the products of his country. As Krom (3) has observed, the special mention of such a fact may lead one to infer that it was an occurrence rare enough to be considered specially noteworthy, and this impression would indeed be correct in so far as inland trade in China was seldom carried on by private ships; but the trade between China and the Archipelago was carried on principally with Chinese ships as is seen from the examples of official embassies from the Archipelago making use of Chinese vessels (4).

One curious fact recorded in the Song annals (5) is also of interest in this connection. In the year 971 A. D. a merchant shipping office was established

---

(1) Krom, H. J. G., p. 225.

(2) Ferrand, *op. cit.*, pp. 22-3. Also Krom, H. J. G., p. 227.

(3) H. J. G., p. 226.

(4) Also the statement of the Javanese embassy of 992 relating to a Chinese merchant who owned many vessels. *Notes*, p. 144, H. J. G., p. 228.

(5) Rockhill, T P., XV, p. 420, n. 1.

at Canton, and similar offices were established later at Hang-chow and Ming-chou (i. e. Ning-po). « All Ta-shih (Arabs) and foreigners from Ku-lo (Kalāh), She-p'o (Java), Chang-ch'eng (Annam), Pô-ni (Borneo), Ma-i (Philippine islands), and San-fo-ts'i (Palembang) exchanged at these places for gold, silver, strings of cash, lead, tin, coloured silks and porcelain ware, their aromatics, rhinoceros horns, tusks of ivory, coral, amber, strings of pearls, steel, turtles' shells, tortoise-shell, cornelians, *Ch'ih-k'ü* shells, rock crystal, foreign textile fabrics, ebony, sapan wood etc. » The attempts the Chinese government made to regulate this trade by treating trade in the more precious articles as the monopoly of government while allowing free trade in the commoner articles is definite evidence of the importance of the trade with China in these articles, and we see that San-fo-ts'i and its neighbours took a prominent share in it.

We read in the Song annals (1): « In 988 an envoy from San-fo-ts'i arrived for the purpose of bringing tribute, and in the winter of 992 information was received from Canton that this envoy who had left the capital two years ago, had heard in the south that his country was invaded by Java, and had therefore remained a year. In the spring of 992 he had gone to Champā with his ship, but hearing no good news there, he came back to ask for an imperial decree in order that his country might follow his lead ».

From the same source we learn also that an embassy from Java reached China in 992, and 'the envoy related that his country was in enmity with San-fo-ts'i, and that they were always fighting together' (2).

We see then that an ambassador of Śrī Vijaya is unable to return to the home country for the best part of two years (990-2) — in fact we do not hear of his actual return home — on account of a Javanese invasion of Sumatra ; secondly, the Javanese embassy of 992, apparently the first of its kind for the period (3) and for a long time after, seems to be an announcement to the Imperial court of the newly won victory. Let us also note the attempt on the part of the ambassador of Śrī Vijaya. based doubtless on longstanding and well established friendliness between the two countries, to make the Chinese Emperor the arbiter in the war with Java, or at least to gain his moral support for the cause of his country ; we do not know, however, with what result.

Java was ruled at this time perhaps by a number of rulers, of whom, however, Dharmavaṁśa Anantavikrama (991-1007 A. D.) (4) was the most celebrated. He is called *pūrvayavādhipa* in the Calcutta stone inscription (Sanskrit), an expression which may mean either 'ruler of east Java' or 'the former ruler of Java'. Dharmavaṁśa followed an ambitious foreign policy, and for a time under

(1) *Notes*, p. 189. — Ferrand, *Śrī Vijaya*, pp. 18-9.
(2) *Notes*, pp. 143-4.
(3) Cf. Krom, H. J. G., p. 228.
(4) G. N. I., I, p. 196.

his vigorous leadership Javanese power and influence spread over Bali, west Borneo and Sumatra. He was also a great patron of law and letters.

We do not know anything of the details of his Sumatran enterprise besides the facts noted above from the Chinese sources. Its success was limited and temporary. The years 990-2 A. D. were apparently the worst for Śrī Vijaya. But the statement of the Javanese envoy that 'they were always fighting together' and the despatch of another embassy from San-fo-ts'i to China (1003) show that Śrī Vijaya suffered no permanent injury as a result of Dharmavaṁśa's policy.

In fact Dharmavaṁśa's policy ended in disaster and it appears that Śrī Vijaya inflicted a terrible punishment on him for his having presumed to challenge her long established power. In 1007 his capital was laid in ruins by the enemy, he was himself killed and his successor had to seek safety in the recesses of forests. There is no direct evidence of the responsibility of Śrī Vijaya for this end to Dharmavaṁśa's reign; and the prince of Wurawari who is named in the inscriptions as the enemy might have been a Javanese ruler or a foreign invader; but everything points to the conclusion that Śrī Vijaya must have strongly supported the enemy of Dharmavaṁśa even if she did not openly figure as such (1).

VII. ŚRĪ VIJAYA AND THE CŌḶAS

After mentioning the embassy from Śrī Vijaya whose return home was prevented by the Javanese invasion of Sumatra, the *Song* annals continue (2): « In the year 1003 the king Sê-li-chu-la-wu-ni-fu-ma-tiau-hwa (Śrī Cūḷāmaṇivarmadeva) sent two envoys to bring tribute; they related that in their country a Buddhist temple had been erected in order to pray for the long life of the emperor, and that they wanted a name and bells for it, by which the emperor would show that he appreciated their good intentions. An edict was issued by which the temple received the name of Chēng-t'ien-wan-shou and bells were cast to be given to them. Moreover one of the envoys got the title of the 'General who is attracted by Virtue', and the other that of the 'General who cherishes Civilizing Influence.

« In the year 1008 the king Se-ri-ma-la-p'i (Śrī Māravi*jayottuṅgavarman*) sent three envoys to present tribute; they were permitted to go to the T'ai-Shan (one of the sacred mountains in China, province of Shan-tung) and to be with the emperor in the audience hall. Ultimately they were sent back with very liberal presents. »

---

(1) Stein Callenfels, OV., 1919, pp. 156-63; Krom, G. N. I., I, pp. 200-1; H. J. G., pp. 240-2.

(2) Groeneveldt, *Notes*, pp. 189-90. The correct identification of the rulers of San-fo-ts'i mentioned in these extracts was made by Cœdès in 1918.

The two monarchs of Śrī Vijaya mentioned here are seen to be related as father and son, and to belong to the Śailendravaṁśa from the Larger Leyden grant of the reign of the Cōḷa ruler Rājarāja I. The portion of the grant having the most direct bearing on our subject may be reproduced here (1):

73 So-yam-akhila-kalā-kalāpa
74 pārāvāra-pāradṛśv-āśēṣa-nṛpa-cakra-cāru-chāmīkara-kirīṭa-kōṭigha-
75 ṭit-ānēkā-māṇikya-marīci-puñja-puñjarīkṛta-pāda-pīṭhō Rājarājō Rājakēsari-
76 varmmā sva-sāmrajya-varṣē ēkaviṁśatitamē nikhila-dharaṇī-tilakāyamānē Kṣa-
77 triya-śikhamaṇi-vaḷanāḍu-nāmni mahati janapada-nivahē Paṭṭana-kkūṟṟa-nāmni janapa-
78 dē-nēka-sura-sadana-satra-prap-ārām-ābhirāmē vividha-saudha-rājirājamānē Nā-
79 gīpattanē nija-mati-vibhava-vijita-Suraguruṇā budha-jana-kamala-vanamarīcimālin-ā
80 rtthi-jana-kalpapādapēna Śailendra-vaṁśa-sambhūtēna Śrīviṣay-ādhipati-
81 nā Kaṭāh-ādhipatyam-ātanvatā Makara-ddhvajēn-ādhigata-sakala-rājavidyasya Chūḷā-
82 maṇivarmmaṇah putrēṇa śrī-Māravijayōttuṁgavarmmaṇā sva-pitur-nnāmnā nirmāpi tam-adha-
83 rīkṛta - Kanakagiri - samunnati - vibhavam-atiramaṇīyañ - Cūḷamaṇivarmma-vihāram-adhiva-
84 satē Buddhāya tasminn-ēva janapada-nivahē Paṭṭana kkūṟṟa-nāmni janapa-
85 dē kariṇī-parikramaṇa-vispaṣṭa-sīmā-catuṣṭayam-Ānaimaṁgalābhi-
86 dhānaṁ grāmam-adāt || Ittiandēvēna dattasya sva-pitrā cakravarttinā grāmasy-āsya ga-
87 tē tasmin-dēvabhūyam-mahaujasi | Tat-siṁhāsanam-ārūdhas-tat-putrō Madhurāntakaḥ ||
88 śāsanaṁ śāśvatan-dhīmān kārayitv - ādiśa(n) - nṛpaḥ Śēṣō-śeṣām-mahīṁ yāva-
89 d-dhattē-śēṣ-ōrag-ēsvaraḥ sthēyāt-tāvad-vihārō-yam vibhavēna sa-
90 h-āvanau || Sō-yaṁ Kaṭāh-ādhipati (r*)-gguṇānān-nivāsa-bhūmir-mmahita-pra-
91 bhāvaḥ (*) āgāminaḥ prārtthayatē narēndrān dharmmaṁ sadēmam-mama rakshat-ēti .

' He, this Rājakēsarivarman Rājarāja, who had seen the other shore of the ocean of the collection of all sciences, whose foot-stool was made yellow by the cluster of rays (*emanating*) from many a gem set on the borders of the beauti-

(1) E. I., XXII, pp. 241-2 and 257.

ful gold diadems worn by the entire circle of kings, gave, in the twenty-first year of his universal sovereignty,

' to the Buddha residing in the surpassingly beautiful Cūḷāmaṇivarmavihāra, of (such) high loftiness (*as had*) belittled the Kanakagiri (i.e. Mēru), which had been built — in the name of his father, by the glorious Māravijayōttuṅgavarman, who, by the greatness of his wisdom, had conquered the teacher of the gods, who was the sun to the lotus-forest (*viz.*) the learned men, who was the *Kalpa*-tree to supplicants, who was born in the Śailēndra family, who was the lord of the Śrī-Viṣaya (*country*), who was conducting the rule of Kaṭāha, who had the *Makara* crest, (*and*) who was the son of Cūḷāmaṇivarman that had mastered all state-craft,--at Nāgipaṭṭana, delightful (on account of) many a temple, rest-house, watershed, and pleasure garden and brilliant with arrays of various kinds of mansions, (*situated*) in the division called Paṭṭanakūṟṟa (*included*) in the big group of districts named Kṣatriyaśikhāmaṇi-vaḷanāḍu, which was the forehead-mark of the whole earth,

' the village named Ānaimaṅgalam (*which had its*) four boundaries defined by circumambulation of the female elephant and (*which was situated*) in the division called Paṭṭana-kūṟṟa (included) in the same group of districts (as has been named above).

' When that powerful (*Rājarāja*) had obtained divinity, his wise son, king Madhurāntaka, who ascended on his throne, caused an enduring edict (*to be made*) for this village, which had thus been granted by his father, the king-emperor, and ordered thus : —

' As long as Śēṣa, the lord of all serpents, holds the entire earth, so long may this *vihāra* last in (*this*) world with its endowment.

' This lord of Kaṭāha of great valour, the abode of virtues, thus prays to all future kings :—

' Protect (*ye*) for ever this my charity. »

We see thus that the *vihāra* of Negapatam was built by Śrī Māravijayōttuṅgavarman and named after his father Cūḷāmaṇivarman ; the grant of the village of Ānaimangalam to the Buddha of this vihāra was first made in the twenty-first year of Rājarāja's reign i.e. 1006 A. D., and confirmed by Rājarāja's son, Rājēndra. It should be noted also that in the Tamil part of the record which was evidently drafted at the time of the original grant, the construction of the *vihāra* and *paḷḷi* (temple) in it is ascribed to the Kiḍārattaraiyan Cūḷāmaṇipanman himself, and in each of the three contexts in which this reference occurs, (ll. 6-7, 13-15 and 200-1) the progressive present tense is used — *eḍuppikkinṟa* ; the Sanskrit part cited above belongs to the reign of Rājēndra and there the past participle *nirmāpitam* is used, and the construction is assigned to Māravijayōttuṅgavarman. It is thus clear that the structure was begun by Cūḷāmaṇivarman about 1006 A. D.; he died soon after and was succeeded by his son

whom we find ruling in 1008 or a little earlier as the entry in the Song annals indicates (1).

Something must be said at this point on the relation between Śrī Vijaya and Kaṭāha. Majumdar has argued 'that the Śailendra kings were rulers of Kaṭāha or Kaḍāra and subsequently extended their suzerainty over Śrī Vijaya' (2). He finds support for this view in two ways from the Leyden plates. First, except on one occasion, the Śailendra king 'is simply referred to as king of Kaṭāha (*var.* Kaḍāra, Kiḍāra)' no less than five times. Secondly, even in the single context where he is called Śrīviṣayādhipati, this expression is followed immediately by the phrase Kaṭāhā-dhipatyam-ātanvatā, which according to Majumdar means: 'who extended the suzerainty (i.e. kingdom) of Kaṭāha'. Hence 'no doubt remains that the Śailendras, according at least to the writers of this inscription, were originally rulers of Kaṭāha, and then extended their suzerainty over Śrī Vijaya'.

It is however difficult to accept this view for the following reasons:

1. The Song annals call both Cūḷāmaṇivarman and Māravi..... rulers of San-fo-ts'i, and this name is, as pointed out above, both historically and (with some reservations) phonetically, a continuation of Śrī Vijaya.

2. Majumdar accepts the identification of Kaṭāha-Kaḍāra with Kĕḍah in the Malay Peninsula. But there is nothing to indicate that Śailendra power in Insulindia started expanding from Kĕḍah as its original seat; the earliest known inscriptions of the dynasty come from Java, and we have given above our view of how it came to rule in Śrī Vijaya. And on the very first occasion when he is mentioned, the king is called Śrīviṣayādhipati in the Leyden plates.

3. The expression *Kaṭāhādhipatyam-ātanvatā* may well bear the interpretation put on it by Majumdar; but it can also very well mean simply 'who was conducting the rule of Kaṭāha', as the editor of the plates has taken it to mean. Majumdar says that the primary meaning of *tan* is to 'spread', 'extend' etc.; I would invite attention to the sentence *Harir-ahi-śayane yoganidrām tanoti* which occurs in l. 6 at the very opening of the Leyden plates, and this does

---

(1) In 1008 an embassy from Māravi... reached China, so his reign must have started a little earlier. R. C. Majumdar says: 'The fact that although the formal grant in the Tamil portion was drawn up in the 23rd year of Rājarāja I. yet mention is only made of Cūlāmaṇivarman and not his son, might be taken to indicate that the former died in A. D. 1007-8. But this is somewhat problematical. In any case Cūlāmaṇivarman died shortly after A. D. 1005'. (E.I., XXII, p. 283). The last statement is nearer the truth than the argument which precedes it. The date in the 23rd year (ll. 322-3) i.e. 163rd day of that regnal year of Rājarāja, was the day on which the necessary entries were made in the official registers (*variyil iṭṭu kkuḍuttadu*) by the officers who are named just before the date; we have no means of saying if Cūlāmaṇivarman was living on that day. We can only be certain that on the day of the actual grant i.e. 92nd day of the twenty-first year (l. 4) Cūlāmaṇivarma was alive and building the *vihāra*.

(2) E.I., XXII, p. 283.

not support Majumdar's contention; again, under *ātan*, which is the root with which we are really concerned, Monier Williams gives the meanings 'to extend or stretch over', 'penetrate', 'overspread', and 'to seek to reach', so that it seems possible to interpret the expression in a sense exactly opposite to that of Majumdar; I really think that, except for the controversy over the original seat of Śailendra power, it would hardly have occurred to any one to read so much significance into this innocent expression as Majumdar has sought to do.

4. It is quite possible, however, that Kaṭāha-Kaḍāra was more familiar to the Tamils than Śrī Vijaya, because as Cœdès pointed out long ao, Kĕḍah would be the first port of call for them in the Eastern lands, and this would explain satisfactorily the greater popularity among them of the title *Kaḍārattaraiyan*.

There is thus no reason to treat the Śailendras as other than rulers of Śrī Vijaya. The Leyden plates, like the Arab accounts of the empire of the Mahārāja of Zābag, state that Kĕḍah as well as Śrī Vijaya (Kalāh and Sribuza) were both under the same dynasty of rulers. And we shall see that this is also the position as revealed by the account of Rājendra's naval expedition against this kingdom contained in the inscriptions of his reign (1).

As at Nālandā, more than a century earlier, so now at Negapatam the Śailendra kings erected a *vihāra* and made endowments to it with the permission of the rulers of the country. This they must have done to provide for the amenities of the increasing number of visitors from their country to India. The importance of Negapatam as a port town in active contact with Insulindia is amply attested from the days of I-tsing if not earlier. The relics of this *vihāra* are believed to have survived in Negapatam till 1867 when the Jesuits were allowed by the Government of Madras to dismantle them (2). The large number of Buddhist bronzes recovered from Negapatam, most of which are now in the Madras Museum, also attest the ancient religious importance of this town.

The high position held at this time by Śrī Vijaya in the world of Buddhism, and doubtless also its great political power, are attested by a miniature painting in a Nepalese manuscript of the late tenth or early eleventh century which bears the inscription: *Suvarṇnapure Śrī-Vijayapure Lokanāthaḥ* (3), where Suvarṇapura stands obviously for Suvarṇadvīpa. Śrī Vijaya was still, as in the days of I-tsing, a famous centre of Buddhist studies, and the celebrated Atiśa, who, as Dīpaṅkara Śrījñāna, reformed Tibetan Buddhism early in the eleventh century, spent a dozen years (c. 1011-23) in Suvarṇadvīpa (Sumatra) studying under a Dharmakīrti, and getting one of the books he studied as a present from the ruler of the land, called Dharmapāla which is not a name so much as

(1) Cf. Krom, H.J.G., p. 237.
(2) E.I., XXII, p. 229.
(3) Ferrand, *op. cit.*, p. 43. Krom, H.J.G., p. 247.

a title (1). The Tibetan biography of Atiśa (2) says that Suvarṇadvīpa was the chief centre of Buddhism, and Dharmakīrti, its chief priest, considered the greatest scholar of his time. It may be added that the Nepalese Ms. mentioned above contains a representation of a Lokanātha from Kaṭāha, and a Buddha Dīpaṅkara from Java.

The beginning of the eleventh century may then be taken to mark the climax of the growth and development of the empire of Śrī Vijaya. The challenge to its power from Java had been met and the Javanese ruler punished severely for his presumption; politics, trade and religion bound Śrī Vijaya closely with other great powers of the Asiatic world in India and China. Embassies to China are recorded in the years 1017 and 1028, and the details relating to the first are of sufficient interest to be reproduced here: « In 1017 the king Ha-ch'i-su-wa-ch'a-p'u (Haji Sumatrabhumi) sent envoys with a letter in golden characters, and tribute in the shape of pearls, ivory, Sanskrit books folded between boards, and slaves; by an imperial edict they were permitted to see the emperor and to visit some of the imperial buildings. When they went back an edict was issued addressed to their king, accompanied by various presents calculated to please him ».

It is surprising that this powerful kingdom has left behind no inscriptions or other records calculated to trace even the outline of its history with any approach to continuity. We have to depend upon India and China for most of our knowledge, and what we learn from these sources is necessarily fitful and meagre. The next important reference to Śrī Vijaya occurs in the inscriptions of Rājēndra I Cōḷa from the thirteenth year of his reign i.e. from A. D. 1025; here we find recorded in full detail the narrative of a considerable maritime expedition undertaken by the Cōḷa monarch against Śrī Vijaya and of the conquests effected by it in the island empire. We learn nothing, however, of the causes that brought about a change in the close and friendly relations that subsisted between the two empires in the reign of Rājarāja I and the early years of Rājēndra I. This was the period when the Cōḷa empire was developing into a great naval power also and seeking to maintain commercial and political relations with the imperial court of China just as Śrī Vijaya did. The rivalry between Śrī Vijaya and the Cōḷas might have been the result of the intolerance of Śrī Vijaya of the emergence of a new naval power in the Indian ocean or of some specific acts on her part to throw obstacles in the way of the increasing intercourse between the Cōḷa kingdom and the Chinese empire. Or it might have been only the assertion of Rājēndra's great maritime strength, a new feature in South Indian, if not in Indian, polity, by the performance of a unique *digvijaya-yātrā* through the extensive territories of a mighty rival across

(1) Krom, H.J.G., pp. 248-9.
(2) G.N.I., I, pp. 206-7.

the seas. We do not know. But of this we may be certain; though Rājēndra's expedition was attended with considerable success, there is no indication of any permanent Cōḷa occupation of Śrī Vijaya as a whole or even in part; in fact everything points to the conclusion that Śrī Vijaya was just the same after the Cōḷa expedition as before it; whatever damage it sustained during the expedition, it repaired soon after and its political position, if anything, became stronger by a new orientation of its foreign policy possibly due to this very expedition.

The account of the expedition contained in Rājēndra's *praśasti* is as follows:

(Rājēndra) having despatched many ships in the midst of the rolling sea and having caught Saṅgrāma-Vijayōttuṅgavarman, the king of Kaḍāram, together with the elephants in his glorious army, (took) the large heap of treasures, which (that king) had rightfully accumulated; (captured) with noise the (arch called) Vidyādhara-tōraṇa at the war-gate of his extensive capital (*nagar*), Śrī-Vijaya with the jewelled wicket-gate adorned with great splendour and the gate of large jewels; Paṇṇai with water in its bathing ghats; the ancient Malaiyūr with the strong mountain for its rampart; Māyiruḍingam, surrounded by the deep sea (as) by a moat; Ilaṅgāśōka undaunted (in) fierce battles; Māppappāḷam having abundant (deep) water as defence; Mēviḷimbaṅgam guarded by beautiful walls: Vaḷaippandūṟu possessed of Viḷaippandūru (?); Talaittakkōlam praised by great men (versed in) the sciences; the great Tāmraliṅga (capable of) strong action in dangerous battles (1); Ilāmuri-dēśam, whose fierce strength rose in war; the great Nakkavāram, in whose extensive gardens, honey was collecting; and Kaḍāram of fierce strength, which was protected by the deep sea .

This narrative makes it clear that though Saṅgrāma-Vijayōttuṅga-varman, possibly the son and successor of Māra-Vijayōttuṅgavarman. was known to the Tamils as King of Kaḍāram, yet the chief seat of his power lay in Śrī Vijaya in Sumatra; for after the capture of the king, his elephants and treasure, the inscription records the capture of Śrī Vijaya in some detail and then passes on to other places, the two names immediately following being places in Sumatra, and winds up by mentioning Kaḍāram at the end, as the place best known to South Indians and most calculated to impress them of the grandeur of the achievement of Rājēndra (2).

Excepting Śrī Vijaya and Kaḍāram, the two capitals so to say of the empire, it is not easy to explain the order in which the different places are named; this does not seem to follow with any accuracy the actual course of the campaign, but is apparently determined by the requirements of verse. Most of

---

(1) This line is now read by me, in accordance with a suggestion made by my friend Mr. Desivinayagam Pillai, as follows: *tīdamar val-vinai Mā-Damar lingamum*; *contra Cōḷas*, I, p. 263, n.

(2) Cf. Krom, H. J. G., pp. 250-1.

the places have been traced in Sumatra, and Malay peninsula, though some of these names still defy satisfactory identification, particularly Vaḷaippandūṛu (1).

Of one thing we may be reasonably certain; the extent of the maritime empire of Śrī Vijaya as gathered from this inscription more or less corresponds to impressions gathered from the nearly contemporary Arab accounts of the empire of Zābag, comprising many islands and including both Kalāh (Kaḍāram) and Sribuẓa (Śrī Vijaya) within its compass. The 'many islands' of the Arab writers, as also the places named in Rājēndra's inscription, probably represent vassal states with kings of their own, who had once been independent, were now subject to Śrī Vijaya, and might throw off the yoke when they found a suitable opportunity.

The course of Rājēndra's campaign is by no means clear; but we may assume with Krom: « first an attack on the capital Śrī Vijaya in which the king was taken prisoner, followed by the occupation of two important points on the East Coast of Sumatra; then the conquest of the Malay peninsula, and finally Atjeh (Lamri) and the Nicobars on the way back home; and all this summed up in the fall of Kaṭāha ».

This expedition had obviously no permanent political results; a vague acknowledgement of Cōḷa supremacy was doubtless extracted before the expedition returned to South India; but of a permanent and continuous subordination of Śrī Vijaya to the Cōḷa power, there is no trace whatever. Even in South India, the Cōḷas did not displace the ruling dynasties in conquered territory, but were content with tributes in some cases, and continued to employ the representatives of the old dynasties in administrative offices of more or less responsibility according to circumstances. The policy to Śrī Vijaya could not have been different except by the control from the centre, if any, being much lighter than in India. Of the fate of Saṅgrāma-vijayōttuṅgavarman himself, we know nothing. But within a few years of the Cōḷa expedition, in the year 1028 A. D., an embassy was sent from Śrī Vijaya to China and was received with particular honours: « The custom was that envoys from distant countries, who brought tribute, got a girdle adorned with gold and silver, but this time girdles entirely of gold were given to them » (2).

It seems probable that Rājēndra's expedition was indirectly the cause of an important change in the political relations between Śrī Vijaya and Java. We

(1) Paṇṇai is Panai at the mouth of the Panai-Baroman river in Sumatra; Malaiyūr (Jambi) and Ilāmuridēśam (Lamri) are also on the same island; Māyiruḍingam and Ilaṅgāśōkam are respectively Ji-lo-ting and Langkāśuka of the Chinese accounts and lay on the Malay peninsula; Tāmralinga was also in the sa meneighbourhood; Māppappālam has been held to be either in Pegu or isthmus of Kra or even in Pahang or Penang; Takkōlam is Takola on the isthmus of Kra or a little to the South; and Nakkavāram is surely the Nicobar islands.

(2) *Notes*, p. 190.

saw that the attempt of Java under Dharmavaṁśa to challenge the long established supremacy of Śrī Vijaya resulted in protracted hostilities which ended in the destruction of the Javanese capital, the death of its king and the flight of the crown prince. Then came the Cōḷa onslaught; Śrī Vijaya naturally became anxious that a repetition of such an invasion from a distant land should not find her engaged in hostilities nearer home; we see accordingly a friendly understanding developing between Śrī Vijaya and Java in the reign of the celebrated Javanese king Airlangga (1019-1042). Emerging from the obscurity into which he had been driven by the fall of Dharmavaṁśa, Airlangga was slowly building up his power and stabilising his position as ruler of E. Java; the Cōḷa invasion of Śrī Vijaya evidently made things easy for him, by weakening for a time the chief opponent of Java, Śrī Vijaya, on whose support the enemies of Dharmavaṁśa and Airlangga depended; accordingly the major campaigns of Airlangga's reign begin about 1028 and last for seven or eight years thereafter. In the end, however, both kingdoms realised that their interest lay in developing mutual friendship instead of weakening each other by hostilities.

Airlangga gave expression to his new attitude in several ways. The Javanese crown princess, perhaps Airlangga's daughter (1), is called Śrī Saṅgrāmavijaya Dharmaprasādottuṅgadevī, and the first half of her title recalls clearly the name of the contemporary ruler of Śrī Vijaya. These titles, however, seem to occur in a charter of 1023 in which she is already called *rakryan mahāmantri*; it is therefore not impossible that her title is a relic of the older relation of vassalage in which Java stood to Śrī Vijaya for a time when her expansionist policy was broken successfully by Śrī Vijaya, but of this we have no evidence. On the other hand, there seems some reason to doubt the accuracy of the date of the charter (2), and if the general view given above of the relation between Śrī Vijaya and Airlangga is correct, the charter must be of a later date. A third possibility should also be considered. The date 1023, if it is correct, is sufficiently near the date of the Cōḷa expedition against Śrī Vijaya for us to assume that the policy of *rapproachment* between Śrī Vijaya and Airlangga had already commenced to operate under pressure of the common danger threatening from the West. And this is, in fact, the most recent suggestion offered by Krom (3). Again, a monastery founded by Airlangga some time after 1035 was significantly named Śrī Vijayāśrama. Thus everything points to a cessation of the rivalry between Śrī Vijaya and Java. Either side realised the strength and limitations of the other, and there came about a tacit agreement on their part by which

(1) H.J.G., p. 245.

(2) Indien het jaartal juist is (Krom, H. J. G., p. 244). I have no access to K. O. and am not in a position to form an opinion.

(3) G. N.-I., I, p. 212.

Śrī Vijaya was left free to pursue its policy in the Western half of the Archipelago while Java was to have a free hand in the East. From the reign of Airlangga therefore we have to assume the existence of two strong neighbouring powers each with a clearly marked sphere of influence. And this is exactly what we find in the pages of Chau Ju-kua.

To complete the story of the relations between Śrī Vijaya and the Cōḷas. Round about 1068 A. D. the Cōḷa king Vīrarājēndra is said to have conquered Kaḍāram on behalf of a king who had come in search of his aid and protection, and to have afterwards handed over the conquered kingdom to his *protege* (1). We have as yet no other evidence that throws any light on the occurrences so briefly alluded to here. It looks as if there was some disputed succession or some other civil strife which sent a prince of Śrī Vijaya so far afield as the Cōḷa court in search of assistance; the mission was apparently successful and the prince gained his object and was restored to his throne of Śrī Vijaya. If that was so, he perhaps became, at least for a time, the vassal of the Cōḷa monarch. It is all the more surprising that a Chinese account preserved by Ma Twan-lin should state that exactly in this period (1068-77) the Cōḷa was subject to San-fo-ts'i (2). This can only be explained as the result of wanton misrepresentation on the part of the envoys of Śrī Vijaya who perhaps represented the party that gained the upper hand for a time in that country and against whom the other side had appealed to the Cōḷa emperor, Vīrarājēndra (3). However that may be, the friendly relations between Śrī Vijaya and the Cōḷa empire seem to have been reestablished after Vīrarājēndra's expedition, and we have clear evidence of the resumption of peaceful intercourse, commercial and religious, between the two empires. A fragmentary Tamil inscription from Loboe Toewa in Sumatra is dated Śaka 1010 (A. D. 1088) and mentions the celebrated corporation of Tamil merchants, the Tiśai-āyirattu-Aiññūṟṟuvar, whose international position and extensive commercial activities form the subject of many praśastis in South Indian inscriptions (4). Again we have the so-called smaller Leyden plates of Kulōttuṅga I (5) dated 1090 A. D. recording the arrival of two *dūtas* (ambassadors) from the Kiḍārattaraiyan, ruler of Kiḍāram (and Śrī Vijaya), Rājavidyādhara and Abhimānottuṅga, who preferred a request for the issue of a copper plate grant (*tāmra-śāsanam paṇṇittaravēṇḍum eṉṟu*) enumerating the amenities and privileges conceded to the Śrī Śailendra-Cūḍāmaṇivarma-vihāra of Negapatam — also called Rājarājapperumbaḷḷi — and to another *vihāra* — appa-

(1) SII., III, no. 84; *Cōḷas*, I, p. 332. The text of 175 of 1894, l. 5 (SII., Texts, V, no. 468) reads: *tan Kaḷaladainda mannavaṟku Kiḍāram eṟindu kuduttaruḷi*, which sets at rest the doubt expressed by Majumdar in *Suvarṇadvīpa*, p. 182, n.

(2) *Cōḷas*, II, pp. 27-8.

(3) See also Krom, H. J. G., p. 303; G. N.-I., p. 225.

(4) TBG., 1932, p. 314; also *Cōḷas*, II, p. 30.

(5) EI., XXII, pp. 267-81.

rently very near it viz., Rājēndraśōḷapperumbaḷḷi. This second *paḷḷi* is mentioned only once in ll. 5-7 as follow:

Kiḍārattaraiyan Geyamāṇikka vaḷnāṭṭu p — Paṭṭanakkūṟṟattu Śōlakulavalli paṭṭanattu (1) *eḍuppitta Rājēndraśōlapperuṁ-paḷḷikkum Rājarājapperumpaḷḷikkum paḷḷiccandaṁ āna ūrgaḷ*;

and then only the second *paḷḷi* is mentioned again in l. 14, and ll. 39-40 where it is identified with the Cūḍāmaṇivarma-vihāra. A study of the villages named and incomes settled on the *vihāra* by this grant shows that the new grant not only included the whole of the endowment made in the reign of Rājarāja I, but made additions to it which more than doubled the value of the original income to the *vihāra* from the royal endowment. Considering the manner in which Rājēndra-śōlap-perumbaḷḷi is named first in the initial reference to the 'Vihāra complex' in this record, the despatch of messengers from Kaḍāram to the Cōḷa capital (Āyirattaḷi), and the extensive additions made to the old grant besides its renewal, the suggestion may be made that the Rājēndraśōlapperumbaḷḷi was a new construction undertaken in Negapatam by the ruler of Śrī Vijaya and it was named after the reigning Cōḷa monarch, Kulōttuṅga who also bore the name Rājēndra.

It must be noted in this connection that an envoy who went to China from Śrī Vijaya in 1067 A. D. and who is described as a high dignitary, bore the name Ti-houa-kie-lo (2); and the same name is given as that of the contemporary Cōḷa emperor by a Cōḷa embassy which reached China in that year (3). It is admitted that the two names are identical in their Chinese form and the present writer has been assured that Deva-kala and Divākara are the only possible restorations of this name, and that Deva-kula or Deva-kulo is impossible (4). It must be noted, however, that if we put aside the phonetic difficulty, we have the elements of a very plausible story here. Kulōttuṅga who preferred in his youth a life of war and adventure to succeeding to his father on the throne of Veṅgi, accompanied, let us say, the expedition of Vīrarājēndra on behalf of the exiled king of Kaḍāram; after the successful accomplishment of the object of the expedition, he might have taken part in an embassy to China, and on his way he might have halted in Kamboja, the ruler of which land exhibited to him a rare stone and made a present of it to him; this stone was cherished by Kulōttuṅga for many years after which he set it up in a prominent place in the celebrated temple of Chidambaram as recorded in an inscription dated in the forty-fourth year of his reign (5). The youthful association of Kulōttuṅga with these

(1) This is clearly Negapatam as pointed out by the editor of the grant in EI.

(2) Ferrand, p. 20.

(3) Chau Ju-kua, p. 100.

(4) *Cōḷas*, II, p. 25.

(5) *Cōḷas*, II, pp. 595-6.

Eastern lands may thus be taken to be recorded in the inscriptions where he is said to have gently raised the goddess of the earth residing in the region of rising sun; it may also have been the reason for Kulōttuṅga sending an embassy of his own to China, a land he had visited earlier in another capacity to counteract the propaganda of the rival party of Śrī Vijaya; and for the same reason the ruler of Kaḍāram might have undertaken the construction of a new *vihāra* in Negapatam and named it after the Cōḷa ruler to whom in fact he owed his throne (1).

There are many weak links in the argument of this story, and we cannot possibly be sure of any part of it without more direct evidence than we possess at the moment. Again there are many indications to show that the field of Kulōttuṅga's activities during the period 1063-70 A. D. lay much nearer home (2). And it is impossible to accept the one set of indications without rejecting the other. There is now no means of pursuing the question to a decisive issue.

VIII. ŚRĪ VIJAYA IN THE THIRTEENTH CENTURY

The Song annals and other sources (3) mention a succession of embassies from Śrī Vijaya (San-fo-ts'i) to China in the eleventh and twelfth centuries. During the years 1078-1085 'envoys came from this country, again bringing silver, pearls, camphor-oil, olibanum and other products of the country'. Details are mentioned of the visit of a foreigner from the south in 1080 who said he had the direction of affairs in his country and brought a letter written in Chinese from the daughter of the king of his land to the Superintendent of trade in China, together with a present of camphor-bars and cotton-cloth; the superintendent possibly suspected a hoax, for he reported the matter to the court and 'he was ordered to pay the estimated value of the goods'; and it was after this that he entered into the usual trade relations with the newcomer. In each of the two successive years, 1082 and 1083, three envoys reached China with presents and were conferred honorary titles according to rank. There were also embassies in the period 1094-1097.

In 1156 the king Śrī Mahārāja sent ambassadors with tribute; the Emperor showed his appreciation of the attraction felt by these distant people for the civilising influence of China. 'On this occasion the king (of San-fo-ts'i) had also sent pearls to be presented to one of the ministers who had, however, died in the meantime; the emperor gave orders to receive them, and to pay in return the estimated value.'

In 1172 the king of San-fo-ts'i asked for the sanction of the Chinese court to buy copper in some quantity and to engage the services of a number of

(1) Cf. Majumdar, *Suvarnadvīpa*, I, pp. 186-7.

(2) *Cōḷas*, II. pp. 4-6.

(3) *Notes*, pp. 190-2; Ferrand, pp. 22-3.

Chinese workmen who could make tiles of that metal ; the emperor gave his consent on condition that this demand would not be repeated.

In 1178 there was another embassy from Śrī Vijaya and 'on this occasion the emperor issued an edict ordering that they should not come to court any more, but make an establishment at Ch'uan-chou in the province of Fukien'. Ma Twan-lin adds that on this occasion the king of San-fo-ts'i announced that he had succeeded his father in 1169 and received an investiture from the Emperor confirming all the titles enjoyed by his ancestors together with presents comprising ceremonial dress, a girdle of gold, horses, paddles, and silks, traditionally accorded to princes of his rank on the occasion of their accession.

Though the embassy of 1178 is the last recorded in the Song annals, the History of the Ming Dynasty states that these embassies came to China without interruption throughout the period of the Second Sung, i.e. till 1279 (1).

We have a number of notices by Arab writers of the twelfth century, particularly the details given by Edrisi (1154) on the trade between Zābag including Sribuza and the East coast of Africa (he makes the remarkable observation that the people of the two countries understood each other's speech), on the superiority of the iron got at Sofala which fetched high prices in India and the islands of the East, and on the settlement of the Chinese in Zābag for purposes of trade and the visits made by other foreigners in considerable numbers and for the same purposes ; these attest in the clearest manner the important position held by Śrī Vijaya in the commerce of the Indian ocean and show that the political power of the kingdom was largely dependent on its economic prosperity due to its geographical position (2).

Then above all we have the invaluable notices in the *Ling-wai-ta-ta* of Chou K'ü-fei which was published in 1178 A. D. At the time Chou K'ü-fei wrote Java had become more important than San-fo-ts'i ; for he says : « of all the wealthy foreign lands which have great store of precious and varied goods, none surpass the realm of the Arabs (Ta-shi). Next to them comes Java (Shö-p'o) ; the third is Palembang (San-fo-ts'i) ; many others come in the next rank ». The same author states that San-fo-ts'i was an important throughfare on the sea-routes of the Foreigners on their way to and from China, and gives the sailing directions followed by ships from San-fo-ts'i to China. He adds : '(Traders) coming from the country of Ta-shi (Arabia) after travelling south to Quilon (Ku-lin) on small vessels, transfer to big ships, and, proceeding east, they make Palembang (San-fo-ts'i). After this they come to China by the same route as the Palembang ships' (3).

The country has no natural products, but the people are skilled in fighting. When they are about to fight, they cover their bodies with a medicine which

(1) *Notes*, p. 192.
(2) Ferrand, *Relations*, I, pp. 173-6 ; Krom, H. J. G., p. 304.
(3) Hirth and Rockhill, *Chau Ju-kua*, pp. 23-4.

prevents swords wounding them. In fighting on land or on water none surpass them in impetuosity of attack; even the Ku-lin people come after them. If some foreign ship, passing this place, should not enter here, an armed party would certainly come out and kill them to the last.

« This country has great store of rhinoceros, elephants, seed pearls and medicinal aromatics. It is a custom of this people to make rafts to float on the water and to live on them » (1).

Writing about half a century later in 1225, Chau Ju-kua, the Chinese inspector of foreign trade, at Ch'uan-chou incorporated in his *Chu-fan-chï* (Record of Foreign nations) almost everything of value he found in the work of Chou K'ü-fei, and added many particulars of his own. His book comprises two parts, a description of the lands engaged in the trade between China and Arabia, and secondly a description of the articles entering into that trade. His chapter on San-fo-ts'i is among the most valuable notices of this kingdom that have come down to us. In the second part of his work, Chau Ju-kua points out on several occasions that articles only imported by way of San-fo-ts'i were, in China, often thought to be the products of that country. He says: « Owing to this country (San-fo-ts'i) being an important throughfare for the traffic of all foreign nations, the produce of all other countries is intercepted and kept in store there for the trade of foreign ships » (2).

There is reason to think that Chau Ju-kua's data especially those relating to political conditions reflect a state of things that were strictly not contemporary but related to an earlier time, and he himself furnishes indications in other parts of his work that go far to confirm this view. But the more general statements on the social and economic life of the people may well be accepted at their face value.

Chau Ju-kua says that the people of San-fo-ts'i « have no stringed copper cash, but use chopped off lumps of silver in their business ». « In writing documents on official affairs they use foreign (Sung annals say 'Sanskrit' here) characters, and the king's signet is used as a seal. They also know Chinese characters, which they use in sending memorials to (our) court.» The laws of the country were very severe, and men and women caught in adultery were punished with death. When the king died, the common people went into mourning by shaving their heads; while the king's personal followers chose voluntary death by leaping into the blazing pyre; this was called 'living and dying

(1) *Ibid.*, p. 63, n. 1. A modern description of Palembang cited by Hirth and Rockhill (p. 64, n. 5) has this: « The city is a large one, extending four or five miles along a fine curve of the river, which is as wide as the Thames at Greenwich. The stream is, however, much narrowed by the houses which project into it upon piles, and within these, again, there is a row of houses built upon great bamboo rafts which are moored by rattan cables to the shore or to piles, and rise and fall with the tide ».

(2) *Ibid.*, p. 193.

together'. This institution of 'Companions of Honour' is referred to by many other writers before and after Chau Ju-kua as prevailing in India and the Archipelago (1). Golden images of successive kings were preserved and worshipped. When any one fell dangerously ill, he distributed his weight in silver among the poor in the land as a means of delaying death, — a variant of the well known *tulā-puruṣa-dāna* of the Hindu codes.

Among the products of the country are reckoned tortoise shell, camphor, varieties of gharu-wood, cloves, sandal wood and cardamoms. Arab traders brought pearls, frankincense, rose-water, gardenia flowers, myrrh, aloes, asafoetida, putchuk, liquid storax, elephants' tusks, coral trees, cat's-eyes, amber, foreign cotton stuffs and sword blades. All these products, native and foreign, were exchanged for gold, silver, porcelain ware, silk brocades, skeins of silk, silk gauzes, sugar and so on.

The control exercised on foreign shipping briefly mentioned by Chou K'ü-fei, is described more elaborately with a mixture of fact and fable by Chau Ju-kua who says: « This country, lying in the ocean and controlling the straits through which the foreigners' sea and land traffic in either direction must pass, in olden times used an iron chain as a barrier to keep the pirates of other countries in check. It could be kept up or lowered by a cunning device. If a merchant ship arrived it was lowered. After a number of years of peace, during which there has been no use for it, it has been removed and (now) lies coiled upon the shore. The natives reverence it like a Buddha, and vessels coming there sacrifice to it. When rubbed with oil it shines like new. Crocodiles do not dare pass over it to do mischief: If a merchant ship passes by without entering, their boats go forth to make a combined attack, and all are ready to die (in the attempt). This is the reason why this country is a great shipping centre ».

Lastly we get a remarkable list of fifteen dependencies (provinces?) of San-fo-ts'i of which the names may be reproduced here together with the identifications proposed by modern scholars (2).

1. P'ong-föng (Pahang);
2. Tong-ya-nöng (Trengganau);
3. Ling-ya-ssi-kia (Lĕngkasuka);
4. Ki-lan-tan (Kelantan);
5. Fo-lo-an (South Sĕlangor);
6. Ji-lo-t'ing (Jelutong in Malay Pen.);
7. Ts'ien-mai (Sĕmang);
8. Pa-t'a (Batak, in Sumatra or Malaya Pen.);
9. Tan-ma-ling (Tāmralinga, Ligor);
10. Kia-lo-hi (Grahi on the Bay of Bandon);

(1) See my *Foreign Notices of South India*, pp. 128-9.
(2) Krom, H. J. G., p. 307.

11. Pa-lin-fong (Palembang);
12. Sin-t'o (Sunda);
13. Kien-pi (Kampe);
14. Lan-wu-li (Lamuri, Atjeh); and
15. Silan (Ceylon).

That this list is by no means an accurate one or a statement of the contemporary situation becomes clear from data recorded by Chau Ju-kua himself elsewhere in his work. Ceylon, for instance, which is here reckoned among the dependencies of San-fo-ts'i is said elsewhere to be under the rule of Nan-p'i, i. e. the Nairs of Malabar, which is much more probable. It is, however, possible that a part of Ceylon had already fallen under the occupation of the Jāvakas whose activities in Ceylon we shall soon consider in some detail (1). Again of (13) Kien-pi we learn elsewhere:

« Formerly it was a dependency of San-fo-ts'i, but after a fight, it set up a king of its own ». This statement of Chau Ju-kua is among the few indications we get of the dwindling power of Śrī Vijaya at the beginning of the thirteenth century A. D. The mention of (12) Sin-t'o (Sunda) as falling within the sphere of Śrī Vijaya is worth noting as an index of the relations between Sumatra and Java; Chau Ju-kua says elsewhere that there was a good harbour in Sunda which also produced the best pepper; the people practised agriculture and lived in thatched houses erected on piles; there was no settled government, and the people, says Chau Ju-kua, are given to brigandage, « on which account foreign traders rarely go there ».

A curious inscription on the pedestal of a Buddha image from Grahi now preserved at Bangkok has been cited as providing indirect evidence of the shrinkage of the power of Śrī Vijaya at the close of the twelfth century. In its language and orthography the inscription connects itself with ancient Khmer inscriptions of Kamboja, but the script is very close to that of old Javanese (2). The date of the inscription has now been definitely settled as Śaka 1105, A. D. 1183 (3). The inscription says that by order of Kamrateṅ Añ Mahārāja Śrīmat Trailokyarāja-mauḷibhūṣaṇa-varmadeva, the *mahāsenāpati* Galānai (?) caused the statue to be made and gives also the date on which the order was given, the name of the artist, and the weight of the image as well as the value of the gold used in gilding it. On this record Cœdès at first observed: « this inscription shows us that the country of Grahi, though it was Cambodian in its civilisation or at least in its language, did not, in a political sense, form part of the kingdom of Khmer. The name of the king Mahārāja Śrīmat Trailokyarāja-mauḷibhūṣaṇa-varmadeva is

(1) H. and R. (p. 75, n. 10) suggest that the different statements of Chau Ju-kua *re* Ceylon refer to two different periods or different portions of the island.

(2) BEFEO., XVIII, 6, pp. 33-4.

(3) BKI., 83 (1927), pp. 468-9.

unknown to the dynastic lists of Kamboja. I think it is simplest to go by Chau Ju-kua's testimony and admit that we have here a king of Palembang ». This hypothesis, he further pointed out, gains some strength from the facts that the *mahārāja* title was borne for a long time by rulers of Palembang and that the palaeography of the inscription connected it clearly with those of Sumatra and Java (1).

But later Cœdès gave up this view and saw in this inscription evidence of Malāyu having already taken the place of Śrī Vijaya as the chief power in Sumatra and its maritime empire. He urged two reasons for this view: (**1**) the mention of Palembang among the dependencies of San-fo-ts'i and the omission of Malāyu from the list; (**2**) the titles of the king of the Grahi inscription are identical with those of the kings of Malāyu as found in inscriptions from 1286 to 1378. And he said that these considerations were of sufficient weight to prevail against Chau Ju-kua's direct statement that Grahi was a part of the empire of San-fo-ts'i, which might be due to Chau Ju-kua having confused the facts relating to Śrī Vijaya before 1178 and those relating to a later epoch when the empire had shifted its centre to Malāyu (2). He also stressed the fact that the last embassy from San-fo-ts'i recorded in the Song annals was in 1178, and held that something must have occurred, though we do not know what, between this date and 1183 to have produced the change in the political situation attested by the Grahi record.

I think there is much more to be said for Cœdès' earlier view which accepted Chau Ju-kua's testimony on the relation of San-fo-ts'i to Grahi as valid and saw in the king mentioned in the Grahi inscription a ruler of Palembang (Śrī Vijaya). None of the arguments relied on in support of the new position he took up in 1927, nor even all of them together, can be accepted as sufficient to warrant the dating of the decline of Śrī Vijaya so early as Cœdès did. The embassy of 1178 is indeed the last embassy from San-fo-ts'i recorded in the Song annals; but the Ming annals say that « in the time of the second Sung (960-1279) they brought tribute without interruption », which means that there were later embassies of which we hear nothing in the Sung annals. And it is somewhat difficult to believe that Chau Ju-kua fell into confusion over data which were not half a century old, even if they were not contemporary, at the time he wrote. If San-fo-ts'i (Śrī Vijaya) had ceased to be important and Malāyu had taken its place at the close of the twelfth century, we might reasonably expect to get more direct evidence of it in Chau Ju-kua, just as we get in the later annals after this change actually did come about. Chau Ju-kua's occasional references to some dependencies of San-fo-ts'i having set up rulers of their own (e.g. his chapter on Kien-pi which, by the way, satisfactorily explains the omission of Malāyu from the list of dependencies of San-fo-ts'i) do not produce the impression that Śrī Vijaya had yet lost

(1) BEFEO., XVIII, 6, pp. 35-6.
(2) BKI., *ib.*, pp. 469-70.

its leading role, though its position was growing weaker than before. The titles of the king mentioned in the Grahi record can be connected as well with those of the earlier rulers of Śrī Vijaya as of the later ones of Malāyu, and this only shows that in some manner the Śailendra vaṁśa continued to rule the island throughout (1).

As a matter of fact, Cœdès abandoned his original position regarding the Grahi inscription under the influence of a theory which marked a real advance on earlier ideas on the fall of Śrī Vijaya, but was still vitiated by an important error. He was alone responsible for the advance made on previous ideas; but the error which misled him was due to an imperfect summary of some Tamil inscriptions from South India which were the only sources available at the time he wrote (2).

Cœdès was right in pointing that Candrabhānu of the Jaiya inscription of 1230 A. D. was identical with the Jāvakarāja Candrabhānu of the *Mahāvaṁsa* account of the reign of Parākramabāhu II, and the Śāvakan of the Pāṇḍyan inscriptions of the years 1256-64 A. D. He was equally justified in his view that this king who came of the Padmavaṃśa (also called Pañcāṇḍavaṃśa) and called himself Tāmbraliṅgeśvara was no ruler of Śrī Vijaya, but an independent king of Tāmbraliṅga which must have declared its independence of Śrī Vijaya some time before 1230 A. D. It is possible, however, to raise a doubt on the political position of Candrabhānu. Chau Ju-kua in his notice of Tan-ma-ling (3) clearly states that this state was under a ruler of its own who was addressed by a special title *Siang-kung* (4) and also that it was tributary to San-fo-ts'i, thereby confirming his inclusion of Tan-ma-ling among the dependencies of San-fo-ts'i in the chapter immediately preceding. The issue of inscriptions in his own name and even the leading of expeditions to a distant land like Ceylon would not, in the political practice of the time, be inconsistent with the acknowledgement of general subordination to the power of a suzerain ruler. The relation of the Pāṇḍyas to the Cōḷas in South India, and the relative positions of Jaṭāvarman Sundara Pāṇḍya and Jaṭāvarman Vīra Pāṇḍya, the contemporaries of Candrabhānu, within the Pāṇḍyan dynasty itself, are examples of such practice. In any event, it is well to remember that, unlike in the case of Kien-pi, Chau Ju-kua does not record a fight between Tan-ma-ling and San-fo-ts'i resulting in a cessation of the tributary relation.

But whatever the exact political relation might have been in this period between Tāmbraliṅga and Śrī Vijaya, there is no evidence to show that Candrabhānu was

(1) Cf. Majumdar, *Suvarnadvīpa*, I, pp. 195-7; and Krom, G.N.I., I, p. 228.

(2) The whole subject has been discussed by the present writer in some detail in a paper on *Śrīvijaya, Candrabhānu and Vīra-Pāṇḍya* in TBG., LXXVII (1927), pp. 251-68.

(3) P. 67.

(4) This title is explained by H. and R. (p. 68, n. 2) as something like « Minister of state or « mantri », which, if correct, may support my argument regarding the political position of Tan-ma-ling; but I would not lay any stress on this obscure title.

the ruler of Kaḍāram as Cœdès held. The Pāṇḍyan inscriptions *do not* use the titles « king of Jāvaka » and « king of Kaḍāram » interchangeably as I have shown elsewhere by a detailed analysis of the relevant inscriptions; and if this is the only indirect evidence on the relation of Śrī Vijaya at this epoch to Kaḍāram (1), we must say that no case has been made out for our supposing that Śrī Vijaya had lost control of Kaḍāram in the first half of the thirteenth century. And this is in conformity with the few original notices of Arab writers of the period like Ibn Zaid and Kazwini who, even when they are not quoting old accounts, but writing on their own, vouch that Zābag continued to be an extensive kingdom under a powerful ruler bearing the title Mahārāja (2).

Thus neither the Grahi Buddha inscription of 1183, nor even the inscription of Candrabhānu of 1230 is seen to contain any tangible evidence of the decline of Śrī Vijaya. In fact Chau Ju-kua's statement regarding Kien-pi setting up a rule of its own after a fight with San-fo-ts'i is almost the only indication we get that about two generations after Śrī Vijaya and Java stabilised their mutual relations in the reign of Airlangga, Śrī Vijaya was beginning to experience new troubles, and that her vassal states were beginning to strain at the leash. Candrabhānu's expeditions against Ceylon had perhaps something to do with a settlement of Jāvakas already present in a part of Ceylon and might have been undertaken on behalf of Śrī Vijaya; and if that was so, the defeats sustained by him, there is no evidence that he was killed by Vīra Pāṇḍya as has been stated, must have adversely affected the political position of Śrī Vijaya by lowering her prestige. If on the other hand Candrabhānu is held to be an independent ruler, then his independence would be evidence of the loss of Śrī Vijaya's hold on Tāmbraliṅga, that is, of one more step in the decline of the empire, but in that case the reverses sustained by Candrabhānu in Ceylon would be of no significance to the history of Śrī Vijaya. And it may well be that, as Cœdès has pointed out (3), a growing antagonism between Pāli (Hīnayāna) Buddhism of Tāmbraliṅga and Sukhodaya and the Mahāyāna of Śrī Vijaya had something to do with the establishment of the independence of Tāmbraliṅga, its expeditions to Ceylon for the capture of a celebrated Buddha image or Buddha relics from there, and the final incorporation of Tāmbraliṅga in Sukhodaya.

IX. LAST DAYS OF ŚRĪ VIJAYA

The next stage in the history of Śrī Vijaya is marked by an inscription dated 1286 A. D. from the banks of the Batang Hari or Jambi river in its upper course. It records that in that year an image of Amoghapāśa with his thirteen

(1) Les campagnes de Candrabhānu à Ceylan nous renseignent indirectement sur la situation de Çrīvijaya à cette époque. Cœdès, BKI., *loc. cit.*, p. 468.

(2) Ferrand, *Śrī Vijaya*, p. 69.

(3) BKI., p. 471.

disciples was brought to Suvarṇabhūmi from Java by a board of four high officials acting at the command of Mahārājādhirāja Śrī Kṛtanagara Vikrama dharmottuṅgadeva (1). This gift was the cause of great rejoicing among all the subjects in the land of Malāyu, Brahmins, Kṣatriyas, Vaiśyas and Śūdras, and above all, Mahārāja Śrīmat Tribhuvanarāja Mauḷivarmadeva. The statue was erected at Dharmāśraya.

This inscription is important in several ways. It clearly establishes the vassalage of Sumatra to Java; the respective titles of the two kings mentioned in it leave no room for any doubt on this point. It shows Malāyu not as a city on the East coast of Sumatra, but as an extensive kingdom reaching far into the interior of the island; we cannot say if the name is meant to apply to the whole island, though this is not improbable. The name of the Sumatran ruler, as already indicated in our discussion of the Grahi Buddha inscription, seems to suggest that he was descended of the Śailendra rulers of Śrī Vijaya.

There is little doubt that we have here the real end of Śrī Vijaya as an independent power. Much must remain unexplained, for we have, as usual, no evidence from the side of Śrī Vijaya, and the Javanese works *Nāgarakṛtāgama* and *Pararaton* (2) are very sparing of detail. The *Pararaton* gives Śaka 1197 (A. D. 1275) as the date of the Javanese expedition against Malāyu; it says nothing of its course or immediate results, but records that in 1293 the Javanese troops returned with two princesses of the conquered country. One of them Dara Petak became a queen of Raden Vijaya i.e., Śrī Kṛtarājasa who had come to power in Java after the fall of Kṛtanagara in 1292; the other Dara Jiṅga espoused a *deva* and became the mother of a king of Malāyu. The *Nāgarakṛtāgama* states that the lands subject to Kṛtanagara comprised Pahang, Malāyu, Gurun and Bakulapura, adding that it is needless to state that Sunda and Madhura also paid homage to him (3). Now this list which marks the extraordinary success of Kṛtanagara's aggressive foreign policy marks also the end of the power and independence of Śrī Vijaya. It is worth our while to study this list of subject states a little closely. As Krom has observed, the subordination of Sunda to Kṛtanagara was a matter of course to Prapañca, the author of *Nāgarakṛtāgama*, who naturally thought that the king would not embark on distant campaigns of conquest without mastering his own country; but to us, with the knowledge that Chau Ju-kua counted the Sunda land among the dependencies of San-fo-ts'i in 1225, this statement has a special significance as implying a further stage in the dissolution of the empire of Śrī Vijaya. The name Pahang was applied later to all Javanese possessions in the Malay peninsula. We shall have to accept it in a similar sense in this context as well; it

(1) Krom, H.J.G., pp. 335-6.
(2) Cited by Ferrand, *Śrī Vijaya*, pp. 226 ff.
(3) Krom, H.J.G., pp. 337-8.

seems possible, though we can hardly demonstrate it, that even Kaḍāram might have changed hands as a result of Kṛtanagara's policy. With Gurun (East) and Bakulapura (Tañjuṅpura, Borneo) we have not much concern. But Malāyu which in later times signified the whole of Sumatra cannot be understood in that sense here.

It is curious that Śrī Vijaya (San-fo-ts'i) is not heard of at all in this period. Neither the Javanese accounts of the reign of Kṛtanagara and the succeeding years, nor the Chinese annals have anything to say. There is mention, however, of an embassy to China from Malāyu in 1281 led by two Muslims, Sulayman and Shamuddin, evidently merchants engaged in the trade between Sumatra and China (1). In 1286 an embassy from Samudra, a north Sumatran state, went to China (2). And when Marco Polo visited the Archipelago in 1292 A. D., he found a number of small states in N. Sumatra, some having already embraced Islam (Samudra perhaps among them too, as an inscription records the death of a Muslim ruler of that state in 1297), but in the rest of the island he found Malāyu holding the chief place, Śrī Vijaya not being mentioned by him even by name (3).

All these data seem to point to one conclusion viz., that the eclipse of Śrī Vijaya, the break up of its empire involving the loss of Sunda, Kaḍāram and some other lands, and the shifting of the chief seat of political and commercial power from Palembang to Malāyu (4) constitute one connected series of events and that they are all closely related to the successful foreign policy of Kṛtanagara (5). And the long campaign of Javanese troops in Sumatra (1275-92) had much to do with all this.

---

(1) Krom, H.J.G., p. 336 citing Pelliot, D.I., p. 326.

(2) Krom, p. 337 and TP., 15 (1914), p. 441.

(3) He says he did not visit two states (unnamed); but as he was travelling by the straits, and as these states were 'at the other side of the island' (Yule and Cordier, II. p. 300), Śrī Vijaya could not have been among them.

(4) Pelliot, TP., XXX (1933), pp. 376-7.

(5) Krom is inclined to place a heavy discount of Prapañca's account of Kṛtanagara's foreign possessions. He thinks that the poet has exaggerated the achievements of Kṛtanagara, possibly with a view to provide a precedent for the imperialist policy pursued by Java in his own time (H.J.G., p. 338). He also suggests two possibilities: *First* that Malāyu (Jambi) as a vassal state of Java became the centre from which Javanese arms spread over the whole of Sumatra in due course (H.J.G., p. 336); and *second* that the family of Maulivarmadevas might have migrated from Grahi to Sumatra (Malāyu), in the course of the century following 1183, the date of the Grahi inscription (G.N.I., I, p. 228). The second suggestion is made only in passing as an argument against Cœdès' later views on this record. I am inclined to allow Kṛtanagara's campaigns and policy a larger part in bringing about the collapse of Śrī Vijaya. And I also think that the names of the king of the Grahi record and of the later Malāyu inscriptions e.g. Sungai Lansat record of Tribhuvanarāja Maulivarmadeva (note that Mauli reminds us of Cūḍāmani), connect them with the Śailendravaṁśa. But I recognise that where arguments have to be based on such scanty data, there must be room for considerable difference of opinion.

About the same time the southward advance of the Siamese kingdom of Sukhodaya, attested by Mon chronicles and the large Sukhodaya inscription dated 1292 of the celebrated ruler Rāma K'āmheng, deprived Śrī Vijaya of its northern possessions in the Malay peninsula; Ligor or Nagara Śrī Dharmarāja and the adjoining coastal district where Candrabhānu was ruling in 1230 and for some years thereafter, whether as vassal of Śrī Vijaya or independently, had definitely become part of the Siamese kingdom by the date of the inscription (1).

Neither the internal revolution in Java which ended in the fall of Kṛtanagara, nor the Chinese (Mongol) invasion which followed soon after and achieved results contrary to its original aims and assisted in the establishment of the new empire of Majapahit (2), made any difference to the imperialism of Java, and the aggressive policy of mastering the entire archipelago and as much of the Malay peninsula as possible on which Java had been launched by Kṛtanagara continued uninterrupted by these occurrences. From the standpoint of Śrī Vijaya history, the reign of Kṛtarajasa Jayavardhana (1293-1309) of Majapahit and his successors is just a continuation of that Kṛtanagara (1268-92), the last ruler of Singhasāri. And the submission offered by Malāyu and the smaller states of Sumatra in 1293 to Kublai Khan's commanders on the occasion of their expedition against Java (3) was certainly of no protective value in the long run against the increasing might of Java.

Both Malāyu and Śrī Vijaya (San-fo-ts'i) continued their separate existence in some form after the return of the Javanese expedition in 1293; Malāyu was doubtless the more important state now and taking the place once occupied by Śrī Vijaya as the leading state of Sumatra. The Chinese emperor is said to have warned Siam in 1295 to refrain from engaging in hostilities against Malāyu any more as they had been doing for many years by then; this has reference perhaps to the possessions that this state might have taken over from Śrī Vijaya in the Malay peninsula; but we have no details enabling us to elucidate the exact meaning of the imperial order to Siam (4). Embassies were sent from Malāyu to China in 1299 and 1301 (5).

In the first quarter of the fourteenth century we have a number of celebrated Arab writers such as Rashiduddin 1310, Ḍimāṣki 1325, and Abulfida d. 1331 dealing with the Archipelago among other things in their works, but they contain no direct or clear evidence on Śrī Vijaya, which is clear proof that Śrī Vijaya was already played out as an important emporium of international

(1) Ferrand, p. 230; Krom, H.J.G., p. 337.
(2) For details see Krom, H.J.G. and Majumdar, *Suvarṇadvipa*, pp. 292-338.
(3) Ferrand, p. 231.
(4) Cf. Ferrand, pp. 231-2; H.J.G., pp. 364-5.
(5) Ferrand, *ibid.*

trade. Javanese embassies to China are mentioned in the years 1325-8 together with the name of King Jayanagara (1309-28) (1).

In 1349 we have the account of Wang Ta-yuan who in his *Tao i chi lio* (2) (Description of the Barbarians of the Isles) makes a distinction between San-fo-ts'i and Kieou-kiang giving separate accounts of the two places, states that each of them had a sovereign of its own, and says nothing of the Mahārāja, thus confirming the impression gained from other authorities of the disappearance of Śrī Vijaya as a great power and large emporium.

In 1365, the author of the *Nāgarakṛtāgama*, Prapañca, counts Sumatra among the dependencies of the empire of Majapahit, and places Jambi and Palembang at the head of the detailed list he gives of the various states on that island (3). This dependence, however, was not inconsistent with a separate existence and some measure of independent action for these states; in fact it meant perhaps little more than a vague acknowledgement of the supremacy of the suzerain signified by a periodical tribute. And there was China above all the 'barbarians' of the southern sea, claiming the right to 'protect' them from their internecine quarrels. In the history of the Ming Dynasty (1368-1643) we read of San-fo-ts'i : « In the year 1370 the emperor and in the next year the king, who was called Mahārāja Prabhu, sent envoys with a letter written on a golden leaf, and bringing a tribute of black bears, cassowaries, peacocks, parrots of various colours, different kinds of perfumes, *pi-* cloth, blankets of woollen cloth, and many other articles ». The envoys were given suitable presents and a vessel with merchandize belonging to them was admitted into Ch'uan-chou by imperial order without payment of any duties (4).

From the same source, the Ming annals, we learn that there were three kings in San-fo-ts'i in the years 1373-75 all of whom sent envoys to China. In 1376 one of them was succeeded by his son Ma-la-cha (Mahārāja) Wu-li who sent an embassy with presents to China the very next year. « The envoys said that the son dared not ascend the throne on his own authority, and therefore asked the permission of the Imperial court. The emperor praised his sense of duty and ordered envoys to bring him a seal and a commission as king of San-fo-ts'i. »

It is clear that Wu-li sought the support of China against Java, but obviously China was either unable to help or unwilling to entangle herself too much in the affairs of distant lands or undertake hostilities against the empire of Majapahit which had shown its mettle against Chinese troops at its very birth. At any rate the Ming annals add : ' At that time San-fo-ts'i had already been conquered by Java, and the king of this country, hearing that the emperor had

(1) H. J. G., p. 380.
(2) TP., XVI, 134-40. Ferrand, pp. 30-2. Ante p. 274.
(3) Ferrand, p. 183.
(4) *Notes*, pp. 192-3.

appointed a king over San-fo-ts'i, became very angry and sent men who waylaid and killed the imperial envoys. The emperor did not think it right to punish him on this account. After this occurrence San-fo-ts'i became gradually poorer, and no tribute was brought from this country any more ' (1). The Chinese emperor's reaction to Javanese conduct against his envoys to San-fo-ts'i is reported with a slight difference elsewhere in the same annals in the following terms (2) : « In the year 1379 the king Pa-ta-na-pa-na-bu (Bhaṭāra Prabhu by which title the Javanese king was known) sent envoys with tribute, and so he did in the following year. Sometime before imperial envoys had been sent to carry a seal to the king of San-fo-ts'i, and those of Java deluded and killed them ; the emperor was highly incensed and detained their envoys more than a month, with the intention to punish them, but ultimately they were sent back with a letter to their king, in which he was reproved for what he had done ».

What is called the Javanese conquest of San-fo-ts'i *c.* 1378 in the Chinese annals was to all intents and purposes a determined effort on the part of the empire of Majapahit to suppress all signs of independence or revolt on the part of its dependencies, to control their foreign relations more closely than before and to shut out the influence of China. And Java succeeded very well in this enterprise as the Chinese authorities themselves admit.

It should be noted in passing that several inscriptions from Sumatra attest the rule over a fairly extensive kingdom in Central Sumatra by a certain Ādityavarman for a period of nearly thirty years (1347-1375 A. D.) (3). He claims descent from the family of Rājapatnī and belongs to Kuliśadharavaṁśa ; and it seems possible that he was in some way related to one of the two princesses carried away from Sumatra by the Javanese army in 1292 ; it is even probable that he or rather his father, Advayavarman was the Śrī Marmadeva of the Pararaton, the king of Malāyu and son of Dara Jinga by Deva. His full name and titles read : Mahārājādhirāja Ādityavarman Pratāpaparākrama Rājēndramau-ḷimaṇivarmadeva. In his inscriptions he calls himself Mahārājādhirāja and Kanakamedinīndra, Lord of the Golden land, i. e. Sumatra. His foundations show him to have been a staunch Tantrik Buddhist. His rule had no doubt made it difficult for Java to bring Sumatra under strict control, and it seems probable that his death was taken advantage of by the rulers of Majapahit to strengthen their position in Sumatra by military and diplomatic operations of which we have a slight record in the Ming annals cited above.

As late as 1397, San-fo-ts'i is said in the Ming annals to have been in a position to defy Java and China alike in some matters : ' If we send messengers to Java now ', the emperor said, ' it is to be feared that San-fo-ts'i will stop

(1) *Notes*, pp. 193-4.
(2) *Ib.*, pp. 161-2.
(3) Majumdar, *Suvarṇadvīpa*, I, pp. 314-8 for details.

them on their way'. So a message was sent to Java through Siam to bring San-fo-ts'i 'to change its evil ways' (1).

What immediately follows in the annals is, however, a different story, and perhaps much nearer the true state of affairs. « At that time Java had completely conquered San-fo-ts'i and changed its name to Ku-kang. When San-fo-ts'i went down the whole country was disturbed, and the Javanese could not keep all the land; for this reason the Chinese, who were established there, stood up for themselves, and a man from Nan-hai (Namhoi) in Canton, called Liang Tan-ming, who had lived there a long time and roamed over the sea, followed by several thousand men from Fukien and Canton, was taken by them as their chief. He reigned as master of a part of the country. »

It is needless to follow the fortunes of these Chinese pirates, their relations with Cheng Ho or the account of the country given by Ma Huan, a Chinese Muslim who accompanied Cheng Ho on some of his celebrated voyages to the island, to India and further afield. These things do not belong to the history of Śrī Vijaya. The epitaph of Śrī Vijaya is written in the following words repeated more than once in the late annals of China: 'San-fo-ts'i was formerly known as a rich place, but since it was conquered by Java, the capital has been deserted, and few traders go there now'.

X. Notes on Śrī Vijaya Art

Sumatra has always been a wild country, and even the name of Śrī Vijaya was not correctly known before 1918. With the revival of interest in the newly discovered history of Śrī Vijaya, the last twenty years have been marked by efforts to supplement knowledge derived from foreign sources, literary and epigraphical by archæological work on the island itself. This has been rewarded with good results, and the discoveries of Westenenk and Perquin, Bosch and Schnitger have brought important and striking additions to our all too fragmentary knowledge of Śrī Vijaya, its history and art. But the time for a connected account of the artistic side of the history of Śrī Vijaya is not yet come, and in the following paragraphs I shall seek to draw attention to some landmarks in this history and give a tentative account of the influences which played upon it. I shall give my attention to sculpture in stone and bronze, and refer the reader to the works mentioned in the bibliography, particularly Schnitger's *Archæology of Hindoo Sumatra* for a detailed account of the buildings which are by no means impressive by the side of the celebrated monuments of Java. As Heine-Geldern has aptly remarked: « The marked prevalence of brick buildings as compared with stone architecture, as well as the prominent part of the *stūpa*, are characteristic traits distinguishing Hindu-Sumatrean from Hindu-Javanese art ».

(1) *Notes*, pp. 194-5.

The oldest and in some ways the most interesting monument is the large granite Buddha of Bukit Sĕguntang. The image had been shattered into many fragments, and from these fragments, the shape of the original figure was skilfully reconstructed by Mr. P. J. Perquin of the Archæological Survey of Netherlands-India in 1928, when it was still headless. Two of the earliest inscriptions of Śrī Vijaya studied earlier in this paper and engraved in distinctly South Indian characters were also found in the neighbourhood, besides several short votive inscriptions (on loose stones) in the same characters recovered by Schnitger in 1935. In the same year Schnitger identified one of the Buddha heads in the Batavia museum (discovered in 1914) as belonging to the Bukit Sĕguntang image, and the image in an almost complete form stands now in the Palembang museum, measuring together with its pedestal about 3.6 metres in height. A casual look might suggest that it was an image from Gandhāra; but a little study shows that it is not directly Gandhāran, but belongs to the class of images doubtless inspired by Gandhāran art in some way, but considerably modified to suit Indian requirements, in fact what may be called the Indianised version of the Buddha image, such as came into use in several parts of India, particularly Mathurā and Amarāvatī. Bachhofer thinks that the style of the image with the *sanghāṭi* reaching up to the neck and covering both shoulders, takes the image to a high antiquity, say 2nd century A. D. when the Amarāvatī artists had not yet begun to bare the right shoulder and gather up the hem of the garment on the extended left forearm. In fact he thinks that the image must have been made in Amarāvatī and says (1): 'The export of Buddhist sculpture from Vengi overseas to the East must have started as early as the 2nd century A. D., for the small bronze Buddha of P'ong Tuk and the enormous stone Buddha of Sĕguntang belong to a phase in the development of South Indian sculpture which ended about 150 A. D.'. While it is quite probable that small metal images, like the one mentioned by Bachhofer and another found in Celebes some years ago, were transported from India, it may perhaps be better to assume an export of workmen rather than of their work in the case of large stone statues like the Sĕguntang Buddha. With characteristic caution Krom has well said: 'In mentioning Amarāvatī, we wish to be understood that it is not so much the particular locality of that name which is referred to as the whole phase of Indo-Buddhist art usually indicated by that appellation. The palæographic evidence of the inscriptions, too, to which reference has been made, should not be lost sight of '(2). Schnitger says: 'Since there is no granite in Palembang, the image must have been made somewhere else, probably in Banka because there are great granite rocks in that island...... made in the 5th or 6th century' (3). If the image was made as late as that, it would be a case of extreme conservatism in artistic tradition lingering in Sumatra

(1) JGIS., II (1935), p. 126.

(2) ABIA., 1931, p. 32.

(3) *Archæology of Hindoo Sumatra*, p. 3 and pl. 1.

for many centuries after the corresponding forms disappeared in India; but everything in the history of Hindu overseas colonies points to more or less parallel developments with Indian conditions. Bachhofer's date on the other hand carries the statue back to about five centuries before the date of the earliest record mentioning Śrī Vijaya in 683 A. D.; this is perhaps not impossible, but if correct, it gives a measure of the still extremely fragmentary character of our knowledge of the early history of these lands.

Thus we see from the statuary and inscriptions that the earliest art of Sumatra is more or less purely and directly South Indian in its characteristics. The torso of a stone figure found in Kota Kapur has led Dr. Stutterheim (*Indian Art and Letters*, Vol. XI, N. S., pp. 105-9) to somewhat subtle deductions regarding the site of Śrī Vijaya and the nature of Śrī Vijaya art and its affiliations. He thinks it is a fragment of a four-armed Viṣṇu figure, the product of an art which 'certainly was neither Javanese nor Cambodian — in short, of Śrī Vijaya in the seventh century'. This view, if correct, would show that other influences were at work in Śrī Vijaya, besides South Indian; and we have other indications of this too as will be seen below. If Stutterheim's surmise that our figure belonged to the military camp of the invaders of Śrī Vijaya is accepted, even that would only support Moens' hypothesis of the transfer of Śrī Vijaya from the E. coast of the Malay peninsula to Palembang or its neighbourhood, rather than help to localize the kingdom of Śrī Vijaya in the Malay peninsula.

A little bronze Buddha head which is distinguished by a twisted fillet decorated with roses which surrounds it is a very pretty piece; the fillet, apparently meant, as Krom says, for a garland of honour, is very effective in association with the traditional curly locks of the Buddha. The height of the head is 14 cm. (1) and it shows decidedly South Indian features; still, as Heine-Geldern has observed, « Considered stylistically and iconographically it is quite unique, thus bearing witness to the existence of an indigenous Sumatrean style, besides the styles of South India and Javanese origin ».

Another interesting find from Bukit Sĕguntang is furnished by 'a fragmentary stone statuette, consisting of the lower half of the body, without the feet, and part of the upper half, provided with a broad scarf-like band which must have passed over the left shoulder. The lower part of the body is dressed in a smooth garment, fastened round the waist by means of a flat girdle which is tied in front, a loop and the two ends hanging down together with a small part of the dress' (Krom). Schnitger says that he has found for certain by local research that a fine Bodhisattva head discovered in 1930, which he describes as a good example of Gupta-art, must have belonged to this torso (2). But to judge from

(1) Schnitger, *op. cit.*, p. 3.

(2) *Palembang*, p. 6. At p. 3 (no. 4) of his *Archæology* Schnitger takes this for granted and describes the head and torso together as 'fragments of a Bodhisattva image'.

the photographs one may entertain grave doubts of this; and what is surprising, this head is said to be 30 c. m. in O. V. 1930, while Schnitger says it measures 15 from chin to root of the hair (lengte van kin tot haarwortel 15). I think it best to leave this head out of consideration in the discussion of the torso. In the effective simplicity of its style, this statuette resembles a large stone statue of Avalokiteśvara, also found in the Palembang division but higher up the Musi river. To quote Krom again: 'Notwithstanding some minor points of difference, such as the girdle being of lesser width, the presence of a tiger-skin, etc., it is obvious that both images, with regard to their style and workmanship, represent one and the same conception' (1). Yet another statue, an eight-armed Avalokiteśvara in bronze, dredged up in a tin mine at Bidor (Malaya) and now in the Perak museum, also belongs quite decidedly to the same class. Krom who had only the two stone images in view recognises the differences in style between them and the earliest images of Java, but remarks that 'as a whole the Avalokiteśvara statue does not seem to be so far removed from Javanese art as the Buddha image or the bronze Buddha head discussed above'. This is perfectly true, but not very helpful in tracing the affinities of this group of images; and Krom's conclusion that they 'must be of a later date than the other two pieces from Palembang' can be supported on quite other grounds than the relatively less un-Javanese character of the statues. I think there is much force in Ghosh's view (2) that 'in the details of iconography, dress and embellishment as well as in the general plastic feeling they definitely recall South Indian types'. The massive, simple and smooth gracefulness of the stone Avalokiteśvara clearly recalls the similar features often noticed in the royal portrait statues of the Pallava monarchs of the Siṃhaviṣṇu line; and they belong to the seventh and eighth centuries. The eight-armed bronze Avalokiteśvara, also unmistakably South Indian in appearance, is more embellished and may well be a century or so later.

So far then as the few specimens now available of the earliest phase of Śrī Vijaya art enable us to form a judgement, this art was distinctly South Indian in its origin and retained its original features for some time after its transplantation. We do not possess the evidence necessary to trace the subsequent history of this art; but we may note that as we have seen in our study of the history of Śrī Vijaya, live contacts were maintained with South India in many ways throughout the centuries, and it should be no surprise if we come across typically South Indian forms in the later phases of the art of Śrī Vijaya. A bronze statuette found in 1930 by Dr. Bosch in a *biaro* (*vihāra*) in Padang Lawas, Tapanoeli, furnishes a notable example of the results of such contacts. This statuette which is 19.5 cm. high is a very interesting portrait of a woman in typical South Indian style (3).

---

(1) ABIA., 1931, p. 33.
(2) JGIS., I (1934), p. 33.
(3) See *A South Indian Portrait Bronze from Sumatra*, JGIS., III (1936), pp. 104-7.

This and a stone *bodhisattva* seated in the *lalitāsana* pose raise the question of the extent of South Indian influence in Padang Lawas, its *biaros* and sculptures, and Bosch has suggested the possibility of South Indian colonists present in Paṇṇai in the eleventh and twelfth centuries in sufficiently strong numbers for them to influence the art and architecture of the land watered by the upper part of the Paṇṇai river (1). The use of the *grantha* alphabet in a fourteenth century inscription of Ādityavarman shows that South Indians must have maintained themselves in some numbers continuously in Sumatra (2).

With the coming of the Śailendras from Java to Śrī Vijaya, the way was opened for the advent of definitely Javanese cultural influences, themselves already subject to influences from north-eastern India (Nālandā and Pāla art). Three bronze images (Pl. VII) of Maitreya, Avalokiteśvara and Buddha, found in the Komering river near Palembang in 1929, 'which might easily be taken for Javanese bronzes' are among the earliest specimens of this 'Śailendra art' in Sumatra. Two Śaivite shrines, traceable only in their ruins and fragments of stone statuary and ornamental pieces of a typically Central Javanese character from Si Mangambat and from the banks of the Lematang river, are also unmistakably of this period and school. The striking contrast between the extent and variety of the monuments in Central Java belonging to this school and extreme paucity of the relics of this art in Sumatra has often been commented on.

The later phases of Sumatran art were definitely marked by the dominance of Javanese forms, modified by local influences or those of an exotic character like the fresh streams of South Indian influences noticed above. Only three sculptures of outstanding importance belonging to this phase need be noticed here before this necessarily brief and sketchy notice of Śrī Vijaya art is brought to an end.

A bronze group of a standing Avalokiteśvara between two seated Tārās (one of them has disappeared) comes from Gunung Tua in Tapanoeli, and bears an inscription on its pedestal saying that this image of *bhaṭāra* Lokanātha was made by the master smith Sūrya in Śaka 946 (1024 A. D.). A Malay word form (*barbwat*) guarantees the Sumatran origin of the image, now in the Batavia museum; otherwise one might easily take it to be a piece from Central Java. The name of Sūrya, the artist, is one of the very few such names known so far from Indonesia (3). We have already noted the evidence of a Nepalese manuscript on the world famous Lokanātha of Śrī Vijayapura of about the same period.

Then we have the Amoghapāśa group brought from Java in 1286 set up in Dharmāśraya under orders from Kṛtanagara to the gratification of the whole population of Malāyu as well as its king Tribhuvanarāja Mauḷivarman. This information is supplied by the inscribed pedestal on which the statue must have

(1) OV., 1930, pp. 145-8.
(2) H. J. G., p. 414.
(3) Krom, H. J. G., p. 247; Schnitger, *Archæology*, p. 32.

stood originally and which was discovered by Westenenk near Suṅgai Laṅsat on the left bank of the Batang Hari river. Another inscription engraved on the back of the Amoghapāśa group itself is dated 1347 A. D., and it records the removal of the statue to Rambhan where it still continues to be and its reconsecration under the orders of Ādityavarman. The statue is described by Schnitger as follows (1): « The Amoghapāśa itself (1.63 m. high) is a beautiful product of the Singhasāri art of East Java. The head is surrounded by a halo, to the left and right sun and moon are pictured. On the shoulders appear Makara heads with a round eye. Originally the god was eight-armed. At his left side stand Hayagrīva and Bhṛkuṭī, on his right Sudhanakumāra and Śyāmatārā. Eight images of Buddhas and Tārās sit on lotus cushions. At the foot of the main image are a few lines of worn script. Underneath, on a vertical border, appear the so called seven jewels (*saptaratnāni*): horse, hurling-disc, queen, jewel, minister, general and elephant ». The figures are believed to be portraits of Viṣṇuvardhana (Kṛtanagara's father) and his family.

Besides the political significance attaching to the inscription on the back of the Amoghapāśa image to which attention has been drawn already, the record is of considerable interest for the history of religious belief and practice in fourteenth century Sumatra. The language of the inscription is a grotesque and corrupt form of Sanskrit, and though the metres employed are complex and fairly regular, the meaning of much of the inscription is obscure, and there is no lack of cabalistic expressions. The king bears the epithet *apara-mahāyāna-yoga-vijñāna vinoda*, and is considered an incarnation of Amoghapāśa. Amoghapāśa is himself called Amoghapāśeśaḥ, and Mataṅginīśa, and thus his *śakti* seems to be called Mataṅginī. His temple is a Jinālaya in the midst of a Vajraprākāra. One of the more easily followed verses of the inscription may perhaps be cited :

bajraprākāramaddhyasthā pratimāyam jinālayah
śrimānn Amoghapāśeśaḥ hariḥ udayasundaraḥ.

The transfer of the image from its original place to Rambhān was then connected with an important development in the sphere of religion by which the Buddhism of Malāyu assimilated the most striking features of Śaivite Tantrism. In fact the mixing up of Buddhism with Śaivism and of both with Tantric practices of various forms, is an important feature in the religious development of the Hindu colonies of the East. And in this development the reign of Ādityavarman seems to mark an epoch in the history of Sumatra.

A large statue of Bhairava was discovered in 1906 to the west of Suṅgai Laṅsat. Schnitger's description of this statue may be rendered thus (2) : « On a pedestal of eight skulls, there is a slab, a double lotus cushion (*padmapīṭha*),

(1) *Op. cit.*. pp. 8-9.
(2) Batang Hari, p. 9.

bearing a lying figure with legs folded under the body. On this stands a short, thickset figure with a knife and a skull in the hands; snakes surround the ankles and wrists, and form arm-bands and ear-ornaments. The girdle is held by a clasp in the form of the head of a monster, and there hangs from its mouth a pearl garland with a bell at its bottom. From the left shoulder where a knot or loop is seen, a broad ribbon falls obliquely on the chest; another ornamental band is also seen in a similar position. Chest and legs are hirsute; there is also the moustache, and at the corners of the mouth are sculptured little projecting tusks. Slant-eyed *makaras* and flowers with hanging seed-garlands serve as ear-ornaments. In the tall coiffure sits the Buddha Akṣobhya. The statue is 4.41 m. high ». Heine-Geldern thinks that this sculpture, also belonging to the sphere of Singhasāri art, was probably brought from Java to Sumatra about the same time as the Amoghapāśa.

Schnitger and Stutterheim, however, agree in thinking that this is probably a portrait of king Ādityavarman who had himself initiated as a *bhairava* under the name of Kṣetrajña Viśeṣadharaṇi in 1375, a little before his death (1). And there are many other indications, like the dancing Heruka (2) from the chief temple of Biaro Bahal II in Tapanoeli, of the prevalence of what has been called *Kāla-cakra* Buddhism in Sumatra in this period.

---

(1) I think that Moens' interpretation of the Suravasa inscription is in the main correct, though, like Krom, I doubt if *suravāsavān*, (and even *hāśano*) can bear the interpretation suggested by him TBG., LXIV (1924), p. 577 and H.J.G., p. 414. The sentence *Ādityavarmanrpah Ksetrajñah racito viseṣadharaninâmnā suravāsavān*, seems to be sufficiently clear in itself — 'King Ādityavarma, ruler of Suravāsa, was made a Ksetrajña under the name of Viśesadharani'.

(2) OV., 1930, pl. 41.

Archaeological map of Indonesia.

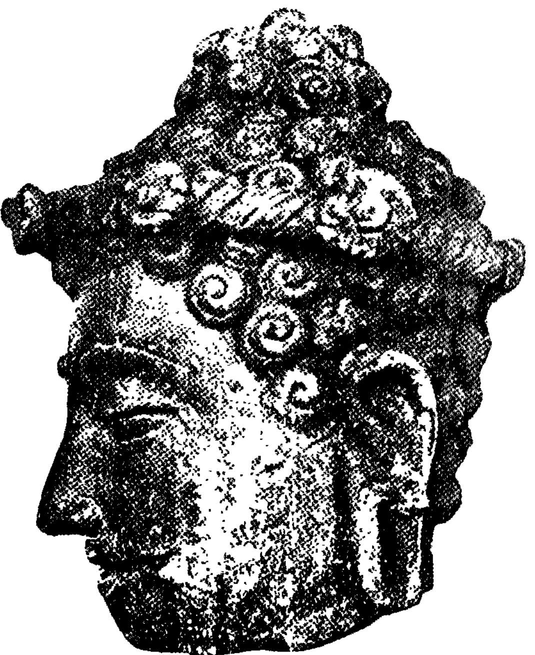
Pl. II.





Buddha of Bukit Seguntang.

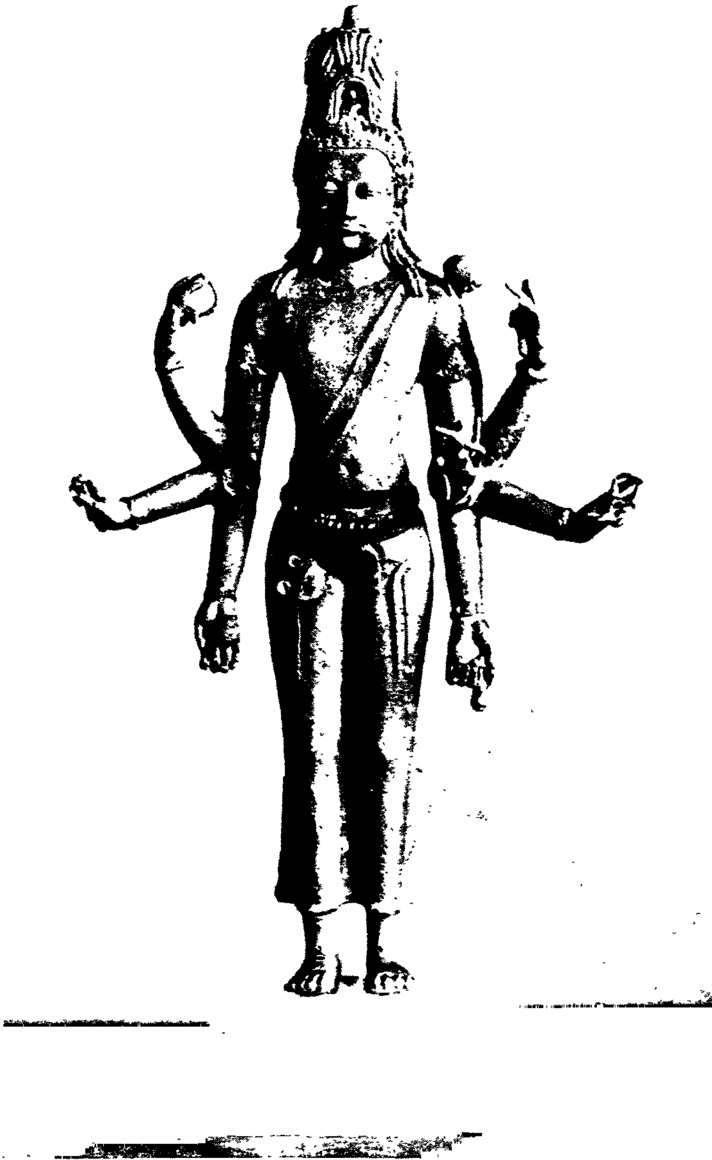




Bronze Buddha head with twisted fillet.



Stone statuette (torso) and statue of Avalokiteśvara.



Bronze Avalokiteśvara eight armed from Malaya.



Statuette of a woman, Padang Lawas.



Three bronze images.



Dated Avalokiteśvara group from Gunung Tua.



A

Bhairawa from Sungai Langsat.



B

Amoghapāśa group from Rambhān.

BIBLIOGRAPHY

BLAGDEN, C. O.: The Empire of the Mahārāja, King of the Mountains and Lord of the Isles. Journal, Straits Branch RAS., n° 81 (1920).

BOSCH: Een Oorkonde van het Groote Klooster te Nālandā. TBG., LXV (1925), pp. 509-88.

De inscriptie van Kĕloerak. TBG., LXVIII (1928), pp. 1-64.

Review of Stutterheim's A Javanese period in Sumatran history. TBG., LXIX (1929), pp. 135-56.

Verslag van een reis door Sumatra, Bijlage C (pp. 133-57), in OV. 1930.

CALLENFELS, P. V. van Stein: De veroveraar van Dharmmavangça's Kraton. OV. 1919. Bijlage R, pp. 156-63.

CHHABRA: Expansion of Indo-Aryan culture during Pallava Rule, as evidenced by inscriptions. J. P. A. S. B., I (1935), pp. 1-64.

CŒDÈS: Le Royaume de Çrīvijaya. BEFEO., XVIII (1918), no. 6.

A propos de la chute du Royaume de Çrīvijaya. BKI., 83 (1927), pp. 459-72.

Les inscriptions malaises de Çrīvijaya. BEFEO., XXX (1930), pp. 29-80.

C. R. of Le Concile de Rājagrha par J. Przyluski (1926-8), BEFEO., XXX (1930), pp. 453-56.

C. R. of Kern's Enkele aanteekeningen and Ferrand's Quatre textes, BEFEO., XXXIII (1933), pp. 1001-7.

On the Origin of the Śailendras of Indonesia. JGIS., I (1934), pp. 61-70.

A propos d'une nouvelle théorie sur le site de Śrīvijaya. Journal, Malayan Branch, RAS., XIV (1936), pt. III.

CŒDÈS and AUROUSSEAU: C. R. of Ferrand's L'empire sumatranais. BEFEO., XXIII (1923), pp. 468-78.

FERRAND: L'Empire sumatranais de Çrīvijaya. JA., 11e sér., t. 20 (1922), pp. 1-104, and 161-246.

Quatre textes épigraphiques malayo-sanskrits de Sumatra et de Bangka. JA., CCXXI (1932), pp. 271-326.

GERINI, G. E.: Researches on Ptolemy's Geography of Eastern Asia. London, 1909.

GHOSH, Devaprasad: The Early Art of Śrī Vijaya. JGIS., I (1934), pp. 31-38.

GORIS: De eenheid der Matarāmsche Dynastie. Feestbundel K. B. G., 1929, vol. I, pp.202 ff.

GROENEVELDT: Notes on the Malay Archipelago and Malacca, compiled from Chinese sources. Verh. Bat. Gen. Kunsten en Weten. Deel XXXIX, 1e stak. Batavia, 1880.

GUHLER, Ulrich: Buddhistische Plastik in Siam. OZNF., VIII (1932), pp. 239-48. A short sketch and some illustrations (nos. 13-16) of the 'Śrī Vijaya school'.

HEINE-GELDERN: The Archaeology and Art of Sumatra (pp. 322-27), in Sumatra, its history and people, by Edwin M. LOEB (1935).

HIRANANDA SHASTRI: The Nālandā copper-plate of Dēvapāladēva. Ep. Ind., XVII, n° 17 (1924).

I-TSING: Ta T'ang Si-yu k'ieou fa kao seng tchouan. Les Religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans les pays d'Occident, Mémoire composé à l'époque de la grande dynastie T'ang, tr. Ed. CHAVANNES, Paris, 1894.

A Record of the Buddhist religion as practised in India and the Malay Archipelago (A. D. 671-695), tr. by J. TAKAKUSU. Oxford, 1896.

KERN, R. A.: Enkele aanteekeningen op G. Cœdès' uitgave van de Maleische inschriften van Çrīwijaya. BKI., 88 (1931), pp. 508-13.

KROM: De Sumatraansche periode der Javaansche Geschiedenis. Leiden, 1919.

De Ondergang van Çrīwijaya. Med. Kon. Akad. van Wetenschappen. Afd. Lett. 62 (1926). Serie B, n° 5.

De Heiligdommen van Palembang. Med. Kon. Ned. Akad. Afd. Letter. Nieuwe Reeks, deel 1 (1938), n° 7.

Hindoe-Javaansche Geschiedenis, 2. 's-Gravenhage, 1931.

Het Hindoe Tijdperk, in Geschiedenis van Nederlandsch-Indie, vol. I (Amsterdam, 1938).

Antiquities of Palembang. Annual Bibl. of Indian Archaeology for 1931, pp. 29-33. Leyden, 1933.

LE MAY: Buddhist Art in Siam. Cambridge, 1938.

MAJUMDAR, R. C.: Suvarṇadvīpa, 2 vols. Calcutta, 1937-39.

Note on Śailendra kings mentioned in Leiden Plates. EI., XXII, pp. 281-4.

MOENS, J. L.: Çrīvijaya, Yāva en Katāha. TBG., LXXVII (1937), pp. 317-486.

MUS: Review of Stutterheim's Een belangrijke oorkonde and A Javanese period, and Bosch's De inscriptie van Kēloerak. BEFEO., XXVIII (1928), pp. 515-28.

NILAKANTA SASTRI, K. A.: A South Indian portrait bronze from Sumatra. JGIS., III (1936), pp. 104-7.

Siddhayātrā. JGIS., IV (1937), pp. 128-36.

Recent progress in Sumatran Archaeology. JOR., XI (1937), pp. 37-44.

The Ceylon expedition of Jatāvarman Vīra-Pāṇḍya.

Śrīvijaya, Candrabhānu and Vīra-Pāndya. TBG., LXXVII (1937), pp. 251-68.

PELLIOT: Les grands voyages maritimes chinois au début du XVe siècle. TP., XXX (1933), pp. 237-452.

PRZYLUSKI: Indian colonisation in Sumatra before the seventh century. JGIS., I (1934), pp. 92-101.

The Śailendravamsa. JGIS., II (1935), pp. 25-36.

RONKEL: A preliminary notice concerning two old Malay inscriptions in Palembang (Sumatra). Acta Orientalia, II (1924), pp. 12-21. Now superseded by Cœdes, Les inscriptions malaises de Çrīvijaya.

SCHNITGER, F. M.: Oudheidkundige vondsten in Palembang, and Bijlage A and B to same. Palembang, 1936.

Oudheidkundige vondsten in Palembang. Bijlage C. Leiden, 1936.

Oudheidkundige vondsten in Padang Lawas. Leiden, 1936.

Hindoe-Oudheden aan de Batang Hari. Leiden, 1936.

Bijlage A. Utrecht, 1936.

Het Grootste Hindoe-beeld van Sumatra. Tijdschrift van het Kon. Ned. Aard. Gen., 2 ser., deel LIV, 1937, Afl. 4. (pp. 570-75).

The Archaeology of Hindoo Sumatra. Leiden, 1937.

STUTTERHEIM, Dr. W. F.: Note on a newly found fragment of a four-armed figure from Kota Kapur (Bangka). Indian Art and Letters. vol. XI (N. S.), pp. 105-9.

STUTTERHEIM, Dr. W. F. : Een belangrijke oorkonde uit de Kĕdoe. TBG., LXVII (1927), pp. 172-215.

A Javanese period in Sumatran history. Surakarta, 1929.

De verhouding tusschen Çrīwijaya en Matarām in de 8e eeuw A. D. (Oudheidkundige Aanteekeningen, XVI). BKI., 86 (1930), pp. 567-71.

Verslag over de inscripties gevonden in Palembang, Bijlage A to Schnitger's Oudheidkundige vondsten in Palembang. Palembang, 1936.

SUBRAHMANYA AIYER, K. V. : The larger Leiden Plates (pp. 213-66). The Smaller Leiden Plates (pp. 267-81). EI., XXII.

VOGEL, J. Ph. : Het Koninkrijk Çrīvijaya. BKI., deel 75 (1919), pp. 626-37.

WALES, H. G. Q. : A newly-explored route of Ancient Indian Cultural Expansion. Indian Art and Letters, vol. IX (N. S.), pp. 1-31.

Archæological researches in Malaya. Ann. Bibl. Ind. Arch. for 1937, pp. 38-41. Leyden, 1939.

Pioneering in the unexplored field of Malayan Archæology. Illus. London News, June 24, 1939.

Archæological Researches on Ancient Indian Colonization in Malaya. Jour. Malay. RAS., 1940, Pt. 1.

ÉTUDES CAMBODGIENNES

par G. CŒDÈS

XXXIII. — LA DESTINATION FUNÉRAIRE DES GRANDS MONUMENTS KHMÈRS.

Durant ces dernières années, les travaux de la Conservation d'Aṅkor ont ramené au jour une quinzaine de cuves en pierre : une seule possède encore son couvercle, et toutes celles dont la partie inférieure est conservée présentent, sauf une, la caractéristique d'être percées d'un trou d'écoulement. Voici la liste des cuves connues actuellement :

PROVENANCE	DIMENSIONS extérieures Lo	La	H	intérieures Lo	La	H	OBSERVATIONS	NUMÉRO de l'inventaire du Dépôt archéologique
Bàyon (au bord Nord de la chaussée Est)	1,13	1,00	0,42	0,82	0,75	0,35	Pas de couvercle. Trou d'ecoulement sur une des grandes faces.	3.852
Práḥ Ṅôk (emmarchement de la chaussée Est)	0,87	0,52	0,44	0,64	0,31	0,32	Pas de couvercle. Trou d'ecoulement sur une des grandes faces.	3.854
Práḥ Ṅôk (emmarchement de la chaussée Est)	0,64	0,64	0,34	0,47	0,47	0,25	Pas de couvercle. Trou d'écoulement sur une des grandes faces.	3.855
Phimãnàkàs (au pied de l'escalier Sud)	1,17	1,00	0,53	0,90	0,75	0,32	Pas de couvercle. Riche décor identique à celui qui orne les piédestaux des lions d'échiffre de la pyramide. Trou d'écoulement obstrué par un morceau de fer enrobé dans du mortier (Pl. XI, 2).	3.858
Phimãnàkàs (au pied de l'escalier Sud)	1,45	0,80	0,40	1,22	0,56	0,26	Pas de couvercle, ni de trou d'écoulement.	3.859

PROVENANCE	DIMENSIONS extérieures			DIMENSIONS intérieures			OBSERVATIONS	NUMÉRO de l'inventaire du Dépôt archéologique
	Lo	La	H	Lo	La	H		
Tép Praṇam (coin Sud-Ouest de la Terrasse)	1.55	0.83	0,75	1,16	0,49	0,54	Pas de couvercle. Plinthe et bandeau supérieur sont décores de motifs de rosaces en faible relief (style Bayon). Trou d'écoulement sur une des grandes faces (Pl. XI, 3).	3.846
Tép Praṇam (coin Nord-Ouest de la Terrasse)	1.56	0,84	?	1,26	0.55	?	Plinthe et bandeau supérieur décorés comme la précedente. Le couvercle et la partie inférieure manquent.	3.847
Pràsàt 64, secteur Sud-Est d'Ankor Thom	0,69	0.41	0,29	0.55	0,28	0.23	Pas de couvercle. Trou d'ecoulement sur une des grandes faces.	3.707
Práḥ Khăn (au Sud du bâtiment Q)	1,05	0.55	?	0,78	0,34	?	La partie supérieure manque. Soubassement mouluré. Trou d'écoulement décoré, à l'extérieur, d'une tête de Râhu ou de Kīrtimukha sur une des grandes faces.	3.856
Tà Prohm (au Sud du gopura II O. a l'interieur de l'enceinte III)	1,28	0.52	?	1.10	0.37	?	Le couvercle et la partie inferieure manquent.	3.848
Tà Prohm (terrasse devant le gopura III Est)	0,79	0,47	0,40	0.63	0,29	0,25	Pas de couvercle. Deux faces en équerre planes, les deux autres moulurées. Pas de trou d'écoulement.	3.849

PROVENANCE	DIMENSIONS extérieures Lo	La	H	intérieures Lo	La	H	OBSERVATIONS	NUMÉRO de l'inventaire du Dépôt archéologique
Bantãy Saṃrè (au pied des marches de l'entrée secondaire S du gopura I E.)	0,97	0,60	0,50	0,78	0,39	0,39	Cuve complète avec couvercle percé d'un trou au centre. Trou d'écoulement décoré, à l'extérieur, d'une tête de Rãhu ou de Kīrtimukha sur une des grandes faces (Pl. X).	3.638
Phnoṃ Bå-khèṅ (fouille du sanctuaire central)	1,40	0,80	0,72	1,08	0,48	0,52	Pas de couvercle. Trou d'écoulement sur une des petites faces (Pl. XI, 1).	3.845
Aṅkor Vãt (tour centrale)	1,40	0,87	?	1,03	0,50	?	La partie supérieure manque. Trou d'écoulement sur un des grands côtés. Petites alvéoles à dépôt sacré dans le fond.	3.850
Aṅkor Våt (angle Sud-Ouest de la terrasse entourant la galerie des bas-reliefs)	1,43	0,67	?	1,11	0,34	?	La partie supérieure manque. Deux trous d'écoulement a la base d'une des grandes faces.	3.851
Våt Daṃnåk à Siem Råp	1,52	0,86	0,74	1,205	0.555	0.54	Pas de couvercle. Trou d'écoulement sur une des petites faces (Pl. XI, 4).	

Toutes ces cuves ont été trouvées vides et aucune n'a été à proprement parler découverte in situ, car même celles du Phnoṃ Båkhèṅ et d'Aṅkor Våt, qui ont été exhumées lors des fouilles à l'intérieur des sanctuaires centraux des deux monuments, avaient été déjà déplacées et détériorées par les chercheurs de trésors.

De la liste ci-dessus (1), il faut d'abord éliminer la cuve trouvée sur la terrasse précédant le gopura III Est de Tà Prohm (n° 3.849). L'appareillage de deux de ses faces en équerre, et l'absence de trou d'écoulement en font un objet entièrement distinct des autres. Ceux-ci, à l'exception de la cuve du Phimãnàkàs (3.859), présentent tous un trou d'écoulement lorsque la partie inférieure est conservée. Quant au couvercle, qui n'a été trouvé que pour la cuve de Bantãy Saṃrè, son existence peut être inférée au moins dans un cas, celui de la cuve du Pràsàt 64 d'Aṅkor Thoṃ (n° 3.707), dont le bord supérieur présente une feuillure très nette : cette particularité se retrouverait sans doute sur la plupart des autres cuves si celles-ci n'avaient pas leur bord supérieur généralement usé par l'aiguisage des couteaux.

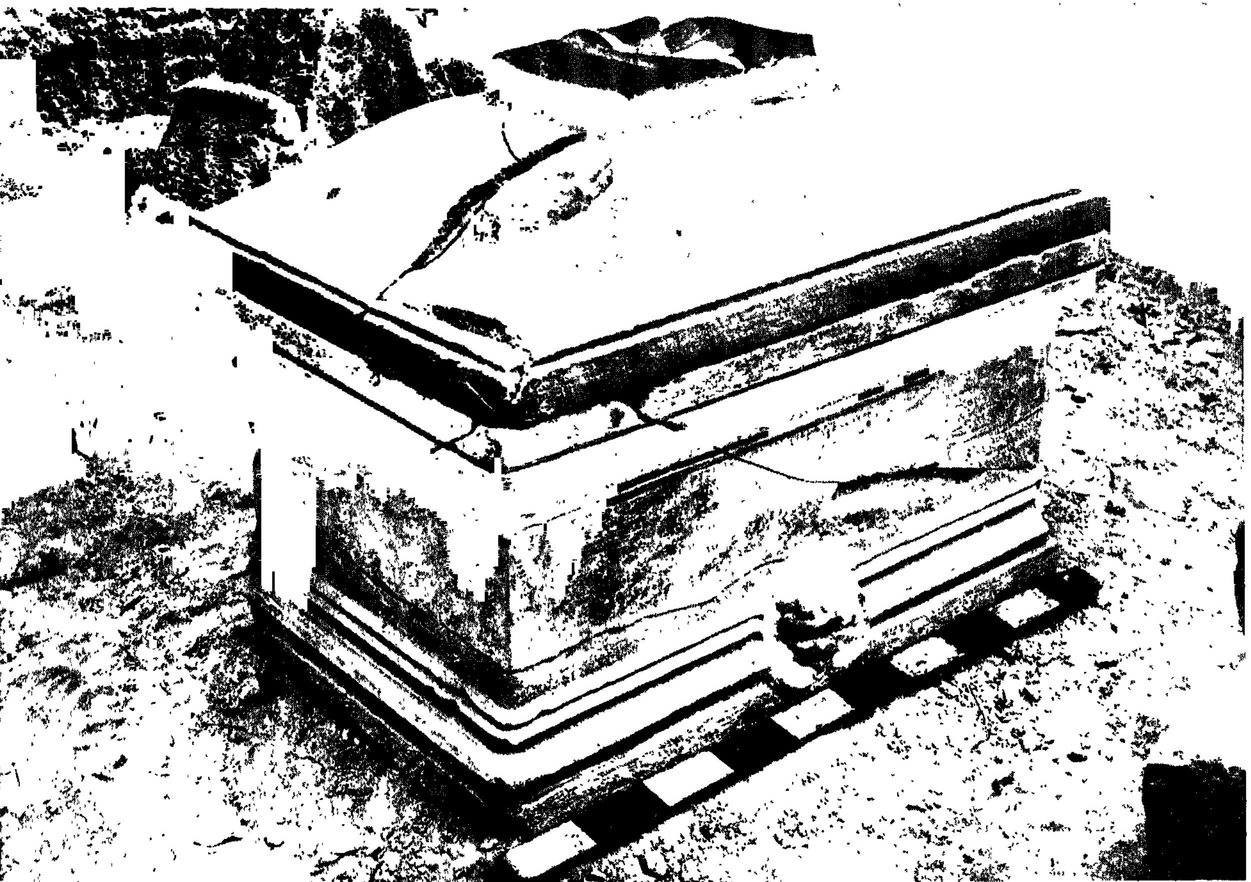
La première idée qui se présente à l'esprit en examinant ces objets est que ce sont des sarcophages. Les dimensions restreintes de la plupart d'entre eux, et les dimensions très réduites des cuves de Práḥ Ṅôk (nos 3.854 et 3.855), du Pràsàt 64 (n° 3.707) et de Tà Prohm (n° 3.849) semblent, il est vrai, peu compatibles avec cette attribution si l'on envisage leur utilisation pour des cadavres frais, et l'on pourrait peut-être songer à des cuves à eau lustrale. Mais ceci n'expliquerait pas le trou d'écoulement. Et, si l'on comprend assez bien qu'un sarcophage ait été sorti du sous-sol d'un sanctuaire par des pillards, on ne voit pas pourquoi ceux-ci auraient transporté une cuve à eau lustrale dans les chapelles centrales d'Aṅkor Vắt et du Bàkhèṅ.

Notons d'ailleurs qu'en cas d'utilisation pour des cadavres frais, la capacité des plus petites de nos cuves n'est pas sensiblement inférieure à celle des urnes (1 m. 20 × 0 m. 60 de diamètre) dans lesquelles, à l'heure actuelle, les corps des rois et des princes cambodgiens et siamois, sont placés en position accroupie (2).

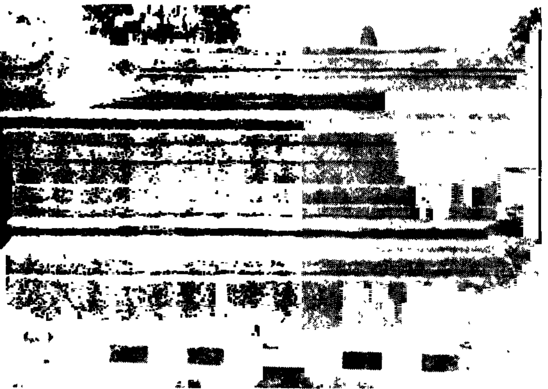
Quoi qu'il en soit, la forme générale de ces cuves de pierre, surtout de celle qui est complète avec son couvercle, rappelle incontestablement l'aspect de certains types élaborés de cercueils cambodgiens ou t'ãi (Pl. XII, 1 et 2), caractérisés

(1) Pendant l'impression de cet article, un fragment de cuve, sans fond, a été trouvé au nord du groupe de bâtiments S de la IIIe enceinte de Práḥ Khẵn.

(2) Dans un article (en siamois) dont il va être question dans un instant, le Prince NARISARA se demande, sans pouvoir résoudre la question, pourquoi les cadavres des rois et des princes siamois et cambodgiens sont placés dans l'urne dans une position accroupie (*Journal of the Thailand Research Society*, XXXII, 2, 1940, pp. 61-62). Etant donné le rapport qu'il y a au Cambodge et au Siam, comme dans beaucoup d'autres pays, entre les rites de la naissance et les rites funéraires, destinés à effectuer la renaissance du mort à une existence nouvelle (le cadavre est lavé sur les jambes allongées du fils ou de la fille, suivant le sexe du défunt exactement comme s'il s'agissait d'un nouveau-né), il n'est pas douteux que la position accroupie ne soit destinée à reproduire celle du fœtus, et que les *deux* étoffes blanches dans lesquelles on l'enveloppe (A. LECLÈRE, *Crémation et rites funéraires au Cambodge*, p. 27) ne représentent les deux membranes, l'amnion et le chorion.



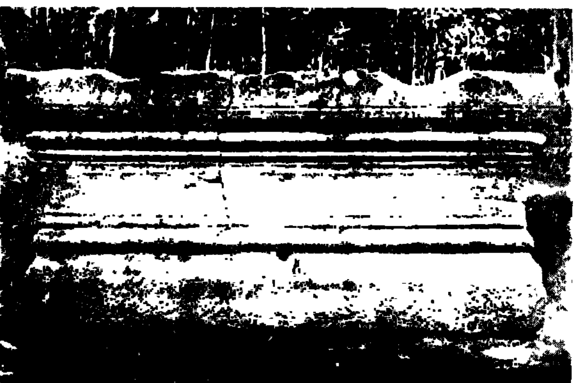
Cuve avec couvercle trouvée à Bantãy Saṃrè. Cf. p. 317.



I



2



3

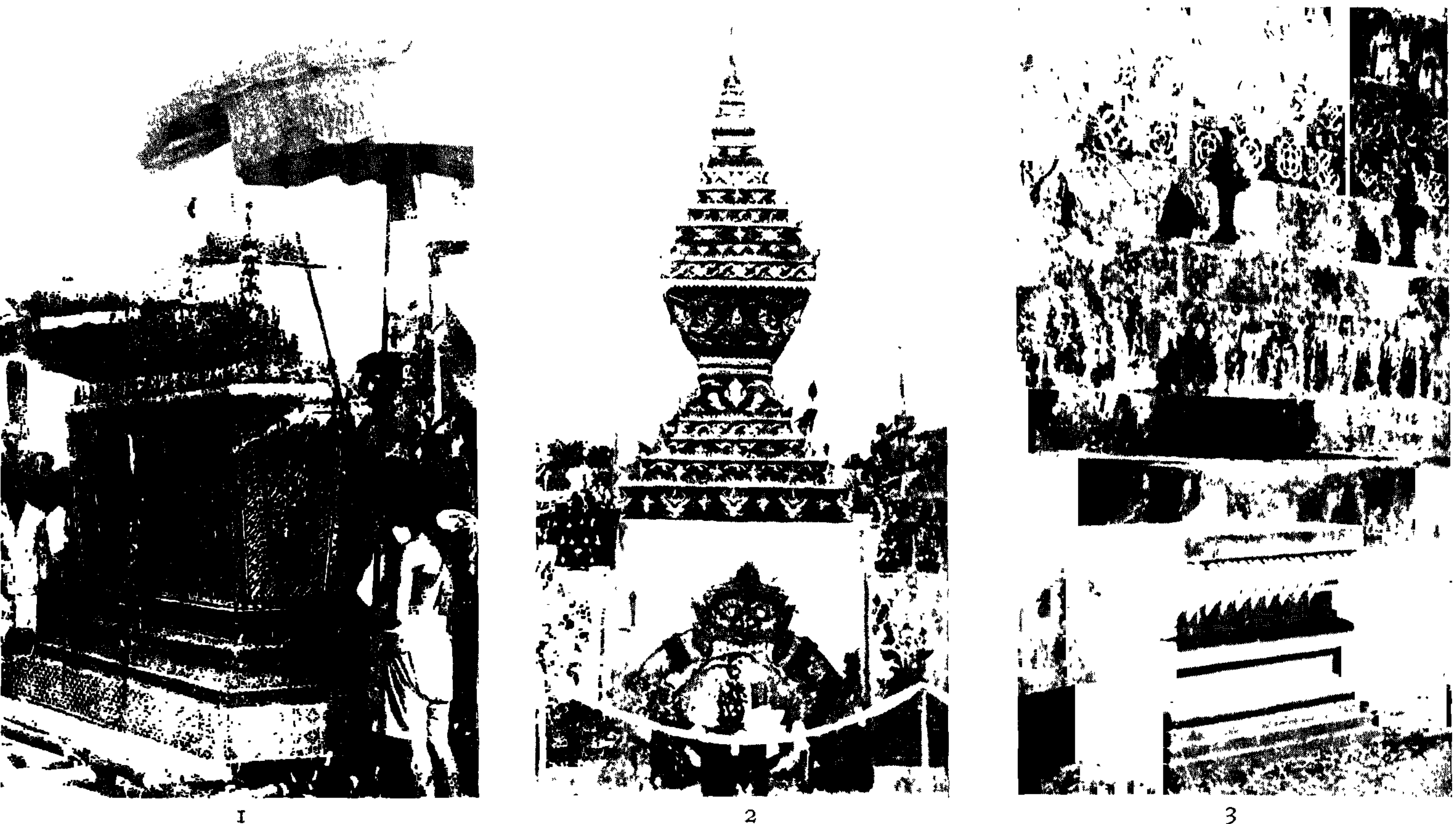


4

Cuves. Cf. p. 315-317.

1. Phnom Bàkhèn (3.845)
3. Tép Praṇam (3.846)

2. Phimānkàs (3.858)
4. Vàt Daṃnàk.



1 2 3

1. Cercueil (*hem*) du Supérieur de la bonzerie d'Ankor Vǎt. Cf. p. 318-319.
2. Catafalque d'un čau mưong de Vieng Čăn. Cf. p. 319.
3. Tombeau au pied du Th'at Luong de Luóng P'rǎ Bang. Cf. p. 334.

par un couvercle pyramidal surmonté d'une ou de plusieurs pointes (1), et il n'est pas jusqu'au masque de Rāhu ou de Kīrtimukha qui n'ait son équivalent sur ces derniers (2).

Il s'agit maintenant de rechercher les faits pouvant venir à l'appui de cette hypothèse qui, si elle était confirmée, jetterait un jour nouveau sur la nature des

(1) Dans un article en siamois publié par le *Journal of the Thailand Research Society* (vol. XXXII, pt. 2, oct. 1940, p. 45-54), S. A. le Prince DHANI NIVAT a recherché l'origine des urnes funéraires cambodgiennes et siamoises (*kot* = skt. *koça*) dont l'existence n'est pas attestée dans les textes historiques antérieurement au XVIIe siècle. Il croit pouvoir la retrouver dans le *koça* ou enveloppe de linga mentionné dans les inscriptions de Mī-sơn du XIIe siècle. Le *koça* était employé pour envelopper un linga symbolisant la royauté divine, avec laquelle l'essence de Çiva le créateur s'était identifiée. Cet emploi attesté au Champa peut fort bien avoir été adopté par le Siam bouddhiste pour le roi regnant et étendu ensuite à un cercle toujours plus large de grands personnages. A cet article, S. A. R. le Prince NARISARA NUVATTIVONGS a ajouté une note fort documentée (pp. 55-64), dans laquelle il admet que le *koça*, enveloppe de linga, puisse être l'origine des urnes post-crématoires, destinées à contenir des cendres, mais que les grandes urnes pré-crématoires, dans lesquelles le cadavre est placé en position accroupie et conservé en principe jusqu'à dessiccation, doivent avoir une origine différente. Il propose de voir dans ces grandes urnes des réductions de *maṇḍapa*, et attribue la même origine aux cercueils a couvercle pyramidal nommés *hem*. Le Prince NARISARA n'explique pas comment ce mot qui signifie proprement « or » (skt. *hema*) en est arrivé à désigner un cercueil, mais la forme même du couvercle semble apporter la réponse à cette question : la ou les flèches pointues qui le surmontent évoquent l'idée du Meru, la montagne d'or (*hemagiri*) dont le nom désigne d'autre part, comme on sait, le pavillon crématoire (*men*). Si les cuves de pierre trouvées à Ankor sont bien des sarcophages destinés soit à opérer la dessiccation du cadavre, soit à contenir un cadavre déjà desséché (v. infra, p. 332), on sera sans doute amené à les considérer comme les ancêtres typologiques plus ou moins directs des grandes urnes pré-crématoires.

(2) Sur la planche XII, 2, le masque de Rāhu orne le soubassement d'un catafalque traité d'une manière qui rappelle à la fois la forme d'un cercueil *hem* et celle d'une urne : c'est dans ce soubassement qu'est inséré le véritable cercueil et le disque de l'astre dévoré par le monstre est une porte par laquelle est allumé le combustible destiné à la crémation. Il y aurait beaucoup à dire à propos de la présence d'un masque de Rāhu ou d'un Kīrtimukha sur un cercueil, et de son utilisation comme décor du trou d'écoulement sur les cuves cambodgiennes en pierre. En sa qualité de Daitya, d'être démoniaque, Rāhu ne sort pas de son rôle en dévorant les cadavres ou leurs sanies, mais d'autre part il est immortel puisqu'il a réussi par surprise à boire l'*amṛta*. Si le Kīrtimukha ou masque de Kāla est un aspect du temps dévorateur, Rāhu rend la vie aux astres qu'il dévore périodiquement lors des éclipses, accomplissant ainsi cet acte de renaissance ou de resurrection qui est l'objet essentiel des rites funéraires, destinés à restituer une vie nouvelle et immortelle aux humains que la mort a dévorés. Au-dessus des portes magiques des temples javano-balinais et particulièrement à Barabuḍur (cf. P. MUS, BEFEO., XXXII, p. 365), le masque de Kāla avale en quelque sorte le pèlerin pour le recracher à l'intérieur de ce monde clos qu'est le monument. Les barques des morts dans l'Insulinde sont généralement en forme de dragon, monstre dont la parenté avec Rāhu-Kīrtimukha a été indiquée par Mme DE CORAL-RÉMUSAT, *Animaux fantastiques de l'Indochine, de l'Insulinde et de la Chine*, BEFEO., XXXVI, p. 427.

grands monuments d'Aṅkor. Pour cette recherche, il n'y a malheureusement pas grand'chose à tirer des témoignages chinois. A l'époque du Fou-nan, les Annales des Leang (1re moitié du VIe siècle) parlent de quatre sortes d'ensevelissement : par l'eau, par le feu, par la terre et par les oiseaux (1). Au siècle suivant, les Annales des Souei rapportent qu'au Tchen-la le mort est porté solennellement ; puis on le brûle avec des bois odoriférants, les cendres sont recueillies dans un vase d'or ou d'argent qu'on jette au courant de l'eau : les pauvres parfois se servent d'une poterie qu'ils peignent. Il y en a aussi qui ne brûlent pas les morts, mais les conduisent dans la montagne et permettent aux bêtes sauvages de les dévorer (2). A la fin du XIIIe siècle, TCHEOU TA-KOUAN parle avec quelques détails de l'exposition aux bêtes sauvages. « Il y a aussi, dit-il, des gens qui se mettent peu à peu à brûler leurs morts ; ce sont tous des descendants de Chinois... *Le souverain est enterré dans une tour, mais je ne sais si l'on enterre son corps ou seulement ses os.* (3)

Dans tout cela, il n'est pas question de sarcophage. Notons cependant que, pour le roi, TCHEOU TA-KOUAN mentionne en toutes lettres l'ensevelissement du corps dans un édifice, ce qui implique évidemment l'existence de quelque récipient pour le contenir.

Sur les bas-reliefs du Bàyon, on croit distinguer, en deux endroits, au milieu des flammes d'un bûcher, la représentation d'un cercueil dont la forme rappelle celle de nos cuves en pierre. Mais l'usure des bas-reliefs, et surtout notre ignorance des scènes représentées, ne permettent pas de tirer parti de ces images (4).

Par ailleurs, l'épigraphie nous a fait connaître une forme du culte royal qui consistait dans l'érection de statues-portraits (5). Ce culte fut particulièrement florissant à la fin du XIIe siècle, car nous savons de façon certaine que les statues qui peuplaient les monuments construits par Jayavarman VII étaient en très grande majorité des images de princes ou de dignitaires divinisés dont nous connaissons les noms gravés sur les portes des chapelles. On a aussi le témoignage tout à fait explicite de la grande stèle de Phimãnàkàs (6), d'après lequel la reine Jayarājadevī, épouse de Jayavarman VII, « érigea partout son père, sa mère, ses frères, amis, parents et membres de sa famille, connus d'elle ou dont elle avait entendu parler » (st. XCIII) ; de même, après la mort de cette reine, sa sœur Indradevī « érigea de

---

(1) PELLIOT, *Le Fou-nan*, BEFEO., III, p. 270.

(2) PELLIOT, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge*, BEFEO., II, p. 163, n. 4.

(3) *Ibid.*, p. 163.

(4) *Le Bayon d'Angkor Thom* (album DUFOUR-CARPEAUX), Galeries extérieures, face Est, aile Sud (pl. 6), face Sud, aile Est (pl. 36). Sur la face Nord, aile Est (pl. 102), on distingue à gauche d'une construction ressemblant étrangement à un *men* moderne, un objet ayant l'aspect d'une grande urne, à moins que ce ne soit un cercueil du type *hem* vu par son petit côté.

(5) G. CŒDÈS, *Note sur l'apothéose au Cambodge*, BCAI, 1911, pp. 38-49. L'épithète « royal » ne doit pas être prise dans un sens restrictif car ce culte s'appliquait aussi aux personnes de haut rang.

(6) *BEFEO.*, XXV, pp. 103-104.

nombreuses images de Çrī-Jayarājadevī avec les images du roi et d'elle-même dans toute ville » (st. XCVI).

Ce culte est attesté dès le début de la période angkorienne et remonte sans doute encore plus haut. Parmi ces images — terme qu'il faut prendre au sens large, car c'était parfois un liṅga qui était ainsi consacré — il faut distinguer : 1) les images élevées en l'honneur de parents défunts, — telles sont celles des temples de Práḥ Kô (1), de Lolei (2), du Mébôn oriental (3), de Tà Prohm (4), de Práḥ Khản (5), pour ne citer que les fondations royales (6) ; 2) les images de personnages vivants, soit que le fondateur érige des images de ses parents comme le font par exemple les reines Jayarājadevī et Indradevī, soit qu'il consacre sa propre image ou une image portant son nom. Ce dernier cas est celui des liṅgas royaux installés à Bàkoṅ par Indravarman (Indreçvara), au Bàkhèṅ par Yaçovarman (Yaçodhareçvara), etc., monuments dans lesquels M. Ph. STERN a proposé de voir les temples successifs du Devarāja (7).

A Prè Rup, ces différents types d'images sont associés dans la même fondation royale (8). Au centre, se trouvait le Rājendrabhadreçvara, forme locale, personnelle du dieu Bhadreçvara (9), à laquelle le roi fondateur Rājendravarman accole son nom : c'est le Bhadreçvara de Rājendravarman. Des quatre autres tours du quinconce, trois contenaient des images associées au souvenir de parents défunts : Viçvarūpa, ancêtre maternel éloigné, avait une statue de Viṣṇu nommée Rājendraviçvarūpa ; Jayadevī, tante du roi, une statue d'Umā non dénommée ; Harṣavarman II, cousin et prédécesseur du roi, une image de Çiva nommée Rājendravarmadeveçvara ; enfin le roi fondateur, Rājendravarman, avait fait élever une image de Çiva, nommée Rājendravarmeçvara « pour sa propre prospérité et comme si elle avait été sa propre essence royale (*bhūpālabhāva*) ». Retenons cette indication dont on appréciera mieux tout à l'heure l'importance.

---

(1) Elevé par Indravarman pour abriter les images de son oncle Jayavarman II (Parameçvara) et de son epouse, et celles de ses parents et de ses grands-parents maternels (BCAI., 1911, p. 40).

(2) Elevé par Yaçovarman, pour les statues de ses parents et de ses grands-parents maternels (*Ibid.*).

(3) Consacré par Rājendravarman, en partie, à la memoire de ses parents (BEFEO., XXV, p. 351 ; XXVIII, p. 137, n. 1).

(4) Construit par Jayavarman VII pour y placer la statue de sa mère sous les traits de la Prajñāpāramitā (BEFEO., VI, p. 75).

(5) Construit par Jayavarman VII pour la statue de son père, nommée Jayavarmeçvara, et représentant le bodhisattva Lokeçvara (Cahiers EFEO., n°s 20-21, p. 18).

(6) On trouvera d'autres exemples dans mon *Apothéose au Cambodge*.

(7) *Le temple-montagne khmèr, le culte du linga et le devarāja*. BEFEO., XXXIV, p. 611 et suiv.

(8) V. les stances CCLXXVII à CCLXXX de la grande stèle : G. CŒDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, I, pp. 76, 140.

(9) Un des grands dieux des Kambuja dont le premier sanctuaire était à Văt Ph'u (BEFEO., XVIII, 9, pp. 1-2).

Ce culte qui n'était pas plus hindouiste que bouddhique, et qui n'était pas strictement funéraire puisqu'il n'excluait pas l'érection des statues de personnes vivantes, n'est pas particulier au Cambodge ; attesté dans l'Inde (1), on le retrouve florissant au Champa (2) et dans d'autres royaumes de l'Inde extérieure. Aussi, en présence de la pauvreté des documents relatifs aux coutumes funéraires dans l'ancien Cambodge, convient-il peut-être de faire appel au témoignage des pays voisins, particulièrement de Java et de Bali.

Le Dr. F. D. K. BOSCH a fort sagement dit qu'il serait « dangereux d'expliquer des anomalies dans l'art khmèr à l'aide de phénomènes analogues dans l'art indojavanais ». Mais ce même auteur ajoutait aussitôt : « Mais si une coutume javanaise est fondée sur la tradition hindoue qui peut aussi être à la base des anciennes coutumes khmères, nous sommes en droit de faire un usage prudent des résultats que l'étude des arts javanais a produits » (3).

L'appel fait ici au témoignage javanais ou balinais pour l'étude du culte des morts est d'autant plus légitime que, dans certains cas, ce culte s'adresse en Indochine et dans l'Insulinde, comme dans l'Inde, à des statues ayant les attributs de divinités du panthéon indien (4), et que les croyances qui sont à la base de ce culte sont peut-être communes à l'Inde, voire même à l'Inde pré-aryenne, et à l'Indochine-Insulinde pré-indienne (5).

Aux Indes Néerlandaises, les rites funéraires en relation avec la construction des Čaṇḍi et la consécration des statues-portraits ont fait l'objet de remarquables études de J. C. VAN EERDE (6), J. L. MOENS (7) et W. STUTTERHEIM (8), dont on trouvera un excellent résumé dans l'extrait suivant relatif à Bali (9) :

After the body of the dead king was cremated, numerous rites were performed in order to convey his soul, liberated from earthly bonds, to heaven. At a certain time after their completion one more ceremony had to be held ; it was

---

(1) Sur les images de Bhaktas, ou saints çivaïtes et vishnouites, cf. H. KRISHNA SASTRI, *South-Indian images*, pp. 254-262 ; T. A. GOPINATHA RAO, *Elements of Hindu iconography*, II, pp. 473-481 ; O. C. GANGOLY, *South Indian Bronzes*, p. 22 ; — sur les images de personnages royaux . O. C. GANGOLY, *Ibid.* : H. KRISHNA SASTRI, *Two statues of Pallava Kings*, Memoirs A. S. I., n° 26, 1926.

(2) Cf. PARMENTIER, *Inventaire*, II, p. 380 et suiv. ; J. LEUBA, *Les Chams et leur art*, pp. 63-64 ; P. MUS, BEFEO., XXXIII, p. 395 et suiv.

(3) BEFEO., XXXII, p. 21.

(4) Cf. GOPINATHA RAO, *Elements of Hindu iconography*, II, p. 473-481.

(5) P. MUS, *L'Inde vue de l'Est : cultes indiens et indigènes au Champa*, BEFEO., XXXIII, p. 367-410 ; *La tombe vivante, esquisse d'une série ethnographique naturelle*, La Terre et la Vie, n° 4, juillet-août 1937, p. 117-127 ; *Barabudur*, passim.

(6) *Hindu-Javaansche en Balische Eeredienst*, Bijdr., 65, 1911, p. 1-39.

(7) *Hindu-Javaansche Portretbeelden*, Tijdschrift, 58, 1919, p. 493-526.

(8) *The meaning of the Hindu-Javanese candi* JAOS., 51, 1931, p. 1-15. *Iets over praehinduistische Bijzettingsgebruiken op Java* Mededeelingen d. konink. Nederl Akademie van Wetenschappen, Afd Letterkunde, N R., deel 2, n 5, Amsterdam, 1939.

(9) W. F. STUTTERHEIM, *Indian influences in Old-Balinese art*, pp. 22-24. (Publ. India Soc.)

to give to the dead final and complete deliverance and bring him outside the circle of ceaseless reincarnations. To this end his soul was called to incarnate itself temporarily into a « flower-body » (*pushpaśarīra*) which contained his ashes (1). Then the *pushpaśarīra* was burnt and its ashes solemnly thrown into the sea. A part of the king's ashes, however, was retained.

« Some time after this ceremony, which corresponded to the Indian *śrāddha* (2), it was customary to consecrate a special piece of ground, to dig a pit and bury therein the conserved part of the king's ashes (his soul was now dwelling in the highest heavens). The ashes were enclosed in a stone casket together with small bits of various magic metals, each bearing an engraved syllable denoting a certain deity (3). So far the ceremony followed in the main the Indian tradition of entombing the ashes of the dead. As for the erection of a small monument customary in India, we shall presently see how the Balinese changed this custom and adapted it to their own needs.

« When the pit was closed, they placed over it a stone image. This image represented the deity whose incarnation the dead king was supposed to have been during his life-time. But certain deviations from the traditional representations of that god indicated that the figure was not intended to be an image of the god himself, but only one of his incarnations (4). Furthermore, there was frequently erected round such a figure a stone structure similar in shape to Indian temples ;

---

(1) Pour plus de détails, cf. P. WIRZ, *Der Totenkult auf Bali*, 1928, et K. C. CRUCQ, *Bijdrage tot de Kennis van het Balisch doodenritueel*, 1928. — D'après SCHOLTE, *Handel. van het Iste Congres voor de Taal-, Land- en Volkenkunde van Java*, 1919, cité par STUTTERHEIM (*The meaning of the Hindu Javanese candi*, p. 8), « On Java, in the mountainous district of the Tĕnggĕr, where Islām is not yet accepted, the puppets, called *pitra* (from Skt. *pitṛ*), are carried like helpless children in a *slendang*, just like the *pantaks* of the Dayaks in Borneo. Still more striking is the fact that the *pitras* are brought to the *kabuyutan* after it is supposed that the souls of the ancestors, which temporarily dwelt in these puppets, have gone to heaven. The *kabuyutan* is a holy dwelling-place for the ancestors, which may be compared with the *padagei* of the Dayaks, as both are said to be the abode of the god of death and illness (Kala of the Tĕnggĕrese).

(2) W. STUTTERHEIM, *loc. cit.*, p. 9-12, donne d'après le *Nāgarakṛtāgama* une intéressante description du çrāddha d'une princesse de Majapahit célébré en 1362. La construction dénommée *madhya* doit correspondre au Meru ou *men* du rituel cambodgien et t'ai.

(3) Pour plus de détails sur ce point, cf. W. P. GROENEVELDT, *Catalogus der Archeologische Verzameling van het Bataviaasch Genootschap*, n° 783, p. 215 et suiv. (note), et J. C. VAN EERDE, *loc. cit.*

(4) W. STUTTERHEIM, *loc. cit.*, p. 12, dit à propos de ces statues à Java : « There was (in the čandi) an image of a god of whom the deceased king was an incarnation. Although the Hindus never made an image for this special occasion ([a]), they could hardly have objected to it, for the statue could be considered a real image of the god, serving at the same time as a memorial statue. But for the Indonesian people it meant more, as it is almost certain that the image worshipped was in fact the same thing as the *puspaśarira*, but only in a more permanent form... So we can conclude that the old Indonesian practice of summoning the souls of the chiefs by means of skulls or wooden figures acquired a higher and more cultivated expression through accepting the Hinduistic dogma of the *avatāra*, the incarnation of gods in human beings ».

([a]) Ceci n'est pas absolument exact, cf. supra, p. 322, note 1 [G. C.].

in former times it was known under the name *prāsāda*, but now it is generally referred to in Java by the word *chaṇḍi*, which is probably derived from *chaṇḍi-gṛha* = House of the Goddess of Death. Finally, divine worship was offered thereafter to the dead king by his successors, in a certain month of every year, and on these occasions the soul of the dead was supposed to enter the stone image. Thus it was possible to maintain magic contact with the ancestors of the dynasty.

« It appears that almost everything that remains from the ancient art of Bali and Java pertained to this cult of deceased kings. Hardly any of the innumerable images found or excavated ever served for the direct worship of a god in the manner customary in India previously and now. Probably every one of them once stood in a *prāsāda*, or in a simple *maṇḍapa*, a pillared open hall, in both cases serving for the same worship. All the stone reliefs now existing formerly belonged to, or still decorate, such *prāsādas* or *chaṇḍis*. Nearly all the ruins one sees are remains of such *chaṇḍis*, of their walls and gates, or of hermitages and holy watering-places that belonged to them. In brief, nearly all the pieces of any significance, fashioned of natural stone, and thus able to resist the wear of ages, belonged in the past to the cult of dead kings. »

L'ancienne langue javanaise possède un mot pour désigner le fait pour un roi, d'avoir été l'objet de cérémonies funéraires consistant dans l'érection d'une statue ayant les traits de telle ou telle divinité (1). C'est un dérivé du sanskrit *dharma*, formé par infixation de l'élément *-in-* à sens passif : *dhinarma* ; littéralement « être dharmifié, devenir *dharma* ». M. J. Ph. Vogel a montré comment, même dans l'Inde propre, le mot *dharma* est passé du sens de « devoir religieux » à celui de « objet de piété, fondation pieuse » (2). Plusieurs inscriptions sanskrites du Cambodge emploient le mot *dharma* dans un contexte qui projette quelque lumière sur ce sens matériel, concret, du mot *dharma*, et va ouvrir une nouvelle voie à notre investigation.

A l'époque préangkorienne, une fondation religieuse est désignée par le mot *puṇya* « œuvre pie, génératrice de mérites ». Mais à l'époque d'Aṅkor, les stances finales des inscriptions, dans lesquelles les donateurs recommandent à leurs successeurs l'entretien et la garde de leurs fondations, emploient fréquemment le mot *dharma* dans un sens qui, à première vue, n'est pas très différent de celui de *puṇya* (3). Voici cependant un texte plus précis, extrait d'une inscription de Bantāy Kdĕi :

teṣu deveṣu dharmmasya mūrttasyāvasthitasya saḥ
rakṣām abhilaṣan sādhūn vravītīti vacomṛtam

(1) J. C. van Eerde, *Hindu-Javaansche en Balische Eeredienst. IV. Dhinarma en Dewata.* Bijdragen, 65, 1911, p. 29 et suiv.

(2) J. Ph. Vogel, *Sanskrit Kirti*, Bijdr., LIX, 1906, pp. 344-348. Moens, *loc. cit.*, p. 502, n. 2.

(3) Stèle de Mebon, BEFEO, XXV, pp. 351-352 ; stèle de Pre Rup (Cœdès, *Inscr. du Cambodge*, I, pp. 141-142) ; stèle de Praḥ Khan, st. CLXXIII, CLXXV.

« Désirant la protection de son *dharma* incorporé et situé en ces dieux, il adresse aux gens de bien ces paroles immortelles. » (1)

L'auteur, Çivācārya, veut-il simplement dire que les statues des dieux érigées par lui matérialisent son intention pieuse ? Ou bien y a-t-il quelque chose de plus dans le mot *dharma* ? La stance CCXCIII de la grande stèle de Prè Rup (2) semble l'indiquer :

yamābhyupetā niyamābhirāmā
rāmeva sā satyavataḥ priyāstu
dattāndhadṛṣṭir ddadhatī dhṛtir vvo
yaçaççarīre mama dharmmajīvam

« Que telle la belle (Sāvitrī) épouse de Satyavat (3), votre décision [*ou* : Dhṛti (épouse de Dharma)], obéissant au devoir [*ou* : s'étant approchée de Yama], charmante par son observance des règles [*ou* : par Niyama] (4), procurant la connaissance à l'ignorant [*ou* : la vue à l'aveugle (Dyumatsena)] (5), donne la vie au *dharma* [*ou* : à (son époux) Dharma] dans mon corps de gloire. »

Pour tirer de cette strophe son plein sens, il faut se rappeler d'abord que Sāvitrī est l'épouse fidèle qui parvint à obtenir de Yama, le dieu des morts, la résurrection de son mari Satyavat, la vue pour son beau-père Dyumatsena, et une postérité de cent fils ; il faut se souvenir ensuite que la fondation de Prè Rup, recommandée par le roi Rājendravarman à la sollicitude de ses successeurs, comprenait le liṅga Rājendrabhadreçvara, qui portait son nom associé à celui d'une des grandes divinités des Kambuja, et quatre autres images, dont une, l'Īçvara Rājendravarmeçvara avait été érigée « en vue de la prospérité du roi et comme si c'eût été sa propre essence (*bhāva*) royale » (st. CCLXXVIII).

Cela posé, il ressort du texte que le roi Rājendravarman, après avoir dans la stance précédente (CCXCII) supplié ses successeurs de « protéger le *dharma* établi ici », demande que leur décision, leur ferme volonté, identifiée avec Dhṛti, épouse de Dharma, agisse comme Sāvitrī, qui obtint la résurrection de son mari : 1) *au sens abstrait ou idéal*, en pratiquant le devoir (*yama*), et en s'appuyant sur la règle (*niyama*), elle devra effectuer l'instruction des ignorants et sauvegarder l'ordre

(1) Piédroits de Bantāy Kdĕi (provenant de Kutīçvara ?), BEFEO., XXV, p. 363 (Traduction de L. FINOT, st. XLIV).

(2) G. CŒDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, I, p. 142. La traduction donnée ici diffère sensiblement de celle qui a été imprimée dans cet ouvrage.

(3) Son histoire est racontée dans le *Mahābhārata*, III, 293-299.

(4) Dans les *Yogasūtra*, *yama* et *niyama* désignent respectivement les restrictions principales et accessoires (cf. BARTH, dans ISCC., p. 116, n. 3). Dans l'épigraphie en langue khmère, *niyama* désigne une certaine forme d'ordonnance royale notifiant un règlement qui prévoit des interdictions. Le second sens, relatif à Sāvitrī, qui se poursuit à travers toute cette stance, se rapporte ici aux mortifications auxquelles s'est soumise Sāvitrī avant de s'adresser à Yama. Par ailleurs, Niyama est le nom du fils de Dharma et de Dhṛti, et il y a là une allusion subsidiaire à la postérité que Sāvitrī sut obtenir de Yama.

(5) Le père de Satyavat.

moral (*dharma*), compromis par la mort du roi, mais conservé dans sa renommée (*yaças*) de roi juste, dans le souvenir et l'exemple de ses bonnes actions ; 2) *au sens concret ou matériel*: en s'adressant à *Yama*, le dieu des morts, et en s'appuyant sur son propre fils (*Niyama*) (1), elle devra ouvrir les yeux (d'une image) (2) et donner la vie au *dharma* dans le corps glorieux du roi ; en d'autres termes, les descendants du roi, à la faveur de rites funéraires et de la consécration d'une image, devront animer son *dharma*, lui donner la vie dans cette image qui perpétuera sa gloire (*yaças*).

Alors qu'en érigeant les statues d'un certain nombre de dieux brâhmaniques, le sage Çivācārya a donné forme (*mūrta*) à son *dharma*, sa religion, sa piété, dans ces statues qui la matérialisent et la perpétuent —, à Prè Rup, le roi Rājendravarman a, de son vivant, élevé une image dans laquelle était incorporée son essence royale (*bhūpālabhāva*). Il lui importe grandement que cette essence, ou comme dit une autre inscription son « moi subtil » (*sūkṣmāntarātman*) (3), ne périsse pas avec lui : ce *dharma* doit lui survivre dans l'image qui matérialise sa gloire (*yaças*) (4). Pour cela, il faut que ses successeurs protègent le temple et y entretiennent son culte, soit en transférant cette essence royale dans une statue-portrait (un dieu, *kamrateṅ jagat*, qui sera sa sainte image, *vraḥ rūpa*, pour employer une terminologie postérieure), soit en accomplissant sur l'image déjà existante et contenant son essence royale, quelque cérémonie qui assure à cette dernière la survie et fasse de la statue d'un mort une image vivante : cérémonie comportant par exemple le dépôt, sous l'image, d'ossements, de cendres ou de quelque autre appartenance, destinée après la mort à animer l'image, comme la présence royale l'animait de son vivant. Ce texte a l'intérêt de laisser entrevoir la relation qui existait entre les images (5) des rois ou des dignitaires défunts et celles qu'ils érigeaient de leur vivant. Il fait saisir l'intérêt personnel que ces rois et ces dignitaires attachaient à la garde et à l'entretien de leur *dharma*, lorsque ce *dharma*, cette fondation comportait des images d'ancêtres comme au Mébôn, ou une image personnelle comme à Prè Rup. On comprend pourquoi ils s'adressent à

(1) J'indique sous toutes réserves ce second sens de Niyama, qui est peut-être fortuit.

(2) L'ouverture des yeux (skt. *nayanonmīlana*, cf. P. K. Acharya, *Mānasāra*, ch. LXX) était, et est encore maintenant le rite essentiel de la consécration d'une image, car une image ne peut être l'objet d'un culte qu'à la condition d'être vivante, animée par la présence réelle du dieu. L'expression *unmīlita* revient très souvent dans les inscriptions, par ex. dans la stèle de Sdŏk Kăk Thoṃ (face D. ll. 46, 48, 49, BEFEO., XV, 2, p. 74) ; l'expression moderne est *bŏ̀k práh nét práh* (A. Leclère, *Cambodge, Fêtes civiles et religieuses*, pp. 146-147).

(3) Stèle de Práh Ṅôk, st. D, 27 (ISCC., p. 157).

(4) Dans son article precité (*Sanskrit Kīrti*, Bijdr., LIX, 1906, p. 344), M. J. Ph. Vogel a montré que ce mot peut avoir le sens matériel de « temple » ou de « fondation de nature à rendre fameux le nom de son auteur ». Il semble hors de doute qu'ici *yaçaççarīra* désigne une statue d'apothéose.

(5) Il faut, je le répète, prendre ce mot dans un sens large, car il s'agit ici aussi bien de statues-portraits que de linga.

leurs successeurs avec cette véhémence, ce ton suppliant dont ils s'excusent eux-mêmes :

mṛtir eva yācñā rājño viçeṣeṇa (1)

« Supplier, c'est la mort, surtout pour un roi », dit Yaçovarman. Sans doute, mais dans le cas présent, c'est la vie, la survie pour eux ou pour leurs ancêtres. Et cela, Rājendravarman le dit en toutes lettres dans la stance finale de l'inscription de Prè Rup (2) :

maraṇam idam inānāṃ yācanaṃ yuktam uktaṃ
kṛtibhir abhimatārthaprāptaye yat prayuktam
tad amṛtam anugamyam dharmmasaṃvarddhanārthaṃ
yad abhimatamato han dharmmarāgeṇa yāce

« On dit avec raison que la supplication est la mort des rois, lorsqu'elle a pour but la réalisation de leurs désirs. Mais celle que, par passion pour le *dharma* (c'est-à-dire au sens abstrait : la religion, mais au sens concret : ma fondation), je profère en ayant uniquement en vue la prospérité de ce *dharma*, cette supplication est l'immortalité à laquelle il faut aspirer. »

Cette supplication, en effet, si elle est entendue et a pour résultat l'entretien de la fondation, assurera la survie de la personnalité du roi, ou de tel de ses parents, dans l'image consacrée « pour leur salut » (3), et ranimée après la mort par une appartenance, qui en fera un substitut vivant du défunt, et grâce à laquelle ce dernier sera, comme disent les Javanais, *dhinarma*, c'est-à-dire deviendra un objet de culte.

En recommandant leurs fondations (*dharma*) à leurs successeurs, les rois affirment volontiers que ceux-ci observeront le *dharma*, et posséderont la gloire (*yaças*), comme eux-mêmes. C'est ainsi que dans la stèle de Lolei, le roi Yaçovarman leur dit :

imaṃ rakṣata bhadraṃ vo dharmmaṃ dharmmadhanā (4)

« Respectez, je vous prie, cette œuvre (*dharma*), ô vous qui êtes riches en *dharma*. »

Et le même roi ajoute, dans une autre inscription de Lolei :

ayaṃ vas
svadharmmasetuḥ paripālanīyaḥ
avaimi ye sthāsnuyaçaççarirā
jihāsavo sūn api dharmmahetoḥ
bhavanta uccaiççīrasāṃ variṣṭhā
devasvam iccheyur apīdṛçās te (5)

---

(1) Stèles du Thnāl Bàrày, ISCC., pp. 487 et 503.

(2) *Loc. cit.*, pp. 105 et 142.

(3) L'expression revient constamment dans les inscriptions. Voir par exemple, G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, pp. 35, 61, 140, 142, 247, 248.

(4) ISCC., LV, st. 90, p. 402.

(5) ISCC., XXXIX, st. II-III, p. 325.

« Défendez cette œuvre (*dharma*) qui est une digue (*setu*) pour moi (1). Et je me dis : vous qui possédez un corps de gloire impérissable (2), qui êtes prêts même à sacrifier votre vie pour le *dharma*, vous les premiers parmi ceux qui portent haut la tête, pourriez-vous convoiter le bien des dieux ?

De son côté, Rājendravarman dit à la fin de la stèle de Mébôn :

santo yaçodharmmadhanā na vāhyaṃ
dhanaṃ dhanāyeyur ihātmano pi
prāg eva devādidhanaṃ satāṃ vo
viniçcayo yan nanu vaddhamūlaḥ (3)

« Les gens de bien qui ont pour richesse le *dharma* et la gloire (*yaças*) (4) ne doivent pas convoiter une richesse ne leur appartenant pas ici-bas ; à plus forte raison (ne doivent-ils pas convoiter) la richesse des dieux (5), etc. Vous qui êtes des gens de bien (et qui par conséquent possédez *dharma* et *yaças*) n'aurez-vous pas cette conviction enracinée en vous ? » (6)

Enfin Jayavarman VII s'exprime ainsi dans l'inscription de Práh Khån (st. CLXXIII) :

vaddhvāgamaiç ciratayā ca parasya bhagnān
dharmmasthitiṃ sugatisetum itīdam āha
rakṣiṣyatas sthitim anāgatabhūmipālān
agresaro vanipatis sthitirakṣiṇāṃ saḥ

« Ayant, en vue de la permanence du bonheur futur, réparé avec des textes sacrés cette digue rompue, (menant à) la félicité, qu'est la stabilité du *dharma*, ce roi, le premier de ceux qui protègent cette stabilité, parle en ces termes aux rois futurs qui protègeront cette stabilité. »

Le *dharma* — et il faut prendre ce terme à la fois dans son sens abstrait d'ordre moral, de loi religieuse, et dans son sens concret de fondation pieuse et d'esprit animant l'image d'un défunt ou d'un vivant, — le *dharma* est ce que le roi « riche

(1) Ou « pour vous », *sva* étant ambigu. Cf. *Ibid.*, p. 326, note 1.

(2) BERGAIGNE (*Ibid.*) traduit : « Vous qui vous incarnez dans une gloire qui vous survit ». C'est le sens abstrait de *yaçaççarīra*, mais la stèle de Prè Rup nous a appris que ce mot a aussi le sens concret d'image, ou de statue-portrait.

(3) St. 215. BEFEO., XXV, p. 330.

(4) On a vu plus haut le même roi demander à ses successeurs de donner la vie au *dharma* dans son corps de gloire (*yaçaççarīre mama dharmmajīvam*). En disant que les gens de bien qui possèdent *dharma* et *yaças* ne doivent pas convoiter la richesse des dieux, l'auteur sous-entend peut-être que, possédant ces deux biens, ils sont devenus les égaux des dieux (ont été déifiés), et n'ont plus rien à leur envier.

(5) Et se les approprier pour leur usage personnel. C'est là un des soucis constants des fondateurs, dont les inscriptions apportent de fréquents échos.

(6) Cette traduction est un peu différente de celle donnée par L. FINOT, BEFEO., XXV, p. 352.

en *dharma* » (*dharmadhana*) a reçu de ses prédécesseurs et transmet à ses successeurs, c'est ce qui assure la transmission du pouvoir royal légitime (*dharmarājya*) (1), de la « substance royale héréditaire » (*santatirājyasāra*) (2). C'est la tradition religieuse que le brâhmane Çivācārya a reçue de ses maîtres et transmet à ses disciples après l'avoir incarnée (*mūrta*) dans des images brâhmaniques. C'est le pont ou la digue (*setu*) par laquelle le fondateur se relie d'une part à ses ancêtres dont il élève les statues-portraits, et d'autre part à ses descendants à qui il confie la garde de ses fondations et le culte des images familiales. C'est apparemment pour mieux assurer, sans interruption, la transmission du *dharma* que les fondateurs s'appliquent, dès leur vivant, à enfermer leur « moi subtil », leur « essence » dans une image qu'ils lèguent à leurs descendants en les suppliant d'en entretenir le culte, et d'assurer la vie au *dharma* dans ce corps de gloire (*yaças*). Et ceux-ci devront, à leur tour, en faire autant : ils posséderont eux aussi leur *dharma* et leur *yaças*, affirme Rājendravarman. Ainsi la succession ne sera jamais *brisée* : la « digue qui mène à la délivrance » (*sugatisetu*) ne sera jamais rompue.

On est ici en présence d'une conception et d'une terminologie que le bouddhisme nous a rendues familières (3). De même que le *dharma* est la richesse, le capital (*dhana*) que les donateurs se transmettent de père en fils, les disciples du Buddha, qui a pour corps la Loi (*dharmakāya*), sont nés du dharma (*dharmaja*), formés par le *dharma* (*dharmanirmita*), héritiers du *dharma* (*dharmadāyāda*) (4) ; ils reçoivent la Loi qui est son corps (5).

En guise de reliques, les anciens stūpa, aussi bien dans l'Inde (6) qu'en Indochine, ont fréquemment livré des fragments de textes du canon bouddhique, du Dharma. L'un de ces textes, trouvé en Birmanie (7), est un résumé des élé-

---

(1) « Régner » se dit en vieux-khmèr « manger la royauté légitime » *svey vrah dharmarājya*. La distinction que j'avais cru pouvoir établir entre *dharmarājya* et *rājya* tout court (BEFEO., XXVIII, p. 115) n'est pas fondée. En effet, parallèlement à l'inscription de Kôk Rosĕi disant que Jayavarman V *svey vrah dharmarājya* en 891 ç., alors que les inscriptions sanskrites du règne disent qu'il obtint le *rājya* ou l'*adhirājya* en 890 ç., deux inscriptions khmères de 896 ç., d'une teneur presque identique à celle de Kôk Rosĕi, disent l'une (Tûol Dan Khčàs, K. 868) que Jayavarman V *svey vrah rājya* en 890 ç., et l'autre (Kömpon Thoṃ, K. 444) qu'il *svey vrah dharmmarājya* la même année. Il ne semble pas y avoir de distinction à établir entre les deux, et la date 891 ç. doit être une erreur de l'inscription de Kôk Rosĕi.

(2) Stèle I de Đồng-dương, BEFEO., IV, p. 87.

(3) P. MUS, *Barabudur*, 6e partie, BEFEO., XXXIV, p. 175.

(4) *Ibid.*, p. 313.

(5) *Ibid.*, p. 361. C'est cette doctrine que formule l'inscription de Tà Prohm en disant que le Buddha est « le domaine de ceux qui participent au corps des Jina et des fils de Jina » (*gocaro jinajinātmajadehabhājāṃ*).

(6) A. FOUCHER, *Art Gréco-bouddhique*, I, p. 60 ; P. MUS, *Barabudur*. BEFEO., XXXIV, p. 189.

(7) *Annual Rep. Arch. Survey of India*, 1926-1927, p. 200, pl. XLII ; IGIS., VI, 1936, p. 47 ; *Ann. Rep. Arch. Survey of Burma*, 1938-1939, p. 12 et suiv.

ments essentiels de la doctrine bouddhique, assez analogue à un texte pâli du Cambodge qui porte le titre significatif de *Dhammakāya* (1) : celui-ci débute par un tableau d'équivalence entre les divers éléments du *dhamma* et les différentes parties du corps du Buddha (2). Les saintes Ecritures constituent une véritable relique du Buddha qui a dit : « Celui qui voit le dharma, me voit. » Ainsi, en plaçant dans un stūpa un résumé ou un fragment du canon, c'est un fragment du « Corps de la Loi » du Buddha, du *Dharmakāya*, qu'on y introduit (3). Et ce n'est pas un pur hasard si, au Siam, les coffres à manuscrits religieux destinés à contenir cette sainte relique et qui portent le nom de *hip p'ră th'ăm* « coffre du saint *dharma* » (4), ont précisément une forme qui rappelle de très près celle des cercueils *hem* (moins les pointes du couvercle), et celle des cuves de pierre trouvées à Aṅkor. Cette conception du *dharma*, Loi des rois (5) et des Buddhas, mais aussi Corps des rois et des Buddhas, se trouve être commune au bouddhisme et au culte royal dont P. MUS a montré dans son *Barabuḍur* l'influence sur l'évolution du bouddhisme (6). On comprend désormais comment, au Cambodge, le culte du Devarāja a pu durer en s'accommodant des changements de la religion officielle, et de çivaïte au début de la période angkorienne, devenir sans doute vishnouite à l'époque de Sūryavarman II, pour finir comme culte du Buddha-roi, du Buddharāja, sous Jayavarman VII (7).

Ainsi, de même que le Dharmakāya, matérialisé dans les Saintes Ecritures est le corps éternel de la Loi que le Buddha a reçu de ses prédécesseurs et laissé à ses disciples qui sont, dans toute la force du terme, ses « descendants »,

(1) Il occupe la seconde partie du fascicule 13 du *Suttajātukanidānānisamsa*, texte que j'ai signalé pour la première fois en 1912 (BEFEO., XII, 9, p. 178). Je compte le publier prochainement.

(2) L'ouvrage laotien *Suddavimāla*, qui, comme le *Dhammakāya* pâli, se donne comme un traité à l'usage des Yogāvacara, contient aussi des équivalences des diverses parties du corps humain avec différents textes canoniques et avec les lettres de l'alphabet. Cf. L. FINOT, *Recherches sur la littérature laotienne*, BEFEO., XVII, 5, pp. 77-81.

(3) Cf. GRÜNWEDEL, *Mythologie des Buddhismus*, 1900. Der Dharmakāya ist es, welcher das Bild einer Gottheit belebt, wenn durch eine feierliche Ceremonie die Bronze mit ihren Eingeweiden (Rollen mit Dhārani's u. s. w.) gefullt ist.

(4) Reproductions dans G. CŒDÈS, *The Vajirañāṇa National Library*, Bangkok, 1924, pl. XIII (en haut) et XIV (en haut).

(5) Cf. la st. CCXI de la stèle du Mebôn (BEFEO., XXV, p. 330) :

sa cāpi vācaspatidhīs sudhīran
dharmmānugan dharmmabhṛtām purogaḥ
tān bhāvino bhāvitarājadharmmān
idamvaco vocata kamvujendrān

Et ce roi, qui a l'intelligence de Vācaspati, qui marche en tête des rois observateurs du *dharma*, a adressé aux rois futurs du Cambodge, qui cultiveront les devoirs royaux (*rājadharma*), ces paroles fermes et conformes au *dharma*.

(6) *BEFEO.*, XXXIII, p. 822 et suiv.

(7) ABIA., XII, 1937, p. 48.

— de même le *dharma* du roi, ou du dignitaire fondateur d'un monument, est la charge ou la tradition qu'il a héritée de ses ancêtres et ce qui reste de lui après sa mort, l'héritage qu'il laisse à ses successeurs légitimes. Il le matérialise dans les images de ses ancêtres, animées par des ossements (c'est du moins certain pour Java et Bali), et il le transmet, souvent de son vivant, à ses héritiers à qui il confie la garde du monument contenant son image, en leur recommandant de ranimer celle-ci après sa mort, sans doute par l'ensevelissement de ses ossements ou de ses cendres.

Des spécimens de reliquaires en pierre ont été découverts dans plusieurs monuments de Java : certains contenaient des cendres et des fragments d'os calcinés associés à de menus objets en métal (1). D'autres monuments ont livré des pierres à dépôt contenant des feuilles d'or et des gemmes, mais aucune trace de cendres (2) : c'est le cas au Champa, où des reliquaires n'ont été trouvés que dans des tombes relativement récentes (3).

Les monuments du Cambodge ont malheureusement été l'objet, à une certaine époque, d'entreprises systématiques de pillage, et les chercheurs d'or n'ont laissé intact aucun sanctuaire, n'hésitant pas, soit à renverser les idoles et à briser d'énormes piédestaux monolithes pour atteindre le dépôt sacré, qui dans le cas des constructions en pyramide, était placé au fond d'un puits aménagé sous le sanctuaire central, — soit à découronner les tours pour avoir accès au dépôt placé à leur sommet.

Jusqu'ici, aucun de ces dépôts n'a été découvert inviolé (4), de sorte qu'il est actuellement impossible de déterminer ce que contenaient les cavités ménagées dans les très nombreuses pierres à dépôt trouvées dans les ruines, et

---

(1) Les exemples les plus connus sont : le reliquaire trouvé dans la fosse du temple de Çiva à Prambanan (W. P. GROENEVELDT, *Catalogus der Archeologische Verzameling van het Batav. Genootschap*, n° 379 a, p. 12 et n° 783 a, p. 219 et suiv.) et le reliquaire trouvé à Jalatunda (*Ibid.*, n° 374, p. 120 et n° 783, p. 215 et suiv.). Sur les puits ou salles souterraines de Prambanan cf. KROM, *Inleiding tot de hindoe-javaansche Kunst*, I, p. 476, et O. V., 1934, p. 15 ; et sur ceux de Singasari, cf JESSY BLOM, *The antiquities of Singasari*, p. 45.

(2) J. C. VAN EERDE, *loc. cit.*, p. 27-28 ; *Jaarboek van het Kon. Bat. Gen.*, VI, 1939, n° 6499, 6516 et 6526, p. 104-106 ; O. V., 1937, fig. 10. — Ces pierres, sans trace de cendres ou d'os calcinés, servaient sans doute à la consécration du terrain (*vāstu*) selon des rites décrits dans les traités d'architecture tels que le *Mānasāra* et le *Tantrasamuccaya* (cf. P. K. ACHARYA, *Architecture of Mānasāra*, chap. XII, et *Journal Annamalai Univ.*, IX, 2 Mars 1940, p. 123, 215). — H. G. QUARITCH WALES s'est peut-être un peu trop pressé de considérer comme un « reliquaire » la pierre trouvée par lui au cours de ses fouilles à Kĕdah (*Cultureel Indië*, Juin 1939, p. 164).

(3) H. PARMENTIER, *Inventaire*, II, p. 379 et suiv., 442 et suiv. ; J. LEUBA, *Les Chams et leur art*, p. 52 et suiv.

(4) Sauf celui d'Ankor Vàt (BEFEO., XXXIV, p. 762, et XXXV, p 483 ; ABIA., X (1935, p. 43) qui a tout l'apparence d'une première pierre de fondation, contenant deux plaques d'or ; et celui de Pràsat Trapăn Ropou dont la pierre à alvéoles était vide mais dont la cavité ménagée sous celle-ci dans la dalle plinthe contenait un dépôt de quartz, fer, bronze, argent et or (BEFEO., XXXV, p. 284).

surtout si certaines d'entre elles contenaient des restes mortels. Des fragments d'or, des gemmes grossières, une énorme tectite ont été parfois trouvés dans les ruines, mais jamais in situ dans les alvéoles d'une pierre à dépôt.

Il n'y a pas très longtemps que la véritable nature des pierres à cavités multiples a été reconnue au Cambodge. Les premières qui ont été signalées étaient des pierres cubiques, creusées sur une de leurs faces d'une cavité centrale entourée de 16 cavités plus petites sur les bords (Pl. XIII, 3 et XV, 4) ; elles ont été considérées comme des piédestaux à 17 liṅga (un plus grand au centre et 16 autour), sur la foi d'une observation de L. de Lajonquière et de L. Finot (1). Cette identification a aussitôt été adoptée par Brandes pour expliquer l'usage d'une pierre analogue trouvée à Java (2). Mais si l'observation précitée ne peut être mise en doute, il s'agit là d'un cas isolé (peut-être d'un réemploi), et le très grand nombre de pierres cubiques creusées autour d'une cavité centrale, de 16 (et plus tard, à l'époque du Bàyon, de 32) alvéoles, trouvées *in situ* au cours des travaux d'Aṅkor, prouve que c'étaient des pierres à dépôt, placées sous les socles des statues ou des liṅga à l'intérieur des piédestaux, suivant un arrangement dont un exemple observé au Phnoṃ Bǎkhèṅ donne une idée (Pl. XIII et XIV). On notera que le piédestal lui-même, la dalle qui le supporte, et la cavité centrale qui contient la pierre à dépôt sont aussi creusées d'alvéoles régulièrement disposés suivant les points cardinaux et collatéraux.

Il existe un autre type de pierres creusées d'alvéoles du même genre. Ce sont des pierres plates, carrées, divisées en quatre secteurs égaux par deux rigoles en croix perpendiculaires au milieu des côtés (Pl. XV, 1 et 2) ; chacun des secteurs est creusé de cavités suivant généralement le type de la pl. XV, 2. L'Est est indiqué par un arc, ainsi qu'il ressort d'une pierre trouvée à Prè Rup (3) sur laquelle l'arc est remplacé par le mot *pūrva* « est » (4). Le secteur Nord-Est est toujours creusé de deux cavités supplémentaires, disposées en diagonale vers le coin Nord-Est, tandis que le secteur Sud-Est comporte une cavité en longueur le long de la face Est. Ces pierres, dont on a trouvé quelques-unes in situ, mais naturellement vidées de leur contenu, étaient revêtues d'un couvercle et placées au sommet des tours (5), de sorte que l'idole du sanctuaire était placée entre deux dépôts sacrés, tout de même que, lors du sacre, suivant le *Çatapatha brāhmaṇa* V. iv, 1, 14,

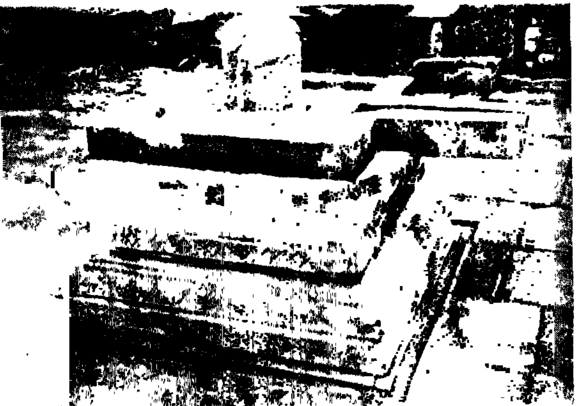
(1) De Lajonquière, *Inventaire*, I, p. 79 ; L. Finot, *Phnom Baset*, BEFEO., III, p. 68.

(2) *Een puzzle opgehelderd*, TBG., XLVII, 1904, p. 461.

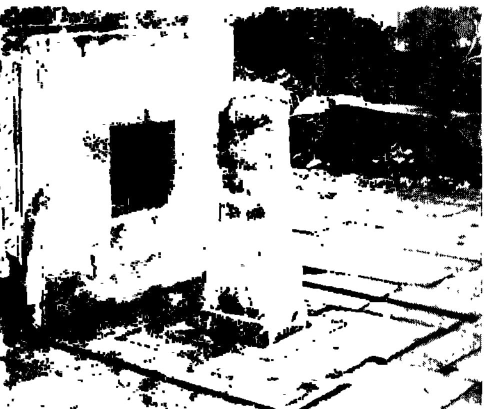
(3) Inv. Cœdès, K. 777.

(4) Sur le sens de l'arc en tant que symbole, cf. A. K. Coomaraswamy, JAOS., 57, 1937, p. 341-542.

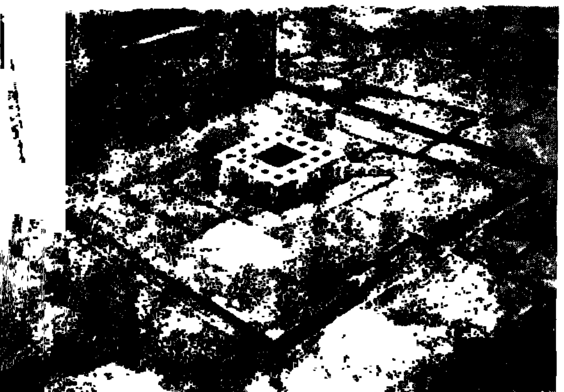
(5) BEFEO., XXX, p. 379-380 ; AAK., I, p. 146 ; Parmentier, *Art khmèr classique*, p. 106. Ce qu'on sait du rôle du Nord-Est, point terminal de la *pradakṣiṇā* dans la conception indienne de l'espace, permet tout au plus de supposer que les deux cavités supplémentaires du secteur Nord-Est, dirigées en pointe vers l'angle Nord-Est, correspondent à une évasion hors de notre univers vers le ciel (cf. P. Mus, *Barabuḍur*, BEFEO., XXXII, p. 436 ; XXXIII, p. 808). L'esprit de la statue, ou du défunt qu'elle représente, attiré hors du dépôt de son piédestal vers celui du sommet de la tour grâce à une correspondance magique entre les mé-



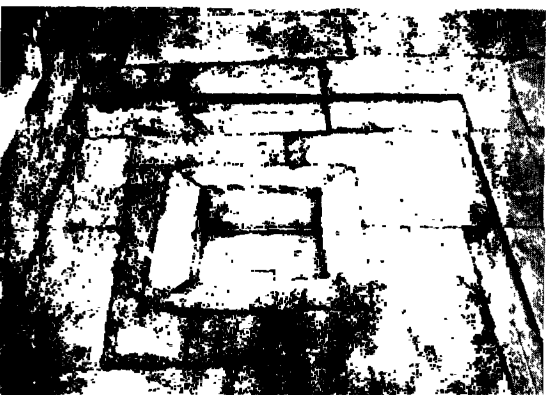
1



2

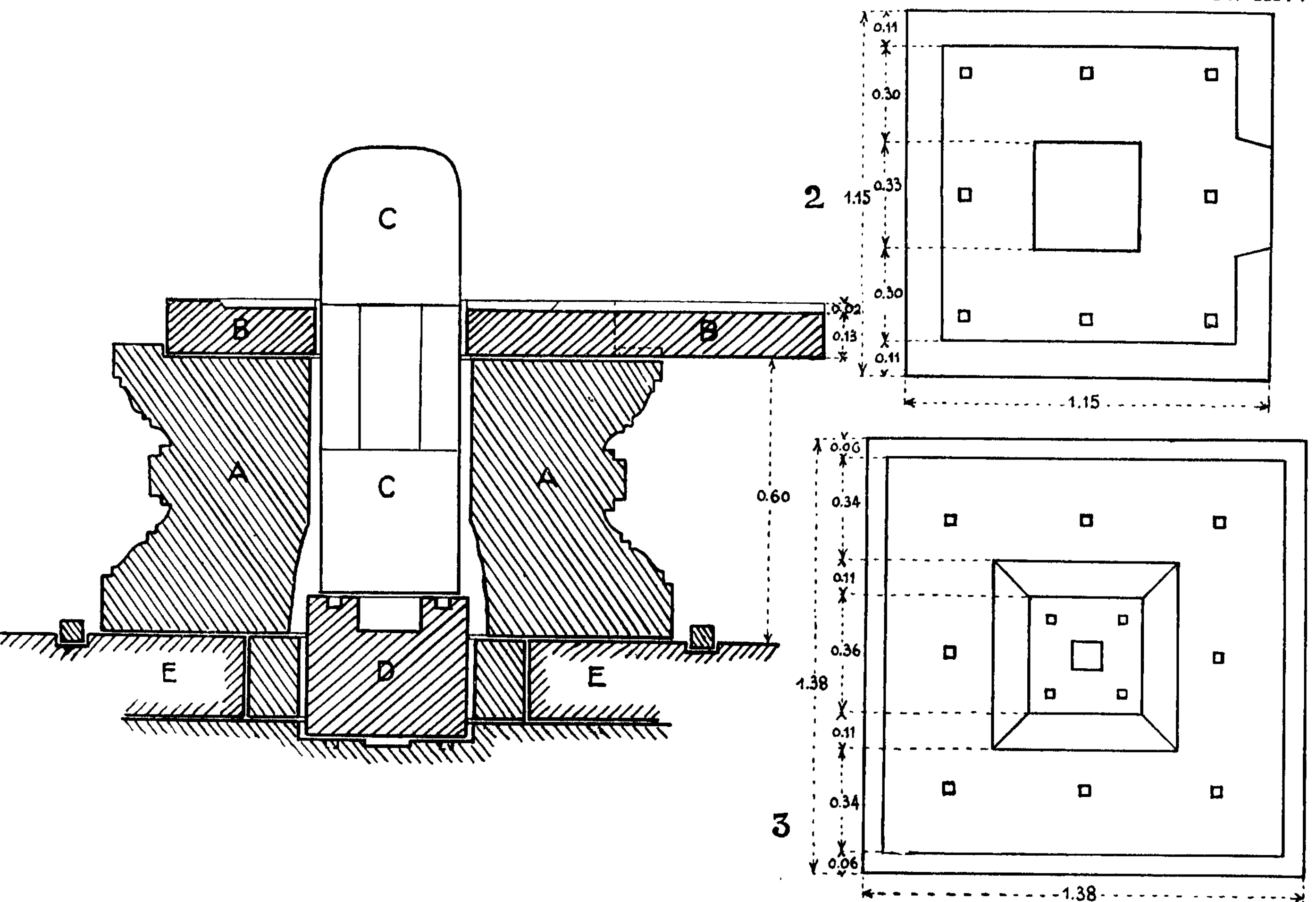


3



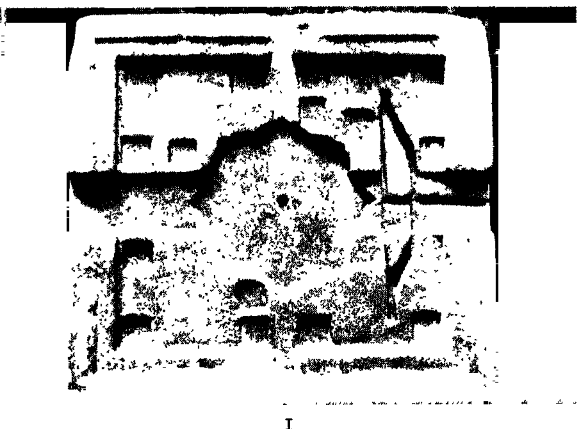
4

Agencement d'un linga dans son piédestal
(Phnoṃ Bàkhèn, Chapelle d'angle Nord-Ouest). Cf. p. 332.
1. Le linga avec le piédestal et la cuve à ablutions. — 2. Le linga posé sur la pierre à dépôt.
3. La pierre à dépôt encastrée dans le dallage. — 4. Dallage inférieur.

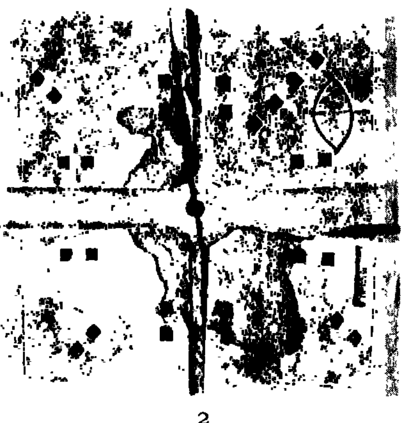


Agencement d'un liṅga dans son piédestal
(Phnom Băkhèṅ, Chapelle d'angle Nord-Ouest). Cf. p. 332.

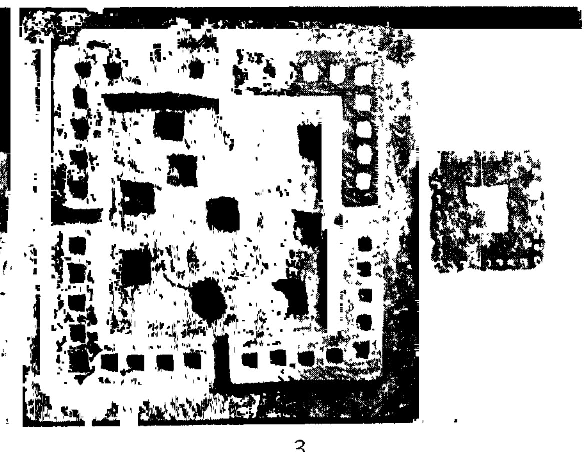
1. Coupe : A, Piédestal ; B, Cuve à ablutions ; C, Liṅga ; D, Pierre à dépôt à 17 alvéoles ; E, Dallage.
2. Plan de la face supérieure du piédestal montrant huit alvéoles.
3. Plan du dallage, montrant huit alvéoles au niveau du sol et cinq alvéoles dans la cavité centrale.



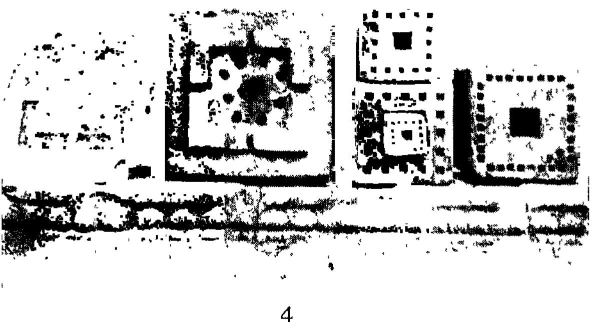
1



2



3



4

Pierres à dépôt. Cf. p. 332 et 333.

1. Pierre de sommet de tour (Pràsàt Damrĕi Kràp).
2. Id. (Pràsàt Kok).

3 et 4. Pierre à dépôt de l'époque du Bàyon : 3. Bantãy Kdĕi (à gauche pierre de sommet, à droite pierre de piédestal). 4. Bàyon (à gauche, deux pierres de sommet, à droite pierres de piédestal).

une plaque d'or était placée sous les pieds du roi et une sur sa tête (1). On ignore tout des croyances et des rites qui présidaient à l'arrangement de ces cavités, qui resta uniforme pendant toute la période angkorienne pour se simplifier à l'époque du Bàyon (Pl. XV, 3 et 4).

D'ailleurs, les cuves de pierre trouvées dans les monuments d'Aṅkor, auxquelles je reviens après cette longue digression, rappelleraient plutôt un autre mode d'ensevelissement, attesté aussi à Java, qui, d'après le Dr. W. F. STUTTERHEIM (2), correspondrait à une coutume funéraire pré-hindoue perpétuée jusqu'en pleine période indo-javanaise. Je veux parler de cuves ovales ou ellipsoidales, que l'on avait d'abord prises pour des baignoires, mais que l'on considère maintenant comme des sarcophages. Des deux cuves javanaises sur lesquelles je possède quelques renseignements, l'une est percée à la base d'un trou d'écoulement (3), l'autre est décorée extérieurement de têtes de mort posées sur des croissants de lune et intérieurement d'une fleur de lotus qui correspond peut-être à un trou d'écoulement, bien que la description ne précise pas ce point (4). Quoi qu'il en soit, ces deux cuves sont étroitement apparentées par leur forme et leurs dimensions : leur caractère funéraire étant attesté par la décoration de l'une d'elles, il est intéressant de retrouver le trou d'écoulement sur l'autre.

L'étude des coutumes javanaises nous montre ainsi : d'une part un rite d'insertion dans un monument funéraire, sous une statue-portrait, de restes mortels destinés à animer la statue, d'autre part l'utilisation de sarcophages en forme de cuves percées d'un trou d'écoulement. Nous pouvons maintenant reprendre l'examen des cuves trouvées à Aṅkor.

---

taux ou les gemmes placés dans les alvéoles du bas et ceux déposés dans les alvéoles du haut, était peut-être conduite à l'évasion finale par le Nord-Est. Je signale à ce propos que le piédestal de la tour centrale de Bantāy Srĕi présente aussi deux alvéoles supplémentaires à l'angle Nord-Est, une sur la partie supérieure du piédestal, l'autre sur la dalle qui le supporte, à côté d'une petite rigole d'écoulement (V. un autre piédestal à rigole d'écoulement, BEFEO., XIII, 1, p. 41, fig. 10.)

(1) L. FINOT. *Sur quelques traditions indochinoises* (BCAI., 1911, p. 20-21) considère le dépôt supérieur des monuments chams (cf. PARMENTIER, *Inventaire*, I, p. 118 ; BEFEO., VI, p. 293-297) comme la *pratisṭhā*, le dépôt de fondation du liṅga qui couronnait le monument, et qui était une sorte de projection de l'idole du sanctuaire au sommet de la tour. Mais au Cambodge, on trouve ce dépôt supérieur au-dessus de n'importe quelle idole et sous des couronnements purement décoratifs. Ce dépôt semble donc avoir surtout pour le but d'établir une correspondance entre le monde d'en-bas et le monde d'en-haut. Comme le dit P. MUS en termes excellents (*Barabudur*, BEFEO., XXXIII, p. 770) : « Liṅga et statues reçoivent leur valeur religieuse du toit pyramidal qui les surplombe et qui, sitôt le dieu fixé à son pinacle, le précipite en eux ».

(2) *Iets over prae-hinduistische Bijzettingsgebruiken op Java* (Med. d. k. Nederl. Akad. v. Wetens., Afd. Letterkunde, N. R., II, 1939, p. 117).

(3) W. P. GROENEVELDT, *Catalogus der Archeologische Verzameling van het Bataviaasch Genootschap*, p. 123, n° 392 (Badkuip). (Dimensions : Lo. 1,78 ; La. 0,87 ; H. 0,69).

(4) *Oudheidkundig Rapport*, 1908, p. 244, n° 40 (Sarkofaag ? Dimensions : Lo. 1,67 ; La. 1,06 ; H. 0,78).

Cet examen permet de formuler au sujet de leur nature et de leur emploi les deux hypothèses suivantes :

1) Le trou d'écoulement, qui se voit sur toutes les cuves qui n'ont pas perdu leur base, pourrait avoir servi à l'évacuation des liquides coulant d'un cadavre frais, comme c'est le cas pour les urnes et les bières actuellement employées en pays cambodgien et t'ăi pour conserver le cadavre avant sa crémation. Le trou percé au centre de l'unique couvercle conservé pourrait, de son côté, avoir été prévu soit pour la sortie des gaz, soit pour l'insertion du fil de coton ou de l'étoffe blanche qui, dans les rites funéraires actuels, établit une communication magique entre le mort et les vivants.

Par analogie avec les coutumes funéraires actuelles, on pourrait donc supposer que ces sarcophages ont servi à la dessiccation des cadavres (1) ; ceux-ci ayant été brûlés, et les cendres ayant été déposées dans des reliquaires, les sarcophages auraient été enfouis dans les monuments, faute de trouver un endroit plus propice pour disposer de ces « appartenances » des morts.

2) Ces cuves étaient destinées à contenir des cadavres déjà décharnés ; le trou percé dans le couvercle et la rigole d'écoulement permettaient de procéder à l'ablution périodique des restes mortels enfouis dans la cuve, rite dont il reste des traces dans la coutume chame (2) et dans la coutume laotienne (3). Dans cette hypothèse, c'est peut-être à ces ablutions rituelles qu'aurait servi le tribut d'eau mentionnée à la st. CLXVI de la stèle de Práh Khằn (4).

On est si mal renseigné sur les rites funéraires des anciens Khmèrs qu'il est difficile de faire entre ces deux hypothèses un choix fondé sur des arguments probants. La seconde a l'avantage d'expliquer les faibles dimensions intérieures des cuves, rarement assez grandes pour contenir un cadavre adulte frais, à moins qu'il n'ait été préalablement plié et étroitement lié. Elle fournit aussi une explication satisfaisante du trou d'écoulement qui s'apparenterait alors

---

(1) S'il venait à être prouvé que certaines cuves n'ont jamais eu de couvercle, on pourrait aussi envisager l'hypothèse d'un décharnement par exposition aux oiseaux de proie, suivant une des coutumes notées par les Chinois (cf. supra, p. 320). D'après un renseignement de M. V. GOLOUBEW, qui le tenait lui-même de L. FINOT, le nom de *Bày Kaèk* porté par deux vestiges voisins du Phnom Bàkhen (*Inventaire* DE LAJONQUIERE, III, p. 84 et 116), et signifiant « riz des corbeaux », rappellerait l'histoire d'un roi dont le cadavre aurait été exposé après avoir été recouvert de riz pour attirer les oiseaux.

(2) Une dalle placée devant le *kut* (stèle funéraire) et qui porte le même nom čam que la cuve à ablutions, *čarnaur*, reçoit les liquides qu'on verse sur la tombe ; ils parviennent au *klaun* (reliquaire) par un canal oblique percé dans la pierre et le sol (PARMENTIER, *Inventaire*, II, p. 379).

(3) Cette coutume consiste à verser un filet d'eau sur les sarcophages élevés au pied de certains *th'at* qui renferment les urnes funéraires de princes, bonzes, etc. Cf. Pl. XII, 3. (Communication de M. Paul LEVY.)

(4) (A l'occasion de la fête annuelle) les brâhmanes, à commencer par Çrī Sūryabhaṭṭa, le roi de Java, le roi des Yavana (= l'empereur d'Annam), les deux rois du Champa portent chaque jour avec piété l'eau des ablutions.

aux orifices percés au flanc des cercueils et des jarres funéraires de diverses populations primitives et préhistoriques (1), orifices assurant aux morts, soit une communication avec les vivants, soit une évasion vers le monde des dieux.

Les deux hypothèses ne sont d'ailleurs pas incompatibles, le cadavre frais tassé dans son sarcophage ayant pu y être laissé après dessiccation au lieu d'être brûlé comme aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, la coutume de placer des sarcophages dans les monuments khmèrs semble maintenant certaine. Elle est analogue à la coutume javano-balinaise, qu'elle n'exclut d'ailleurs pas, car les sarcophages n'ont été trouvés au Cambodge que dans un petit nombre de monuments (2), et il se peut que dans d'autres des cendres aient été déposées dans ou sous le piédestal de la statue (3).

Il serait intéressant de savoir si ces cercueils de pierre sont bien ceux pour lesquels le monument a été construit, et s'ils contenaient les restes du personnage dont l'image était vénérée dans le sanctuaire ; ou bien s'ils y ont été placés après coup, à une époque où les monuments déjà abandonnés et dépourvus de culte étaient considérés comme un endroit propice pour y déposer des cadavres ou des ossements (ce qui était précisément le cas encore tout récemment, avant que les travaux de la Conservation d'Aṅkor ne vinssent entraver cette coutume) (4).

Le style de ces objets, peu décorés, n'est pas très caractéristique de telle ou telle époque : la cuve du Phimãnàkàs (3.858) semble être contemporaine de la pyramide, et celles de Tép Praṇam ont un décor de l'époque du Bàyon. Si l'on peut supposer que la cuve trouvée à Aṅkor Våt remonte à l'époque de la construction de ce monument dont le caractère funéraire a été reconnu depuis longtemps, cela est à première vue plus difficilement concevable pour celle du Phnoṁ Bàkheṅ qui était le temple central du premier Aṅkor, le Yaçodharapura de Yaçovarman. Mais, après ce qui a été dit plus haut, cette difficulté n'est pas irréductible. M. Ph. STERN a montré en effet que le Devarāja devait porter le nom du roi régnant, et que chaque roi, du moins chaque grand roi, devait édifier son temple du Devarāja, destiné à recevoir le liṅga portant son nom (5). Que devenait ce temple à la mort du roi constructeur ? Il y a tout lieu de supposer

(1) Cf. M. COLANI, *Mégalithes du Haut-Laos*, II, 202-203 ; N. G. MUNRO, *Prehistoric Japan*, 1908, p. 329, fig. 200 et 201.

(2) On peut se demander si à Prè Rup, où il n'a pas été trouvé de cuve, la grande fosse parementée de 3 m. × 1 m. 90 construite au pied et à l'Est de la pyramide ne jouait pas réellement le rôle qui lui est attribué par la tradition et a valu son nom au monument. (AYMONIER, *Cambodge*, III, p. 8 ; DE LAJONQUIÈRE, *Inventaire*, III, p. 212, 218).

(3) Cette possibilité a été entrevue par AYMONIER (*Cambodge*, III, p. 82).

(4) Les légendes locales associent plusieurs monuments au souvenir de cérémonies funéraires : l'exemple le plus connu est celui de Prè Rup (v. la note ci-dessus).

(5) *Le temple-montagne khmèr, le culte du liṅga et le devarāja*, BEFEO., XXXIV, p. 611 et suiv. La question de savoir si Prè Rup, avec son *Rājendrabhadreçvara*, joua ce rôle sous le règne de Rājendravarman doit être réservée pour le moment.

qu'il devenait son mausolée : c'est ce qui paraît ressortir de la stance de la stèle de Prè Rup analysée plus haut. La substance royale qui résidait de son vivant dans l'idole, continuait après sa mort à y résider, grâce à la présence de ses restes mortels (déposés dans une urne, une pierre à dépôt ou un sarcophage) qui animaient la statue. C'est sans doute pour s'assurer la possession d'un mausolée convenable que certains rois khmèrs s'appliquèrent, comme les empereurs de Chine, à édifier de leur vivant un temple et à y consacrer une idole portant leur nom et contenant leur « moi subtil ». Ils léguaient temple et idole à leurs successeurs, en les suppliant d'en continuer le culte, probablement par l'insertion de leurs restes mortels destinés à ranimer l'image, et leur temple personnel devenait en quelque sorte leur tombeau.

Pour les rois qui n'avaient pas eu le temps ou les moyens d'édifier un nouveau sanctuaire du Devarāja, il n'est pas impossible que, dans certains cas sinon dans tous, leur temple funéraire ait été élevé sur l'emplacement de leur résidence ou de leur crémation, si crémation il y avait (1). C'est en effet dans les pays qui ont hérité de la civilisation khmère, comme le Siam et le Laos, une coutume bien attestée que de consacrer une résidence royale à la communauté bouddhique après la mort de l'occupant, ou d'élever un *văt* sur l'emplacement d'une crémation princière.

C'est ainsi qu'à Ăyŭth'ya, le temple principal de la ville, le Văt Çrí Sănp'ĕt (Çrī Sarvajña) fut fondé par le roi Paramatrailokanātha sur l'emplacement du palais construit par le premier souverain de la dynastie, fondateur de la ville ; le Văt P'ŭtth'ăisăvăn (Buddhaiçvarya) avait été fondé par ce dernier en 1353 sur le site de sa résidence provisoire à Vieng Lĕk.

A C'ieng Măï en 1451-1452, le roi Bilakarāja (Tīlokăràt) fonda dans le Mahārattavanārāma (Văt Pā Dêng) un *uposathāgāra* sur l'emplacement même où avait eu lieu la crémation de ses parents (2). En 1487, P'ră Yôt C'ieng Rai, petit-fils du précédent, « transporta dans un cercueil d'or le corps de son grand-père Bilakarāja jusqu'au Mahābodhārāma (Văt Čĕt Yôt) où il fit la crémation. Après la crémation, il fit à cet endroit un grand stūpa et il y plaça les cendres auxquelles il ne cessa de rendre un culte » (3). En 1496, l'arrière-petit-fils de Tīlokăràt, P'ră Mương Kêu « fit faire un monastère dans la localité où avaient résidé son grand-père et son père quand celui-ci était prince héritier » (4) : c'est le Pubbārāma, actuellement Văt Kĕt. En 1516-1517, la reine-mère Siri Yasavatī Devī construisit le Sudhammārāma sur l'emplacement de la résidence de son

(1) S'il n'y avait pas crémation, il devait y avoir dessiccation du cadavre avant ensevelissement dans le sarcophage, suivant notre seconde hypothèse, ou peut-être encore exposition aux oiseaux, comme il a été suggéré plus haut. Dans tous les cas, il y avait certainement des cérémonies qui devaient avoir lieu sur un emplacement déterminé, probablement en dehors du palais royal.

(2) *Jinakālamālinī*, pp. 141-142 (BEFEO., XXV, pp. 109-110).

(3) *Ibid.*, p. 151.

(4) *Ibid.*, p. 152.

père (1), et sur le site de la crémation de celui-ci, elle éleva à Lămpang le Nandārāma (2).

A Luóng P'ră Bang (3), le roi Sám Sẽn T'ai, qui régnait au XIVe siècle, fut inciné en un lieu appelé Suén Thẽn (au Sud-Ouest de la ville), et sur l'emplacement de cette crémation furent édifiés un stūpa et une pagode en l'honneur du défunt (4). A la mort de Lăm K'ăm Dêng, son fils et successeur, on construisit le Văt Mănorôm à l'endroit où avait eu lieu sa crémation, et ses cendres y furent déposées (5). C'est de la même façon qu'au XVe siècle le Văt Bŭpparam et le Văt C'ieng Kang furent construits en commémoration du roi Là Sẽn K'ai et de sa sœur (6).

On pourrait multiplier ces exemples et montrer que dans les villes royales, il y a peu de Văt dont le site ne coïncide pas avec l'emplacement d'une ancienne résidence princière ou le lieu d'une crémation. Cette coutume explique comment, dans les villes qui sont demeurées longtemps capitales, les temples et les monastères ont fini par ronger la substance même de la cité, qui est devenue une sorte de nécropole d'où les morts ont fini par chasser les vivants : c'est le cas d'Ăyŭth'ya et de l'ancien C'ieng Mãï « intra muros ».

Par analogie, on est amené à chercher aux monuments d'Aṅkor un caractère funéraire qui n'avait été jusqu'ici reconnu que pour un petit nombre d'entre eux. Sur ce point, l'inscription de Práḥ Khằn apporte un témoignage fort important, qui confirme ce que la stèle de Prè Rup laisse entrevoir au sujet de rites impliquant un culte de Yama, le dieu des morts. Elle mentionne en effet, dans sa stance XXII, une donation de 13.500 villages à Dharmarāja :

bhaktyā svayaṃ yo dita dharmmarāje
trayodaça grāmasahasrakāṇi
çatāni pañcāpi ca...........

Etant donnée la ferveur bouddhique de Jayavarman VII, de qui émane l'inscription, on est d'abord tenté de prendre ce terme de « roi de la Loi » comme une épithète de Buddha. Mais d'après la stance CLXXVII, ce nombre 13.500 (*ayutan tu gaṇitās sārddham sahasratrayaṃ grāmāḥ*) est le nombre total des villages (*grāma*) affectés par le roi à l'entretien de fondations qui, selon la la stance CXXVII, comportaient « 20.400 divinités en or, en argent, en bronze, en pierre, y compris Yama et Kāla, réparties dans toutes les provinces ».

rairūpyakamsāçmamayā devās sayamakālakāḥ
piṇḍitās te pratikṣetram ayute dve catuçcatā.

(1) *Ibid.*, p. 163, 167.
(2) *Ibid.*, p. 167.
(3) Je dois à l'obligeance de M. Paul Lévy les renseignements relatifs à Luóng P'ră Bang.
(4) *Mission Pavie. Recherches sur l'histoire*, p. 41.
(5) *Ibid.*, p. 42.
(6) *Ibid.*, pp. 55-56.

On sait que Kāla, « le Temps » est considéré, soit comme un autre nom de Yama, soit comme celui d'un de ses assistants. D'autre part, Dharmarāja est un des titres les plus fréquents de Yama, en sa qualité de Juge des actions des hommes. M. le Professeur K. A. NILAKANTA SASTRI, à qui j'ai communiqué le texte de la stance CXXVII et qui l'a discuté avec ses collègues de l'Université de Madras, m'écrit : « It seems to me that you have a number of temples (*pratikṣetram*) each containing images of Yama, Kāla and the deified devatās (*pitṛ*), each a *devakula* in other words, and the total number of images in all of them including Yama and Kāla, or Yama-Kāla images, is 20.400, and that all of them together got the 13.500 villages. If there is nothing in the rest of the inscription to contradict this view, then could you not reasonably infer the funeral nature of the temples and donations to them, seeing that Yama (Dharmarāja) holds the chief place in them ? »

Après ce qui a été vu plus haut, il n'y a plus aucune difficulté à comprendre comment Yama Dharmarāja est à la fois le roi de la Loi, juge aux enfers, et le maître souverain des fondations pieuses à destination funéraire, qu'il faut implorer comme l'a fait Sāvitrī.

En dehors d'images en bas-relief (1), on n'a pas signalé jusqu'ici de représentation plastique de Yama ou de Kāla au Cambodge. Je crois cependant qu'il en existe un certain nombre.

J'ai déjà indiqué qu'au XVe siècle, la fameuse statue du Roi Lépreux, à Aṅkor Thoṃ, était considérée comme une image de Dharmarāja (2). Ses cheveux défaits et la présence de deux crocs légèrement saillants près de la commissure des lèvres (3), soulignent le caractère démoniaque du personnage représenté. On peut supposer qu'il tenait dans sa main droite, actuellement vide, le bâton qui est l'arme caractéristique de Yama. C'est précisément cet attribut que tiennent les trois statues décapitées, placées sur la Terrasse du Roi Lépreux à côté de la statue de celui-ci. On ignore depuis quand ces images sont ainsi rassemblées (4). Mais ce n'est peut-être pas un simple hasard, ou le caprice de quelque indigène, qui a précisément groupé en cet endroit, quatre images de même type. Car la Terrasse du Roi Lépreux avec ses étages superposés d'êtres fabuleux : nāga, kumbhanda, gandharva, etc., représente sans nul doute le Meru. Or elle occupe, au Nord du Palais Royal, l'emplacement

(1) Par exemple à Ankor Vāt : pavillon d'angle N.-O., paroi N. de l'aile E. (*Mém. archéol.*, Pl. 328) ; galerie des bas-reliefs, Nord, aile O. (*Ibid.*, Pl. 454) ; galerie des bas-reliefs, Sud, aile E. (*Ibid.*, Pl. 602).

(2) BEFEO., XXVIII, pp. 83-84.

(3) La replique de cette statue, provenant de Vāt Khnàt, près de l'angle Sud-Ouest du Bàrày Occidental, et actuellement placée dans le centre urbain de Siem Rāp, à l'entrée de la route de Sisóphon, ne presente pas de crocs.

(4) Elles l'étaient déjà lors du passage de la mission DE LAGRÉE. V. F. GARNIER, *Voyage d'exploration*, I, p. 70.

qu'occupe encore à Phnoṃ Péñ et à Bangkok le terrain réservé aux crémations royales et princières, et désigné par le terme de Văl Práḥ Mén (*siam.* T'ung P'ră Men) (= Braḥ Meru), du nom du pavillon qu'on y dresse pour placer le bûcher crématoire. J'incline à penser que la Terrasse du Roi Lépreux n'était pas autre chose qu'un Men permanent, ce qui expliquerait pourquoi, à une époque où l'on se souvenait encore de cette destination, on y a rassemblé des images de Dharmarāja, le dieu des morts.

Les deux stances XXII et CLXXVII de la stèle de Práḥ Khằn s'accordent donc pour mettre l'accent sur le caractère funéraire du culte auquel étaient vouées les images fondées ou entretenues par Jayavarman VII, et par voie de conséquence, les édifices qui les abritaient. Cette interprétation est en parfait accord avec le résultat de notre enquête dans le monde javano-balinais, et avec la découverte de sarcophages de pierre dans les principaux monuments d'Aṅkor.

A propos d'Aṅkor Vằt qui est le plus magnifique spécimen d'un monument destiné au culte d'un roi mort et divinisé, une discussion s'est engagée entre M. PRZYLUSKI et moi au sujet de la nature de ce monument : temple ou tombeau ? (1). Si la cuve qui y a été trouvée représente le sarcophage du roi Paramaviṣṇuloka, la question semble tranchée en faveur de M. PRZYLUSKI.

---

(1) J. PRZYLUSKI, *Pradakṣiṇa et prasavya en Indochine*. Festschrift für M. Winternitz zum 70ten Geburtstag, 1933, pp. 326-332 ; G. CŒDÈS, *Aṅkor Vat, temple ou tombeau*, BEFEO., XXXIII, 1933, pp. 303-309 ; *Discovery of the sacred deposit of Angkor Vat*. ABIA., X, pp. 43-47 ; J. PRZYLUSKI, *Is Angkor-Vat a temple or a tomb ?* J. Ind. Soc. Or. Art, Coomaraswamy volume (june-dec. 1937), pp. 131-144.

Je ne puis m'empêcher de relever dans le dernier article de M. PRZYLUSKI un certain nombre de points qui appellent une rectification : P. 135, note 1. Après avoir dans son article des *Mélanges Winternitz* attribué à L. FINOT la paternité de l'introduction à la IIIe partie du *Temple d'Angkor Vat* dont je suis l'auteur (cf. BEFEO., XXXIII, p. 304), M. PRZYLUSKI m'attribue maintenant celle de l'Introduction à la première partie qui a été en réalité écrite par L. FINOT ; — P. 138. Ce n'est pas moi, c'est le Dr. BOSCH qui a pour la première fois appliqué à Ankor Vằt l'expression de « temple funéraire » (BEFEO., XXXII, p. 21) ; — P. 141. M. PRZYLUSKI écrit : « It must be noted, moreover, that the Khmer king and the god Viṣṇu are two distinct personages, as they bear different names. Visnu is a god ; Paramaviṣṇuloka is a dead king, and the latter name may possibly have meant : (1) the ensemble of those who have been to the Paramavisnuloka ; (2) one whichever of those personages. But let it by no means be said that because the king had reached the superior regions, his tomb was necessarily a celestial dwelling. If a Christian goes to paradise after his death, his tomb is a tomb none the less, not a divine abode ». Le nom de Paramaviṣṇuloka n'est susceptible que d'une seule interprétation. C'est l'abréviation d'une expression qui revient souvent dans l'épigraphie pour ce nom comme pour les autres noms posthumes : *stac dau Paramaviṣṇuloka*, « le roi qui est allé au Paramaviṣṇuloka ». « Il faut, dit P. MUS (*Barabuḍur*, BEFEO., XXXIII, p. 771), concevoir que l'apothéose se réalise par spécification. Le défunt ne devient pas effectivement dieu dans l'empyrée... ce n'est que dans son temple particulier qu'il devient un authentique Çiva, le Çiva de ce temple et du lieu où il s'élève. . . L'ancêtre est devenu une part, une portion, un fragment de Çiva éternel : *amça* qui, à ce sens, est d'emploi constant dans l'épigraphie royale. » Je reconnais volontiers que le roi qui est allé au monde de Viṣṇu

Mais est-il légitime de tirer de la présence d'un sarcophage dans un monument toutes les conséquences que notre logique occidentale nous incite à en tirer ? M. PRZYLUSKI écrit (1) : « Pour être exact, la terminologie ne doit pas traduire nos propres conceptions, mais celles des constructeurs et des visiteurs du monument. Avant de décider entre les mots temple ou tombeau, il faut se demander si les rites qui s'y pratiquaient étaient adressés aux restes d'un mortel ou aux reliques d'un dieu ». Cette distinction logique est-elle applicable de façon rigoureuse aux coutumes religieuses de l'Inde propre et de l'Inde extérieure ? Les cendres d'un roi ou d'un prince y étaient-elles considérées d'une manière exclusive, soit comme les restes d'un mortel, soit comme les reliques d'un dieu ?

Notons à ce propos que si dans l'Inde les funérailles proprement dites (*antyeṣṭi*) sont essentiellement néfastes (*amaṅgala*), le *çrāddha* offert aux mânes, aux *pitṛ* une fois leurs corps reconstitués par l'offrande des *piṇḍa*, n'a pas le même caractère (2). Cela est si vrai qu'au cours du *maṅgalaçrāddha* qui termine la période d'impureté de dix jours et a pour but la transformation du « revenant » maléfique (*preta*) en « ancêtre » (*pitṛ*), le brâhmane officiant qui pendant toutes les cérémonies funéraires avait placé son cordon sur l'épaule droite (à l'inverse de l'usage courant), le fait passer sur son épaule gauche au moment critique où il souhaite la bienvenue aux *pitṛ* venus pour opérer leur réunion avec le défunt (3). Il n'y aura donc pas lieu de s'étonner si, tant au Cambodge que dans l'Insulinde, le culte des morts figurés sous les traits de statues divines comporte des rites fastes (par exemple la *pradakṣiṇā*).

---

n'est pas devenu Visnu dans ce monde-là, mais je crois avec P. MUS qu'il l'est devenu dans son temple à Ankor Vàt, et je suis persuadé que sa statue devait le représenter sous les traits de ce dieu (avec peut-être, certains traits indiquant sa nature de statue-portrait, tels que ceux qui ont été finement analysés par J. L. MOENS, *loc. cit.*) ; et je maintiens qu'Ankor Vàt a tous les caractères architecturaux d'un palais céleste. Si tel n'était pas le cas, comment expliquer la présence de ces milliers d'apsaras qui animent la pierre de leur grâce juvénile ? Quant à l'argument tiré des croyances chrétiennes, il étonne sous la plume de M. PRZYLUSKI qui écrit fort justement un peu plus loin (p. 144) : « The progress of our studies requires that, instead of confusing what can be confused, we should distinguish what can be distinguished » ; — P. 142. Ce n'est pas la faute du Prof. R von HEINE-GELDERN et de son article *Weltbild und Bauform in Sudostasien* (W.B.K.K.A., IV, 1930) si « nous reconnaissons un Meru dans le moindre temple ». C'est celle des inscriptions qui donnent régulièrement ce nom à tous les monuments en forme de pyramide couronnée d'un quinconce de tours (Bàkhèn, Tà Kèv, Mebòn, Prè Rup, Bàphûon, etc.), et la théorie du temple-montagne est directement inspirée par le terme de *vnam* (*phnom*, montagne) servant à désigner ces monuments dans la langue des anciens Khmèrs. P. MUS a du reste apporté à la théorie de HEINE-GELDERN d'intéressantes confirmations dans son *Barabudur*, BEFEO., XXXIII, p. 759.

(1) *Loc. cit.*, p. 134.

(2) J. JOLLY, *Recht und Sitte*, p. 155.

(3) Mrs. SINCLAIR STEVENSON, *The rites of the Twice-born*, p. 183. Cf. aussi p. 21.

L'Inde propre nous offre l'exemple d'un monument funéraire qui est toujours l'objet de rites fastes, c'est le stūpa, sur lequel P. MUS a écrit dans son *Barabuḍur* des pages définitives :

« Nous avons affaire, dit-il, à une sépulture qui est par elle-même un véritable temple. C'est une tombe-sanctuaire. . . La tombe devient beaucoup moins l'habitation du mort qu'une sorte de corps artificiel substitué à la dépouille mortelle, un « homme cosmique » funéraire où logera l'entité magique qui prolonge le défunt. C'est un nouveau corps architectural, qui est si l'on veut le logis du mort, mais seulement à la manière dont son corps l'avait logé de son vivant » (1).

C'est exactement le rôle rempli par la statue-portrait cambodgienne ou javanaise, ce corps glorieux (*yaçaççarīra*) qui est au même titre que le stūpa une « tombe-vivante » (2), animée comme lui par le *dharma*.

Même si nous n'avions pas dans l'Inde ce précieux élément de comparaison qui nous met en garde contre une distinction trop absolue entre les « restes d'un mortel » et les « reliques d'un dieu », lorsqu'il s'agit d'un grand homme, nous n'en serions pas pour autant enfermé dans ce dilemme, car l'Inde extérieure n'est pas une simple province culturelle de l'Inde propre.

C'est le mérite du Dr. W. F. STUTTERHEIM et de l'école hollandaise en général, d'avoir su analyser avec beaucoup de pénétration l'influence du passé indonésien pré-hindou sur les religions indiennes et sa réaction à l'égard de celles-ci. Qu'il y ait eu au Cambodge un phénomène analogue, il paraît difficile d'en douter, et même dans les cas où l'Inde suffit à expliquer telle conception religieuse ou telle réalisation architecturale des anciens Khmèrs, il n'en reste pas moins que leur atavisme pré-indien donna à celles-ci une certaine couleur locale et conditionna le sens de l'évolution.

Tel est le cas au Cambodge du culte du Devarāja. Il repose sans aucun doute sur des conceptions purement indiennes et son rituel a été composé à l'aide de textes dans lesquels on a cru retrouver des traités tantriques connus dans l'Inde (3). N'empêche que ce culte n'est nulle part attesté dans l'Inde sous la forme spécifiquement khmère qu'il a prise au Cambodge. De même, M. P. MUS a bien pu expliquer le symbolisme architectural du Bàyon (4) et du Barabuḍur (5) par le Lotus de la Bonne Loi, mais il n'existe dans l'Inde aucun monument qui rappelle, même de loin, ces étonnantes réalisations du génie khmèr et du génie javanais.

---

(1) *BEFEO.*, XXXIII, p. 617.

(2) P. MUS, *La tombe vivante, Esquisse d'une série ethnographique naturelle*, La Terre et la Vie, juillet-août 1937, p. 119.

(3) P. C. BAGCHI, *On some Tântrik texts studied in ancient Kambuja*, IHQ., V, 1929, p. 154. Cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 356.

(4) *Le symbolisme à Aṅkor Thoṃ : « le grand miracle du Bayon »*, CR. Acad. Inscr. et B.-L., 1936, p. 57.

(5) *BEFEO.*, XXXII, p. 353.

Le corps ou les cendres d'un grand personnage étaient-elles considérées comme les restes d'un mortel ou comme les reliques d'un dieu ? demandait-on tout à l'heure. Tout porte à croire que dans l'Inde extérieure elles étaient à la fois l'un et l'autre. On a vu plus haut un *culte divin* rendu, d'après M. STUTTERHEIM aux cendres des princes balinais. A Java, H. GORIS a pu définir le monument de Prambanan d'où provient un reliquaire mentionné ci-dessus, comme le tombeau de Balitung (1), alors qu'il a toutes les caractéristiques d'un temple hindou et est orienté à l'Est. Par ailleurs, on a remarqué que dans divers *čaṇḍi* ayant tous les traits d'un temple hindou correctement ouvert à l'Est, le sens de lecture des bas-reliefs indique cependant qu'on y pratiquait la circumambulation par la gauche (*prasavya*) (2). « D'après les Čams, écrit M. PARMENTIER (3), si les tombes royales sont tournées vers l'Orient alors que tous les *kut* font face au Nord, c'est que les rois sont divins. » Au Cambodge, des sarcophages ont été trouvés dans divers monuments ouverts à l'Est, aussi bien qu'à Aṅkor Văt qui est orienté vers l'Ouest.

Pour les monuments de l'époque de Jayavarman VII, aucun doute n'est permis. Ce sont des temples parce qu'ils abritaient des images divines, et si le culte qui s'y pratiquait avait un caractère funéraire en ce sens qu'il s'adressait à des personnes défuntes, il n'en était pas moins divin puisqu'il avait pour objet des images de devas, et de bodhisattvas, et comportait d'après un témoignage formel (4) le rite de la *pradakṣiṇā*.

Temple *ou* tombeau ? Mon opinion, revisée à la suite d'une étude plus approfondie des faits javano-balinais, et de la découverte de sarcophages dans les monuments d'Aṅkor, est qu'il faut désormais répondre : temple *et* tombeau. Aṅkor Văt est la dernière demeure d'un être qui jouissait dès son vivant de certaines prérogatives divines, et que la mort avait achevé d'assimiler à un dieu. C'est le palais funéraire dans lequel reposaient ses restes mortels, mais où se dressait aussi sa statue le représentant sous les traits d'un dieu.

(1) *De eenheid der Matarāmsche Dynastie*, Festschrift Batav. Gen. I, p. 206. Le Dr. STUTTERHEIM écrit par ailleurs à propos des *čandi* javanais, qu'il considère non comme des temples destinés au culte public, mais comme des mausolées de rois défunts : « Viewed from the outside, they bear all the characteristics of a temple ». (JAOS., loc. cit., p. 1.)

(2) Martha A. MUUSSES, *Willekeur of regel* ? O. V. 1922, p. 130-137.

(3) *Inventaire*, II, p. 382.

(4) Celui de la stèle de Ta Prohm, st. LXXXV, BEFEO., VI, p. 78, qui dit en toutes lettres qu'à l'occasion de la fête annuelle du printemps célébrée à Tà Prohm au mois de Caitra, Bhagavatī, c'est-à-dire l'image de la mère du roi sous les traits de la Prajñāpāramitā, prenait part à une procession qui exécutait une triple pradakṣiṇā. Suivant le texte de Práḥ Khẵn (st. CLVIII), la même statue ou son substitut (*utsavamūrti*) figurait chaque année, au mois précédent, c'est-à-dire en Phālguna, dans un synode d'images ayant lieu à Práḥ Khẵn où devaient être célébrés des rites analogues.

Dans son dernier article sur cette question, M. PRZYLUSKI, exprimant son opinion sous une forme moins absolue que dans le précédent, écrit que le sépulcre d'un roi divinisé doit nécessairement avoir les caractéristiques, à la fois d'un temple et d'un tombeau. « Il n'est pas indifférent de savoir quelle est la conception qui est la plus forte et détermine le caractère du monument » (1).

Cette remarque donne la note juste et permet de clore le débat qui s'est ouvert à propos d'Aṅkor Vằt. Ce monument est un tombeau, si le sarcophage qu'on a trouvé dans la tour centrale (2) est contemporain de sa construction. Mais c'est aussi un édifice qui, architecturalement, ne se distingue des autres temples khmèrs que par son orientation à l'Ouest (3), et qui devait, comme ceux-ci, abriter dans le sanctuaire central une image du roi.

Pour désigner les monuments de ce type, pour marquer que leur idole principale représentait sous une apparence divine un roi ou un prince défunt dont il est vraisemblable que le corps, des cendres ou quelque autre appartenance animait cette image, on est bien obligé d'avoir recours à une expression adéquate. Et si « temple funéraire » proposé par le Dr. F. D. K. BOSCH a pu paraître autrefois à M. PRZYLUSKI présenter l'inconvénient « de confondre ce qui peut être confondu au lieu de distinguer ce qui doit être distingué », j'espère que sous le bénéfice des remarques précédentes cette expression ou celle de « mausolée » finiront par recueillir son adhésion.

---

(1) *Loc. cit.*, p. 138. Cf. p. 144.

(2) On a mis en avant diverses hypothèses pour expliquer cette anomalie qu'Aṅkor Vằt n'est d'ailleurs pas seul à présenter. Le Dr. F. D. K. BOSCH (BEFEO., XXXII, pp. 19-21) et M. J. PRZYLUSKI (*loc. cit.*, p. 139) ont proposé une explication d'après laquelle l'orientation insolite serait due au fait qu'Aṅkor Vằt est le seul grand temple funéraire ou tombeau élevé du vivant du roi. On conçoit en effet, après ce qui vient d'être dit, qu'un temple funéraire élevé par un successeur à la mémoire d'un roi *déjà divinisé* soit plus un temple qu'un tombeau. D'autre part, un monument élevé par un roi, de son vivant, comme un temple du dieu-roi, a forcément une orientation faste qu'il conservera, même si, après la mort du fondateur, il devient son mausolée. Si Aṅkor Vằt a été conçu par Sūryavarman II comme son tombeau, *où devaient être celébrés les rites funéraires précédant l'ensevelissement*, comme un *Meru* ou *men* dirait-on aujourd'hui, l'orientation néfaste se comprend. Mais une autre hypothèse se présente aussi à l'esprit. Si, désirant adapter le culte royal au vishnouisme alors en faveur, Sūryavarman II a conçu Aṅkor Vằt, comme un temple dans lequel le devarāja était représenté par une image de Visṇu contenant son essence ou son moi subtil, peut-être a-t-il voulu marquer la rupture avec le çivaïsme des siècles précédents, en adoptant une nouvelle orientation, qui, notons-le, est celle qui est réservée à Visnu à l'époque de Jayavarman VII : au Bàyon, les scènes vishnouites sont sculptées sur la face Ouest de la galerie intérieure ; à Prăḥ Khằn, le bâtiment S qui est situé à l'Ouest du gopura II Ouest, et dont l'entrée normale est à l'Ouest, ne contenait que des images de Visnu et de ses avatars. L'association de Visnu avec l'Ouest ressort encore de la découverte d'une grande statue de Visṇu couché au centre du Bàrày *occidental* (BEFEO., XXXVI, p. 611). Il ne faut pas oublier d'ailleurs que dans l'Inde propre, Visṇu-Kṛṣṇa règne à Dvārakā, « la ville des portes du Couchant, bâtie au sein de la mer *occidentale* » (BARTH, *Religions de l'Inde*, p. 104).

(3) *Loc. cit.*, p. 144.

XXXIV. — LES HÔPITAUX DE JAYAVARMAN VII.

Les emplacements de 15 des 102 hôpitaux mentionnés dans l'inscription de Tà Prohm (st. CXVII) sont connus grâce aux stèles de fondation qui y ont été trouvées. En voici la liste :

NUMÉROS			N° de l'inscription Inv. Cœdès (4)	NOM DU MONUMENT	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES
de classement (1)	de Lajonquière (2)	de Parmentier (3)			
	2		K. 11	Čăn Čŭṃ	Inv. I, p. 3
·203	172		160	Pràsàt Khnà	» p. 240
		197 bis	435	Kôk Rokà	BEFEO., XIII (1), p. 34 et XV (2) p. 108.
710		240,5	667	Pràsàt Bantāy Thlĕn	BEFEO., XXX, p. 222, 224 ; BCAI., 1917-1930, p. 42
71	348		368	Sai Fong	Inv. II, p. 96
	373		375	Pràsàt Tà Măn Tóč	» p. 132
	403		386	Vắt Păk'ăm	» p. 223
	422		387	K'onburi	» p. 238
	437		395	Nom Văn	» p. 265
	457		402	Vắt Ku	» p. 310
745			602	Pr. à l'O. de la Porte O. d'Ankor Thoṃ	BEFEO., XXVI, p. 512 ; — BCAI., 1917-30, p. 34
415	498		614	Tà Prohm Kel	Inv. III, p. 116
382		533,2	537	Tà Kèv (Temple de l'Hôpital)	BCAI, 1917-30, p. 28.
			209	Pràsàt Tà Kè Poṅ	Inv. III, p. 438
			912	Vắt Svày	Cahiers de l'EFEO. n° 22, p. 8

(1) Arrêtés du Gouverneur Général de l'Indochine des 16 mai 1925, 1er octobre 1932 et 17 juillet 1935.

(2) *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, Paris, 3 vol., 1902-1911 (Public. EFEO., IV, VIII, IX).

(3) *Inventaire détaillé des monuments khmèrs* (manuscrit conservé à l'EFEO).

(4) *Liste générale des inscriptions du Champa et du Cambodge*, Hanoi, 1923 (à compléter par le supplément publié dans G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, I, p. 272).

Les locaux hospitaliers proprement dits étaient certainement en matériaux légers, car il est peu vraisemblable qu'on ait logé les malades dans des constructions en pierre ou en briques, alors que partout ailleurs celles-ci étaient réservées aux dieux, et que les hauts dignitaires et le roi lui-même habitaient dans des demeures en bois.

Mais les hôpitaux comportaient, d'après l'édit lui-même, une chapelle qui devait être en pierre et qui avec l'indispensable mur d'enceinte constituait le squelette lithique de ces établissements. Des spécimens en ont-ils été conservés ?

Des 15 emplacements énumérés ci-dessus (1), on peut éliminer : Čăn Čŭṃ, où les bonzes n'ont rien laissé subsister des édifices anciens ; Pràsàt Tà Kè Poṅ, dont les vestiges déjà peu reconnaissables du temps d'AYMONIER (2) n'ont pas été retrouvés par L. DE LAJONQUIÈRE ; Sai Fong où ne subsiste aucune trace d'édifices de l'époque khmère ; Văt Păk'ăm, pagode moderne où la stèle a dû être apportée d'ailleurs ; Nom Văn qui constitue un ensemble assez complexe ; Kôk Rokà sur lequel on manque de renseignements précis ; et Vằt Svày où la bonzerie moderne n'a pratiquement rien laissé subsister des vestiges anciens. Les huit emplacements restant sont marqués par des édifices appartenant à l'époque de Jayavarman VII (lorsque le style en est reconnaissable), de mêmes dimensions, construits sur le même plan et présentant des caractères communs, à savoir : au centre une tour ouvrant à l'Est par un porche ou avant-corps, soit en grès (3), soit en latérite (4) ; au Sud-Est de la tour un édicule annexe ouvrant à l'Ouest par un avant-corps (5), et présentant dans deux cas (6) la particularité rare d'avoir une fenêtre ouvrant au Sud ; un mur d'enceinte en latérite interrompu à l'Est par un gopura cruciforme de mêmes matériaux que la tour ; et généralement un bassin à l'extérieur de l'enceinte (7).

La similitude de plan et de style, associée à l'identité des stèles, permet de conclure qu'on se trouve en présence de l'ossature des hôpitaux de Jayavarman VII, et que les tours abritaient autrefois l'image du Bhaiṣajyaguru et de ses deux assistants (8).

(1) Auxquels il faut ajouter Práḥ Khằn d'Ankor dont la stèle de fondation, en sa stance XXXIX, révèle l'existence d'un hôpital sans permettre d'en déterminer l'emplacement exact.

(2) *Le Cambodge*, II, p. 297.

(3) Pr. Bantãy Thlĕṅ et les trois emplacements des environs d'Aṅkor : à l'Ouest de la porte Ouest, Tà Prohm Kel, Tà Kèv.

(4) Pr. Khnà, Pr. Tà Mãn Tóč, K'onburi, Văt Ku.

(5) En grès à Pr. Bantãy Thlĕn, en latérite partout ailleurs ; manque à Văt Ku et aux trois emplacements d'Aṅkor.

(6) Pr. Tà Mãn Tóč, K'onburi.

(7) Au Nord à Pr. Tà Mãn Tóč et à Tà Prohm Kel, au Nord-Est à Pr. Khnà, a l'Est à Văt Ku (où il y en a quatre).

(8) A la chapelle de l'Hôpital, près de Tà Kèv, M. GOLOUBEW a signalé un fronton « où l'on distingue une représentation du boddhisattva Lokeçvara associée à celle d'un malade, apparemment atteint de lèpre nerveuse, auquel un infirmier s'apprête à masser la main » (J. Ind. Soc. Or. Art, Juin-décembre 1937, p. 102). D'autre part, Tà Prohm Kel est associé à la légende de Poñã Krek, le mendiant paralytique dont les membres ankylosés furent dénoués sur l'emplacement de cet édifice par le cheval d'Indra, après quoi il monta sur le cheval qui l'emporta dans les airs.

Or, des dispositions absolument identiques se retrouvent dans les monuments suivants qui semblent être tous de date assez basse (1).

NUMÉROS		NOM DU MONUMENT	RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES
de classement (2)	de Lajonquière		
291	203	Pràsàt Pràptŭrs	Inv. I, p. 271
302	215	Pràsàt Don Čàn	» p. 285
	357	Pràsàt Non Ku	Inv. II, p. 106 (cf. BEFEO., XXII, p. 73)
	372	Kamphên Noi	» p. 129
	378	Pràsàt Čranien (ou Pr. Čhuk)	» p. 140
	381	Pràsàt Chang Pi	» p. 142
	393	Pràsàt Ban Samo	» p. 164
	417	Pràsàt Yai	» p. 232
	420	Kut Rưsi	p. 234
	433	Pràsàt Sra Phlen	p. 251
	439	Pràsàt Bàn Pràsàt	p. 266
	441	Prang P'on Songk'ram	» p. 269
	445	Kut Rưsi Nang Ram	» p. 275
410	519	Pràsàt Prei Pràsàt	Inv. III, p. 133
	683	Pràsàt Tà Kăm	p. 330
593	737	Pràsàt Prei Nokor	» p. 357
43	807	Prasat Thnăl Dàč	» p. 385

On objectera que ces dispositions n'ont rien de remarquable, à tel point que, dans la plupart des cas, L. DE LAJONQUIÈRE décrit ces édifices en disant simplement qu'ils sont « de plan habituel » ou « de plan ordinaire ». Le nombre relativement grand de monuments présentant le même arrangement n'est pas un argument contre l'hypothèse d'après laquelle certains de ces monuments seraient des vestiges des hôpitaux fondés par Jayavarman VII, car le nombre de ces établissements, cent deux, est justement fort élevé. Et l'on ne peut échapper à ces deux constatations de fait : chaque fois qu'une stèle a été trouvée dans un monument de ce type, c'était une stèle des hôpitaux, et réciproquement, aucun de ces monuments, sauf Pràsàt Tà Kăm, n'a livré d'inscription qui ne soit pas une stèle des hôpitaux.

---

(1) Sauf Pràsat Tà Kăm dont le sanctuaire porte une inscription de 791 A. D. et le bâtiment annexe une de 962 A. D.

(2) Arrêté du Gouverneur Général du 16 mai 1925.

On s'est demandé pourquoi la mention des 102 hôpitaux et le relevé des dépenses occasionnées par leur entretien figure dans la stèle de Tà Prohm dont l'objet précis est en réalité la consécration du monument dédié à la mère de Jayavarman VII sous l'aspect de la Prajñāpāramitā. En voici la raison. Les stèles des hôpitaux nous apprennent, dans leur stance XXXVIII, que les deux officiants (*yājaka*) et l'astrologue (*gaṇaka*) de chacun de ces établissements étaient nommés par le supérieur (*adhyāpaka*) du Çrī Rājavihāra. Or ce nom, que j'ai lu à tort Rājavibhāra en publiant la stèle de Tà Prohm (1), n'est autre que celui de la *purī* « affectée à la subsistance de la mère de Buddha » (*purī rājavihāranāmnī* — — — *munīndramātur bharaṇe niyuktā*, st. XXXV). Le texte désigne par là le temple de Tà Prohm et ses dépendances. Si le supérieur était chargé de la nomination du personnel des hôpitaux, il n'est pas surprenant que ceux-ci soient mentionnés, avec leurs dépenses d'entretien, dans la stèle de fondation du monument où résidait ce haut dignitaire.

XXXV. — LES GÎTES D'ÉTAPE A LA FIN DU XII[e] SIÈCLE.

Les stances CXXII à CXXVI de la stèle de Práḥ Khằn énumèrent en ces termes 121 gîtes d'étape construits par Jayavarman VII le long des routes qui sillonnaient le royaume :

« Sur les routes de Yaçodharapura à la capitale du Campā, (il a construit) 57 « gîtes d'étape avec du feu. De la capitale à la ville de Vimāy, (il y a) 17 gîtes « avec du feu. De la capitale à Jayavatī, de cette ville à Jayasiṃhavatī, de là à « Jayavīravatī, de cette ville à Jayarājagiri, de Jayarājagiri à Çrī Suvīrapurī, de « cette ville à Yaçodharapura, (le long de cette route) il y a 44 gîtes avec du « feu. Il y en a un à Çrī Sūryaparvata, un à Çrī Vijayādityapura, un à Kalyā- « ṇasiddhika. Au total 121 (2). »

Ces gîtes d'étape où les voyageurs trouvaient du feu correspondent évidemment à ces édicules en pierre que l'*Inventaire* DE LAJONQUIÈRE (3) classait sous

---

(1) *BEFEO.*, VI, pp. 55 et 74. Dans l'écriture de Jayavarman VII, les caractères *bhā* et *hā* se ressemblent beaucoup.

(2) CXXII (D, l. 2) yaçodharapurād yāvac campānagaram adhvasu
upakāryāhutābhujas saptapañcāçad ālayāh
CXXIII (3) purād vimāypuraṃ yāvad vahnes saptadaçālayāh
purāj jayavatīṃ tasyāh jayasiṃhavatīṃ tatah
CXXIV (4) jayavīravatīm tasyā jayarājagirim punah
jayarājagirer yāvac chrīsuvīrapurīṃ tathā
CXXV (5) tasyā yaçodharapuram yāvad vahnigrhāni ca
catvāriṃçac ca catvāri caikaṃ çrīsūrya parvate
CXXVI (6) ekam çrīvijayāditya- pure kalyānasiddhike
ekañ ca piṇḍitāny eka- viṃçaty uttarakaṃçatam

(3) I, p. L ; II, p. XXXI ; III, p. XXVII. C'est M. FOUCHER qui le premier, reconnut dans ces édicules des gîtes d'étape (JA., 1903 [I], p. 179).

le nom de « monuments du type de Tāp Čei », et auxquels L. Finot a consacré en 1925 une courte étude en les désignant sous les noms de *dharmaçālā* (1). L'inscription de Práḥ Khằn en mentionne 57 sur la route d'Aṅkor à la capitale du Champa, 17 sur celle d'Aṅkor à P'imai, 44 sur un circuit jalonné par des villes inconnues par ailleurs, un au Phnoṃ Čisór et deux autres qui restent à identifier. Ces données méritent d'être confrontées avec les résultats de l'exploration archéologique.

Route du Champa. Le Champa était alors divisé en deux royaumes (2) ayant leurs capitales respectivement à Vijaya (Bình-định) et à Pāṇḍuraṅga (Phanrang). Le contexte ne permet pas de décider de quelle capitale il s'agit ici : Bình-định et Phanrang étant, à vol d'oiseau, à la même distance d'Aṅkor, on ne peut tirer aucune indication du nombre des relais indiqué. La seule remarque qu'on puisse faire, c'est que les relais ne devaient pas être plus espacés sur cette route que sur celle d'Aṅkor à P'imai. En effet, sur cette dernière il y avait, d'après l'inscription, 17 relais pour une longueur de 225 kilomètres. Une règle de trois montre que 57 relais espacés de la même façon correspondent à une distance de 754 kilomètres. Or de Siem Rāp à Phanrang, par les routes coloniales 1bis, 22 et 1 il y a actuellement 820 kilomètres, mais cet itinéraire, qui fait un détour par Saigon, n'est pas direct, et la distance de 754 kilomètres obtenue en supposant que, comme sur la route de P'imai les relais étaient espacés de 12,5 kilomètres en moyenne, ne doit pas être éloignée de la vérité. Quel que soit le terminus de cette route, Bình-định ou Phanrang, il est à peu près certain qu'elle suivait au départ d'Aṅkor soit la chaussée que de Lajonquière appelle « voie du Sud-Est » (3), soit la chaussée « de l'Est » dont les restes sont visibles entre Aṅkor et Práḥ Khằn de Kǒṃpoṅ Svày (l. 73) (4). Dans ce dernier cas, les édicules de Běṅ Mālā (219), de Tāp Čei (220), de Pràsàt Tà Ĕin (234), un édicule inédit signalé en 1932 par G. Trouvé (5), et celui de Práḥ Khằn (174) faisaient partie des 57 gîtes d'étape mentionnés ici (6).

Route de P'imai. Le long de la chaussée, dite « voie du Nord-Ouest » (7) qui réunit Aṅkor à P'imai en passant par le col de Čhoṅ Samet et le sanctuaire de Phnoṃ Ruṅ, on a reconnu 8 des 17 gîtes mentionnés ici. Ce sont Pràsàt Phtư (523), Pràsàt Sampou (611), Pràsàt Seman Tiṅ (628), Pràsàt Ó Črưṅ (700), Pràsàt Kuk Mon (707), Pràsàt Prohm Kel (722), Pràsàt Noṅ Ploṅ (413) et Pràsàt Srebo (415). L'espacement entre ces monuments est très inégal, ainsi

(1) L. Finot, *Dharmaçālās au Cambodge*, BEFEO., XXV, pp. 417-422.

(2) Ce fait bien connu (G. Maspero, *Royaume de Champa*, p. 165) est mentionné dans la stance CLXVI de l'inscription de Práḥ Khằn.

(3) *Inventaire*, III, p. XXII.

(4) *Ibid.*, p. XXIII.

(5) BEFEO., XXXIII, pp. 524-525, et Rapport de la Conservation d'Ankor, janvier 1932.

(6) Cf. le tableau donné par L. Finot, *loc. cit.*, p. 419 et la carte p. 418.

(7) *Inventaire*, III, p. XXIV.

qu'il ressort du tableau dressé par L. FINOT (1). La distance entre Aṅkor et P'imai étant de 225 kilomètres, la distance *moyenne* entre chacun des 17 gîtes d'étape construits par ordre de Jayavarman VII, était de 12 kilomètres 500. C'est à 1 kilomètre près la distance qui sépare Pràsàt Kuk Mon de Pràsàt Ó Črưṅ et de Pràsàt Prohm Kel. Les deux édicules situés immédiatement avant Pràsàt Ó Črưṅ en venant d'Aṅkor, à savoir Pràsàt Sampou et Pràsàt Seman Ting, sont distants de 18 kilom. 500 et le dernier est à 18 kilom. de Pràsàt Ó Črưṅ. Il semble donc que d'Aṅkor à Pràsàt Prohm Kel, tous les gîtes d'étape aient été reconnus. C'est entre Pràsàt Prohm Kel et P'imai qu'il faudrait chercher les 9 manquants.

Circuit Aṅkor — Jayavatī, etc. — Aṅkor. Cette route était jalonnée par 44 gîtes d'étape. Si l'on applique à ce nombre le même raisonnement que ci-dessus, on constate que 44 relais, espacés de 12, 5 kilom. les uns des autres, correspondent à une distance de 580 kilom. environ. Ici, il s'agit d'un circuit qui, parti d'Aṅkor, y revient après être passé par six localités dont trois (Jayasiṃhavatī, Jayavīravatī et Jayarājagiri) sont mentionnées aux stances CXV et CXVII de l'inscription de Práḥ Khằn, mais dont malheureusement aucune n'est connue par ailleurs. En dehors des chaussées ci-dessus mentionnées allant respectivement à P'imai, à Práḥ Khằn (173) et à Kòṃpoṅ Thoṃ, L. DE LAJONQUIÈRE a encore reconnu une voie ancienne joignant Bĕṅ Mālā à Vằt Phu, en passant par Kòḥ Ker (2), et une autre se dirigeant d'Aṅkor vers l'Ouest-Nord-Ouest en passant par Phnoṃ Srŏk (4). Aucune de ces deux voies ne semble être jalonnée d'édifices du genre de ceux qui ont été trouvés le long des chaussées d'Aṅkor à P'imai et d'Aṅkor à Práḥ Khằn (173). Si le circuit indiqué dans les stances CXXIII-CXXV correspond en partie à une de ces deux routes, il faudrait admettre que toutes les « maisons à feu » étaient en matériaux légers, mais alors on se demande pourquoi le roi mentionnerait des « salas » dont l'érection n'offre rien de bien particulier. Peut-être les indications données par la stèle de Práḥ Khằn se rapportent-elles à un programme de travaux publics qui n'a été exécuté qu'en partie.

La même question se pose à propos de la « maison à feu » mentionnée au Sūryaparvata, c'est-à-dire au Phnoṃ Čisór (st. CXXV), où il n'existe aucun édicule « du type de Tằp Čei ». Par contre, en dehors des 121 gîtes d'étape énumérés ici comme jalonnant les routes, on connaît celui de Práḥ Khằn d'Aṅkor, mentionné dans la st. XXXIX de l'inscription et ceux de Tà Prohm et de Bantãy Čhmàr.

Mentionnons, pour en finir avec ces édifices, qu'un siècle après Jayavarman VII, cette organisation existait encore et frappait l'envoyé chinois TCHEOU TA-KOUAN qui écrivait dans sa relation de voyage : « Sur les grandes routes, il y a des lieux de repos analogues à nos relais de poste » (3).

---

(1) *Loc. cit.*, p. 419.
(2) *Inventaire*, I, p. LIX.
(3) *Ibid.*, II, p. XXXIV.
(4) BEFEO., II, p. 173.

ESSAI SUR LA CONNAISSANCE DE NĂK PĂN APRÈS ANASTYLOSE (1)

par MAURICE GLAIZE,
Architecte Diplômé par le Gouvernement,
Conservateur des Monuments du Groupe d'Aṅkor.

« Moi qui près d'Angkor, dans l'îlot du Baray de Prah Khan, vis un banian nouer ses racines autour de la chapelle des Nagas ... » (pl. XVI, A). C'est par cette image que Jean Paul SARTRE, dans l'un de ses romans (2), symbolise l'aventure dans son opposition avec la banalité du quotidien.

Comment ne pas rapprocher ce souvenir tenace de l'émotion ressentie par un Sylvain LÉVI devant ce même arbre « dont le dôme de feuillages touffus s'épanouissait au-dessus de la chapelle dédiée au bodhisattva Lokeçvara » et qui, comme le relate M. GOLOUBEW (3), « le fascinait, évoquait pour lui les arbres sacrés de l'Inde, lui rappelait les liens mystiques qui unissent la sagesse des hommes aux forces inconscientes de la nature » ? Les amis du Maître disparu savent que cet arbre, ce ficus géant dont il demandait « qu'on laissât intactes les branches et les racines le jour où serait décidée la restauration du temple », ne lui a survécu que de quelques heures, fauché par un ouragan le 1er novembre 1935.

La valeur d'un tel témoignage de savant, ne pouvant être suspecté de sacrifier les exigences de l'archéologie à l'attrait du pittoresque, justifie l'enthousiasme manifesté par tous ceux qui, de 1922, date du dégagement, à 1935, visitèrent Năk Păn et y virent le plus souvent un ensemble où la part de la nature s'affirmait prépondérante là où l'œuvre des hommes se contentait de faire l'appoint.

(1) Les sources de cet article sont bien connues des lecteurs du *BEFEO.* :

H. MARCHAL, *Notes sur l'Architecture de Năk Păn*, BEFEO., t. XXVI, p. 1-9.

L. FINOT et V. GOLOUBEW, *Le Symbolisme de Năk Păn*, BEFEO., t. XXIII, p. 401-405.

V. GOLOUBEW, *Le Cheval Balāha*, BEFEO., t. XXVII, p. 223-237. Nous tenons d'autre part à témoigner notre gratitude à M. CŒDÈS, qui a bien voulu nous communiquer le texte de la Conférence sur Năk Păn qu'il a prononcée le 6 mars 1939 à Hanoï devant les « Amis de l'E.F.E.O. et qui se trouve résumée dans le no 18 des *Cahiers*, p. 33-34. En traitant avec sa maîtrise habituelle la question sous tous ses aspects, il a considérablement facilité notre tâche, et nous nous excusons à l'avance auprès de lui des emprunts que nous avons dû faire à son remarquable exposé.

(2) J. P. SARTRE, *La Nausée*, Paris, éd. Gallimard, 1938, p. 40.

(3) V. GOLOUBEW, *Sylvain Lévi et l'Indochine*, BEFEO., t. XXXV, fasc. 2, p. 556.

C'est qu'ici plus que partout ailleurs, mieux qu'à Práḥ Khǎn, mieux qu'à Tà Prohm, la végétation depuis des siècles faisait corps avec l'architecture, participait de la pierre en parfaite harmonie de dosage. L'arbre sacré, coiffant miraculeusement le pràsàt, en était devenu l'ossature vivante, substituant les fûts de ses racines aux piles rigides, encadrant les panneaux sculptés, abritant l'idole de ses branches comme d'autant de parasols étagés.

Bien qu'en mai 1933 un coup de vent, provoquant une première mutilation partielle, eût laissé concevoir quelques doutes sur la vitalité du colosse, personne ne voulait croire encore à sa décrépitude. Devant le drame de 1935 brisant toutes les branches maîtresses, il fallut se rendre à l'évidence et mettre un terme à l'agonie en sectionnant l'unique moignon qui, en porte-à-faux du côté Ouest, brandissait encore vers le ciel son bien pauvre panache (pl. XVI, B).

Deux ans encore le sanctuaire, qui n'avait du fait de la chute souffert aucun dommage, fut laissé dans sa gangue végétale, avec le vain espoir qu'il en jaillirait quelque rejet. Nǎk Pǎn, célèbre dans le monde entier, n'était plus que déception pour les visiteurs, dont certains pourtant, à l'imagination plus féconde que soucieuse de l'ambiance, voyaient se convulser « dans les torsades des racines les corps de naïades échevelées et nues » (1).

Devant la carence de la nature, l'Ecole Française d'Extrême-Orient se devait de ne point laisser les choses en l'état, de chercher à sauver l'inerte moribond de pierre, broyé par la végétation, rongé par le temps. La vision de romantisme n'étant plus, l'archéologie reprenait ses droits et la restauration s'imposait (pl. XVII, B).

Certains, en raison même de leur expérience, n'envisageaient point sans inquiétude ce nouvel essai d'anastylose. L'insuccès confinerait au désastre si nous devions, une fois les racines enlevées, ne trouver qu'un amas informe de matériaux délités et brisés, ou ne récupérer qu'un nombre insuffisant de pierres : nous risquions de n'avoir plus à présenter aux touristes qu'un monticule à vague aspect de termitière, digne d'inspirer tous les sarcasmes.

Vivement encouragé par M. CŒDÈS, qui décidait en 1937 de tenter l'opération, nous n'hésitions pas cependant à nous lancer dans l'aventure avec toute la confiance du néophyte que nous étions encore dans le domaine de la chirurgie monumentale : nous devions avoir la bonne fortune de mener notre tâche à bien en moins de quatorze mois, de mi-février 1938 à fin mars 1939, dont 6 mois pour le sanctuaire, 4 pour la plateforme centrale, et autant pour les édicules des bassins secondaires et le groupe du cheval Balāha.

COMPTE-RENDU DES TRAVAUX. — Notre but ne saurait être d'esquisser ici une nouvelle description de Nǎk Pǎn qui ferait double emploi avec les études de divers auteurs, et notamment celle composée par Henri MARCHAL en 1926.

(1) H. MARCHAL, Rapport de septembre 1936.

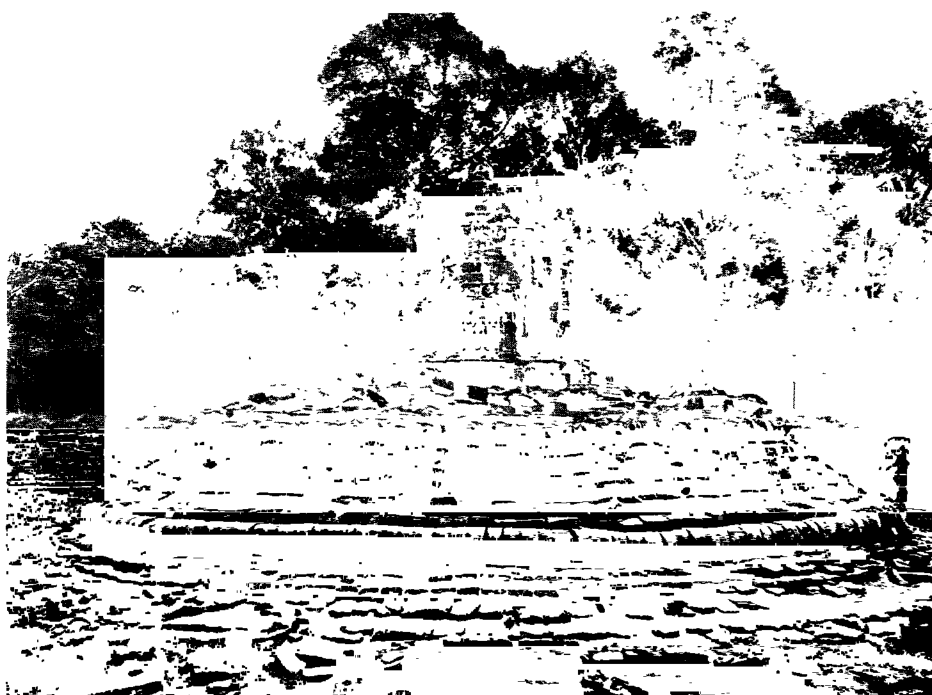


A

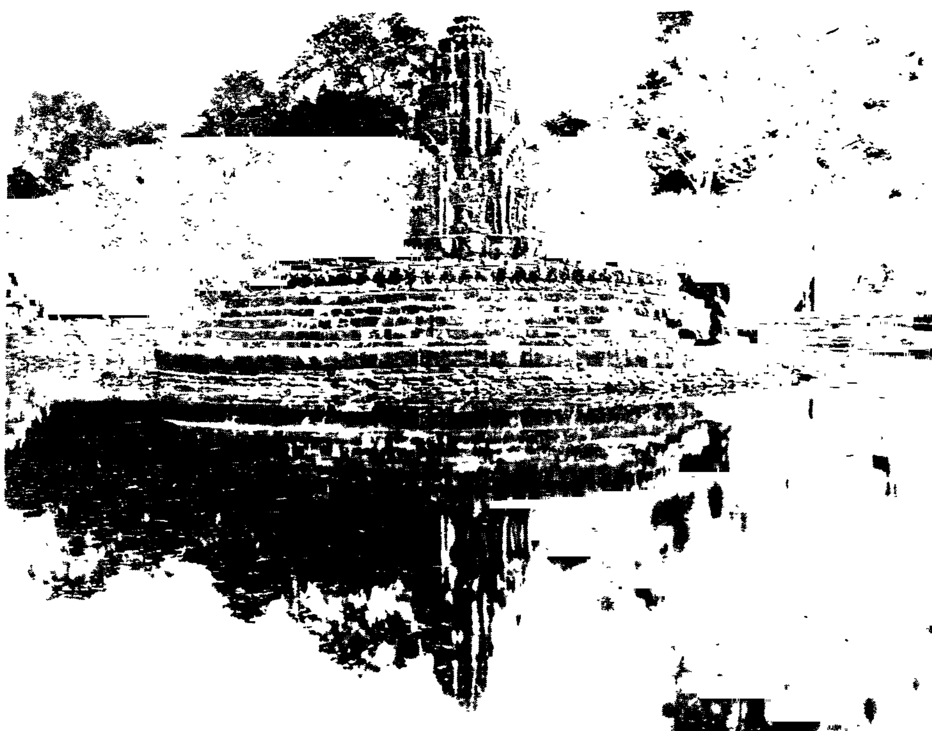


B

NĀK PĀN. *A,* Vue du bassin central avant la chute de l'arbre. *B,* Arbre brisé par un ouragan. Cf. p. 351 et 352.



A



B

NĀK PĀN. *A,* Ilot central après enlèvement des racines. *B,* Bassin central après anastylose. Cf. p. 352 et 353.

Il nous suffira de rappeler que ce temple, dans son actuelle présentation, se compose essentiellement d'un grand bassin carré bordé de gradins, au milieu duquel se dresse, ceinturé de degrés semblables, un îlot circulaire portant un petit sanctuaire. Quatre bassins secondaires le flanquent sur les axes, que marquent quatre chapelles en pénétration dans la berge commune.

A) *Sanctuaire* (pl. XVIII, A, XVIII, B et XIX, A). — Il a fallu tout d'abord, pour mettre à nu la maçonnerie du sanctuaire, presque entièrement masqué par les coulées de racines, déchiqueter celles-ci par taillades. Procédant avec la plus grande prudence à coups de hachette et de coupe-coupe, nous avons réussi à éviter tout dégât, la souche étant à peu près complètement morte, ce qui la rendait assez friable (pl. XVII, A).

Les éléments de la construction restés debout, et qui n'avaient échappé à la dislocation que grâce à la masse des blocs d'ossature dépassant un mètre cube aux piles d'angle, sont apparus moins désagrégés qu'on eût pu le craindre. Il n'en a pas moins été nécessaire, pour resserrer les joints et supprimer les faux-aplombs, d'effectuer le démontage quasi total du pràsàt, accompagné du numérotage habituel des pierres par assise et de l'établissement de croquis d'appareil afin d'éviter toute erreur lors de la repose.

Il manquait en définitive l'étage supérieur en retrait, le couronnement, deux des motifs d'angle à triple tête d'éléphant : le tout, augmenté de quelques pierres éparses, fut retrouvé dans les déblais du sol, permettant de reconstituer dans ses grandes lignes « la pure vision du temple à l'époque où il fut construit, alors que la nature n'avait pas imposé à l'architecte sa collaboration un peu envahissante » (1).

Haut de 1 m. 33 et correspondant au sol intérieur, le soubassement, traité en corolle de lotus à 16 pétales opposés ceinturés par une gorge, était resté sensiblement de niveau : il n'a donc exigé que quelques remaniements. Il semble bien, malgré sa forme ronde, qu'il ait été construit en même temps que les murs du pràsàt en élévation, leur pourtour étant marqué par une légère surépaisseur à la face supérieure, comme à la base le contour des pétales sur le dallage de la terrasse. De même la disposition des joints verticaux rayonnants rend improbable l'existence première de coupures correspondant à des escaliers d'axe tels qu'il s'en trouve à la face Est.

Il n'en est pas moins évident que le sanctuaire primitif, sur plan carré à 4 avant-corps (2), comportait 4 baies libres semblables, et que 3 d'entre elles ont été murées pour constituer les motifs de fausses-portes sculptés extérieurement d'images de Lokeçvara (pl. XX, A) : on retrouve même dans ces remplissages plusieurs pierres de réemploi.

(1) H. MARCHAL, *Guide archéologique aux Temples d'Angkor*, éd. 1928, p. 164.

(2) Centre 1 m. 40 × 1 m. 40, avant-corps 0 m. 95 × 0 m. 95 dans œuvre. — Baies 0 m. 57 × 1 m. 15 hr.

Quatre voûtes de forme ogivale, à intrados brut et extrados en imitation de tuiles à canaux, étaient cachées par un plafond de bois porté par une petite corniche à 1 m. 80 du sol. Les murs étaient nus, et le dallage en grès sur sous-couche de latérite, partiellement affaissé, était interrompu au mitan sur 0 m. 80 carré, avec, aux angles, 4 logements de poteaux portant dais pour abriter l'idole.

La cavité centrale ne correspondait point à un puits maçonné : son exploration nous a fait rencontrer successivement de la terre de remblai jusqu'au rang de latérite, d'ailleurs crevé par les racines, situé au niveau de la plateforme extérieure, puis 3 m. 50 de sable pur. Nous nous sommes arrêté en pleine argile à 6 m. 50 de profondeur totale, sans avoir effectué d'autre trouvaille que deux statuettes de Buddha sur nāga d'époque tardive et sans intérêt.

Extérieurement la démolition a permis de faire une constatation de grande importance. Nous avons en effet repéré sur toutes les faces externes des quatre avant-corps, derrière les motifs d'éléphants décorant les angles rentrants de l'étage principal du sanctuaire, les traces de devatā et d'une frise moulurée et ornée se raccordant aux chapiteaux des pilastres. Les parois dans leur état ancien, décorées et sculptées, ont donc été rabotées pour fournir un fond uni aux hauts-reliefs destinés à épouser la forme circulaire du soubassement : posés en applique sans liaison aucune avec la maçonnerie, ils ne devaient offrir que peu de résistance à l'effort des racines.

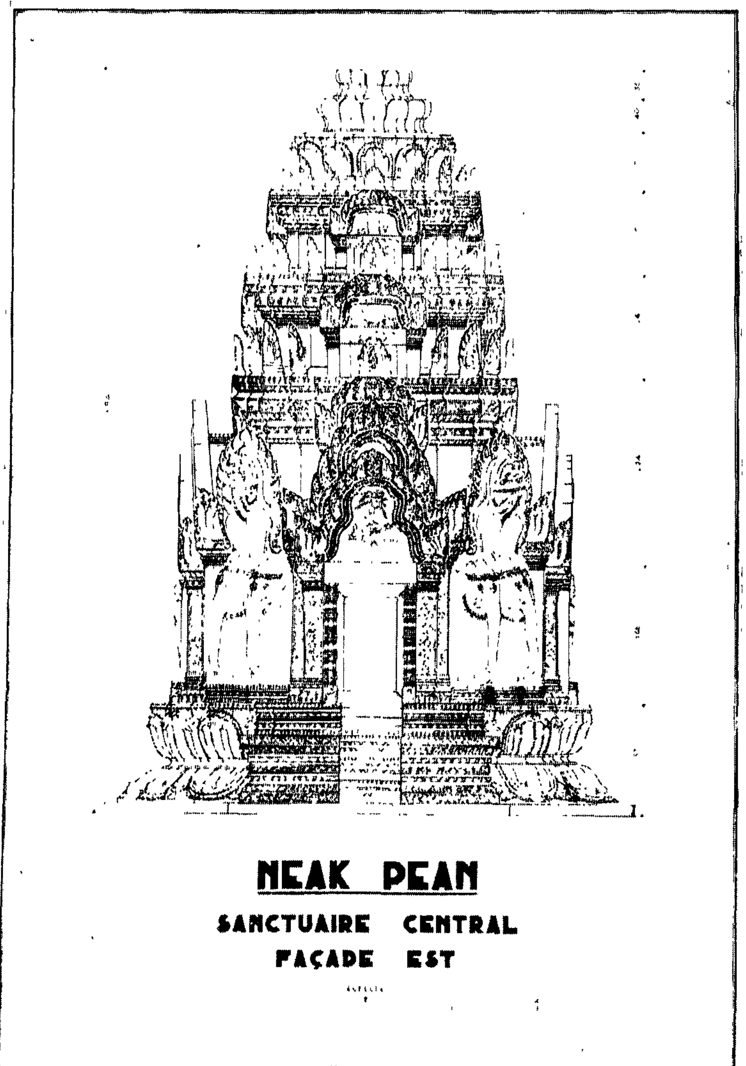
L'accès à la cella se faisait du côté Est par un petit perron à palier intermédiaire (1), dont les murets d'échiffre ont été, eux aussi, remanies par rajout des deux pierres d'angle, qui masquent un premier soubassement pareillement mouluré et orné. Le cadre de baie, mouluré extérieurement, a son seuil appareillé en U et est à assemblages d'équerre dans le haut. Les colonnettes octogonales, à 4 petits nus sans feuilles opposées, avec orant à la base, sont d'exécution grossière ; leurs 3 bagues égales sont à bandeau médian décoré de fleurons, entre pétales, boutons de lotus et listels. Il ne reste du linteau qu'un petit fragment à rinceaux.

La base des pilastres est à plinthe ornée de fleurons, doucine renversée, pétales de lotus, petites feuilles flammées et listel ; le chapiteau, à éléments symétriques, a son bandeau supérieur sculpté de rinceaux. Le corps du pilastre, finement travaillé et d'un dessin particulièrement touffu, est du type à chevrons surmontant une apsaras sous arcature trilobée. La hampe est très abâtardie, deux paires de feuilles latérales, dont une descendante, cantonnent la feuille médiane, et les crossettes sont tournées vers le bas. Les contrepilastres sont à rinceaux bordés de feuilles rampantes, crosses non baguées et peu modelées, petit lion à la base (2).

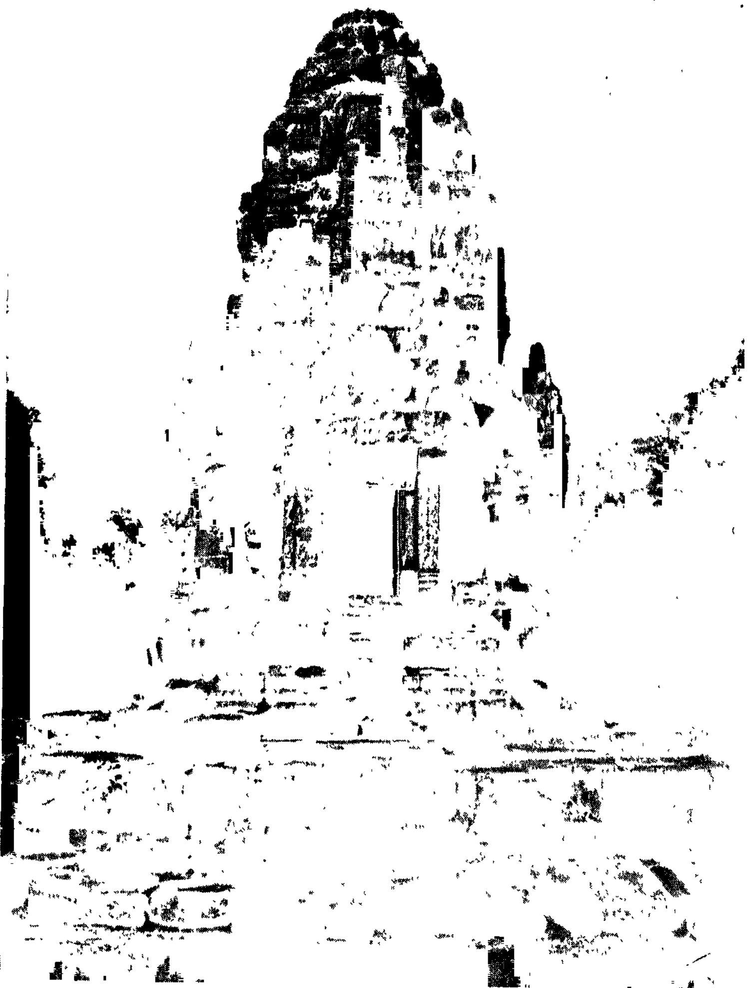
---

(1) Ière volée composée d'un seuil uni, de 3 marches de 0 m. 20 × 0 m. 25 hr. à contre-marches moulurées et ornées — 2e volée d'une marche de départ en accolade et de 3 petites marches de 0 m. 10 0 m. 10. egalement ornées et taillées dans une même pierre.

(2) Voir G. de CORAL-RÉMUSAT, *Quelques notes sur l'évolution du pilastre dans l'art d'Angkor*, Revue des Arts Asiatiques. t. IX. n° 3, p. 158-164.

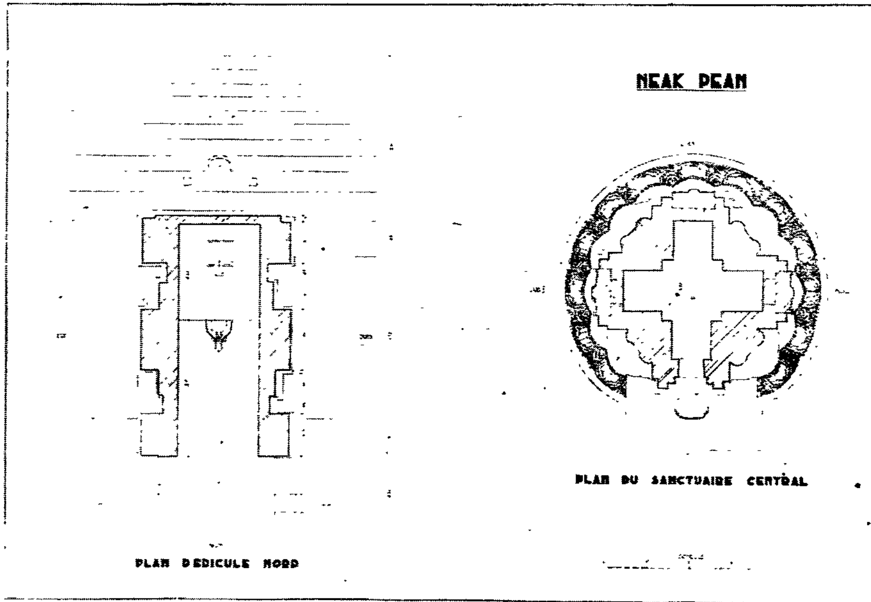


A

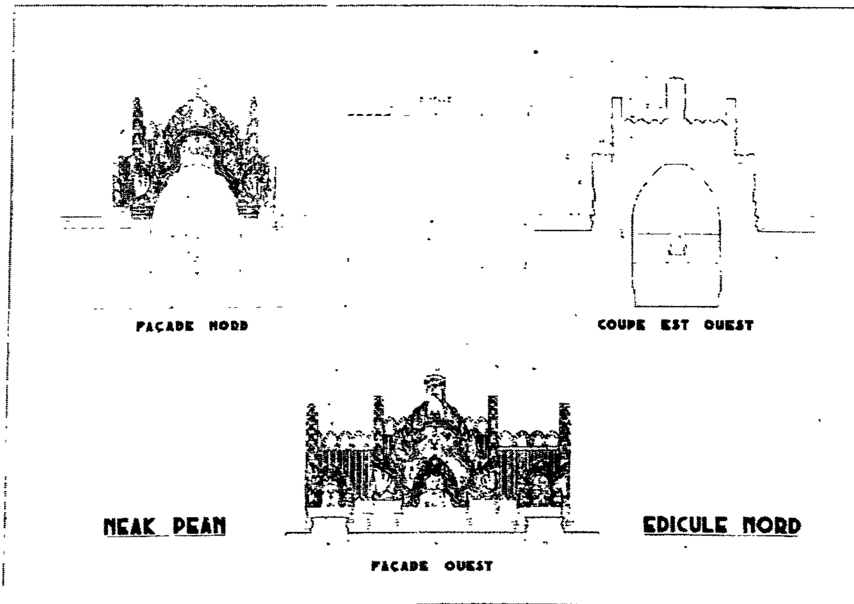


B

NĀK PĀN. *A*, Restitution du sanctuaire central, face Est. *B*, Vue du sanctuaire central, face Est. Cf. p. 353.

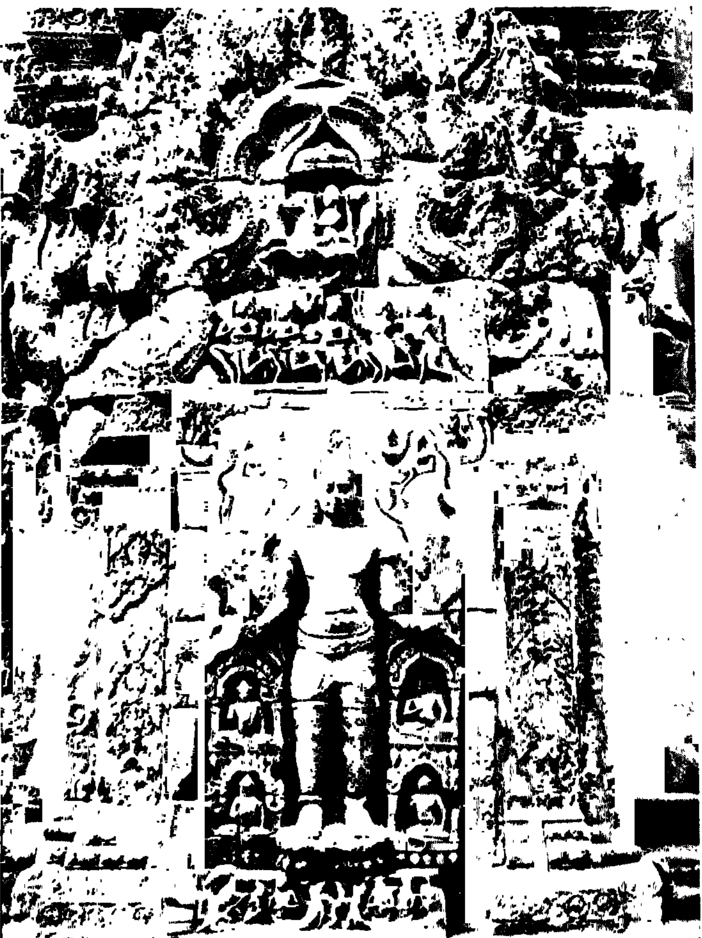


A



B

NĀK PĂN. *A,* Plan du sanctuaire central et de l'édicule Nord. *B,* Restitution de l'édicule Nord. Cf. p. 353 et 356.



A



B

NĂK PĂN. *A*, Baie murée de la face Nord du sanctuaire central. *B*, Motif d'angle Nord-Est du sanctuaire central. Cf. p. 353, 355 et 361.

Les frontons antérieurs des avant-corps, superposés, sont polylobés, à encadrement semi-bombé et flammé, avec makaras crachant le nāga à cinq têtes abondamment crêtées. Les tympans sont à scènes comportant un registre inférieur; leur inspiration est bouddhique (pl. XX, A). Les frontons du corps central, tant pour l'étage principal que pour les deux étages en retrait à double redent, sont très surbaissés et compris avec leurs linteaux de fausses-baies à rinceaux dans la hauteur des corniches, lesquelles répètent les divers éléments des chapiteaux des pilastres décrits plus haut. Le sujet représenté sur les tympans semble avoir été le même partout, avec figure centrale de Buddha assis bûchée pour être transformée en liṅga.

Le motif terminal de la tour, de forme circulaire, à un rang de 16 pétales de lotus et double couronne de pistils étagés, était percé d'un trou central, logement certain d'une hampe de bois ou de métal.

Quelques pièces d'accent ont pu être remises en place, plus ou moins brisées. Au nombre de 16 par étage, elles se répartissaient en 4 stèles à personnages sur les axes et 12 acrotères d'angle à têtes de nāga ou figurines debout, sans réductions d'édifices.

Il est à noter que la mouluration et la ciselure des parties hautes donnent, bien plus qu'à la base, une impression de bâclage qui ne fait pas honneur au maître d'œuvre. Nous avons dû d'autre part multiplier les ancrages, afin de remédier dans toute la mesure du possible aux vices de construction habituels, principalement à l'existence de joints obliques favorisant le glissement.

Il nous reste un mot à dire des quatre grands motifs d'amortissement d'angle à triple tête d'éléphant, reposant sur le soubassement circulaire (pl. XX, B). Coiffés du mukuṭa à trois pointes, les animaux cueillent de leur trompe non point des lotus comme aux portes d'Aṅkor Thoṃ, mais des touffes à décor ornemental; chaque groupe est surmonté d'un lion cabré adossé à une sorte de stèle à arcature flammée.

B) *Ilot central.* — Celui-ci, entièrement habillé de grès et de forme circulaire, a été remanié sur la totalité de son pourtour : l'opération s'est faite par secteurs d'un quart de cercle. La base du revêtement, sur un glacis en pente douce fait de dalles à recouvrement rongées par un séjour prolongé dans l'eau, consistait en un anneau de 0 m. 75 d'épaisseur formé par les corps à écailles de deux nāgas. Ceux-ci, qui ont donné leur nom au temple (1) avaient leurs queues dressées et enroulées à l'Ouest, tandis qu'ils laissaient libre à l'Est un large accès aux gradins par l'écartement de leurs motifs terminaux à sept têtes non crêtées, la tête médiane seule étant coiffée d'un mukuta. Cinq degrés de 0 m. 35 × 0 m. 32 hr. menaient ensuite à la bordure de la plateforme, disposée comme le soubassement du prāsāt en corolle de pétales de lotus opposés serrés par une gorge. Le dallage, en grès sur forme en latérite et blocage de sable pur, dominait de 3 m. 00 environ la surface de l'eau correspondant au niveau inférieur

(1) *Nāk Pān* = Serpents enroulés.

du corps des nāgas. Une margelle, aux faces latérales moulurées, était creusée de mortaises régulièrement disposées, correspondant sans doute aux dés d'une balustrade qui a complètement disparu.

Ici encore le travail de dépose a fourni un renseignement intéressant (pl. XXI, A) : le dispositif visible à gradins de grès était en effet doublé à faible distance d'un premier système homocentrique de degrés en latérite — à l'exception des trois supérieurs en grès — avec un emmarchement formant perron axial du côté Est. Le vide intermédiaire avait été remblayé avec de la terre qui s'est tassée, provoquant l'affaissement du revêtement en dalles minces et favorisant l'action dévastatrice des racines du ficus.

C) *Edicules des bassins secondaires* (pl. XIX, A, XIX, B et XXII, B). — Antérieurement dégagées, remaniées en partie et renforcées en tant que voûtes à l'aide d'étais en béton armé d'un effet assez fâcheux, posés à une époque où la règle était d'éviter toute restauration, les quatre chapelles axiales ont paru mériter de participer à la netteté nouvelle de l'ensemble : nous en avons donc effectué l'anastylose, sans consolidations apparentes.

Barrant la berge sur chaque axe de l'élégante silhouette de leur superstructure, ces petits bâtiments, par le manque de concordance existant entre le plan et l'ordonnance des façades, prouvent une fois de plus à quel point l'architecte khmèr subordonnait l'art de la composition et la technique rationnelle au simple souci de la forme et de l'esthétique, inspirées ou non de symbolique.

Composés en effet d'une nef continue (1) dont la voûte ovoïde en berceau s'orne intérieurement de caissons à lotus gravés au trait sur une frise à feuilles pendantes, avec, au fond, un massif à mi-hauteur servant de chevet à un mascaron de fontaine (pl. XXII, A) et de socle à une idole, ils donnent extérieurement l'impression d'un corps central à voûte d'arête sur plan carré précédé, selon l'axe principal, de deux avant-corps à pignon : le tout flanqué latéralement sur chaque face de 3 avancées du même type mais de moindre importance.

Enrobée dans les gradins du Sraḥ central jusqu'à hauteur de la naissance des frontons, chaque chapelle s'ouvre sur le bassin secondaire par une baie libre, dont l'arc ogival est simplement taillé, au petit bonheur, en plein tympan du mur pignon.

Traitée dans le même esprit qu'au sanctuaire principal, l'ornementation témoigne d'une remarquable finesse, tant par ses frontons ourlés de feuilles flammées que par ses lignes de faîte dentelées de niches et le pinacle à quatre faces érigé sur la croisée d'arêtes. Les scènes à personnages sont sans exception consacrées à Lokeçvara, et seules ont été bûchées ou transformées en liṅga (2), les figurines assises, même à quatre bras, prises sans doute pour des images du Buddha par des iconoclastes intégraux.

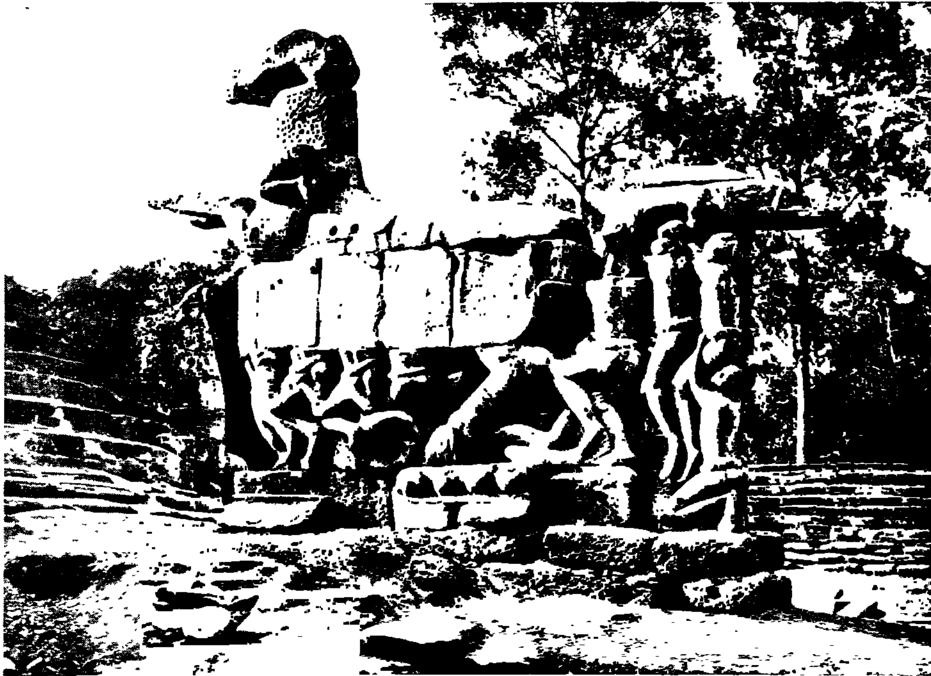
---

(1) Dimensions 1 m. 90 5 m. 41, dont 3 m. 17 d'espace libre. — Hauteur du sommet de la voûte à la plateforme 1 m. 49, au sol 3 m. 03.

(2) Voir les 2 tympans d'axe de la face Est de l'édicule Nord.



A

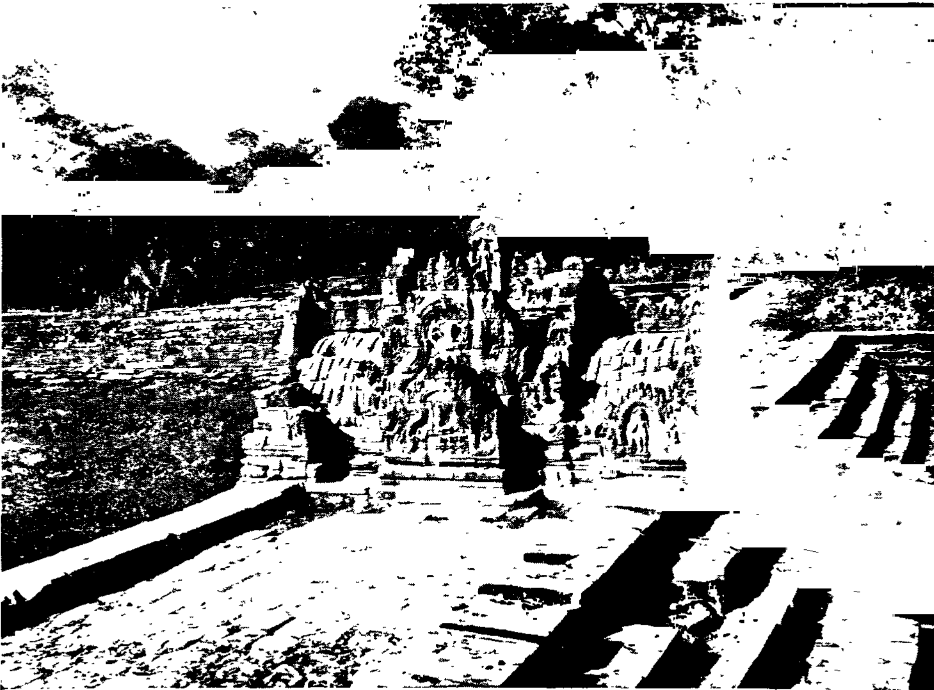


B

NĀK PĀN. *A*, Ilot central, vue du double soubassement à gradins. *B*, Groupe du cheval Balāha. Cf. p. 356, 357, 361 et 362.



A



B

Nāk Păn. *A*, Mascaron à tête humaine de l'édicule Est. *B*, Édicule Nord après anastylose. Cf. p. 356.

Les quatre édicules servaient aux ablutions des pèlerins qui, à en juger par les motifs sculptés sur les frontons, en espéraient la guérison de leurs maux ou de leurs infirmités. Accroupis sur un socle circulaire à lotus portant sur le dessus l'empreinte de deux pieds nus, élevés ainsi symboliquement au-dessus du niveau de la réalité physique, ils s'aspergeaient d'eau lustrale crachée par le mascaron mural communiquant avec l'extérieur par une rigole. Celle-ci, passant elle-même sous un piédestal à snāṇadroṇī surmonté d'une idole, prenait naissance vers le grand bassin dans une sorte de vasque de pierre, elle aussi en lotus épanoui, surmontée d'un buste féminin adossé aux gradins : c'est au cœur de cette corolle, longtemps considérée à tort comme un trop-plein (1), que l'officiant pratiquait les rites.

Les mascarons — tête d'éléphant au Nord, de cheval à l'Ouest, et de lion au Sud — étaient de médiocre facture, à l'exception de la tête humaine de l'Est, œuvre d'une réelle maîtrise.

D) Groupe du cheval Balāha (pl. XXI, B). — Après des sondages infructueux de tout le fond de sable du bassin central, nous avons dû renoncer à l'espoir d'obtenir quelque précision nouvelle sur les motifs de sculpture qui garnissaient les plateformes axiales formant redent au pied de l'îlot (2), et, pour le groupe du cheval Balāha, situé du côté Est, nous borner à l'utilisation des éléments antérieurement identifiés.

Selon les indications de M. Cœdès et le vœu de M. Goloubew (3), l'animal a été orienté différemment tout en gardant le même emplacement, et se dirige maintenant vers le sanctuaire au lieu de s'en éloigner.

Une étude minutieuse des morceaux sculptés nous a permis de déceler sur le groupe de la queue, placé à notre avis trop loin de la croupe et à un niveau trop élevé, trois points de raccordement qui concordaient exactement comme hauteur avec les personnages situés derrière le corps du cheval, à condition de surélever celui-ci sur un socle : décalage s'adaptant fort bien à la pente du glacis.

Nous avons utilisé pour ledit socle des blocs de pierre trouvés à proximité immédiate, de largeur et hauteur parfaitement appropriées. Creusés en caniveau, ils permettaient à l'eau de séjourner sous le corps même du cheval, ce qui pouvait correspondre à des préoccupations rituelles, et étaient masqués par un placage à pétales de lotus opposés dont nous n'avons pu rassembler que quelques fragments.

---

(1) L'orifice, situé à 1 m. 50 environ au-dessus du plan d'eau, n'avait qu'une dizaine de centimètres de diamètre.

(2) Nous rappelons qu'au Sud avaient été trouvés déjà quelques blocs à liṅgas multiples accolés rappelant les vestiges du lit de la rivière au Phnoṃ Kulên, et, à l'Ouest, un Buddha couché très corrodé.

(3) V. Goloubew, *Le cheval Balāha*, B.E.F.E.O., t. XXVII, p. 223.

Les blocs bruts destinés à remplacer les parties sculptées manquantes ont été répartis, ainsi que le cou, en une seule assise, mieux à l'échelle du restant que les moëllons précédemment posés, et les avant-bras, soutenus par de petites consoles en béton armé peu visibles, ont été débarrassés de leurs ligatures de soutien, d'un effet déplaisant.

HYPOTHÈSES ET DÉDUCTIONS. — A l'issue de cet exposé d'ordre physiologique de l'architecture de Năk Păn, qu'il nous soit permis, selon l'expression d'Huysmans, de faire un peu « d'exégèse monumentale ».

On a prêté souvent aux constructeurs khmèrs des préoccupations ésotériques, mille intentions transcendantes qui pourraient expliquer dans une certaine mesure leurs malfaçons, leur abus du trompe-l'œil, leur abnégation sous la férule du traditionalisme. Bâcler ce qui ne les intéressait pas en se cantonnant dans leur sphère d'intellectualité, serait pour eux plus honorable, en définitive, que d'être taxés d'incapacité technique, de manque de probité professionnelle ou d'indigence créatrice.

Pour nous qui sommes « du bâtiment », nous pensons plutôt que nos confrères khmèrs, par ailleurs mal secondés par une main-d'œuvre non spécialisée, n'étaient sans doute ni de grands savants ni de grands mystiques, mais qu'ils s'efforçaient dans chaque cas de traduire en réalisation aussi originale, complète et artistique que possible la conception sommaire d'un souverain absolu brandissant les foudres d'un impitoyable symbolisme religieux. C'est ainsi que nous admirons sans réserve, malgré d'effroyables « loups », l'œuvre toute de discipline de l'architecte du dernier Bàyon, chargé d'enclore le Meru du microcosme angkorien et « la puissance royale bénissant les quatre orients du pays » — selon l'expression de Paul MUS — dans les limites d'un temple de quartier.....

Quel qu'en soit l'inspirateur, Năk Păn possède un caractère symbolique indéniable qui, depuis plus de 60 ans, s'est imposé aux visiteurs. Dès 1877 DELAPORTE, partant d'une fausse interprétation basée sur une substitution de mots — *Nirpone* au lieu de *Năk Păn* — ne s'en approchait pas moins de la vérité en émettant l'idée d'un édifice consacré au Buddha parvenu à la gloire du Nirvāṇa et d'une succession de bassins lavant les pèlerins de toutes leurs souillures et les menant à la perfection suprême.

Tenu ensuite pendant quelque temps pour une réalisation architecturale du mythe du barattement, avec le mont Meru pour centre surmonté d'un sanctuaire dédié à Viṣṇu, le monument devait, après l'impulsion donnée par M. CŒDÈS en 1912 (1), inspirer à MM. FINOT et GOLOUBEW une interprétation nouvelle qui semble aujourd'hui définitivement valable (2).

(1) *B.E.F.E.O.*, t. XII, n° IX, p. 181-182.

(2) L. FINOT et GOLOUBEW, *Le Symbolisme de Nâk Păn*, *B.E.F.E.O.*, t. XXIII, p. 401-405.

Ils proposent de reconnaître dans le bassin central une représentation du lac Anavatapta, situé dans la région himalayenne au sommet du monde. Vénéré dans l'Inde pour les vertus curatives de ses eaux, il donne naissance aux quatre grands fleuves de la terre par autant de gargouilles sculptées correspondant aux points cardinaux : tête de lion à l'Est, de bœuf au Sud, de cheval à l'Ouest et d'éléphant au Nord.

Il est vrai qu'à Năk Păn les mascarons de pierre abrités par les quatre chapelles présentent une différence d'orientation, le lion qui, au Sud, se substitue au bœuf, étant lui-même remplacé à l'Est par une tête humaine : M. Cœdès voit dans cette anomalie une simple déformation de la tétrade initiale au contact de celle qui correspond à la théorie des quatre Rois du monde étudiée par M. Przyluski (1) après M. Pelliot, et où, comme à Năk Păn, le « Seigneur des Hommes » règne précisément à l'Est.

A propos des deux nāgas cerclant la base de l'îlot central, Mme de Coral-Rémusat (2) fait très justement remarquer que, selon le même M. Przyluski, « la littérature indienne atteste fréquemment la relation des deux grands Nāgarājas, Nanda et Upananda, avec le lac Anavatapta », ce qui explique « pourquoi les deux nāgas de Năk Păn ne sont pas traités en nāgas décoratifs et sont dépourvus du haut nimbe flammé ». — « Leurs têtes », ajoute-t-elle, « non décorées et allongées en forme de groin, sont caractéristiques des images du nāga Mucilinda, tel qu'il se présente dans les statues de Buddha sur le nāga du XIIe siècle. Pas plus que le nāga Mucilinda, les nāgas de Năk Păn ne sont des nāgas décoratifs, susceptibles d'être multipliés et ornementés au gré des architectes : ce sont deux nāgas déterminés, deux entités religieuses définies ». A notre avis, la présence d'un mukuṭa sur les têtes axiales confirme cette opinion, qui elle-même appuie la thèse de MM. Finot et Goloubew.

Ceci posé, à quoi peuvent correspondre les transformations subies par le monument et révélées par les travaux d'anastylose ? La découverte, en novembre 1939, de la stèle de Práḥ Khăn a révélé la fondation par le roi Jayavarman VII, sur cet emplacement et dans les premières années de son règne commencé en 1181 A. D., de la ville de Nāgara Jayaçrī ou « ville de la Fortune royale victorieuse ».

« Dans Jayaçrī » — disent les stances CLXVIII et CLXX (3) — « ce roi a placé le Jayataṭāka comme un miroir fortuné, coloré par les pierres, l'or et les guirlandes. A l'intérieur, il y a une île éminente, tirant son charme des bassins, nettoyant la boue des péchés de ceux qui viennent à son contact, servant de bateau pour traverser l'océan des existences. »

(1) *Etudes d'orientalisme publiées par le Musée Guimet à la mémoire de Raymonde Linossier*, Paris 1932.

(2) G. de Coral-Rémusat, *L'activité archéologique en Indochine*, Revue des Arts Asiatiques, t. XII (1938, n° IV), p. 172.

(3) Traduction G. Cœdès.

Ce texte est la confirmation de l'hypothèse admise déjà suivant laquelle Nãk Pãn — avec son sanctuaire du Buddha, son bassin central et toute la série de sraḥ maçonnés ou non dont les traces ont été retrouvées dans les limites du mur en latérite qui constitue son enceinte avec gradins sur l'extérieur — aurait été le Mébõn du Bàrày de Práḥ Khằn (1), long de 3 km. 500, large d'un kilomètre, et maintenant asséché, au même titre que le petit ensemble situé au milieu du Bàrày Occidental et qui lui est comparable.

Le fait est d'autant plus certain que, dans son état actuel, après rénovation quasi complète de son enveloppe architecturale, le temple de Nãk Pãn, axé sur celui de Práḥ Khằn et traité dans le même esprit que les allées de bornes de celui-ci, en apparaît comme une dépendance directe. Il n'est pas exagéré de dire qu'il s'affirme en outre comme un des plus sûrs « bonheurs » de l'art khmèr : c'est qu'on y sent un « parti » mûrement étudié par son auteur, l'œuvre d'un artiste chargé de réaliser les plans d'urbanisme d'un grand roi tout en respectant les lois de la symbolique — prélude aux conceptions d'un Le Nôtre dans ses compositions décoratives de parcs et de bassins.

« Un plan d'eau et un lotus qui s'en élève, portant le dieu suprême : c'est le schéma des Terres Pures, étroitement apparenté au thème de Viṣṇu étendu sur les Eaux et émettant le lotus de Brahmā » (2). N'est-ce point la définition même de cette eau sainte et de son sanctuaire, dont l'origine bouddhique est marquée par les scènes sculptées sur les tympans (3) ?

Ouvert aux quatre points cardinaux, abritant une idole qui n'a pas été retrouvée, le pràsàt initial se classe par son ornementation, et notamment le style de ses pilastres et de ses frontons, dans la fraction du XIIe siècle postérieure à Aṅkor Vàt : en attribuant à Jayavarman VII l'aménagement du Jayataṭāka et de son îlot central, l'inscription de Práḥ Khằn démontre que le sanctuaire ne devait pas être antérieur à ce roi, dont les prédécesseurs immédiats, régnant depuis la mort de Sūryavarman II en des temps singulièrement troublés, eurent d'ailleurs, à n'en pas douter, d'autres préoccupations que celle de bâtir.

M. CŒDÈS voit dans « la transformation du sanctuaire en une chapelle de Lokeçvara et peut-être aussi l'aménagement des bassins en vue d'ablutions curatives un changement possible de culte ou de destination » (4). Evolution bien naturelle chez un souverain qui, par la création de 102 hôpitaux, de nombreux gîtes d'étape jalonnant les routes du royaume, témoignait de son souci constant d'améliorer les conditions de vie de ses sujets. Se plaçant sous l'égide du bodhisattva compatissant, il lui voue successivement la totalité de ses œuvres pies,

(1) Vãl Răčaak, ou Lac du Nord mentionné par TCHEOU TA-KOUAN.

(2) P. MUS, *Barabudur*, B.E.F.E.O., t. XXXIV, fasc. I, p. 214.

(3) Coupe des cheveux à l'Est, Grand Depart au Nord, Buddha bûché méditant sous l'arbre de la Bodhi à l'Ouest, le tympan Sud étant complètement effacé.

(4) G. CŒDÈS, Conference du 6 mars 1939.

multiplie ses statues dans chaque temple, en fait par l'architecture mystique des tours à visages le palladium de la cité. Et c'est la transformation de Nāk Pān en réplique du lac Anavatapta, en lieu de pèlerinage pour les malades et les infirmes. Dans son désir de renouvellement et d'embellissement il mure trois des baies libres du sanctuaire de riches panneaux consacrés à Lokeçvara (pl. XX, A), élargit le perron d'entrée, garnit les angles au décor banal du motif nouveau dans son ampleur de l'éléphant tricéphale, dont il dote pareillement les portes d'Aṅkor Thoṃ.

Tandis qu'à ces dernières chaque groupe est surmonté de trois personnages assis, tenus généralement pour Indra entre deux apsaras, et d'une échelle trop réduite pour compter beaucoup dans la composition, c'est ici le lion cabré, presque dominant (pl. XX, B). Association peu commune où l'on peut voir la « désignation figurée de Çākyamuni, que les textes nomment parfois Çākyasiṃha, le lion des Çākya » dont parle Paul MUS (1), « le lion étant l'image emblématique de la suprématie et étroitement lié, dans les traditions les plus diverses, à l'exercice d'un pouvoir d'essence divine sur les quatre régions de l'espace » (2).

Passant ensuite au revêtement de l'îlot circulaire, le constructeur en habille les pauvres gradins en latérite et grès, faisant éclore la fleur d'où jaillit le sanctuaire comme du « lotus merveilleux que les deux rois des nāgas, Nanda et Upananda, créent de toutes pièces et sur la corelle duquel le bienheureux s'assied » (3). L'existence à l'Est d'un emmarchement formant perron qui ne se retrouve pas dans le nouveau parement, la nature du dallage de la couronne joignant les deux soubassements, traité de toute autre façon que celui de la plateforme et fait de pierres d'un gabarit différent (pl. XXI, A), semblent d'ailleurs infirmer l'hypothèse de deux constructions simultanées, qui seraient un « nouvel exemple de ces doubles soubassements représentant la montagne cosmique, prototype de la ziqqurrat babylonienne ou tour de Babel, dont la partie inférieure est souterraine » (4).

Enfin, créant ou aménageant le système des cinq bassins, dont les gradins, accessibles aux fidèles, descendent davantage que ceux de l'îlot central qui s'arrêtent au niveau de l'eau marqué par le corps des nāgas, il fonde les quatre chapelles, aux parties hautes dédiées elles aussi à Lokeçvara et dont le contrebas pénètre dans le monde des sens et de la réalité souffrante.

Imposé ou non par une seule et même volonté créatrice, le remaniement de Nāk Pān est certain, mais l'ensemble garde une unité de style et de conception qui l'enclôt en un temps restreint. Si, malgré l'inscription de Práḥ Khản, un doute subsiste sur la date du sanctuaire initial, l'exécution des travaux de reprise ne peut-être déniée à Jayavarman VII, car toutes les caractéristiques de la

(1) P. MUS, *Barabudur*, B.E.F.E.O., t. XXXIII, fasc. 2, p. 836.

(2) Ibid., p. 837, n. 1.

(3) A. FOUCHER, *Le Grand Miracle du Buddha à Çravastī*, J.A., 1909, I, p 17.

(4) G. CŒDÈS, Conférence du 6 mars 1939.

technique architecturale de son époque s'y retrouvent. Certains détails même — série de niches à Buddha sur les lignes de faîte au lieu d'épis accolés, poutres ornées à la base des frontons abandonnant le retour d'équerre avec ou sans amortissement pour le retour biais épousant la courbe du nāga — tendraient, sur la foi d'études récentes, à placer vers la fin du règne la construction des édicules annexes (1).

Terminons par la statuaire : l'inscription de Práḥ Khǎn (stance XLI) mentionne « 14 dieux dans l'île Rājyaçrī avec mille liṅga ». Si nous n'avons retrouvé que quelques débris non identifiables ayant appartenu sans doute aux premiers, la découverte au pied de l'îlot, côté Sud, de nombreux blocs à liṅgas multiples accolés qui, raccordés, devaient constituer un dispositif à gradins, semble se rapporter aux seconds, sans que rien vienne expliquer leur présence en ce temple intégralement bouddhique que l'habituel syncrétisme religieux des Khmèrs.

Quant au groupe bien connu du cheval Balāha (pl. XXI, B), forme prise par Lokeçvara en tant que sauveur des hommes, nous rappelons qu'il se dirige vers le sanctuaire comme vers le salut, l'animal portant accrochés à ses flancs le marchand Siṃhala et ses compagnons d'infortune, arrachés après un naufrage à l'île des rākṣasī : suprême intervention du bodhisattva en faveur des malheureuses victimes de ces ogresses qui, tour à tour luronnes et démones, se payaient au réveil à coup de crocs de leurs complaisances envers leurs hôtes d'un soir (2).

Les travaux effectués n'ont rien appris de nouveau sur l'alimentation ancienne des bassins de Nǎk Pǎn. Nulle trace de sources : l'eau devait donc sourdre du fond de sable non maçonné tout comme aujourd'hui, où l'abaissement de la nappe générale liée au débit de la rivière voisine et l'asséchement du Jayataṭāka limitent le remplissage aux mois d'octobre et de novembre. C'est à cette époque qu'il faut voir Nǎk Pǎn, son corps architectural rénové se dressant sur sa corolle « au-dessus du monde », et teinter en rêve son eau sainte de « la lumière du pràsàt d'or colorée par la rougeur des lotus (3) » et le chatoiement des foules angkoriennes.

Siemréap, février 1940.

(1) Il est à remarquer qu'au sanctuaire central les pierres de faîtage des quatre avant-corps étaient destinées à recevoir des épis isolés qui n'ont pas été retrouvés : dispositif qui semble abandonné à l'époque de Jayavarman VII pour l'architecture en pierre.

(2) Voir sur cette légende : V. GOLOUBEW, *Le cheval Balāha*, B.E.F.E.O., t. XXVII, p. 223-237.

(3) Inscription de Praḥ Khǎn, stance CLXIX.

LE GOPURA DE PRÁḤ PÀLILAI

par Maurice GLAIZE,

Architecte diplômé par le Gouvernement,
Conservateur des Monuments du Groupe d'Aṅkor.

Lorsque M. Marchal composait en 1922 (1) sa minutieuse et substantielle étude sur Práḥ Pàlilai, dégagé en 1918 et 1919, il ne pouvait, en raison de son état de ruine, consacrer qu'un court chapitre à l'unique gopura qui, sur la face Est, interrompt le mur d'enceinte de ce temple.

Il n'en subsistait en effet que l'ossature disloquée et branlante (pl. XXIII, A), fruit de toutes les malfaçons inhérentes aux bâtisses d'époque tardive que l'on a coutume de grouper sous le nom d' " art du Bàyon " : constructions bâclées proches de l'ébauche, réalisées sans aucun souci de technicité, tarées dès la mise en œuvre par la pratique des joints verticaux sans chevauchement et des pans de murs accolés sans liaison aucune, l'abus des placages de pierres en délit, l'association de matériaux hétérogènes.

Cet amas presque informe de blocs de grès de tous calibres, mêlés aux deux ailes de vestiges de voûtes en latérite, ne gardait plus que quelques bribes de mouluration et de décor — corniche, soubassement, amorce d'un tympan au pignon Nord — et un seul motif complet : celui de l'entrée secondaire Sud, face Est, avec ses colonnettes et pilastres, linteau et fronton. Le corps principal se dressait en cheminée tronquée sur plan carré, tout comme au sanctuaire même, laissant voir en parement intérieur maintes pierres sculptées de réemploi, avec, extérieurement, une fausse porte en applique du côté Nord et un élément de corniche de couronnement au Sud formant voussure. L'ensemble des parties hautes des deux ailes n'avait pas moins souffert sous l'action de la végétation, ayant perdu ses deux pignons et la majeure partie de ses voûtes à l'exception de quelques blocs en équilibre et de l'un des murs de refend sommé de son fronton.

Si la remise en place par G. Trouvé, en janvier 1935, de quelques pierres sculptées, recueillies au cours de fouilles localisées dans le voisinage du porche oriental, en avait incontestablement amélioré l'aspect, le petit monument dans son ensemble, exagérément mutilé, restait banal et d'un intérêt archéologique médiocre.

---

(1) H. Marchal, *Le Temple de Práḥ Pàlilai,* BEFEO., t. XXII, p. 101-134 et pl. 1, a et c.

La chute en mai 1937 d'une dizaine de blocs provenant du faîte de la cheminée centrale nous mettait dans l'obligation de prendre certaines mesures de protection urgentes : elles devaient dans notre esprit entraîner la suppression des parties croulantes, danger permanent pour les visiteurs ; et se borner à quelques remaniements partiels en vue de parer aux décollements et faux-aplombs.

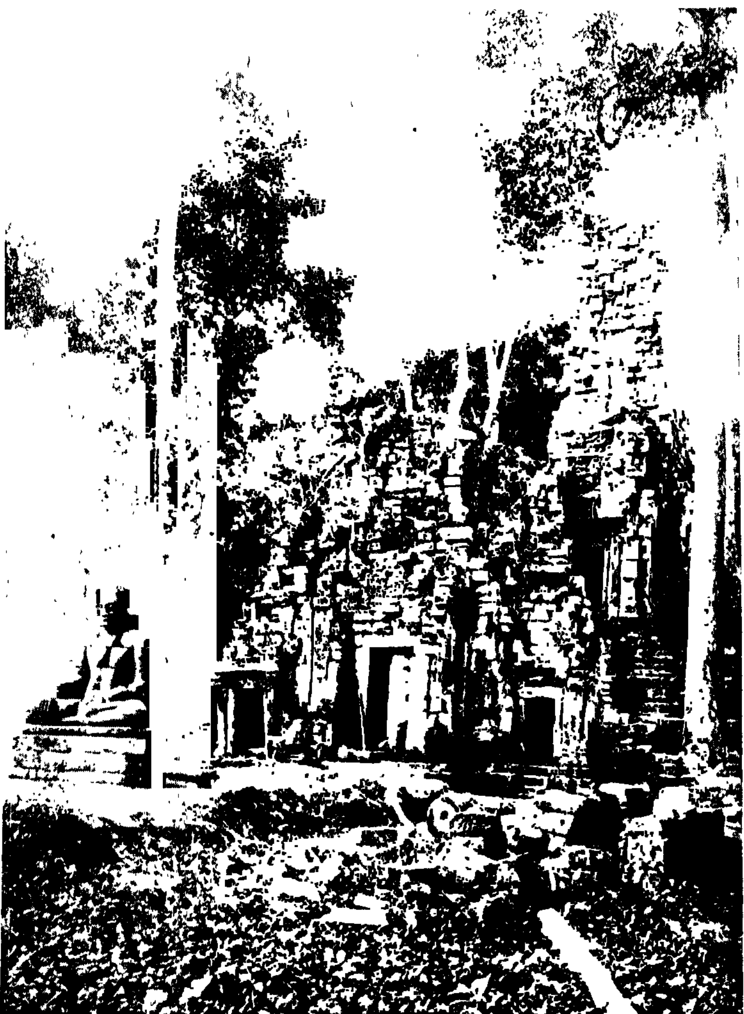
Cependant " la découverte dans les amoncellements de pierres déposées alentour, lors des opérations anciennes de déblaiement, de nombreux blocs sculptés provenant de frontons aux figures à peu près intactes ne devait pas tarder à modifier le caractère de l'entreprise. Quelques essais heureux de reconstitution au sol, complétés par des fouilles méthodiques à pied d'œuvre, permirent de faire revivre un ensemble de scènes bouddhiques du plus haut intérêt, ayant, par extraordinaire, échappé aux méfaits des iconoclastes " (1).

Parallèlement, un examen plus attentif du bâtiment, tout en faisant reconnaître la possibilité de remise en état des parties basses par un simple nettoyage et resserrement de quelques joints, démontrait le nécessité, en cas de restauration, d'une dépose et réfection totales des maçonneries de superstructure comme de l'aile Sud en son entier, complètement déversée et séparée du corps central par une large fissure.

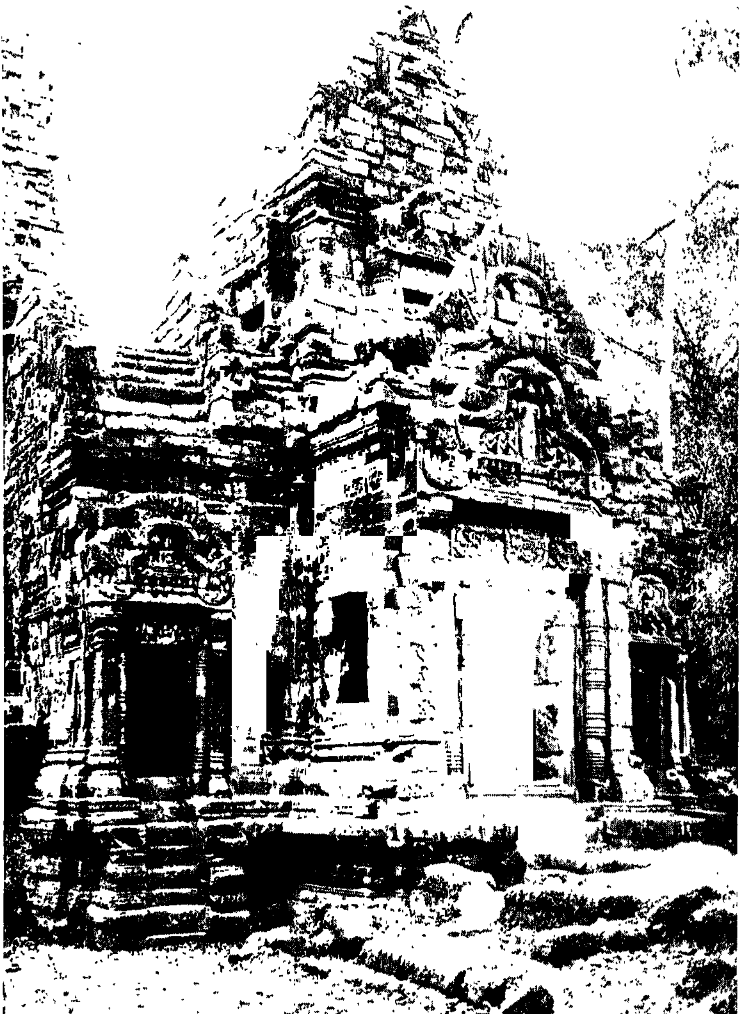
Malgré l'ampleur nouvelle du travail et les données précaires du problème, rendu difficile par la rareté des points de repère, nous avons donc décidé de tenter l'anastylose : opération qui, en moins de dix mois — de mai 1937 à février 1938 — devait être couronnée d'un plein succès (pl. XXIII, B, et XXV, A). L'aile Sud, dont les fondations en latérite, désagrégées, avaient provoqué l'affaissement, fut reconstruite de niveau sur un lit de pierraille fortement damée, avec radier partiel et poutre en équerre en béton armé à l'angle Sud-Est ; — l'avant-corps Est de la partie centrale, dont il ne restait debout que les assises de socle, la partie inférieure des pilastres et colonnettes et les piédroits de la baie, fut complété ; — tous les murs, pilastres, linteaux et frontons remontés avec ancrages appropriés ; — les voûtes enfin, dont le gabarit restait visible par la marque de l'extrados sur les murs de refend, reconstituées avec remplacement des quelques éléments disparus par des blocs bruts dégrossis en volume : restauration menée avec toutes les précautions d'usage, selon les procédés mêmes des premiers constructeurs et dans un esprit d'exactitude allant jusqu'au respect scrupuleux de leurs défauts, simplement corrigés par l'emploi discret de fer et de ciment perdus dans la masse.

DESCRIPTION. — De dimensions réduites en plan (pl. XXIV, B) — $9^{m}40$ sur $7^{m}25$ hors-œuvre, avant-corps compris — le gopura donne une rare impression d'élégance et de légèreté grâce à ses proportions élancées : le corps principal dépasse en effet $12^{m}00$ de hauteur du sol inférieur à la pointe de ses pignons (pl. XXIV, A).

(1) BEFEO., Chronique, t. XXXVII, p. 633.



A



B

PRÁH PÀLILAI. *A,* Gopura (vue prise de l'Est-Nord-Est) avant anastylose. *B,* Gopura (vue prise de l'Est-Sud-Est) après anastylose. Cf. p. 363 et 364.

PRAH PALILAY

GOPURA EST
FAÇADE EST

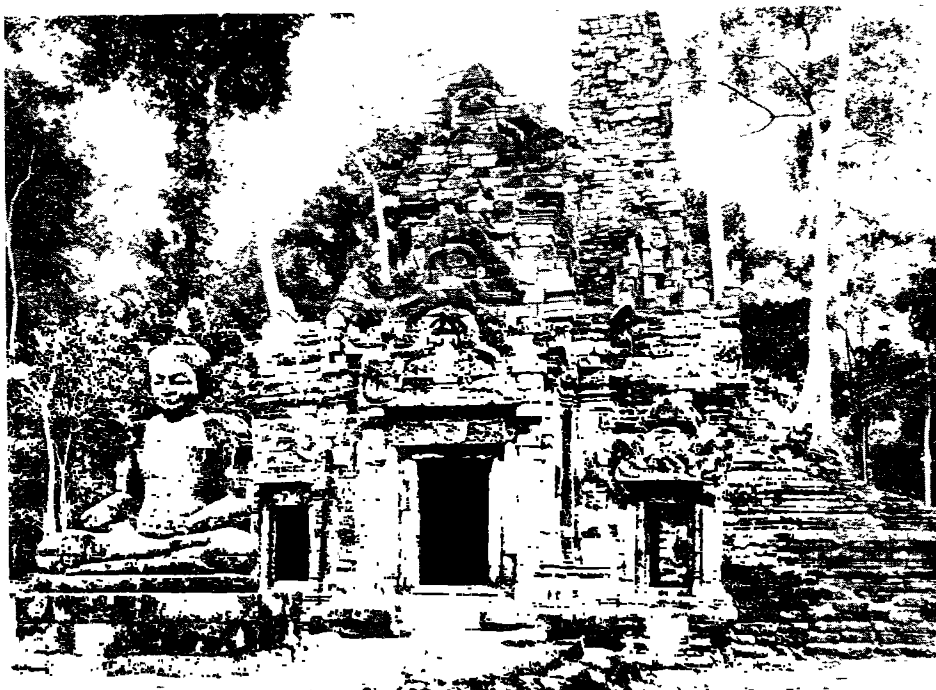
A

PRAH PALILAY
PLAN DU GOPURA EST

CHAUSSÉE EST

B

PRAH PÀLILAI. *A*, Restitution de la face Est. *B*, Plan. Cf. p. 364.



A



B

PRÁH PÀLILAI. *A*, Face Est après anastylose. *B*, Fronton de l'entrée secondaire Nord, face Est (offrande des animaux dans la forêt). Cf. p. 364 et 367.

Composée d'une salle carrée de 2^m40 seulement de côté dont les angles s'accusent extérieurement par de minuscules redents de $0^m20 \times 0^m20$ montant de fond et se profilant à la corniche, cette partie centrale semblait conçue pour être traitée selon le mode le plus fréquent de la tour à retraits successifs. Gêné sans doute par l'exiguïté de la base, le constructeur s'est contenté d'un seul étage fictif de superstructure sur socle, couronné malgré sa forme d'une voûte en berceau terminée dans le sens du passage par deux pignons : il en résulte une silhouette assez inattendue dans l'art khmèr, et du plus heureux effet.

A l'exception du porche d'entrée Est, de proportion honnête ($2^m50 \times 1^m50$), tous les locaux annexes paraissent étriqués : porche arrière de $2^m30 \times 1^m00$, passages latéraux de $2^m25 \times 1^m30$, réduits intermédiaires de $2^m40 \times 0^m90$ pratiquement inutilisables. Le sol, en léger contrebas de la valeur d'une marche, est partout dallé de grès, à l'exception de la salle centrale dont le revêtement a disparu et que pourtourne, à 4^m50 de hauteur, une corniche rudimentaire et peu saillante. L'existence de crapaudines dans les seuils des trois passages montre que des portes en bois à deux vantaux fermaient toutes les issues.

Chaque entrée est dotée d'un escalier, large de 1^m50 au centre et 0^m70 aux ailes, d'une raideur extrême : les marches, au nombre de six non compris le seuil, ont en effet en moyenne 0^m13 de giron pour 0^m26 de montée. Elles sont comprises entre socles d'échiffre moulurés et ornés de la hauteur du soubassement, et masquées du côté Est pour le perron axial, à l'exception des deux dernières, par une chaussée en latérite surélevée de la largeur de l'avant-corps, venant de la terrasse cruciforme et sans doute de l'époque de l'édifice puisque la face des socles en contact est restée brute. Le fait se reproduit d'ailleurs du côté Ouest, avec face en attente, mais sans que subsiste aucune trace de chaussée reliant le gopura au sanctuaire.

Le soubassement, haut de 1^m28 et surmonté d'une assise de socle à pétales de lotus, est trapu et d'un profil assez mou. Sous un bandeau à fleurons losangés les doucines opposées, ornées de l'élément type, sont séparées par des cavets unis du lourd bandeau médian. Celui-ci est remplacé par un tore dans la mouluration des socles d'échiffre, qui vient buter dans celle de soubassement sans aucune tentative de raccordement, tandis que des pétales de lotus s'y substituent aux doucines.

Même manque de recherche et sensation de travail en série, d'une exécution très peu soignée, dans les chapiteaux et bases des pilastres, celles-ci se continuant sur les murs-pignons et — en plus important — sur le corps central, où elles se profilent sans qu'il y ait décrochement dans la maçonnerie peu avant les entrées secondaires, au droit des murs de refend des petites salles latérales. Un léger décalage en hauteur, qui ne s'imposait nullement, accuse les redents des quatre angles rentrants. Symétriquement les corniches, épaisses et peu saillantes, sont à bandeau sur doucine, pétales de lotus et frise pendante. Elles viennent buter dans les frontons, et, décalées en hauteur, se confondre au gré du hasard, à la

jonction des ailes, avec le corps principal. Elles sont surmontées d'un rang de pétales de lotus formant about de tuiles bien que les voûtes n'aient point été cannelées.

Pour les baies, seules les deux entrées principales (Est et Ouest), de $1^{m}35 \times 2^{m}30$, sont à cadre mouluré, avec piédroits appareillés et assemblages mi-partie d'onglet à la base seulement, ce qui pourrait faire croire à un réemploi. Tous les autres assemblages en effet sont d'équerre, comme il était d'usage à l'époque du Bàyon (1), et les encadrements des entrées secondaires, de $0^{m}70 \times 1^{m}40$, comme des portes intérieures, laissés bruts. Deux fenêtres de $0^{m}85 \times 1^{m}30$, sans trace de balustres, éclairent latéralement le porche oriental, se retrouvant à l'Ouest sous forme de fausses baies.

Les colonnettes, de section octogonale, sont respectivement à deux nus pour les petites portes et quatre pour les grandes, à feuilles opposées, avec très larges bagues au décor chargé. L'une d'elles, du côté Est, porte sur sa base carrée l'indication d'une arcature flammée, sans que le motif ait été sculpté. Les colonnettes intérieures sous porche sont en épannelage : l'une même, à l'Ouest, est restée à quatre pans.

Les pilastres, d'une ornementation touffue, sont, pour les avant-corps, du type à chevrons, avec fleuron et hampe courte cantonnés de part et d'autre de l'axe de deux feuilles montantes, et, pour les entrées secondaires, à hampe et feuillages en arête de poisson.

Les linteaux, du type III, très usés ou incomplets, sont d'une grande sécheresse de composition et d'expression. A l'entrée Est, la branche, trop grêle, se dévie à angle droit, partant de la tête de monstre placée tout en bas pour barrer horizontalement la partie haute et se terminer par deux motifs étriqués à volute surmontée d'un petit personnage debout. Huit éléments de feuillages en crosse émanent par en-dessous des nœuds de la branche, tandis qu'à la partie centrale, qui semble avoir été préalablement bûchée, des mains inexpertes ont sculpté sur un registre d'orants une figurine de Buddha couché (pl. XXVI, C). — Il ne reste presque rien du linteau Ouest. tandis qu'aux entrées secondaires les mêmes caractéristiques se retrouvent, avec quatre à six éléments de feuillages inférieurs et un personnage assis sous arcature au-dessus de la tête de monstre.

Les encadrements des frontons trilobés, quoique de lignes un peu molles, sont de proportions heureuses, avec leur corps large et bombé à haute crête flammée, dont les makaras terminaux crachent le nāga à cinq têtes avec guirlande pendante, un peu ramassé mais bien traité. Les frontons supérieurs des avant-corps, comme ceux de la tour centrale, restent inachevés, et leurs tympans n'ont pas été sculptés. Le même couronnement se retrouve, sur pilastres à cha-

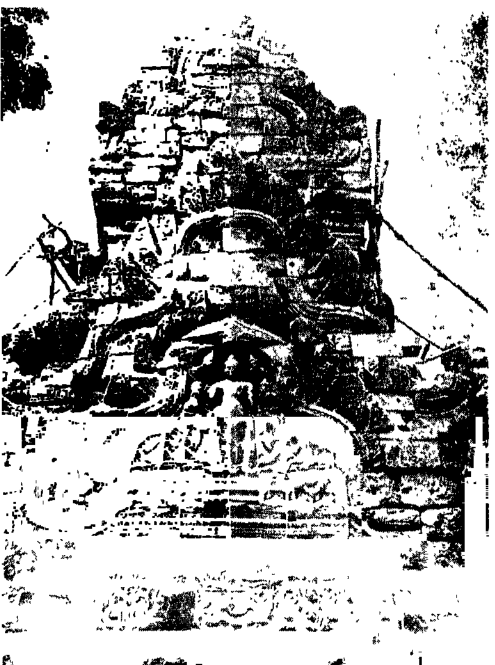
(1) H. Parmentier, *La construction dans l'architecture khmère classique*, BEFEO., t. XXXV, p. 299.



A



B



C

PRÁH PÀLILAI. *A*, Pignon Sud. *B*, Pignon Nord. *C*, Détail de la partie centrale, face Est. Cf. p. 366 et 367.

pitaux et linteau brut, aux motifs de fausse porte en applique sur les quatre faces de l'unique étage : le décor des tympans, purement ornemental, est peu lisible et incomplet.

Il est à noter que les deux frontons de chaque pignon des ailes Nord et Sud se superposent sur un même plan, celui du haut, qui prend toute la largeur et repose sur la corniche, venant coiffer l'autre beaucoup plus étroit, réglé de niveau sur les entrées secondaires voisines avec rappel des chapiteaux de pilastres sous les nāgas. Ce dispositif ne se rencontre, à notre connaissance, dans aucune autre réalisation de l'art khmèr (pl. XXVI, A et XXVI, B).

Les différents tympans à scènes, tous bouddhiques, constituent l'élément le plus intéressant de la décoration, le sculpteur ayant fait preuve de qualités qui manquaient totalement à l'ornemaniste.

Au centre, côté Est, c'est un Buddha debout sur piédestal flanqué d'adorateurs placés de profil sur un registre d'orants et surmontés de figures volantes (pl. XXVI, C.). — A l'Ouest, où manquent malheureusement plusieurs blocs, c'est la " scène de famille " signalée par MOURA (1) : " femmes groupées sous de grands arbres et caressant des enfants assis sur leurs genoux ". Elles semblent en réalité les présenter à un Buddha debout, tandis qu'en-dessous des éléphants montés passent dans la forêt.

Si les quatre frontons de l'aile Sud, assez bien conservés, sont inspirés par un même sujet — Buddha assis attestant la terre sous l'arbre de la bodhi, entre des adorateurs et sur un registre inférieur d'orants — ceux de l'aile Nord sont tous différents et consacrés à quelques épisodes de la vie du Buddha.

A l'entrée secondaire Est se reconnaît l'offrande des animaux dans la forêt (pl. XXV, B.) — éléphants, singes et paon — scène qui serait à l'origine du nom de Práḥ Pàlilai par " l'altération de Pārileyyaka, nom du bois où le Buddha se retira seul en quittant Kosambī " (2). — A l'Ouest, le Buddha assis, abrité par des parasols, accueille une offrande, probablement de Sujātā. — Sur le pignon Nord, c'est la soumission de l'éléphant Nālagiri, scène parfaite de composition que la grâce particulière du geste d'apaisement imprègne d'une grande douceur. — Au-dessus enfin, surmontant une rangée d'orants, une statue du Sage assis jaillit de la pierre sous le ciseau de deux sculpteurs au travail.

IDENTIFICATION — Nous nous trouvons en présence dans ce petit bâtiment, annexe d'un sanctuaire où, comme l'a fait remarquer M. MARCHAL (3), " les figures de Buddhas et de dieux brahmaniques alternent à la place d'honneur ", d'un ensemble unique dans le groupe d'Aṅkor de frontons bouddhiques ayant échappé aux mutilations.

(1) MOURA, *Royaume du Cambodge*, t. II, p. 277-278.

(2) MARCHAL, *le Temple de Práḥ Pàlilai*, BEFEO., t. XXII, note p. 102.

(3) *Ibid.*, p. 120.

Frontons bouddhiques, ou plutôt représentations du Buddha, car les Pràsàt Čruṅ, Năk Păn, le petit monument à l'Ouest de la Porte Occidentale d'Aṅkor Thoṃ, sans parler de Kròl Kô, Tà Sòm et Tà Nei moins intégralement respectés, montrent que dans leurs pires accès de vandalisme les successeurs de Jayavarman VII, malgré leurs sentiments d'hindouisme intransigeant, épargnèrent parfois les images du bodhisattva Lokeçvara : " grâce à leurs affinités çivaites ", s'il faut en croire M. FINOT (1). Par contre cette violente réaction brahmanique, qui ne saurait être contestée (2), fit disparaître systématiquement tous les Buddhas. En dehors de Práḥ Pàlilai, seuls le monument 486 d'Aṅkor Thoṃ et le temple X de Práḥ Pīthu montrent autrement que par surprise — en frises ou sur les frontons — le Sage méditant, ou le suivent dans les différentes étapes de sa vie : mais la médiocrité d'exécution de leurs sculptures et certains détails d'influence siamoise comme l'uṣṇīṣa en forme de flamme en font des productions banales d'un art à son déclin et peut-être de simples rajouts postérieurs à l'architecture.

Tel n'est pas le cas des scènes bouddhiques du gopura de Práḥ Pàlilai qui toutes témoignent sinon de maîtrise, du moins de facilité et d'habileté plastique parfaitement compatibles avec l'art du Bàyon. Comme d'autre part les multiples tares de la construction, la mollesse et l'impersonnalité du décor ornemental et le guingois de la mouluration s'apparentent nettement à l'ensemble des créations architecturales de Jayavarman VII, il ne faut voir, croyons-nous, dans certaines incompatibilités de détail — assemblages d'onglet à plusieurs cadres de baies, feuilles opposées garnissant les nus des colonnettes, absence de balustres et stores aux fausses-fenêtres, décor des pilastres reproduisant les motifs latéraux de ceux du sanctuaire — que le souci de créer entre le gopura et le monument lui-même, d'époque antérieure dans sa partie basse, une parité d'expression, ainsi que des traces évidentes de réemploi. Celles-ci, particulièrement nombreuses dans le corps central, au parement intérieur truffé de fragments de bas-reliefs, se retrouvent au linteau de l'entrée secondaire Sud, face Ouest, fait d'une pierre moulurée sur le dessus, et dans les murs de refend, où trois assises complètes étaient construites en blocs creux provenant d'anciens caniveaux.

Le fait, enfin, que les deux pignons extrêmes ont été bâtis à cheval sur le mur d'enceinte en latérite qui s'y trouve profondément encastré, prouve sans contestation possible que l'édification du gopura fut postérieure a celle dudit mur.

---

(1) L. FINOT, *Lokeçvara en Indochine*, Etudes asiatiques, t. I, p. 256.

(2) G. CŒDÈS, *Etudes Cambodgiennes*, XIX, *La date du Bàyon*, BEFEO., t. XXVIII, p. 81-103.

Si cependant, comme il semble résulter de tout ceci, c'est bien à l'époque du Bàyon que fut érigé ou remanié de fond en comble le gopura de Práḥ Pàlilai, que ses imperfections interdisent de situer en la bonne époque classique comme l'absence de toute influence siamoise et la qualité de la sculpture empêchent de lui assigner une date plus tardive, il peut paraître étrange que seul parmi les ensembles bouddhiques contemporains celui-ci ait échappé à la fureur des iconoclastes.

Mais, ainsi que l'a fait remarquer M. MARCHAL, " rien n'empêche de supposer qu'il se rattachait au monastère dont la fondation fait l'objet de l'inscription de Tép Praṇàm " (1). Pourquoi ne pas admettre alors, devant le syncrétisme constant au temps de la grandeur de l'Empire Khmèr, qu'il ait pu subsister en pleine période de prédominance brahmanique et parallèlement à la religion d'Etat, une sorte d'îlot bouddhique jouissant de la sauvegarde officielle ? Placé au cœur même de la capitale, à l'ombre du Palais Royal, l'ancien āçrama bouddhique de Tép Praṇàm (Saugatāçrama) fondé par Yaçovarman (2) était particulièrement indiqué pour constituer ce lieu de refuge des adeptes d'une doctrine tout aussi traditionnelle que le culte du devarāja : prérogative conférant à leurs images saintes une immunité spéciale.

TRAV.' X DIVERS. — Après achèvement du gopura, quelques travaux de consolidation urgente durent être entrepris à la grande cheminée centrale du sanctuaire, où, comme l'avait signalé M. MARCHAL, les deux poutres de soutien en bois encore en place au-dessus des baies Nord et Ouest étaient presque complètement pourries et sorties de leur logement. Leur remplacement par du béton armé rendit possible la reprise en sous-œuvre des pans de murs en équilibre instable et l'obturation des fissures verticales, avec pose de nombreux crampons en fer. En même temps un échafaudage intérieur de 20 mètres de hauteur permettait d'étêter de deux mètres environ la tour, dont les parties hautes, formant un ventre très accentué avec des blocs en faux-aplomb saillissant parfois de la moitié de leur masse, se trouvaient en danger permanent de chute pouvant entraîner l'écroulement total.

Cette dépose, en montrant le pourcentage élevé de blocs sculptés en réemploi dans la maçonnerie des parois, a confirmé l'hypothèse d'un remaniement d'époque tardive. La cheminée centrale de forme pyramidale était construite comme celle des tours du Bàyon. Mais alors que pour ces dernières l'ossature est demeurée en état de stabilité suffisante par le simple effet de ceinturage des parements à quatre visages malgré l'absence de toute liaison, à Práḥ Pàlilai aucun revêtement resté en place — qu'il fût de pierre, de bois ou de métal — n'a servi de protection ou de chaînage.

---

(1) H. MARCHAL, *Ibid.*, p. 129.

(2) BEFEO., tome XXI, p. 291.

L'avant-corps oriental du pràsàt a d'autre part été remanié, ses murs disjoints par les racines étant en grand danger d'écroulement. L'état précaire des points d'appui n'a point permis de remettre en place son beau fronton représentant l'assaut de Māra et de son armée, dont la figure centrale du Buddha n'a d'ailleurs pas été retrouvée dans les déblais : il a fallu se contenter de le reconstituer au sol.

A l'intérieur du sanctuaire, un grand Buddha assis de $2^{m}80$ de hauteur, d'origine siamoise (pl. XXVII, A), a pu être restauré complètement, ainsi qu'un fort beau torse de Buddha debout (pl. XXVII, B). Enfin, devant l'entrée du gopura, il y a lieu de signaler l'intéressante reconstitution par G. TROUVÉ, fin 1934, d'une autre statue de Buddha assis, également d'origine siamoise, dont il avait retrouvé la tête encastrée dans la souche d'un arbre. L'emplacement qui lui a été attribué sur la chaussée d'accès correspond au lieu de découverte de ses principaux éléments sans qu'on ait aucune certitude sur sa situation ancienne, toute trace évidente du piédestal initial ayant disparu.

Siemréap, juillet 1939.



A



B

PRÁH PÀLILAI. *A*, Sanctuaire, statue de Buddha reconstituée. *B*, Torse de Buddha debout. Cf. p. 370.

LE DÉGAGEMENT DU PHNOṂ KRÒM

précédé de

QUELQUES REMARQUES SUR LES FONDATIONS DE YAÇOVARMAN

par MAURICE GLAIZE,
Architecte Diplômé par le Gouvernement,
Conservateur des Monuments du Groupe d'Aṅkor.

Lorsque, restaurant l'unité du royaume, le roi Jayavarman II décida de fixer comme principal habitat aux populations cambodgiennes la zone Nord du Tonlé Sàp, qui devait devenir par la suite la région d'Aṅkor, il fut d'abord séduit par la mystique des hauteurs, liée à l'idée du Mont Meru.

Saisissant l'occasion exceptionnelle que lui offrait la chaîne du Mahendra (Phnoṃ Kulên), qui se termine à l'Est par un vaste plateau de 10.000 hectares, il crut y voir l'emplacement rêvé pour la fondation de la véritable Cité consacrée, à la fois sanctuaire, siège du nouvel Etat et centre de vie pour le noyau de ses sujets, groupés dans des conditions de défense remarquables contre l'envahisseur. Ce fut donc là, sur la pyramide de Rôṅ Čĕn, qu'il érigea en l'an 802 le premier Liṅga royal, instituant le culte du Devarāja (1).

Mais la vie dans une citadelle — même naturelle — convient mal à un peuple de riziculteurs et de pêcheurs, rebutés sans doute par les difficultés d'accès et de mise en culture, comme par l'éloignement du Grand Lac : ce ne fut donc qu'une brève expérience, suivie de la descente dans la plaine, avec les tribulations successives de souverains en quête de capitale.

La seule qui, de Jayavarman II à Yaçovarman, avec des alternatives d'abandon et de reprise, paraisse avoir joui de quelque fixité, fut cette Hariharālaya de la région de Rolûos, où, en l'absence de toute colline, le roi Indravarman fondait en 881 sur la pyramide artificielle de Bàkoṅ, premier monument de grès, le liṅga Çrī Indreçvara (2).

---

(1) Ph. STERN, *Le temple-montagne khmèr, le culte du liṅga et le Devarāja*, BEFEO., t. XXXIV, fasc. 2, p 611-616.

(2) Le sanctuaire récemment reconstitué sur son sommet étant nettement postérieur, il est peu probable, bien que la plateforme centrale, complètement bloquée en latérite, fût capable de supporter une forte charge, que l'abri initial ait été construit autrement qu'en matériaux légers.

Dans les toutes dernières années du IXe siècle, Yaçovarman (889-910), plus conscient de sa puissance et désireux de faire œuvre durable, renonça aux agglomérations à caractère de bourgades errantes pour créer enfin la véritable *purī*, aux limites précises et dûment centrée, parée de tout le prestige d'une capitale digne de ce nom : et ce fut Yaçodharapura, le premier Aṅkor (1).

Depuis les passionnantes recherches de M. GOLOUBEW (2), le rôle de Yaçovarman est apparu dans toute son ampleur : il l'a dégagé de la lignée des précurseurs pour lui donner la primauté. En grand organisateur déjà doublé d'urbaniste, ce roi réussit à s'évader de la période des essais pour tirer parti de l'expérience acquise. Obéissant aux mêmes préoccupations religieuses que ses prédécesseurs, il sut le premier trouver son « Meru » et sa « Gaṅgā » dans les ressources mêmes du pays : la colline du Phnoṃ Bàkhèṅ et le Stŭṅ Siemrāp. La première, identifiée avec le Vnaṃ Kantāl, le « Mont Central » des inscriptions, dominait toute la région de ses 65 mètres de hauteur, formant la base idéale pour cette « acropole religieuse » dont parle M. GOLOUBEW et qui était « plus qu'un simple temple sur une colline : une véritable cité sainte, noyau d'une importante agglomération humaine, qui devait, à elle seule, occuper la superficie d'une ville de grandeur moyenne » (3).

A quelque 2.000 mètres de là, la rivière, torrentueuse mais jamais tarie qui descendait du Phnoṃ Kulên, partiellement détournée de son cours pour servir de limite Est à l'Aṅkor Thoṃ nouvellement créée, fut rendue navigable jusqu'au Tonlé Sàp, et, grâce à l'immense régulateur du Yaçodharatatāka (Bàrày oriental), put jouer son rôle fécondant et irrigatoire dans toute cette plaine de grande culture (4).

Réplique imposante du Bàkoṅ de Rolûos, le temple même du Bàkhèṅ, magnifié par sa position de choix et se profilant de toutes parts, devait, pour jouer dignement son rôle de socle et d'abri du Devarāja, le liṅga Çrī Yaçodhareçvara, idole-maîtresse du royaume, s'affirmer davantage dans le sens monumental : d'où cette première réalisation du quinconce de sanctuaires tout en grès couronnant l'étage supérieur de la pyramide, et la multiplication des tours secondaires aux différents gradins.

---

(1) G. CŒDÈS, *Etudes Cambodgiennes*, XX, *Les capitales de Jayavarman II*, BEFEO., t. XXVIII, p. 113-123.

(2) V. GOLOUBEW, *Le Phnom Bàkhen et la ville de Yaçovarman*, BEFEO., t. XXXIII., fasc. 1, p. 319-344.

(3) Id., p. 321.

(4) G. GROSLIER, *Arts et Archéologie khmers*, t. II, fasc. 1, p. 118 et suiv.

Mais là ne se bornait point l'ambition de Yaçovarman, ni l'effort architectural de son zèle religieux. Deux autres pitons en effet, bastions de cette forteresse, dominaient la campagne extra muros : à 16 kilomètres Sud-Ouest le Phnoṃ Kròm, sur la rive du Tonlé Sàp, avec ses 120 mètres de haut — à 14 kilomètres Nord-Est le Phnoṃ Bók, pointant de plus de 200 mètres en pleine zone de rizières (1).

Il fallait la foi solide d'un animateur et les facultés réalisatrices d'un souverain sûr de sa puissance pour vouer aux divinités protectrices ces deux rocs pelés, hisser à bras d'hommes le long de leurs flancs abrupts les tonnes de pierre nécessaires à la construction de temples importants, dédaigner la brique légère et maniable pour le grès noble et pesant. Véritable gageure pour qui connaît les lieux : mais que de mérites acquis par tous les ouvriers de ces deux temples-frères, tous ces lacustres, ces ruraux privés du culte urbain du Devarāja et désormais sous l'égide de la trimūrti sainte, née de leurs peines !

Ni le monument du Phnoṃ Kròm ni celui du Phnoṃ Bók ne sont datés, nulle inscription n'y a été retrouvée, et leurs fondations pieuses n'ont été identifiées dans aucun texte connu. Néanmoins leurs différences sont si minimes qu'ils n'ont pu être conçus que par un même cerveau, bâtis sur un plan commun, sculptés par la même équipe d'artistes, et, à quelques années près, de l'âge du Bàkhèṅ, dont les motifs sont identiques. C'est donc dans l'histoire architecturale du Cambodge une véritable trilogie caractéristique d'une époque, d'une exceptionnelle unité, et mise en relief par les découvertes de M. GOLOUBEW. Il nous faut saluer dans cet art de Yaçovarman et son occupation systématique des sommets une volonté d'essor sans toutefois bouleverser la tradition, avec le souci constant d'améliorer la technique de la construction par l'emploi du matériau rare et durable, quelles que dussent être les difficultés de portage et de mise en œuvre : bref, la recherche hardie de l'effet monumental digne de l'inspiration créatrice.

Il peut paraître singulier que cet art, si préoccupé de faire grand et d'en imposer par sa masse, n'ait pas su s'affranchir dans le détail, sauf pour quelques éléments puissants comme les soubassements et corniches, les devatās des piles d'angle et les colonnettes, d'une certaine mièvrerie de décor et de quelque disparate dans les échelles respectives et l'ordonnance des motifs. Il eût suffi pourtant de rester dans la norme du Kulên et de Rolûos en leurs parties de grès : faut-il rappeler la technique large et vigoureuse des linteaux d'Ó Poṅ, du Pràsàt Kraham, de Rup Àrăk, ou celle, plus pétillante et touffue mais solide encore, des linteaux et fausses portes de Trapăṅ Phoṅ, de Bàkoṅ et de Práḥ Kô ?

---

(1) Il est curieux de noter sur la carte que le Phnom Bók, sommet intermédiaire entre Rôn Čĕn et le Phnom Bàkhèn, et où l'on a retrouvé brisé sur ses gradins de latérite le plus grand linga connu (4 m 00 de hauteur sur 1 m 20 de diamètre), se trouve sur un même alignement que ces deux localisations du liṅga royal : peut-être relevait-il aussi du rituel du Devarāja, si l'on admet l'hypothèse de M. STERN d'un même culte célébré dans des temples différents. Sa date est d'ailleurs ignorée et peut-être différente de celle du monument voisin.

En ce début de la pierre généralisée, cette tendance à faire « joli » paraît moins le fait de directives données par le maître d'œuvre que du goût marqué d'une école de sculpture pour un art tout de finesse, voire de minutie, inspiré peut-être par la pratique de l'ornement taillé dans le mortier sur les monuments de briques ou le bois des habitations princières. Elle a su du moins respecter suffisamment l'ossature et les lois de la composition pour échapper à l'écueil du « baroque » où devait nous conduire plus tard en occident l'abus des lignes capricieuses. Et il faut lui savoir gré, lorsqu'y sont apparus des artistes complets et de qualité exceptionnelle, de nous avoir valu ce chef-d'œuvre de ciselure qu'est Bantãy Srĕi, lequel, sans un nu, reste architectural et d'un goût parfait.

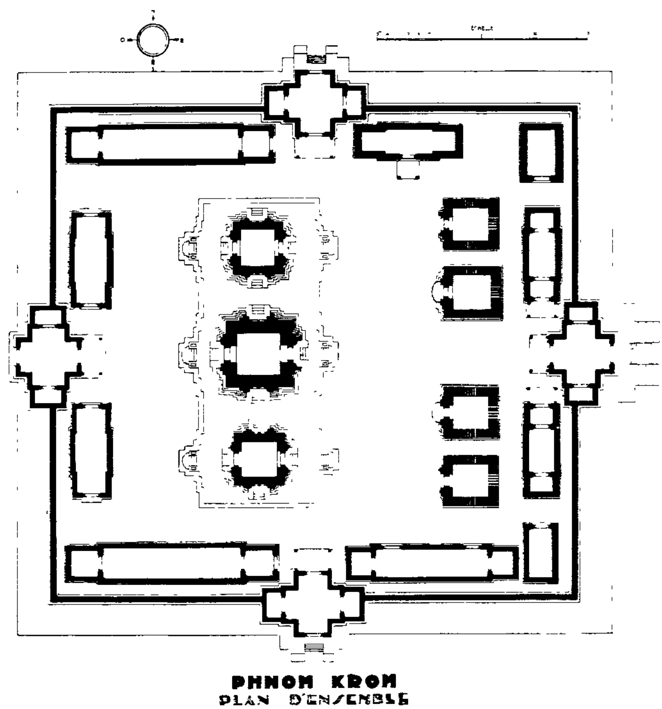
Formés à la pratique du bois, les sculpteurs de cette période de début de l'art angkorien furent surtout des imagiers, plus aptes à ornementer une façade selon des schémas d'ordre hiératique qu'à collaborer en volume à l'œuvre de l'architecte, sur un croquis de masses établi par lui et suivant l'ordonnance d'un « parti » imposé. Tout en se pliant d'eux-mêmes à une discipline relevant de la composition générale, ils ne pouvaient d'instinct et dès la première tentative se mettre à la cadence du maître d'œuvre comme plus tard en France les « maîtres de pierre » de nos églises romanes et de nos cathédrales. D'où ce décor de surface, « en tapisserie », fait de champs, de trumeaux, de tympans juxtaposés, heureusement soutenus par l'armature vigoureuse d'une mouluration aux profils impeccables : décor d'ailleurs remarquable et charmant, nullement figé, qui devait aboutir tout naturellement à la libre traduction des légendes et des faits sous cette forme narrative tellement émouvante qu'utilisent tous ceux que la foi inspire.

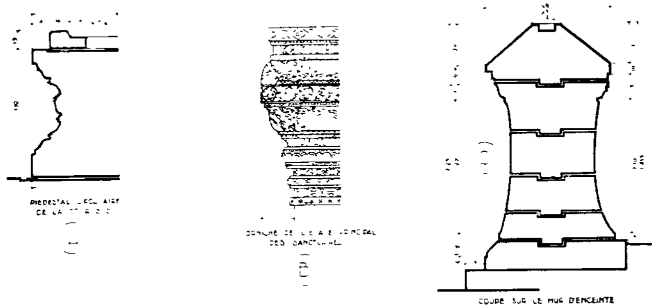
LE PHNOṂ KRÒM (*I. K.* 501).

Le dégagement du Phnoṃ Kròm, effectué de mai à décembre 1938, a permis d'en dresser le plan exact et complet, ce qu'on n'avait pu faire jusqu'alors, gêné que l'on était par l'envahissement de la végétation, la couche d'humus et de terres d'apport recouvrant le préau à l'intérieur de l'enceinte, et l'amoncellement des décombres provenant de l'écroulement des parties hautes des sanctuaires (pl. XXVIII, A).

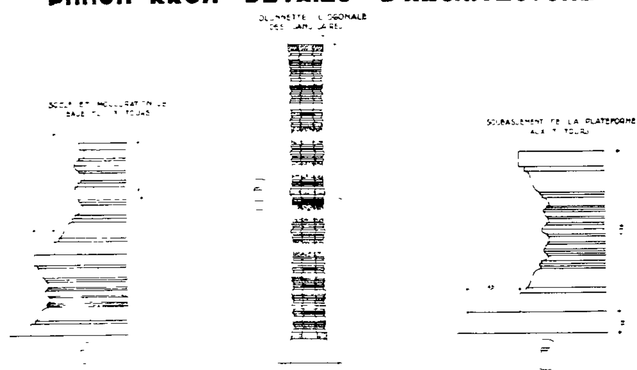
Il peut paraître superflu, après la remarquable étude consacrée à ce temple par M. PARMENTIER dans son *Art d'Indravarman* (1), de revenir sur un sujet d'apparence épuisé. Nous nous excusons à l'avance d'avoir à lui emprunter, en les résumant, les éléments essentiels de sa description, que nous nous contenterons de compléter par les quelques constatations nouvelles nées de nos travaux, en insistant sur les points que l'état des lieux ne lui permettait pas d'élucider il y a vingt ans. Nous contribuerons ainsi indirectement, par la parenté déjà signalée

(1) H. PARMENTIER, *L'Art d'Indravarman*, BEFEO., t. XIX, p. 52-57.





PHNOM KROM DETAILS D'ARCHITECTURE



Cf. p. 374 à 377, 379 et 380.

du Phnoṃ Kròm avec les autres fondations de Yaçovarman, à cette « réhabilitation » que souhaitait M. GOLOUBEW du monument du Phnoṃ Bàkhèṅ, dégagé seulement en 1923 par M. MARCHAL de la gangue de pierre en forme de Buddha assis dont l'avaient entouré les Cambodgiens de basse époque.

Des trois temples, celui du Phnoṃ Kròm reste le plus complet en silhouette, puisque seuls manquent à la tour centrale les deux étages supérieurs, et aux tours Nord et Sud le dernier : c'est aussi le plus menacé de destruction prochaine en raison des dommages subis sous l'action des rafales venues du Tonlé Sàp par ses murs construits en un grès friable et spongieux, ayant tendance au clivage. Aussi n'ont-ils gardé en parement que quelques bribes de décor.

I. — *Les tours-sanctuaires*, implantées sur un même axe Nord-Sud selon la formule de l'alignement par trois — simple ici, double à Práḥ Kô — sont présentées comme en ce dernier temple sur une plateforme commune ceinturée et dallée de grès avec blocage en latérite (pl. XXIX, A et B). De 28 m.00 sur 10 m.50, elle forme socle de 1 m.36 de hauteur, mouluré mais non orné, à profil de doucines opposées et triple tore entre listels (pl. XXVIII, B, F). Ce soubassement, qui était aux trois-quarts enfoui, est interrompu sur chaque grande face par trois perrons de cinq marches, plus une marche de départ en accolade à surépaisseur, axés sur les bâtiments et flanqués de socles d'échiffre à parement uni portant des lions assis. Ceux du milieu sont de basse époque.

Du côté Est une chaussée surélevée en latérite, grossièrement exécutée, masquait complètement l'emmarchement central de 1 m. 35 de largeur : œuvre sans doute récente des bonzes, puisqu'elle figure dans l'illustration du tome III de LAJONQUIÈRE (1911) alors que ni FOURNEREAU ni AYMONIER n'en faisaient mention (1). Un blocage analogue avait été effectué à l'intérieur du sanctuaire central jusqu'au niveau des seuils. Les trois tours, sur plan carré à simple redent, sont d'importance inégale : 6 m. 25 de côté au centre, 5 m. 00 pour les deux autres, et respectivement 4 m. 00 et 3 m. 40 intérieurement. L'implantation donne 9 m. 90 d'axe en axe.

En élévation, chacune devait comporter quatre étages de superstructure en retrait, plus un motif de couronnement circulaire. L'échelle de réduction est partout la même, avec l'étage principal très légèrement plus haut que large : d'où pour la tour centrale une dominance très nette qui, les dimensions des baies étant toutes semblables (1 m. 00 à 1 m. 10 de largeur pour 2 m. 25 de hauteur), joue uniquement sur l'importance des frontons, très surbaissés aux tours Nord et Sud et presque carrés à la tour centrale.

---

(1) E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, *Inventaire descriptif des Monuments du Cambodge*, t. III, p. 120-123.

L. FOURNEREAU, *Les Ruines d'Angkor*, p. 140-141.

E. AYMONIER, *Le Cambodge*, t. II, p. 395-397.

Alors qu'au Phnoṃ Băkhèṅ le sanctuaire était, contrairement à l'usage, ouvert aux 4 points cardinaux, ici comme au Phnoṃ Bók les pràsàt sont à deux ouvertures (Est et Ouest) — disposition non moins exceptionnelle — les seules faces Nord et Sud comportant des fausses portes.

Les soubassements sont moulurés et d'une ornementation compliquée à petits éléments. Hauts de 0 m. 69, à doucines opposées, tore médian entre cavets et bandeau de couronnement à fleurons losangés, ils sont interrompus sur chaque face par un perron de quatre marches plus un départ en accolade, entre socles d'échiffre sculptés de ce même personnage dansant sous arcature trilobée à feuillages flammés que l'on trouve déjà dans l'art de Rolûos (pl. XXXI, A).

Au-dessus, les murs, épais de 1 m. 30 à la tour centrale et de 0 m. 80 aux tours extrêmes, entourent des salles dallées de grès respectivement en contrebas de 0 m. 80 et 0 m. 72. Une corniche très simple marque le départ des étages, en retrait par encorbellements successifs à petits ressauts rappelant la construction en briques et taillés dans chaque assise.

Extérieurement, c'est le dispositif habituel des colonnettes sous linteau, des pilastres supportant le fronton, et des contre-pilastres montant jusqu'à la corniche.

Les encadrements de baies, formant seuil en saillie, sont moulurés et à assemblage droit, avec seulement un tiers environ d'onglet sur le devant. A l'arrière-plan un arc de décharge reporte le poids des murs sur les piédroits par encorbellements de la hauteur d'une assise.

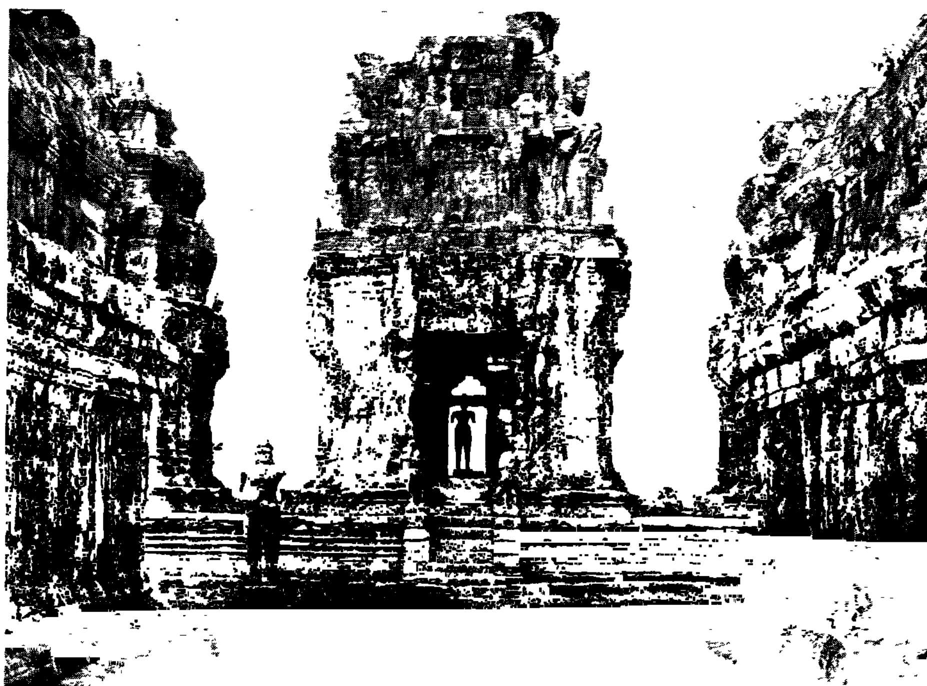
Les fausses portes (pl. XXX, A) sont à meneau axial décoré de rinceaux, avec cinq boutons carrés à fleuron. Un seul lambris par vantail, à chambranle et panneau d'une ornementation touffue à fleur de pierre, présentant, plusieurs fois répété en hauteur, un motif composé d'un très petit personnage central, fléchissant sur les jambes et soutenant en l'air deux cavaliers sur leurs montures cabrées, tantôt un cheval, tantôt un éléphant : le tout encadré d'entrelacs au contour flammé (1).

Les colonnettes, de section octogonale et de bonne proportion, sont à quatre nus avec prédominance de la bague médiane, base et chapiteau (pl. XXVIII, B, E). Des linteaux, il n'a pu être retrouvé qu'un fragment peu important de provenance imprécise : l'extrémité d'une branche semi-plate et arquée, coupée par l'un des éléments inférieurs à volute, dont le dessin compliqué ne témoigne pas d'une grande franchise de parti. La saillie sur les appuis est nettement accusée (pl. XXXI, C).

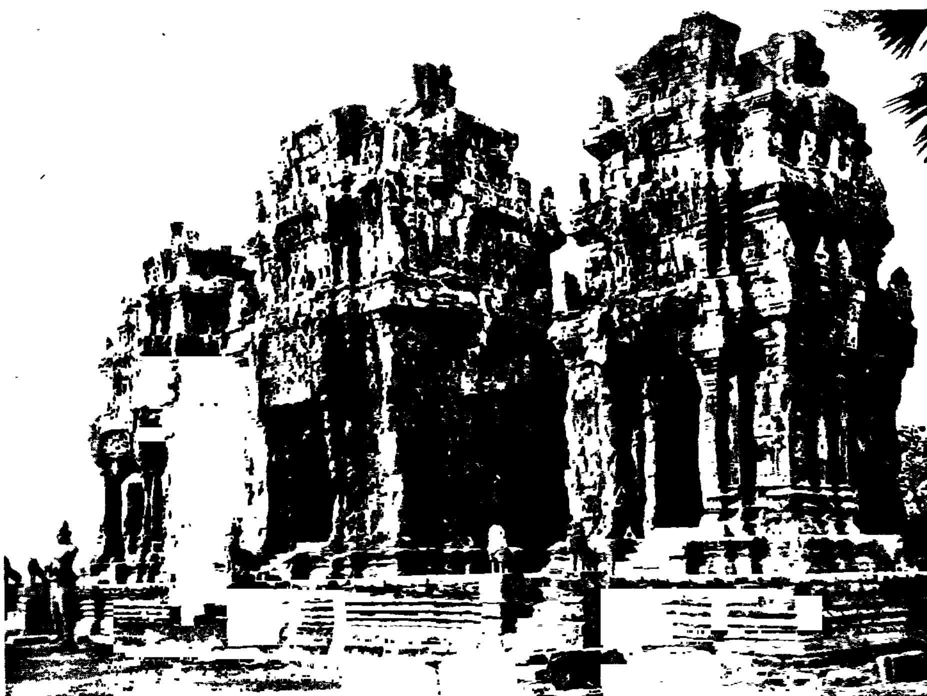
La mouluration de base des pilastres se profile sur tout le pourtour des prasat, coupée net au droit des portes. Haute de 0 m. 95, donc plus développée que le socle même de chaque tour (pl. XXVIII, B, D), elle l'assied d'autant plus solidement que les traces de décor qui subsistent — pétales de lotus, balustres et fleurons losangés — sont à l'échelle de l'architecture et traitées de façon vigou-

---

(1) H. PARMENTIER, *L'Art d'Indravarman*, BEFEO., t. XIX, p. 54.



A



B

PHNOṂ KRÒM. *A*, Partie centrale vue de l'entrée Est. *B*, Vue des trois sanctuaires prise du Nord-Est. Cf. p. 375.

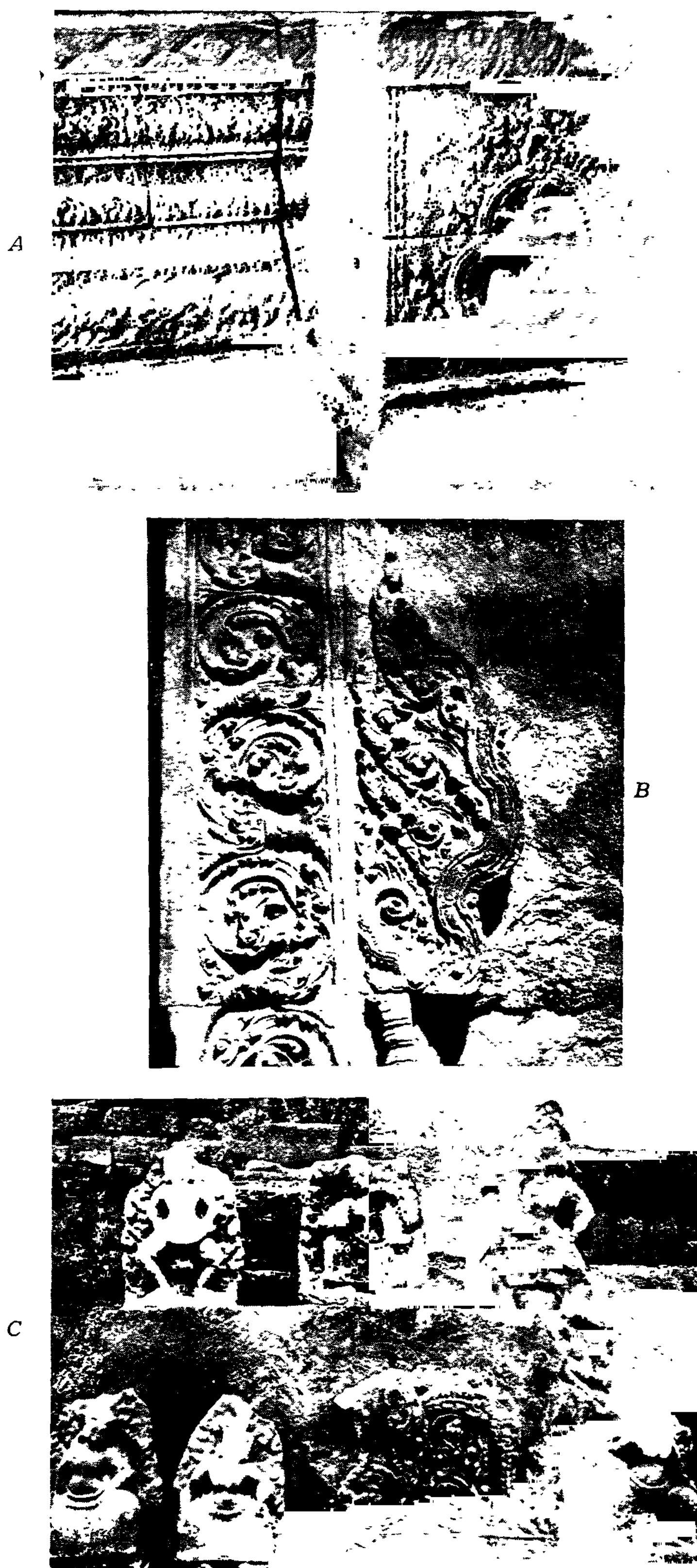


PHNOṂ KRÒM. *A*, Détail de fausse porte (sanctuaire Sud, face Sud). *B*, Sanctuaire Nord, angle Sud-Ouest, face Sud : détail. *C*, Corniche de l'étage principal (sanctuaire Sud, angle Nord-Ouest). Cf. p. 376 et 377.

A

B

C



PHNOM KRÒM. *A*, Sanctuaire central, socle d'échiffre et soubassement (face Sud). *B*, Bande de rinceaux et fragment d'encadrement de niche à devatā (sanctuaire central, pile d'angle Sud-Est, face Est). *C*, Fragment de linteau et pièces d'accent. Cf. p. 376 à 378.

reuse. S'il en est de même des chapiteaux et de la corniche symétriquement composée, où se remarquent en surcharge sur les feuilles ornant la grande doucine des cols et têtes de haṃsas (pl. XXVIII, B, B et XXX, C), en revanche le décor des pilastres et contrepilastres reste exagérément menu, dans l'esprit des panneaux de fausses portes : superposition de petits personnages sur ornements avec entrelacs terminés en rinceaux pour les premiers — sur têtes de monstres et sous arcatures ogivales trilobées et flammées pour les autres.

Les piles d'angle sont plus largement conçues. Elles comportent sur chaque face, entre un galon vertical à fleurons losangés et une double bande de grands rinceaux à culot cylindrique formant cornière, avec petit lion dressé à la base, (pl. XXXI, B) une niche à devatā. Celle-ci, à peine creusée — les culpteur khmèr a soin de ne jamais « défoncer » le mur — est faite de deux fines colonnettes simplement moulurées, octogonales à six nus, soutenant un arc trilobé en anse de panier à la partie haute. L'encadrement plat, terminé par des têtes de makara tournées vers l'extérieur, à trompe relevée en spirale, est surmonté de feuilles rampantes d'indication souple et étoffée, garnies de figurines issantes. Dans l'axe, un motif à hampe et volutes dont le contour rappelle la fleur de lis s'étage au-dessus d'un petit personnage en prière (pl. XXX, B). L'ensemble, en ogive très élancée, s'oppose par la pointe à un autre élément de décor inversé placé sous la corniche, chacun des vides latéraux s'animant de deux personnages volants.

Les devatās, hiératiques et sereines, ont le visage légèrement tourné comme au Bàkhèṅ — il se présente de face au Phnoṃ Bók — et s'appuient d'une main sur la hampe d'une sorte d'éventail ou chasse-mouches, tandis que l'autre bras, allongé vers le bas, tient un lotus. Le torse est nu, le ventre largement découvert, la taille très fine et haut placée, avec plis de beauté sous les seins opulents et hémisphériques. La jupe, à petits plis verticaux, descend jusqu'aux chevilles, avec bande plate sur le devant, rabat arrondi déporté sur une hanche et chute en pointe recouvrant la ceinture, autre ceinture tombante à pendeloques. La coiffure est à diadème et mukuṭa avec pendants d'oreille.

Il nous reste à parler des frontons, dont c'était la première traduction importante en grès après celle, plus architecturale que plastique, des édicules de base de la pyramide de Bàkoṅ, récemment reconstitués, réplique monumentale des tympans de briques à l'ornementation sculptée dans le mortier de revêtement (1). L'essai, à vrai dire, est peu concluant, car cet élément primordial de la composition devient, par la timidité de l'exécution, un simple accessoire : le panneau de tapisserie que l'on dispose en applique au-dessus d'une porte. Si l'arc qui l'entoure, à platebande supérieure horizontale et légèrement trilobé, est suffisamment large et puissant avec ses deux makaras ter-

(1) Nous ne citons que pour mémoire les minuscules frontons des 12 édicules de grès qui garnissent le 4e gradin de la pyramide de ce même Bàkhòn, où le dessus des portes se compose d'un fronton très surbaissé, à figurines abritées par 3 arcs trilobés, séparé du linteau par une bande à décor de losanges.

minaux à guirlande pendante tournés vers l'extérieur, le tympan n'est qu'un semis confus de motifs accolés sans grande parenté ni dominante.

Autant qu'on en puisse juger par l'usure de la pierre, une divinité centrale juchée sur un culot et surmontée d'un petit personnage dansant sous arcature, était flanquée de deux S de feuillages à grandes volutes, formant ainsi une sorte de trident flammé. Sur le surplus de la surface, des feuillages secondaires aux courbes capricieuses, parsemés d'autres figurines, étaient frangés d'un rang de têtes diversement orientées. Il ne nous a pas été possible d'en faire le décompte, ni par conséquent de vérifier l'opinion de M. PARMENTIER y voyant une représentation des 33 dieux de l'Inde: sur un tympan du Phnoṃ Bók nous en avons trouvé jusqu'à 38.

Chacun des faux-étages supérieurs en retrait, composé des mêmes éléments que l'étage principal, repose sur un socle mouluré et orné qui, faisant corps avec la corniche et en suivant les décrochements, supportait aux angles des réductions d'édifices et sur les faces quatre pièces d'accent dont certaines restées en place : personnages adossés assis à la javanaise ou ascètes en prière, les jambes croisées tenues par un lien, au-dessus des contre-pilastres — dvārapāla debout au droit des frontons. D'autres, sans doute intercalées, ont été retrouvées à terre : hommes dansant et ballerines à larges jupe-cloche plissée telles qu'on en rencontre en petit dans l'ornementation murale du Bǎkhèṅ et de Bantāy Srĕi (pl. XXXI, C).

Les écoinçons, plus larges que hauts, sont sculptés de devatā assises, le buste de face et les jambes de profil, une main vers la terre et l'autre tenant un lotus ; elles sont abritées sous une arcature trilobée en anse de panier soutenue par des pilastres nus. Les bandes de rinceaux des angles se retrouvent ici sur les contrepilastres, et un simple décor à fleurons garnit les pilastres des frontons, formant un ensemble plus sobre et plus homogène qu'à l'étage inférieur. Seule l'illustration des tympans, toujours aussi menue et presque illisible du sol, reste hors d'échelle.

Les trois couronnements circulaires, dont il n'a été retrouvé que certains fragments ne permettant pas la reconstitution exacte, étaient de forte taille, composés essentiellement d'un rang de pétales de lotus à surépaisseur surmontés d'étamines, d'un bulbe à décor de pendeloques (lotus bleu) entre feuilles pendantes, et d'une partie droite à cavet renversé semblablement ornée et terminée par un tore à fleurons losangés entre listels. L'appareil, en trois assises superposées, était rayonnant, et les blocs maintenus par des ancres en fer plat. Le motif terminal a disparu.

II. — *Les bâtiments annexes.* A 14 mètres Est de l'alignement des sanctuaires, quatre bâtiments annexes ouverts à l'Ouest leur font vis-à-vis, couplés de part et d'autre de l'axe principal Est-Ouest. Larges de 4^{m}80 et profonds de 5^{m}60 hors œuvre, ils sont surmontés d'un faux-étage en retrait et d'une voûte en berceau terminée par deux pignons. Les deux extrêmes sont en briques, les deux autres en grès et sans décor, avec socle, soubassement et corniches moulurés très simplement (pl. XXXIV, B).

L'intérieur, formant une salle de $3^m10 \times 3^m50$, est dallé pour les uns de briques à plat, pour les autres de latérite, en contrebas de 0^m30. Les retraits sont marqués par des gradins de la valeur de trois assises de briques. Chaque face orbe est percée pour l'aération de cinq rangées de cinq trous en losange de 0^m05 de côté, et à l'étage de quatre rangées semblables.

Les encadrements de baie sont partout en grès, légèrement moulurés, avec assemblages mi-partie droits mi-partie d'onglet ; les colonnettes octogonales, à quatre nus et décor inachevé, portent un petit linteau resté brut. Les portes mesurent $0^m80 \times 1^m70$ hr.

III. — *Les constructions secondaires.* Si ces quatre édicules, quoique très disloqués, sont demeurés debout, il ne reste guère des salles longues pourtournantes en latérite que les plateformes, surélevées de 0^m30, la plupart des assises de base, et quelques pans de murs isolés.

Séparées seulement du mur d'enceinte par un boyau d'un mètre, elles sont d'importance diverse, au nombre de quatre sur la face Est et de deux sur les trois autres, variant en largeur de 2 à 3 mètres dans œuvre. La symétrie n'a pas été observée à l'Est de l'axe Nord-Sud, où, du côté Nord, la galerie n'avait que 10 mètres de long avec porche devant son entrée médiane, tandis qu'au Sud elle faisait 16^m20 et était dotée de deux portes. Les deux galeries situées de part et d'autre du gopura Est, composées chacune de trois pièces, étaient elles-mêmes précédées d'un porche à quatre piliers.

Un fragment de mur montre des vestiges de fenêtres à cinq meneaux en latérite de section rectangulaire, de $1^m80 \times 0^m70$ hr. à 1^m50 du sol, et quelques pierres de corniche retrouvées dans les déblais, creusées sur le dessus pour logement d'une sablière, prouvent que la toiture était en bois et tuiles, comme il était d'usage pour les bâtiments secondaires des temples.

IV. — *Le mur d'enceinte.* Entourant le préau de 45^m60 Nord-Sud sur 48^m80 Est-Ouest, le mur d'enceinte, entouré d'une berme de 3^m00 de largeur, est en parpaings de latérite et de construction soignée, avec rainure et languette dans les joints. Haut de 2^m00 et épais de 0^m70, il est mouluré à la base et sous le chaperon à 2 pentes, dont le dessus à mortaises était certainement garni d'épis (pl. XXVIII, B, c).

Contrairement à l'opinion généralement admise, il existait autrefois quatre gopuras d'axe, dont nous avons retrouvé au déblaiement les traces certaines sur le sol, avec quelques bases de murs et piliers in situ, principalement à l'Est (pl. XXXIV, A). Mesurant $6^m00 \times 9^m80$ et construits en latérite, ils étaient de plan cruciforme complété par deux petites salles latérales, avec porche à quatre piliers de grès sur cour, et peut-être, du côté Est, une allée de bornes également en grès dont nous avons dégagé quelques tronçons fichés en terre entre les bâtiments annexes.

Sur le flanc Nord de la colline, dans l'axe du gopura, le sol semble avoir été préparé pour recevoir un large escalier d'accès monumental correspondant à deux srahs situés dans la plaine, mais l'absence de tout vestige d'emmarchement fait douter qu'il ait jamais été construit.

V. — *La statuaire*. Les diverses statues mises au jour au cours des fouilles et recherches sont de qualité assez médiocre, mais leur découverte a permis de restaurer en son véritable emplacement la trimūrti de Çiva entre Viṣṇu et Brahmā qu'abritaient les trois sanctuaires.

Il existait dans chaque tour un puits creusé dans le dallage et que l'on a fouillé jusqu'au rocher. Il était à section carrée de 1m80 de côté dans la tour Nord, très régulièrement appareillé en latérite, avec contremur en briques de 0m50 d'épaisseur sur le côté Est — en tronc de pyramide renversé de 2m00 × 2m00 à la partie haute dans la tour centrale, avec, au fond, une sorte de poche se dirigeant vers le Sud — circulaire enfin, de 0m93 de diamètre, dans la tour Sud.

Ces fouilles n'ont rien donné, sauf, dans le sanctuaire central, 2 buddhas assis d'origine siamoise, brisés, mutilés et sans intérêt, ainsi que quelques fragments d'autres statues.

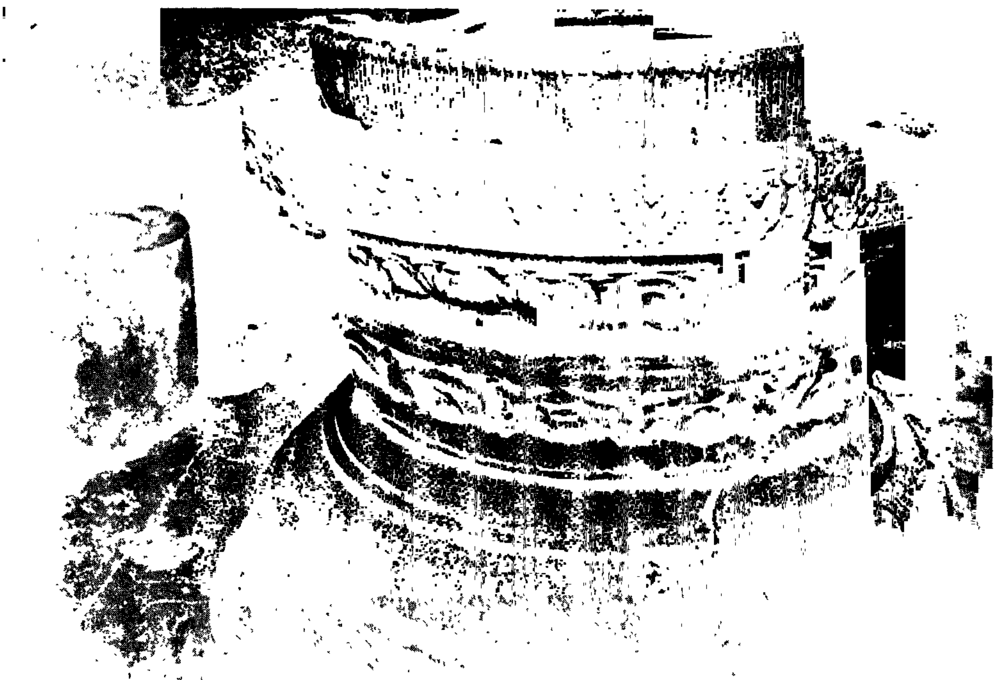
En revanche, l'enlèvement des déblais en surface a livré des portions importantes de trois piédestaux de grès de grande taille moulurés et richement ornés, que l'on a pu reconstituer. Le plus intéressant — pièce de toute beauté — provenant du sanctuaire Sud est de forme circulaire de 1m60 de diamètre à la base et 1m25 de hauteur, avec profil à doucines opposées, pétales de lotus et haṃsas alternés à la bague médiane, et snānadroṇī strié d'étamines (pl. XXVIII, B, A et XXXII, A et B). Quatre trous circulaires dans le dallage aux angles de la salle recevaient sans doute des poteaux de bois portant dais. La pierre à dépôts habituelle était elle-même cylindrique (0m55 de hauteur et de diamètre) et à 16 trous sur le pourtour. Un piédestal analogue ayant été retrouvé au Phnoṃ Bók également devant le sanctuaire Sud, il est permis de penser que c'était à l'époque le socle-type des statues de Brahmā, dont l'emplacement rituel ne fait aucun doute.

Des trois statues, toutes du style du monument, celle de Çiva fut retrouvée brisée dans le bâtiment annexe Sud en briques, les deux autres, également en morceaux et mutilées, partie à l'intérieur des tours, partie dans un năk tà dépendant de la pagode voisine. D'un art très fruste, anguleuses et massives, elles sont déparées par la largeur disproportionnée des épaules et la lourdeur des jambes.

Hautes de 2m15, elles ont le torse nu, le vêtement à larges plis descendant jusqu'aux genoux et sans rabat, double ancre sur le devant s'épanouissant en éventail entre deux coques latérales au-dessus de la ceinture unie, pan oblique sur la cuisse gauche, double coque par derrière. La coiffure est à diadème orfèvré et chignon cylindrique, avec pointe de cheveux sur les tempes. Plis de beauté au cou, arcades sourcilières jointes et presque droites, yeux ouverts, indication de barbe et de moustache.



A



B

PHNOM KRÒM. *A*, Piédestal circulaire de la statue de Brahmā du sanctuaire Sud, détail de la partie supérieure. *B*, Id., vue d'ensemble. Cf. p. 380.



A



B

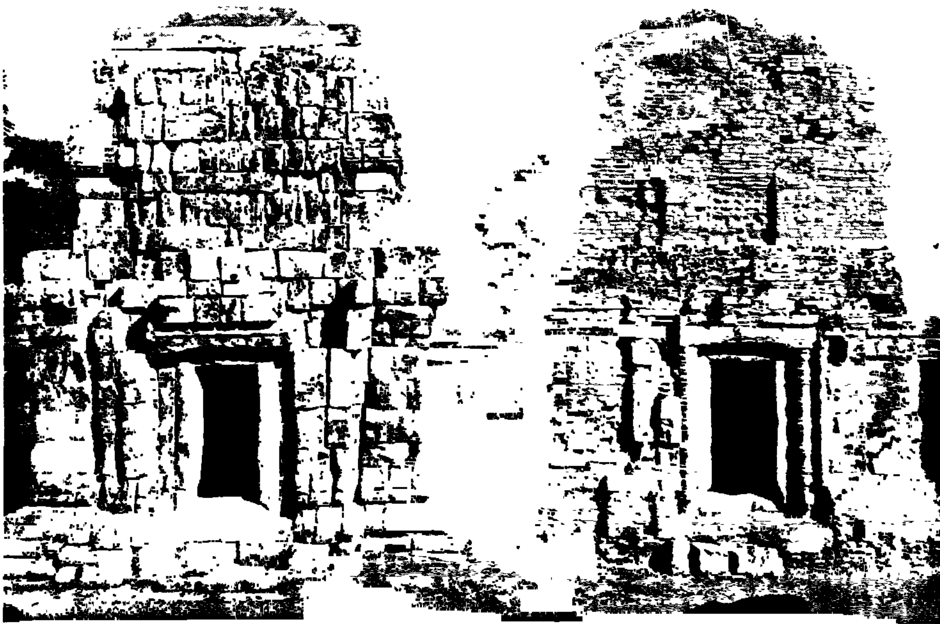


C

PHNOM KRÒM. *A*, Statue de dvārapāla (h. 3 m. 20). ***B***, Statue de Brahmā du sanctuaire Sud, détail des têtes (face Nord). *C*, Statue de dvārapāla (vue de dos). Cf. p. 381.



A



B

PHNOM KRÒM. *A,* Vestiges du gopura Est et de la galerie voisine avec porche (vue prise de l'Ouest). *B,* Bâtiments annexes de la moitié Sud (face Ouest). Cf. p. 378 et 379.

Le Çiva, à deux bras, porte le croissant sur sa chevelure, le Viṣṇu et le Brahmā, tous deux à quatre bras, ont l'un un cercle de perles à mi-hauteur des chignons, l'autre son chignon brisé. Mais tandis que les quatre têtes de Brahmā (pl. XXXIII, B), d'une belle expression quoique très abîmées, se rapportent sans doute à la « superbe statue aux quatre faces » dont parle AYMONIER, qui avait dû la voir avant sa mutilation (1) et appartiennent sûrement à la statue reconstituée, celle de Viṣṇu, découverte dans l'eau au pied du Phnoṃ, *semble* seulement, d'après la cassure du cou et sans qu'on puisse l'affirmer, provenir du corps retrouvé par ailleurs : incertitude accrue par l'existence, à l'ancien Musée indochinois du Trocadéro, de deux têtes venant également du Phnoṃ Kròm et de ce « fragment d'épaule d'une statue de Brahmā » de même origine, qui doit correspondre à la seule partie manquante de l'idole du sanctuaire Sud (2).

Parmi les autres trouvailles, outre plusieurs têtes de Buddha siamois d'époque tardive et une pierre des neuf planètes, délitée et très effacée, venant du bâtiment annexe en grès Nord, il importe de signaler une statue colossale de dvārapāla de 3m20 de hauteur, déterrée devant la face Est de la plateforme aux trois tours (pl. XXXIII, A et C). La tête de rākṣasa (yeux ronds et saillants, ligne des sourcils continue mais arquée, pointe de cheveux sur les tempes, moustache, barbe en collier, deux crocs sortant des lèvres) est coiffée d'un diadème et d'un mukuṭa à étages, avec couvre-nuque. Le torse est nu, le corps abondamment paré de bijoux (collier et ceinture à pendeloques, boutons d'oreille, brassards, bracelets et chevillets) et vêtu d'un sampot court à petits plis sans rabat, avec pan à double ancre et coque sur le devant, ancre simple par derrière. Cette pièce, dont le seul bras droit a pu être retrouvé, est d'aspect imposant et de facture honorable, et paraît de l'époque du Bàphûon ou légèrement postérieure (XIe — XIIe siècle). Dans l'ignorance de son emplacement ancien, nous l'avons érigée sur le lieu de sa découverte.

VI. — *Travaux de reprise.* Ceux-ci se sont bornés à la remise en état sommaire de la plateforme et à deux consolidations de détail indispensables : pose d'un poteau de soutien en béton armé le long du piédroit Nord de la baie Ouest de la tour Sud, et d'une console à la baie Ouest de la tour Nord sous ce qui restait du linteau. L'état de décomposition des pierres du monument n'aurait pas en effet justifié la dépense de travaux plus importants qui seraient restés d'une efficacité douteuse.

Siemréap, avril 1940.

---

(1) E. AYMONIER, *Le Cambodge*, t. II, p. 397.

(2) *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, année 1910, G. CŒDÈS, *Catalogue du Musée Indochinois du Trocadéro*, n° 93.

LE TAMBOUR MÉTALLIQUE DE HOÀNG-HẠ

par VICTOR GOLOUBEW
Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

I

Au mois de mars de l'année 1937, des coulis terrassiers, employés au creusement d'un canal près du village de Hoàng-hạ, dans la province de Hà-đông, trouvèrent un tambour métallique de grande taille, profondément enfoui dans le sol (pl. XXXV, A). Transporté dès le lendemain de sa découverte au phủ de Khoái-châu (prov. de Hưng-yên), il fut remis quelques jours après, par M. LECLER, administrateur adjoint, à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, pour être conservé au Musée Louis Finot à Hanoi, où il occupe actuellement une place d'honneur, dans l'une des grandes salles du rez-de-chaussée (cote D. 163.206).

Le tambour ne mesure pas moins de o m. 615 de hauteur, sur o m. 84 de diamètre maximum. Par ses dimensions et par son décor, il se classe parmi les spécimens les plus remarquables du type I (pl. XXXV, B et pl. XXXVI). Les analogies avec le grand tambour dit « de Ngọc-lũ », acquis par l'Ecole Française en avril 1903, sont manifestes (1). Il s'apparente également de près à deux autres pièces de même type, décrites par F. HEGER (2).

Sur le plateau du tambour sont figurés des personnages coiffés de plumes, des cases sur pilotis, des oiseaux à long bec et à longues pattes, volant à la file ; le centre en est occupé par une étoile à 16 rayons. Les barques représentées sur la partie saillante de la caisse de résonance, au-dessous du disque, sont identiques à celles qui transportent sur le tambour de Ngọc-lũ, les âmes de guerriers défunts. L'état de conservation de ce beau tambour est assez satisfaisant, bien que le disque en soit séparé de la caisse par un brutal découpage, et en dépit d'une épaisse croûte d'oxyde rougeâtre qui le recouvre en partie.

---

(1) Décrit par M. H. PARMENTIER dans *Anciens Tambours de Bronze*, BEFEO., tome XVIII (1918), nº 1, pp. 4-16, pl. III-IV. Voir également *L'Age du Bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam*, par V. GOLOUBEW, t. XXIX du *BEFEO.* (1929), p. 34 sq. Avant son acquisition par l'Ecole Française, ce tambour appartenait à une pagode située dans la province de Hà-nam. On ne possède aucun autre renseignement sur sa provenance.

(2) *Alte Metalltrommeln aus Sudost-Asien.* Leipzig, 1902, pp. 20-27, pl. I-V. De ces deux tambours, celui que l'on désigne par le nom du vice-résident E. MOULIÉ, avait été offert à ce dernier par la veuve d'un chef mường. Il disparut mystérieusement, après avoir figuré à l'Exposition Universelle de Paris, en 1889. L'autre tambour a été pendant longtemps la propriété d'un collectionneur de Hanoi, M. GILLET. Il est conservé actuellement au Musée des Arts et Métiers à Vienne.

Le tambour a été trouvé, nous l'avons dit, en pleine terre, à plus de 1 m. 50 de profondeur. Des sondages effectués autour de la fosse d'extraction n'ont fourni aucune indication d'intérêt archéologique. Il y a donc lieu d'écarter, comme absolument contraire à l'évidence, toute supposition d'après laquelle il s'agirait d'un objet associé à une sépulture de l'âge du bronze. Il n'était d'ailleurs pas d'usage, à l'époque de Đông-sơn, de déposer dans les tombes des tambours métalliques d'une taille aussi considérable. Le témoignage des fouilles, à ce sujet, peut être considéré comme formel, puisque les spécimens exhumés dans le Thanh-hoá par le Dr. O. JANSÉ et M. PAJOT ne sont que des pièces de taille moyenne ou réduite, sinon de simples lingots reproduisant à des échelles minimes, de vrais tambours. Notre tambour a-t-il été enfoui à la dérobée par une bande de pillards, lesquels auraient essayé préalablement de le découper en plusieurs morceaux, à l'aide de quelque outil tranchant ? De toutes les suppositions et conjectures possibles, celle-ci, pour bien des raisons, nous paraît être la plus vraisemblable.

Tout comme son sosie au Musée Louis Finot, le tambour de Hoàng-hạ se compose d'une partie circulaire formant saillie, à laquelle adhère le disque sonore, d'une caisse verticale, rigoureusement cylindrique, et d'une base en tronc de cône, à profil de doucine (fig. 1 A). La hauteur de la section bombée est de 0 m. 24 ; elle est égale, à un centimètre près, à celle de la caisse, laquelle s'évase un peu vers le bas, pour s'adapter au diamètre de la partie tronconique, haute, celle-là, de 0 m. 13. Ces proportions sont presque identiques à celles du tambour de Ngọc-lũ (fig. 1 B). On les retrouve, à peine modifiées, sur le tambour MOULIÉ, reproduit dans l'ouvrage de F. HEGER (fig. 1 C). Sur ce dernier tambour, toutefois, on constate une simplification, très caractéristique, du profil : la génératrice de la base n'est plus une doucine, mais une droite, et la caisse en forme de cylindre se rétrécit sensiblement vers le bas. Quant au quatrième tambour, celui de Vienne, il se distingue des trois autres par une base relativement plus haute et par un bourrelet de faible saillie, qui la rajuste à la caisse (fig. 2).

Comme tous les spécimens du type I, notre tambour est muni de quatre anses, disposées symétriquement, par paires. Elles sont exactement semblables à celles que M. H. PARMENTIER a étudiées sur le tambour de Ngọc-lũ (1). Ce sont de larges bandes imitant des cordelettes en fibres de coco, montées sur une mince lamelle de bois ou de métal (fig. 3).

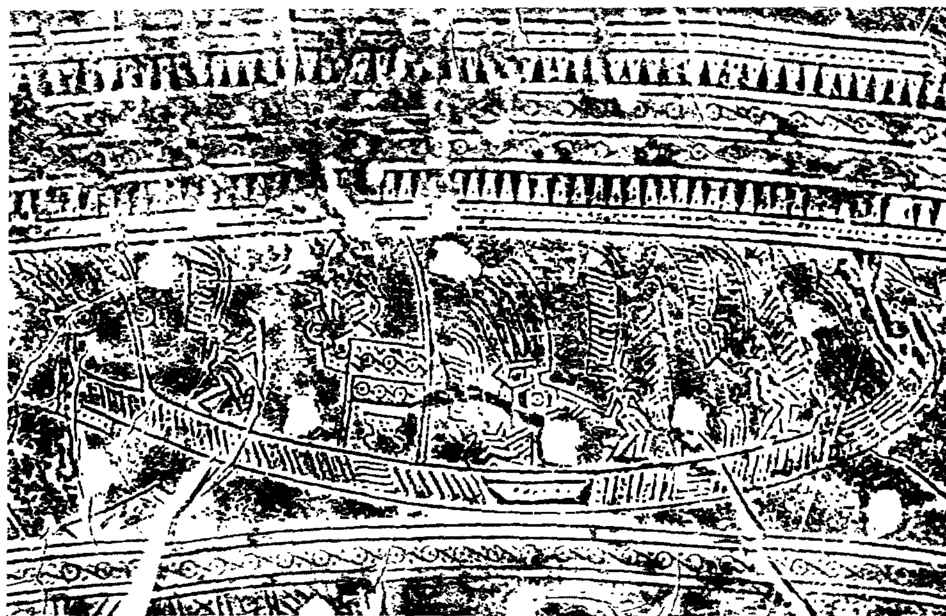
A la parenté typologique, si nettement accusée, correspond la parfaite identité des moyens techniques. Les procédés de modelage et de fonte sont rigoureusement les mêmes. On constate, notamment, que sur les quatre tambours, le décor figuré du plateau se présente légèrement en creux, tandis que celui de la surface bombée et de la caisse est exécuté en ce même « relief linéaire » que l'on observe sur les miroirs de bronze chinois, datant des Han.

---

(1) *Op. cit.*, p. 16.



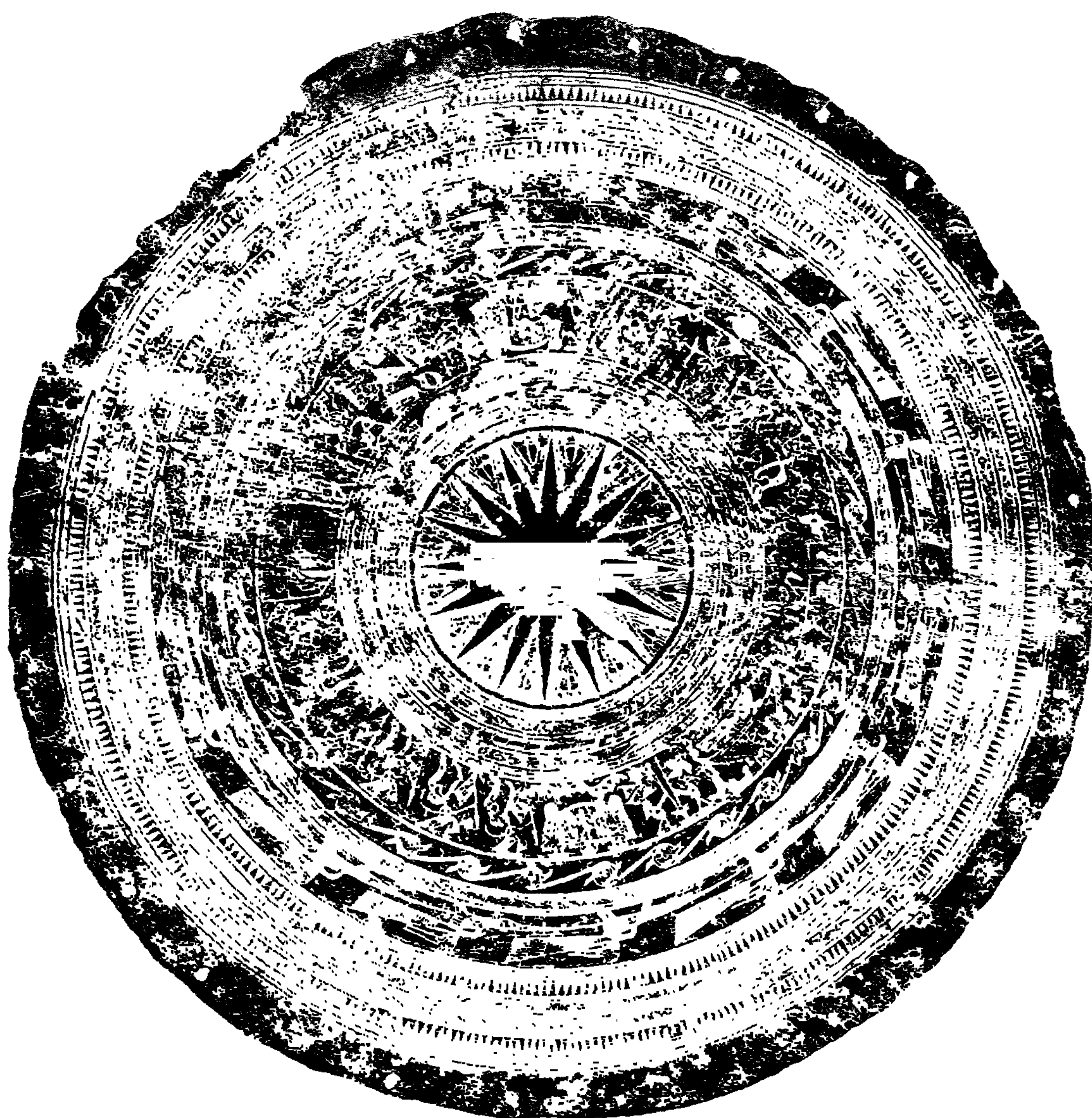
A



B

A, Le tambour de Hoàng-hạ, photographié après son transport à Hanoi. A côté, les coulis terrassiers qui l'avaient trouvé, enfoui dans le sol (cf. p. 383).

B, Une des barques figurées sur la caisse du tambour (estampage) (cf. p. 383).



Tambour de Hoàng-hạ, disque (estampage). Diam. : o m. 78 (cf. p. 383).

II

Nous ne pouvons procéder, dans le cadre de la présente étude, à une analyse serrée des éléments dont se compose le décor du tambour (fig. 4). L'étoile qui orne le plateau de percussion est à 16 rayons, alors que l'étoile figurée sur le tambour de Ngọc-lũ en a deux de moins, et que sur le tambour de Vienne on n'en compte que 12. Le fait est à retenir, bien que, dans l'état actuel de nos recherches, nous ne puissions guère en fournir l'explication. Les espaces triangulaires entre l'étoile et le cercle qui l'entoure, présentent un motif ornemental, lequel se répète, exactement pareil, sur le tambour de Ngọc-lũ. M. H. Parmentier a signalé la ressemblance que ce motif présente avec le dessin ocellé d'une plume de paon (1). D'autre part, on peut y voir une variante locale de la classique palmette chinoise, adaptée au contour d'un triangle isocèle. Le même ornement se retrouve sur le tambour Moulié et sur celui de Vienne. Il s'agit donc d'un « thème conducteur » commun au décor des quatre tambours. Autour de l'étoile centrale et du cercle qui la renferme, on compte, sur notre tambour, cinq zones ou bandes concentriques, de caractère purement ornemental. La première et la cinquième ne comportent qu'une succession de minuscules bossettes, très espacées sur le pourtour de la zone; la 2e et la 4e se composent de cercles pointés à tangentes; celle du milieu présente un ornement géométrique manifestement apparenté à la grecque, mais dans lequel on est tenté, en même temps, de reconnaître comme la transposition en lignes abstraites et rigides, d'un thème animalier bien connu de nous, fréquent sur les tambours métalliques du type I, celui des oiseaux volant à la file (fig. 5).

A première vue, la zone ornée de figurations humaines, large de 5 cm., paraît reproduire très exactement la zone qui lui correspond sur le tambour de Ngọc-lũ. En réalité, elle se distingue de celle-ci par de nombreux détails qui toutefois n'affectent pas l'ensemble de la composition.

Dans une étude consacrée aux bronzes de Đông-sơn, nous avons identifié les scènes représentées sur le tambour de Ngọc-lũ, avec les diverses phases d'une fête funéraire rappelant de près la *Tiwah* ou fête des Morts, célébrée encore de nos jours chez les Dayak de Bornéo (2). Les mêmes scènes figurent sur le tambour de Hoàng-hạ. Nous avons donc affaire à deux variantes du même thème, variantes très voisines, d'ailleurs, l'une de l'autre.

Sur le tambour de Ngọc-lũ, le thème de la « fête des Morts » se développe dans l'ordre suivant :

a) Une suite de sept guerriers se dirigeant, au pas cadencé, de gauche à droite, vers une case ornée, semble-t-il, de plumes, et dont le toit dessine un arc de plein cintre (fig. 6 a) ; au-dessous de l'arc, un minuscule personnage est en train de frapper sur un jeu de gongs, suspendu aux parois de la case (fig. 6 b).

---

(1) *Op. cit.*, p. 5, note 2.

(2) *L'Âge du Bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam*, p. 36.

b) Un groupe de trois personnages dont deux sont occupés à piler du riz ; le troisième se tourne vers la case, d'où s'envole un oiseau à gros bec, sans doute un Calao ou Buceros.

c) Une maisonnette sur pilotis, coiffée d'une toiture en forme de barque, aux extrémités relevées, et à l'intérieur de laquelle on distingue des personnages aux cheveux défaits, étendus sur le dos (fig. 6 c).

d) Une plateforme légère de bois, accolée à la maisonnette, et sous laquelle s'alignent quatre tambours ; sur la plateforme ont pris place quatre personnages munis de pilons (fig. 6 d).

Les scènes que nous venons d'énumérer, occupent, très exactement, la moitié du cercle formé par la bande historiée ; elles se reproduisent, avec de très légères modifications, sur l'autre moitié de cette bande.

Bien que sur le tambour de Hoàng-hạ l'ordonnance de ces scènes soit rigoureusement la même, notre attention est attirée, ainsi qu'il a déjà été dit plus haut, par un certain nombre de détails qui ne sont pas identiques sur les deux instruments. Nous allons en relever quelques-uns.

Commençons par les guerriers qui se suivent à la file, en exécutant une sorte de danse mimée, lente et solennelle (fig. 7 a). Sur le tambour de Ngọc-lũ, ils portent une haute coiffure à contour géométrique, faite de plumes ; ils marquent le pas en raidissant la jambe qui se porte en avant, et en repliant le corps légèrement en arrière. Plusieurs d'entre eux agitent de la main droite une paire de cliquettes, tandis qu'ils s'apprêtent à frapper, avec une baguette-mailloche placée dans l'autre main, sur les gongs suspendus à la case (fig. 6 a). Dans la série reproduite par nous, l'un des guerriers, celui qui défile en tête du cortège est armé d'un javelot, tenu verticalement, la pointe en bas. Sur le tambour de Hoàng-hạ, les mêmes guerriers portent en guise de coiffure, une dépouille d'oiseau dont la tête huppée, tournée en arrière, se balance sur un cou d'échassier, long et mince (fig. 7 a) (1). Ils avancent, *les deux genoux pliés*, en accentuant le mouvement du torse rejeté dans le sens opposé à celui de la marche. Presque tous ont un javelot à empennage rigide dans la main gauche, et une baguette courbe dans la droite.

A côté de la case occupée par le joueur de gongs, on retrouve les deux personnages en train de décortiquer du riz dans un mortier tronconique, placé sur le sol. Le troisième personnage est supprimé. En échange, on distingue, au-dessus

(1) Cette coiffure rappelle de très près les *demas*, encore en usage chez certaines peuplades de la Nouvelle-Guinée, notamment chez les Marind-anim. Il existe des *demas* en forme de serpent, de poisson, de crocodile, d'oiseau-frégate, de casoar. Une collection de ces curieuses coiffures rituelles est exposée au Musée de l'Institut Colonial à Amsterdam. La plupart du temps, le *dema* est fabriqué avec des matières de provenance végétale, mais dans certains cas on utilise la peau ou les plumes de l'animal dont il est la représentation. Cf. P. WITZ, *Damonen und Wilde in Neuguinea*, Stuttgart, 1928, fig. 30 (Dema-échassier). Le frontispice de cet ouvrage nous montre un homme déguisé en cigogne, rappelant les personnages qui figurent sur nos tambours de bronze.

du groupe, *deux* oiseaux au lieu d'*un seul* (fig. 7 b). Le motif de la maisonnette sur pilotis, à toiture en forme de barque, est traité comme sur le tambour de Ngọc-lũ (fig. 7 c). L'oiseau posé sur la perche faîtière est assurément un paon. Non sans intérêt pour nos analyses est le thème des quatre tambours alignés sous une plateforme de bois ou de bambou, tel qu'il se présente sur le tambour de Hoàng-hạ (fig. 7 d). En cette variante, il ne peut subsister de doute quant à l'occupation à laquelle se livrent les quatre personnages armés de pilons. Ils battent des épis de riz, de façon à faire tomber les grains, à travers les interstices du plancher, sur les tambours placés à une certaine distance de celui-ci. Il s'agit très vraisemblablement d'une offrande aux morts, aux âmes d'ancêtres trépassés, conviés à un festin. Rappelons à ce propos, que chez les Karen de Birmanie, une coutume analogue a survécu jusqu'à nos jours (1). Sur le tambour de Ngọc-lũ, les quatre instruments sont disposés au niveau même du plancher, ce qui avait donné lieu à une supposition qu'il convient désormais d'écarter comme peu probable : celle de quatre joueurs de tambours, maniant des pilons à la place de baguettes-mailloches (2).

Les scènes, analysées par nous, indiquent nettement chez la peuplade primitive dont elles évoquent les rites funéraires, la coutume de mêler, en une sorte d'ensemble orchestral, le son des gongs et des tambours de bronze au bruit régulier et continu que produit le décorticage cadencé du riz. Cette coutume subsiste encore chez les Mường d'aujourd'hui, dans le Thanh-hoá et la province de Hoà-bình. Elle a survécu également chez les Dayak actuels (fig. 8) (3).

---

(1) R. HEINE-GELDERN, *Bedeutung und Herkunft der ältesten hinterindischen Metalltrommeln*, Asia Major, vol. VIII, fasc. 3 (1932), p. 530 : « Bei den Ot Danom und Olo Ngadju auf Borneo werden unmittelbar nach einem Todesfall vier verschieden abgestimmte Garantongs (eine Art Kesselgongs) in bestimmter Reihenfolge geschlagen. Auch beim Totenfest finden diese Gongs Verwendung. Das Gleiche gilt von den Karen in Birma und West-Siam, bei denen sich ja der Gebrauch der Metalltrommeln bis heute erhalten hat. Auch hier werden diese sowohl unmittelbar nach einem Todesfall, als bei der Leichenfeier und beim jährlichen Totenfest geschlagen. Besonders bemerkenswert ist eine Mitteilung des Missionärs Mason. Danach werden beim Totenfest der Karen nicht nur die Metalltrommeln geschlagen, sondern man opfert den Verstorbenen auch Reis und Fleisch, indem man diese Speisen auf die Trommeln legt, die also hier als eine Art Altare dienen. Gleichzeitig ruft man die Seelen der Toten als Vögel an, was in Hinsicht auf die grosse Zahl von Vogelbildern auf den Metalltrommeln gewiss nicht bedeutungslos ist ».

(2) Voir à ce propos, les remarques de M. H. PARMENTIER, dans *Anciens Tambours de Bronze* (p. 13). Nous partageons entièrement son avis quant à la « nappe de points » simulant des grains de paddy. La même indication se retrouve, bien que moins nette, sur le tambour de Hoàng-ha.

(3) Une coutume analogue s'observait naguère au Japon, associée à certains rites shintoistes. Ainsi, lors de la fête Mitama-shizune, la prêtresse qui présidait à la céremonie, exécutait une danse sacrée aux sons de la flûte et du *koto*, en frappant avec une lance sur une auge (ou

Si l'on examine sur les deux autres tambours du groupe, les scenes que nous venons d'étudier, on se rend aisément compte que le cycle des représentations n'y est pas complet. Ainsi, dans les deux variantes, le nombre des guerriers déguisés en hommes-oiseaux, n'est plus que de quatre. On constate également, sur les deux tambours, l'absence du joueur de gongs ; quant aux gongs mêmes, ils y paraissent être suspendus, non pas aux parois d'une case, mais à une sorte de châssis portatif (fig. 9). Sur le tambour de Vienne (GILLET), il manque en outre la scène des deux personnages debout devant un mortier ; de plus, la batterie de tambours, à côté de la maisonnette sur pilotis, ne comporte que deux instruments au lieu de quatre.

Ce penchant manifeste à supprimer certains éléments du thème iconographique, traité par l'artiste, serait-il l'indice d'un relâchement dans la tradition suivie par ce dernier ? On est d'autant plus disposé à l'admettre, qu'à la simplification, sans doute consciente, du thème, paraît correspondre un dessin moins soigné dans les détails, parfois même hésitant et embrouillé. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer un motif relevé sur le tambour MOULIÉ ou sur celui de Vienne, avec le même motif, tel qu'il apparaît sur le tambour de Hoàng-hạ (fig. 10).

Le phénomène de dégénérescence que nous venons de signaler, se manifeste, à un stade beaucoup plus avancé, sur un autre tambour métallique du Musée Louis Finot, acquis à Quảng-xương, dans le Thanh-hoá (D. 163.177). Sur ce spécimen relativement tardif, les hommes à parure d'oiseau se transforment, sous nos yeux, en « hommes-plumes », deviennent de simples formules schématiques, dépourvues, semble-t-il, de toute signification réelle (fig. 11).

III

Les analyses et comparaisons auxquelles nous avons procédé jusqu'ici, ont permis d'établir une stricte correspondance entre le tambour de Ngọc-lũ et celui de Hoàng-hạ. Nous aurons à étudier maintenant, sur ce dernier tambour, une bande ornementale qui lui est particulière (fig. 4 a). Large de 21 mm., elle se compose d'une succession de cercles concentriques, inscrits dans le contour

---

pirogue ?) renversee (*uke-puna*). A cet acte rituel correspondait une série de chansons religieuses, dont l'une célébrait le son du pilon :

Achime ! O, o, o, o !...
Au ciel et sur la terre, on fait resonner le pilon,
on le fait resonner. Les dieux mêmes et moi aussi,
entendons le pilon .

Cf. Nobuhiro MATSUMOTO, *Essai sur la Mythologie Japonaise*, Paris, 1928, p. 82-83. Rappelons a ce propos, que dans la pensée des Japonais anciens, le *koto*, un instrument à cordes archaïque, avait le pouvoir de faire descendre les esprits (*ibid.*, p. 86). Il y aurait, à notre avis, un parallèle interessant à établir entre l'action magique de nos tambours, et celle du *koto* et des *dotaku* de bronze, dont l'exacte destination est encore si discutée. A propos des *dôtaku*, voir R MORIMOTO, *L'Age du bronze au Japon*, Revue des Arts Asiatiques, tome VIII, n° II, pl. XXII et XXIII b, avec la representation de deux personnages armes de pilons

extérieur d'un rinceau, et reliés entre eux par des tangentes. A chaque retour de rinceau correspond un appendice en forme de denticule ou de bourgeon géométrisé. Ce curieux motif ne se rencontre pas sur le tambour de Ngọc-lũ. En échange, son origine nous est révélée par un magnifique tambour de bronze, le « tambour NELSON », conservé au Musée de Hanoi sous la cote I. 17.849, et qui se classe, tant par la beauté de son décor que par le prestige que lui confère sa haute antiquité, en tête de tous les tambours métalliques, actuellement connus (1). Le motif reproduit par nous, fig. 12 A, est emprunté au disque de cet instrument, où il occupe une zone large de 5 cm. Il se compose d'une série de chaînons en forme de S, de laquelle partent de petites tiges horizontales se terminant en volutes. Nous avons insisté ailleurs sur le rôle important, joué par ce thème ornemental dans l'art des Battak de Sumatra et des Dayak (2). Sur les tambours de bronze, il évolue très logiquement en s'adaptant au thème, spécifiquement « dongsonien », des cercles à tangentes. Un tambour du Musée de Batavia nous montre un premier état de cette évolution (fig. 12 B) (3). Une étape plus avancée nous en est fournie par le tambour dit « de Thượng-lâm » (fig. 12 C) (4). Quant à celui de Hoàng-hạ, on y reconnaît aisément, dans le motif décrit plus haut, un stade de régression, caractérisé par les appendices à moitié atrophiés, dépourvus de leur renflement terminal (fig. 12 D). Chose curieuse, ces mêmes appendices, loin de dépérir, manifestent sur le tambour de Vienne la tendance à se transformer en têtes d'oiseaux, métamorphose qui se reproduit également, avec plus de netteté, sur le tambour de Saleier (fig. 12 E et 12 F) (5). Sur ce dernier spécimen, dont la date tardive est hors de doute, on constate, en plus, un autre curieux phénomène typologique : le retour au thème initial des S formant une chaîne continue, à contour de rinceau.

La zone qu'il nous reste encore à examiner, comporte, sur le tambour de Hoàng-hạ, une succession d'oiseaux huppés, à bec et pattes d'échassiers, volant à la file (fig. 4 b). Le bec de chaque oiseau, démesurément allongé, affecte une légère courbe, de façon à toucher l'aile de l'oiseau qui précède. Il en est de même sur le tambour de Vienne (fig. 13 A). Sur le tambour MOULIÉ, la chaîne

---

(1) *L'Age du Bronze*, p. 43 et suiv., et H. PARMENTIER, *Nouveaux tambours de bronze*, BEFEO., t. XXXII (1932), p. 172-173 et pl. X. Cette précieuse pièce a été découverte au Laos, dans la région d'Oubon. Sa proche parenté avec le tambour de Ngọc-lũ ne fait l'objet d'aucun doute, bien que certains détails de style et de technique indiquent nettement qu'elle lui est antérieure.

(2) *Op. cit.*, p. 44, fig. 21.

(3) *Op. cit.*, p. 44 et suiv. et fig. 21 A. Décrit par G. A. J. HAZEU, *Intern. Arch. für Ethnographie*, p. 83, pl. XXI-XXIV.

(4) *BEFEO.*, t. XXXIV (1934), p. 752, pl. XXI.

(5) Le tambour de Saleier a été décrit en détail par F. HEGER, *Alte Metalltrommeln*, p. 27, pl. VI, pl. XXXVI, 50.

des échassiers est légèrement desserrée (fig. 13 B). Enfin, sur le tambour de Ngọc-lũ, les oiseaux volants alternent avec des oiseaux dressés sur leurs pattes, appartenant à diverses espèces aquatiques ou semi-aquatiques, telles que le Pélican, la Garzette, la Poule Sultane (fig. 13 C) (1).

Si l'on compare entre elles ces quatre variantes d'un même thème, celle qui a été décrite en dernier lieu, paraît être à la fois la moins conventionnelle et la plus variée. Sur le tambour de Hoàng-hạ, par contre, s'accuse une tendance à schématiser le sujet, à le traiter en simple bande ornementale, à la façon d'une frette ou d'un méandre.

Parmi les quatre spécimens de tambours, réunis par nous en un groupe, il n'en est qu'un seul, celui de Ngọc-lũ, qui porte sur son disque la représentation d'une file de cerfs (fig. 14 A) (2). A propos de ce thème iconographique, il convient de dire quelques mots.

Un problème du plus haut intérêt, en même temps que des plus difficiles à résoudre, nous est posé par la présence, dans l'art de Đông-sơn, de certains éléments graphiques dont on ne saurait rechercher les origines ailleurs qu'en Europe ou dans le proche Orient, tels, par exemple, les cercles pointés et concentriques, unis par des tangentes, l'ornement en forme de la lettre S, l'étoile héliaque sur les disques des tambours de bronze. D'autre part, les échassiers qui se répètent à l'infini sur ces disques, rappellent par leur disposition en cercle, les « cygnes hyperboréens » du fameux bouclier de Nackhälle (Suède), et des vases villanoviens (3). Par quelles voies et détours ces éléments de composition ont-ils pénétré dans un art dont les centres d'expansion, si l'on s'en réfère au témoignage des fouilles, se localisent dans le Nord de la Péninsule Indochinoise, sur les côtes de l'Annam et au Tonkin ? Les cerfs qui défilent en rond, avec une hiératique lenteur, sur le tambour de Ngọc-lũ, nous incitent, il semble, à tenter un pas vers la solution du problème. Eux également, sont un emprunt à l'art de l'Occident préhistorique, mais tandis que pour les autres thèmes de même provenance, on recherche encore en vain les « missing links », épars entre la Mer Egéenne et Đông-sơn, nous croyons connaître, en ce qui les concerne, au moins deux étapes de leur long cheminement à travers l'Asie, vers les contrées du Pacifique. L'une d'elles est clairement indiquée par une ceinture de bronze, trouvée dans la nécropole de Koban, au Caucase, et sur laquelle on

---

(1) La Poule Sultane (*Porphyrio* EDWARSI) était autrefois très abondante dans le Delta, elle tend à y disparaître depuis l'occupation française. Cf. L. BOUTAN, *Décades Zoologiques* (*Oiseaux*), n° 4, Hanoi, 1905.

(2) Sur les représentations de cervidés dans l'art de Đông-sơn et leur signification en tant que symboles héliolâtriques, voir J. PRZYLUSKI, *Notes sur l'Age du Bronze en Indochine*, III, *Les cerfs*, dans *Revue des Arts Asiatiques*, t. VII (1931), p. 230 et suiv.

(3) J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie préhistorique*, Paris, 1908-10, t. II, 1, p. 439, fig. 181 et p. 431, fig. 174.

distingue une théorie de cerfs solaires, à la puissante ramure (fig. 14 B). Quant à l'autre étape, sa localisation hypothétique nous est facilitée par un petit bronze, du style des bronzes de l'Ordos, conservé au Musée des Antiquités d'Extrême-Orient, à Stockholm (fig. 14 C) (1).

IV

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur le thème à figurations humaines qui ornent la caisse de notre tambour. Comme dans tous les instruments de même type, cette caisse se compose d'une section circulaire à renflement très accusé, d'une partie cylindrique et d'une base en tronc de cône (2).

Les barques représentées sur la zone formant saillie, au-dessous du plateau de percussion, paraissent être à première vue, identiques à celles que nous avons déjà eu l'occasion d'étudier sur le tambour de Ngọc-lũ (pl. XXXV, B, fig. 15 A) (3). On y retrouve les guerriers-esprits, aux attitudes et gestes agités, armés de lances et de haches, l'archer qui ajuste sa flèche, le nautonier céleste qui manie une longue et souple rame. On y voit également un tam-tam fixé à une sorte de mât vertical au bout duquel se balance une tête ou une aile d'oiseau. Cependant, en regardant de près, on y relève certains détails qui ne se répètent pas sur le tambour de Ngọc-lũ. Ainsi, l'archer posté sur le roof de la barque, écarte du pied, afin de pouvoir mieux viser, l'écran d'herbes sèches et de plumes qui le protège à la manière d'un bouclier, fixé aux bordages du roof (fig. 15 A). Sur l'une des six barques naviguant à la file, le même archer se sert d'une flèche de dimensions étrangement exagérées (fig. 16). S'agit-il d'une arme magique? Ou bien, l'auteur du dessin avait-il songé à l'une de ces redoutables « flèches de 8 pouces », à la pointe empoisonnée, dont il est question dans les textes chinois, consacrés aux « Barbares du Sud » (4) ?

Aux particularités que nous venons de signaler, s'ajoute encore un détail sur lequel il convient d'attirer l'attention du lecteur. Sur le tambour de Ngọc-lũ, l'équipage de chaque barque, le barreur pris à part, se compose uniquement

---

(1) J. G. ANDERSSON, *Hunting Magic in the animal style*, extrait du *Bulletin of the Museum of Far Eastern Antiquities*, nº 4, Stockholm, 1932, p. 287, pl. XXVIII, 1.

(2) Voir *supra*, p. 2.

(3) *Op. cit.*, p. 34 et suiv. Ainsi que nous croyons l'avoir démontré, la destination de ces barques est de transporter vers le Paradis les âmes de guerriers défunts. Les Dayak et les Battak actuels, tout comme leurs proches parents, établis naguère sur la côte orientale de l'Indochine, croient encore en l'existence, au milieu de l'Océan, d'une île mystérieuse, où leurs ancêtres jouissent d'une éternelle félicité. Cette croyance a pénétré de bonne heure dans le taoïsme, sous forme d'un cycle de légendes se rapportant à « l'Ile des Immortels ».

(4) F. HIRTH, *Chinesische Ansichten über Bronzetrommeln*, dans *Mitteilungen des Seminars fur Orientalische Sprachen zu Berlin*, 1904, p 221. Ces flèches étaient utilisées notamment par les peuplades sauvages, fixées sur la frontière du Tonkin, et du Kouang-tong, aux premiers siècles de notre ère.

de guerriers ou d'esprits de guerriers, prêts à combattre les génies malveillants qui les menacent dans l'au-delà (fig. 15 B). Aucun de ces personnages n'est muni d'une pagaie. Il est manifeste, qu'ils sont entraînés vers le large par une mystérieuse force motrice, symbolisée peut-être par les oiseaux, représentés au vol, la tête en bas, à l'avant de la barque, et qui paraissent pousser celle-ci du bec (fig. 17) (1). Sur le tambour de Hoàng-hạ, au groupe des guerriers-fantômes s'est joint un personnage accroupi dans l'attitude d'un homme maniant une rame (fig. 18). C'est par cet élément, insignifiant d'apparence, que le thème de la « Barque des Morts » ou des « Hommes-esprits », tel qu'il est évoqué sur notre tambour, tend à fusionner avec un autre thème, d'importance non moins capitale pour l'étude des tambours métalliques, celui de la « Barque à pagayeurs ». La meilleure représentation de ce sujet se trouve, à notre connaissance, sur le « tambour NELSON » (2). Il y est traité dans un esprit étonnamment réaliste, avec une parfaite compréhension des détails, observés sans doute sur le vif (fig. 15 C). Ce qui distingue cette composition du thème précédemment décrit, ce sont les pagayeurs répartis sur toute la longueur de la barque-pirogue. A côté d'eux se tiennent des guerriers debout, armés de sagaies, et qui paraissent bien être, tout comme les pagayeurs, non pas des fantômes, mais des personnages réels. Sur le tambour MOULIÉ, le sujet a subi une forte schématisation (fig. 15 D). De plus, on y relève certains détails empruntés à la « Barque-Esprit », notamment les coiffures en forme de têtes d'oiseaux, et l'homme qui frappe sur un tam-tam. Nous sommes donc en présence d'une formule graphique intermédiaire, rappelant celle du tambour de Hoàng-hạ, mais plus proche du thème des « pagayeurs » que de celui de la barque magique.

Dans le cadre restreint de cette étude nous ne pouvons signaler qu'entre parenthèses un fait qui mériterait, il nous semble, d'être étudié de près. Si les pagayeurs du tambour NELSON paraissent avoir été traités directement d'après nature (3), il semble à peu près certain que le thème de la « Barque des Morts » repose, lui, sur une tradition graphique déjà ancienne à l'époque où florissait l'art de Đông-sơn. Encore de nos jours, le bateau-fantôme qui transporte les âmes humaines vers un paradis lointain, joue un rôle essentiel dans les cultes funéraires des Indonésiens et des Malais. La large diffusion de ses images, peintes

(1) Ces oiseaux sont tantôt des échassiers, tantôt des Calaos. On sait le rôle fondamental joué par le Calao ou Buceros dans l'art funéraire des Dayak et de certaines peuplades sumatranaises.

(2) Sur le tambour NELSON, voir *supra*, p. 389.

(3) Dans une communication lue au Premier Congrès des Préhistoriens d'Extrême-Orient, à Hanoi, nous avons signalé les nombreux liens qui existent entre le répertoire iconographique de nos tambours de bronze et celui des bas-reliefs de l'époque Han, d'inspiration toujours si réaliste, lorsqu'il s'agit de sujets empruntés à l'histoire ou à la vie quotidienne. Cf. *Sur l'origine et la diffusion des tambours métalliques*, dans *Præhistorica Asiæ Orientalis*, I, Hanoi, 1932, p. 140 et suiv.

ou sculptées, dans les archipels et sur les côtes des Mers du Sud, devait être déjà un fait accompli, au temps où les prédécesseurs des Annamites actuels apprirent à travailler les métaux. Par malheur, faute de témoignages archéologiques, nous en ignorons les étapes évolutives avant Đông-sơn. Aussi ne signalons-nous que sous les plus strictes réserves les curieuses analogies que présente avec les barques figurées sur nos tambours de bronze, une petite embarcation de l'Inde préhistorique, gravée sur un cachet de Mohenjo-daro, vers 2500 avant J.-C. (fig. 19) (1).

Sur le tambour de Hoàng-hạ, on voit de nombreux oiseaux aquatiques, répartis sur la zone bombée de la caisse, de manière à occuper, en guise de bouche-trous, les espaces libres entre les barques. Il en est de même sur le tambour de Ngọc-lũ et sur le tambour MOULIÉ. La plupart de ces oiseaux appartiennent à une espèce facile à définir. Il s'agit de la Garzette ou Aigrette blanche (*Herodias garzetta*, LINN.), une variété du Héron, qu'un texte chinois, cité par F. HIRTH, décrit ainsi : « c'est un oiseau qui niche dans les arbres, se nourrit dans l'eau, se complaît à voler par bandes et à former des files. Il est blanc comme la neige. Son cou est long et mince. Sa tête est ornée d'une douzaine de longues plumes » (fig. 20) (2).

Sur les tambours métalliques du type le plus ancien (type I du classement HEGER), l'Aigrette blanche, aux ailes étendues, constitue un véritable *leitmotiv* qui se reproduit à l'infini, d'un spécimen à l'autre (3). Parfois aussi, elle y apparaît dressée sur ses pattes, en train de prendre un poisson. Les deux sujets s'inspirent manifestement de l'art chinois (fig. 20) (4). Mais tandis que le thème de l'échassier volant tend à se fixer, sur le disque des tambours de bronze, en des formules rigides, à tracé presque géométrique, celui de l'oiseau pêcheur dégénère rapidement en des variantes et combinaisons fantaisistes. Le tambour de Hoàng-hạ nous offre quelques exemples curieux de cette altération progressive d'un sujet graphique (fig. 21), phénomène qui aboutit sur le tambour de Thượng-lâm à des formes voisines du monstrueux (fig. 22) (5). On voit, en effet, sur le disque de cet instrument, un « oiseau-quadrupède », aux pattes de chien ou de fauve, à la queue déployée, formant traîne, et au bec pointu auquel est suspendu un triangle simulant, sans nul doute, un poisson. Ce monstre serait-il né, par hasard, d'une erreur commise par l'artiste chargé de décorer le tambour ? Il nous paraît plus probable qu'il s'agit là

(1) E. J. H. MACKAY, *Further Excavations at Mohenjo-daro*, Delhi, 1937, vol. II, pl. LXXXIX A.

(2) F. HIRTH, *op. cit.*, p. 230. Le terme chinois est *Pô-lou tseu* (*Bach-lô tử* en sino-annamite).

(3) Sur les tambours du type I, le thème des échassiers volants ne disparaît qu'avec l'introduction, dans le décor de ces instruments, de grenouilles exécutées en pleine ronde-bosse.

(4) Cf. à ce propos notre mémoire, déjà cité plus haut, *Sur l'origine et la diffusion des tambours métalliques*, p. 141, fig. 15 et 16

(5) Sur le tambour de Thương-lâm, voir *supra*, p. 389.

d'un animal composite à signification magique, se rattachant peut-être au culte des esprits-ancêtres, ou plutôt à une forme particulière de ce culte, où auraient survécu certains éléments totémistes.

Un problème, non des moins intéressants, mais qu'il serait trop long de discuter ici, nous est posé par les cercles pointés, simples ou concentriques, qui marquent la naissance de l'aile chez les échassiers du tambour de Hoàng-hạ. La même particularité se constate sur plusieurs autres tambours à décor animé, surtout sur celui de Ngọc-lũ, où des cercles analogues abondent sur les parures et les armes des guerriers déguisés en hommes-esprits, sur les cases ornées de plumes, sur les barques (1). Nul doute qu'il ne faille leur prêter un sens rituel (2). Dans l'art préhistorique de l'Occident, on distingue des cercles absolument pareils sur des bronzes hispaniques et caucasiens, représentant des animaux (fig. 23 A). Leur signification est connue depuis longtemps : ce sont des symboles héliaques. En serait-il de même des cercles relevés par nous sur des tambours métalliques (3) ? Chose curieuse, sur le tambour NELSON, le plus ancien des spécimens connus de nous, on ne voit des cercles pointés ni sur les personnages, ni sur les animaux qui en composent le décor. On est tenté d'en déduire que l'introduction de cet élément graphique dans l'art des tambours de bronze a eu lieu à un moment où cet art avait déjà atteint sa pleine maturité.

Sur tous les tambours de notre groupe, la partie cylindrique de la caisse est divisée en plusieurs panneaux quadrangulaires, encadrant des silhouettes de guerriers. Le thème débute sur le tambour NELSON (fig. 24). Les guerriers y sont répartis deux par deux, en des attitudes de danse processionnelle. Au-dessus du panneau qu'ils occupent, il y en a un autre, avec deux cerfs qui se suivent au pas. Les guerriers ont des traînes et des coiffures de plumes, mais aucun d'eux ne porte de tête d'oiseau. Ils avancent, les uns en agitant des cliquettes, les autres en arrondissant les bras et en posant les mains sur les hanches.

Sur les autres tambours, il n'y a pas de cerfs, et les vides qui résultent de leur suppression sont bouchés, en partie, par les coiffures des guerriers dansants, agrandies à l'excès et développées en hauteur, de façon à toucher le bord du panneau (fig. 25). Sur le tambour de Ngọc-lũ, la disproportion entre

---

(1) Voyez également le tambour du Musée de Batavia, *BEFEO.*, t. XXIX (1929), p. 44, fig. 22 A.

(2) Cf. *L'Age du Bronze...*, p. 36. Rappelons à ce propos que les cercles concentriques, parfois enroulés dans une suite de spirales, sont un thème ornemental extrêmement répandu dans l'art de la Nouvelle-Guinée.

(3) Des animaux marqués de cercles pointés, se rencontrent également dans l'art de l'Ordos. L'exemple reproduit par nous (fig. 23 C) a été emprunté au livre de M. J. G. ANDERSSON, cité p. 391 (pl. XVII, 13).

la silhouette humaine et la coiffure qui se termine maintenant en tête d'oiseau, est particulièrement accentuée ; elle est moins sensible sur le tambour de Hoàng-hạ (fig. 25 B). La transformation d'un personnage réel portant une parure de fête, en un « homme-fantôme » ou esprit, se manifeste encore en d'autres détails. On constate notamment que les guerriers danseurs ont reçu des armes et des boucliers. Leurs contours, de ce fait, affectent des tracés durs et heurtés, où se devine, en outre, une fâcheuse prédilection pour le remplissage mécanique, dépourvu de tout souci d'élégance et de rythme. Sur le tambour de Quảng-xương, un spécimen tardif du groupe étudié par nous, cette tendance à supprimer les vides aboutira au bouchage complet du panneau par les éléments accessoires du sujet traité par l'artiste (fig. 25 D). Plus tard, encore, sur les derniers tambours du type I, on ne distinguera plus qu'un ornement confus, apparemment composé d'un assemblage de plumes stylisées et d'un semis de petits cercles.

V

Quels sont les faits qui se dégagent de nos rapprochements et analyses ? Les quatre grands tambours de bronze, examinés par nous, présentent ceci de caractéristique qu'ils portent sur leurs disques une représentation de la Fête des Morts. Ils ont en commun d'autres thèmes de décor animé, tels que les barques figurées sur la zone saillante de la caisse, et les guerriers-fantômes qui en emplissent les panneaux rectangulaires, dans un cadre de cercles à tangentes, de dents de scie et d'autres ornements. Cette proche parenté typologique s'accuse particulièrement dans les tambours de Hoàng-hạ et de Ngọc-lũ, sans que l'on puisse affirmer, pour cela, que l'un soit la réplique exacte de l'autre.

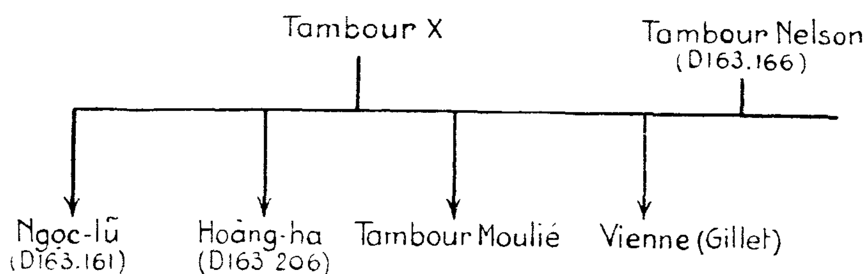


Schéma typologique des premiers tambours à figurations humaines.

Il paraît extrêmement probable que les quatre spécimens ont eu pour modèle un tambour encore inconnu de nous, et que nous proposons de désigner en raison de son caractère hypothétique, par la lettre X (voir schéma). De plus, on est

tenté d'admettre que ce tambour prototype était contemporain, à peu d'années près, du tambour NELSON dont la fabrication, vers le début de notre ère, a précédé celle des spécimens décrits par nous, ainsi que l'atteste la présence, sur ces spécimens, de certains éléments empruntés à son décor (1).

(1) A la fin de l'année 1937, dans le *Bulletin* du Musée Raffles à Singapour (série B, vol. I, n° 3, p. 150 et suiv.), le Dr. P. V. VAN STEIN CALLENFELS publia, sous le titre *The Age of Bronze Kettledrums*, un article consacré à la chronologie des tambours métalliques. Dans cet article, notre regretté ami proposait de faire remonter la date des tambours les plus anciens, c'est-à-dire des spécimens à décor de personnages et d'animaux, jusque vers l'an 600 av. J.-Chr. Nous ne pouvons point discuter ici à fond ce système de datation, lequel repose, nous le craignons, sur un fâcheux oubli. L'éminent préhistorien affirme, en effet, dans son mémoire que les fouilles de Đông-sơn n'ont point livré de tambours à décor animé. On n'y aurait trouvé, selon lui, que des tambours de très petites dimensions, portant un dessin géométrique. En réalité, on connaît un nombre considérable de tambours de taille moyenne, provenant de ce site, et dont le disque est orné d'oiseaux huppés, à bec et pattes d'échassiers (*BEFEO.*, t. XXIX, pl. VII et *Revue des Arts Asiatiques*, rapport de M. O. JANSÉ, t. X, pl. XII, c). En outre, on y a trouvé plusieurs haches de bronze, sur lesquelles on distingue des guerriers à parures de plumes, identiques à ceux du tambour NELSON et du tambour de Ngoc-lũ (*BEFEO.*, t. XXIX, pl. XVI, fig. 15). Contrairement à ce que pensait le Dr. VAN STEIN CALLENFELS, il y a donc entre les bronzes de Đông-sơn et les premiers tambours métalliques, des liens de proche parenté et de continuité technique, incompatibles avec l'hiatus de quelque 500 à 600 ans que nous devrions supposer entre ces objets, si nous acceptions la nouvelle théorie. Rappelons, à ce propos, que le Dr. VAN STEIN CALLENFELS, lui-même, faisait remonter Đông-sơn, au plus tôt, au Ier siècle av. J.-Chr.

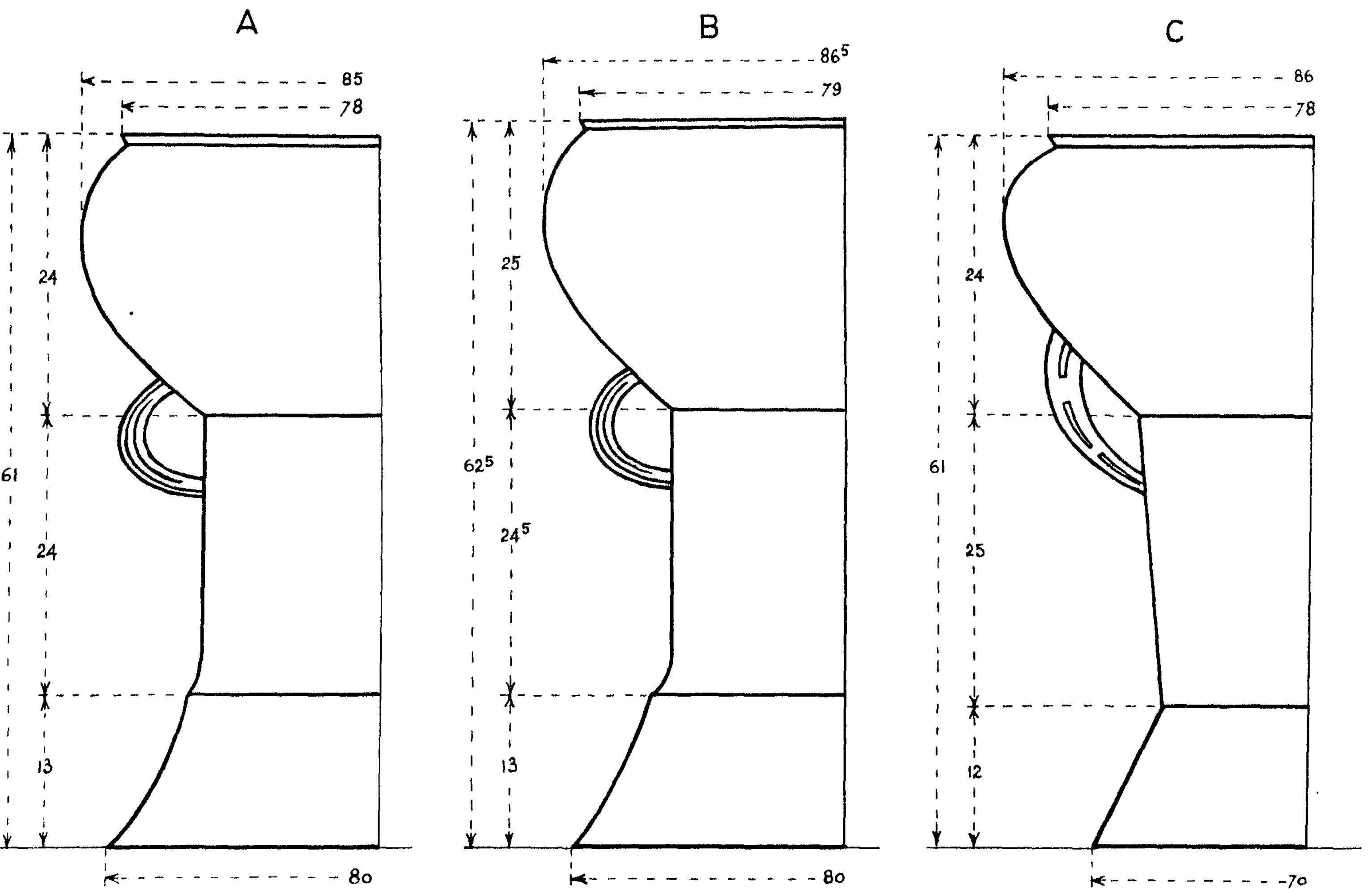


Fig. 1. — Profils de tambours métalliques (type I). A, Hoàng-hạ. — B, Ngọc-lũ. — C, Tambour Moulié (d'après F. Heger).

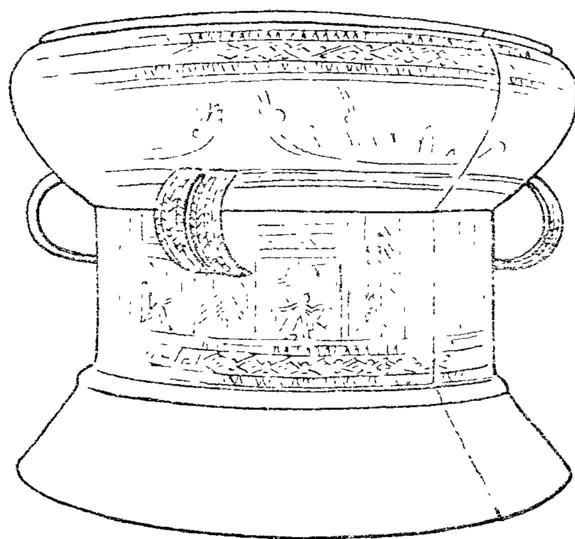


Fig. 2. — Le tambour de Vienne (GILLET).

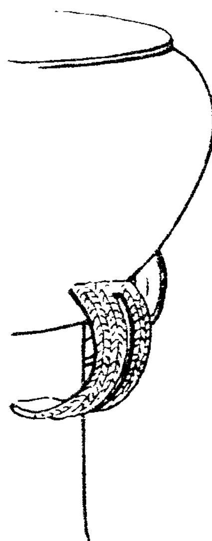


Fig. 3. — Anse du tambour de Hoang-ha.

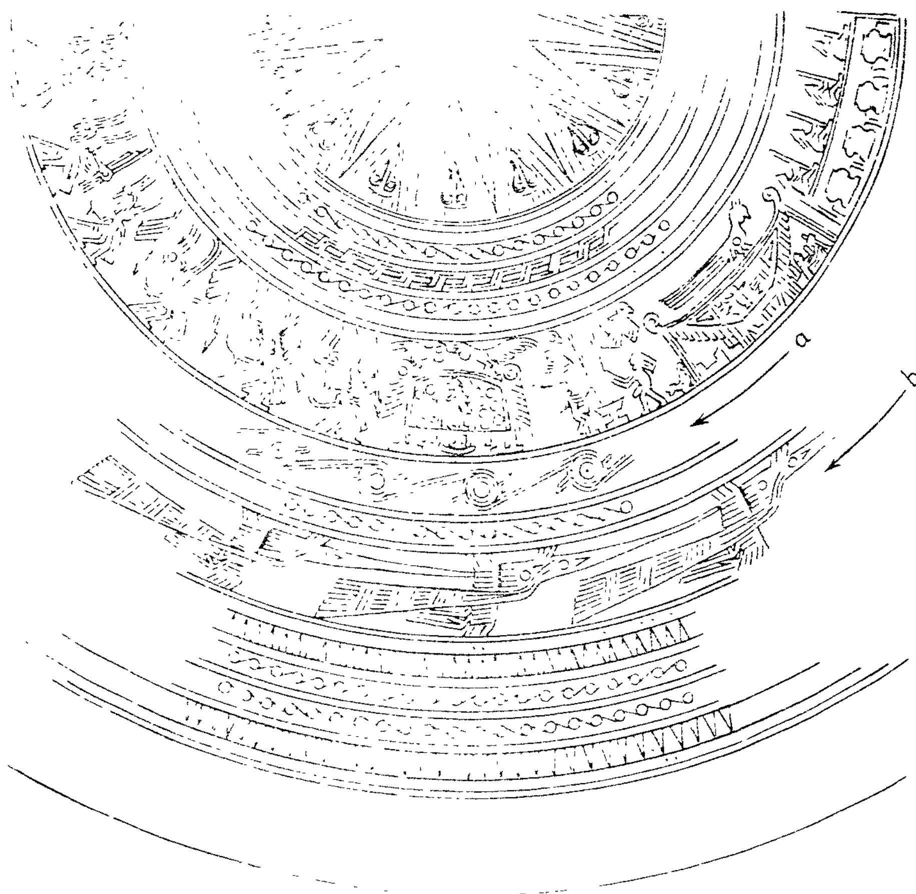


Fig. 4. — Tambour de Hoang-ha. Décor du disque.

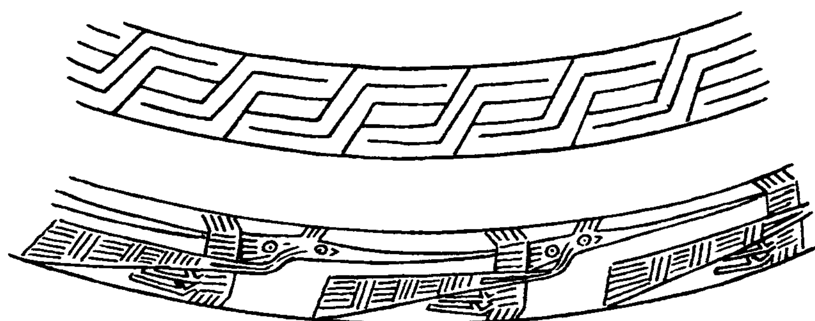


Fig 5. — Tambour de Hoàng-hạ. Motifs de décor.

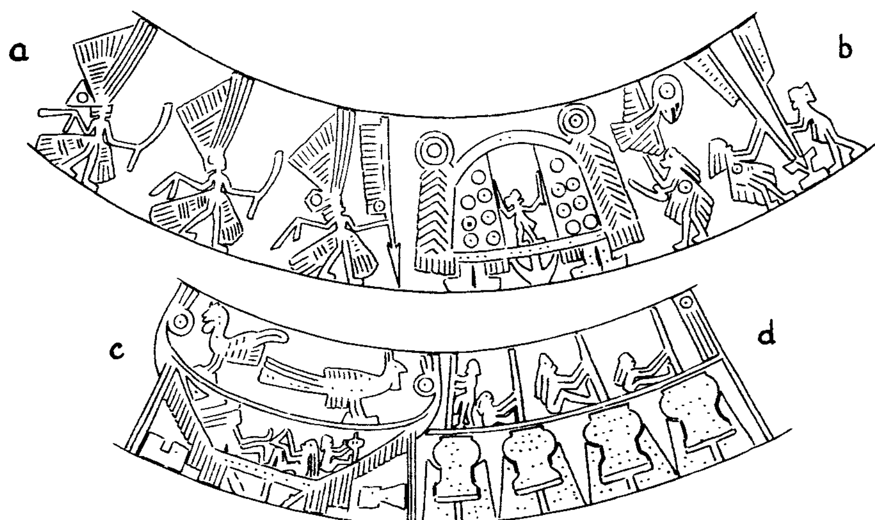


Fig. 6. — Tambour de Ngọc-lũ. Motifs tirés de la « Fête des Morts ».



Fig. 7. — Tambour de Hoàng-hạ. Motifs tirés de la « Fête des Morts ».

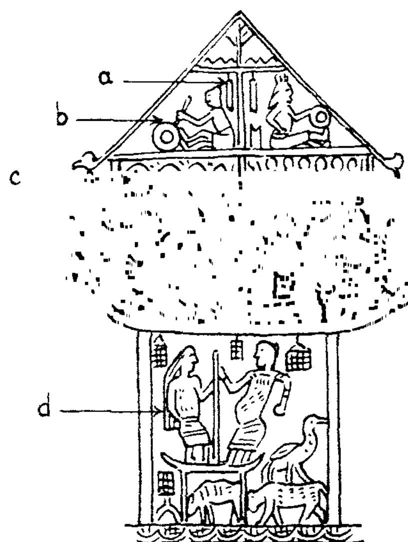


FIG. 8. — Case dayak, avec jeu de gongs (a, b, c) et deux personnages pilant du riz (d) (B. A. G. VROKLAGE, *Das Schiff in den Megalithkulturen Sudostasiens und der Sudsee* dans *Anthropos*, 1936, fasc. 5-6, pl. B 13).

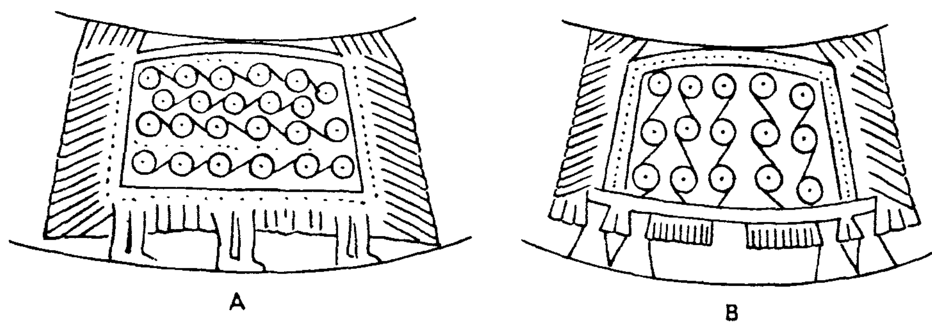


FIG. 9. — Jeux de gongs, figurés par des cercles pointés à tangentes. A, Tambour MOULIÉ (d'après HEGER). — B, Tambour de Vienne (d'après VROKLAGE, *op. cit.*, pl. D, fig. 18).

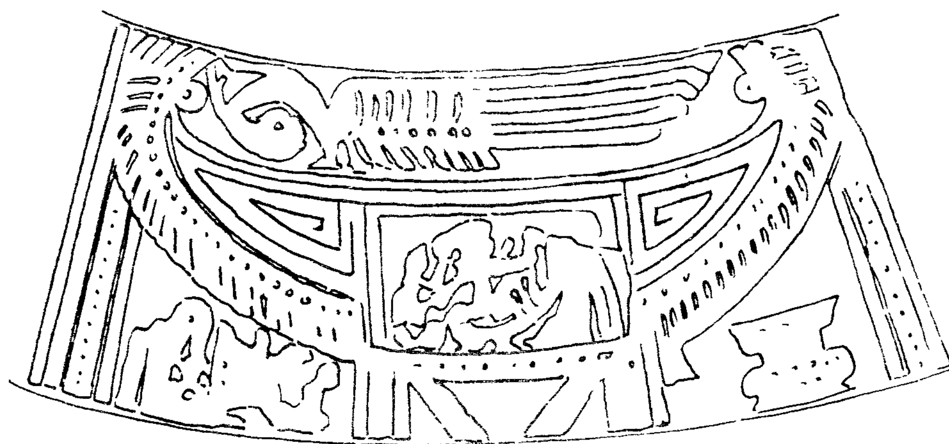


Fig. 10. — Tambour MOULIÉ. Motif extrait de la « Fête des Morts » (d'après HEGER)

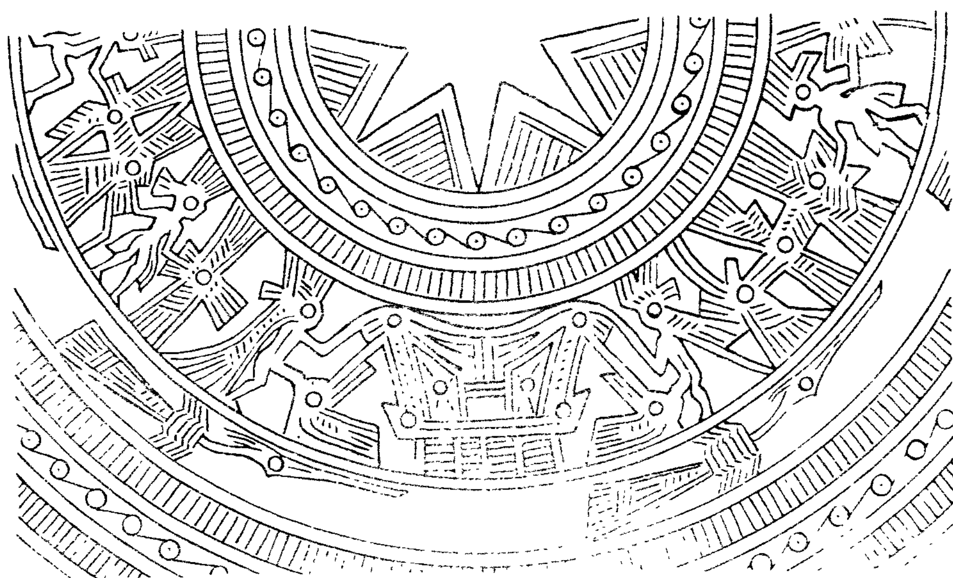


Fig. 11. — Tambour [illegible]. [illegible] du disque
(Musée [illegible] Finot. D [illegible])

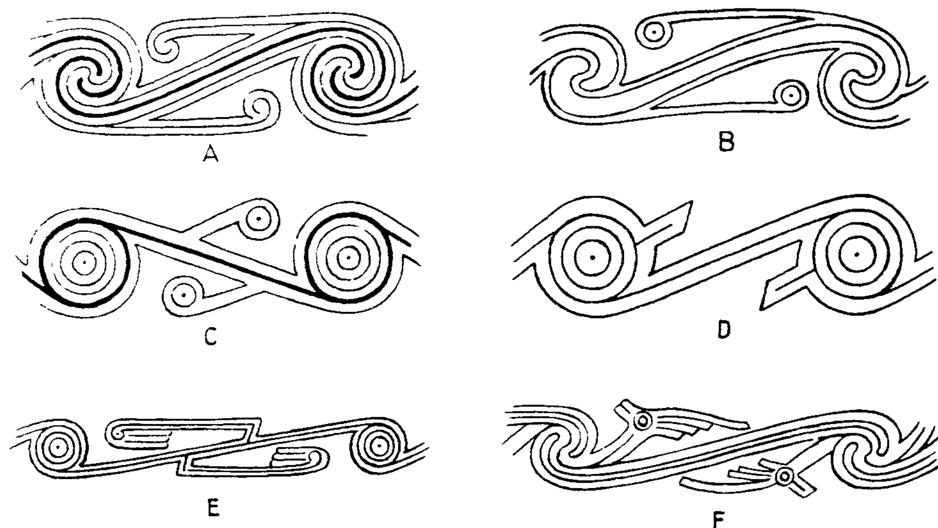


Fig. 12. — Motifs de décor à base de spirales et de cercles concentriques. A, Tambour NELSON. — B, Tambour du Musée de Batavia. — C, Tambour de Thượng-lâm. D, Tambour de Hoàng-ha. — E, Tambour de Vienne (d'après VROKLAGE). F, Tambour de Saleier (d'après HEGER).

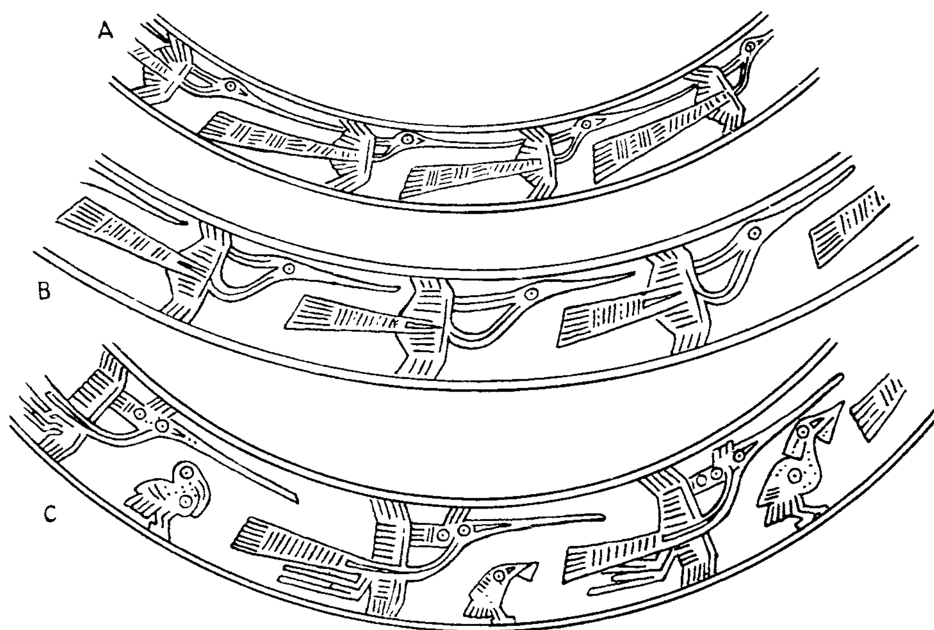


Fig. 13. — Echassiers volant à la file. A, Tambour de Vienne (d'après VROKLAGE). B, Tambour MOULIÉ (d'après HEGER). — C, Tambour de Ngọc-lũ. — Pour le tambour de Hoàng-ha, voir *supra*, fig. 4 b et 5.

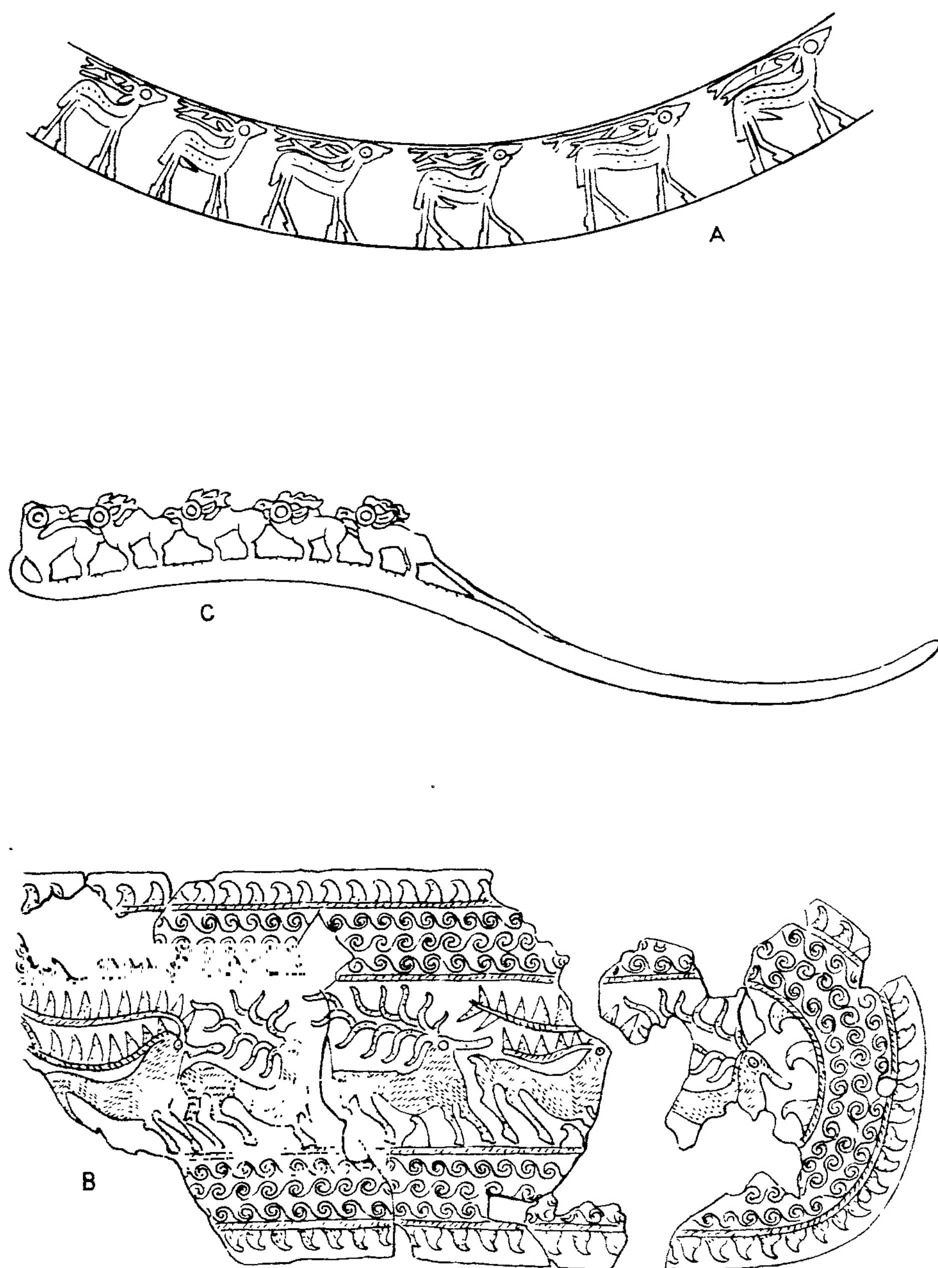


Fig. 14. — Procession de cerfs. A. Tambour de Ngọc-lũ. — B, Ceinture de bronze, nécropole de Koban, Caucase (Sueji UMEHARA, *Etude des Bronzes des Royaumes Combattants*, Kyôto, 1936, fig. 36). — C, Bronze de l'Ordos (d'après J. G. ANDERSSON).

Fig. 15. — Barques magiques et barques à pagayeurs. A, Tambour de Hoàng-hạ. B, Tambour de Ngọc-lũ. — C, Tambour NELSON. D. Tambour MOULIÉ (d'après HEGER).

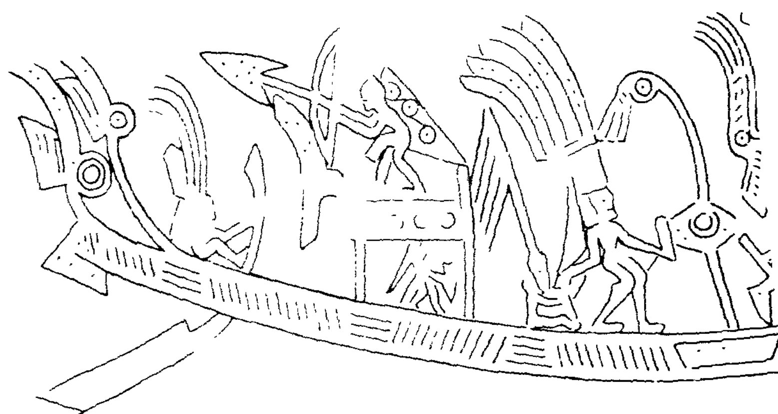


Fig. 16. — Archer s'apprêtant à décocher une flèche magique (?). Tambour de Hoàng-hạ.

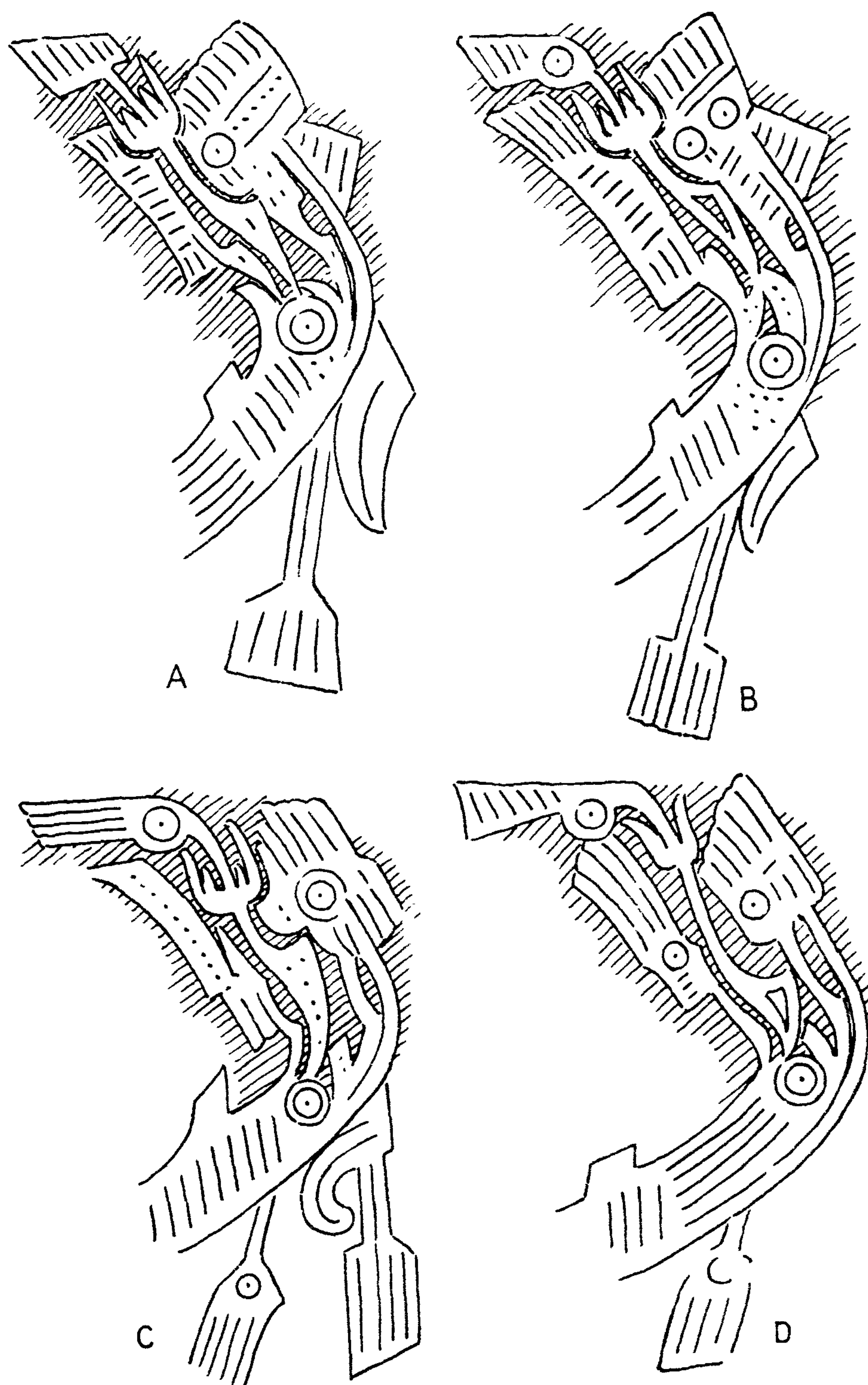


Fig. 17. — « Oiseaux-propulseurs », poussant du bec l'avant d'une barque magique. A et B, Tambour de Ngọc-lũ. — C et D, Tambour de Hoàng-ha.

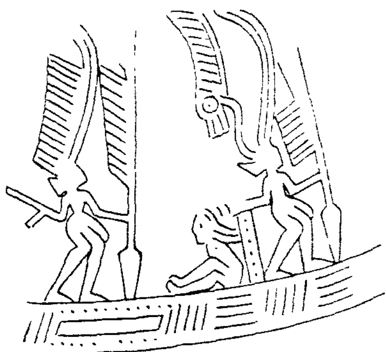


Fig. 18. — Silhouette de pagayeur. Tambour de Hoàng-ha

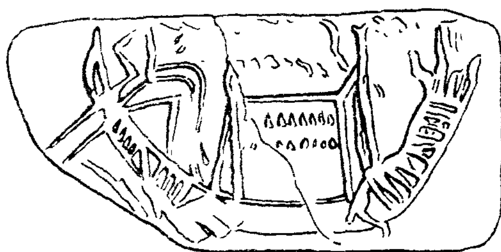


Fig. 19. — Représentation d'une barque, sur un cachet de Mohenjo-daro (d'après E. J. H. MACKAY).



Fig. 20. — Aigrette blanche ou Garzette (*Herodias garzetta*, LINN.). A, D'après une estampe moderne chinoise. — B, D'après le *Kin che so*. — C, Représentation en relief sur une dalle creuse en terre cuite, ep. Han (OSV. SIREN. *Histoire des Arts Anciens de la Chine*, II, pl. 3). D, Peinture annamite moderne (*Décades Zoologiques*, n° 4).

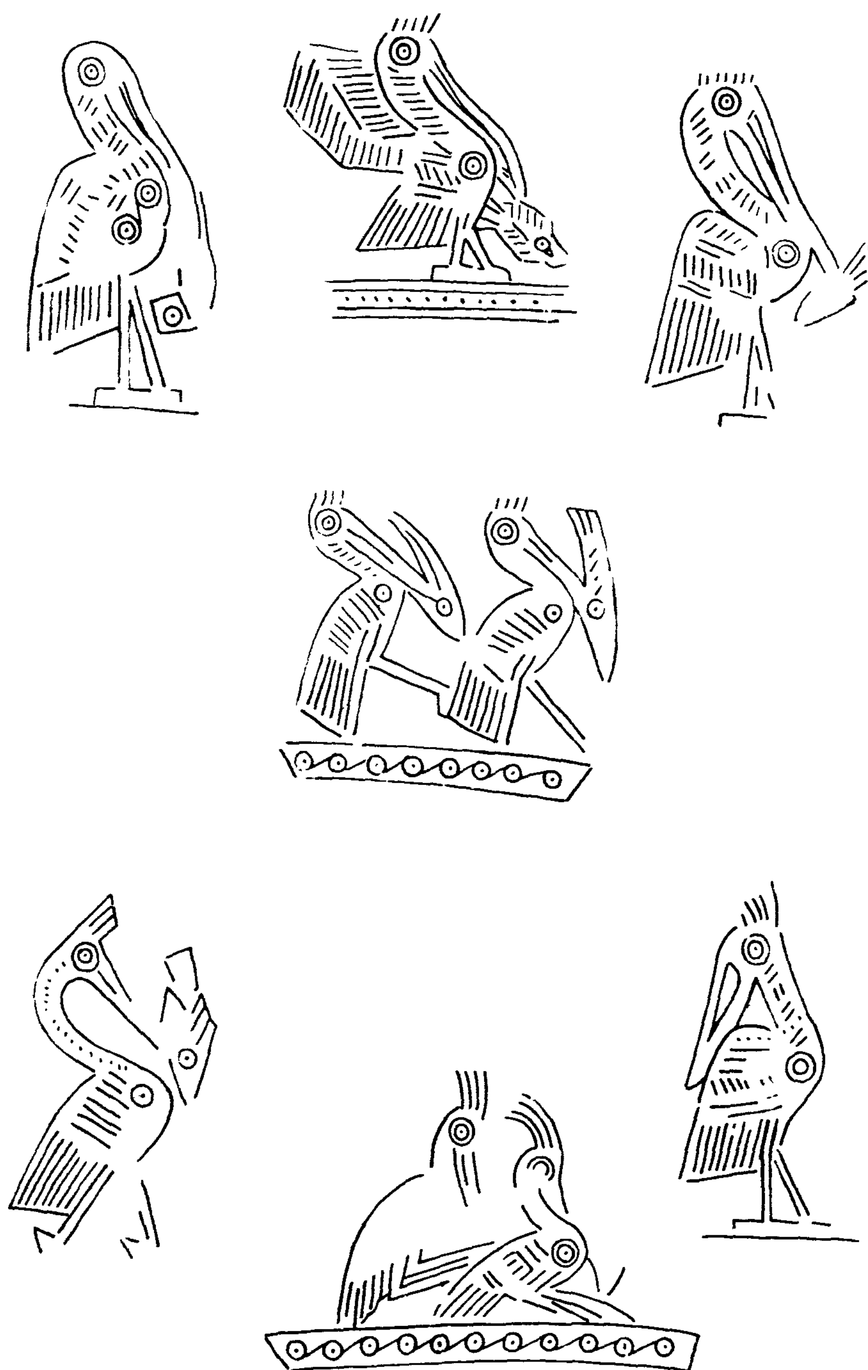


Fig. 21. — Représentations déformées d'aigrettes et de pélicans (?). Tambour de Hoàng-ha.



Fig. 22. — Oiseau-quadrupède du tambour de Thượng-lam, A, entre les deux silhouettes animales, A' et A", dont il est le composé. A', Chien courant (?) du tambour NELSON. — A", Échassier pêchant un poisson, tambour de Ngọc-lũ.

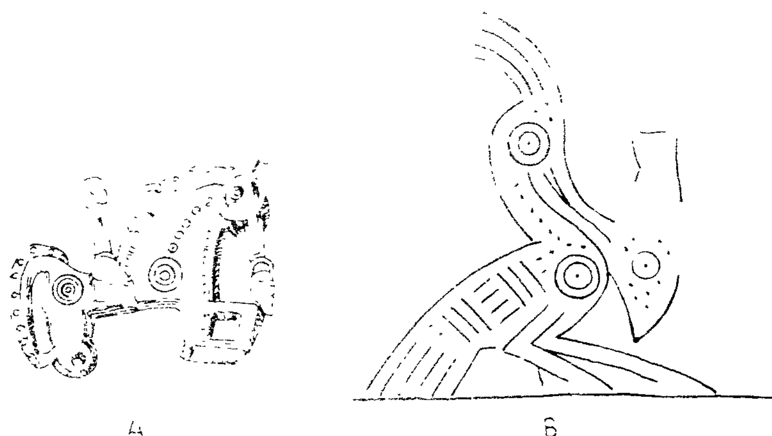


Fig. 23. — Animaux marqués de cercles. A, Bronze hispanique (d'après J. DÉCHELETTE, *Manuel d'Archéologie préhistorique*, 1908-10, t. II, 2, fig. [illegible]). — B, Tambour de Hoang-ha. — C, Chiens de chasse, d'après un bronze de l'Ordos (J. G. ANDERSSON, *op. cit.*, [illegible], 13). A rapprocher de fig. 22 A'.

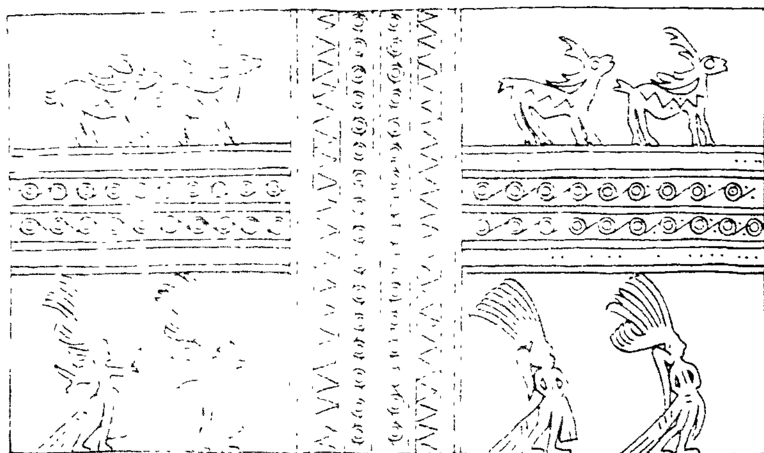


Fig. 24. — [illegible] sur la caisse du tambour NELSON.

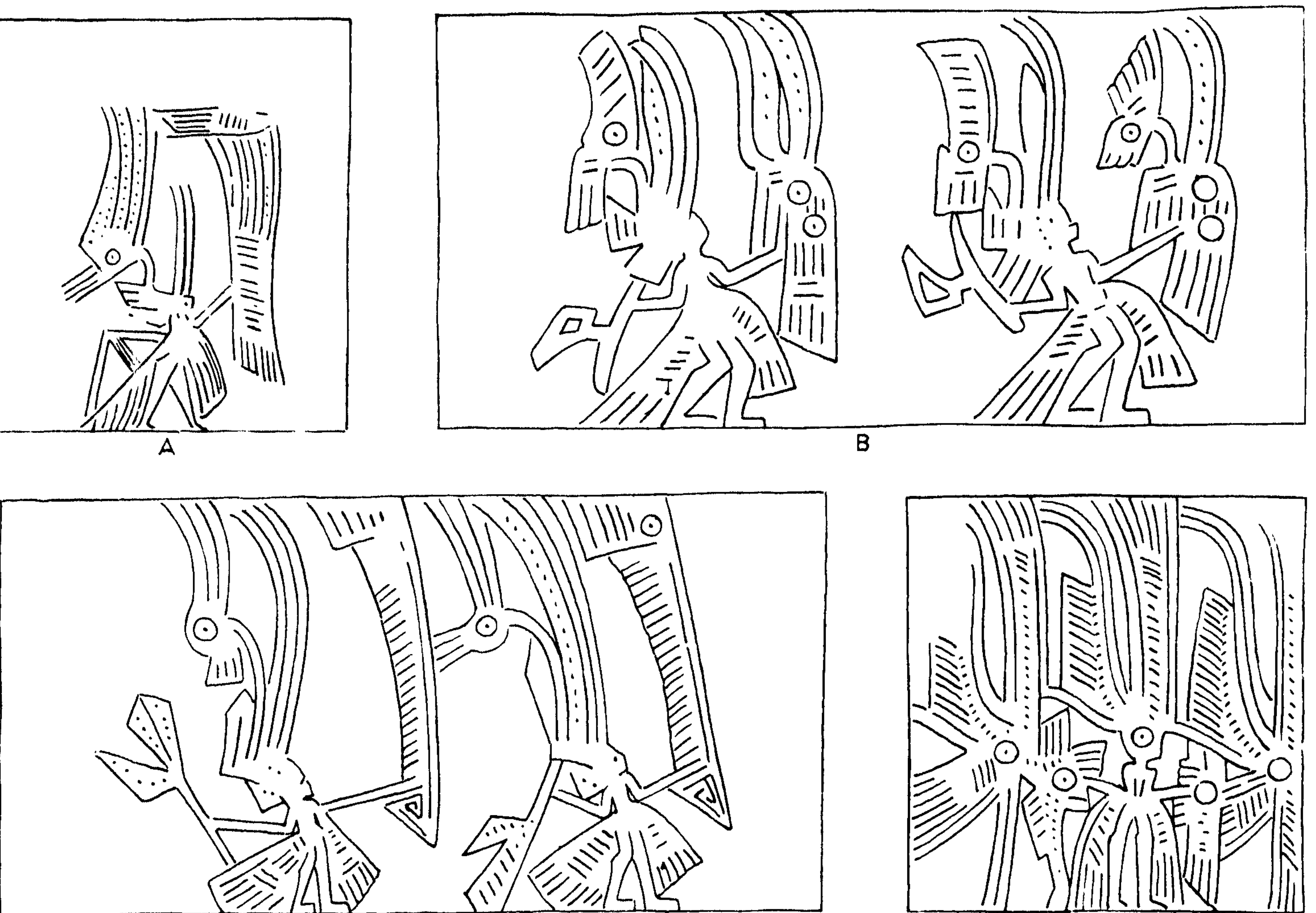


Fig. 25. — « Guerriers-esprits ». A, Tambour Moulié (d'après Heger). — B, Tambour de Hoàng-hạ. — C, Tambour de Ngọc-lũ. D, Tambour de Quảng-xương.

LES TRACES DE L'INTRODUCTION DU BOUDDHISME A LUANG PRABANG

par Paul LÉVY

Chef du Service Ethnologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

I. — Nouveaux vestiges découverts.

Au cours d'une mission récente au Laos, j'ai été assez heureux pour découvrir quatre sculptures en ronde bosse (pl. XXXVII, XL, XLI, XLII, XLIII, 1) et une longue inscription (pl. XLIII, 2) qui ont trait aux débuts et à l'expansion du Bouddhisme à Luang Prabang.

Site de la découverte. — C'est derrière le Bouddha principal de la pagode royale de Sangk'alok (faubourg Sud de la ville, rive gauche de l'embouchure de la Nam Dông dans le Mékong) que j'ai retrouvé trois des statues et l'inscription présentées ici. Cette pagode est visitée au Jour de l'an laotien par le Roi et les siens qui viennent en procession s'y recueillir et doucher les Bouddhas. La pagode actuelle est récente, car elle fut reconstruite en 1905 par le roi actuel, S. M. Sisavang Vong.

En l'état de destruction où se trouve le reste des pagodes du Sud de la capitale, à part le Vat T'at Luang, la pagode de Sangk'alok demeure actuellement un grand sanctuaire, lieu de pèlerinage nanti d'une dharmaçālā (maison de pèlerins) et d'une école religieuse assez florissante. Il est ainsi possible que des bouddhas, les nôtres par exemple, provenant des pagodes ruinées du Sud de la ville y aient été entreposés.

II. — Catalogue.

Il comprend des pièces déjà connues (pl. XXXIX) et celles récemment découvertes (pl. XXXVII, XL, XLI, XLII, XLIII). Le principe du catalogue des collections indochinoises du Musée Guimet dû à M. Pierre Dupont a été suivi dans la rédaction des notices accompagnant nos planches. Tous les clichés reproduits sauf ceux de la pl. XXXVIII, 1 et 7, appartiennent à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et ont été pris par l'auteur.

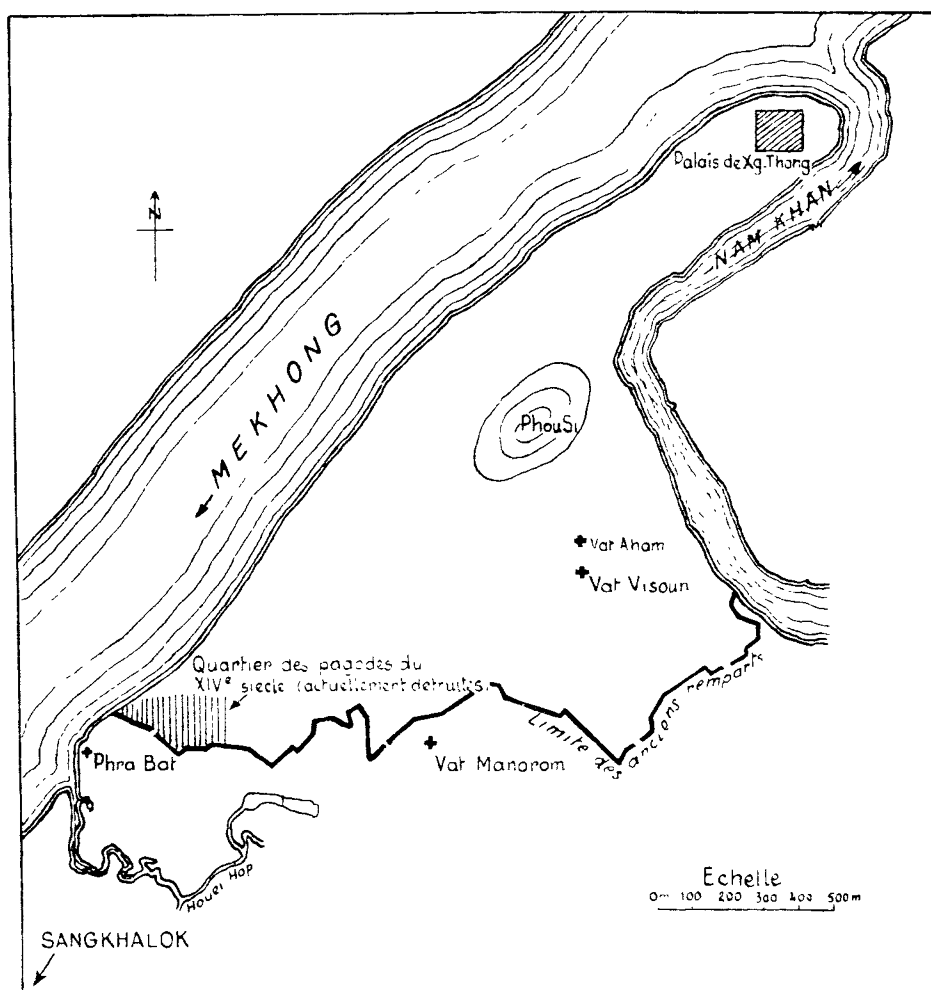


Fig. 26.

Plan schématique de Luang Prabang au XIVe siècle.

Les Laotiens occupent actuellement à peu près toute la presqu'île formée par la Nam Khan, le Mékong et la ligne des anciens remparts. Des Annamites demeurent au Sud-Ouest de la ville, là où s'élevaient précisément les constructions de la mission du XIVe siècle. C'est de là que les fondations pieuses gagnèrent progressivement jusqu'au cœur même de l'ancienne cité où s'élevait le palais royal de Xieng Thong (XVIe siècle). Le P'ā Bat est un rocher au bord du fleuve sur lequel se trouve une empreinte (considérablement retouchée) du pied du Bouddha. Les remparts furent établis postérieurement.





1



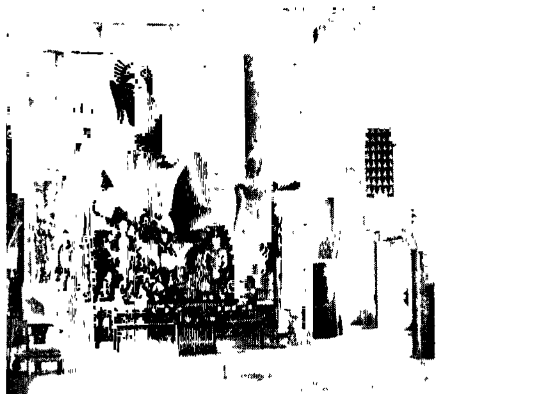
7



5



2



6



3



4

PLANCHE XXXVIII.

1. La pagode de Sangk'alok, où furent trouvés les bouddhas des pl. XXXVII, XL, XLI, XLII, XLIII, 1, et l'inscription de la pl. XLIII, 2.
   Le bâtiment actuel est récent (1905). La photo (cliché : Institut bouddhique) a été prise lors des fêtes du Nouvel An et de la visite royale d'avril 1940.

2. Restes de pagodes détruites conservés dans le jardin d'un personnage noble de Luang Prabang.
   Pied de plateau à offrandes en grès décoré de spirales (à gauche) et *sima* (pierres-limites de l'enceinte consacrée des pagodes) en pierre à peine dégrossie et d'une forme vaguement incurvée.

3. Panorama, vu du Vat T'at Luang, de la butte aux pagodes du XIV[e] siècle. A l'arrière-plan, au delà du pavillon royal que l'on voit ici au centre, ces pagodes s'étendaient à l'emplacement des maisons annamites qui se sont installées parmi leurs ruines. Sur la gauche, entouré d'un petit talus, un grand Kok Phô, l'arbre sacré d'où s'élancent les fusées aux fêtes du XII[e] mois et dernier rejeton probable de l'arbre vénéré que les religieux khmèrs avaient planté sur la butte.

4. La rive gauche du Mékong au Sud de Luang Prabang montrant les lieux où se serait installée la mission khmère de l'époque du roi Fa Ngum (XIV[e] s.). Le Huei Hop s'ouvre dans le Mékong sur la droite au bas de la grande maison qui est l'abattoir municipal. A gauche dans les rochers de la rive est l'empreinte du pied du Bouddha, signe qui justifia l'installation de la mission.

5. La pagode de Visun vue du Sud. Elle est neuve mais respecte dans ses lignes principales celles de l'ancien sanctuaire qui était, lui, tout en bois sculpté. Avec le Vat (pagode) Aham visible à gauche et le T'at (stūpa) Mak Mo, à l'arrière-plan sur la droite, le Vat Visun constitue encore un site religieux exceptionnellement révéré de nos jours. C'est à cet emplacement que séjournèrent les membres de la mission khmère avant d'aller s'installer au Nord de l'embouchure du Huei Hop, c'est là aussi que les fondateurs de la ville et du royaume, les deux ascètes auraient bâti la première pagode de Luang Prabang.

6. Intérieur du Vat Visun. Sur un soubassement qui conserve les restes d'une très belle décoration en stuc se dresse un bouddha géant dans le style de celui de bronze du Vat Manorom (cf. fig. suivante). Parmi la foule des bouddhas qui se pressent sur ce socle on pourra remarquer quatre bouddhas sur nāga, cas unique aujourd'hui pour les pagodes de la ville.
   Ici se dressa pendant près de deux siècles le fameux palladium du Royaume, la statue du Bouddha appelée P'ă Bang.

7. Le grand Bouddha de bronze du Văt Manorom (il est actuellement sous un auvent).
   Le style de cette image fondue à la fin XIV[e] siècle est nettement thai et nous entraîne loin de l'art familier aux Khmèrs de cette époque. Qu'était donc et que laissa leur mission contemporaine de ce bouddha ?
   (D'après un cliché appartenant au Gouvernement général de l'Indochine.)

Planche XXXIX.

Les bouddhas 2 et 3 furent publiés par L. Finot (cf. *Recherches. . .* , pl. x) et un estampage (*ibid.*, fig. 5, p. 172) reproduisait partiellement quelques Visnu de la stèle que nous donnons en 1. C'était alors là ce qui était connu des restes les plus importants de l'influence artistique des Khmèrs à Luang Prabang.

1. Cette stèle se dressait, paraît-il, sous l'arbre Phô rejeton de l'arbre sacré amené, disait la tradition, de Ceylan et planté par la mission khmère du XIVe siècle. Une pagode Vat Phô Lanka (Ceylan) s'élevait devant l'arbre. Hauteur : 1,30 environ. Grès au grain fin et très résistant (cf. pl. XLI). La rosace visible en haut est en ciment et date de la restauration. Le fronton en haut et à droite est original et permet par son style d'avancer une date pour l'ensemble. C'est en effet à l'époque de Lōp'būri (XIIe s.), que l'on peut rapporter cette stèle.

2. Grès assez résistant, mais sculpture malheureusement défigurée par un martelage du visage et une restauration au ciment du nez et du menton. Les têtes du nāga et le vêtement permettent cependant de rapprocher cette sculpture de celle de la pl. XLII qu'il est possible de dater du XIIe siècle.

3. Grès tendre. Par la matière, la posture, les proportions du corps, les parures, ce bouddha est très proche de celui figuré sur la planche XLI.

   Cependant, il en diffère par le nāga sur lequel il est assis, et que l'autre n'a pas ou n'a plus, par une plus grande négligence dans la facture et par les détails iconographiques suivants : le bras gauche est libre et le buste semble complètement nu, le *mukuṭa* et le visage sont d'une forme moins nettement khmère.



1





PLANCHE XL.

Hauteur : 1 m. environ.

Ronde bosse visiblement retouchée au dos. Cette sculpture devait être adossée à un fond (comme l'est la sculpture de la pl. XLIII, 1) ou peut-être à un nāga polycéphale. C'est un bouddha paré assis en *dhyāna-mudrā* et *paryaṅkāsana*. La tête est coiffée du *mukuṭa* conique composé de la fusion du diadème ancien et du couvre-chignon conique. Le mukuṭa couvre les tempes selon les crans que les cheveux faisaient dans la statuaire plus ancienne. Arcades sourcilières non jointes et en relief. Yeux bordés d'un double trait. Iris incisé.

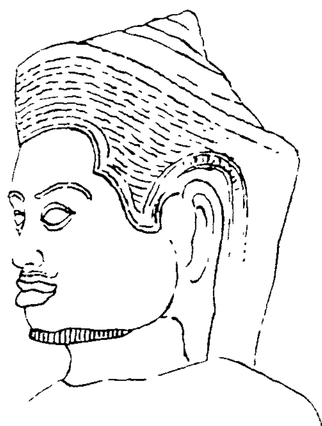


Fig. 27.
Détail d'un linteau de P'imai. LE MAY, *Buddhist Art in Siam*, fig. 72.

Moustaches et barbe en léger relief (comme il est indiqué sur le croquis ci-contre, fig. 27). Lèvres bordées et fortement arquées. L'expression du visage est sévère et reproduit un type anthropologiquement khmèr. Plis au cou qui est court. Boucles d'oreilles coniques. Epaules larges, avant-bras reposant presque complètement sur les cuisses qui sont ainsi que les jambes grossièrement traitées. Le bras droit découvert est libre et le rebord du vêtement sous ce bras est souligné. Indication de bandelette rectangulaire sur l'épaule gauche. Ces détails vestimentaires se rencontrent rarement sur un bouddha paré de ce style. Bracelets au bras et à l'avant-bras, anneaux aux chevilles. Le grès de cette pièce est tendre, largement fendillé et n'a aucun polissage, son fini a dû être obtenu par un laquage et une dorure qui subsistent, mais très surchargés de couches postérieures.

Situation : Vat Sangk'alok (Luang Prabang).

Purement khmère à tous points de vue, cette statue par comparaison avec des effigies semblables ornant l'architecture du temple de P'imaï (1108 A. D. Siam actuel) (cf. LE MAY, *Buddhist...*, pl. 72 et notre fig. 30) semble pouvoir être datée des débuts du XIIe siècle.

Planche XXXVII et planche XLI.

Hauteur actuelle : 0 m. 90. Très beau grès gris clair à grain très fin et résistant, semblable à celui qui compose *la stèle aux 900 Viṣṇu* (pl. XXXIX, 1). Il est douteux que l'on puisse trouver du grès semblable dans le Nord du Laos.

Bouddha ascète bien cambré et assis en *paryaṅkāsana* et *dhyāna-mudrā* sur le nāga heptacéphale dont quatre des têtes sont décapitées.

L'usṇīṣa brisé, a été cimenté, ce qui l'a exhaussé.

Coiffure de petites boucles en spirales légèrement aplaties et bordées d'un épais liséré en pointes sur les tempes.

Arcades sourcilières en faible relief partant en oblique de la racine du nez Yeux aussi *obliquement disposés* et vidés des joyaux qui devaient simuler le globe de l'œil, l'iris et la pupille. Nez légèrement *busqué*. Moustaches et barbe rendues par des traits en accolades.

Bouche large aux lèvres bordées et fortement arquées.

Les lobes des oreilles perforés et portant vraisemblablement des boucles ont été brisés. Stylisation trilobée du cornet de l'oreille.

Plis au cou, dont le plus large simule encore le bord du col du manteau monastique couvrant les deux épaules, détail incompris, ici, où un bras est représenté libre et l'autre engagé dans la pierre bien que le buste paraisse nu jusqu'à la ceinture visible sur notre pièce. Celle-ci est d'ailleurs surtout formée par le bord supérieur de la jupe dont le bas apparaît figuré sur les chevilles. Il y a comme un début d'écharpe-bandelette sur l'épaule gauche. Rosace ou *cakra* sur la paume des mains et la plante du pied droit (seule visible). Comme sur la planche précedente (pl. XL), les avant-bras reposent franchement sur les cuisses. Mains et pieds sont soigneusement sculptés.

Le nāga est lové trois fois sur lui-même, mais ses replis écailleux sont affaissés et elargis comme les coussins d'un sofa. Les têtes traitées soigneusement d'une façon très naturaliste n'allongent pas leur mufle dans le sens général du capuchon comme sur tant d'autres représentations de ce genre, mais se tiennent horizontalement dans l'attitude menaçante du cobra prêt à l'attaque. Des *cakra* ornent les gorges.

Un tenon sous les replis du nāga permettait de fixer cette statue sur un piédestal mieux proportionné que l'actuel qui est en bois.

Situation : Vat Sangk'alok (Lg. Pg.).

Ce bouddha est très remarquable tant par l'excellence de son exécution que par les détails de son iconographie. Par la tête et le capuchon du nāga il peut être rapproché d'une pièce (cf. fig. ci-contre) exposée au Musée A. Sarraut à Phnom Pén, malheureusement sans lieu d'origine connu. Cependant, *a*) par le souci témoigné par le sculpteur de représenter quant aux yeux et au nez un type anthropologiquement différent du type cambodgien (le même souci apparaît dans les fameux bas-reliefs d'Ankor Vāt quand il s'agit d'y représenter des Siamois) et *b*) par le traitement du nāga distinct de celui familier aux Khmèrs d'Ankor, mais fort proche de la manière des sculpteurs de Lŏp'bŭri (cf. fig. ci-contre), tout porte à penser que notre bouddha est également dû à cette école provinciale de l'art khmèr (XII[e] siècle).



Fig. 28.

G. Groslier, *La Sculpture khmère ancienne*, pl. 41-A.

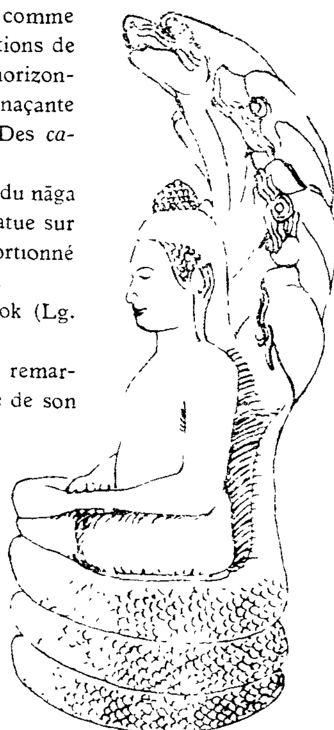


Fig. 29.

Bouddha du P'ră Prāng Sām Yôt (Lŏp'bŭri). Le May, *Buddhist..*, fig. 76.







PLANCHE XLII.

Hauteur : 0 m. 80. Grès rose à grain grossier et friable. Laquage encore visible.

Bouddha ascète tête et corps légèrement inclinés vers l'avant-bras, assis en *paryaṅkāsana* et en *dhyāna-mudrā* sur le nāga heptacéphale dont 5 têtes sont plus ou moins brisées. *Uṣṇīṣa* en cône très aplati et coiffure en résille où les bouclettes sont presque indistinctes.

Arcades sourcilières actuellement très effacées. Yeux mi-clos à l'iris incisé. Bouche large aux lèvres renflées et arquées. Menton bifide. Lobe de l'oreille brisé et restauré. Plis au cou. Manteau emprisonnant le bras gauche, le bras droit étant libre et actuellement brisé. L'écharpe-bandelette à bout rectangulaire descend au-dessous du sein. Les avant-bras reposent presque entièrement sur les cuisses. Mains et pieds sont rendus peu distincts par le mauvais état de la pierre. Les anneaux du nāga sont grossièrement traités ainsi que le capuchon et les têtes : le tout a pris une allure arborescente.

Situation : Vat Sangk'alok (Lg. Pg.).

A mi-route des styles de Lŏp'bŭri et de P'imai (cf. LE MAY, *Buddhist art...*, pl. 64 et 79), cette ronde bosse peut être attribuée aux ateliers des provinces siamoises de l'empire khmèr et au XII[e] siècle A. D.

PLANCHE XLIII.

1. Hauteur : 0 m.50 environ. Grès (?) résistant. Laquage et dorure.

Bouddha très cambré, tête relevée, assis en *paryaṅkāsana* et *dhyāna-mudrā* sur un trône rectangulaire décoré de pétales de lotus stylisés et muni d'un dossier dont l'arcature est formée par le corps d'un nāga polycéphale.

A part la tiare et le diadème, ce bouddha ne porte aucun bijou. Ses yeux sont ouverts, sa bouche large et le menton pointe légèrement.

Plis au cou.

Epaules larges. Celle de droite est découverte. Le bras gauche rapproché du corps est pris par le manteau, dont le bord supérieur se voit passant sous le bras droit. Echarpe-bandelette à extrémité rectangulaire et tombant presque à la ceinture. Celle-ci est très épaisse.

Mains et pieds grossièrement traités. Double rebord des deux vêtements de l'ascète sur les chevilles.



Fig. 30.

Détail d'un linteau de P'imai. LE MAY, *Buddhist Art in Siam*, fig. 72.

Situation : Vat T'at (Lg. Pg.), à gauche du grand bouddha dont on voit la base à droite de la photo.

Ronde bosse très rare de ce style. Par contre les bas-reliefs des temples bouddhiques khmèrs représentent souvent des bouddhas adossés à de pareilles arcatures et des telles rondes bosses existent dans l'art Pāla de l'Inde et indo-javanais.

Cependant un *Sūrya*, ou un *Candra* de Kòḥ Ker, au Cambodge, nu jusqu'à la ceinture, *mukuṭa* et tiare sur la tête, est semblablement adossé à un nimbe de même forme (cf. G. GROSLIER, *Sculpture... ancienne*, pl. 24). Les bouddhas des linteaux de P'imai (cf. LE MAY, *Buddhist...*, pl. 72. Cf. fig. ci-contre) sont par leur style et celui de leurs arcatures fort proches de cette statue qui ainsi a des chances d'appartenir aux débuts du XII[e] siècle.

2. Inscription de 33 lignes sur deux dalles de schiste bleu taillées pour en permettre l'ajustement, l'une dans le prolongement de l'autre.

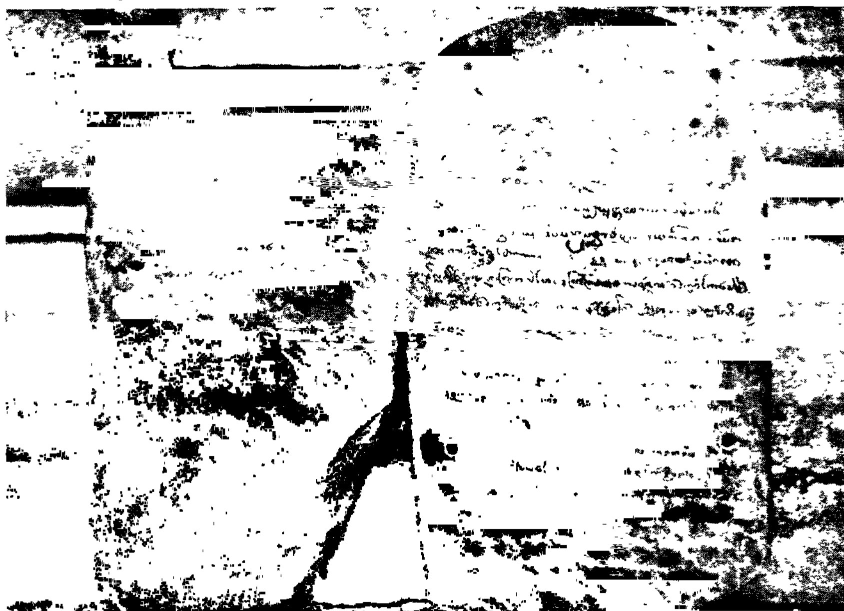
Par des trous, cette inscription était fixée à la muraille.

Les caractères sont ceux que l'on appelle *thum* au Laos, mais ils sont d'un genre archaïque.

La date de l'inscription (889 : 1527 A. D.) est donnée au début, dans l'ère la plus communément employée, celle dite *culla sakarāj*.



1



2

III. — INTÉRÊT DES MONUMENTS ÉDITÉS.

Les statues. — Elles sont donc de *facture khmère* mais d'époques (?) et de styles différents. Ces monuments augmentent sensiblement l'intérêt des pièces analogues connues jusqu'à ce jour et publiées par L. FINOT (1), car 1° ils sont tous nettement khmèrs, 2° leur style est dans l'ensemble supérieur, 3° leur état de conservation est meilleur, 4° les réparations et les couches de laque et de dorure dont ils ont été l'objet témoignent de ce que ces effigies furent entourées d'un culte fervent, culte prolongé jusqu'à notre époque.

En outre,

1° Du point de vue iconographique, deux, et presque certainement trois, des quatre images présentées sont des effigies du *Bouddha sur le nāga polycéphale,* ajoutant ainsi leur nombre aux deux bouddhas khmèrs également sur nāga, édités par L. FINOT. Le nāga (mâle) ou la nāgī (femelle) jouent un trop grand rôle dans les légendes dynastiques du Cambodge et du Laos pour que la fortune indochinoise de cet épisode secondaire de la vie du Bienheureux n'ait pas été due à ce fait, nous y reviendrons dans un prochain travail (2).

2° La diversité du grès qui compose nos pièces, jointe à celle de leur style, augmentent les preuves que pouvaient déjà apporter les monuments publiés par L. FINOT sur les différences de dates et peut-être même des lieux de fabrication de pièces de ce genre.

3° Par la variété de leur style qui les date du XIe-XIIe siècle, nos statues posent le problème de la date de l'introduction du Bouddhisme à Luang Prabang. La tradition écrite relate en effet qu'elle se produisit au milieu du XIVe siècle par le fait du roi Fa Ngum, un prince laotien élevé, soutenu, par les Khmèrs et marié à une fille de leur roi. En ce moment-là, une véritable mission de moines, de savants et d'artisans cambodgiens s'installa au Sud de la ville. A ce renouveau culturel à base de Hīnayāna, correspond dans les Annales la première mention d'allure historique des événements survenus dans le Royaume. Si bien que l'habitude de tenir des annales semble pouvoir être datée de cette époque. Ce fait rend déjà douteuse leur assertion que le Bouddhisme ne fut pas introduit plus tôt à Luang Prabang. Mais le doute s'accroît quand un document vénérable du bouddhisme laotien, la charte de Vat Keo datée de 1602 A. D., déclare que c'est « parce que la religion bouddhique n'était pas encore *bien* connue dans le royaume » que Fa Ngum demanda au souverain des Khmèrs la religion bouddhique, le P'ăbang Čău et le chef de bonzes Māhā Pasaman qui avait élevé Fa Ngum. La statue miraculeuse du Bouddha, le P'ă Bang, qui devait donner plus tard son nom à la ville, n'y parvint qu'au siècle suivant, le XVe. En bref, il apparaît que les rédacteurs

(1) L. FINOT, *Recherches...*, pl. X-XI.

(2) Mme G. de CORAL RÉMUSAT mentionne cette conjonction dans son *Art khmèr...*, p. 20.

des différentes annales et chroniques aient passé sous silence les efforts religieux accomplis avant le XIVe siècle afin de mettre davantage en valeur les initiatives et l'importance de la mission khmère dont se réclamait leur propre école (1).

Enfin, une tradition encore vivace et déjà mentionnée par L. FINOT (2) affirme que la première pagode de Luang Prabang fut bâtie par les deux ascètes, fondateurs de la ville, à l'emplacement de l'actuel Vat Visun.

On ne spécifie pas cependant de quel genre de pagode il s'agissait, tant il va sans dire aujourd'hui qu'elle ne pouvait être que bouddhique. Tout en nous montrant, sur ce point, circonspects, on peut douter qu'au milieu du XIVe siècle, alors que le Bouddhisme fleurissait depuis des siècles dans des contrées toutes proches de Luang Prabang, telles celles des bassins du Ménam Septentrional (C'ieng Mãi, C'ieng Sên, C'ieng Rai), du moyen (Vientiane) ou du Bas-Mékong (Bassac) (3), il n'ait pas quelque peu touché ce royaume, qui déjà aurait eu des rapports avec le reste de la péninsule indochinoise dans la période qui précéda le gouvernement des dynastes t'ăi. Ce sentiment peut être renforcé par le fait suivant que consigne la « Charte de Vat Keo » (4). Quand la mission khmère arriva à la capitale, Fa Ngum alla l'accueillir et l'installa au lieu dit *Na Khău Čău* où devait s'élever plus tard la pagode de Visun. Là, après avoir montré qu'elle connaissait *par avance* la toponymie et l'onomastique des lieux saints du Royaume, la mission fut autorisée à s'établir : elle choisit alors le terrain situé en aval de l'embouchure du Huei Hop, comme il l'a été dit plus haut. Mais cette mission où il y avait des gens « habiles à sculpter, à peindre des ornements et des figures, à écrire, à fondre des statues du Buddha par centaines de mille et millions... » ne laissa pas, semble-t-il, de nombreuses traces de son activité artistique même si, à la rigueur, on porte à son actif les quelques pièces que L. FINOT et moi-même avons publiées. Bien mieux cette même charte de Vat Keo mentionne qu'un grand bouddha de bronze fut fondu au Vat Ma-

(1) *La Charte de Vat Keo* débute par cette phrase : « Nous allons raconter la fondation du *monastère de Vat Keo*, qui fut le *premier ici...* », cf. trad. L. FINOT in *Recherches...*, p. 165. Date (fait très rare) de 1602, ce document, ancien pour nos contrées, reflète une orthodoxie fidèlement conservée dans les autres textes historiques.

(2) L. FINOT, *Recherches...*, p. 8.

(3) Cf. G. CŒDÈS, *Documents...*

L'édit d'inspiration mahâyânique dû au roi d'Ankor Jayavarman VII (XIIe s.) et retrouvé sur une stèle à Sayfong, probable chef-lieu de province khmère près de Vientiane (cf. L. FINOT, *L'inscription sanskrite de Sày-fông* in *Notes d'épigraphie indochinoise*, p. 9 et 55, Hanoi, 1916), les Bouddhas rupestres hinayâniques découverts au Nord de cette capitale (cf. Ch. BATTEUR, *Sculptures rupestres au Laos*, in *BEFEO.*, XXV, 203-4, pl. XXVIII et S. KARPELÈS, *Les Grottes sculptées de la province de Vientiane, vestiges de l'art de Lavapuri*, in *Bull. des Amis du Laos*, t. IV, p. 141-44, pl. I-IV), bouddhas qui sont sensiblement de la même époque (XIe-XIIe s.), tout témoigne d'un magma religieux dont il serait bon de tenir rigoureusement compte dans l'histoire des provinces reculées de « la plus grande Inde ».

(4) L. FINOT, *Recherches...*, p. 166.

norom dans la deuxième moitité du XIVe siècle, soit quelques années seulement après la venue de la mission cambodgienne. Or cette statue qui est vraisemblablement celle dont le torse et la tête brisés et abattus ont été récemment redressés et exposés, presque in situ, sous un auvent à Luang Prabang, cette statue est tout à fait dissemblable par le style de tout ce que les Khmèrs ont jamais produit (1).

Le roi Fa Ngum eut beau mourir en exil, rien dans les chroniques n'indique que son œuvre ait été après lui abolie. Au contraire sous les règnes de ses descendants directs, usages civils et religieux des Khmèrs s'établirent fort largement (2). On peut essayer d'expliquer cette carence étrange de l'influence khmère dans l'iconographie religieuse des Laotiens de Luang Prabang de deux façons :

1º Les écrits historiques relatifs à l'époque de Fa Ngum sont erronés et attribuent au même roi ce qui est imputable à d'autres qui l'ont précédé : c'est déplacer le problème dans l'ordre chronologique, mais guère le résoudre. Ou encore, le récit relatif à la mission khmère est une fable analogue à celles qui la précèdent dans toutes les Annales du pays : on ne voit pas bien alors ce qui permettrait de la distinguer de tous les faits historiques qui l'entourent et la suivent, faits confirmés par les textes historiques des pays voisins. Remarquons, par ailleurs, que ce récit est inséré dans un chapitre qui inaugure la partie réellement historique des Annales et autres chroniques laotiennes.

2º Les artistes khmèrs malgré les quelques modèles qu'ils apportèrent ou sculptèrent sur place eurent tôt fait de livrer à la clientèle laotienne des commandes exécutées selon le goût de celle-ci.

Il y a en outre à envisager la disparition ou la détérioration des œuvres khmères exécutées dans les matériaux périssables habituels aux Laotiens, avec cette restriction importante, toutefois, qu'aucun bronze de grandes dimensions (3) et de style khmèr n'a été jusqu'ici retrouvé à Luang Prabang.

L'inscription. — Elle est importante :

1º *Par sa date,* de 1527 A. D. qui est reculée pour cette partie du Laos.

2º *Par le roi dont elle émane,* car Phothisarath fut puissant et mit sur le trône du Lan Na (C'ieng Mãï) son fils aîné et lui-même alla établir sa capitale à Vientiane,

---

(1) M. Henri PARMENTIER dans un article récent : *Le Wat laotien et ses annexes* (in *Bulletin des Amis du Laos,* t. IV, p. 43) a également été frappé par cette dissemblance qu'il ne s'explique pas. Notons que son texte a dû être rédigé avant que M. GLAIZE, Conservateur d'Ankor, ait fait la découverte du colossal et excellent Viṣṇu de bronze du Mébôn oriental d'Aṅkor ; c'est pourquoi il y doute des qualités de fondeur des anciens Cambodgiens.

(2) Tandis qu'il est souvent question, dans les Annales, des membres de la mission khmère du XIVe siècle, et de leurs descendants.

(3) Le trésor de S. M. le roi de Luang Prabang conserve quelques beaux bouddhas khmèrs en bronze, mais de petite taille. A peu près tous sont parés et assis sur le nāga ; ils sont d'un type semblable à celui de la planche XIV, 1 in *Collections khmères du Musée Albert Sarraut à Phnom-Penh* par George GROSLIER (*Ars Asiatica,* t. XVI).

régnant ainsi d'une façon plus centrale sur l'empire laotien du Lan Sang. Il était d'une grande piété et fit construire pour recevoir les cendres de son père, le roi Visun, la pagode qui porte ce nom et dont l'architecture et l'ampleur frappèrent les membres de la mission DOUDART DE LAGRÉE en 1867 (1).

3° *Par le genre de son écriture.* En effet, si l'inscription découverte est originale, c'est-à-dire que si nous n'avons pas affaire à une copie transcrite, c'est la plus ancienne inscription de cette longueur qui soit écrite en caractères *tham.* Cet alphabet, d'origine indienne, fut importé au Laos pour un emploi surtout bouddhique par les Shans de Birmanie. Il est encore actuellement en usage presque constant dans les écritures religieuses.

4° *Par son contenu* qui, bien que connu par les Annales (2), n'y avait ni l'ampleur ni la valeur d'authenticité du texte de cette inscription qui sera publiée à part et d'une façon plus détaillée.

Disons ici, brièvement, qu'il s'agit de l'édification d'une pagode à l'embouchure de la Nam Dông à Sangk'alok (dont le nom même est donné sous une autre forme que celle des Annales qui, elle-même, diffère de l'actuelle). Auparavant ce lieu avait été « purifié de la présence d'un démon cannibale » dont le souvenir et le culte arrivent à peine à l'oubli aujourd'hui, n'en déplaise aux mânes du pieux roi Phothisarath. Semblable fondation n'allait jamais sans dons de toutes espèces et principalement de ces redevances en nature qu'une longue suite de villages devait fournir à l'importante communauté des religieux préposés au culte.

IV. — CONCLUSION.

Pour achever la présentation de nos monuments, résumons les réflexions qu'ils nous ont suggérées. En l'absence de toute fouille archéologique, de publications scientifiques, d'un corpus des inscriptions et des écrits historiques du Laos oriental, il faut évidemment s'en tenir à de prudentes déductions quant aux témoignages rencontrés lors d'inventaires exécutés grosso modo (3) dans les pagodes de Luang Prabang.

---

(1) Depuis, s'étant écroulée (elle était toute en bois), elle fut reconstruite en briques, en 1898. Ses larges baies aux puissants barreaux de bois tournés ont pu être reconstituées avec les matériaux anciens, de même que ses portes. Le style de ces restes est influencé par l'art ancien des Khmers

(2) Cf. *P'ongsavadan Mɯang Lǎu. . .* , p. 25.

(3) Ce fut mon cas lors d'un long séjour effectué à Luang Prabang, séjour dont le but n'était pas principalement l'enquête archéologique. Cependant des investigations à opérer dans les pagodes s'étant révélées indispensables au point de vue ethnologique, on ne pouvait chemin faisant, par trop négliger ce qui fut auparavant l'objet d'une assez longue formation scientifique. C'est ainsi qu'ayant remarqué un certain nombre de bouddhas inscrits, il m'a semblé possible d'en donner un jour prochain le catalogue après les ultimes corrections « sur place nécessaires.

A partir donc d'un bref examen des textes, des traditions orales et des documents archéologiques,

A) Il ressort que l'art des Khmèrs, même celui qui s'élabora longtemps dans leurs provinces du Siam actuel, n'a pas beaucoup influencé l'art de Luang Prabang, non plus qu'il n'y laissa beaucoup d'œuvres nationales (celles que l'on retrouve sont d'ailleurs datables du XIIe siècle), et cela, malgré une imposante mission venue au XIVe siècle de la capitale des Khmèrs et composée en partie d'artistes, de sculpteurs, de peintres, de fondeurs, etc.

B) Une histoire des débuts du Bouddhisme à Luang Prabang commence à s'esquisser. Très vraisemblablement arrivée en cette capitale avant le XIVe siècle, cette religion y était parvenue sous une forme distincte de celle qu'elle eut en y revenant par d'autres sources. Elle se caractérisait notamment par des détails iconographiques (celui du Bouddha sur le nāga surtout) et par un habitat que le culte instauré sous le roi Fa Ngum et ses successeurs paraît tout d'abord avoir négligés. Mais on n'abolit pas facilement ce qui compose le tréfonds des croyances d'un pays, et les *genii loci*, les *phi* déjà condamnés au XVIe siècle par les fondations et les édits du roi Phothisarath, sont tout juste en train d'agoniser aujourd'hui, au cœur même de la cité vouée cependant, et depuis longtemps, au P'ă Bang.

OUVRAGES ESSENTIELS.

1. CŒDÈS (George), *Bronzes Khmèrs*, t. V d'Ars Asiatica, Paris et Bruxelles, 1923

2. ID., *Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos Occidental*, BEFEO., t. XXV (1925), nos 1-2.

3. ID., *Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, t. XII d'Ars Asiatica, Paris et Bruxelles, 1928.

4. CORAL RÉMUSAT (Gilberte de), *L'Art Khmèr, Les grandes étapes de son évolution*. Études d'Art et d'Ethnologie asiatiques, I, Paris, 1940.

5. DUPONT (Pierre), *Musée Guimet. Catalogue des collections indochinoises*, avec la collaboration d'attachées au Musée, précédé d'études, par Philippe STERN, Jeannine AUBOYER, G. de CORAL RÉMUSAT, Pierre DUPONT, Paris, 1934.

6. ID., *Art de Dvâravatî et Art Khmèr. Les Bouddhas debout de l'époque du Bayon*, in Rev. des Arts Asiatiques, 1935, p. 63-75.

7. FINOT (Louis), *Recherches sur la littérature laotienne*, in BEFEO., t. XVII, 5, Hanoi, 1917.

8. GROSLIER (George), *Essai sur le Buddha Khmer*, in « Troisièmes recherches sur les Cambodgiens », p. 93-112. Arts et archéologie khmèrs, t. II, 1.

9. LE MAY (Reginald), *A concise History of Buddhist Art in Siam*, Cambridge, 1938.

10. PAVIE (Auguste), *Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, in Coll. Mission PAVIE Indochine, Etudes diverses, 11.

11. *P'ongsavadan hêng Phât'et Lău K'ư Luang P'ăbang, Viengčant'r, Mưang Phuan lê Čampasak*, Annales du Laos : Luang Prabang, Vientiane, Tranninh et Bassac, texte laotien, Hanoi, 1926, IDEO. — Traduction française avec notes en préparation par B. et P. LÉVY.

NOTES D'ARCHITECTURE BIRMANE

par HENRI MARCHAL

Chef honoraire du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient

Les types les plus caractéristiques de l'architecture birmane se rencontrent dans la Birmanie centrale en bordure de l'Irawaddy, à Prome et à Pagan.

J'étudierai donc ici successivement deux petits édifices : l'un, le Zégu Est. situé à Hmawza à huit kilomètres de la ville actuelle de Prome, et un petit temple de Pagan peu connu mais qui présente les formes architecturales essentielles de cette époque.

Les relevés, dessins, notes et photographies qui m'ont servi pour cette étude furent pris par moi en mars 1938 au cours d'une mission que m'avait confiée le Gouvernement Général de l'Indochine.

1° ZÉGU EST.

L'ancienne ville, dont un certain nombre de vestiges ont été mis au jour à Hmawza, a été identifiée avec la capitale du royaume des Pyū, Çrīkṣetra ; la tradition en fait remonter la fondation au roi Duttabaung au Ve siècle avant notre ère.

En 69 A. D., dit M. G. H. LUCE, la dynastie Han occupait Yong-tch'ang situé sur la frontière birmane ; bientôt après, des navigateurs indonésiens et indiens débarquèrent dans le pays venant des mers du Sud (1).

D'après M. TAW SEIN KO du Service archéologique de Birmanie, les annales chinoises de la dynastie T'ang font plusieurs fois mention du royaume des P'iao (Pyū) et nous donnent d'intéressants renseignements sur lui. Il résulte de ce qui précède que les monuments birmans de l'époque classique furent influencés à la fois par l'Inde et par la Chine : la Birmanie se trouvait en effet sur la route qui, par le Yunnan, relie ces deux pays. On pourra discerner des traces de ces influences dans les deux temples que j'ai pris comme objet d'étude.

La ville de Çrikṣetra fut détruite au milieu du IXe siècle A. D. et ce fut Pagan qui devint alors la capitale du royaume ; les Pyū vaincus durent céder devant l'avance des tribus birmanes qui descendaient des plateaux du Tibet.

De l'ancienne capitale Pyū il ne subsiste plus à l'heure actuelle que quelques temples très ruinés, des stūpa et d'anciens murs. J'en mentionne quelques-uns dans mon rapport de mission.

---

(1) *The ancient Pyu*, The Burma Research Society's Journal, décembre 1937, p. 239.

Le petit édifice connu sous le nom de Zégu Est est ainsi désigné pour le distinguer d'un autre qui porte le même nom à l'Ouest; il est situé dans la partie Sud à l'intérieur de la muraille qui servait de rempart à la ville. D'après les sculptures trouvées en cours de fouilles, Sir John MARSHALL, ancien directeur du Service archéologique des Indes, lui attribue la date approximative du VIIe siècle.

Le plan est très simple: une salle intérieure rectangulaire de 3 m. 58 Nord-Sud et 3 m. 18 Est-Ouest; un porche formant avant-corps dont la plus grande partie est démolie précède la porte d'entrée. Des niches plates voûtées en arcs légèrement surhaussés avec au fond des fenêtres à petites ouvertures interrompent les trois murs intérieurs (fig. 31).

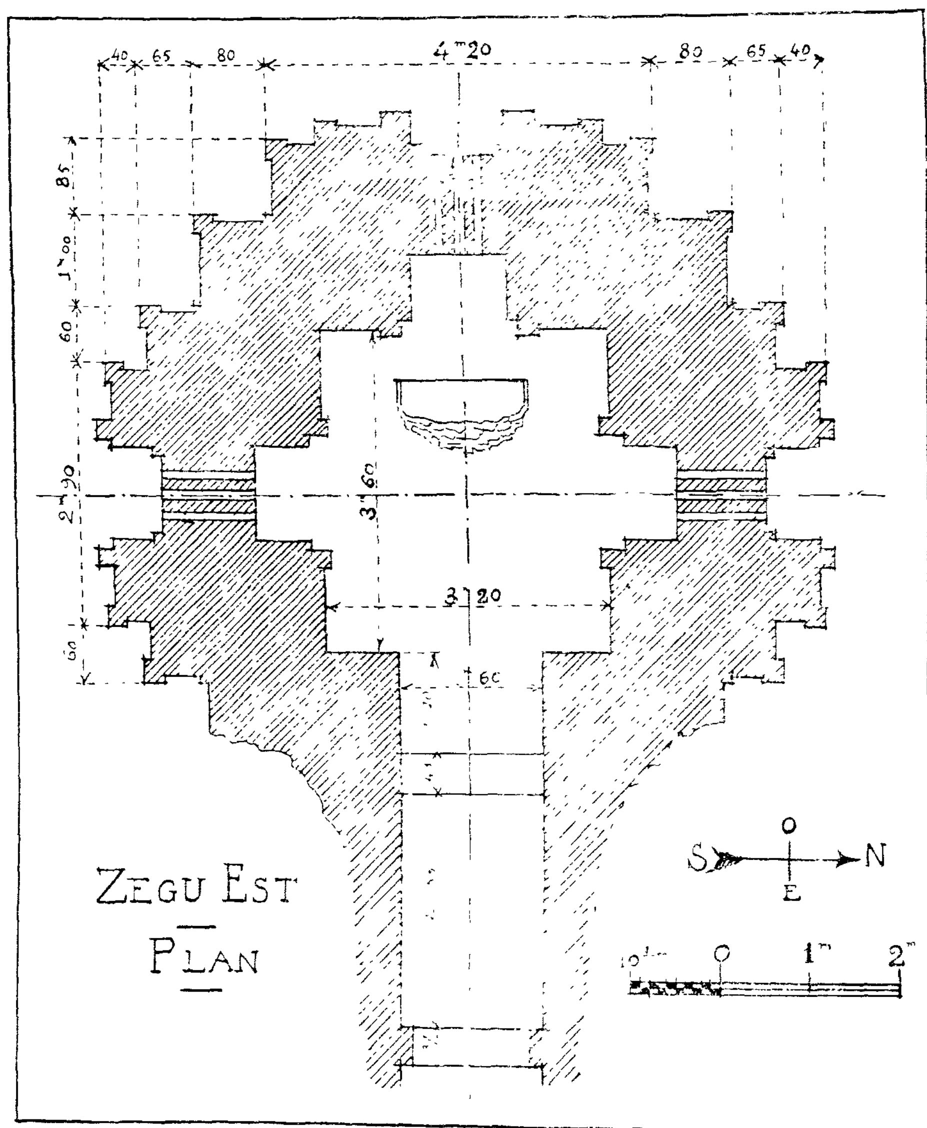


Fig. 31.

Extérieurement, les murs des façades présentent une série de décrochements avec un pilastre d'angle à chaque ressaut (fig. 32). Malheureusement, toutes les parties hautes sont écroulées et les murs du rez-de-chaussée s'arasent au-dessous de la

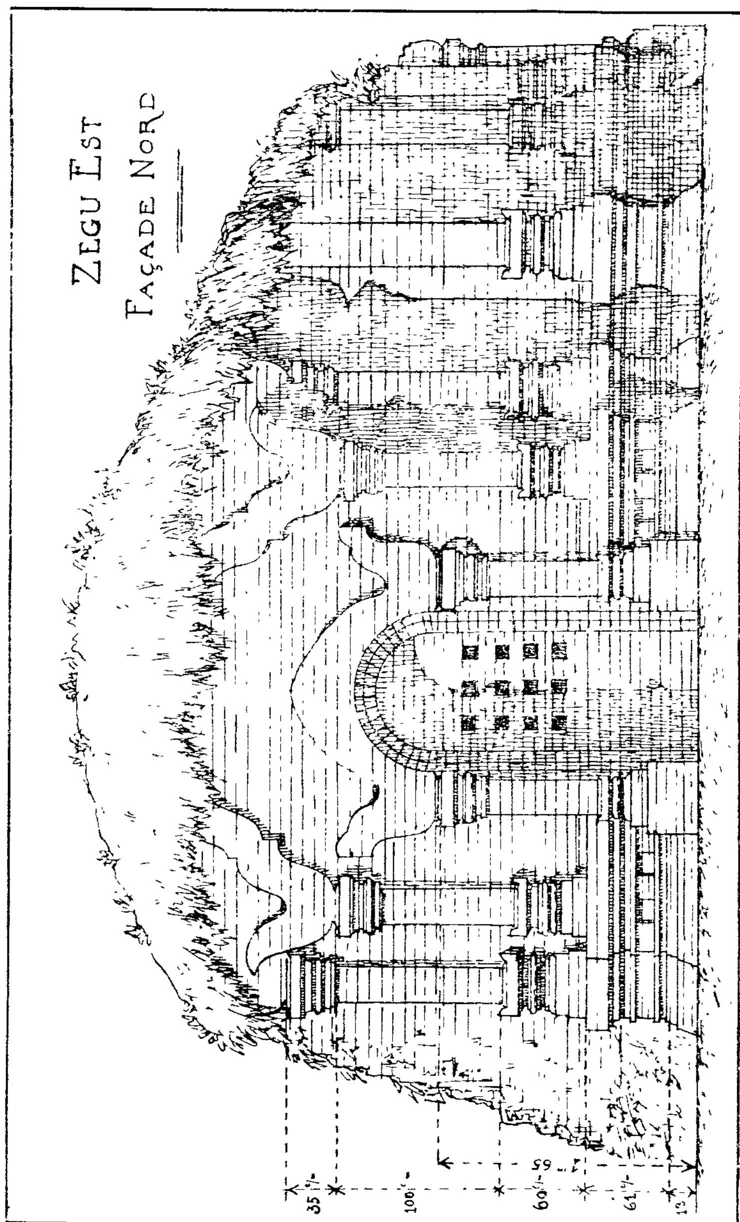


Fig. 32.

corniche, ce qui nous laisse sans le moindre renseignement sur la façon dont ce monument se terminait. Toutefois, par rapprochement avec d'autres temples similaires très probablement de la même époque, situés également à Hmawza, tels que Bebegyi et Lemietna, on peut supposer que la toiture se composait, comme dans la majorité des petits sanctuaires birmans, d'étages assez bas sur terrasses supportant une tour plus ou moins élancée.

Toute la maçonnerie, entièrement en briques, devait être enduite d'un mortier dans lequel était modelé le décor; ce mortier est tombé et il n'en reste plus que de rares fragments sur les façades.

Le principal intérêt de cet édifice réside dans son mode de construction qui montre que dès le VIIe siècle A. D. la voûte à claveaux à joints convergents était déjà connue et pratiquée en Birmanie. Ce mode de construction qui est général dans tous les anciens temples de ce pays est d'autant plus curieux à constater qu'on ne le trouve, avant le XIIIe siècle, ni dans l'Inde, ni à Java, ni au Siam, ni au Cambodge. Il y a là un fait qui n'a pas manqué d'attirer l'attention de tous les auteurs qui ont étudié l'architecture birmane, car la voûte à assises horizontales en encorbellement est d'un usage général dans tout l'Extrême-Orient médiéval. Toutefois, la Chine a connu et pratiqué l'arc à claveaux et l'on suppose qu'elle l'aurait emprunté à l'architecture mésopotamienne; les relations entre la Chine et l'Occident furent assurées par les tribus nomades de l'Asie centrale qui, par l'intermédiaire de la Perse, héritière des grandes civilisations d'Assur et de Babylone, transmirent des procédés de construction et des formes d'art de l'ancienne Asie occidentale.

La voûte à joints obliques fut donc adoptée en Birmanie par les Pyū, mais la mise en œuvre, telle qu'on peut en juger sur les quelques vestiges encore debout de Hmawza, n'en est pas très soignée. C'est ainsi que les joints des claveaux des voûtes des niches intérieures ne sont pas régulièrement convergents vers le centre de la courbe de l'arc; ils ont une tendance à se rapprocher de l'horizontalité (fig. 33 et pl. XLIV, A). Ce défaut est surtout sensible dans la seconde

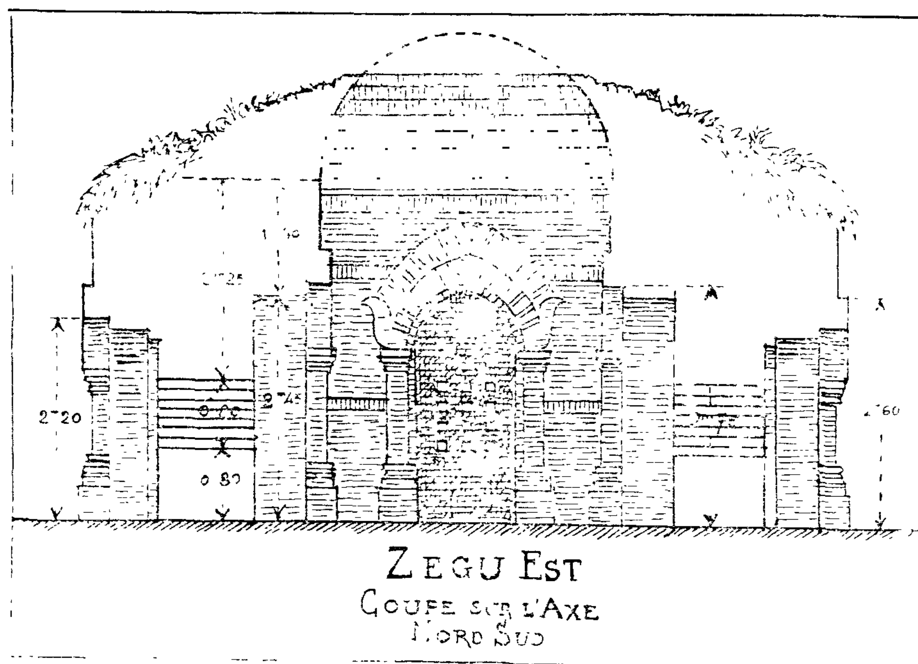


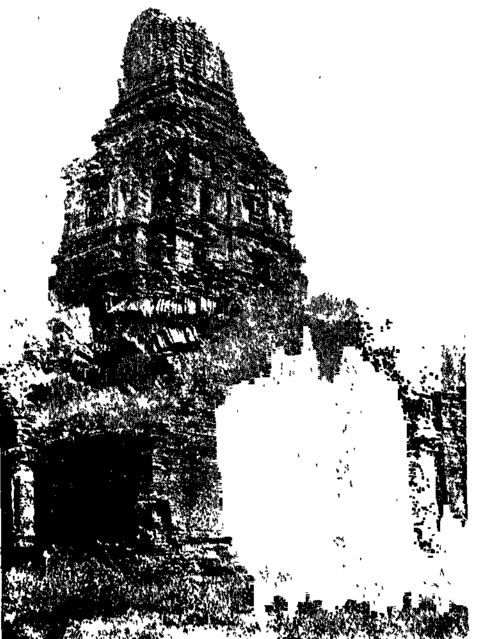
Fig. 33.



A



B



C

A, Mur intérieur Ouest de Zégu Est (cf. p. 428) ; *B*, Façade Est de Zégu Est (cf. p. 430) ; *C*, Vue d'ensemble du temple B (cf. p. 433).

rangée de claveaux qui double la rangée intérieure des voussoirs. Une irrégularité analogue apparaît à l'époque Sassanide dans les voûtes en berceau du palais de Firuz Abad ; mais dans ces dernières les assises sont en moellons de calcaire grossièrement taillés (1).

On peut expliquer cette négligence dans les deux cas par le fait qu'un enduit devait recouvrir toute la maçonnerie des murs et que le constructeur comptait sur cet enduit pour en dissimuler les malfaçons.

Les voussoirs à Zégu Est sont constitués par des briques tantôt placées à plat, tantôt sur champ, le plus souvent l'une alternant avec l'autre (fig. 34) sauf vers le sommet de l'arc où toutes les briques sont posées de champ et taillées en trapèze pour que les joints radiants ne laissent aucun intervalle entre eux et que la liaison de la maçonnerie soit bien assurée. L'absence de clef au centre fait que les deux briques supérieures laissent entre elles un espace vide triangulaire qui est rempli par une brique taillée à la demande en forme de coin.

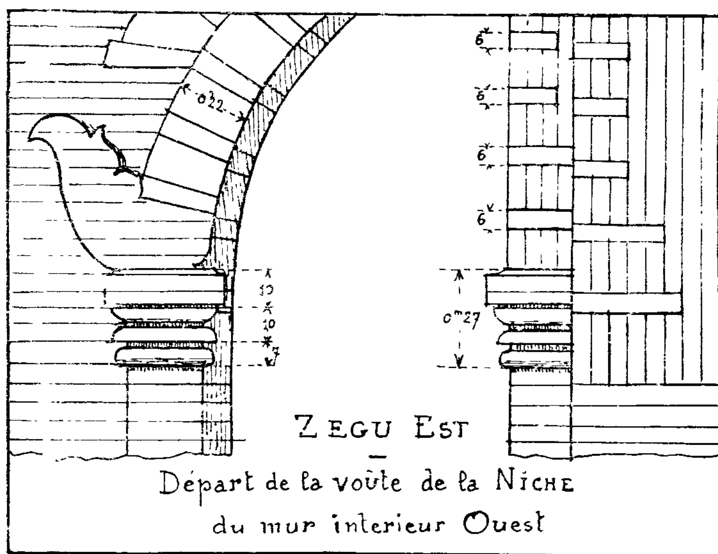


Fig. 34.

Le départ des voussoirs supérieurs ne commence qu'à partir du tiers inférieur de l'arc ; les briques y sont encore plus irrégulièrement disposées et la brique au sommet de l'assise inférieure est rectangulaire, non retaillée et posée de côté.

L'arcature de l'ouverture de la voûte, quand elle était recouverte du mortier d'enduit, constituait un motif décoratif de fronton ayant à la base, de chaque côté, un nāga ou une tête de monstre ; la silhouette d'ensemble devait ressembler à celle des frontons classiques khmèrs. La maçonnerie des murs est composée d'assises de briques de 5 à 6 centimètres d'épaisseur sur 18 à 20 centimètres de longueur placées horizontalement ; à trois endroits, à 1 m. 25, 2 m. 72, et 3 m. 54 au-dessus du sol actuel, les assises sont interrompues par une rangée de briques posées de champ, peut-être dans l'intention de donner une rigidité plus grande à l'ensemble de la construction.

(1) PERROT et CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, tome V, fig. 363.

La voûte centrale de la salle intérieure commence à 3 m. 87 au-dessus du sol ; elle est en arc de cloître et les claveaux de briques posées de champ supportent un extrados en briques horizontales, disposition qu'on retrouve à l'époque suivante à Pagan.

Sur la façade principale le porche complètement écroulé ne se laisse plus deviner que par des amorces de murs au ras du sol (pl. XLIV, B). Il formait un couloir de 4 m. 50 de longueur sur 1 m. 63 de largeur avec deux dalles en grès reposant à plat sur le sol et constituant probablement le seuil des portes d'entrée.

Les façades latérales, dont toute la partie haute est écroulée, montrent un soubassement de 1 m. 00 de hauteur environ, la moulure basse étant cachée par les éboulis ; la partie intermédiaire entre la corniche et la base est composée de petits panneaux creux de 0 m. 15 de côté entre pilastres dans lesquels venaient probablement s'insérer des plaques de terre cuite décorées, comme l'architecture de Pagan en montre de nombreux exemples. Chaque façade présente trois ressauts successifs correspondant à une série de frontons superposés reposant sur des pilastres d'angle (fig. 32), principe de composition qu'on retrouve généralisé également à Pagan.

Les moulures des pilastres sont à bourrelets successifs sous un tailloir d'un profil assez fruste, du moins dans l'état actuel, car le décor était sculpté dans l'enduit de mortier aujourd'hui tombé ; la moulure du tailloir a été retaillée pour imiter un relèvement aux angles (fig. 35).

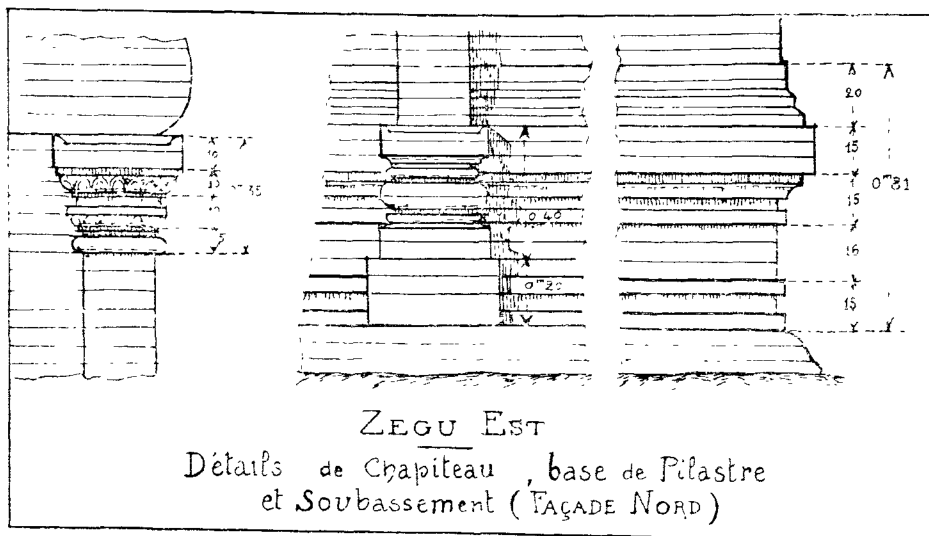


Fig. 35.

Un détail de construction des arcs des façades encadrant les niches où sont creusées les ouvertures des fenêtres est à noter : ces arcs, qui sont à claveaux dans l'épaisseur de la maçonnerie, sont constitués dans le parement extérieur par une épaisseur de briques posées à joints horizontaux qui correspond à l'archivolte du fronton décoratif reposant sur les pilastres et masque en partie les voussoirs de la voûte proprement dite.

Ce petit monument nous donne « le prototype des temples birmans de Pagan » suivant l'expression très exacte de M. G. H. LUCE ; par la simplicité de son plan et les frontons superposés s'encadrant les uns dans les autres en façade, il résume les caractères généraux de l'architecture des temples birmans des XIe et XIIe siècles.

Le plan, ici réduit à une salle sanctuaire et à un porche, a probablement son origine dans l'Inde où les temples possèdent ces deux éléments, mais où le plus souvent, entre le vimāna et le porche, vient s'intercaler la salle du maṇḍapa qui fait ici défaut.

Dans l'art čam on trouve assez fréquemment cette disposition, par exemple aux tours principales de Phô-hài et Pō Dām, aux tours de Hoà-lai, aux sanctuaires A10, A'1 et A'4 de Mĩ-sơn, etc. Toutefois les niches intérieures ne montent pas toujours de fond et sont remplacées par des niches à luminaires.

Le vestibule en décrochement sur la façade principale du pràsàt est assez rare dans l'architecture khmère et les niches des façades intérieures des murs n'ont qu'une très faible épaisseur. On rencontre cependant un parti de composition en plan analogue à celui du Zégu Est dans quelques temples du Cambodge, notamment au Pràsàt Thma Dàp (1) qui montre des niches intérieures et des décrochements en façade mais sans le vestibule précédant l'entrée ; ce dernier existe au Pràsàt Plaṅ (n° 654, *I. K.*, III, p. 315), au Pràsàt Krê (n° 711, *loc. cit.*, p. 345) et au Pràsàt Don Diu (n° 567, *loc. cit.*, p. 255), mais cette disposition est, je le répète, assez rare.

A Java on pourrait rapprocher du Zégu Est certains temples de Dieng comme le Čaṇḍi Arjuna et le Čaṇḍi Bima, mais un tempérament très différent se manifeste dans l'exécution des maçonneries.

Je terminerai cet aperçu sur ce petit temple birman, dont l'état de ruine actuelle ne peut fournir de renseignements plus précis, en rappelant que le dégagement fut exécuté en 1907 et 1908 par M. TAW SEIN KO, superintendant du Service archéologique de Birmanie (2). Un sondage pratiqué devant l'autel du Buddha à l'intérieur du sanctuaire fit retrouver plusieurs tablettes votives en terre cuite et une grande dalle de pierre avec bas-reliefs ; cette dernière est probablement la stèle ornée d'un buddha assis entre deux bodhisattvas, exposée actuellement au musée du Palais de Mandalay.

2° TEMPLE À PAGAN.

Aucun écriteau n'attribuant un nom à ce sanctuaire, je l'ai désigné dans mon rapport de mission sous la lettre B (3) ; dans l'ancienne capitale birmane qui succéda à Prome après la chute de cette dernière, il est situé sur les bords de l'Irawaddy et immédiatement à l'Ouest du temple de Gawdawpalin.

---

(1) 557-2. *C.A.K.P.*, BEFEO., 1935, p. 71.

(2) *A. S. R.*, 1909-10, p. 116.

(3) Manuscrit déposé à la Bibliothèque de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sous la cote 202.

Ce temple, d'un style et d'une composition très répandus à Pagan, présente à l'intérieur une complexité qu'on ne retrouve ni à Java, ni au Cambodge, ni au Čampa; la présence d'un noyau central en maçonnerie avec un couloir pourtournant est en effet une caractéristique de l'art birman qui se retrouve également dans l'architecture hindoue. Il faut noter en outre l'escalier pris dans l'épaisseur des murs pour accéder aux terrasses supérieures qui dans l'Inde est accidentel, tandis qu'il est un élément constant des temples de Pagan.

Ce petit monument est, comme le Zégu Est, construit entièrement en briques : le plan consiste en une salle carrée formant sanctuaire avec au centre le massif médian dont il vient d'être question, et un avant-corps ou porche en décrochement sur la façade principale (fig. 36).

Fig. 36.

J'ai choisi ce temple peu connu à cause de son état de ruine, l'écroulement partiel des murs laissant voir l'intérieur des voûtes à claveaux et des détails de la construction. Extérieurement les murs montrent de grands nus sans décor, tout au moins dans leur état actuel, car l'enduit est tombé presque partout; de simples pilastres d'angle accusent les ressauts des façades avec au centre un motif à faible saillie entourant une niche plate surmontée des frontons déjà vus

à Zégu Est. Sur la façade principale du côté Ouest, la saillie de ce décrochement correspondant au couloir d'entrée est beaucoup plus forte.

La silhouette extérieure d'ensemble se présente à peu près complète, puisque la tour carrée qui surmonte le noyau central est restée presque entière ; seuls les étages en terrasses sont démolis.

Ces terrasses étaient situées au-dessus des voûtes de pourtour du sanctuaire ; on n'en voit plus actuellement que l'amorce des maçonneries restées en arrachement contre la tour terminée en śikhara (pl. XLIV, c).

Le massif central, à l'intérieur du sanctuaire, est plein alors que dans d'autres temples il est creux et contient la cella qui abrite la statue de la divinité ; ce massif est creusé sur ses quatre faces de niches voûtées encadrées d'un arc à denticules qui durent, autrefois, contenir des images bouddhiques disparues aujourd'hui. La niche faisant face à l'entrée est plus large et plus profonde que les autres et c'est là que siégeait l'idole principale. D'autres niches, sur la face interne du mur extérieur, s'ouvrent sur le couloir pourtournant ; le mur de la façade postérieure Est est percé de deux fenêtres qui donnent un peu de lumière dans le couloir.

C'est dans la maçonnerie du mur Nord, d'une épaisseur de 1 m. 55, qu'est logé l'escalier de briques qui donne accès aux terrasses supérieures. Cet escalier, de 0 m. 75 de largeur, est, comme le couloir autour du massif central, voûté en berceau de forme légèrement ogivale appareillé à claveaux (fig. 37).

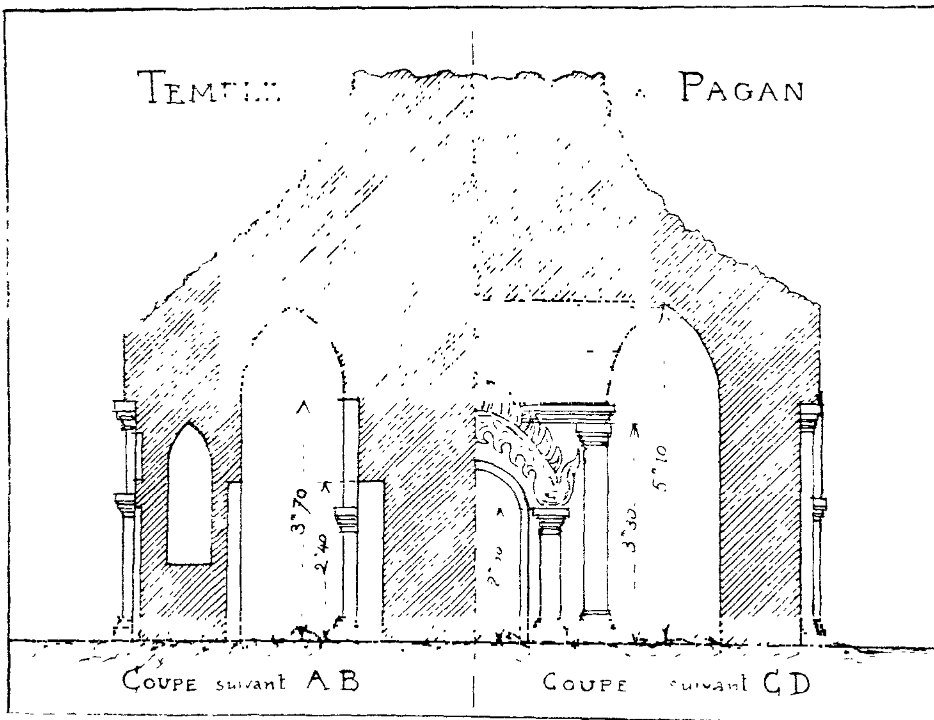


Fig. 37

Extérieurement, la terrasse correspondant au premier étage était elle-même surmontée d'une seconde terrasse, aujourd'hui démolie, au-dessus de laquelle s'érigeait la tour carrée en forme de śikhara que devait terminer un stūpa. Il est facile de reconstituer l'ensemble de la façade de ce temple par comparaison avec le grand nombre de temples analogues non démolis (quelques-uns furent réparés, mais il est prudent de se méfier de ces derniers pour un essai de reconstitution) qu'on peut voir à Pagan.

La planche XLV, A montre un de ces édifices et donne une idée de ce qu'était le temple B autrefois quand il était intact : la seule différence réside dans les ouvertures latérales qui servaient d'entrées dans la salle d'avant-corps et qui n'existent pas au temple B. On pourra également se rendre compte des motifs déjà mentionnés de frontons superposés a arcatures polylobées au-dessus des niches et ouvertures des façades.

La planche XLV, B donne la vue d'un autre petit temple situé au Sud-Est du Mingalazédi ; tout le mur extérieur s'est écroulé, ce qui permet de voir la partie cubique du noyau central de l'intérieur avec les niches décorées sur chaque face ; on n'aperçoit sur la photographie que le haut de ces niches à cause du mouvement du terrain autour du monument. Cette vue montre le massif central en maçonnerie sur lequel repose la tour en forme de stūpa que l'écroulement des murs de pourtour n'a pas affectée.

Il existe au Laos français, à Luóng P'ră Bang, un édifice semblable composé d'une cella carrée avec noyau central plein et couloir voûté tout autour comme dans les temples de Pagan. Cet édifice appelé Umong Man est situé dans le Văt C'ieng T'ong et remonte à l'époque de l'occupation birmane au Laos au XVIe siècle (1) ; la toiture de ce petit pavillon est en forme pyramidale à gradins terminée par une pointe de stūpa.

L'examen de la construction des murs et des voûtes du temple B, facilité par l'effondrement d'une partie des maçonneries, montre le même procédé de construction qu'au temple de Zégu Est.

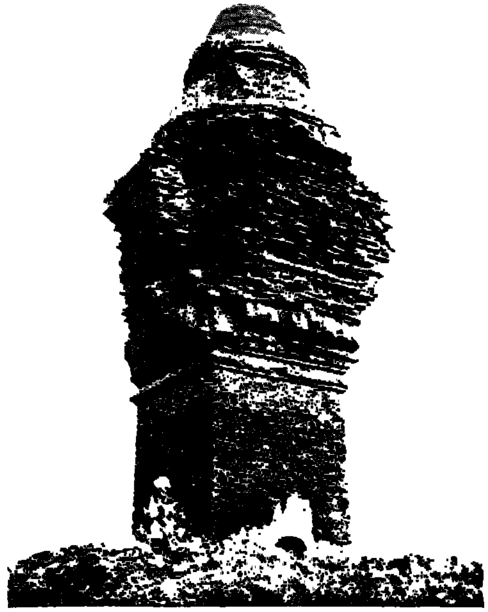
Les voûtes intérieures du couloir sont constituées par deux assises de voussoirs en briques d'assez grandes dimensions posées de champ, et la clef qui devait fermer le sommet de l'arc est remplacée par des briques taillées de forme triangulaire ou en coin (pl. XLV, C) ; mais, comme à Zégu Est, les matériaux sont appareillés de façon peu soignée et il est évident que les constructeurs comptaient surtout sur le mortier d'enduit pour en dissimuler toutes les imperfections.

L'arcature à claveaux à joints obliques est d'un emploi général à Pagan partout où les portées sont assez larges entre piédroits ; toutefois, on peut noter à certains endroits où les ouvertures sont plus étroites la présence d'arcs appareillés en

(1) *BEFEO.*, XXXVII (1937), 2, p. [illegible]



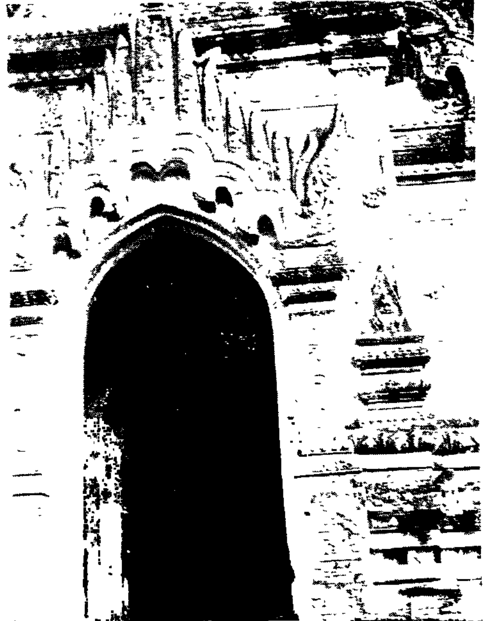
A



B



C



D

A, Vue d'un temple de Pagan (cf. p. 434) ; *B,* Temple dont le mur extérieur est écroulé (cf. p. 434) ; *C,* Sommet des voûtes intérieures du temple B (cf. p. 434) ; *D,* Arcature polylobée d'un temple de Pagan (cf. p. 436).

encorbellement. Ailleurs on rencontre parfois une brique posée de champ et taillée en trapèze formant clef de voûte au sommet; cette disposition se remarque déjà au Yahandagu à Hmawza.

Les Birmans utilisaient le linteau droit composé de briques appareillées en plates-bandes, c'est-à-dire avec les briques trapézoïdales, plus étroites en bas qu'en haut, ce qui les empêchait de glisser. On en peut voir des exemples à Somingyi pagoda (Myinpagan) et à d'autres temples sans désignation. Cet arc droit en plate-bande est parfois placé au-dessous d'un arc en demi-cercle appareillé à claveaux avec un remplissage de briques horizontales entre les deux.

Parfois il se produit une sorte de compromis entre la plate-bande horizontale et l'arc: ce dernier au lieu d'être une courbe continue est composé de deux parties droites inclinées formant un angle plus ou moins ouvert avec une brique taillée en clef à leur rencontre au sommet.

Comme je l'ai déjà dit, l'origine de l'arc à claveaux en Birmanie ne peut, à mon avis, être cherchée en dehors de la Chine puisqu'à cette époque ce procédé de construction était inconnu dans les autres pays voisins. Au contraire, en Chine dès l'époque Tcheou nous voyons utiliser la voûte en briques dans certains tombeaux, tels que celui de Pao-ki dans le Nord-Ouest du Chen-si, attribué au VIIe siècle B. C. (1).

D'ailleurs sans remonter si loin, les tombeaux datant de l'occupation chinoise, c'est-à-dire de l'époque Han, qui furent trouvés au Tonkin, sont couverts par des voûtes en berceau en briques à joints convergents (2).

On peut noter encore que des tombeaux chinois, également voûtés par des arcs à claveaux et datant des premiers siècles de l'ère chrétienne, furent trouvés par les Japonais en Corée à Heijo (3). Il est même curieux de remarquer que les murs de ces derniers tombeaux ont leurs assises de briques horizontales interrompues par des rangées de briques posées verticalement comme je l'ai mentionné à Zégu Est.

Enfin on retrouve encore l'arc en briques à claveaux en Chine dans le Ho-nan dans les ouvertures de niches de la pagode Song-yu sseu datée de 523 A. D. (4).

Il semble donc bien établi que ce procédé de construction, qu'on est étonné de ne retrouver en Extrême-Orient qu'en Birmanie, fut pratiqué en Chine bien avant que l'Inde l'ait connu; les quelques exemples d'arcs en briques à joints obliques cités par certains auteurs, à Bhitargaon et Bodh-Gayā notamment, sont dus à des retouches ou réparations postérieures à la date du monument. On sait

(1) O. SIRÉN, *Histoire des Arts anciens de la Chine*, I, p. 29.

(2) H. PARMENTIER, *Anciens tombeaux au Tonkin*, BEFEO., 1917, n° 1, *Le tombeau de Nghi-vê*, BEFEO., 1918, n° 10, et Compte rendu des fouilles faites par le Dr. O. JANSÉ, *BEFEO.*, 1934, p. 750.

(3) O. SIRÉN, *loc. cit.*, II, p. 16.

(4) O. SIRÉN, *La sculpture chinoise du Ve au XIVe siècle*, II, pl. 188.

que le roi birman Kyansitthā (1084-1112) envoya une mission dans l'Inde pour restaurer et embellir le temple de Bodh-Gayā. A cette mission et à d'autres également on peut attribuer l'introduction en Birmanie de la tour en sikhara qui a son origine dans l'Orissa (1).

L'adaptation par les Birmans de l'arc à claveaux chinois peut s'expliquer facilement par le voisinage des deux pays et les relations qu'ils entretinrent. FERGUSSON avait déjà noté qu'il est curieux de constater l'emploi généralisé de l'arc à claveaux dans les édifices de Pagan alors que ce procédé de construction a son domaine entre l'Indus et l'Euphrate; comme l'Inde l'ignora jusqu'à l'invasion musulmane, il ne peut donc avoir été importé en Birmanie que de la Chine. M. TAW SEIN KO dans l'*Archæological Survey, Burma, 1917* (p. 33) écrit à ce sujet : « It is further evident that these specimens at Pagan, though dating, some of them from the XIth century, are far from being the earliest examples. The style is complete and full-blown, and there is no hesitation in using the circular, the flat, or pointed arch, each exactly in the place where it is most wanted, and to which our extensive experience shows that it was most adapted. FERGUSSON, like all other archæologists of his school, is habituated to ascribing to India or Ceylon as the *fons et origo* of the architectural forms found in Burma. Little do they suspect that China, her great northern neighbour, which has derived no little part of her civilization from Assyria, is, by her geographical contiguity, capable of exercising a religious and civilizing influence, which is certainly greater, in impetus and momentum, than that derived from an Indian or Sinhalese source across the Indian Ocean. »

On peut encore signaler dans l'architecture birmane de Pagan d'autres rappels que ceux déjà mentionnés de l'Inde et de la Chine. C'est ainsi que les frontons découpés à arcatures polylobées et terminées en crochets, aux dents multiples en forme de flammes (pl. XLV, D) sont apparentés à certains frontons de l'art khmèr : je citerai comme exemple celui du Robañ Romāḥ (2).

On retrouve une forme analogue de frontons polylobés dans l'art čam (3).

Au sujet des frontons khmèrs, DELAPORTE dans son *Voyage au Cambodge* avait déjà noté cette ressemblance de forme avec « les encadrements (birmans) en ogive surmontés de flammes » (Appendice, p. 433). Cet auteur signale une autre similitude qui rapproche encore plus les deux architectures birmane et khmère: les demi-frontons latéraux placés de chaque côté des entrées principales; mais DELAPORTE insiste avec raison sur le fait que cette forme spéciale d'un grand arc flanqué de moitiés d'arcs, particulière au Cambodge et à la Birmanie est moins logique dans ce dernier pays. En effet, elle ne constitue à Pagan qu'un motif de décor en applique contre les façades, tandis que dans l'art khmèr les

---

(1) *Report of the Superintendant, Archæological Survey, Burma*, 1918, p. 16.
(2) 165 ter de l'*I K.*; *BEFEO.*, 1913, n° 1, fig. 4.
(3) Đông-dương, *I C.*, II, fig 167 et Khương-mỹ, pl. CLVII.

demi-frontons latéraux correspondent aux demi-voûtes formant collatéraux de chaque côté d'une nef centrale. Il conclut en supposant l'importation de ce motif créé par les Khmèrs chez les Birmans. Les rapprochements qu'on peut établir entre l'art du Cambodge et celui de Pagan s'expliquent assez facilement puisque les habitants étaient un peuple de race môn-khmère ethniquement relié aux Talaings.

Le motif du couronnement des édifices en śikhara, introduit de l'Inde du Nord dans l'architecture des temples de Pagan, a subi une transformation et une adaptation qui prêtent à la silhouette d'ensemble de ces temples une harmonie beaucoup plus grande que dans le pays d'origine. Le temple d'Ananda, celui de Gawdawpalin et bien d'autres édifices birmans montrent toute la noblesse et la beauté que peut présenter ce motif quand il est ainsi surélevé sur une série de terrasses étagées au-dessus d'un important rez-de-chaussée au lieu de partir directement du sol comme dans les monuments de l'Orissa. Enfin, la pointe du stūpa qui le termine, remplaçant le kalaśa et le lourd āmalaka de l'Inde, lui communique un élancement et une élégance inconnus dans le style du pays voisin.

En revanche, l'emploi du grès intimement mélangé à la maçonnerie de briques sous forme de pierres taillées de l'épaisseur d'une assise, principalement dans les angles comme on peut le voir à Mingalazédi par exemple (cf. Rapport de mission, Birmanie, fig. 6), paraît être une innovation birmane ; si on en trouve quelques exemples au Cambodge, comme dans les tours en briques du Bắkhèṅ à Aṅkor, ils sont assez rares.

En résumé, les Birmans entre les VIIIe et XIIIe siècles ont su adapter des formes d'architecture et de décor provenant des pays voisins mais en les transformant pour leur donner un caractère spécial qui communique à l'art birman un charme tout particulier.

Le style des monastères, pagodes et palais construits pendant les deux derniers siècles a conservé un certain nombre d'éléments anciens : on y retrouve les mêmes qualités mais avec une complication et une surcharge d'ornementation parfois abusive. L'emploi du bois a introduit toute une série de motifs sculptés, découpés, ajourés : crêtes, festons, rampants de frontons, etc. où des influences occidentales et chinoises modernes se rencontrent non sans produire parfois un effet disparate qui nuit à l'unité de la composition. Mais cette exubérance de détails témoigne d'une fougue et d'une verve décoratives qui ont donné ces charmants édifices que sont le monastère de la Reine, celui de Salin à Mandalay et ceux de Tamidaw et Medaw à Amarapura.

NOTES ET MÉLANGES

L'ANNAMITE ET LE TIBÉTO-BIRMAN

La question de la position linguistique de l'annamite occupe depuis longtemps les grammairiens comparatistes. L'étude fondamentale de M. Henri MASPERO (1) a divisé les mots annamites en deux groupes: ceux qui proviennent d'emprunts au chinois et ceux qui ont pour origine un mélange de môn-khmèr et de thai, avec prédominance de ce dernier élément. M. MASPERO indique les étapes nécessaires à une étude approfondie destinée à vérifier l'existence éventuelle d'une relation entre l'annamite et le thai.

Mais la grande importance de l'étude du savant français n'a pas été complètement reconnue. Il montre que le *quốc-ngữ* a mal conservé l'état proto-annamite, mais que les groupes de consonnes originales sont mieux conservés dans l'annamite moyen et dialectal.

Quoique l'annamite littéraire ne présente pour ainsi dire aucune ressemblance avec les langues tibéto-birmanes, certaines formes de l'annamite moyen et dialectal ont des équivalents dans les langues de cette famille. La relation possible de l'annamite avec les langues tibéto-birmanes n'a pas encore été remarquée, et il serait regrettable de ne pas tirer parti des possibilités offertes par cette partie du travail de M. MASPERO. C'est pourquoi les comparaisons suivantes sont présentées malgré l'obscurité qui entoure les lois phonétiques gouvernantes. Il faut espérer que ceux qui ont accès aux matériaux annamites se livreront à une étude phonétique approfondie.

MASPERO :

P.	Langue.	
76	An. moy.	*blời* « ciel », tib. *bla* « au-dessus ».
		blo « cendres », bir. *prā*.
		blăṅ « lune », Akha (lolois) (2) *pa-la*, *Mrou pu-la* (PHAYRE).
		mlaṅ « grossier » } bir. *mraṅ'* « haut ».
		mlớn « grand » } bir. *mraṅ'* « haut ».
		mlời « parole », tib. *smra-ba* « parler ».
77		**tlôk* « tête », Hung, Khong-kheng, Uý-lô, etc. *klok*, Sek *kǒluk*, himalayois de l'Est **takhlok* « tête ». lušei (koukois) *thluak* « cerveau » (3).
	Hung	*klu₂*, Khong-kheng *klu*, Uý-lô *krᵘu'* « buffle », sak (luyois) *kro*.

(1) *BEFEO.*, t. XII (1912), p. 1-126.

(2) La terminaison en *-ois* d'un nom de langue indique un groupe linguistique. La terminaison en *-ique* indique une des grandes divisions de la famille sino-tibétaine.

(3) Le lušei *thl-* < *consonne + *l-*; en général cette consonne était *k*.

P.	Langue.	
81	Hung	*khlôṅ₂*, Khong-kheng. Sek *khloṅ*, Uý-lô *kroṅ*⁵ « rivière », tib. *kluṅ*, bir. *khyoṅ'*, dial. tavoy du birman *khlõ'* (1). V. le môn-khmèr, MASPERO, p. 83. On ne doit pas écarter la possibilité d'une relation quelconque entre les langues tibéto-birmanes et les langues môn-khmèr, l'annamite semblant souvent être le lien.
	Uý-lô	*krǒm* « tonnerre », bir. *khrim* « tonner ».
	Hung	*khlau₂*, Uý-lô *krau*⁵ « après », bir. *kro* « dos ».
	Uý-lô	*kraw*⁵ « étoile », bir. *kray*. Le développement phonétique de *-aw* en *-ay* peut sembler étrange aux phonéticiens indo-européens, mais un développement pareil, *-au* en *-ai*, se trouve dans des dialectes koukois qui sont étroitement liés. On doit comparer le thai *đao* « étoile », dont l'annamite semble offrir la solution phonétique. Il semble que le *đ* thai vient d'un groupe consonantique dont l'annamite peut souvent résoudre la phonétique originale.
	Hung	*khlứṅ*⁵, Khong-kheng *klưṅ*, Uý-lô *krin* « corne », bahing et dumi (himalayois de l'Est) *groṅ*, dimasa (barique) *-groṅ*, bir. *khrui*.
	Uý-lô	*kroṅ* « flot », tib. *kloṅ*.

Les séries de la p. 81 ne sont pas toutes forcément à initiale **kr-*, **kl-*. Ainsi le tonkinois *sờṅ*² « vivre » montre des particularités phonétiques dans les dialectes langlo et sek. Et le seul mot que M. MASPERO trouve pour comparer à ce mot est le čam *srauṅ*. On peut alors comparer aussi le himalayois de l'Ouest *sriṅ*, le koukois **hriṅ* < **sriṅ*.

Il semble que tous les groupes consonantiques ne soient pas toujours conservés, même dans les dialectes mường. Par exemple, par suite de circonstances inconnues, une occlusive + *l* serait partout devenue *č*ᵘ dans les dialectes annamites. S'il est légitime de comparer siam. *kluey* « banane » (p. 97) à l'annamite *č*ᵘ*uay*² (p. 27), on peut alors comparer an. *č*ᵘ*o*² « chien » (p. 27) à *klau* du dialecte mung du lolois (2) ; et à *č'ơp*² « éclair » (p. 27), on peut comparer kačinois *-phrap*, *-prap* (3), pyen (lolois) *-blap*, phunoi (lolois) *-bap*, szi (birmanois) *pyap*.

Dans ces exemples, le développement phonétique peut être suggéré par le birman et le tibétain. En birman, un *l* original est devenu *y* dans le birman littéraire d'aujourd'hui (4) ; ainsi **kl-* > *ky*. Par palatalisation, *ky* est devenu *č* dans la langue parlée. Mais bir. *py*, original ou secondaire, n'est pas devenu *č* ; par contre, ce dernier développement est arrivé dans les dialectes centraux du tibétain.

---

(1) PE MAUNG TIN, *JBRS.*, t. 23 (1933), p. 31.

(2) Comparez aussi le môn *kla*, écrit *klūiu*.

(3) **l* > kačinois *r*.

(4) Voyez surtout TIN, *op. cit.* ; TAYLOR, *JBRS.*, t. 11, taungyo, p. 92, aussi p. 97, et table I, Tavoyan et Taungyo : DUPOISELLE, *JBRS.*, t. 5, p. 99, t. 6, p. 203-205.

Pourquoi un groupe : consonne + *l* ou *r*, est-il quelquefois conservé dans les dialectes annamites, et devient-il quelquefois *č*^{y}, c'est là un problème qui ne peut être résolu à présent. Comme en indien, la question de **l* original est très difficile en tibéto-birman et elle est de plus compliquée par le problème de l'initiale qui précède.

Quoique les comparaisons suivantes n'aient rien à faire avec les groupes consonantiques, elles peuvent être d'un certain intérêt pour les étudiants de la grammaire comparée de ces langues. Elles sont toutes empruntées à l'annamite littéraire à l'exception de la dernière

MASPERO :

P.

22 *ka*^{2} « poisson », Naga koukois **khai*.

kŏṅ « courbé », tib. *koṅ*.

kăm$_1$ « menton », bir. *kham* « bouche » (en *kham-twaṅ* « bouche considérée comme ouverture », *twaṅ* « trou »), koukois *kam* « bouche ».

kăp$_1$ « pince », tib. *rkam-chuṅ* « pince », *rkam-pa*, *skam-pa* « tenailles ». L'échange de l'occlusive et la nasale correspondante se produit souvent en tibéto birman, même à l'intérieur de la même langue. La cause n'en est pas claire, ce dernier phénomène se produisant dans des langues qui ont été mal étudiées.

23 *gôy*^{2} « genou », luyois *-khu* « genou », loukois **khu* « jambe » (en composition).

gôk^2 « tronc d'arbre », considéré du dehors : tib. *phyi-kog* « écorce », vayu (himalayois de l'Ouest central) *kok-cho* « écorce ».

35 *di* « aller », tsangla (tib tois) *di-*, *de*, himalayois de l'Ouest *di*, *de*, Hrusso *di-* (ANDERSON).

36 *bô*^{2} « père », siam., lao *bo*$_3$, tib. *pha*. koukois *pa*.

bĭt^2 « fermer », siam. *pĭd*, lao *pĭd*$_1$, bir. *pit*.

44 *tăṭ*^{2} < **sat* « éteindre », tib. *bsad* (pf.) « tuer » (dans beaucoup de langues tibéto-birmanes aussi « éteindre »)

56 *k'oy*^{2} « fumée », bir. *khu:*^{3}.

**k'ay*^{2} < **k'al*^{2} ? « tigre », cf. Hpon *kă-la*, Tavoy *kla*, bir. *kya'*.

58 *đŏp*$_4$. « frapper », siam., lao *t'ib*$_1$. tib. *ădebs pa*.

kim « aiguille », siam. *k'em*$_2$, himalayois de l'Ouest **keb*, tib. *khab*.

64 *ṇuṭ*^{2} « sucer », siam., lao *đuđ*$_1$, šan *lut*$_1$, bir. *čut*.

ṇuy^2 « montagne », lao *doy*$_2$, šan *luy*^{2}, garo (barique) *-ču*.

ṇưok^2 « eau », môn-khmèr *đak*, cf. tib. *čhu*.

măṭ « visage, œil », koukois *mìt* < **mik* « œil ». Pour la voyelle du mot an., cf. bir. *myak* « œil ».

P.
64 *mŏk*^{2} « brouillard », tib. *rmugs-pa*.
mew$_{1}$ « chat », tib. *meao* « le miaulement d'un chat ».
mu$_{1}$ « obscur », tib. *rmu-ba*.
65 *mơ*$_{2}$ « bouche », bahnar, rongao *bơr*, tib. *mur* « mâchoire ».
muôy^{2} « sel », mara (koukois) *mia* < **mai*.
măṅ « pousse de bambou », môn-khmèr **băṅ*, bir. *wā'*.
măk$_{1}$ « vêtir », môn-khmèr **bak*, bir. *wat*.
66 *la*^{2} « feuille », mikir *lo* < **la*.
72 *ruot*^{2} « frotter », môn *să-pot*, stieṅ *ṗuôt*, kha *pưat*, bir. *pwat*.
81 Khong-kheng *dak nu* « lait », tib. *nu-ma* « mammelles », bir. *nui'*.

Tout ce qui précède se rapporte aux initiales. Puisque les finales originales sont mal conservées en tibétain et quelquefois aussi en birman, elles n'ont pas été déterminées avec précision dans tous les cas pour le tibéto-birman. A cause de cela et du fait que les racines citées ci-dessus sont en trop petit nombre, on ne peut pas donner grand'chose à l'égard des lois phonétiques des finales :

22 *kŏṅ* « courbé », tib. *koṅ*.
81 Uý-lô *kroṅ* « flot », tib. *kloṅ*.
77 **tlôk*, Uý-lô, etc. *klok* « tête », himalayois de l'Est **takhlok*.
23 *gôk*^{2} « tronc d'arbre », tib. *phyi-kog* « écorce ».
TB. *-o* + consonne vélaire = an. *-o* + consonne vélaire.
22 *kăm*$_{1}$ « menton », bir. **kham*, koukois *kam* « bouche ».
kăp$_{1}$ « pince », tib. *rkam-*, *skam-*.
TB. *-a* + consonne labiale = an. *-a* + consonne labiale.
76 *blo* « cendres », bir. *prā*.
36 *bô*^{2} « père », tib. *pha*, koukois *pa*.
TB. *-a* = an. *-o*. Mais
76 *blơi* « ciel », tib. *bla* « au-dessus ».
mlơi « parole », tib. *smra-ba* « parler ».
TB. *-a* = an. *-ơi*.

Il y avait au moins deux espèces d'*-a* en TB., mais le tib. ne les distingue pas.

56 *k'oy*^{2} « fumée », bir. *khui'*.
23 *gôy*^{2} « genou », luyois *-khu* « genou », koukois **khu* « jambe ».
TB. *-u* = an. *-oy*. Mais
64 *mu*$_{1}$ « obscur », tib. *rmu-ba*.
TB. *-u* = an. *-u*.

Il y avait trois espèces d' *-u* en TB., distinguées en bir. : *-ui*, *-ū*, *-ŭ*. Les deux premiers sont devenus *-u* en koukois.

ROBERT SHAFER
Berkeley, Californie (E. U.)

UN NOUVEAU CIMETIÈRE ČAM À THỚI-AN

En un point que les Annamites du hameau voisin appellent « cuc » (1) et qui se trouve au Sud-Ouest du village de Tĩnh-mỹ et au Sud de celui de Phi-mô, existe une terrasse rectangulaire à trois gradins, qui paraît avoir été taillée dans une table rocheuse et sur laquelle sont deux statues et quatre stèles en forme de merlon lancéolé.

Cette terrasse, de 5 m. sur 10 et dont la plus grande dimension est dans le sens Nord-Sud, est élevée de 1 m. 50 au-dessus du sol actuel ; chaque gradin a une bande plate de cimaise et un escalier de six marches permet un accès commode au Nord.

Statues et stèles, faisant face au Nord, sont disposées dans la partie méridionale du terre-plein.

D'après les dires des habitants voisins, ce seraient eux qui auraient mis au jour ces sculptures ; elles ne paraissent cependant pas avoir été enterrées mais seulement recouvertes de broussailles ; une termitière, sur le tertre, pourrait encore recéler des vestiges ; elle dissimule au moins une stèle.

Les deux statues féminines (fig. 38), du style fréquent dans la région (2), sont adossées chacune à un chevet rectangulaire orné de rubans en faible relief et leurs mains posent sur ce qui serait leurs genoux. Elles n'ont pas de bijoux et leurs chignons diffèrent un peu : sur la statue orientale, il a la forme d'un cylindre arrondi au sommet ; sur l'autre, il est en demi-œuf.

Le bloc d'où sort le buste est orné en avant d'un fleuron rubané (3) sous lequel est un rang de pétales de lotus pour la statue de l'Est et un rang d'étamines pour celle de l'Ouest.

Toutes deux posent sur un socle à emboîtement débordant fort peu, nu pour celle de l'Est, orné de beaux et vigoureux lotus en relief, très semblables à ceux que l'on voit sur les colonnettes d'art khmèr primitif, pour celle de l'Ouest.

Comme d'habitude, la valeur artistique de ces statues est faible.

Les quatre stèles encadrent deux par deux les statues et sont un peu moins hautes que ces dernières. L'une d'elles disparaît en grande partie dans la termitière. Toutes sont de même forme, en merlon lancéolé ; le décor seul varie, par paire semble-t-il.

La stèle occidentale la plus près des statues (fig. 39) offre au sommet un gros fleuron peu détaillé d'où partent des feuilles pendantes dont l'une a une crosse au bout. Au-dessous est un espace rectangulaire nu au bas duquel est un autre fleuron moins considérable. De chaque côté de ce rectangle se trouve un décor

(1) Probablement déformation de *kut*. Ce point se trouve approximativement par 12.444 de latitude et 117.726 de longitude, dans le huyện čam de Phan-ri.

(2) Très semblable à celle donnée dans *Inventaire des Monuments Čams*, par Henri PARMENTIER, tome I, figure 6 : Tồ-lý.

(3) Décor très proche de celui du tome I, figure 4, même ouvrage.

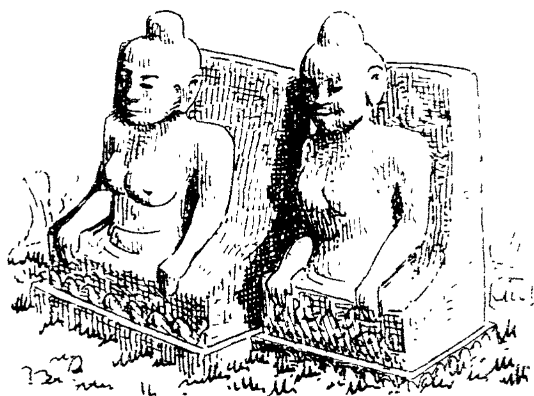


Fig. 38. — Statues féminines vues du N.-O. (dessin de H. PARMENTIER d'après vérascope).

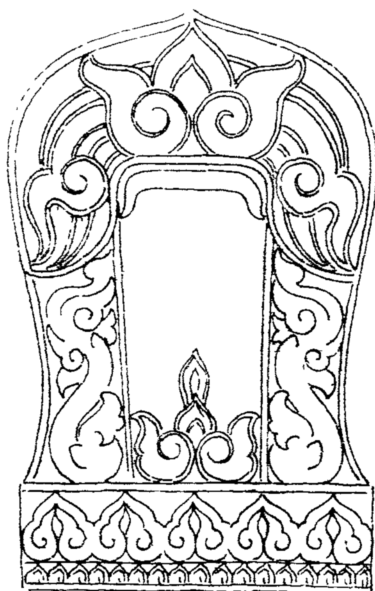


Fig. 39. — Première stèle de l'Ouest (dessin de H. PARMENTIER d'après vérascope).

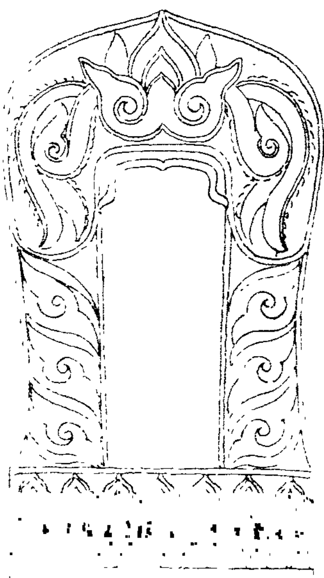


Fig. 40. — Deuxième stèle de l'Ouest (dessin de H. PARMENTIER d'après vérascope).

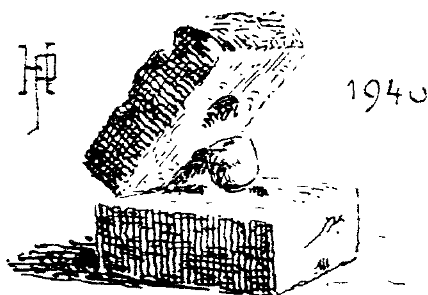


Fig. 41. — Briques et pot enfouis; objet entr'ouvert en haut, étalé en bas (dessin de H. PARMENTIER d'après vérascope).

sinueux dont la masse suggère celle d'un dragon tête en bas. L'ensemble est reçu par une suite d'oves supportée par une bande de minuscules pétales de lotus.

La deuxième stèle occidentale (fig. 40) porte en haut un décor se rapprochant beaucoup de celui de la première ; la partie rectangulaire n'a pas de fleuron inférieur et les côtés montrent des feuilles enlacées et légèrement obliques. La bande inférieure de lotus triple est reçue également par une file de minuscules pétales (1).

* * *

Dans une rizière voisine, un Annamite avait déterré, voici peu, deux briques creusées d'une cavité contenant une petite boîte d'argent dans laquelle étaient des fragments d'os verdâtres (fig. 41).

Les deux briques, d'une bonne fabrication, ne sont pas de dimensions exactement semblables ; celle du dessus mesure 16,5 × 14,3 × 4,7 cm., tandis que celle du dessous a 17 × 15 × 5,8 cm. Elles étaient jointoyées à l'aide d'une couche de chaux qui semble pure. La cavité circulaire que chacune d'elles présente, est un peu plus profonde pour la brique inférieure. Le faible intervalle entre le pot d'argent et son enveloppe de briques était comblé par une matière noire qui paraît être une résine.

La petite boîte d'argent, de 4,5 cm. de diamètre sur 3,5 cm. de haut, ne présente aucun décor ; elle est de forme ronde, à côtés en hémisphère à bout tronqué, d'un métal assez mince et de titre peu élevé ; sa surface extérieure est en effet presque entièrement revêtue d'une faible couche d'oxyde de cuivre ; la paroi intérieure, plus à l'abri des intempéries, présente le brunissement habituel de l'argent et quelques touches d'oxydation.

Cette boîte paraît avoir été tirée d'une plaque formée de plusieurs feuilles minces d'argent réunies entre elles, par martelage vraisemblablement, avant mise en forme. Le fond de la boîte ayant été forcé par le découvreur qui ne s'était pas aperçu qu'il existait un couvercle, ce sont les ébarbures de ce découpage grossier qui ont permis de voir la constitution du métal.

Les fragments d'os que la boîte contient paraissent provenir d'un crâne ; ils sont de couleur vert bouteille clair et d'une épaisseur de 3,5 à 6 millimètres, la majorité ayant 5 millimètres. Leur teinte est uniforme et leurs cassures nettes ; ils ne présentent aucune trace de calcination.

Rien ne permet de dater cette pièce ; il est possible cependant qu'elle ait une ancienneté comparable à celle des divers cimetières čams nombreux dans la région.

R. DALET.

---

(1) Les deux stèles se rapprochent beaucoup de celle donnée dans l'*Inventaire des Monuments Čams*, Planches, IIe série, pl. CLXXX-H, *Kut* de Tô-lý.

Les dessins des figures 38, 39 et 40 ont été effectués d'après des clichés stéréoscopiques ; ces derniers étaient, malheureusement, un peu flous et certains détails peuvent ne pas être d'une exactitude rigoureuse. Comptant sur nos clichés, nous n'avons pris ni croquis, ni notes très détaillées, le temps nous faisant défaut.

NOTE SUR UN LINTEAU DE P'ĬMAI

Un document photographique que nous devons à l'obligeance de M. H. Parmentier apporte une précieuse contribution à la connaissance de l'art décoratif du monument de P'ĭmai, *IK.*, 447.

Il s'agit d'un linteau tombé à terre près de l'aile Ouest du gopura I Sud, pièce malheureusement cassée mais encore très curieuse (pl. XLVI, A)

Ce fragment de linteau offre une suite de trois Buddha debout (il y en avait au moins quatre et, plus probablement, cinq), les mains ramenées sur la poitrine et faisant toutes deux le geste de l'argumentation. Chaque Buddha pose sur un petit socle, actuellement peu lisible, qui présentait une gorge médiane et est séparé du Buddha suivant par un joli pilastre supportant une feuille lobée. Celle-ci paraît être l'extrémité d'une grande pendeloque ayant pour origine un fleuron limité par deux grosses virgules opposées et tête en bas. Chaque Buddha se détache d'une auréole composée de partie d'un quatre-feuilles cerné de petites feuilles dentelées.

Le costume, très simple, est une robe en cloche, rayée, avec pan central à chute asymétrique ; l'ensemble est retenu par une ceinture nouée en corde, décorée de fleurs rondes et de pendeloques de petites feuilles. Le manteau monastique ne se manifeste que par ses retombées sous les bras car le buste est absolument nu.

Chaque Buddha est paré de bracelets de poignets et de bras, d'un collier fleuri, de boucles d'oreilles en bouton de lotus renversé, d'un diadème rond à trois rangs de perles entre filets et d'un bonnet conique orné de même.

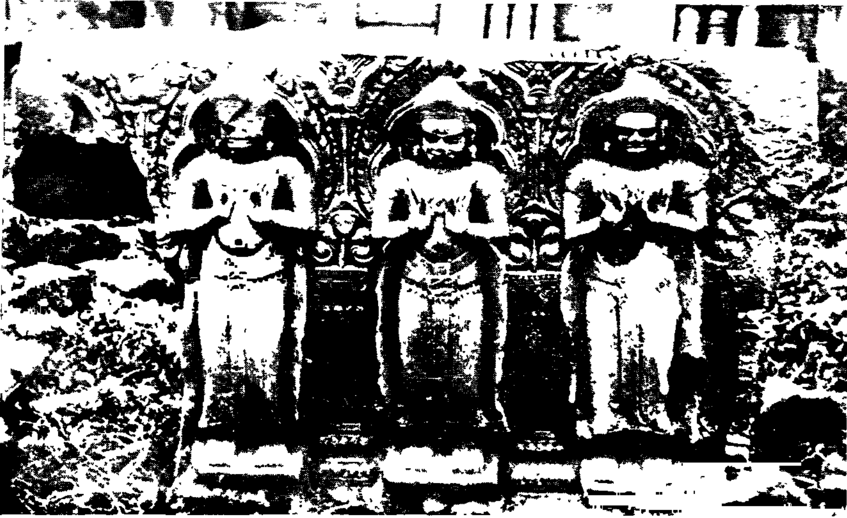
Les figures sont très caractéristiques et essentiellement de type khmèr avec leurs fortes lèvres, leurs sourcils saillants, leur front droit et leur contour carré.

Un rang de perles terminait au moins la pièce ; la base est dégradée.

Telle qu'elle se présente, cette sculpture offre un grand intérêt ; la robe et la parure des Buddha sont en effet extrêmement proches des costumes, des bijoux et des coiffures que l'on rencontre vers l'époque du Bàpûon, *IK.*, 475, ou un peu avant, et correspond parfaitement à la date de l'inscription K. 397 qui donne comme millésimes : 1031 et 1034 çaka.

Nous sommes, à notre vif regret, dans la nécessité de revenir sur une controverse qui nous avait opposés à M. P. Dupont au sujet de son article *Art de Dvāravatī et art khmèr* paru dans la *Revue des Arts Asiatiques* en 1935. Nous disions, dans la même Revue, en 1937 (*Iconographie bouddhique khmère*), que nous doutions que le linteau de P'ĭmai reproduit dans la planche XXVII, I de la *R. A. A.*, 1935 fût contemporain du monument.

La pièce que nous publions aujourd'hui montre que notre point de vue, qui se basait alors presque uniquement sur une question d'art, était juste.



A



B



C

A, P'ĪMAI, *IK*. 447. Linteau à terre près du gopura I Sud (cf. p. 446). *B*, SAMLÃN. Statue féminine (cliché : Direction des Arts cambodgiens). *C*, VẢT TRÎEL, *IK*. 149, 4. Statue féminine. Cf. p. 447.

Le linteau cité par M. P. DUPONT est certainement d'une date bien postérieure au nôtre car les différences constatées ne peuvent être imputées au seul mauvais savoir-faire d'un sculpteur.

Nous croyons intéressant de donner comme documents de comparaison deux photographies de costume féminin.

L'une représente une statue provenant de Samlãn (Kòṃpot) actuellement au Musée Albert Sarraut de Phnoṃ Péñ (cote B. 313, pl. XLVI, B), l'autre, une statue sans tête que nous avons découverte au Vằt Trîel, *IK.*, 149, 4, Khŭṃ Trîel, Khằnd Bàrày, Khêt Kòṃpoṅ Thoṃ (pl. XLVI, C).

Sur toutes deux nous retrouvons le même costume rayé et en cloche, la ceinture décorée nouée en corde sur le devant et le grand pan central à terminaison asymétrique. La deuxième a, en plus, des pendeloques en feuilles à la ceinture, et le seul détail du costume qui ne se retrouve pas sur les Buddha de P'ĭmai est le petit pan secondaire qui sort du haut du vêtement. Ce petit pan paraît plus spécialement féminin, mais les statues masculines le montrent parfois; il est assez fréquent sur les figurines des décors en panneaux du Bàpûon, *IK.*, 475.

Nous avons donc, avec le linteau de P'ĭmai, une étape intermédiaire entre l'art primitif et l'art classique de Práḥ Pàlilai et des monuments postérieurs. Cette sculpture bouddhique semble être actuellement la plus ancienne de sa catégorie dans l'art khmèr classique.

R. DALET.

LES RUINES ROMAINES DE PONDICHÉRY

A deux milles anglais au Sud de Pondichéry se trouve le hameau de Kakayentope. Cet endroit est sur la route de Ariancoupan à Virapattana, à mi-chemin. Au Nord de ce village est un site appelé Arikemodu, dominant la rivière et à peu de distance de la mer.

Pendant plusieurs années, l'âge du site n'était pas déterminé.

Aujourd'hui, il n'est pas douteux que le site ne soit l'emplacement d'une fabrique d'objets de verre ou de silice (quartz, cornaline, calcédoine) où des ouvriers indiens travaillaient sous la direction d'industriels romains. Cette sorte de factorerie était entourée de fortifications (fig. 42).

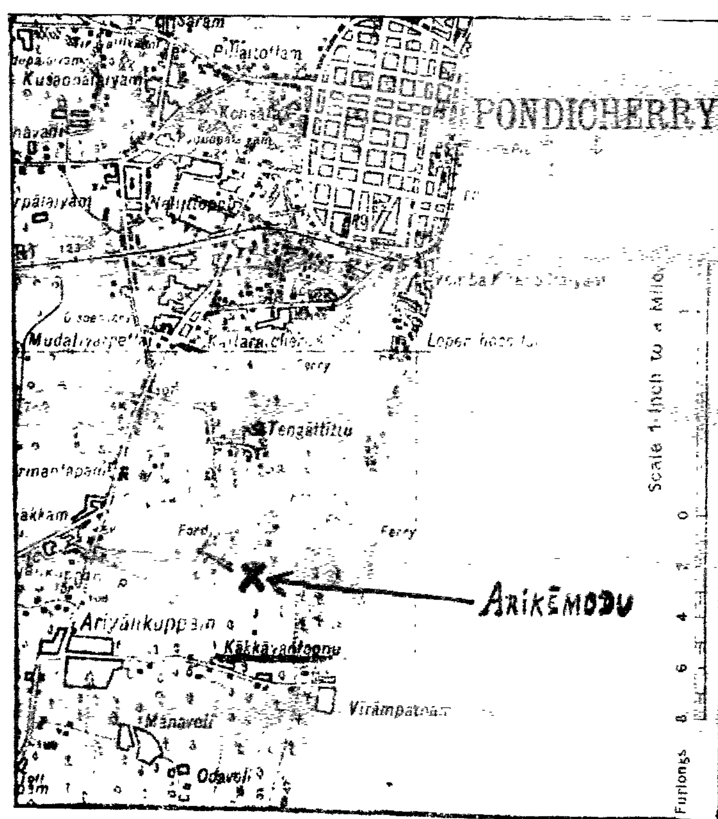


Fig. 42.

La plupart des objets trouvés en cet endroit ont des formes très spéciales qui n'appartenaient ni au préhistorique ni au Moyen âge.

Une indication d'importance capitale me fut donnée par M. Ch. Autran dans une lettre du 22 juin 1939 : selon son avis et celui de M. G. Contenau, les formes sont exactement celles que l'on trouve en extrême abondance sur la côte phénicienne de la Méditerranée à partir de 500 B. C. et au-dessous.

Ce sont donc des formes méditerranéennes et d'une époque qui ne serait pas éloignée de celle de Jésus-Christ.

Mais, tout récemment, j'ai offert au Musée de Madras des spécimens de ces objets. Or, quelle ne fut pas la surprise de M. AIYAPPAN de reconnaître les formes d'objets trouvés à Amarāvatī et des verreries de même nature. M. REA avait trouvé à Amarāvatī des débris de poterie d'un gris bleu avec une décoration particulière ; or, ce genre de poteries qui n'avait été découvert nulle part ailleurs dans l'Inde se trouvait au contraire en abondance à Pondichéry.

Amarāvatī et Pondichéry se trouvent être les seuls endroits de l'Inde où de telles choses aient été découvertes. On pourrait donc dater le site de Pondichéry des deux premiers siècles de notre ère.

Deux découvertes confirment entièrement cette date.

J'avais prié Dr. C. MINAKSHI, qui s'est spécialisée dans l'étude des monnaies, de me donner son opinion sur une pièce carrée en cuivre portant d'un côté l'image d'un lion, de l'autre un éléphant et un symbole. Elle me répondit dans sa lettre du 22 mars 1939 : « not earlier than the first century B. C. and not later than the second century A. D. »

Mais une trouvaille tout à fait remarquable est venue confirmer l'attribution aux Romains des objets trouvés sur ce site : une intaille ovale, chaton de bague, représentant la tête de l'empereur Auguste.

Il n'est pas douteux que Pondichéry ne soit le *Podoukê* de PTOLÉMÉE. Cet auteur nous dit en effet qu'en longeant la côte en montant vers le Nord, on trouve l'embouchure de la Caveri avec le port de *Khabêris* (Caverpatnam) dans le pays des Cholas (*Sôringoi*, VII, 1, 13).

En quittant ce pays on entre dans celui des *Arouarnoi* et le premier port est *Podoukê* (VII, 1, 14). Or l'épigraphie (*S.I.I.*, vol. II, part v, p. 514) nous apprend que *Bahour* (Territoire français) était dans l'*Aruvanadu* ; l'ouvrage tamoul *Pattinappalai* nous dit (lignes 274-82) que les habitants de ce pays étaient les *Aruvalar*, et il est impossible de ne pas identifier les *Arouarnoi* de PTOLÉMÉE avec les habitants du pays où se trouve *Bahour*, c'est-à-dire la région de Pondichéry. Des inscriptions tamoules nous prouvent que Pondichéry était fort ancienne et qu'il s'y trouvait au Moyen âge un temple d'Agastya. Le nom tamoul de Pondichéry c'est *Poudouseri* ou *Poudou-ve* ; la partie essentielle du nom est donc *Poudou* ; or *ou* et *o* sont interchangeables : *bothra* = *putra*. Donc *Poudou* tamoul correspond exactement à *Podou*. Ainsi, et par le nom et par la situation géographique, Pondichéry coïncide exactement avec *Podoukê* ; il y a correspondance absolue.

PTOLÉMÉE nous dit que *Podoukê* était un *emporion*, mot qui doit être traduit — non pas seulement par « marché » mais par « marché romain », factorerie romaine. En effet, E. H. WARMINGTON (*The commerce between the Roman empire and India*, p. 107) nous dit : « PTOLÉMÉE désigne par *emporia* seulement les ports de commerce que le Périple qualifie de *nomima* ou *enthesma* de sorte que l'unique mot *emporion* de PTOLÉMÉE signifie *nomimom emporion*, c'est-à-dire les ports désignés par les traités avec les princes indigènes où le commerce romain était officiellement autorisé ».

Notre étude sur PTOLÉMÉE nous a amené à la conclusion suivante : chaque fois que cet auteur parle de « produits » il s'agit d'endroits où un certain produit est exploité par une factorerie romaine.

« *Golfe Colchique* où se pratique la pêche du *pinikos* » (VII, I, 10) doit se traduire : « côte de la pêcherie où les Romains (comme plus tard les Portugais) dirigent le travail des pêcheurs de perles ».

« *Alosygni*, marché et embarcadère vers la Chersonèse » (VII, I, 15) signifie « Korynga où les Romains ont une loge et où ils ont une compagnie de navigation vers Mergui » (lampe romaine trouvée à Pong Tuk, *Ann. Bibl. of Ind. Arch.* for 1927, p. 16).

« *Sardonyx* où se trouve la pierre de ce nom » (VII, I, 20) signifie : « la factorerie romaine où nous exploitons des mines de sardoines ».

« *Kôsa* où nous fabriquons de l'acier » (VII, I, 65) mais « le meilleur nous le faisons chez les Sabarai » (VII, I, 80).

« *Pounnata* factorie où nous exploitons des mines de béryl » (VII, I, 86).

Il faut voir les Romains comme des industriels établis dans l'Inde et ayant des fabriques entourées de fortifications et constituant des loges, c'est-à-dire des maisons de commerce protégées des traités avec les princes indiens.

On voit combien il était heureux de trouver sur le territoire de Pondichéry une fabrique romaine.

Ce site est entouré de grosses murailles; nous avons là une véritable ville romaine.

Ce site n'est pas d'intérêt local ni même d'intérêt indien; son importance dépasse de beaucoup les limites de l'Inde et même de l'Asie; nous avons là des ruines romaines, et l'étude de ce site inscrirait une nouvelle page dans l'histoire romaine.

G. JOUVEAU-DUBREUIL.

BIBLIOGRAPHIE

Inde.

Annals of the Sri Venkateswara Oriental Institute, Tirupati, Vol. I, Part I, March, 1940. Editor, K. V. RANGASWAMI AIYANGAR, 118 + 72 — 8 p., pet. in-8°.

Le temple de Sri Venkateswara à Tirupati, province de Madras, est un des trois plus grands temples vishnouites de l'Inde du Sud : ses titres de noblesse remontent fort haut dans le passé. En 1938, à la suite de la discussion d'un memorandum présenté au Tirumalai-Tirupati Devasthanam Committee par K. V. RANGASWAMI AIYANGAR et imprimé dans les *Annals,* la création d'un institut de recherches défrayé par ce très riche sanctuaire fut décidée et entreprise aussitôt. Comme les fondations similaires, le Sri Venkateswara Oriental Institute de Tirupati doit comporter une bibliothèque, un musée, un collège où seront enseignés le sanskrit et les sciences traditionnelles, une série de publications.

Le premier fascicule des *Annals* du nouvel Institut, parmi les collaborateurs duquel on relève les noms de MM. GANGA NATH JHA, S. K. BELVALKAR, K. A. NILAKANTA SASTRI, P. K. GODE, V. RAGHAVAN, K. C. VARADACHARI, M. RAMAKRISHNA KAVI, contient une série d'articles originaux dont le plus curieux est certainement celui dans lequel le Prof. K. A. NILAKANTA SASTRI montre que certaines méthodes actuelles (offensives de paix, guerre totale, « appeasement ») sont déjà décrites dans le *Matsya Purāṇa.*

G. CŒDÈS.

OLIVIER LACOMBE. *La doctrine morale et métaphysique de Rāmānuja.* Traduction (accompagnée du texte sanskrit) et notes. Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, Adrien-Maisonneuve, 1938, IX + 255 + 138 pp., in-8°.

Le *Siddhānta* de RĀMĀNUJA, maintes fois publié dans l'Inde, a été plusieurs fois traduit en Europe, notamment par G. THIBAUT en 1904 dans les *Sacred Books of the East* (vol. XLVIII) et plus récemment par R. OTTO à Iena en 1917. L'intérêt de cette nouvelle version française réside dans le fait qu'elle est l'œuvre d'un philosophe dont l'ouvrage sur *l'Absolu dans le Vedānta* (Paris, 1937) a établi la réputation de parfait connaisseur des doctrines philosophiques indiennes. La rigueur de la traduction, obtenue au prix d'une certaine aridité dont l'auteur s'excuse mais qu'il lui était bien difficile d'éviter, et l'ampleur des notes réunies en 80 pages à la suite de la traduction, marquent un très réel progrès sur les précédentes versions du même ouvrage. Avec ce volume qui comprend en outre la reproduction anastatique du texte sanskrit édité par le Pandit VASUDEV SHASTRI ABHYANKAR dans les *Bombay Sanskrit and Prakrit Series* (n° LXVIII, Bombay, 1914), les étudiants sanskritistes désirant aborder un texte philosophique disposeront d'un excellent instrument de travail.

G. CŒDÈS.

O. C. Gangoly. *Relation between Indian and Indonesian Culture.* Journal of the Greater India Society, vol. VII, n° 1 (January 1940), pp. 51-69.

Cet article, que l'auteur m'a demandé de signaler dans le *Bulletin,* se propose de démontrer que les divers pays de l'Inde extérieure, ou « Greater India », étaient regardés dans l'Inde propre comme partie intégrante de l'aire de culture indienne, et non pas comme des colonies indianisées ou ayant subi l'influence indienne. « En fait, écrit M. O. C. Gangoly, ces contrées étaient les membres mêmes de l'Inde s'étendant au delà des mers avec toutes les qualités caractéristiques et essentielles de la vie et de la culture indiennes se développant et se maintenant dans un nouveau cadre. »

Cette vue diffère sensiblement de celle qui est couramment exprimée par les savants européens. Ceux-ci parlent d' « influences indiennes », d' « hindouisation » plus ou moins profonde, mais n'ont jamais considéré les pays de l'Inde extérieure comme faisant partie intégrante de l'Inde. Leur opinion est basée : 1° sur l'ignorance à peu près complète que la littérature indienne professe pour ces pays qui, de leur côté, semblent se trouver sans aucun lien politique avec la péninsule à qui ils doivent leur civilisation ; 2° sur l'improbabilité d'une émigration en masse de colons indiens de toutes castes vers des contrées barbares impropres à la vie indienne et à ses multiples exigences rituelles.

A l'égard du premier point, M. O. C. Gangoly cite un petit nombre de textes littéraires témoignant d'une certaine connaissance des pays d'outre-mer. Quant au second, il cite un passage du *Vāmanapurāṇa* (XIII, 13), d'après lequel les neuf îles qui entourent le Jambudvīpa ont été sanctifiées « par la célébration de sacrifices, par la guerre, le commerce et autres activités culturelles » ; et il en conclut que dès l'époque des premiers Purāṇas, les pays d'outre-mer avaient été complètement hindouisés, et adoptés comme *karmabhūmi* susceptibles de fournir un cadre à la société indienne dans toute sa complexité.

Le problème est d'une importance capitale pour l'histoire des royaumes indiens d'Indochine et d'Indonésie, et la thèse de M. O. C. Gangoly est intéressante ; mais il faudra plus de 19 courtes pages pour en faire la démonstration. Deux ou trois citations sont absolument insuffisantes pour dissiper l'impression d'ignorance politique réciproque entre l'Inde propre et l'Inde extérieure. Quant au texte du *Vāmanapurāṇa,* d'un caractère très vague, il est notoirement insuffisant pour prouver que dès avant le début de l'ère chrétienne, les pays d'outre-mer avaient été hindouisés (par qui et comment ?) à un point tel qu'une transplantation de la société indienne en bloc y était devenue possible.

Cette insuffisance de preuves n'entraîne pas forcément la fausseté de la thèse de M. O. C. Gangoly. Il faut souhaiter que cet auteur trouve l'occasion d'en faire une démonstration beaucoup plus poussée, faisant appel à des témoignages infiniment plus précis et plus nombreux, et tenant compte aussi de tout ce qui a été écrit en Indochine et aux Indes Néerlandaises sur l'importance de substrat pré-indien dans l'histoire et la civilisation des royaumes de l'Inde extérieure.

G. Cœdès.

Science of Yoga, revived and modernised by the Yoga Institute, reprint from Yoga vol. IV, second thousand 1939. 140 pp., nombreuses figures. Editeur : SHRI YOGENDRA.

Ce petit fascicule fait de la propagande pour une séduisante institution : le « Yoga Institute ». Pour beaucoup, l'Inde est le pays des Fakirs et il semble bien que les pratiques des Yogis (dont fakir est le terme arabe correspondant) constituent la réelle originalité de ce continent déjà si étrange par ailleurs.

Les récentes découvertes de la vallée de l'Indus permettent de penser que les postures ascétiques et tout le corpus des méditations qu'elles supposent remontent pour l'Inde au IV[e]-III[e] millénaire av. J.-C. C'est là une fort belle antiquité et le prolongement modernisé que l'on voit au Yogisme actuel dans ce *Yoga Institute* témoigne de sa vigueur et de son étendue. Sans savoir ce que vaut, dans ses réalisations, cet Institut, l'esprit qui paraît animer SHRI YOGENDRA son fondateur est, à distance, fort louable et sympathique. L'Inde a fait accomplir à l'Humanité de nombreux pas dans le domaine du Spirituel et elle est ce coin unique du monde, où il reste des clercs qui n'ont jamais trahi. Il faudrait se persuader que, dans les vicissitudes présentes, des leçons peuvent être reçues de la « terre des ascètes » où la Pensée commande encore à la Matière.

P. LÉVY.

Afghanistan.

J. HACKIN, avec la collaboration de M[me] J. R. HACKIN. *Recherches archéologiques à Begram, Chantier n° 2 (1937)*. Paris, 1939, 137 pp., LXXVIII pl. en phototypie, avec 238 fig. (Mémoires de la Délégation Archéologique française en Afghanistan, t. IX.)

Les objets décrits et reproduits dans ce bel ouvrage, ont été trouvés par M[me] J. R. HACKIN dans le site de l'ancienne Kāpiśī (Begram), à quelque soixante kilomètres au Nord de Kābul (1). Ils se répartissent en trois groupes : verres, objets en bronze et en albâtre, ivoires.

Les verres proviennent tous de la côte syrienne. Ils représentent des techniques très variées. Parmi les pièces à décor en relief, rapporté à chaud, le fragment d'un récipient en verre incolore, montre un Poseidôn (?) debout, au-dessus d'une tour percée de meurtrières ; à ses pieds il y a deux monstres marins qui paraissent être des tritons (pl. XVI). Sur un gobelet à décor peint, haut de 0 m. 126, on distingue un groupe de deux femmes et deux hommes dans un décor de jardin, sommairement évoqué par un palmier et quelques touches de vert. Les couleurs appliquées sur la matière vitreuse

---

(1) Sur l'emplacement de l'ancienne Kāpiśī, cf. A. FOUCHER, *Notes sur l'itinéraire de Hiuan-tsang en Afghanistan*, dans *Etudes Asiatiques*, t. I, p. 266 et suiv.

forment un très léger relief; elles ont l'éclat de l'émail, et l'ongle ne peut les rayer (pl. XII-XIII). Sur un autre fragment de verre peint est représenté un combat entre deux gladiateurs, dont l'un porte le costume thrace, tandis que son adversaire est armé, à la façon des Samnites, d'un *scutum* de forme allongée (pl. XV). D'un très heureux effet artistique est une assiette du type *millefiori*, dont le décor se compose d'un semis de cellules à contours irréguliers, se rapprochant tantôt du cercle, tantôt du quadrilatère (pl. V). Chacune de ces cellules renferme un noyau de couleur vert clair ou jaune, bordé d'un filet ocre rouge. Des réserves ménagées dans la pâte contiennent de minces feuilles d'or que protègent des plaquettes de verre. Une assiette semblable, mais d'un décor moins riche, est conservée au Metropolitan Museum à New-York (collection de Mrs W. H. MOORE) (1). Les pièces de verre exhumées à Begram, datent des premiers siècles de l'ère chrétienne. Il en est de même des bronzes, des objets en albâtre et des ivoires.

Dans la série des bronzes, un bouclier d'apparat de forme ronde, attire tout particulièrement notre attention. Il est décoré d'un masque de Méduse et de poissons en relief, à la queue et aux nageoires mobiles, dont le jeu est assuré par un curieux système d'anneaux et de petites boules métalliques suspendues au revers du disque (pl. XX-XXII). Notons également un support d'œuf d'autruche en forme de rhyton lequel se termine, signalons-le en passant, non pas en « tête de bovidé à mufle court », ainsi que l'indique le catalogue (p. 33), mais en une tête de gazelle (pl. IX).

Les ivoires de Begram sont d'une valeur et d'un intérêt absolument exceptionnels pour l'histoire de l'art indien. Ce sont pour la plupart des plaques et des bandes décorées au trait ou en relief, provenant de coffrets en bois que l'action du temps a réduits à l'état d'une matière pulvérulente informe. Les thèmes et motifs de leur décor, très riche et très varié, sont sans attaches avec l'art hellénisant du Gandhāra. En échange, on y relève de nombreux éléments qui attestent sa proche parenté avec l'art de Mathurā, d'époque Kushane (I-II[e] siècle après J.-Chr.), et celui, plus ancien, de Sāñchī. On y reconnaît également des affinités avec les sculptures d'Amarāvatī et les fresques d'Ajaṇṭā.

L'origine indienne de ces précieux ivoires ne saurait être contestée. Toutefois, on peut se demander, s'ils n'avaient pas été sculptés dans la région même de Kāpiśī, par des artistes émigrés de l'Inde et qui s'étaient établis, loin de leur pays natal, dans une contrée florissante sous la domination des Yue-tche. Dans une conférence faite au Musée Louis Finot, nous avons signalé, il y a un an, les nombreux traits de ressemblance que présente le petit Sūrya de marbre, trouvé par MM. J. HACKIN et J. CARL près du col de Khair-Khaneh, en Afghanistan, avec des images du même dieu, exécutés à Mathurā au début de notre ère, images où l'Hélios indien apparaît costumé à la « mode septentrionale » (*udīcyaveṣa*). Si ce rapprochement est exact, on pourrait en tirer peut-être un argument en faveur de la conjecture que nous venons de formuler.

Victor GOLOUBEW.

---

(1) Cf. *Glass*, par G. A. EISEN et FAHIM KOUCHAKJI, New-York 1927, vol. II, pl. 30.
(2) *Cahiers de l'EFEO.*, 1939, n[os] 20-21, p. 27.

Tibet.

Dr. LUCIANO PETECH. *A Study on the Chronicles of Ladakh (Indian Tibet).* Calcutta, 1939, II-189-II pp. in-8°.

La Chronique des rois du Ladakh publiée et traduite une première fois par SCHLAGINTWEIT en 1866 d'après un manuscrit incomplet a été rééditée et traduite à nouveau par A. H. FRANCKE en 1926 dans *Antiquities of Indian Tibet.*

Cette chronique comprend trois parties dont la troisième seule se rapporte à l'histoire particulière du Ladakh, (jusqu'en 1635), les deux premières étant consacrées à la mythologie et à l'histoire de la monarchie tibétaine des origines à 842. A. H. FRANCKE, partant de cette idée erronée que le Ladakh était le berceau des rois du Tibet, avait proposé pour certaines localités mentionnées à leur sujet des identifications avec des localités du Ladakh qui sont entièrement fausses.

L'objet du Dr. L. PETECH a été de déterminer l'origine et la nature de la Chronique, la position qu'elle occupe parmi les autres Chroniques tibétaines, et de marquer ce qu'elle contient de substance historique en en comparant les données avec d'autres sources, notamment avec les sources chinoises. Son étude est consciencieuse, et les repères chronologiques qu'il est parvenu à établir marquent un très réel progrès sur les travaux de FRANCKE.

G. CŒDÈS.

Chine.

CHARLES S. GARDNER. *A union list of selected western books on China in American libraries.* Second edition, revised and enlarged. Committee on Chinese Studies, American Council of learned Societies, Washington, 1938, XI-111 pp., pet. in-8°.

Cette seconde édition de la bibliographie des ouvrages en langue européenne sur la Chine (publiée en 1932), se distingue de la première par la suppression de 35 ouvrages considérés comme périmés et l'addition de 123 ouvrages nouveaux. Elle comprend donc 371 titres d'ouvrages et de périodiques dont une centaine représente la contribution de la science française aux études sinologiques. Pour qui veut s'orienter rapidement dans la bibliographie européenne de ces études, le petit guide de M. GARDNER est très précieux. Il ne mentionne que des œuvres de premier plan qui devraient constituer le noyau de toute bibliothèque sinologique.

G. CŒDÈS.

J. O. P. BLAND and E. BACKHOUSE. *China under the empress Dowager, being the History of the life and times of Tz'ŭ Hsi, compiled from state papers and the private diary of the comptroller of her household.* Edition de Pékin. Henri Vetch éditeur. Pékin, 1939, XXVI-470 pp. avec 5 appendices, un index, 32 pl. h. t., 3 cartes.

Nouvelle édition, pékinoise cette fois, d'un ouvrage qui a déjà acquis en son temps toute la notoriété à laquelle son sérieux lui avait donné droit. Le cas de cette femme de caractère, Tseu-hi, qui gouverna la Chine durant un demi-siècle et retarda l'effon-

drement de la dynastie mandchoue des Ts'ing peut paraître étonnant et unique. La Chine où le principe masculin semble si fort, a connu cependant le gouvernement de bien d'autres impératrices régentes et reines mères. Car pourvu qu'elle ait enfanté un mâle, la femme est nantie en Chine d'une autorité que peu d'autres femmes connaissent ailleurs. C'est là un concept social très archaïque qui a dominé jusqu'à nos jours l'organisation politique de la Chine.

La présente édition de cet ouvrage se justifie, nous dit M. H. VETCH dans sa « note » préliminaire, « par ce que contient de fascinant l'histoire elle-même et la qualite de son style ».

Effectivement, bien qu'il soit un peu périmé dans ses conceptions de l'Histoire, *la Chine sous l'Impératrice douairière* restera un livre de base dont les auteurs qui furent, eux aussi, des témoins oculaires de la période historique étudiée, ont fait un excellent document historique.

P. LÉVY.

Derk BODDE. *Statesman, Patriot, and General in Ancient China. Three Shih Chi Biographies of the Ch'in Dynasty (255-206 B. C.) translated and discussed.* New Haven, Connecticut, American Oriental Society, 1940, 75 pp., 1 frontispice. (American Oriental Series, vol. 17.)

Les biographies d'un homme d'état, d'un révolutionnaire et d'un général traduites et commentées à partir des Annales de SSEU-MA TS'IEN, voilà la matière du petit livre de M. Derk BODDE, spécialiste de l'histoire d'une époque capitale de la Chine, celle de Ts'in Che-houang-ti.

Il y a évidemment là ample matière à recherches, et celles de M. D. B. sont fort prudentes qui consistent à reprendre, un par un, les documents fondamentaux que les Chinois nous ont laissés sur la fondation de leur premier empire.

On ne peut que recommander cette voie aux futurs découvreurs, mais il semble difficile d'aborder les sources de cette histoire, comme le fait notre auteur, sans tenir le moindre compte des méthodes et de l'esprit qui animèrent l'œuvre du très regretté Marcel GRANET.

Les archéologues trouveront dans ce livre une intéressante digression sur l'arme de l'attentat contre l'empereur, Che-houang-ti, attentat figuré à plusieurs reprises dans les bas-reliefs funéraires de la famille Wou au Chan-tong.

P. LÉVY

Albert HERRMANN, *Das Land der Seide und Tibet im Lichte der Antike.* Leipzig, K. F. Koehlers Antiquarium, 1938, in-8°, IX — 178 pages — 9 planches. (Quellen und Forschungen zur Geschichte der Geographie und Völkerkunde, Band I.)

M. HERRMANN est depuis longtemps connu pour ses travaux sur la géographie historique de l'Asie. Ses multiples études particulières ont abouti, en 1935, à son *Historical and Commercial Atlas of China,* ouvrage d'une grande utilité. Dans le présent

travail, M. H. reprend la discussion d'un certain nombre de noms géographiques contenus dans les textes grecs et latins anciens. Certaines identifications déjà proposées dans l'*Atlas* s'en trouvent confirmées (notamment pour la Route de la Soie en Asie Centrale), d'autres sont au contraire modifiées (notamment l'emplacement de Kattigara).

M. H. insiste (p. 155) avec raison sur la méthode qu'il a suivie. Les identifications résultent presque toutes de la seule analyse cartographique des écrits. Les analogies phonétiques ne sont, en effet, pas toujours probantes et peuvent même induire en erreur.

Dans une introduction, M. H. évoque d'abord rapidement l'état actuel des études, la vue du monde occidental dans la Chine ancienne (en insistant naturellement sur l'importance du voyage de Tchang K'ien) et celle du monde d'Extrême-Orient dans l'antiquité grecque et latine.

La première partie qui vient ensuite est la plus faible et la moins originale du livre. Il s'agit des récits légendaires concernant notamment les fourmis chercheuses d'or d'HÉRODOTE, de MÉGASTHÈNE, de PLINE et de NÉARQUE et les Têtes de chien (Kynokephaloi) de CTÉSIAS. Les fourmis chercheuses d'or désignent les Dardes (habitants du Gilgit au Ladakh). Un centre de production d'or est connu au Ladakh, à Kargil (Dkar-skyil). M. H. cite les mentions faites de fourmis en rapport avec l'or dans des textes indiens (*Mahābhārata* ; *pipīlika*, or des fourmis), chinois (*Tch'ou-ts'eu*), mongols (*Gesser-Xan*) et tibétains (*rGyalrabs* et folklore moderne du Ladakh). Quant à l'explication des détails légendaires, M. H. n'est pas plus convaincant que d'autres auteurs. Notons en passant que les textes de FRANCKE recueillis de la bouche d'un indigène « durch geschickte Fragen » (p. 16) sont sujets à caution. On a eu plusieurs fois occasion de craindre que FRANCKE n'ait été un peu trop « habile à poser des questions » (notamment pour ses récits de la légende de Kesar).

La discussion des Têtes de chien n'est pas très heureuse. CTÉSIAS les localise entre le Gange et l'Indus et au delà des sources du Gange. Ils ont, entre autres caractéristiques, la peau noire, voix, mâchoires et crocs de chien, ou encore une queue plus grande que celle des chiens. M. H. veut y voir une race noire. C'est possible. Mais il est abusif de pousser la précision au point de les comparer aux Andamans, dont Marco POLO dit qu'ils ont des têtes pareilles à des chiens, et de conclure que le Tibet comme une grande partie de l'Asie a dû être anciennement occupée par une race noire primitive (Urrasse), plus encore, de les rattacher au *Sinanthropus Pekinensis*, de chercher avec GRABAU le foyer primitif (Urheimat) de l'homme au Tibet, de conclure que les informateurs indiens de CTÉSIAS ont dû confondre chiens et singes et de finir par rappeler une légende tibétaine très connue d'après laquelle les Tibétains descendent d'un singe et d'une démone de rocher. Dans une légende, il n'est pas permis de choisir certains détails et de les expliquer au détriment des autres. M. H. prend le détail « tête de chien » pour une indication anthropologique (il donne même des images, pl. 1), écartant comme impossible la queue. C'est précisément celle-ci qui est attestée pour les mêmes populations par un texte tibétain. Le *dPag-bsam lǰon-bzań* (éd. DAS, p. 148) énumère quatre tribus primitives de barbares. L'une d'elles s'appelle *Mon rdzu nag-po* (1) « Mon déguisés noirs » et le commentateur ajoute : *k'yi'i rńa lǰań čan,* « ils ont une queue de chien ». Les Mon habitent le Tibet méridional de l'Ouest à l'Est. Ils forment aujourd'hui une

---

(1) DAS, dans son dictionnaire, les localise au Kamtchatka. Rien ne l'indique dans le texte.

caste méprisée comparable aux Tsiganes (auxquels ils ressemblent d'ailleurs). Il n'y a aucune raison de confondre ces Mon (Mon égale chinois Man 蠻) avec les Tibétains qui se disent issus d'un singe. Il ne faut pas laisser sous-entendre un rapport entre cette légende et la théorie de DARWIN (d'autant moins que les Tibétains ont tendance à identifier ce singe-ancêtre avec Hanuman et d'y voir une incarnation de la sagesse; cf. DAS, *The Origin of the Tibetans*, JRASB., 1892, 86).

P. 22: ce ne sont pas les Chinois qui appelaient (*Souei chou*, k. 83) les Tang-hiang peuple de singes, mais les Tang-hiang se disaient eux-mêmes issus d'un singe (ou de race simienne, 自稱獼猴種). Mais parmi ces Tang-hiang (apparentés aux Tibétains) issus d'un singe, il y avait une tribu des Chiens blancs (白狗), une autre des Loups blancs (白狼), mais aussi une des Orchidées blanches (白蘭)!

Dans la deuxième partie, M. H. nous montre les premières nouvelles de l'Asie centrale et de la Chine chez les différents auteurs anciens. Les divergences dans les descriptions des Seres s'expliquent si l'on admet que ce terme ne désigne pas toujours des Chinois, mais les commerçants de la soie en général (M. H. indique, p. 26, avec raison que *ser* (de Seres) vient de *sseu* 絲, nom de la soie en chinois). Il s'applique parfois aux Saces (population des oasis du Tarim), parfois aux Wou-souen (nomades de l'Issyk-kul; ils pratiquaient le commerce silencieux; p. 31). Ainsi, les premières mentions des Seres ne s'appliquant pas à la Chine même, la première nouvelle exacte de la Chine est donnée vers 90 après J.-Chr. par le *Périple de la Mer Erythrée*. La Chine y apparaît sous le nom de Thin, qui représente le chinois Ts'in (秦; M. H. discute le mot Chine qui dérive bien du nom de la dynastie et du pays des Ts'in; p. 39).

La fin de cette IIe partie est consacrée à l'évolution de la cartographie gréco-romaine, en partant de la carte d'ERATOSTHÈNE (ca. 200 avant J.-Chr.), passant par celle de POSEIDONIOS (mort 50 avant J.-C.), une autre utilisée par Pomponius MÉLA (vers 42 ap. J.-C.), celle préparée par Vipsanius AGRIPPA (mort 12 avant J.-C.), la table de PEUTINGER et la carte utilisée dans le *Tetrabiblos* de PTOLÉMÉE, pour terminer avec celle qu'on peut reconstituer d'après le *Périple de la Mer Erythrée* (où la Chine apparaît comme un nouveau Thulé, étant situé tout au Nord, sous la Petite Ourse). Toutes ces cartes, ainsi que celles dont il sera question plus loin, ont été reconstituées par M. H. dans les planches.

La IIIe partie du livre est consacrée aux informations de MARINUS DE TYR (vers 110 après J.-C.), telles qu'elles apparaissent dans la tradition de son successeur Claudius PTOLÉMÉE (vers 177 après J.-C.) qui les a conservées. C'est ici que M. H. est le plus original. Il insiste (p. ex. pp. 56-57, 101) sur le fait que PTOLÉMÉE a corrigé la carte de MARINUS. Il l'a *déformée* en la rapetissant. M. H. s'est donc appliqué à reconstituer d'abord la carte de MARINUS qui seul disposait de renseignements directs.

Il est d'abord brièvement question du Tibet (pp. 59-63). M. H. admet comme d'autres avant lui que les Bautai sont les Tibétains (Bod) et que les Dabasai tirent leur nom de la province centrale de dBus. Notons que cela signifie que tous les préfixes se prononçaient en tibétain ancien (la prononciation moderne est *Ü* au centre, *'Us* au Ladakh), ce qui est probable par ailleurs, et que l'organisation administrative du Tibet ancien était pareille à celle des temps historiques, ce qui est étonnant.

Ensuite, M. H. passe aux itinéraires de l'Inde en Chine. L'analyse des textes l'amène à distinguer deux routes, l'une terrestre, longeant le Golfe de Siam, dont le récit, dû à des Hindous, révèle une connaissance assez étendue de l'arrière-pays du

Siam; l'autre maritime, connue par un capitaine appelé ALEXANDRE, aboutissant à Kattigara, port des Sinai. L'étude comparative de ces itinéraires aboutit, entre autres, à la conclusion que Kattigara ne doit pas être cherché plus loin que Saigon (dans son *Atlas*, carte 20, M. H. a encore placé Kattigara dans le Golfe du Tonkin, le mettant en rapport avec Kiao-tche). M. H. estime que ce port de Kattigara était d'origine indienne et que le nom se rattache à celui d'un des ports les plus importants de la côte Ouest de l'Inde, appelé aujourd'hui Cotihin, Kottiara metropolis par PTOLÉMÉE. Du côté chinois, M. H. rappelle les textes relatifs au Fou-nan. Il y ajoute un fait important pour la localisation de Kattigara près de Saigon. PTOLÉMÉE mentionne trois petites îles devant Kattigara, appelées Iles des Satyres, parce que les habitants auraient des queues. M. H. a pu les identifier avec les îles Poulo-Condore. Il ajoute (d'après L. DE ROSNY) que le *Yuan-kien lei-han* (k. 233) cite douze peuples tributaires du Fou-nan, dont le premier est P'ou-lo-tchong, habité par des gens munis d'une queue de cinq à six pouces (海邊有居人，人皆有尾五六寸，名蒲羅中國). L'indication a d'autant plus de poids qu'elle remonte à un voyageur du troisième siècle (ce que M. H. ignore). Le *Yuan-kien lei-han* cite le passage d'après le *T'ai-p'ing yu-lan* (k. 787, Nan-man, 3) qui, de son côté, l'indique comme provenant du *Fou-nan t'ou-sou* [*-tchouan*] 扶南土俗傳 de K'ANG T'AI 康泰. Ce K'ANG T'AI fut envoyé en ambassade au Fou-nan pendant le règne de Souen K'iuan des Wou (222-251). Son ouvrage est déjà cité dans le *Choueiking tchou* (fin du V[e] siècle) sous le titre de *Fou-nan tchouan* 扶南傳 (PELLIOT, *BEFEO.*, III, 272, 275).

Le reste du livre est consacré à la route de la Soie à travers l'Asie Centrale. Les informations de PTOLÉMÉE proviennent d'un marchand de soie, le macédonien MAÈS, surnommé TITIANOS, dont l'activité doit se placer avant 100 ap. J.-C., dans la période des « ambassades » occidentales en Chine (94-127). Certaines coïncidences entre le texte de PTOLÉMÉE et la description des pays d'Occident du *Heou-Han chou* (k. 96) font penser que MAÈS connaissait le récit chinois. Et M. H. de supposer un guide de voyage à travers l'Asie Centrale utilisé en même temps par MAÈS et les rédacteurs du *Heou-Han chou*. Certaines difficultés du texte de PTOLÉMÉE s'expliquent par une confusion entre différentes mesures usitées (stades, parasanges et *li* chinois).

Il est impossible de donner toutes les étapes de la démonstration dans un compte-rendu. Je me borne à relever un certain nombre de résultats :

P. 90. M. H. continue à soutenir que Ta-Ts'in 大秦 indique l'Arabia Felix, contre l'avis de tous les sinologues, comme HIRTH, PELLIOT, FORKE et FRANKE.

P. 92-93. Dans le texte du *Heou-Han chou* (k. 118) où il est question de pays éloignés qui vinrent apporter les tributs après l'ambassade de Kan Ying (CHAVANNES, trad. TP., 1907, p. 159), M. H. propose de voir dans les deux noms Mong-k'i 蒙奇 et Teou-lo 兜勒 la transcription d'un seul mot qui serait Makedonikós, c'est-à-dire MAÈS. Cette interprétation est impossible. Le texte dit expressément 皆來歸服 « ... vinrent *tous* se soumettre ». Il s'agit par conséquent de plusieurs pays.

P. 125. L'usage des Issédones (d'après HÉRODOTE et MÉLA) de découper leurs morts et de manger leur chair mélangée à du veau a été rapproché d'usages analogues des Tibétains du Nord-Est, là précisément où les localise PTOLÉMÉE. M. H. ne veut pas y attacher de l'importance, pensant que les Issédones doivent être placés dans l'Ouest de la Sibérie. Mais il oublie de faire cas d'un autre usage des Issédones, rapporté par les mêmes auteurs, et qui consiste à polir les crânes des morts, à les encadrer

d'or et à les utiliser comme coupes. Or, cela aussi est un usage spécifiquement tibétain, qui était connu chez les Scythes et les Hiong-nou. Il importe de noter les traits communs aux Tibétains et aux anciens Indo-européens voisins du Nord-Est du Tibet. Pour les traces possibles laissées dans cette partie du Tibet par les Yue-tche ou Indo-scythes, cf. HALOUN, *Zur Üe-tṣï-Frage* (ZDMG., 91, 1937, p. 305, n. 3).

PP. 128-145. Voici les résultats des identifications de M. H. obtenus par l'analyse purement géographique :

Hormētērion : Kachgar, Asmiraia = Hami, Daxata = Yang-kouan, Soita = Jarkand, Piala = Tourfan, Throana = Touen-houang (sogdien Droan), Oixardes = Tarim (le « Fleuve »), Auzakia = Aksu, Xaurana = Khotan (çaka, 8e s. = Hvaṃna), Imaon = Alai, Pamir.

De la comparaison de MAÈS et du *Heou-Han chou* résultent : (p. 131 sqq.) Aspakara = Jo-k'iang 婼羌, Sizyges = Hieou-siun 休循, Damna = Karachahr (tibétain : 'Dan-ma, mDan-ma), Drōsaxē = Sou-tcheou, Thaghouroi = petits Yue-tche, Thogara = Kan-tcheou, Xomaroi = Hieou-mi 休密 (= Komaroi, babylonien Gimirri, = Kimmérioi, aux sources de l'Oxus), Séra = Leang-tcheou.

M. H. conclut (p. 150) que le pays de la Soie (Sèrikè) désigne chez MARINUS toute la Chine, avec Thinai comme capitale (et non pas Sèra qui serait Leang-tcheou), en accord avec le *Périple de la Mer Erythrée.* Ce n'est que plus tard qu'il en a détaché le Sud sous le nom de Pays des Sinai (Chinois).

Un index et sept planches de cartes reconstituées d'après les textes complètent l'ouvrage.

R. STEIN.

Monumenta Nipponica Monographs, edited by Sophia University. *The Lore of the Chinese Lute, an essay in Ch'in Ideology,* by R. H. VAN GULIK, Ph. D. Tokyo, Sophia University, 1940, XII-224-13 pp. in-8°, 9 fig., 16 pl. h. t.

Les *Monumenta Nipponica* qui poursuivent le double but de présenter aux étudiants européens et américains les richesses de la culture extrême-orientale, en particulier de la culture japonaise, et d'unir les étudiants tant japonais qu'étrangers dans un même intérêt et une même connaissance de la culture nipponne, nous offrent, aujourd'hui, une étude intéressante : histoire du luth chinois par R. H. VAN GULIK.

L'auteur, sinologue et japonisant connu, joueur de luth distingué, a, pendant des années, fréquenté les bibliothèques et les libraires de Chine et du Japon.

Cet ouvrage, est un essai sur l'idéologie du luth, qui n'a pas la prétention d'être définitif, mais se présente comme un résumé des matières très diverses qu'offrent les aspects nombreux de la « connaissance du luth ».

Le luth chinois, le *Ch'in,* a été pendant plus de 2.000 ans l'instrument préféré de la classe littéraire chinoise. Confucius, lui-même, a composé plusieurs mélodies pour le luth. De là vient que, vénéré pour son antique origine et sa musique exquise, il a eu une place prépondérante dans la culture chinoise. Le luth était le compagnon inséparable du poète, du peintre et du philosophe, qui en ont développé la conception mystique. La musique du *Ch'in* favorise la méditation. Seuls les initiés avaient le privilège de l'apprendre, tant était grande la vénération que les Chinois lui portaient. Ses propriétés musicales avaient d'ailleurs moins d'importance que ce que représentait l'instrument par

lui-même, véritable symbole des tendances éclectiques, caractéristiques du lettré chinois ancien.

L'auteur étudie les questions suivantes qui intéressent directement l'étude du luth :

Les conceptions classiques de la musique chinoise.

Les sources de l'étude du luth, son origine et ses caractéristiques.

La division des tons : tons décrivant une journée mystique (taoïste) ;

Tons rendant un caractère semi-historique (confucéen) ;

Tons indiquant la version musicale d'une production littéraire ;

Tons décrivant la nature ;

Tons décrivant la vie littéraire.

Le symbolisme des tons, définition des différentes sortes de timbres.

Le symbolisme de la technique des doigts.

Terminologie technique que l'on trouve dans les manuels de luth, avec abréviation des caractères usités dans la terminologie.

L'association dans le symbolisme ; luth et grues. Sens magique de ce qui entoure un joueur, pour fortifier ses forces vitales et prolonger sa vie. Eduquer les grues est la tâche principale du joueur de luth.

Luth et pruniers. Luth et pins.

Le luth chinois au Japon : petit historique chronologique succinct.

On voit, par cette table des matières, combien les sujets traités sont variés et bien choisis.

Nous attendons une étude historique du luth chinois au Japon qui compléterait heureusement l'utile ouvrage de M. VAN GULIK.

L. ROMERO DE CUADRA DE UMBRIAS.

Mongolie.

Princesse NIRGIDMA DE TORHOUT et Madame HUMBERT-SAUVAGEOT. *Dix-huit chants et poèmes mongols,* avec notations musicales, texte mongol, commentaires et traductions. Paris, Paul Geuthner, 1937, 28 pp., 1 carte. T. IV, 1ère série de la Bibliothèque musicale du Musée Guimet.

« Une vie héroïque, une légende d'amour, un fait divers, un paysage, tout se met en chanson. Aucune nouvelle, aucun écrit ne se propagent plus rapidement, colportés de bouche en bouche, modifiés selon les dialectes, que ces chansons populaires, ces poèmes sans prétention qui sont un reflet de la vie de tous les jours », nous dit la Pcesse DE TORHOUT au début de son mince album où il y a plus d'enseignements sur les Mongols et leur terre que dans maints épais volumes de la science occidentale.

La mélancolie des immenses solitudes de l'Asie Centrale et la grandeur de leurs lignes ont donné à chacun de ces dix-huit poèmes une majesté et une profondeur, en un mot une beauté, peu communes. Dans un bref éclat on saisit à travers eux ce qui fit la réussite historique de cet étonnant peuple mongol :

« Il avait choisi au troupeau de Ghend
Un jeune cheval fauve.
L'acier de ses armes
Lançait des éclairs blancs...
Il avait un cœur de métal
Que la peur ne troublait pas »,

chante-t-on encore en Mongolie à propos d'un héros qui mourut il y a moins de vingt ans.

Malheureusement trop bref échantillon d'une littérature orale et musicale, certainement très riche et plus ou moins élaborée, le joli travail de la P[cesse] DE TORHOUT et de M[me] HUMBERT-SAUVAGEOT aura, nous voulons l'espérer, une suite beaucoup plus volumineuse.

Alors, on pourra, par sujets, avoir un panorama scientifique de la vie des sociétés mongoles dont le caractère archaïque décline actuellement d'une façon rapide.

P. LÉVY.

Asie centrale.

William Montgomery McGOVERN. *The Early Empires of Central Asia. A Study of the Scythians and the Huns and the part they played in world history (with special reference to the chinese sources).* Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1939, 529 pp., 9 pl., 7 cartes. 4 U.S. $.

M. W. M. McGOVERN, qui a enseigné le chinois et le japonais à l'École des Langues orientales de Londres et étudié le bouddhisme du Grand Véhicule, était assez bien préparé à l'étude de ce monde qu'est l'Asie Centrale. Malheureusement, il n'a pas eu accès directement aux textes russes et s'il a pu en connaître la substance, il s'est abstenu de les mentionner dans la bibliographie qui termine son ouvrage. C'est à l'occasion de ses cours sur *la Nationalité et le Nationalisme* professés aux États-Unis qu'il s'est senti obligé de remonter à « l'arrière-plan historique » des peuples finnois, hongrois et turcs. C'était là en vérité, je crois, une façon de revenir sur des recherches qui lui sont probablement chères.

Le présent ouvrage sera suivi d'un autre qui achèvera de nous retracer l'histoire de l'Asie Centrale. Le premier livre nous mène jusqu'à l'époque des dernières invasions hunniques, celles du VI[e] siècle. Il débute par une claire mise en place du Centre-Asie, et du rôle qu'il a joué dans l'Histoire de l'ancien monde. M. McGOVERN y traite des premiers habitants du Turkestan: les Scythes, les Sarmates, les Bactriens et les Sogdiens dont les langues appartiennent à l'ensemble indo-européen. Les trois livres qui suivent sont consacrés aux premiers habitants de la Mongolie et aux Huns, qui en firent partie mais qui débordèrent de leurs steppes pour envahir la Chine, la Perse, les Indes et l'Europe.

Je ne sais ce que penseront les sinologues des nouvelles traductions et interprétations de textes chinois que M. McG. donne à propos des Huns, mais la vaste et claire information, tant archéologique que linguistique et historique de cet auteur, permet d'affirmer que son ouvrage avec les 68 pages de notes, les 30 pages de bibliographies et les 9 pages d'index dense qui le terminent, est une œuvre désormais classique qui rendra les services que l'on attend d'ordinaire des volumes des grandes encyclopédies historiques anglaises, allemandes ou françaises.

P. LÉVY

Japon.

Japanese surnames, compiled by I. V. GILLIS and PAI PING-CH'I. Péking, 1939 (1), 4 + 11 + 173 + 5 + 4 + 171 + 4 + 22 pp., in-8°.

Les Japonais, eux-mêmes, se trouvent quelquefois embarrassés devant la lecture d'un nom propre suivi de son prénom. Le titre que MM. KOOP et INADA ont donné à leur dictionnaire des noms patronymiques japonais, *Japanese names and how to read them*, en dit assez long pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister sur la difficulté que présente la lecture d'un nom propre japonais. Un nom peut avoir deux lectures correctes. 六鹿 se lit *Rokushika* ou mieux *Mutsuka*.

Un nom propre est généralement composé de deux caractères. Il comprend parfois quatre caractères, rarement un. 番 se lit *Ban*; 今 se lit *Kon*; 岡 se lit *Oka*.

MM. I. V. GILLIS et PAI PING-CH'I nous présentent une liste de noms propres japonais — 9335 — classés suivant le nombre de traits du premier caractère qui entre dans la composition du nom.

Un index des caractères, classés de la même façon, précède la liste. En regard du caractère le numéro de la page où figure le caractère est indiqué. Enfin les noms sont numérotés de 1 à 9335, ce qui permet à deux correspondants de chiffrer leurs télégrammes en usant de ce numérotage.

Le livre est divisé en deux sections. Dans la première, les noms sont reproduits en caractères suivis de leur prononciation en *romaji*. Dans la deuxième les noms figurent en *romaji* suivis de leur transcription en caractères. Ils sont, de plus, classés alphabétiquement; le premier nom étant *Abake*, et le dernier *Zumoto*.

L. ROMERO DE CUADRA DE UMBRIAS.

Japanese Personal names, by I. V. GILLIS and PAI PING-CH'I. Péking, 1940 (2), 2 + 10 + 71 + 70 + 4 pp. in-8°.

Cet ouvrage, divisé également en deux sections, est le complément du précédent. Les prénoms y sont classés suivant la même méthode.

Les prénoms japonais sont d'une lecture encore plus embarrassante que les noms de famille. Composé d'un, de deux, de trois, et parfois de quatre caractères, un prénom est souvent une véritable énigme pour le lecteur. *Hiradairaheibei* 平平平平 est un exemple frappant des nombreuses prononciations d'un même caractère, ici répété quatre fois et prononcé chaque fois différemment.

Il va sans dire que ces listes ne sont pas complètes. Il appartient au possesseur de les compléter au fur et à mesure qu'il rencontrera de nouveaux noms.

Il faut remercier MM. I. V. GILLIS et PAI PING-CH'I d'avoir établi une liste qui facilitera grandement la lecture des noms et des prénoms japonais.

L. ROMERO DE CUADRA DE UMBRIAS.

---

(1) Se trouve chez M. Henri VETCH, The French Bookstore, Peiping, China. Prix de vente: Frs. 125.

(2) Se trouve chez M. Henri VETCH, The French Bookstore, Peiping, China. Prix de vente: U.S. $ 2.50.

CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1940

INDOCHINE FRANÇAISE

École Française d'Extrême-Orient.

Personnel. — Par suite de la mobilisation, l'École s'est trouvée privée complètement ou temporairement des services de plusieurs de ses membres.

Direction. — Profitant des semaines de répit entre les périodes de tension de juin et de septembre au Tonkin, le Directeur de l'École a pu faire sa tournée annuelle d'inspection, et séjourner quelque temps à Aṅkor.

Par décision en date du 10 juillet 1940, M. V. GOLOUBEW, Secrétaire-Bibliothécaire, a été chargé de l'expédition des affaires courantes pendant l'absence du Directeur.

Membres permanents. — M. J. Y. CLAEYS, Directeur d'Études, Chef du Service Archéologique, mobilisé comme Capitaine-aviateur, a profité d'une mission de service à Fort-Bayard pour donner sur place des instructions en vue de l'achèvement du monument élevé à la Frégate l'*Amphitrite* par la Société des Amis de l'École Française d'Extrême-Orient. Il a fait en janvier une tournée à Vieng Čăn et à Luóng P'ră Bang.

— M. Paul MUS, mobilisé comme Lieutenant d'Infanterie Coloniale, a représenté, avec le consentement de l'autorité militaire, le Directeur de l'École Française à l'Assemblée générale annuelle de l'Institut bouddhique à Phnoṃ Péñ (du 26 janvier au 1[er] février). A son retour à Hanoi, il a rédigé à la demande de M. le Gouverneur Général de l'Indochine, un mémoire sur le bouddhisme au Cambodge et au Laos. Il a été envoyé en France dans le courant du mois de mars ; il a pris part à la bataille de France et a été l'objet de deux citations.

— M. M. V. GLAIZE, Conservateur d'Aṅkor, a obtenu le renouvellement de son contrat pour une période de trois ans, à partir du 16 octobre 1940.

— M[lle] S. KARPELÈS, détachée au Cambodge, a continué à assumer les fonctions de Secrétaire Général de l'Institut Bouddhique et de Conservateur de la Bibliothèque Royale.

— M. H. MAUGER, parti en congé de convalescence le 22 août 1939, a été retenu toute l'année en France par suite des événements.

— M. P. DUPONT, mobilisé comme Sous-Lieutenant d'administration, a obtenu une autorisation d'absence pour effectuer en Thailande la mission archéologique dont il a été chargé par décret du 18 mars 1940.

— M. L. BEZACIER, démobilisé le 27 juillet 1940, a repris à cette date ses fonctions de Conservateur des Monuments historiques de l'Annam-Tonkin.

— M. P. LÉVY a passé une partie de l'année en mission au Laos.

Membre temporaire. — M. NGUYỄN-VĂN-HUYÊN, Docteur ès lettres, Professeur licencié, placé par arrêté du 21 mars 1940 dans la position hors-cadres pour une période d'un an à compter du 16 septembre 1939 pour servir à l'École Française d'Extrême-Orient, a été maintenu dans cette position pour une nouvelle période d'un an par arrêté du 2 octobre 1940.

Membres correspondants. — Un arrêté en date du 9 septembre 1940 nomme correspondants de l'École Française pour une période de trois ans : Mme Ed. CASTAGNOL, Mlle G. NAUDIN, MM. R. DALET, P. GOUROU, H. MARCHAL, M. NER, P. PARIS, les R. P. ESCALÈRE et SAVINA, S. E. le Tiao PHETSARATH et le Lieutenant-Colonel aviateur TERRASSON.

— Le R. P. H. BERNARD, arrivé à Hanoi le 22 novembre 1940, a donné à l'Université indochinoise les 30 novembre et 5 décembre ses deux premières conférences sur *La Chine et le Japon devant la civilisation occidentale.* Le 2 décembre, il a parlé au Musée Louis Finot d'un *Conflit de la religion annamite avec la religion d'Occident à la Cour de Gia-long.* Il a fait le 14 décembre à la Société de Géographie de Hanoi une conférence sur Mgr PALLU.

— Mlle M. COLANI a fait au Tran Ninh des recherches préhistoriques dont il est rendu compte, *infra,* p. 495.

— Mme G. de CORAL-RÉMUSAT a fait en Hollande deux tournées de conférences (voir *infra,* p. 501).

— M. R. DALET a continué au Cambodge ses prospections archéologiques (voir *infra,* p. 490).

— M. P. GOUROU a fait paraître un nouvel ouvrage sur l'Indochine, sous le titre : *L'utilisation du sol en Indochine française* (Paris, chez P. Hartmann).

— Les recherches et les missions de MM. MALLERET et NER font l'objet de notices spéciales (voir *infra,* pp. 475, 477).

— Le Dr. J. F. ROCK a bien voulu prendre à ses frais l'illustration de son article publié dans le *Bulletin,* tome XXXIX. Nous l'en remercions très vivement.

***

Publications. — L'École a publié en 1940 le 2e fascicule du tome XXXVIII et les deux fascicules du tome XXXIX de son *Bulletin,* ainsi que les numéros 20 à 23 de ses *Cahiers.*

Elle a publié en outre un *Recueil des coutumes rhadées du Darlac,* recueillies par L. SABATIER, traduites et annotées par D. ANTOMARCHI, qui forme le volume IV de la *Collection de textes et documents sur l'Indochine.*

Mme G. de CORAL-RÉMUSAT, Correspondant de l'École Française d'Extrême-Orient, a fait paraître à Paris, aux Éditions d'Art et d'Histoire, un ouvrage sur *L'Art khmèr et les grandes étapes de son évolution,* avec une préface de M. George CŒDÈS, Directeur de l'École Française. Cet ouvrage forme un volume in-8° de 128 pages, illustré de 7 planches et cartes en hors-texte, et de 160 reproductions photographiques groupées sur 44 planches. Il constitue le 1er volume d'une série de monographies, publiées par M. Victor GOLOUBEW sous le patronage de l'École Française, qui paraîtront sous le titre : *Études d'Art et d'Ethnologie Asiatiques.*

***

Bibliothèque. — La bibliothèque s'est enrichie de 758 volumes au fonds européen, 105 volumes annamites, 49 volumes chinois et 19 volumes japonais ; — de 1.257 fasci-

cules de périodiques européens, 19 fascicules chinois et 39 fascicules japonais; — de 7 manuscrits européens; — de 98 cartes géographiques; — de 6 estampages d'inscriptions du Cambodge (1).

***

Service photographique. — Les travaux exécutés par le Service photographique se répartissent ainsi:

Prises de vues sur plaques	9 × 12	503
—	13 × 18	335
—	18 × 24	206
Tirages par contact		9.008
Tirages par agrandissements		2.748
Diapositives de projections		697
Montant des ordres de recettes :		1.300 $ 72.

Les prises de vues comportent notamment l'inventaire photographique de la collection thailandaise du Musée L. Finot (158 clichés) et la collection de 288 clichés, rapportée de Thailande par la Mission DUPONT.

Les tirages par contact comprennent un millier d'épreuves, tirées d'après les négatifs rapportés par la Mission DUPONT et 4.365 épreuves commandées par des particuliers, dont 300 par S. E. l'Ambassadeur Hajime MATSUMIYA, Chef de la Mission économique japonaise.

Une série de 60 agrandissements 50×60 a été exécutée pour être exposée au Salon de la France d'Outre-Mer à Paris. 170 agrandissements de divers formats ont été fournis au Musée de l'Homme.

Après le classement méthodique de clichés mentionné dans la chronique de l'an dernier, celui des épreuves constituant la photothèque a été entrepris sous la direction de M. BEZACIER.

***

Musée Louis Finot, Hanoi. — Le nombre des visiteurs du Musée s'est élevé au cours de l'année 1940 à 13.587.

Département d'art et d'archéologie (Conservateur: M. P. DUPONT). — Les collections se sont enrichies de 117 pièces nouvelles, parmi lesquelles nous citerons: une coupe de jade offerte autrefois par l'Empereur Khải-định à M. H. TISSOT, Résident Supérieur honoraire, décédé à Hanoi le 28 janvier 1940, qui l'a léguée à l'École; un miroir de bronze de l'époque T'ang, un bas-relief bouddhique en fonte de fer, de facture chinoise, avec inscription et une statuette de bodhisattva, de même matière et provenance, ainsi qu'un *sema* de pagode cambodgienne, offerts par M. Max WORMS; deux lots de sapèques chinoises d'époques diverses provenant de Nhơn-thọ (Quảng-bình) et de Hà-tây (Quảng-trị), offerts par M. le Résident Supérieur en Annam; une tête

(1) Pour des raisons d'économie, et par suite du nombre restreint d'ouvrages reçus pendant l'année 1940, nous ne donnons pas cette année la liste des acquisitions nouvelles qui seront groupées l'an prochain avec celles de l'année 1941.

mitrée antérieurement adossée à un arc de soutien, et une statue féminine sans bras ni tête, à hanches fortes et poitrine opulente, acquises à Saigon à la vente Neumann; une remarquable collection de décors en stuc d'art de Dvāravatī rapportés par M. DUPONT de sa mission en Thailande (voir *infra*, p. 503).

Les vitrines de la section thailandaise ont subi d'assez nombreux remaniements, rendus nécessaires par la présentation des objets (bronzes, stucs, terres cuites) acquis au cours de l'année précédente. Il a été possible en particulier de constituer une vitrine entière avec des spécimens des anciens styles de Thailande, à l'exclusion de toute pièce postérieure au XVIe siècle.

Parmi les nombreux travaux exécutés dans les ateliers du Musée sous la direction de M. R. MERCIER, il convient de signaler en particulier la restauration des deux « gardiens de temple » en bois sculpté, acquis par l'École en 1917, pour la section japonaise du Musée. On a procédé également à la réparation de la statuette de bronze en forme de lampadaire provenant des fouilles du Dr. O. JANSÉ dans le Thanh-hoá.

Section de préhistoire (M. Paul LÉVY, Conservateur). — Un choix de spécimens appartenant au paléolithique et au néolithique de l'Indochine a été envoyé au Dr. FRANSSEN (Java), en échange de la belle collection d'objets préhistoriques offerte par lui à l'École (*BEFEO.*, XXXIX, p. 324).

Conférences. — Les conférences hebdomadaires du lundi ont eu lieu du 8 janvier au 18 mars. Elles ont repris le 18 novembre. En voici la liste :

8 janvier : *Le temple bouddhique Ninh-phúc à Bút-tháp*, par M. L. BEZACIER ;
15 janvier : *Autour des stèles du Văn-miếu de Hanoi*, par M. TRẦN-VĂN-GIÁP ;
22 janvier : *Lévy-Bruhl. Ses conceptions sont-elles en rapport avec les études indochinoises*, par M. Paul MUS ;
29 janvier : *Le peuplement et l'habitation dans la province de Lang-sơn*, par M. NGUYỄN-VĂN-HUYÊN ;
5 et 12 fevrier : *Les images de Sūrya au Cambodge*, par M. V. GOLOUBEW ;
19 février : *La géographie humaine des pays annamites basée sur des observations aériennes*, par M. J. Y. CLAEYS ;
26 février : *Les plantes dans l'art annamite*, par M. NGUYỄN-VĂN-TỐ ;
18 mars : *Le costume annamite : son évolution et son sens social*, par M. NGUYỄN-VĂN-HUYÊN ;
18 novembre : *Quelques opinions erronées sur l'ancien Cambodge et ses monuments*, par M. G. CŒDÈS ;
25 novembre : *Les royaumes Lao du Mékong*, par M. P. LÉVY ;
2 décembre : *Le conflit de la religion annamite avec la religion d'Occident à la Cour de Gia-long (Mgr Pigneau de Béhaine)*, par le P. H. BERNARD ;
9 décembre : *Le jour de l'an des Laotiens*, par M. P. LÉVY ;
16 et 23 décembre : *Le lampadaire de Lach-trường (Thanh-hoá)*, par M. V. GOLOUBEW.

Musée de l'Homme (au Musée Maurice Long à Hanoi. M. Paul LÉVY, Conservateur). — Le Musée de l'Homme a reçu au cours de l'année 3.763 visiteurs.

Le dimanche 5 mai, a eu lieu l'ouverture de la nouvelle salle, mise à la disposition de ce Musée par les Services agricoles et commerciaux du Tonkin.

Dans cette salle sont réunis les objets de provenance moï, offerts au Musée de l'Homme par M. GUILLEMINET, Résident de la province de Kontum. L'installation et la présentation de ces objets ont été réalisées sous la direction de Mme CASTAGNOL, en

l'absence de M. Paul LÉVY, retenu au Laos par ses recherches. Une carte ethno-linguistique, et un choix de photographies prises en pays moï, chez les Bahnar, les Jarai et les Sedang, permettent de situer les pièces exposées dans leur cadre naturel.

Parmi les dons faits au Musée, mentionnons un récipient à chaux pour bétel (peuple Kha, « Xa-cầu » de Nghĩa-lộ, Yên-báy), offert par le R. P. Yves LAUBIE ; une canne cultuelle Mán en bois de *lim* incrusté de plomb (Nghĩa-lộ) ; six tablettes divinatoires tẫy noir ou kha, en os et en bois (Nghĩa-lộ et Sơn-la), offertes par le R. P. LAUBIE ; un briquet pneumatique en corne en usage chez les Kha du Tran Ninh (Xieng Khouang, Laos), offert par le Dr A. BIGOT ; un plateau fait d'une seule pièce de bois (peuple Kha, « Xa-cầu » de Nghĩa-lộ), offert par le R. P. LAUBIE ; un arc pour pêcher le poisson et utilisé chez les Mán du Tonkin, offert par M. J. H. HOFFET ; un *khèn* utilisé par les Mường, offert par M. FAVRE du Service de la Sûreté ; une lampe des Xá de Sơn-la, acquise à Nghĩa-lộ par le R. P. LAUBIE.

Musée Henri Parmentier, Tourane. — Le nombre des visiteurs du Musée s'est élevé au cours de l'année à 4.119.

En janvier, le Directeur de l'École a inspecté le Musée et a prescrit certains travaux d'aménagement intérieur du Musée dont l'exécution a eu lieu en février et mars. Il a approuvé, lors de son passage en août, le projet d'installation du linteau « Cour royale » (P. I. 231) et du tympan « Umā » (P. I. 230) de Chánh-lộ, précédemment scellés dans le perron de la Résidence de Quảng-ngãi. Cette opération a nécessité le déplacement du Çiva (3.16) et de la stèle (1.8) de Kontum.

La réfection des terrasses des salles Đồng-dương, Mĩ-sơn et Tháp-mắm, s'est poursuivie dans les mêmes conditions que celles de la salle Trà-kiệu dont l'étude a été faite en 1938 par M. CLAEYS, Chef du Service archéologique, avec M. FAUCHEUX, Ingénieur des Travaux publics. Ces travaux consistent à couvrir la terrasse de carreaux-briques et à donner à sa pente une inclinaison suffisante afin d'obtenir une évacuation plus rapide des eaux de pluies qui, accumulées sur la terrasse, s'infiltrent à l'intérieur du Musée.

Un lion en grès de 0 m. 72 de hauteur, découvert entre la chapelle et l'église de Trà-kiệu, est entré au dépôt du Musée (cf. *infra*, p. 474).

Musée Khải-định, Huế (Conservateur : M. L. SOGNY). — Le nombre des entrées, du 1er janvier au 28 décembre 1940, a été de 2.865.

Le principal fait signalé dans le rapport du Conservateur est l'édification, dans le voisinage immédiat du Musée, d'une maison de style annamite. Cette maison a été construite surtout à l'intention des touristes étrangers dont le séjour à Huế est trop court pour qu'ils puissent disposer du temps nécessaire à la visite d'un intérieur annamite. La maison proprement dite vient d'être terminée. Elle a été réalisée d'après un modèle de pur style annamite, par des ouvriers spécialistes, sous la direction du Ministère des Travaux publics et des Beaux-arts. En 1941, elle sera pourvue d'un ameublement approprié et autant que possible de meubles anciens en usage chez les riches particuliers.

Sur la liste des objets entrés au Musée figurent : un lingot d'or du règne de l'Empereur Gia-long, quatre plaquettes en argent, cinq *ngân-tiền* de grand modèle et six de petit modèle, datant de l'Empereur Thiệu-trị. En outre, le Musée a reçu du Capitaine BON, Officier d'Ordonnance, Chef de la Maison militaire de S. M. l'Empereur d'Annam, vingt sapèques anciennes (VIIIe, Xe, XIe et XIIe siècles), trouvées lors des

fouilles opérées au terrain du camp d'aviation de Kim-chi (Nghi-lộc), province de Nghệ-an.

Musée Blanchard de la Brosse, Saigon (Conservateur : M. MALLERET ; Conservateur *p. i.* : M. SAINT-MARTY). — Le nombre des visiteurs, au cours de l'année, s'est élevé à 184.674. Les collections se sont accrues des pièces suivantes :

Une hache néolithique à profil semi-convexe et tenon d'emmanchement, trouvée à Saigon dans les fondations d'un immeuble administratif, et deux haches en fer du type du *cái rìu* annamite trouvées au Cap Saint-Jacques au cours de travaux (don de M. FRAISSE) ; une tête de cheval coiffée d'un diadème d'une très riche ornementation (village de Hanh-thông, province de Gia-định) ; l'avant-bras postérieur gauche d'un Viṣṇu tenant une conque (village d'An-vĩnh-ngãi, province de Tân-an) ; un vase ovoïde à émail vert foncé (trouvé dans le sol à Saigon, faubourg de Thi-nghè) ; plusieurs dalles provenant du terrain voisin du Boulevard Galliéni à Saigon où M. MALLERET a effectué quelques sondages ; une charmante statuette khmère en bronze de personnage agenouillé soutenant une vasque qui paraît être une lampe, trouvée au même emplacement ; trois sculptures khmères trouvées dans la province de Trà-vinh : une statuette de divinité féminine d'excellente exécution (village de Nguyệt-hoá), une statuette de Buddha assis de même style que le beau Buddha dit de Trapăṅ Vĕṅ trouvé dans la même région en 1938 (village de Ngãi-xuyên) (cf. *infra*, p. 478), enfin une statuette de divinité féminine vêtue d'un sarong rayé (village de Lương-sa); une statue masculine debout en grès, signalée par MM. MALLERET et DANH-HAN en 1938 à la suite d'une de leurs tournées et provenant du village d'An-ninh, province de Sôc-trăng ; deux statuettes tibétaines en bronze provenant de la province de Mỹ-tho dont l'une représente Siṃhanada Kuvera, l'autre un dharmapāla indéterminé ; une série de sculptures en grès trouvées dans la province de Châu-đôc : une statuette de Viṣṇu mutilée de style préangkorien (village d'Ô-lâm) ; une statuette de Nandin montrant sur son dos l'attache d'un Çiva ; une statuette de Viṣṇu sur Garuḍa et deux mains de statue (village de Trác-quan) ; deux têtes de Buddha (village de Ba-chúc) ; un socle de statue aux jambes croisées (village de Tri-tôn) ; une statuette en bronze d'Umā (village de Lương-phi) ; le fragment de dalle inscrite trouvé au village d'Ô-lâm ; une brique de taille exceptionnelle provenant du même point, enfin la partie inférieure de deux statues féminines dont le sarong se termine par un décor peu commun (villages de Trác-quan et de Vĩnh-trung) ; une statue de divinité féminine à hanches fortes et poitrine opulente d'époque préangkorienne (village de Trác-quan) (cf. *infra*, p. 481 sqq.). Un buste de divinité féminine à haut chignon orné de boucles retombantes, une statue de Gaṇeça debout d'art préangkorien, trompe brisée, et une statue de divinité masculine dont les bras et la tête sont brisés mais dont le vêtement semble remonter au IXe siècle ont été acquis par l'École Française d'Extrême-Orient à la vente de la collection Neumann qui a eu lieu à Saigon les 30 septembre et 1er octobre 1940 et cédés au Musée Blanchard de la Brosse.

Musée Albert Sarraut, Phnoṃ Pĕñ (Conservateur : M. G. GROSLIER). — Le nombre des visiteurs s'est élevé à 38.623. L'activité de ce Musée, ralentie par l'absence de crédits et l'arrêt de tourisme, n'a été marquée que par divers travaux d'entretien et l'acquisition de huit objets n'ayant qu'un intérêt purement documentaire. A signaler toutefois l'entrée d'une statue de Viṣṇu très archaïque trouvée par M. DALET à Tûol Kòḥ (cf. *infra*, p. 493).

Institut bouddhique. — Par un arrêté datant du 22 avril 1940, le Résident Supérieur au Cambodge a fixé le règlement intérieur commun à l'Institut bouddhique et ses annexes, à la Bibliothèque royale et à l'École supérieure de Pāli. Deux autres arrêtés pris le même jour, rendent exécutoires les ordonnances royales nos 22 et 23 (26 janvier 1940), se rapportant à la réorganisation de l'École supérieure de Pāli et de la Bibliothèque royale (cf. *infra*, p. 510 sqq.).

Les publications les plus importantes de l'Institut bouddhique du Cambodge en 1940 ont été le tome I de la *Grammaire sanskrite en langue cambodgienne*, et le *Recueil des Inscriptions modernes d'Aṅkor Vǎt*, préparé par M. G. CŒDÈS et édité par Maha PITHU KASÊM.

Le Secrétaire Général de l'Institut bouddhique, au cours d'une tournée effectuée dans le courant de l'année 1940 au Laos et dans le royaume de Luóng P'rā Bang, a pu se rendre compte du développement des activités de l'Institut bouddhique de Vieng Čăn sous la présidence efficiente de son Président, le Tiao PHETSARATH.

L'enseignement du Pāli dans les provinces du Moyen et Bas-Laos comprend aujourd'hui des écoles de Pāli dans les provinces de Vieng Čăn, Savannakhet, Paksé, Ban Kơn et Thakhek.

En outre, divers dépôts de publications ont été installés à Savannakhet, Thakhek, Khong, Paksé, Borikan et deux autres au chef-lieu de Vieng Čăn. Le centre d'activité de l'Institut bouddhique à Vieng Čăn a fait paraître cette année deux ouvrages importants, tirés à 3.000 ex. chacun : *Culaparitta et Agayata-Kitaka*, et, en outre, a passé une nouvelle commande de 600 collections d'images illustrant le *Vessantara-jātaka*.

La renaissance des études pālies, qui se manifeste par le relèvement du niveau intellectuel des bonzes, a eu pour conséquence, durant cette année, l'édification de huit nouvelles pagodes qui se trouvent entre les Kilomètres 2 et 75 de Vieng Čăn.

A Luóng P'rā Bang, en dépit des modestes moyens dont y dispose le centre d'activité de l'Institut bouddhique, les bonzes ont fait tirer au duplicateur un opuscule reproduisant les meilleurs travaux des lauréats de l'École de Pāli. Depuis 1935, grâce à ce duplicateur, les bonzes ont fait tirer plus de trente traductions de pāli, représentant plus de 24.000 opuscules qui ont été mis en circulation.

* * *

Tonkin. *Travaux et recherches. Conservation des monuments historiques.* — Un arrêté pris par le Résident supérieur au Tonkin, à la date du 27 avril 1940, interdit l'installation de panneaux destinés à la publicité ainsi que l'affichage sur les monuments historiques et dans les sites naturels classés.

Au cours de l'année plusieurs monuments ont fait l'objet des travaux de réparation exécutés sous la direction de M. L. BEZACIER, Conservateur des monuments historiques de l'Annam-Tonkin.

Ces travaux ont porté sur les monuments suivants :

N° 27. Đền du village de Phù-đổng, province de Bắc-ninh.

N° 92. Pagode bouddhique de Tây-phương, village de Yên-thôn. province de Sơn-tây.

N° 3. Pagode de Ngọc-sơn à Hanoi.

N° 25. Đình du village de Bát-tràng, province de Bắc-ninh.

N° 33. Đình du village de Đình-bảng, province de Bắc-ninh.

N° 48. Pagode bouddhique Duyên-linh, dite Long-đội-sơn, province de Hà-nam. Revision générale des toitures et réparation des murs.

N° 116. Đình du village de Bach-lưu ha, province de Vĩnh-yên.

N° 24. Đình Long-hưng, village de Xuân-quan, province de Bắc-ninh. Revision partielle des toitures. Réfection d'une porte laterale et de deux statues de gardiens (travaux exécutés en septembre 1940).

N° 41. Pagode bouddhique Chiêu-thiền, dite Pagode des Dames, village de Yên-lãng, province de Hà-đông. Réparation des toitures et des charpentes de la moitié des deux galeries latérales symétriques (*hành-lang*) (travaux commencés le 20 septembre 1940).

N° 45. Đình du village de Thụy-phương, dit Pagode des Quatre Colonnes, province de Hà-đông. Réparation de la galerie latérale de gauche (travaux exécutés en septembre 1940).

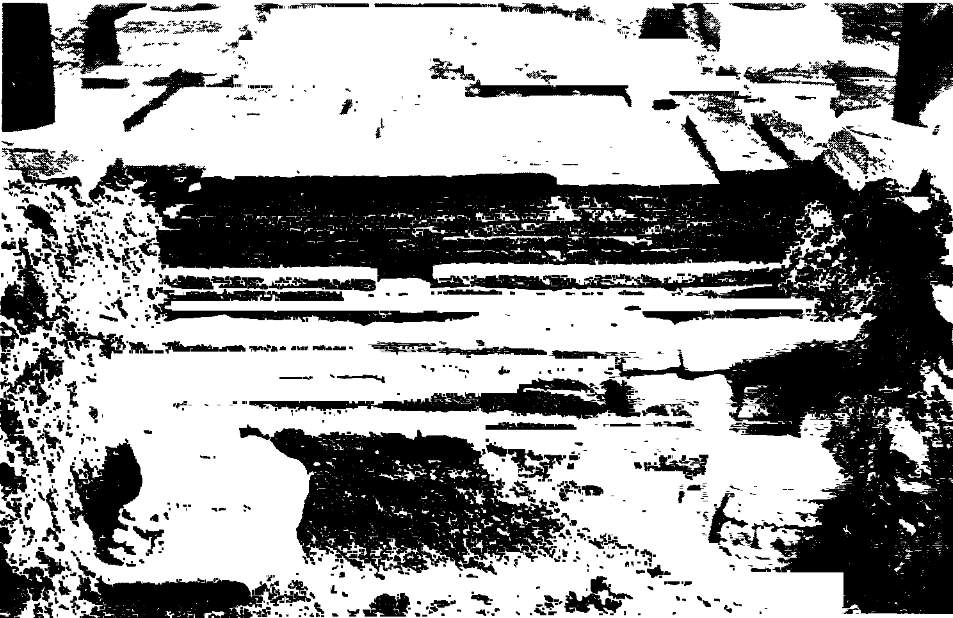
N° 28. Pagode Vạn-phúc, village de Phật-tích, province de Bắc-ninh. Les travaux de restauration de cette pagode sont les plus importants. Ils ont commencé le 12 septembre 1940 avec les crédits alloués à l'École Française par la Résidence supérieure.

Ces travaux forment la 3e tranche de ceux qui ont été entrepris dans cette pagode. Cette année, ils ont consisté à démonter et à refaire certaines parties de la charpente et des colonnes de l'autel des Brûle-parfums qui menaçait ruine. Plusieurs parties de toiture en très mauvais état, avaient déjà, en tombant, écrasé et réduit en miettes un certain nombre des statues de La-hán (Arhat) qui comptent parmi les plus belles du Tonkin. Si les crédits le permettent, ces travaux se poursuivront par la remise en état de la salle antérieure dont la toiture devient, elle aussi, dangereuse pour les statues de Hộ-pháp qu'elle abrite.

Profitant des travaux de restauration entrepris dans le bâtiment des autels des Brûle-parfums, M. BEZACIER a continué dans cette partie les fouilles commencées en 1937, dans le sous-sol du bâtiment des autels principaux (cf. *BEFEO.*, t. XXXVII, 1937, p. 608-609 et pl. XC). Il a pu récupérer encore un certain nombre de sculptures sur pierre (pl. XLVII, C) et des motifs en terre cuite, de style dit de Đại-la, complétant ainsi la collection découverte antérieurement. Des briques portant un cachet rectangulaire ont été également mises au jour. La date inscrite sur ce cachet n'est pas 1157 comme il a été imprimé à tort dans le *BEFEO.* de 1937 mais 1057 (4e année Long-thụy-thái-bình) (pl. XLVII, D).

Enfin, en exécutant ces fouilles M. BEZACIER a pu dégager le soubassement complet de l'ancien stūpa érigé à la place de la pagode actuelle (pl. XLVII, A). Ce stūpa construit en briques avec quelques éléments décoratifs en pierre, mesure 8 m. 50 de côté, et devait avoir environ 45 mètres de hauteur. Les bases de colonnes de cet ancien monument ont été également degagées. Ces bases, de forme carrée, sont toutes ornées sur chacune de leurs faces de la même frise de musiciens, dont la facture est extrêmement fine (pl. XLVII, B).

N° 38. Pagode bouddhique Ninh-phúc, village de Bút-tháp, province de Bắc-ninh. Cette année les travaux entrepris dans cette pagode ont consisté dans la restauration



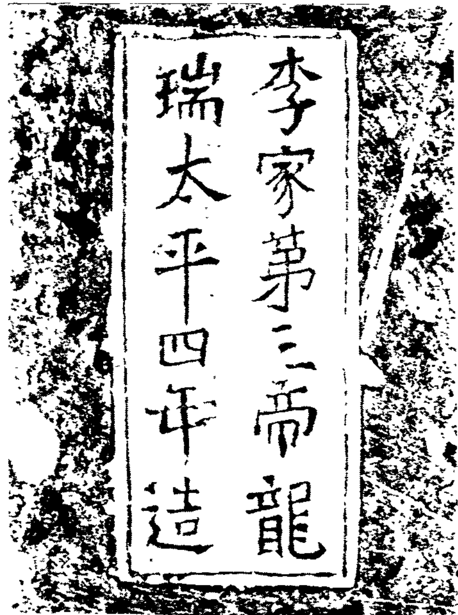
A



B



C



D

PAGODE VẠN-PHÚC, PHẬT-TÍCH. *A,* Soubassement de l'ancien stūpa, face Sud ; *B,* Face d'une base de colonne, représentant des musiciens ; *C,* Sculpture découverte sur la face Sud de l'ancien stūpa ; *D,* Estampage du cachet d'une brique ayant servi à la construction de l'ancien stūpa et donnant la date de 1057. Cf. p. 472.

complète du moulin à prières du bâtiment désigné sous le nom de Tòa-cửu-phẩm et qui avait fait l'objet des restaurations de l'année 1937. Ce moulin à prières, désigné encore sous le nom de « Mont des Neuf degrés », est avec celui de la pagode du village de Phú-mãn, le seul exemple de ce genre d'objets qui existe au Tonkin. Comme les grands moulins à prières des lamaseries tibétaines, il est monté sur un pivot qui permet aux fidèles de le faire tourner. De plan octogonal, il est orné sur chacune des faces des huit premiers étages, soit d'un bas-relief en bois, soit d'une statuette de bodhisattva également en bois (pl. XLVIII). Le 9e étage est composé sur quatre faces d'une inscription et sur les quatre autres faces d'une statue d'Amitābha. L'ensemble est laqué rouge et doré. Ce monument remonterait d'après les inscriptions au début du XIVe siècle et aurait été construit par le bonze Huyền-quang, supérieur de la pagode à cette époque.

Ce moulin à prières a été complètement démonté. Tous les bas-reliefs et statues ont été soigneusement nettoyés, puis laqués et redorés. La cuvette circulaire où repose le pivot, devait contenir, d'après les dires des habitants, une cloche en bronze, mais les fouilles exécutées à cet endroit n'ont rien révélé. De même, la paroi intérieure devait contenir l'ancien plan de la pagode, mais l'examen attentif de toutes les planches a été négatif. Quand tout l'ensemble a été nettoyé, laqué et doré, on a procédé au remontage, et chaque joint a été luté à la laque.

On a profité du démontage de ce monument pour faire une collection complète de photographies des nombreux bas-reliefs qui ornent ses faces, ainsi que des différentes statuettes. Un moulage de chacun de ces bas-reliefs et des différentes statuettes a également été exécuté pour le Musée Louis Finot.

M. L. BEZACIER a pu reprendre son service à l'Ecole Française comme Conservateur de l'Annam-Tonkin à la date du 27 juillet 1940, date de sa démobilisation. Il s'est livré avec la collaboration de M. NGUYỄN-NGỌC-TRÂN, à la recherche et au relevé des panthéons bouddhiques dans différentes pagodes de Hanoi et des environs. Les monuments visités sont : à Hanoi : pagode bouddhique Viên-minh, dite pagode des deux Sœurs ou Chuà Hai Bà (n° 5); pagode bouddhique Duyên-hựu, dite Nhất-trụ ou pagode du Pilier unique (n° 6); pagode bouddhique Linh-quang, dite Bà-đá (n° 7); pagode de Hàm-long (n° 90); pagode bouddhique Liên-phái (n° 42), province de Hà-đông; pagode bouddhique Ninh-phúc à Bút-tháp (n° 38), province de Bắc-ninh ; pagode bouddhique Vạn-phúc à Phật-tích (n° 28), province de Bắc-ninh.

Ethnologie et linguistique. — Le Service ethnologique de l'École Française a pu compléter ses dossiers d'information par de nombreuses données nouvelles résultant d'un recensement des groupes ethniques, fait sur la demande de l'École Française, par les Administrateurs des provinces de Tuyên-quang, Phú-thọ, Bắc-giang, Sơn-la, Lao-kay, Hải-ninh, Hà-giang, Vĩnh-yên, Quảng-yên, Phúc-yên, Thái-nguyên, Yên-báy, et le Commandant du 2e Territoire militaire à Cao-bằng.

— M. NGUYỄN-VĂN-HUYÊN, Membre de l'Ecole Française, a continué ses recherches sur les institutions politiques et sociales du pays d'Annam, sur l'histoire de la commune annamite et sur le culte du génie tutélaire.

Il a donné à l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme deux communications, l'une sur la fondation du village de Cổng-thủy (province de Ninh-bình), l'autre sur l'interprétation d'une carte de répartition des génies tutélaires dans la province de

Bắc-ninh (Tonkin). Il a poursuivi en même temps ses investigations sur les populations thai de la région de Lạng-sơn, investigations dont il a tiré la matière d'une conférence faite au Musée Louis Finot le 29 janvier.

— Les questionnaires linguistiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, distribués au Tonkin en 1939, ont été remplis pour la plupart et retournés au début de cette année. Les provinces suivantes ont déjà fourni leur contribution par l'intermédiaire des Services locaux : Bắc-giang, Bắc-kạn, Hoà-bình, Lạng-sơn, Lao-kay, Ninh-bình, Phúc-yên, Phú-thọ, Quảng-yên, Sơn-la, Tuyên-quang, Vĩnh-yên, Moncay, Cao-bằng. Seules les réponses des provinces de Thái-nguyên et Yên-báy manquent encore. Parmi les missionnaires, les PP. Hue, Guillo, Jacq, Jeffro et Larmarin ont bien voulu apporter leur concours à l'enquête. La majorité des autres collaborateurs ont été recrutés parmi les autorités locales indigènes, les interprètes, les instituteurs et les secrétaires de résidences.

Le mode de transcription des dialectes a été, sauf quelques rares exceptions, le *quốc-ngữ* que les informateurs maniaient évidemment avec plus d'aisance que toute autre transcription. Il semble que, malgré certaines critiques, faites au moment de sa publication (1), le questionnaire linguistique de l'Ecole ait rendu au Tonkin d'excellents services puisqu'il a permis de recueillir et de noter avec précision 88 variétés de dialectes usuels : 23 variétés pour le mán, 21 pour le thổ, 17 pour le mường, 7 pour le nùng et pour le thai, 4 pour le kouan-houa, 3 pour le ngai, 2 pour le cantonnais et le mèo, 1 pour le giay et le chinois de Pak-hoi.

***

Annam. *Découvertes archéologiques.* — En visitant l'Annam, au cours de cet été, M. R. Dalet, Correspondant de l'École Française, a visité le cimetière cham de Thới-an (Phan-ri) où se trouvent deux statues féminines adossées et deux stèles (v. *supra*, p. 443). Il a recueilli au même point deux briques creusées d'une cavité où était introduit un pot d'argent, lequel contenait des débris d'os fossilisés provenant très vraisemblablement d'un crâne. Il nous a signalé, en outre, aux tours de Khương-mỹ, deux sculptures : un nāga à sept têtes, d'un bon travail, et le corps d'une statue représentant peut-être un dvārapāla. Ces sculptures avaient déjà été signalées par M. J. Y. Claeys en 1938 (*BEFEO.*, XXVIII, p. 609).

— Un lion de grès de 0 m. 72 de haut a été découvert à Trà-kiệu, dans un jardin situe entre la chapelle et l'église (cf. *supra*, p. 469).

— Un lot de 154 sapèques T'ang et Song trouvées au village de Nhơn-thọ, phủ de Quảng-trạch (Quảng-bình), a été envoyé au Musée Louis Finot à Hanoi (voir *supra*, p. 467).

Entretien des monuments historiques. — M. R. Mercier, Chef des travaux pratiques, a séjourné dans la vallée de Mĩ-sơn du 20 juillet au 7 août, où il a pris les dispositions nécessaires pour la reprise et la rectification des travaux de drainage et de canalisation, effectués dans ce site en 1939. Il y a procédé également à la réparation des dommages causes par la dernière crue en septembre-octobre de l'an passé. Dans ces travaux, il a

---

(1) *Bull. de la Société de linguistique de Paris*, vol. 40, fasc. 3, p. 8-9. Ces critiques méconnaissent les caractères des langues indochinoises, sans catégories grammaticales nettes et généralement peu aptes à rendre des notions de temps.



A



B



C



D

PAGODE NINH-PHÚC, BÚT-THÁP. Bas-reliefs du moulin à prières de la salle du Mont des Neuf degrés. Cf. p. 473.

été assisté par M. NGUYỄN-XUÂN-ĐỒNG, chargé de la conservation du Musée Henri Parmentier à Tourane, qui s'était rendu dans le courant du mois de juin à Mĩ-sơn, afin de surveiller sur place le débroussaillement d'un certain nombre de monuments envahis par la brousse.

Ethnologie. — M. Marcel NER, Correspondant de l'Ecole Française, a repris ses recherches en pays moï. Parmi les documents réunis par lui figurent plusieurs coutumiers, dont quatre appartiennent au groupe khmèrisé. Le coutumier Mnong Budong est représenté par quatorze textes, les coutumiers Kil, Ma, Mnong Gar respectivement par vingt-cinq, vingt-deux et vingt-sept textes. Aidé dans ses recherches par M. AUGER, Résident de France à Dalat, M. NER a pu étendre son enquête sur de nombreux villages. Il en a profité en même temps pour compléter son recueil des prières et des légendes moï se rapportant à la région de Dalat. Chargé d'une mission au Darlac, du 20 mars au 3 avril, il a adressé de Dalat la note suivante a la Direction de l'Ecole.

« Je me proposais au cours de cette nouvelle mission de recueillir divers textes de coutumiers Mnong et de fixer, par de nouvelles conversations avec les vieillards Rhadé, la part de la tradition et des volontés de SABATIER dans le *Biduê*, recueilli par celui-ci dans un but administratif plus que théorique.

« J'ai profité de mon passage à Toilang Dóng (Haut-Donnai) sur la piste de Ban Méthuot pour revoir chez lui le chef de canton SONG, qui est dans le Haut-Donnai le meilleur de mes informateurs et m'a déjà donné un grand nombre de textes du coutumier Gar. Ces visites à leurs villages, surtout lorsqu'ils sont éloignés des centres, contribuent à établir une confiance que ne crée pas au même point l'appel de ces indigènes dans un centre administratif. SONG qui m'avait déjà donné 28 textes du coutumier Gar vient, au cours d'un nouveau séjour de 10 jours à Dalat, de m'en donner 51 de plus, dont quelques-uns très amples.

« Je me suis arrêté ensuite à Phei Ko chez les Gar du Darlac, dont la coutume, très voisine de celle des Gar du Haut-Donnai, s'en distingue cependant. J'ai pu, grâce à l'instituteur Y HEAL, mettre en train le recueil et la traduction de quelques textes de cette région.

« A Ban Méthuot, j'ai pu m'entretenir avec le vieux MO NGÂY qui fut un des meilleurs collaborateurs de SABATIER dans le recueil des textes du *Biduê*, en reprenant chacun des titres du texte pour avoir son avis au sujet de son attribution. J'avais ébauché cette enquête dès mon premier séjour au Darlac en 1927.

« Je revins ensuite à B. Ea Tul, centre de capture d'éléphants où j'ai longtemps séjourné et y retrouvai Y THI, fils d'un grand chasseur qui fut le meilleur de mes informateurs. Je ne pus obtenir de textes nouveaux de la coutume presqu'oubliée des Budóng. Par contre, j'appris de lui qu'il existait deux énormes épopées Mnong — beaucoup plus amples que *Dam San* — vraies sommes de l'histoire, de la morale et de la science Mnong. J'ai pu obtenir qu'il s'occupât de commencer le recueil de l'une d'elles: le *Mpró Lêng Yang*, que peut réciter un des hommes du village. Une femme qui connaissait entièrement l'autre est morte l'année dernière. Peut-être pourra-t-on trouver un autre informateur. »

Chargé dans le courant de l'été d'une nouvelle mission à Phan-thiêt, M. Marcel NER a communiqué, à son retour à Hanoi, la notice suivante :

« J'ai consacré à deux problèmes et à deux régions distincts le mois de mission que l'Ecole Française d'Extrême-Orient m'avait accordé au cours de mes dernières vacances scolaires.

« Parti de Dalat le 23 août, j'ai d'abord visité quelques groupes de « Moï de la mer » dont on m'avait à plusieurs reprises signalé l'existence dans quelques îles ou sur des points isolés de la côte, en me donnant d'ailleurs à leur sujet des indications contradictoires et qui paraissaient souvent tirées du folk-lore plus que d'observations directes.

« L'amabilité de mon ancien élève et ami le Tiao SOUPHANOUVONG, Ingénieur des Travaux Publics à Nha-trang, me permit d'orienter utilement mes excursions sous la conduite du patron annamite d'une petite jonque, marin qui connaît fort bien toute la côte et ses habitants.

« Nous partîmes de Nha-trang vers le Nord de l'île Tré où deux baies profondes abritent deux hameaux : Bai Tru au N.-O., Dam Tré au N.-E. Le premier hameau, assez proche de Nha-trang mais très isolé sur une presqu'île rocheuse et boisée, est peuplé de pêcheurs qui vivent aussi de la forêt (chasse et coupe de bois de chauffage pour Nha-trang) et paraissent complètement annamitisés. Ils savent cependant qu'ils sont des Moï et sont considérés comme tels par les Annamites qui les désignent comme « Nha Khê ou Moï Nước ou Moï Hạ (d'en bas), se disent eux-mêmes « Trai ». Cette origine ne se manifeste plus que par le type physique, encore assez pur, mais que modifient peu à peu des métissages au Sud de l'île. Dam Tré est peuplé d'immigrés annamites, de même que Bich Dam et le minuscule hameau de bûcherons-pêcheurs de la petite île de Hòn Một. Dam Bai est par contre peuplé de Moï qui, comme ceux de Bai Tru, ont abandonné leurs coutumes et leur langue et sont assez fortement métissés.

« Je partis ensuite vers Port Dayot où je retrouvai à Bai Tranh, à Són Dúng, à Dam Mon Thuong des groupements de Moï Khê ou de Lai (métis de Moï et d'Annamites) qui vivent à la fois de la mer (pêche, récolte des coquillages, transports par mer) et de la forêt où ils chassent, coupent pour l'exporter le bois et la paillote, déterrent les tubercules *nóng* — un peu aussi de *ray* et des cocotiers au milieu desquels sont enfouis les villages. Un groupe d'émigrants de Són Dúng s'est fixé sur la côte vaseuse qui s'étend face à l'Annam au N.-O. de Hon Bip. Quelques mots sont conservés du vocabulaire ancestral et correspondent tous à des termes čams.

« Au retour d'un bref séjour au Darlac, je repris dans la zone de Cam-ranh l'étude du même groupe. A 2 km. environ au N. de Cam-linh divers hameaux moï s'isolent soit immédiatement derrière la mangrove, soit dans le sillon marécageux qui s'étend entre les lignes, parallèles à la mer, des hautes dunes. Bien qu'ils soient fortement annamitisés, ils ont conservé le souvenir de leur langue et surtout leurs rites et leurs prières. On trouve à Côn Tuân deux guérisseurs, THAN et Ở, dont la réputation s'étend au loin, et est connue des Annamites. THAN, plus ouvert consentit rapidement à me faire connaître ses procédés et à me dicter ses prières, tandis que son frère Ở s'enfermait dans un silence presque hostile. Je visitai ensuite le village de Cu Lao sur la presqu'île qui ferme la baie au Sud puis descendis vers la magnifique baie de Vinh Hy encastree dans le massif montagneux isolé de toute communication terrestre qui se dresse à la limite du Khánh-hoà et du Ninh-thuận. A 3 km. environ du village important de pêcheurs annamites, je visitai le hameau moi de

Da Do. Dans ce dernier village, je n'étais d'ailleurs plus chez des « Moï de la mer », puisque le groupe bien que tout proche d'elle, vit exclusivement de la forêt et d'un peu de culture.

« Du 1er au 10 août j'étais revenu au Darlac et avais passé presque toute cette période dans le village d'Ea Tul où j'ai déjà longtemps séjourné pour étudier la capture des éléphants. J'y revenais pour traduire une épopée Mnong dont j'avais demandé à l'instituteur en retraite Y THI de commencer à recueillir le texte.

« Le début présente le caractère d'une épopée encyclopédique qui en fait une sorte de somme des connaissances techniques et religieuses des Mnong. La généalogie des frères Lêng et Yang, la longue description d'une partie de pêche, le récit de l'enfance des deux héros, puis du départ de Lêng, adolescent courageux et intelligent « jusqu'au bout des ongles » mais caractère emporté et violent, vers Brêng qu'il va provoquer, sont donnés à la fois avec beaucoup de force et de verve et avec un luxe de détails précis qui donnent au texte la plus grande valeur ethnologique.

« J'ai par ailleurs profité de mon séjour à Dalat pour continuer le recueil et la traduction des coutumiers Čil, Gar, Ma et Sórê. »

— M. LE GALL a communiqué à l'École Française la traduction de cinq prières récitées à l'occasion de sacrifices moï dans la région de Buôn Sô (Ban Méthuot).

— L'Ecole a reçu du Pasteur G. SMITH de Ban Méthuot une carte ethno-linguistique et une liste de 137 tribus et sous-tribus du Sud-indochinois.

***

Cochinchine. *Découvertes archéologiques.* — M. MALLERET, Correspondant, a amorcé une série de recherches en vue de déterminer l'emplacement de l'ancien Saigon cambodgien. Sur un terrain vague du boulevard Galliéni, à la limite des deux agglomérations urbaines de Saigon et de Chợ-lớn, il a constaté la présence de plusieurs tertres truffés de briques anciennes. Diverses investigations poursuivies dans le voisinage ont permis de découvrir quatre dalles en grès comprenant un seuil de porte, un socle carré à mortaise centrale orné de pétales de lotus, la dalle couvrante d'une baie, enfin la partie supérieure d'une cuve à ablutions à emboîtement percée d'une mortaise rectangulaire. Un mur constitué par des briques de grosses dimensions a été également mis au jour, mais ces matériaux ont paru avoir été utilisés en remploi dans une construction postérieure à l'occupation khmère. Au cours des travaux de dégagement de ces restes, une curieuse statuette en bronze a été découverte à environ 0 m. 20 de profondeur. Elle représente un petit personnage un genou en terre, l'autre fléchi, le front ceint d'un diadème et vêtu du sampot rayé, qui soutient des deux mains un vaste récipient circulaire au fond duquel on aperçoit une sorte d'œillet, ce qui laisse penser que l'objet a pu servir de lampe à huile. Cet ensemble de vestiges paraît correspondre à un des édifices de l'ancienne Prei Kor ou Prei Nokor qui antérieurement à la pénétration annamite en Cochinchine occupait selon la tradition le site de Saigon-Chợ-lớn. Il y a lieu d'observer que l'emplacement examiné est contigu à une mare importante allongée dans le sens Est-Ouest.

A l'Ouest de la ville de Chợ-lớn, non loin du fort de Cây-mai, un second monticule entouré d'un bassin-fossé a été examiné, au voisinage de la pagode Phụng-sơn tự, vulgo Chuà Gò. De nombreuses briques et des fragments de grès informes apparais-

sent à la surface du sol, ainsi que deux piédroits en dalles. Ce monticule est situé au Sud de deux murs de terre, précédés d'un fossé qui paraissent indépendants des anciennes lignes annamites de Chí-hoà.

Une tournée effectuée par M. MALLERET et M. DANH-HAN dans les provinces de Cochinchine a été particulièrement fructueuse.

Voici l'énuméré des documents et vestiges d'intérêt archéologique, relevés au cours de cette tournée et signalés à l'Ecole par notre correspondant :

I. — *Province de Mỹ-tho.*

Village de Tân-lý tây. — Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr attesté par des briques anciennes.

Bloc en grès schisteux montrant l'ébauche d'un personnage humain en bas-relief, encadré d'un arc de soutien. H. : 1 m. 00.

Partie d'un linteau de porte à guirlandes, très ruiné. Epoque préangkorienne. 0 m. 57 · 0 m. 46.

Village de Phú-kiêt. — Stèle portant un texte en caractères chinois, daté de la 8e année du règne de Gia-long (1810), relatant le creusement de l'Arroyo de la Poste par le mandarin HUỲNH-CÔNG-LÝ. H. : 0 m. 78.

II. — *Province de Vĩnh-long.*

Village de Long-đức đông. — Trois canons annamites en fonte (long. : 1 m. 50) dont deux portent en caractères chinois, la date à laquelle ils ont été fondus : 3e et 5e années du règne de Minh-mang (1822 et 1824). Ces armes paraissent avoir appartenu aux défenses de l'ancienne citadelle de Vĩnh-long. Le temple qui les contient possède en outre 85 brevets impériaux des règnes de Gia-long, Minh-mạng, Thiệu-trị et Tự-đức.

III. — *Province de Trà-vinh.*

Village du chef-lieu. — Tête de divinité khmère, brisée transversalement au niveau du front, coiffée d'un diadème dont il subsiste un fragment (premier art classique). H. : 0 m. 19.

Village de Vĩnh-thuận. — Meule dite *peṣanī* en bon état de conservation et fragment d'une autre meule de même destination.

Partie d'une *peṣaṇī*.

Village de Nguyệt-hoá. — Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr attesté par des briques apparentes et la tradition orale.

Fragment de meule en grès dite *peṣanī* et rouleau de *peṣaṇī*.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr attesté par la présence de briques anciennes.

Statuette de divinité féminine dont la tête, les bras et les pieds sont brisés. H. : 0 m. 36. Epoque classique. Entrée au Musee.

Torse de statuette féminine portant un collier à cinq rangs et un bracelet.

Dalle rectangulaire en schiste ornée d'un personnage en bas-relief, de profil, demeuré à l'état d'ébauche. Il est coiffé d'une sorte de morion et tient une longue massue. H. : 0 m. 74.

Pièces d'accent en bois sculpté provenant de la démolition de la pagode antérieure au bâtiment actuel (recueillies pour le Musée).

Village de Mỹ-hoa. — Statue à quatre bras adossée à un chevet. Les attributs permettent de reconnaître une image de Viṣṇu, mais celle-ci est grossièrement ébauchée. H. : o m. 40.

Village de Hội-long. — Marche de départ en accolade, ornée de sculptures (1 m. 20 o m. 75).

Village de Ngãi-xuyên. — Statuette d'un Buddha assis en grès de l'époque préangkorienne (même style que le Buddha dit de Trapăṅ Vêṅ, trouvé dans la même région en 1938). H. : o m. 365. Trouvée au village de Tập-sơn en 1938.

Statuette d'un Buddha assis en grès de même style que le précédent. Entrée au Musée. H. : o m. 275.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr attesté par des briques apparentes et un bassin rectangulaire.

Statue d'un Harihara préangkorien, transformé en génie annamite par addition de ciment et de peinture. La statue portait une mitre. Les attributs des deux mains supérieures (trident et conque) sont nets. Les deux mains antérieures sont d'excellente facture. Fragment d'arc de soutien subsistant entre les deux mains postérieures. H. : o m. 75. Trouvée il y a environ trente ans à la base d'un monticule situé à environ 20 m. au N.-E. de la maison du propriétaire de la statue, point où ne subsiste aucun vestige apparent d'édifice ancien.

Village de Tập-sơn. — Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr.

Rouleau de *peṣaṇī* et fragments de rouleau et de meule.

Village de Lưu-nghiệp-anh. — Statue de Lokeçvara intacte et d'excellente exécution. Les deux mains supérieures tiennent à droite le rosaire, à gauche un attribut oblong qui paraît être un paquet d'olles. Les deux mains antérieures font le geste de l'enseignement. Chevelure à haut chignon en boucles retombantes. Arc de soutien. Trouvée en 1937 au lieu dit Xeo-gia.

Linteau de style classique, dans lequel le souvenir de l'arc est encore distinct. Trouvé au lieu dit Dambók Trapăṅ Vêṅ, il y a une cinquantaine d'années. 1 m. 58 × o m. 52.

Village de Nhi-trường. — Statuette d'un Buddha préangkorien assis aux traits empâtés par une couche épaisse de résine et de dorure. Même attitude que le Buddha dit de Trapăṅ Vêṅ, point situé sur le territoire du même village. La main droite cependant effectue le geste de l'argumentation et se trouve soutenue par un renfort prenant appui sur la cuisse de même côté. H. : o m. 22, sans tenon. Trouvée en 1938 au lieu dit Phum Truṅ Práḥ Bàt Tóč, même village.

Village de Hiệp-hoà. — Bassin profond à l'Est de la pagode où des bouviers auraient jeté il y a une dizaine d'années une statue masculine en grès, assise à l'indienne, en représailles d'une épidémie survenue dans le village.

Statuette d'Umā en bronze d'assez bonne facture, trouvée dans le sol, à proximité de la maison du nommé THACH-CONG, médicastre qui s'en sert pour l'exercice de sa profession. H. : o m. 14.

Monticule de forme sensiblement carrée dominant les rizières voisines d'environ deux mètres, paraissant correspondre à un emplacement de fondation d'édifice. Pas de briques apparentes. Attesté seulement par la tradition.

IV. — *Province de Cần-thơ.*

Village de Thông-hoa. — Très belle statue de Çiva en bronze. H. : 0 m. 65. Le dieu est debout et porte une riche ceinture d'orfèvrerie. Diadème, collier, bracelets et anneaux de chevilles. Cordon brahmanique. Serpent noué autour du bras droit. Main droite, tenant, semble-t-il, un autre serpent enroulé. Bras gauche brisé. Pas de renseignements sur le point d'origine. Des démarches ont été effectuées pour que cette pièce exceptionnelle entre au Musée.

Village de Hựu-thành. — Statue de Lokeçvara à quatre bras, assis à l'indienne et adossé à un chevet. Le visage est très dégradé. Les jambes sont de facture médiocre. H. : 0 m. 54.

Piédestal en grès à mouluration simple.

Fragment de cuve à ablutions.

Village de Mỹ-trung. — Borne inscrite sur quatre faces. L'inscription presque entièrement ruinée sur trois faces, reste assez nette sur la quatrième. C'est une stèle des hôpitaux de Jayavarman VII.

Piédestal en grès à demi engagé dans le sol dont la partie supérieure se présente comme une cuve à ablutions au bec brisé, formant bloc avec le piédestal.

Emplacement présumé de fondation d'édifice khmèr très caractérisé, attesté par de grosses briques en décombres apparents.

V. — *Province de Châu-đôc.*

Chef-lieu. — Talus du front N.-O. et fossé entourant deux bastions et une courtine de l'ancienne citadelle annamite de Châu-đôc.

Série de 17 canons et un obusier en fonte, de fabrication annamite ou européenne ayant fait vraisemblablement partie des défenses de l'ancienne citadelle.

Canton de Châu-phú.

Village de Vĩnh-tê. — Tombeaux du mandarin Nguyễn-ngọc-Thoại ayant creusé le canal de Vĩnh-tê en 1820 et de sa femme Châu-thị-Tê. (Quatre inscriptions en caractères chinois ont été estampées.)

Série de quatre dalles en schiste, paraissant être des piédroits de porte, servant de seuil aux deux entrées du tombeau. L'une, portant une inscription sanskrite de 11 lignes, est celle qui est mentionnée sur la *Liste générale des inscriptions du Cambodge* sous le n° K. 2 (estampée).

Rouleau de *peṣaṇī.*

Canton de Thành-tâm.

Village de Cô-tô. — Marche de départ en accolade, à profil orné de deux rangs de pétales de lotus opposés. Grès rouge. 0 m. 70 × 0 m. 90.

Dalle rectangulaire en schiste. 1 m. 10 × 0 m. 48 × 0 m. 12.

Epi de faîtage (?). Grès ardoisé. H. : 0 m. 80.

Village d'Ô-lâm. — Fragment de dalle en schiste avec inscription donnant le nom du roi Bālāditya. Entrée au Musée.

Emplacement présumé de fondation d'un édifice khmèr en briques, entouré des vestiges d'un bassin-fossé. Briques de très grande taille. L'une (o m. 38 × o m. 19 × o m. 095) est entrée au Musée.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr, attesté par la tradition. Pas de briques apparentes.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr, attesté par la tradition orale, la présence de grandes briques et de plusieurs dalles en granit. Le monticule est entouré à un de ses angles d'une sorte de bassin-fossé peu net, sur les flancs duquel apparaît en un point un lit de briques appareillées auprès d'une dalle en granit de 1 m. 25 × o m. 50 × o m. 10. Cet emplacement a donné la statuette de style préangkorien récemment entrée au Musée sous la cote 2984.

Canton de Thành-lễ.

Village de Đôn-hậu. — Statue d'Umā Mahiṣāsura à quatre bras, adossée à un chevet, brisée en dix fragments. La déesse est fortement hanchée. Une main tenait une boule, une autre élevait une conque, une troisième s'appuyait sur une massue. Tête du démon-buffle sur la plinthe. Fragment montrant une partie de la mitre cylindrique. Époque préangkorienne. Grès ardoisé.

Partie supérieure d'un piédestal engagé, semble-t-il, à demi dans le sol, parmi les broussailles.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr, attesté par la présence de grandes briques. (Tertre d'environ 1 m. 50 d'élévation au-dessus des rizières voisines.)

Statue de divinité féminine, vêtue d'un sarong rayé et le front ceint d'un diadème noué en arrière de la tête. Mukuṭa conique. Visage et diadème peints. Les avant-bras et les pieds manquent. Grès gris. H. : o m. 90.

Liṅga réduit à sa partie hémisphérique, supportée par une partie cylindrique évidée de forme inhabituelle qui a pu être retaillée après coup. Grès gris. H. : o m. 40.

Liṅga à triple section. Grès gris. H. : o m. 66.

Village de An-tức. — Emplacement douteux de fondations d'édifice ancien attesté par la présence de grandes briques sur un terre-plein assez élevé.

Emplacement présumé d'édifice ancien très caractérisé, se présentant sous l'aspect d'un tertre de forme régulière dominant de 3 à 4 m. les rizières voisines et truffé de grandes briques.

Mukhaliṅga à triple section, de grande taille, brisé en quatre fragments. Tête de Çiva ascète au visage très dégradé. Grès. H. de la partie hémisphérique : o m. 50. Jaṭā de longueur inusitée (o m. 22).

Cuve à ablutions de grande taille et de mince épaisseur, munie d'un long bec. Longueur, larmier compris : 1 m. 90. Larg. : 1 m. 40. Brisée en cinq morceaux se raccordant assez bien. Grès.

Emplacement présumé de fondations d'édifice attesté par un tertre dominant les rizières voisines d'environ trois mètres à son point le plus élevé, de forme sensiblement rectangulaire et orienté Est-Ouest. Sol truffé de grandes briques.

Statue de divinité masculine de style préangkorien, en deux morceaux, très dégradée. La divinité qui paraît avoir été un Viṣṇu est vêtue d'un sarong lisse, maintenu par une ceinture plate, qui présente en avant, une chute de plis très accusée. Grès. H. des deux parties réunies : env. 1 m. La tête, les bras et les pieds manquent.

Marche de départ en accolade. Granit. o m. 90 × o m. 70 × o m. 12.

Partie d'une autre marche en accolade auprès d'un entassement de grandes briques. Granit. H. : o m. 70.

Canton de Qui-đức.

Village de Vĩnh-trung. — Statue très dégradée de divinité masculine en trois fragments se raccordant assez bien. Sampot rayé dont le rebord antérieur est de forme rectangulaire avec des angles arrondis. Double chute en ancre dont le rebord inférieur est de forme inhabituelle. Plis en poche sur la face latérale de la cuisse gauche. Grès gris. H. sans le socle : o m. 85 env. Fin du premier art classique (?).

Partie inférieure en trois fragments d'une statue de femme de petite taille, vêtue d'un sarong rayé dont le rebord inférieur est orné d'une large bande décorée de plusieurs rangs de perles et de méandres. Grès gris. Entrée au Musée.

Cuve à ablutions en trois morceaux se raccordant mal. Grès schisteux. Côté de la cuve : o m. 90.

Partie d'un somasūtra ou d'un bec de cuve à ablutions. Grès rouge. Longueur : o m. 22.

Piédestal très fruste à gorge simple, sans mouluration. Brisé en trois fragments. o m. 52 × o m. 52 o m. 34.

Canton de Thành-ý.

Village de Trác-quan. — Menu piédestal rectangulaire à mouluration très fruste. o m. 24 o m. 30. H. : o m. 17.

Emplacement présumé de fondations d'édifice ancien, marqué par des entassements de grandes briques. Quatre pièces provenant de ce point sont entrées récemment au Musée : un bœuf Nandin, montrant sur son dos l'attache d'un Çiva ; un Viṣṇu sur l'oiseau mythique Garuḍa ; deux mains de statue.

Statue de divinité féminine, vêtue d'un sarong lisse, avec nœud aux plis très distincts en avant du corps. Époque préangkorienne. H. : o m. 44.

Série de quatre dalles en grès de forme rectangulaire dont l'une est munie de deux tenons latéraux.

Partie d'une cuve à ablutions en grès percée d'une mortaise rectangulaire.

Partie d'une cuve à emboîtement (?) percée d'une mortaise circulaire. Grès. o m. 65 × o m. 65.

Partie d'un somasūtra en granit.

Cuve à ablutions de menues dimensions, avec liṅga solidaire. Grès. Long., larmier compris : o m. 49. Côté : o m. 33.

Menu piédestal, paraissant correspondre à la cuve précédente. Grès. o m. 25 × o m. 25. H. : o m. 21.

Bassin rectangulaire entouré d'un haut talus avec pente intérieure, d'environ 200 m. × 150 m., orienté Nord-Ouest-Sud-Est (écart 12° Ouest).

Village de Trà-đảnh. — Dalle rectangulaire en granit, munie de deux mortaises. 1 m. 40 × o m. 45.

Partie inférieure d'une statue de femme de petite taille vêtue d'un sarong rayé, se terminant de façon peu commune. Entrée au Musée.

Ruine d'une tour. Sanctuaire en briques encore debout, sur une hauteur d'environ 4 m. A l'Est le parement du mur est à nu sur une hauteur d'environ 1 m. 60. Il est visible également sur la face Sud. Un trou creusé par les habitants du lieu, en vue d'extraire des briques, à la base de la face Est, montre une construction en plusieurs lits de briques. Le terrain avoisinant est parsemé de briques de grande taille et de plusieurs dalles en granit ou en schiste, dont l'une est de forme circulaire, les autres ayant pu servir d'encadrement de porte. Dans l'axe du monument enfoui dans les broussailles, se trouve un bassin rectangulaire d'environ 120 m. × 100 m. orienté N.-S. Toute la région appelée Trapăṅ Moroy (les Cent Trapăn) est d'ailleurs criblée de bassins de même forme, dont l'un, situé dans le même axe que le précédent, mesure environ 150 m. × 100 m. Une statue du dieu Gaṇeça qui a donné son nom à l'emplacement se trouvait autrefois en ce point et aurait été emportée par un Européen, il y a une trentaine d'années.

Série de quatre dalles dont trois rectangulaires sont en granit et l'une en grès. L'une d'entre elles à deux tenons latéraux paraît correspondre à un piédroit de porte (1 m. 70 × 0 m. 56)

Canton de Thành-ngãi.

Village de Lương-phi. — Bassin rectangulaire d'environ 400 m. sur 100 m., entouré d'un talus régulièrement incliné à l'intérieur, orienté Est-Ouest.

Meule dite pesaṇī de grande taille, en bon état de conservation. Long. : 0 m. 50. H. : 0 m. 18.

Village de Ba-chúc. — Mukhaliṅga à triple section en deux fragments. Image de Çiva ascète représentée jusqu'au niveau des épaules. H. de la partie hémisphérique : 0 m. 275.

Emplacement présumé de fondations d'édifice khmèr, attesté par la présence de nombreuses briques et de plusieurs blocs de grès et de granit. Entouré d'un bassin-fossé. Emplacement possible de plusieurs pràsàt. Deux dalles taillées en granit présentant l'une un chanfrein (1 m. 15 × 0 m. 64), l'autre un trou circulaire.

Statue d'un Viṣṇu à quatre bras, en six fragments se raccordant mal. Un morceau de torse montre que la statue était ceinte d'une étoffe torsadée, assez semblable à celle que nous avons signalée en 1938, sur la statue du Viṣṇu de Hưng-thạnh-mỹ dans la province de Mỹ-tho. Le socle montre l'attache d'une massue et d'une chute de plis du vêtement entre les pieds. L'identification de la statue avec une image de Viṣṇu paraît attestée par une conque brisée.

Emplacement présumé de fondations d'édifice, attesté par un tertre recouvert d'une épaisse broussaille dominant les rizières voisines d'environ 1 m. 50. Une excavation centrale laisse apparaître de grosses briques en décombres.

Marche de départ en accolade. Granit. 0 m. 80 × 0 m. 60.

Village de Lê-hoát. — Buddha debout en bois, d'excellente facture et de style thai, mais paraissant assez ancien. Selon une tradition locale, cette statue qui est en bois très lourd et laquée aurait été apportée à une époque que nous pouvons situer approximativement aux XVIe-XVIIe siècles. H. sans socle : 1 m. 75, avec socle : 2 m. 08.

Emplacement présumé de fondations d'édifice ancien de forme sensiblement carrée attesté par de grandes briques et plusieurs dalles et fragments de dalles en granit. 10 m. × 10 m.

Linteau très ruiné avec arc dont les volutes terminales s'enroulent à l'intérieur. Le souvenir des guirlandes pendantes des linteaux du style primitif y persiste associé à des rinceaux. Grès. 1 m. 79 × 0 m. 40 × 0 m. 20.

Partie d'une dalle en granit taillée selon une disposition dont le sens nous échappe. Granit. 0 m. 70 × 0 m. 60 × 0 m. 15.

Dalle évidée en granit avec rigole d'écoulement. 0 m. 70 × 0 m. 34 × 0 m. 22.

Partie d'un larmier de cuve à ablutions ou de somasūtra. Granit.

VI. — *Province de Sadec.*

Chef-lieu. — Cuve à ablutions de très grande taille et de mince épaisseur, partiellement brisée, à long bec et mortaise circulaire. Rapportée de Tháp-mười dans la Plaine des Joncs. Grès. Côté : 1 m. 15.

Poursuivant ses recherches aux environs de Saigon, M. Malleret a signalé l'existence des vestiges suivants situés dans les provinces de Gia-định, Chợ-lớn et Tân-an :

VII. — *Région Saigon — Chợ-lớn.*

Centre de Chợ-lớn. — Deux statues khmères en grès, aux traits empâtés par une épaisse couche de dorure, dont l'une est une image complète d'un Lokeçvara préangkorien à deux bras (h. : 0 m. 68). Trouvées en 1928 à proximité du fort de Cây-mai, non loin de l'emplacement signalé dans le *Cahier* n° 22, p. 4.

VIII. — *Province de Chợ-lớn.*

Village de Mỹ-yên. — Tête en grès coiffée d'un diadème avec chignon conique (h. : 0 m. 12), accompagnée d'un torse de statue féminine (h. : 0 m. 50).

Village de Phước-lợi. — Tête en grès à diadème et chignon conique très dégradée, trouvée au village de Lương-hoa et demi-rouleau de *peṣaṇī* trouvé sur un emplacement voisin de la pagode Hưng-phước tự, au village de Mỹ-yên.

IX. — *Province de Tân-an.*

Village de Lợi-bình-nhơn. — Statue de divinité féminine aux hanches fortes et poitrine opulente vêtue d'un sarong rayé (h. : 0 m. 90). Trouvée en 1928, sur un emplacement situé à 1.500 m. au S.-O. de la pagode de Phước-lâm tự.

Village d'An-vĩnh-ngãi. — Avant-bras postérieur gauche d'un Viṣṇu tenant une conque d'un aspect assez voisin de la nature. Trouvé en 1928, à la périphérie Est de l'agglomération de Tân-an.

X. — *Province de Gia-định.*

Village de Hanh-thông-xã. — Tête de cheval en grès rouge, coiffé d'un riche diadème noué en arrière avec mukuṭa à cinq étages décroissants. Naseaux dilatés. Oreilles dressées. Crinière traitée en rinceaux et volutes d'une très grande finesse.

Cambodge. — Profitant de sa tournée annuelle d'inspection des chantiers de la Conservation d'Aṅkor, M. CŒDÈS a vérifié sur place un certain nombre d'indications nouvelles données par la stèle de Práḥ Khằn. Il s'est surtout attaché à rechercher dans les monuments de l'art du Bàyon, notamment à Bantãy Kdĕi, à Tà Prohm et à Práḥ Khằn les parties les plus anciennes, correspondant aux fondations énumérées dans les inscriptions de Jayavarman VII. Accompagné du Conservateur d'Aṅkor, il a visité divers monuments peu connus de la même époque, notamment Pràsàt Prei Pràsàt et Pràsàt Tonlé Sṅuot au Nord d'Aṅkor Thoṃ.

Conservation d'Aṅkor. — Grâce au bienveillant intérêt porté par le Gouvernement Général de l'Indochine à la tâche entreprise par l'Ecole Française d'Extrême-Orient, l'action de celle-ci a pu, malgré la gravité des événements en cours, continuer à s'exercer à Aṅkor dans des conditions satisfaisantes sous la direction de M. GLAIZE, Conservateur.

Toutefois, les crédits alloués ayant été réduits de moitié par rapport à l'année précédente, il a fallu renoncer pour 1940 à l'ouverture de nouveaux chantiers, comme à la campagne habituelle de recherches dans les régions de brousse ; les travaux commencés ont seuls été maintenus au programme, avec réduction de l'importance des équipes.

A) *Chantiers d'anastylose.* 1° *Bàkoṅ* (*Rolûos*). — Les fouilles entreprises sur chaque axe au pied de la pyramide, à l'emplacement des pavillons écroulés précédant la volée de départ des quatre escaliers d'accès à la plateforme supérieure, se sont révélées particulièrement fructueuses.

En effet, si elles sont restées décevantes au Sud et à l'Ouest, où elles n'ont amené la découverte que de rares éléments sculptés incapables de constituer un ensemble, et n'ont abouti du côté Est qu'à un résultat fort incomplet du fait de nombreux manques à la partie haute et de l'état d'érosion de la plupart des blocs, par contre, sur la face Nord, les recherches ont été couronnées d'un plein succès. L'édicule, formant redent du premier gradin dans toute la hauteur du mur de soutènement, a pu être reconstitué intégralement, à l'exception d'une faible partie de l'arc d'encadrement du fronton inférieur couronnant l'avant-corps : entièrement en grès, il se composait intérieurement d'un simple petit vestibule rectangulaire de 2 m. 70 de large sur 1 m. 70 de profondeur, peu en rapport avec le caractère monumental de l'extérieur (pl. XLIX, A).

Il n'existe, dans la série des « temples-montagnes » à gradins actuellement connus, aucun bâtiment similaire, et l'on y voit la première réalisation en pierre de frontons à personnages. Ceux-ci, volants ou encadrés d'architectures de palais, se détachaient sur de larges nus, tels les motifs sculptés dans le mortier de revêtement des tympans en briques contemporains ou antérieurs : composition beaucoup plus architecturale que plastique, confirmant la place prépondérante occupée par les réductions d'édifice abritant une figure dans l'ordonnance générale des frontons de la première époque, et échappant par sa sobriété au foisonnement d'ornementation végétale ou humaine qui devait prévaloir par la suite, non sans quelque excès.

Les frontons, surbaissés et bordés d'un arc plat polylobé frangé de feuilles flammées, se terminaient par de grands makaras tournés vers l'extérieur. Face au sanctuaire, un motif de même nature surmontait une petite baie à colonnettes rondes tout à fait inattendue dans l'art khmèr, éclairant le comble à deux pentes. Une toiture en grès, faite d'assises horizontales à section triangulaire formant encorbellements successifs, abritait le tout, surmontée d'épis : cette conception, vite abandonnée sans doute en raison de

son manque de stabilité. peut être considérée comme la transition naturelle entre la simple couverture en briques ou en tuiles et le berceau de pierre à génératrice ogivale dont l'emploi devait se généraliser dès l'apparition des galeries de cloître dans le tracé des monuments.

Dans le quart Nord-Est de la pyramide, le premier gradin-mur et dallage en grès a été remanié et complété. Le gopura Nord, dont il ne subsiste que le soubassement en latérite moulurée et quelques vestiges de murs en briques au-dessus, a été degagé : il est apparu de plan cruciforme comme celui de l'Est.

Les fouilles faites à la base de la tour en briques Est de la face Nord, encore debout, ont montré l'état de ruine de son soubassement, devenu presque informe à l'exception de ses escaliers d'axe en grès. La découverte de plusieurs fragments de statues, du style du monument, et de leur socle commun à trois paires de pieds, a permis de conclure à la présence en ce lieu d'une réplique de même dimension du groupe d'Umāgaṅgā-patīçvara mis au jour en 1939 et mentionné dans l'inscription de Bàkoṅ : on y retrouve notamment le très caractéristique bras féminin faisant corps avec la face postérieure d'une des cuisses du personnage principal, et les jupes à drapé uni avec bande plissée sur le devant des deux épouses de Çiva. A signaler encore, en fait de trouvailles. une tête assez fine présentant les caractéristiques du style du Bàyon — sans doute un bodhisattva transformé en Çiva — et un Ganeça assis à l'indienne, abondamment paré de bijoux.

A la tour écroulée Nord de la face Est, dont le corps seul était en briques. tous les éléments en grès ont été reconstitués : soubassement uni, double gradin de base mouluré et orné avec ses imposantes marches de départ en accolade et ses perrons d'axe flanqués de lions, piédestal intérieur de grande dimension, fausses-portes. et baie orientale avec son linteau et ses colonnettes. Celles-ci, octogonales à quatre nus, sont restées inachevées en tant que sculpture : présentant toutes les caractéristiques de l'ornementation du XIe siècle, elles ont dû correspondre à un remaniement postérieur à l'édification du pràsàt et peut-être contemporain de la construction du sanctuaire central de la pyramide.

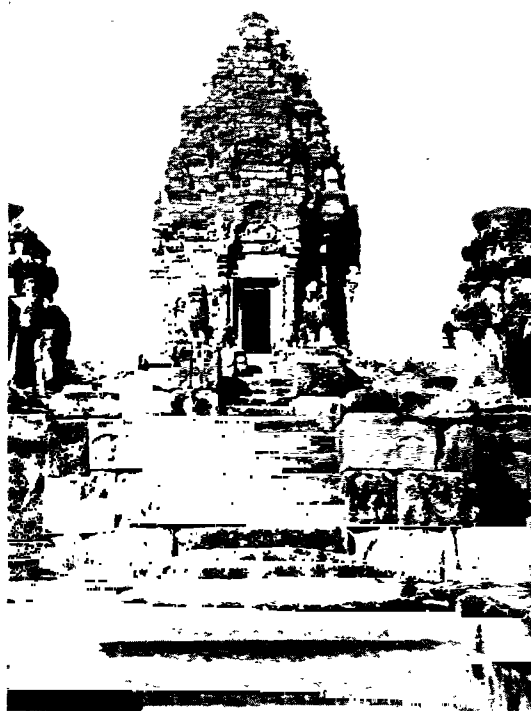
Pour celui-ci enfin, un certain nombre de pierres provenant manifestement du 4e étage en retrait et du couronnement ayant été retrouvées et identifiées au cours des derniers dégagements effectués sur tout le pourtour du gradin de base, il est devenu possible de le compléter et de redonner à la grande tour de Bàkoṅ sa silhouette intégrale d'autrefois (pl. XLIX, B). L'anastylose en avait été arrêtée antérieurement au niveau de la corniche du 3e étage : son achèvement, si l'on considère que le travail de résurrection est parti de rien, puisque le sanctuaire avait été complètement rasé, peut être considéré comme une réussite particulièrement heureuse.

Malgré quelques manques en effet, et l'état d'érosion de la plupart des blocs récupérés, dont certains très grossièrement taillés et restés inachevés en tant que décor, l'opération a pu être menée à bien, sauf pour le motif terminal, non retrouvé, qui surmontait le double rang de pétales de lotus du couronnement. L'emploi d'un assez grand nombre de pierres de remplacement mises en épannelage n'enlève nullement à l'ensemble de la reconstitution son caractère d'exactitude, garanti par la similitude des divers éléments constituant les étages superposés.

Les opérations de dégagement des différents gradins de la pyramide étant achevées, il a été possible de dresser le plan exact de celle-ci, ainsi que la coupe selon l'axe Est-Ouest (pl. L).

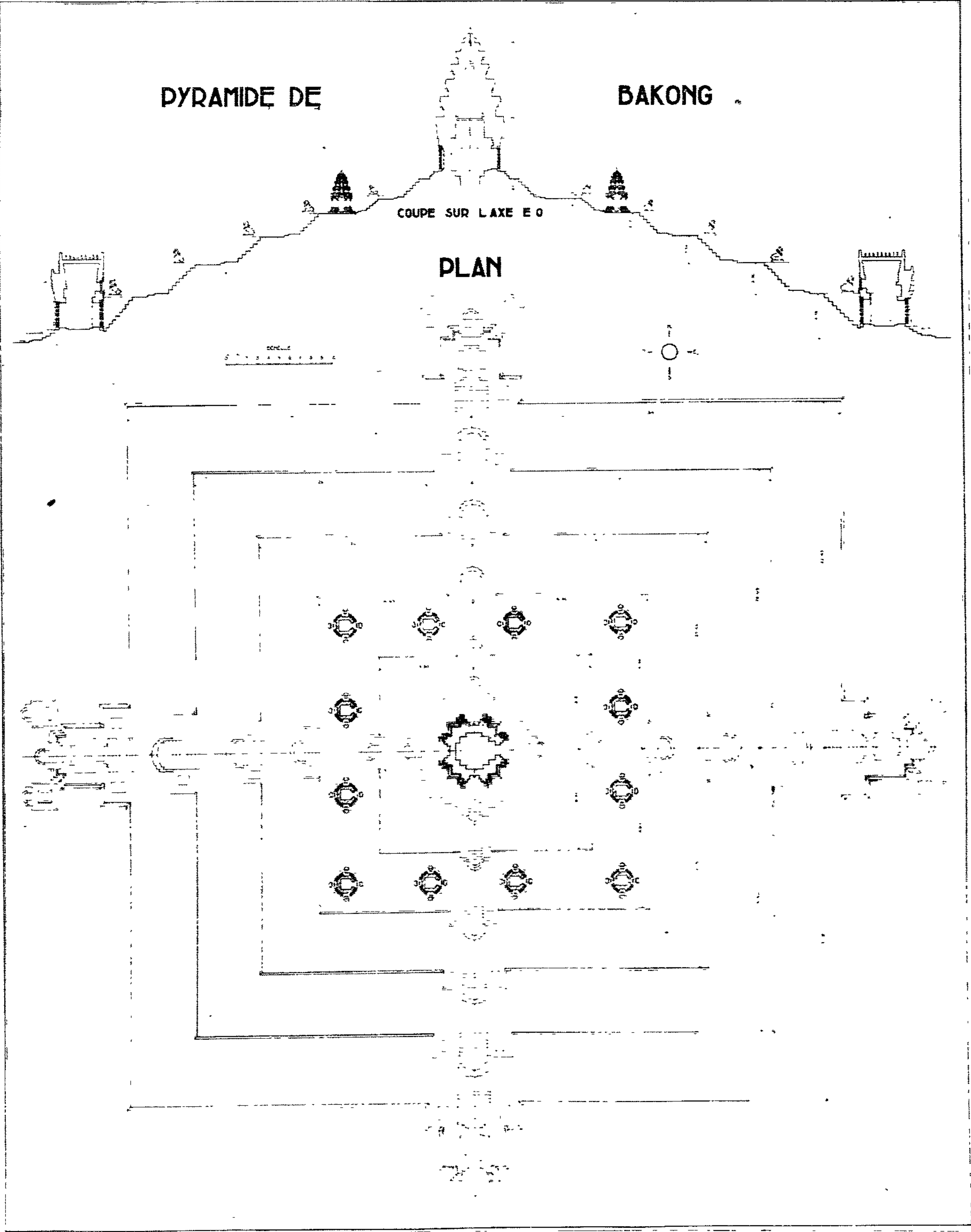


A



B

BAKON. *A*, Edicule de base de l'escalier axial Nord de la pyramide (vue plongeante prise du Sud-Ouest) après anastylose (cf. p. 485). *B*, Sanctuaire central (vue prise de l'Est) après anastylose (cf. p. 486).



Cf. p. 486.

2° *Bantāy Saṃrè.* — L'anastylose du sanctuaire central s'est terminée par la reconstruction du 4e étage en retrait et du motif de couronnement, dont la pointe se dressait à 21 m. 00 du sol de base (pl. LI, A). La manipulation à pareille hauteur de blocs de forte taille, forcément assez lente en raison des moyens rudimentaires mis à la disposition du chef de chantier, n'était pas sans danger : il a fallu, sur un système d'échafaudages de réalisation hardie, fait de perches coupées dans la forêt et de liens végétaux, procéder par relais de palans dûment conjugués pour amener les charges par triangulation jusqu'à la partie centrale de la tour.

L'effet d'ensemble est excellent, très architectural, et confirme les qualités d'équilibre, d'heureuse proportion et de sobriété propres à la période dite classique d'un art à son apogée. Plus encore qu'à Aṅkor Vǎt, et grâce aux nombreuses pièces d'accent accusant les jeux d'ombre et de lumière, l'aspect est celui d'une ogive ajourée, de courbure élancée et sans sécheresse.

Il est à remarquer que plusieurs scènes des frontons des étages supérieurs ont pu être identifiées en tant qu'épisodes du *Vessantara-jātaka.* L'existence de pareilles images bouddhiques, comme l'a fait remarquer M. CŒDÈS, « jointe à la présence (ou plutôt à l'absence) de petits buddhas bûchés un peu partout sur les pilastres, donne une curieuse indication sur la religion du fondateur du monument ».

Les travaux se sont poursuivis par l'anastylose complète du gopura occidental donnant accès à la cour intérieure, et dont il ne restait debout que quelques pans de mur fortement disloqués. La réfection de la voûte du corps central, en voie d'achèvement, et du muret formant attique, a exigé le remplacement total du blocage intérieur en latérite : la désagrégation de celui-ci, simplement juxtaposé au parement de grès sans liaison aucune, avait provoqué l'écroulement général, et il a fallu, lors de la repose, chaîner pierre par pierre. Les différents frontons, bien conservés dans l'ensemble et de bonne facture, ont tous été remis en place ; celui de l'avant-corps Ouest, avec son registre inférieur prédominant de divinités chevauchant des monstres et alignées sans symétrie, est de beaucoup le plus original.

La zone comprise entre ce gopura et le second, appartenant à la galerie extérieure pourtournante à toit de tuiles, a été dégagée. Le gopura II, très ruiné, s'est révélé d'une importance insoupçonnée. Construit en latérite, il comportait sur sa face Est, sous un énorme fronton de grès en partie masqué par la charpente, un autre de moindre importance flanqué, au-dessus de deux portes latérales, de demi-frontons. Un large porche à piliers le précédait, orné d'un autre fronton monumental placé dans des conditions d'équilibre instable qui n'ont pas manqué de provoquer sa chute.

Les tympans à scènes, dont la composition s'écarte résolument des poncifs habituels, sont d'un relief très accusé et les personnages, plus grands d'échelle qu'à l'intérieur de la première enceinte, sont également d'une technique différente et témoignent de qualités supérieures au point de vue plastique. Il semble que, comme à Aṅkor Vǎt, la dernière enceinte avec ses gopuras n'ait été réalisée que postérieurement à l'ensemble du monument, tout en conservant une incontestable unité.

Au cours des fouilles, un moule à bijoux en pierre dure a été mis au jour, constituant un document précieux d'orfèvrerie ancienne.

3° *Bàyon.* — La révision méthodique des tours à visages, commencée en 1939, a porté cette année, du côté Nord, sur le corps inférieur de la *tour n° 33*, à la partie haute déjà rétablie, et qui a été remaniée et consolidée en même temps que les vestiges de la galerie contigue.

A l'angle Nord-Ouest du monument, la grande *tour n° 32*, largement fissurée, avait son parement décollé de l'ossature et dangereusement déversé vers l'extérieur. Maintenue seulement jusqu'ici par quelques étais en béton armé, elle a dû être déposée jusqu'à la base et ses deux avant-corps, profondément enfoncés dans le sol par suite de tassements, ont été remontés sur fondations nouvelles. La majeure partie de la cheminée centrale, demeurée à peu près d'aplomb et se raccordant aux galeries, a pu être laissée en l'état.

Un travail analogue est en cours à la *tour n° 39* de la cour d'angle Sud-Est, l'une des plus menacées d'écroulement prochain : là encore le parement sculpté doit être remanié complètement par secteurs, tandis que les joints de l'ossature sont simplement resserrés à coups de bélier.

Sur la face Sud, la *tour n° 27*, à laquelle manquent malheureusement de nombreux blocs des angles Sud-Ouest et Sud-Est, a fait l'objet d'une anastylose quasi totale (pl. LI, B).

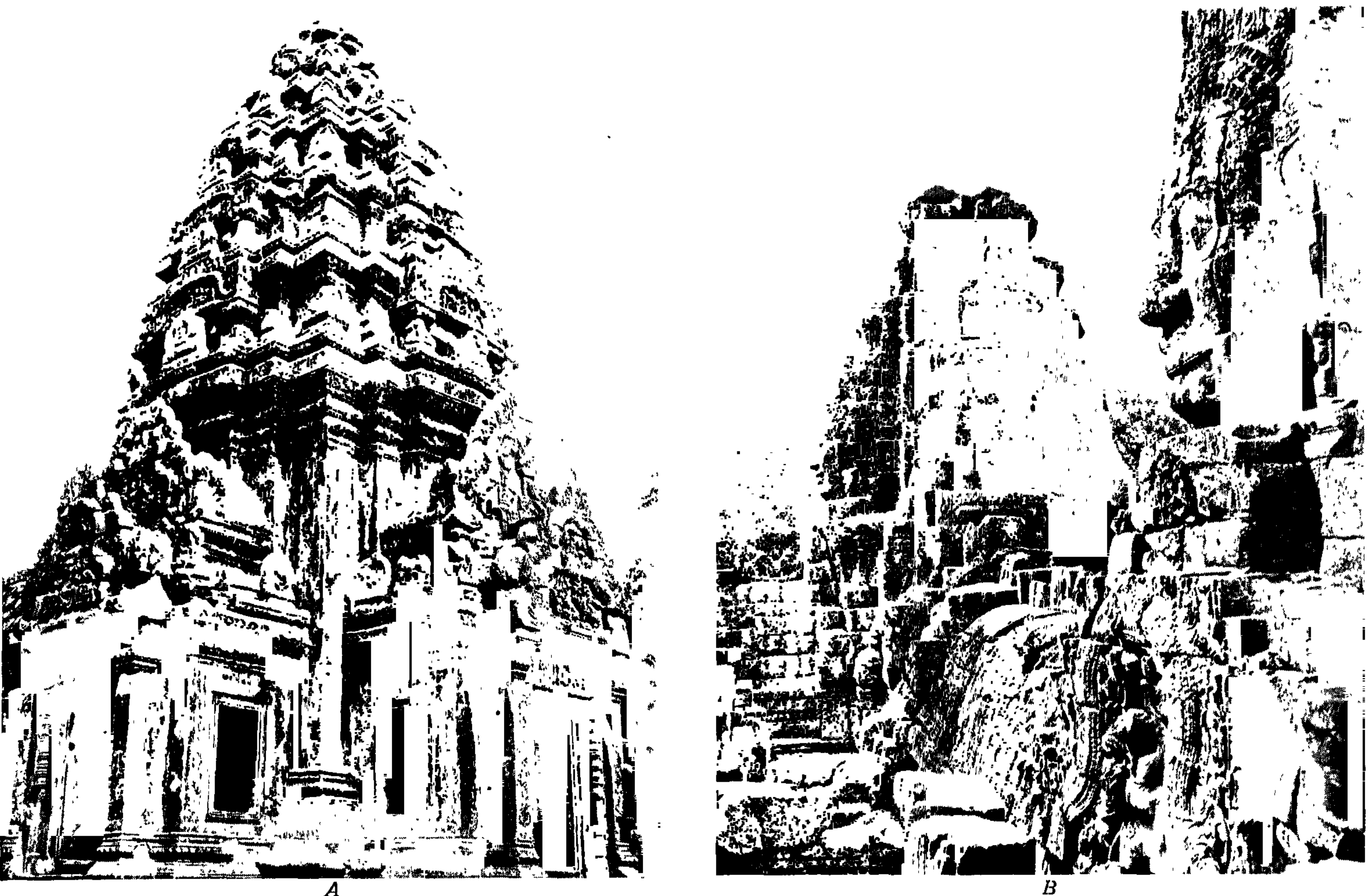
Enfin, dans la moitié occidentale de la partie Nord de la cour pourtournante, de patientes recherches ont été effectuées dans les amoncellements de pierres constitués par COMMAILLE lors des opérations de dégagement : seuls quelques éléments de frontons à scènes, d'inspiration brahmanique et de facture intéressante, ont pu être reconstitués au sol, sans qu'on puisse rien présumer de leur emplacement d'origine.

B) *Chantiers mixtes (Dégagement et anastylose partielle).* 1° *Mébôn Oriental.* — Ce chantier a été fermé fin février, après achèvement des derniers travaux : tous les linteaux sortis des fouilles et demeurés en bon état de conservation ont pu être remontés sur leurs colonnettes et photographiés, constituant une importante documentation sur la sculpture ornementale de la seconde moitié du Xe siècle.

2° *Chaussée de la Porte Nord d'Ankor Thom.* — Après achèvement par le service de l'Hydraulique Agricole des Travaux Publics des cinq aqueducs traversant la route en remblai, les parties ventrues ou éboulées du mur de soutènement en latérite du côté Ouest, d'un mètre d'épaisseur moyenne, ont été déposées et reconstruites à l'alignement, soit sur une cinquantaine de mètres de longueur.

Au-dessus, le cordon d'asuras portant le nāga a été en grande partie reconstitué, y compris les deux motifs extrêmes, et la présentation des derniers géants est en cours. Malgré l'absence de quelques éléments non retrouvés, le résultat obtenu est excellent, en raison des remarquables qualités d'expression de la plupart des têtes, d'une valeur plastique supérieure à celle des motifs analogues antérieurement rétablis tant à la Porte de la Victoire qu'aux entrées Nord et Est de Práḥ Khân.

3° *Práh Khăn.* — Le dégagement de la partie axiale du temple, mené de l'Est à l'Ouest, a été poursuivi jusqu'à la galerie occidentale de la deuxième enceinte, comportant l'enlèvement et le rangement des éboulis provenant de l'écroulement des voûtes et des parties hautes des édifices. Parallèlement il a été procédé à l'anastylose des divers



A, Bantãy Saṃrè. Tour centrale (vue prise de l'angle Nord-Ouest de la cour) après anastylose (cf. p. 487).
B, Bàyon. Tour n° 27 (vue prise du Nord) après anastylose. Au 1er plan : tour n° 41 (cf. p. 488).

corps de bâtiment trouvés en suffisant état de conservation et présentant un intérêt spécial par leur architecture ou leur décor.

Le porche occidental à quatre piliers du gopura I Est a été presque entièrement reconstitué, avec son imposant fronton consacré à la gloire d'un roi triomphant. L'ornementation des pilastres, très soignée, semble antérieure par son style à celle plus touffue mais singulièrement bâclée, de deux petites chapelles du type « bibliothèque » placées symétriquement de part et d'autre du passage axial : cachées jusqu'ici sous les décombres, elles constituaient certainement un rajout, à en juger par leur implantation, et comportaient chacune, sur un piédroit de la baie d'entrée, une inscription inédite de deux lignes.

Le gopura était relié par une galerie au préau en croix précédant le sanctuaire central et flanqué de bas côtés à demi-voûte. La surface murale, restée brute et percée de trous de scellement régulièrement disposés, témoigne de l'existence ancienne d'un revêtement de bois ou de métal, comme sur les parois de la tour principale elle-même, de plan cruciforme à quatre avant-corps. Le sondage du puits central n'a rien donné, et seuls ont été sortis des décombres amoncelés une statue masculine assise de taille humaine à belle tête expressive (pl. LII, A), une pierre à dépôts de piédestal à 32 alvéoles, et un long fuseau de grès fait de tores superposés qui pouvaient figurer autant de parasols étagés et constituer la flèche d'un stūpa.

Vers l'Ouest, la jonction avec le gopura de première enceinte était assurée par une galerie monumentale en trois travées, à double bas côté, dont la plupart des piliers ont pu être relevés et surmontés de leurs architraves et étrésillons. Venaient ensuite : le gopura, dont la salle en croix était précédée à l'Est d'un double vestibule où deux courtes inscriptions furent estampées — un vestibule de liaison, avec une inscription de même nature et d'intéressants panneaux à dvārapālas (pl. LII, B) et devatās sculptés sur les pilastres — la galerie de deuxième enceinte enfin, fermée vers l'extérieur par un mur plein de latérite et bordée vers la cour d'un bas côté à double rang de piliers en grès.

Tout cet ensemble, aux voûtes écroulées dans leur quasi-totalité, était composé sensiblement des mêmes éléments que du côté Est par rapport au sanctuaire central, mais beaucoup moins développés et traités plus simplement.

Dans les cours intérieures Nord-Ouest et Sud-Ouest, les deux bâtiments annexes N et N' du plan de LAJONQUIÈRE, en assez bon état de conservation, ont été révisés et complétés. Ouverts à l'Est, composés d'un avant-corps couvert en berceau et d'une salle carrée à un seul étage fictif avec voûte en arc de cloître et frontons surbaissés, ils présentent les caractéristiques de la dernière époque du style du Bàyon.

Le dégagement des angles extérieurs du sanctuaire central a libéré des éboulis qui les masquaient les faces latérales des deux importantes chapelles F et G, entièrement recouvertes d'une remarquable ornementation à fond de feuillages garnis de figurines et encadrant des niches. Celles-ci, bordées de nāgas aux têtes croisées supportées par de petits lions, abritaient en F des buddhas, malheureusement mutilés, et en G des ascètes en prière.

Le bâtiment F, très disloqué, a fait l'objet d'une anastylose complète. La salle principale, de 3 m. 15 sur 2 m. 75 dans œuvre, était couverte par une voûte en berceau supportant une tour carrée elle-même voûtée en arc de cloître et rappelant extérieurement

la silhouette des constructions voisines. Le pignon occidental, très particulier, formait fronton, associant la forme triangulaire à l'arc polylobé du nāga d'encadrement du tympan, surmonté d'une énorme tête de Rāhu. Au pied, la cour en contre-bas comportait en son centre un pilier isolé sur socle, à tenon sur le dessus, tel qu'on en rencontre fréquemment dans les temples de la fin du XIIe siècle (pl. LIII, A).

A l'angle Nord-Est de l'enceinte extérieure de Práḥ Khằn, le superbe motif de Garuḍa, haut de 6 mètres, a fait l'objet d'une remise en état qui a permis la prise d'excellents clichés (pl. LIII, B). D'autre part, dans la brousse Sud du temple, une statue de Prajñāpāramitā agenouillée, de 1 m. 20 de hauteur, est apparue tout à fait de même type que celles déjà rencontrées à l'intérieur du monument : la pierre en est malheureusement trop corrodée pour qu'on puisse se prononcer sur la qualité réelle de l'œuvre.

C) *Divers.* — Les dernières recherches épigraphiques ayant montré le caractère funéraire des principaux temples d'Ankor, qui paraissent avoir été des mausolées, M. CŒDÈS a fait rechercher dans les divers sanctuaires les *cuves en pierre,* avec ou sans couvercle, considérées comme des sarcophages.

Quinze de ces cuves, à base carrée ou rectangulaire et de dimensions variables, parfois richement décorées, ont pu être ainsi rassemblées au dépôt du Bàyon. Elles proviennent des monuments suivants : Phnoṃ Bằkhèṅ, Pràsàt n° 64 (secteur Sud-Est d'Ankor Thoṃ), Phimānàkàs, Ankor Vắt, Bantãy Saṃrè, Tà Prohm, Práḥ Khằn, Bàyon et Tép Praṇàm. Elles semblent donc avoir été d'un usage constant aux différentes époques de l'art khmèr (cf. *supra,* p. 315).

De nouveaux estampages ont été pris des quatre stèles des *Pràsàt Čruṅ* d'Aṅkor Thoṃ. Celles de l'Est, dont l'écriture est sensiblement postérieure à celle des deux autres, se trouvaient en dehors de leurs abris respectifs ; elles ont été rétablies en bonne place et correctement orientées.

De même, les inscriptions de *Bantãy Kdẽi* et de *Tà Prohm* ont eté soigneusement revues, ce qui a permis, pour le second de ces temples, de porter de 9 à 16 le nombre de celles figurant à l'inventaire.

Dans la province de *Bàti* (Cambodge), un relevé intégral en couleurs a été fait des fresques intérieures du *Pràsàt Nãn Khmau* (*I. K.* 26), rare exemple de peintures murales anciennes encore visibles dans un monument khmèr. Garnissant les trois faces des deux tours en briques encore debout, elles sont malheureusement très effacées et ne laissent apparaître dans leur état actuel que trois tons : brun rouge, blanc et gris foncé, ce dernier localisé dans un arc d'encadrement surbaissé, grossièrement tracé, qui peut fort bien n'être qu'un rajout.

— M. DALET a pu procéder à deux fouilles en 1940 et a étudié les vestiges anciens du *Phnom Práḥ Rãč Trắp, IK.* 79, ainsi que ceux d'art classique du *Phnom Bàsĕt, IK.* 78.

Fouilles. — 1° Le *Tûol An Srah Thãt, IK.* 76,36, est situé dans le khŭm de Prei Puoč, khãnd Thnàl Totŭrn, khèt Kandàl, région abondante en tertres et où furent déjà effectuées des recherches au Tûol Aṅ Srah Romčăn, *IK.* 76, 18, au Tûol Aṅ Kôṃbôt Ka, *IK.* 76,38 (*BE.*, XXXVIII, 2, p. 440-1) et au Nãk Tà Svày Daṃbar (*BE.*, XXXIX, 2, p. 336). La figure 43 donne la carte schématique des points archéologiques découverts dans cette intéressante région.



A

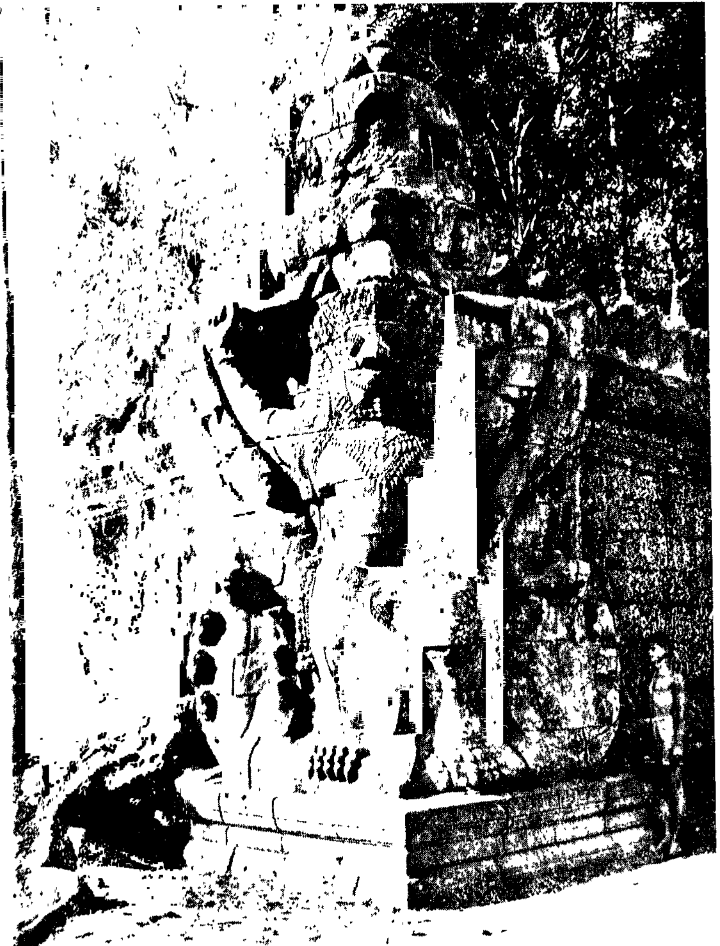


B

PRÁḤ KHẢN. *A*, Sanctuaire central, avant-corps Ouest. Tête de statue (h. : 0 m. 25) ;
B, Gopura II Ouest. Tête de dvārapāla. Cf. p. 489.



A



B

PRÁḤ KHẢN. *A*, Cour intérieure Sud-Ouest, bâtiment F : corps principal et pignon Ouest après anastylose ; *B*, Enceinte extérieure. Garuḍa de l'angle Nord-Est vu de face (h. : 6 m. 00, socle compris). Cf. p. 490.

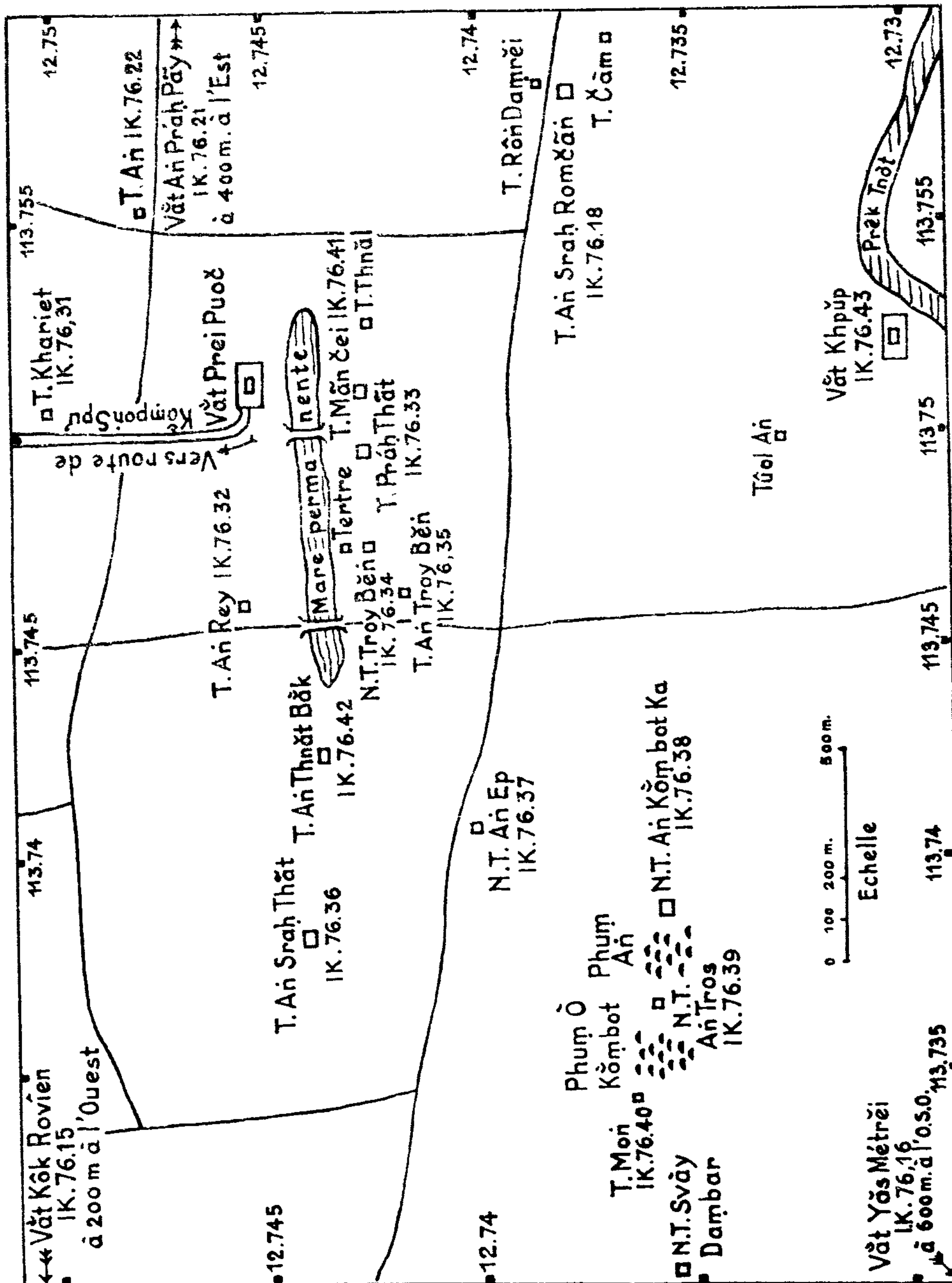


Fig. 43. — Environs du Vắt Prei Puoč. Carte schématique.

Cet endroit avait déjà été reconnu le 30 septembre 1934 et les dalles visibles examinées au point de vue épigraphique car une tradition locale voulait qu'une pierre inscrite existât là. Non retrouvée en 1934, elle fut découverte au cours du débroussaillement, sous d'épaisses touffes de bambous.

C'est vraisemblablement le piédroit Sud de la tour principale. L'inscription comporte 20 lignes de caractères assez grands mais les intempéries ont ruiné en partie la fin de ce texte; l'écriture couvre une surface de 78 cm. sur 92 cm. et sa lecture donne la date de 553 çaka. Il y eut fondation d'un liṅga par un brahmane hindou et des esclaves furent affectés à ce temple (renseignements de M. CŒDÈS).

La base de la tour centrale ne fut qu'en partie retrouvée; une cellule intérieure a existé, mais il n'en restait plus que deux lits de briques, marquant encore le plan.

Différents débris furent déterrés en avant de l'accès oriental qui était constitué de murets de briques maintenant trois marches en plaques de schiste:

a) un linteau du type I, passablement dégradé, à trois médaillons (pl. LIV, C); celui du centre montre Indra sur Airāvata et les deux latéraux, un roi-nāga (?) chevauché par une femme (?). Sous le cou du makara est une volute recourbée vers le centre.

b) deux colonnettes rondes, plus ou moins entières, avec trois jolies bagues entre filets; la bague centrale montre deux motifs asymétriques alternés: fleuron et branche fleurie; la bague supérieure est en guirlandes pendantes et l'inférieure, en fleurons et crosses (pl. LIV, A).

c) un liṅga à triple section dont le bulbe ovoïde ne porte que filet et prépuce: il s'agit probablement de l'idole dont parle l'inscription.

d) une cuve à ablutions en schiste dont la mortaise est trop grande pour le liṅga cité à l'alinéa *c*.

Ces deux dernières pièces étaient sous le linteau et les fragments de colonnettes, ce qui paraît bien indiquer un pillage avant ruine.

Le dépôt sacré ne livra qu'une petite hache préhistorique; vers 4 mètres de profondeur existent quatre dalles de schiste délimitant une ouverture de 60 centimètres de côté, emplacement probable du dépôt enfoui.

Entre l'escalier Est et l'entrée du maṇḍapa, des fragments de schiste et une pierre à crapaudine furent déterrés jusque vers 3 mètres de profondeur; ce n'est que la mise au jour constante de ces débris qui fit continuer la fouille en un endroit où rien ne permettait de prévoir qu'il put y avoir eu pillage.

Divers débris de briques décorées furent retirés des éboulis de la face Nord: quelques morceaux de colonnettes circulaires et partie d'une tête (moitié du front, œil et joue gauches et le nez); cette sculpture, dont les dimensions sont les trois quarts de la grandeur humaine, ne paraît guère pouvoir provenir que d'un personnage d'entre-pilastres, d'un important kūdu ou d'une grande figure de tympan. La planche LV, C donne la reproduction de ce fragment qui mesure 85 millimètres de haut.

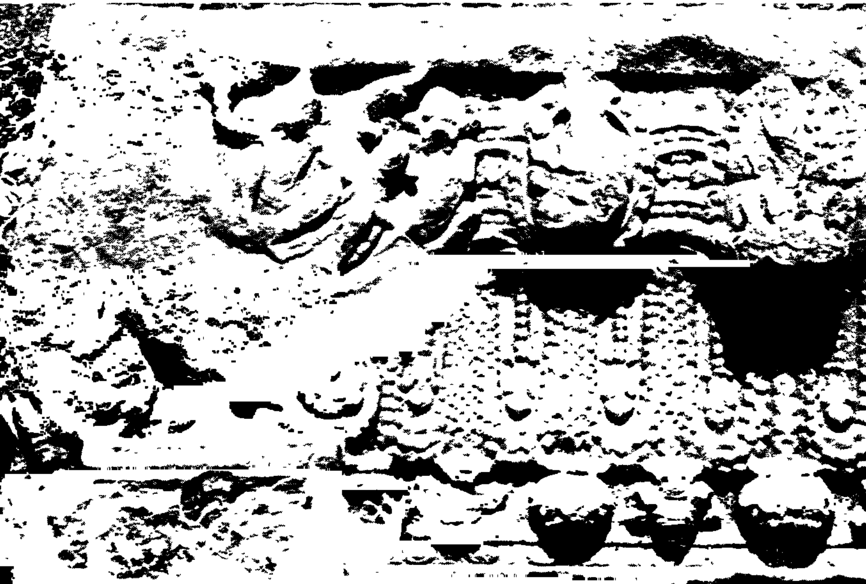
Au Nord de la tour principale existait un édifice plus modeste dont l'escalier est complètement ruiné; la base de la tour était ornée de moulures nues. La fouille du dépôt sacré ne donna qu'un lit de briques vers 3 mètres de profondeur, lit sur lequel devait reposer le dépôt sacré, car rien n'existait au-dessous.



A



B



C

TÛOL AN SRAḤ THĂT, *IK*. 76, 36 : *A*, Colonnette ; *C*, Linteau I. Cf. p. 492.
B, PHNOṂ BÀSĔT, *IK*. 78 : Linteau III. Cf. p. 494.



Tûol Kòḥ. *A*, Viṣṇu de face ; *B*, dos (cf. p. 493). *C*, Tûol Aṅ Sraḥ Thãt, *IK.* 76, 36. Fragment de visage (cf. p. 492).

Le linteau et les fragments de colonnettes entreront sous peu au Musée Albert Sarraut et l'inscription fut demandée par le Chef du Vàt Sĕmphali, situé à 3 kilomètres au Nord-Est.

2° La deuxième fouille fut faite au *Tûol Kòḥ*, khŭṃ et khảnd Romeñ, khèt Tà Kèv, où avait été trouvé sur le sol un remarquable Viṣṇu qui va être décrit.

La fouille, entreprise pour tenter de retrouver les fragments disparus de la statue, ne donna malheureusement pas le résultat espéré.

D'autres débris de statues furent extraits et montrent qu'il y eut au moins trois idoles en ce point.

Le tertre ayant été bouleversé par les bonzes de la pagode voisine pour en extraire les briques, la recherche fut rendue ainsi difficile, et l'emplacement exact du, ou des bâtiments n'a pu être déterminé de façon certaine.

Le Viṣṇu, entré au Musée Albert Sarraut (sous cote D. 383), paraît être une des plus vieilles statues du Cambodge. Son sampot long montre un gros pan tombant entre les jambes, une ceinture oblique et deux importants amas d'étoffe formant contreforts sur les côtés (pl. LV, A et B).

Les deux mains inférieures subsistent seules ; l'une est appuyée sur la hanche gauche et maintient contre celle-ci la conque dans l'ouverture de laquelle rentrent les doigts. C'est une pose tout à fait exceptionnelle et qui n'a pas encore été rencontrée au Cambodge. La main droite est aussi posée contre la hanche, paume en avant; ses doigts retenaient probablement un bouton floral ou un objet ovoïde.

Le ventre présente trois plis de beauté et un collier fleuri orne la poitrine; le décor de ce collier, malheureusement assez usé, a une certaine analogie avec les bijoux représentés sur la planche XLVIII du tome XVI d'*Ars Asiatica* (*Les Collections khmères du Musée Albert Sarraut de Phnom-Penh*).

Le buste, en son état actuel, sans épaules, sans bras et sans tête, paraît grêle en comparaison du bas du corps revêtu d'un ample vêtement; cette impression était certainement très atténuée lorsque les quatre bras et la tête, très vraisemblablement mitrée, venaient équilibrer la masse du costume.

Points connus. — *Pràsàt Spư, IK.* 128 : Faisant suite à l'information parue dans le *BE.*, t. XXXIX. p. 336, annonçant la destruction des deux tours qui existaient en ce point, la planche LVI donne, avec l'agrément de M. H. PARMENTIER, auteur du cliché, la vue de la face septentrionale de la tour Nord.

Avec les précieux dessins de l'*Art Khmèr Primitif*, cette photo est tout ce qui reste en fait de document concernant ces tours.

Phnoṃ Bàsĕt, IK. 78 : Le grand Buddha couché qui se trouve sur le versant Nord de phnoṃ paraît être installé sur l'emplacement d'une construction d'art classique ; outre quelques rares pierres architecturales noyées dans la base de l'édicule abritant le Buddha, on voit, en contre-bas de l'angle N.-O., deux fragments de pilastres montrant un décor en chevrons de bonne époque et un pilier (de nef ?) dont une extrémité est brisée ; il mesure 2 m. 70 de long et devait atteindre plus de 3 mètres si l'on en juge d'après le dé (ou le chapiteau) restant, haut de 0 m. 50, dont seule l'extrémité intacte est pourvue.

Sur l'esplanade de la tour de briques d'art khmèr primitif gisent aussi des fragments de piliers, un piédroit de schiste, une section de pilastre à décor de chevrons et la partie médiane d'un linteau du type III (pl. LIV, B).

Ce linteau paraît avoir été constitué par plusieurs blocs et sa sculpture est vigoureuse. Le motif central est formé de Brahmā, à une seule tête, assis en aisance royale sur trois oies sacrées, ailes déployées. Le dieu est entouré d'une ogive dentelée cernée de feuilles et l'ensemble pose sur une tête de monstre ; cette dernière a une gueule à commissures carrées et la mâchoire inférieure n'est pas visible ; le début de la guirlande sort de la gueule et se retourne tout de suite en rinceaux opposés et superposés ; il est regrettable que le reste ait disparu car on a l'impression que cette guirlande aurait pu offrir une composition sortant de l'ordinaire.

Ces pièces sculptées paraissent pouvoir se classer vers l'époque allant du Bàpûon à Aṅkor Vàt. La tour qu'elles ornaient devait être importante et comportait soit une annexe à piliers, soit une nef triple, soit un portique.

Phnoṃ Práh Rāč Trā̆p, IK. 79 : La grande pagode qui se trouve au Sud des Tombeaux Royaux d'Udoṅ, le *Vàt Åtthărăs*, a les portes de sa face septentrionale en partie constituées de fragments anciens : à la porte centrale sont des piliers, des colonnettes et des nāgas d'angle ; à la porte orientale, un linteau du type III et des piliers; à la porte occidentale, un cadre de baie mouluré, des colonnettes, des piliers, des nāgas d'angle et un linteau du type III.

Le tout, d'art vraisemblablement identique aux vestiges classiques du Phnoṃ Bàsĕt, *IK.* 78, doit provenir d'un monument assez considérable qui se trouvait sur la colline même des tombeaux et dont l'amorce d'une nef triple a été découverte par M. CŒDÈS (*A.K.P.*, p. 135). Nous rappelons qu'un linteau du type II a été également trouvé là.

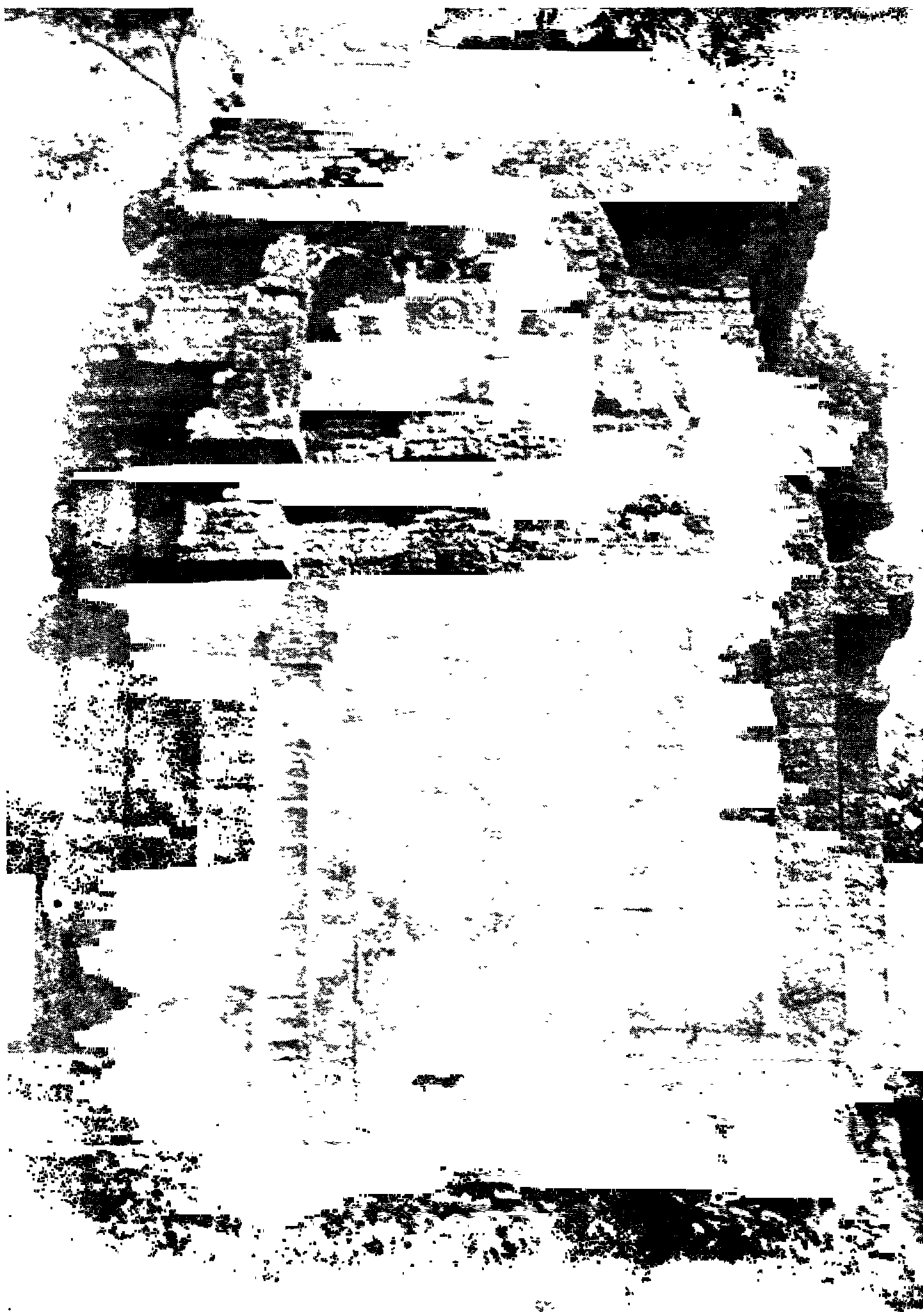
L'ancien monument classique devait être orienté Nord-Sud, suivant ainsi la ligne générale de la croupe de la colline ; il était composé, au moins, d'une tour et d'une nef et s'était substitué à un monument bien plus ancien, ou l'avait englobé dans ses constructions.

Il n'est guère possible de reconnaître plus avant les vestiges enterrés car l'esplanade maçonnée des tombeaux recouvre en très grande partie la nef; cependant, avec un étayage sérieux, l'intérieur de la nef pourrait être déblayé et peut-être arriverait-on ainsi jusqu'à la cella de l'ancien sanctuaire.

— L'Ecole a reçu du C[ne] THOMAS, délégué à Čẵm Khsàn (Kŏṃpoṅ Thoṃ), une note relative à des vestiges découverts dans la région qu'il administre (avec carte).

*
* *

Laos. *Préhistoire.* — De très nombreuses pièces préhistoriques ont été acquises ou récoltées in situ par M. Paul LÉVY qui à cette occasion a découvert à Luóng P'ră Bang même et dans sa banlieue immédiate (villages de Xieng Lek, de Phon Muât et de Pha Khom) un gisement préhistorique d'une exceptionnelle importance tant par son étendue (2 km. au minimum), par l'abondance du matériel lithique rencontré que par la composition même de ce dernier, le premier du genre qui ait jamais été rencontré en Indochine, étant donné sa situation topographique et géographique. Il s'agit, en effet, d'un lieu qui n'a cessé d'être habité depuis une époque où l'homme n'avait pour tout outillage que des galets grossièrement éclatés, mais, d'après leur forme, d'usage varié. Ce « paléolithique indochinois », tout à fait apparenté au Hoabinhien trouvé dans les grottes du Tonkin méridional par M[lle] M. COLANI, a en outre l'intérêt de démontrer



PRÀSÀT SPU', *IK.* 128. Tour N., face N. (vérascope de M. H. PARMENTIER). Cf. p. 493.

qu'en Indochine comme dans les vallées de la Somme (France) ou de Solo (Java) l'homme des plus lointaines époques de la préhistoire habitait déjà le bord des cours d'eau. Il s'agit ici d'un très grand fleuve, le Mékong, antique voie de liaison entre le continent asiatique et les archipels du Sud.

— Chargée sur sa demande d'une mission au Laos, Mlle M. COLANI a quitté Hanoi au début du mois de mars. A son arrivée au Tran Ninh, elle a repris ses recherches relatives aux jarres monolithes, en se consacrant de préférence à l'exploration des sites qui n'ont fait jusqu'ici l'objet d'aucune publication. L'un de ces sites, celui de Song Meng (altitude : 1200 m. env.), attira tout particulièrement son attention. Voici des extraits de son rapport :

« Song Meng est le nom d'un petit village situe sur un plateau coupé par un vallon qui est un ancien *ray*; tout autour, le plateau est couvert de forêt. A l'Est-Sud-Est, un sentier sous bois, montant et descendant, nous conduit au champ, ou plutôt aux champs, de jarres de Song Meng.

« Quand on vient du village, le premier champ est à gauche ; il s'étend sur une forte pente ; en bas, il finit sous bois en terrain plat. A l'Est, sur une colline, le 2e groupe. Vers l'Ouest le 3e groupe.

« *Ier champ* : 1ère moitié, une longue pente, a probablement été dénudée pour y établir le champ de jarres. Il s'étale, entouré de bois où dominent le pin et le chêne. — 2e moitié, dans un bas-fond humide, peu étendue ; des arbres touffus rendent cet espace très sombre. Dans ce petit bois reculé, d'assez nombreux animaux en pierre.

« *2e champ* : sur un monticule entouré d'arbres et de brousse, quelques animaux en pierre.

« *3e champ* : la piste allant de Ban Ban à Xieng Khouang le traverse ; il occupe les deux côtés de ce sentier. Situé sur une assez large arête, il domine deux vallées. Une montagne le borne au S.-O.

« Dans ces trois champs, grandes et belles jarres sur lesquelles poussent beaucoup d'orchidées. A terre, des disques.

« Les fouilles ont donné de nombreux couvercles disques, ornes sur leur face inférieure d'un animal, mammifères généralement, ou d'un gros bouton sur lequel est parfois sculptée une tête, humaine ou simiesque. J'ai tâché de rapporter à Hanoi une partie de ces grossières figures. Mammifères entiers ou têtes sont toujours orientés vers le centre de la terre. La disposition en plan horizontal de ces sculptures primitives ne paraît suivre aucun ordre. Les animaux semblent être souvent des singes, parfois grimaçants ; d'autres fois, nets et assez bien reproduits ; des ruminants de différentes espèces, buffles, etc. ; quelques carnassiers, tigres ; des mammifères nageurs, loutres, etc. Les poses, parfois assez justes et vivantes, montrent l'animal accroupi ou debout. Les artistes savent représenter leurs modèles en mouvement mais sont presque incapables de les figurer au repos. En somme, ensemble intéressant, mais primitif.

« A côté de ces acteurs, se trouvent aussi dans la terre de très petits animaux, souvent mieux reproduits, toujours en roc recouvert d'une couche de terre plastique. Ces êtres minuscules sont faciles à interpréter. Têtes assez mignonnes, ensemble mieux proportionné, etc.

« Que penser de tout cela ? Les indigènes prétendent n'en rien savoir. Ils disent que le tout a été exécuté il y a fort longtemps. N'empêche qu'ils en ont une certaine appréhension.

« Les autres objets qui gisent à côté des jarres sont : de nombreux tessons grossiers, et des fragments de pierres non utilisés. Parfois de petits disques. Ces rares choses rappellent vaguement certaines pièces trouvées par nous autrefois au Tran Ninh (M. COLANI, *Mégalithes du Haut-Laos*), à Ban Ang. Mais, a Song Meng, elles sont plus simples, moins ornées (cartes, p. 182, 192).

« La question de la décoration des disques en pierre a déjà été traitée par nous (M. COLANI, *Mégalithes du Haut-Laos*, tome I, p. 160, 164, 165, 215, pl. XLIV, XLVI, XLIX, L, LI, LII, LIII, LIV, LV, LVI, LVII, LVIII, LIX, LX). Dans les *Mégalithes du Haut-Laos*, nous avons figuré treize photographies de disques portant chacun un animal généralement en ronde bosse, singe, félin, etc. Ces trouvailles ont été faites dans des champs de jarres à l'Ouest du Tran Ninh. Ici, nous ne nous occupons que de stations de l'Est. Les pièces que nous étudions ne proviennent que de l'Orient de Xieng Khouang. Elles se rapportent toutes sans aucun doute à la même civilisation. Elles montrent son extension, au moins en partie. Passons en revue quelques-uns de ces échantillons orientaux. Le champ de Song Meng est particulièrement riche en mammifères : ruminants, singes grimaçants, loutres (?) ; et en vertébrés inférieurs : lézards, grenouilles. Pas d'oiseaux. Grossières figurines, position de chasse ou de guet. Têtes bizarres, peu étudiées, pattes lourdes et gauches. Poses assez réelles, assez vivantes. Pourquoi ces êtres avaient-ils tous les pieds dirigés vers le haut, vers le ciel ; et la tête vers le bas, vers le centre de la terre ? Pourquoi étaient-ils ainsi réunis ? Idées empruntées à la magie sans doute. »

Conservation des monuments historiques. — A la fin du mois de janvier, M. CLAEYS a exécuté une mission qui l'a conduit à Vieng Čăn et Luóng P'ră Bang. Dans la première ville il a inspecté en compagnie du Tiao SOUVANNA PHOUMA les travaux du Văt P'ră Kèo auxquels l'École a contribué pour une somme de 2.000 $. Dans la capitale du royaume il a rencontré M. LÉVY et a visité avec lui les sites archéologiques ou historiques les plus importants de la ville. L'état de ceux-ci exige qu'une conservation efficace soit créée d'urgence et qu'un local approprié soit affecté à la réserve des objets et pièces de valeur en attendant l'installation du Musée devenu indispensable. Cette nécessité impérieuse a été immédiatement exposée par M. CLAEYS aux autorités laotiennes intéressées et à S. M. le Roi de Luóng P'ră Bang qui s'est montré fort bien disposé.

— D'un rapport de Mlle Suzanne KARPELÈS, Secrétaire général de l'Institut Bouddhique, sur une tournée dans la province des Hua P'ăn, nous extrayons le passage suivant :

« La pagode de Mương Soy mériterait d'être classée d'urgence comme monument historique tant par l'intérêt qu'elle présente du point de vue art bouddhique des Hua P'ăn que par la valeur ethnographique de ses sculptures (pl. LVII, 1). Les quelques réparations urgentes qu'il y aurait à faire pour maintenir cette pagode en parfait état de conservation, sont de peu d'importance. A l'entrée Ouest-Nord, les rampes de l'escalier représentent des makaras dans la gueule desquels se trouve un poisson (pl. LVII, 2) ; un petit animal, qui ressemble à un tigre et dont l'exécution grossière montre que c'est une addition récente, est posé sur la tête de chaque makara. Sous la mâchoire inférieure de chacun d'eux, au même niveau que la 1ère marche, se trouve un petit panneau sculpté qui représente une scène érotique ; à droite, un homme porte une femme dans ses bras ; à leur droite, un homme tire l'amoureux par la longue mèche de ses cheveux. Le panneau de gauche représente un homme qui lutine une femme, tandis qu'une autre femme le tire par les cheveux. Les battants des trois portes, qui donnent accès dans le sanc-



1



2



3



4



5



6

VĂT MƯƠNG SOY (HUA P'ĂN). 1. Ensemble. — 2. Rampes de l'escalier. — 3. Battants de porte. Cf. p. 496-497.
Th'at dit « du Chevreuil » près de Ban Phoun San (Hua P'ăn). 4. Bulbe. — 5. Base. — 6. Angle Nord-Ouest. Cf. p. 499.

tuaire sont en bois sculpté laqué rouge et or (pl. LVII, 3). Sur le battant de la porte droite, le panneau central représente une scène érotique composée de quatre personnages : à gauche une femme émerge à mi-corps de l'encadrement et devant elle, se trouve une jeune femme, vue de face, dont le visage a été récemment bûché ; elle est coiffée d'un énorme chignon en forme de courge qui est entouré à sa base d'un diadème en feuillage (?) et dans lequel sont plantées deux longues épingles à chignon en forme d'épis, comme celles que les femmes Thai Nưa portent de nos jours encore. Un jeune homme, le chignon sur la nuque (un *Phu Thai* ?) enlace la jeune femme et à côté de lui, un autre jeune homme qui passe son bras droit sous le sien, lutine la jeune femme dont les deux bras pendent le long de son corps. Tous les personnages sont vêtus de *sin* à fleurs et motifs décoratifs, portent une ceinture, une collerette, des boucles d'oreille. Au-dessus de leur tête, des motifs décoratifs qui doivent probablement représenter des nuages stylisés ; le panneau inférieur représente de gauche à droite un joueur de khène vu de profil dont une partie du corps est masquée par l'encadrement : il est assis sur un petit siège en rotin comme ceux que les Kha font de nos jours encore ; à côté de lui, un jeune homme vu de face, également assis sur un siège Kha, porte un gilet sur une longue chemise ; il évente de sa main gauche une jeune femme au chignon en forme de courge double qui est également assise sur un siège Kha ; entre elle et le jeune homme, une tête de divinité (?) émerge d'un encadrement ; à droite, une autre figure assise, dont la partie gauche est coupée par l'encadrement du panneau, appuie sa main droite sur l'épaule de sa compagne, tandis que celle-ci, de sa main gauche, au poignet orné de bracelets, prend une chique de bétel (?) d'un panier tressé — comme ceux que l'on fait de nos jours encore — et qui repose sur les genoux de sa compagne ; mêmes coiffures que sur le panneau supérieur, mêmes *sin* également, mais les personnages de cette scène portent une veste. La porte qui est encadrée de moulures en forme de colonnes, est surmontée d'un fronton en relief représentant deux dragons dont les queues s'entrelacent et que soutiennent deux personnages dont la tête et les pieds ont été maladroitement restaurés. Au-dessus, Rāhu agriffe le corps épineux des deux dragons. De chaque côté, les murs sont décorés de sujets variés au pochoir : des rosaces de lotus stylisé, des devatās volant à travers l'espace, une fleur à la main. Au-dessus, sur un pan de mur en retrait entouré d'un encadrement, un éléphant et un phénix au-dessus desquels volent deux Gandharvīs. La porte centrale est à deux battants sur lesquels sont sculptées deux divinités masculines au visage récemment et légèrement bûché ; autour de leur tête, des motifs décoratifs et entrelacs. Les deux divinités coiffées d'une tiare font le même geste mais d'une main différente ; toutes deux tiennent une conque dans une main et l'autre pend le long du corps. Leurs buste, bras, taille sont parés de bijoux ; leur *sin* est à plusieurs pans. Sur le panneau inférieur, deux personnages grotesques soutiennent de leurs mains la base sur laquelle reposent les pieds de chaque divinité. La figure à gauche représente un personnage masculin, vu de face, et accroupi ; celle à droite, représente un personnage féminin, vu de profil, avec un chignon noué sur le haut de la tête. Cette porte, comme celle de gauche, est encadrée de moulures et surmontée d'un fronton au centre duquel se trouve un lotus en rosace entre deux phénix ; au-dessus, deux dragons et un Meru stylisé : au mur, des pochoirs XVIIIe siècle qui s'effacent et où l'on distingue encore des scènes tirées des jātakas et de la vie domestique, qui se détachent, comme les autres pochoirs, sur un fond brun rougeâtre. La porte gauche comme la porte droite, n'a qu'un battant sur

lequel sont sculptées deux figures féminines dont les visage et mains ont été légèrement bûchés ; toutes deux font le même geste, les mains jointes entre les deux seins. Leurs coiffure, bijoux, *sin*, sont les mêmes que ceux que porte le personnage féminin du battant de la porte droite. Le panneau inférieur représente une scène de la vie domestique : deux personnages entre lesquels se trouvent des nuages stylisés — à gauche émerge une tête d'homme qui regarde le personnage masculin, vu de face assis sur un siège ; une longue mèche de cheveux pend sur son épaule droite ; de sa main droite il tient une longue pipe chinoise et de sa main gauche il reçoit une tabatière oblongue (comme celle en courgette, dont se servent encore les Thai Nưa) que lui tend une jeune femme agenouillée et vue de face ; de la main gauche elle tient un miroir encadré ; elle est vêtue d'une veste à manches aux coudes desquelles flottent deux longs pans d'étoffe à la chinoise. Son chignon est thai nưa en forme de courge. Sous l'escabeau du personnage masculin se cache un chat moustachu.

« Toutes les consoles de toiture sont en bois sculpté ; la faune et la flore qui les décorent mériteraient d'être relevées. Toutes les colonnes du péristyle sont rondes et massives. Les chapiteaux sont ornés de pétales de lotus, d'entrelacs et d'animaux divers ou bien encore représentent des scènes tirées des jātakas. Sur la demi-colonne à l'angle du mur, à droite, on reconnaît facilement le jātaka de la tortue. Sur l'autel du sanctuaire (fort sombre et qui est devenu le paradis des chauves-souris) se trouve une magnifique et grande statue du Buddha tout en cuivre, style XVIIIe siècle, aux larges épaules, attestant la terre ; le menton est rond, les longs yeux bridés ornés de nacre. L'expression du visage est très belle. Dans l'obscurité — en fin de journée — on ne peut distinguer si l'*uṣṇīṣa* est authentique ou non. Cette statue repose sur un magnifique socle en bronze entièrement travaillé, orné de têtes de Rāhu stylisé et de pétales de lotus. Par suite de l'obscurité et du peu de temps dont disposait le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique, il a été impossible de relever ou de lire l'inscription autour du socle. D'après les dires des habitants de la région, cette statue aurait été fondue sur les ordres du roi Intha Som (1727-1776) et cette pagode aurait été construite pour l'abriter. Les murs sont décorés de pochoirs et de fresques malheureusement fort endommagés qui représentent des scènes historiques et de la vie domestique en Chine qui mériteraient d'être soigneusement relevées et étudiées. Colporteurs, hamac, maison, armée, animaux, temple, forteresse révèlent la vie du XVIIIe siècle à Pékin (?). Au-dessus de la porte centrale, on devine la grande figure d'un Buddha sur un fond rouge encadré de deux personnages. Sur le mur gauche, au-dessus de deux ouvertures dentelées qui servent de fenêtres, se déroule une fresque exécutée par un artisan chinois et qui représente les cinq Buddhas avec leurs emblèmes religieux, ombrelle, écran, bol à aumônes, lotus, feuilles de l'arbre de l'Illumination ; à leur suite, on devine l'ébauche d'une scène tirée d'un jātaka. Le plafond, fort endommagé, est orné de lotus en relief incrustés de verroteries. L'influence chinoise que l'on retrouve partout (exécution, décors, vêtements) s'explique par les étroites relations existant avec la Chine à l'époque d'Intha Som qui envoya deux missions à Pékin (voir LE BOULANGER, *Histoire du Laos français*, page 190 et suivantes). Dans l'enceinte de la pagode, au Nord, se trouvent un petit *Ho Pha* pour Abhiṣeka, un *th'at*, un *Ho Pha* avec table à offrandes devant chaque édicule. Les tuiles de la triple toiture de la pagode sont en bois. Sur le mur extérieur, face Ouest, on voit encore les traces des balles de fusil dues aux pirates chinois de 1914 après l'attaque de Sam Nưa. La population bouddhiste de la province de Sam Nưa serait très désireuse

qu'on lui permît, une fois par an, de venir en pèlerinage dans cette pagode actuellement désaffectée. Au retour, le Secrétaire général s'est arrêté pour examiner le *th'at* dit du Chevreuil qui se trouve dans le voisinage de Ban Phoun San. Ce *th'at* date de la même époque que la pagode de Mưong Soy, c'est-à-dire du XVIIIe siècle, mêmes motifs décoratifs, même facture, même esprit qui anime les scènes érotiques et de la vie domestique. La base du bulbe supérieur du *th'at* est décorée de haṃsa s'affrontant (pl. LVII, 4) et la base du *th'at* est décorée de Rāhu stylisé en motif floral et de pétales de lotus (pl. LVII, 5), comme sur le socle de la statue du Buddha en cuivre de Mưong Soy. Sur le soubassement, face Est, se trouvent plusieurs scènes en ronde bosse — à droite un homme lutte avec une femme à chignon thai nưa, tandis que derrière elle, un homme se permet certaines privautés à son égard. A l'angle Nord-Est du soubassement se trouve un magnifique taureau avec une inscription fort endommagée en caractères laotiens, fin XVIIIe siècle (pl. LVII, 6). Un fonctionnaire laotien, qui accompagnait le Secrétaire général dans cette tournée, a pu déchiffrer ces quelques mots : « C'est un herbivore ». Toujours face Est, une table à offrandes éventrée par les Chinois ; vers la droite un petit *th'at* enfoncé dans la broussaille. Face Ouest-Sud se trouve une borne en bouton de lotus comme celles que l'on voit dans toutes les pagodes de Luóng P'ră Bang et de Vieng Čăn. Du côté Sud-Est se trouve également une inscription difficile à déchiffrer disant notamment que c'est le côté du levant ; un Garuḍa s'envole. A l'angle du *th'at* se trouve le postérieur d'un lion dont l'emplacement primitif se trouve au milieu du soubassement, face Nord, jeté là par les pirates chinois en quête de trésors. Sur le soubassement, face Sud, divisé en deux parties, se trouve une inscription gravée sur la partie supérieure et qu'on n'a pu déchiffrer ; la scène représente un Gajasiṃha, vu de profil, couronné d'un diadème, et dont les défenses et la trompe sont fendues par suite de la brisure du stucage. Sur la partie inférieure et sous le Gajasiṃha, un personnage debout, vu de face, et dont la tête a été enlevée, joint les mains à la hauteur de la poitrine ; il porte un collier et une ceinture qui retient un *sin* à quatre pans superposés ; à sa gauche se trouve un petit personnage accroupi, vu de profil, les deux mains jointes en signe de salutation, le buste nu, une écharpe sur l'épaule gauche, les cheveux dans le dos (la partie supérieure de la tête a été réparée) ; derrière lui, à quelque distance, deux chasseurs le suivent (la tête du premier a disparu), portant sur un fléau un cerf suspendu par les pattes. A gauche du personnage debout ci-dessus décrit, qui doit être un mandarin ou un prince d'après ses parures et le salut respectueux du petit personnage, deux hommes, chignon sur la nuque avec turban sur le haut du crâne, sont en train de lutter. Le soubassement du petit *th'at* enfoui dans la broussaille, face Est, se trouve à l'angle Sud-Ouest faisant face à la borne en bouton de lotus qui se trouve à l'angle Ouest-Nord.

« Face Ouest-Sud, sur l'étage supérieur du soubassement, se trouve un animal au corps strié ; son museau est à terre ; auprès de lui une inscription presque illisible : « c'est l'image du tigre.... ». A l'Ouest, sur le panneau supérieur du soubassement, se trouve un nāga dont le corps occupe toute la longueur de cette face ; auprès de sa tête une inscription stipule que c'est le nāga qui se déroule (?) au milieu de 1.000 îles. A l'angle Nord-Ouest, sur la partie inférieure du soubassement, se trouve un rat avec moustaches et au-dessus de son postérieur, une inscription presque illisible stipule que c'est ici la demeure du rat. Le soubassement face Nord a été éventré et c'est là que se trouvait l'emplacement primitif du lion abandonné au Sud-Est, ce qu'une inscription, en partie illisible, vient confirmer en stipulant que « du côté Nord...... le lion ...... »

Ethnologie. — M. P. LÉVY, Chef du Service Ethnologique, a continué le cours de ses recherches ethnologiques sur les Laotiens du centre urbain de Luóng P'rā Bang. De nouveaux documents sur la magie, sur les coutumiers et sur la vie religieuse ont été rassemblés par ses soins. L'enquête approfondie entreprise depuis juillet 1939 sur l'ensemble des fêtes régulières ou exceptionnelles a été poursuivie jusqu'à l'achèvement du cycle annuel.

M. Paul LÉVY a poursuivi à Hanoi, en vue de leur prochaine publication, le classement et l'étude des nombreux documents recueillis par lui. La diffusion de ces documents contribuera à une meilleure compréhension de la vie sociale et religieuse des Laotiens. dont certains aspects, jusqu'ici, n'ont pas été étudiés avec l'attention qu'ils méritent.

— Sous la direction de M. Paul LÉVY, il a été dressé une série de cartes montrant la répartition des différents groupes ethniques en Indochine. Une carte se rapportant aux Hua P'ān et à leur répartition sur le territoire indochinois, a été communiquée à l'Ecole par le Résident de Sam Nưa, ainsi qu'une carte indiquant la situation des villages Kha Tamung de la délégation d'Attopeu (Paksé).

Relations extérieures.

FRANCE.

Dans son numéro de mars-avril 1940, *Le Musée de l'Homme, Bulletin mensuel d'informations* a publié la note suivante :

« *Notre exposition d'Indochine Française.*

Depuis le 23 mars, une exposition d'Indochine remplace l'exposition d'Afrique Noire, mais, les fêtes de Pâques entraînant l'absence de nombreux Parisiens, il n'a pas été fait d'inauguration.

Lors d'un séjour du Professeur RIVET en Indochine, en 1932, la collaboration de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, à Hanoi, dirigée par M. George CŒDÈS, avait été promise à notre Musée. Depuis, l'Ecole et dernièrement l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme, plus spécialisé dans les recherches ethnologiques, veulent bien consacrer une partie de leur activité à recueillir, au cours d'enquêtes ethnographiques, une ample moisson de documents, d'objets et de photos, à l'intention du Musée de l'Homme. C'est grâce à ces efforts persévérants et methodiques, grâce aussi au concours de l'Institut Océanographique de Nhatrang, dirigé par M. CHEVEY, que nous avons pu, depuis 1932, constituer les bases essentielles de notre section indochinoise.

A côté de certains objets exposés déjà (statues Moï de la Mission RIVET, palanquin et objets funéraires de la Mission CUISINIER-DELMAS...), nous présentons surtout, cette fois-ci, les derniers envois de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (notamment de Melle E. COLANI et de M. J. Y. CLAEYS), de l'Institut Océanographique de Nhatrang. A la division classique par groupes ethniques que l'on trouve déjà dans notre salle d'Asie, il nous a semblé préférable de substituer, cette fois, des ensembles d'objets typiques des modes d'activité (pêche, culture en rizière ou en « ray »), de techniques (vannerie, bijouterie), de la vie sociale et religieuse (instruments de musique, culte des esprits) communs à plusieurs groupes et à de grandes régions et une série de costumes. Cependant, après cette vue rapide qui essaie de restituer une atmosphère de vie, nous avons voulu choisir quelques aspects particuliers et insister notamment sur la civilisation annamite dont on connaît l'importance culturelle et civilisatrice.

« Enfin parmi les photos destinées à rendre plus proche et plus sensible la beauté des types humains et des sites, mentionnons qu'un grand nombre est dû au talent de Mme Thérèse LE PRAT. »

— Le Salon de la France d'Outre-Mer a été inauguré le 3 mai. Les envois de l'Ecole Française y occupent une section spéciale installée par les soins de M. Philippe STERN, Conservateur *p. i.* du Musée Guimet, et Mme G. de CORAL-RÉMUSAT, Correspondants de l'Ecole Française. Cette section comprend de nombreuses publications, cartes, tableaux statistiques, photographies, moulages et autres documents susceptibles de renseigner le grand public sur l'activité de l'Ecole Française et l'étendue de sa tâche scientifique en Extrême-Orient.

BELGIQUE.

Le jeudi 9 mai 1940 au soir, quelques heures avant l'invasion du territoire belge et le premier bombardement de Bruxelles, Mme de CORAL-RÉMUSAT a donné à l'Institut des Hautes Études de Belgique une conférence traitant des travaux récents de l'École Française d'Extrême-Orient au Cambodge ; la conférence que Mlle Jeanne CUISINIER de l'Institut Ethnologique à Paris, devait faire le lendemain 10 mai sur « l'Origine cambodgienne du calendrier Muong » n'a pu avoir lieu en raison des circonstances.

HOLLANDE.

Mme de CORAL-RÉMUSAT, Correspondant de l'École Française, a visité à deux reprises la Hollande. Nous extrayons le passage qui suit, d'une lettre adressée par elle au Directeur de l'École Française, à la date du 31 mars :

« Du 27 janvier au 10 février 1940, j'ai séjourné à l'Institut français d'Amsterdam (Maison Descartes) pour travailler dans les Musées coloniaux et les bibliothèques de Hollande. Le jeudi 8 février j'ai fait dans cette institution, sous la présidence de son directeur M. Etienne GUILHOU, une conférence avec projections dont le sujet était « l'Art d'Aṅkor et l'évolution de ses thèmes décoratifs, d'après les travaux les plus récents ». Cette conférence a été répétée le lendemain à l'Université d'Amsterdam pour les élèves du Professeur SCHRIEKE.

« A la suite de ces deux exposés l'Alliance française m'a demandé de faire en mars une tournée à travers la Hollande. Après un bref retour à Paris pour chercher la documentation nécessaire, je suis donc revenue à Amsterdam le 7 mars et le 8 je donnais une première séance dans la grande salle de l'Institut Colonial, sous la présidence du Professeur SCHRIEKE. Puis j'ai parlé dans les villes suivantes : Hilversum 11 mars, La Haye 12 mars, Nimègue 13 mars, Rotterdam 14 mars, Maastricht 15 mars, Haarlem 16 mars, Leeuwarden 18 mars, Hengell 19 mars, Breda 20 mars. Un peu différente de la première, cette conférence se divisait en deux parties : 1° les travaux récents de l'École Française d'Extrême-Orient au Cambodge en insistant sur leur relation avec les méthodes d'anastylose pratiquées aux Indes Néerlandaises ; 2° l'évolution de l'art khmèr et ses principaux points de contact avec l'art de Java. Ce sujet a semblé intéresser vivement un public extrêmement averti de tout ce qui touche aux questions coloniales. A Amsterdam et à Rotterdam la conférence a été suivie de la projection du film « Princesses d'Aṅkor ».

« Dans le courant de l'hiver j'ai remis au Professeur SCHRIEKE un article abondamment illustré à propos des récents travaux de l'École à Aṅkor et un compte rendu du petit volume publié dernièrement par M. MARCHAL sur les collections khmères du Musée

Louis Finot. Les deux notices paraîtront dans un prochain numéro de la revue *Culturel Indië.* »

CHINE.

M. le Vice-Amiral d'Escadre DECOUX, Gouverneur Général de l'Indochine, accompagné de M. CŒDÈS, Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient, a inauguré le 21 novembre à Fort-Bayard, le monument élevé par la Société des Amis de l'École Française d'Extrême-Orient, avec le concours de l'Administration du Territoire de Kouang-tcheou-wan, à la mémoire de la frégate *Amphitrite.*

Le monument qui a sept mètres de haut est en forme de proue. Il se dresse comme une sorte d'amer à l'intérieur de la baie de Fort-Bayard, dans l'axe d'une avenue devant la Résidence. Sa partie antérieure porte un cartouche de bronze traité dans le style de la fin du XVIIe siècle. Sous un médaillon où figure en bas-relief l'image de la frégate, un dauphin et un dragon s'affrontent encadrant une ancre marine. En « chef », une banderole porte le nom de l'*Amphitrite.* Sur la partie postérieure du monument plusieurs plaques, également en bronze, donnent en français et en caractères chinois la raison de cette commémoration et les noms des membres de l'équipage. Le monument a été exécuté par M. ROTH, Ingénieur des Travaux publics à Kouang-tcheou-wan, sur les plans de M. J. Y. CLAEYS, Chef du Service archéologique de l'École Française d'Extrême-Orient. Le cartouche a été modelé par ce dernier et moulé sous la direction technique de M. MERCIER, Chef des travaux pratiques de l'École Française d'Extrême-Orient.

— L'École est entrée en relations d'échange avec les « Hautes Etudes » de Tien-tsin.

JAPON.

Le Général NISHIHARA, Chef de la Mission Japonaise, a fait don à l'École d'une somme de 1.000 piastres destinée au développement des échanges intellectuels avec le Japon.

— L'École est entrée en relations d'échange avec la « Société pour le développement des relations culturelles internationales » (Kokusai Bunka Shinkokai) et avec la « Society of Friends of Eastern Art », à Tōkyō.

ILES PHILIPPINES.

Le Dr. O. JANSÉ, Membre correspondant de l'École Française, a continué, pour le compte de l'Université de Harvard, ses recherches dans les Iles Philippines. Il a pu repérer, entre autres sites archéologiques, l'emplacement de plusieurs nécropoles Song et Ming présentant un intérêt certain. Le mobilier funéraire en est parfois assez riche. Par exemple dans une seule sépulture, se trouvaient associés : de la porcelaine Ming, une « amphore » provenant sûrement de Sävänk'älòk, deux bols de type Song, presque identiques à des pièces découvertes au Tonkin et au Thanh-hoá. Il y avait aussi de la céramique rouge, de fabrication locale assez curieuse. Les squelettes sont en général assez bien conservés et présentent parfois des positions bizarres. En ce qui concerne le partage des produits des fouilles, les Philippines ont été très libérales et en ont laissé pour l'Université de Harvard la presque totalité.

M. JANSÉ a fait un voyage à Cèbre, Mindanao, Basilan et Jolo, où il a étudié des collections privées et fait quelques sondages. L'île de Cèbre paraît particulièrement

intéressante au point de vue archéologique. Les habitants y ont trouvé accidentellement des quantités considérables de céramiques Song et Ming.

ETATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

L'École Française vient d'expédier à Cambridge (Etats-Unis d'Amérique) une collection d'objets de fouilles, recueillis par le Dr. O. JANSÉ au Tonkin et en Annam (*BEFEO.*, t. XXXIX, p. 332). Ces objets seront exposés au Harvard-Yenching Institute.

THAILANDE.

La deuxième mission archéologique organisée par l'École française d'Extrême-Orient en Thailande a duré cette année de la fin avril au 22 juin. Le personnel affecté à cette mission comportait M. Pierre DUPONT, membre de l'École, M. TẠ-MỸ-NHẠ, dessinateur, M. BUN LAO, secrétaire, et M. NGUYỄN-HỮU-THỌ, photographe, tous détachés de la direction de l'École à Hanoi.

Les fouilles eurent lieu cette année encore dans la région de Năk'ôn Păṭhŏm. Commencées dans les derniers jours d'avril, elles comportèrent d'abord quelques brefs travaux pour achever le dégagement du Wăt P'ră Men, notamment de perrons particulièrement archaiques masqués par des blocages de briques. Le chantier fut ensuite transporté au Wăt P'ră Păi'on, situé à 5 km. environ à l'Est de Năk'ôn Păṭhŏm et où, à côté d'une pagode moderne et d'un stūpa du type mōn, se trouvait un tertre qui avait déjà livré des objets en stuc.

Les travaux sur cet emplacement, qui durèrent sept semaines, permirent de découvrir un édifice de plan carré, ayant 16 m. de côté environ, dont le corps même, conservé sur une hauteur moyenne de 2 m. 50, reposait sur un double soubassement en gradins. L'édifice comportait sur chaque face cinq Buddhas, trois assis à l'européenne et deux sur le nāga, placés dans des niches flanquées de colonnettes et de pilastres. De nombreux fragments en stuc (têtes, rinceaux, volutes), provenant de la décoration des entre-pilastres, ont été retrouvés sur le soubassement supérieur pendant les fouilles.

Des sondages pratiqués dans les soubassements, qui atteignent une longueur de 35 m. environ, ont permis de déceler plusieurs états dans la construction du monument. Dans le premier, l'édifice avait une base propre de 2 m. environ et un soubassement unique de même hauteur. La décoration en stuc de la base, qui a été conservée, comportait des motifs géométriques et végétaux et, aux angles de chaque redent, une tête de makara portant un petit personnage dans la gueule. Le soubassement, large d'1 m. 50 environ, était décoré d'éléphants et de garuḍa alternés, en bas-relief, sauf près des perrons axiaux qui étaient flanqués de lions. Les perrons eux-mêmes, dont deux sont déjà degagés, sur les faces Sud-Ouest et Sud-Est, avaient des échiffres à cannelures ornées de têtes humaines.

Ce premier soubassement a été ultérieurement exhaussé de telle façon que toute la base proprement dite du monument a été masquée (ce qui a sauvé la décoration stuquée). La décoration de ce deuxième état, beaucoup plus simple, comporte simplement des motifs d'appliques réalisés en briques. A une date plus récente, le même soubassement a été élargi de 0 m. 50 environ et doublé à l'extérieur par un second gradin, moins haut de 2 m. environ et large de 6 m. dans lequel les perrons anciens ont été enrobés. Au Wăt P'ră Men, dégagé l'an dernier, on constatait les mêmes modifications: exhaussement

des terrasses, élargissement de la base du monument. Peut-être ont-elles été rendues nécessaires par l'état de la région en saison des pluies.

Outre les fragments en stuc déjà cités, les fouilles ont livré une petite tête de Buddha en granit bleuté, divers objets de bronze (clochette, grelots) et quatre plaques votives en métal (une en bronze, deux en argent, une en argent et or).

Trois cents photographies environ ont été prises tant du monument que des objets qui y furent trouvés. Après élimination des fragments de faible intérêt, le partage final entre l'École française d'Extrême-Orient et le Service archéologique thailandais a permis de rapporter à Hanoi une centaine de pièces environ.

Avant le retour de la mission en Indochine, une trentaine de photographies ont été prises à Bangkok au Wăt Rac'abopitr.

— Le Gouvernement thaïlandais a promulgué le 6 mars 1940 un décret fixant la transcription officielle de la langue thaïlandaise en caractères latins. Cette transcription a été élaborée par une commission de l'Institut Royal, présidée par le Prince VARNAVAIDYAKARA, qui a pris pour base *Notre transcription du siamois* (BEFEO., XXXI, p. 355), et a bien voulu solliciter l'avis et les conseils du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient avant de soumettre ses conclusions à la ratification du premier ministre. Voici en quoi cette transcription officielle dite « précise » diffère de la nôtre :

TRANSCRIPTION DU *BEFEO.*, XXXI.	TRANSCRIPTION OFFICIELLE.
kh	kh'
k	k''
s'	ç
ñ	y' (à l'initiale), n' (à la finale)
ç	s'
ô, ôi	ọ, ọi
è	æ
ơ, ươ, ươi	œ, ưœ, ưœi
ăi	ăi
ău, au, eu, êu, ieu	ăo, ao, eo, æo, ieo
ah, oh, etc.	ăh, ŏḥ, etc.
o (ton retombant)	ô

En outre, le Gouvernement thaïlandais a accepté pour l'usage courant (cartes géographiques, journaux en langue européenne) une transcription dite « générale » qui se distingue de la précédente par la suppression à peu près complète des signes diacritiques.

Pour les voyelles, le signe de la brève est supprimé, ou du moins reste facultatif. Pour les consonnes, voici les différences entre les deux systèmes :

TRANSCRIPTION PRÉCISE.	TRANSCRIPTION GÉNÉRALE.
kh, kh', kʿ, kʿ', khʿ	kh
č	čh
ch, cʿ, chʿ	ch
y', y	y
d, d	d
t, t	t
th, th, tʿ, tʿ, thʿ, thʿ	th
n, n	n
ph, pʿ, phʿ	ph
f, f'	f
l, l	l
ç, s', s, s	s
h, h'	h

Nous emploierons dorénavant dans le *Bulletin* la transcription officielle précise pour les travaux philologiques, et la transcription générale pour les autres.

NÉCROLOGIE

Jean de MECQUENEM

Une lettre arrivée de France tout récemment, nous apprend, avec un retard de plus d'une année, la mort de M. Jean de Mecquenem, architecte diplômé et ancien membre de l'Ecole Française, survenue à Bayonne par suite d'un accident, le 2 septembre 1939.

Nommé pensionnaire de l'Ecole en 1910, J. de Mecquenem fut chargé en 1911 de la Conservation d'Aṅkor, à titre intérimaire. L'année d'après il quitta la colonie. Pendant son séjour en Indochine, J. de Mecquenem se consacra plus spécialement à l'art khmèr. Il fut l'un des premiers à explorer méthodiquement le temple de Bĕṅ Mālā sur lequel il publia un très substantiel mémoire dans le tome XIII de notre *Bulletin* (1913). De retour en France, il n'avait point cessé de suivre avec un vif intérêt les travaux de l'institution à laquelle il avait appartenu pendant deux ans. Un article de lui *Sur quelques principes d'architecture cambodgienne*, parut dans les *Etudes Asiatiques* en 1925 (vol. XX des *Publications de l'Ecole Française*). Deux autres articles, également consacrés à l'art khmèr, furent publiés en 1936 et 1938 dans la *Gazette des Beaux-Arts*, où il a donné, de plus, une savante étude sur le rôle de la Ziq-Kurat dans l'architecture mésopotamienne (1939). J. de Mecquenem a trouvé la mort en se jetant à l'eau pour sauver un de ses neveux, pris par un remous, au cours d'un bain dans l'Adour. Son corps ne fut retrouvé que trois jours après. Parmi les membres de l'Ecole Française qui l'ont connu pendant son stage au Cambodge, il laissera le souvenir d'un compagnon de brousse parfait, à l'érudition sûre, profondément dévoué à sa tâche d'archéologue-explorateur.



André-Robert d'ARGENCE.

Le 20 août 1940, est mort à Hanoi, à l'âge de 73 ans, M. André-Robert d'Argence, dont le nom restera attaché à la belle collection préhistorique et archéologique, provenant du Tonkin et du Nord-Annam, qu'il a cédée en 1913 au Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

D'Argence était né aux Beaux de Breteuil (département de l'Eure) le 28 septembre 1867. Arrivé au Tonkin en 1885, il fut nommé instituteur à Hanoi le 1er mai 1886. Cinq ans après, il fut envoyé à Bắc-ninh pour y diriger l'école franco-annamite de la province. Rappelé à Hanoi en 1892, il fut successivement directeur des écoles de la ville et inspecteur des écoles de Hà-đông, titre qu'il conserva jusqu'à sa mise à la retraite, le 25 octobre 1925.

Bien que ses occupations absorbassent une grande partie de son temps, d'Argence fut, pendant de longues années, un des membres les plus actifs de la Commission des Antiquités du Tonkin. Dès 1905, il fut des nôtres : il vint prendre part à toutes les séances de la Commission des Antiquités, et il donna sur les sujets en discussion des avis toujours écoutés.

Nommé correspondant de l'Ecole le 3 avril 1934, il fut chargé de faire une petite fouille archéologique à Uông-bí et dans la citadelle des Hồ. Malgré la supériorité que son âge n'était pas seul à lui assurer, il fut pour ceux qui étudient le passé de l'Annam un ami et un guide, et les liens qui se formèrent entre eux allèrent toujours en se resserrant.

D'ARGENCE avait épousé le 28 janvier 1904 la filleule de Jean DUPUIS, fille d'Albéric d'ARGENCE, commandant en 1873 la canonnière le *Laokay*. Mme d'ARGENCE a eu l'obligeance de me communiquer les papiers de son mari. J'en extrais la note suivante : elle apporte des faits qui ne me semblent pas être tous connus des historiens du Vieux Hanoi.

Profondément honnête et sincère dans tous les actes de sa vie, d'ARGENCE voulait aussi, comme on peut s'en rendre compte par ses notes manuscrites, que la science n'affirmât que ce qu'elle savait avec certitude.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

LA PAGODE DU PETIT LAC DE HANOI.

En 1886, je fus chargé par mon chef M. G. DUMOUTIER, de recueillir des renseignements sur différents monuments de la ville de Hanoi. Comme à cette époque les moyens de déplacement étaient fort précaires, je commencerai par ce que je voyais autour de moi : le Petit Lac, la pagode de la montagne de Jade et le kiosque qui se trouve au milieu du Lac.

Le Petit Lac ou Lac de l'Epée restituée communiquait jadis avec le Sông Cái, et périodiquement on y donnait des joutes qui mettaient aux prises les bateliers du grand Fleuve et les marins de la flotte annamite. Il s'appelait alors Hồ-trần-thủy. Dans un îlot, situé près du bord, était installée une poudrière qui se trouvait ainsi à l'abri des incendies toujours si fréquents dans les villes construites en paillotes.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, une bande de rebelles connue sous le nom de « Cinquante étendards (*Ngũ-thập-kỳ*) ravageait tout le moyen delta et venait commettre des déprédations jusqu'aux portes de Hanoi, dont elle franchissait les barrières pour incendier les maisons et piller les habitants. Le Gouvernement fit organiser une troupe de partisans » pour combattre cette bande dont le centre de ralliement se trouvait dans la province de Thái-nguyên. Après une campagne pénible et meurtrière, les pirates furent cernés dans un massif rocheux connu sous le nom de Ngọc-sơn (Montagne de Jade). Ce repaire étant inaccessible, il fallut, pour réduire les rebelles, les cerner et incendier la forêt afin de faire périr l'ennemi dans les flammes

De retour à Hanoi, après cette pénible expédition, les soldats reçurent une récompense en argent et un congé de repos. Pour passer le temps, ils recueillirent tous les moellons et toutes les rocailles dont ils purent s'emparer : ils en firent un grand tas sur le bord Est du Petit Lac et en souvenir de la rude campagne qu'ils avaient faite, ils nommèrent cet amas de pierres Ngọc-sơn, et chaque soir ils se réunissaient là pour prendre le frais et boire de l'alcool.

Au commencement du siècle dernier, lors de la construction de la citadelle de Hanoi, la poudrière fut transférée dans la nouvelle citadelle et l'île fut abandonnée à la végétation sauvage. Un ancien tổng-đốc de Hanoi, sage et érudit, venait souvent en barque pour se reposer et faire de la poésie avec d'autres lettrés de ses amis, à l'abri du bruit et des foules. Des jeunes gens se joignirent à eux et le lieu devint un rendez-vous de savants. L'îlot défriché, ils y firent construire un petit pagodon en l'honneur du génie de la littérature. Le vieux lettré étant mort, ses adeptes se dispersèrent et ne fréquentèrent plus ce lieu qu'à des dates périodiques pour faire des cérémonies à la mémoire de leur ancien maître. Petit à petit, le temple fut agrandi, des dépendances y furent ajoutées, un pont en planches en facilita l'accès. Il y a cinquante ans les planches de ce pont étaient encore mobiles et, pour en interdire l'accès, il suffisait d'en retirer une ou deux.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

5 janvier 1940.

RECTIFICATIF À L'ARRÊTÉ DU 18 AVRIL 1939 RELATIF AU PARC D'ANGKOR
(*J. O.*, 1940, p. 117):

Le Gouverneur Général *p. i.* de l'Indochine, Grand Officier de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur Général et organisation financière et administrative de l'Indochine;

Vu le décret du 20 août 1939;

Vu l'arrêté n° 2750 du 18 avril 1939 portant réglementation du « Parc d'Angkor »;

Sur l'avis du Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient;

Le Conseil de Gouvernement entendu,

Arrête:

Article premier. — L'article 4 de l'arrêté du 18 avril 1939 susvisé est modifié et remplacé par le nouvel article suivant:

« Seules pourront exercer le métier de guide et seront admises comme telles dans le groupe d'Angkor les personnes engagées à cet effet par l'Office central du Tourisme indochinois. Ces guides relèveront pour la solde et la discipline de cet organisme. Ils seront agréés, instruits et entraînés par les soins du Conservateur d'Angkor qui certifiera leurs capacités. Il leur sera délivré un brassard et un certificat attestant leur qualité de guide agréé. Ils seront recrutés par l'Office par contrat d'une durée d'un an seulement, renouvelable d'accord parties à l'expiration de chacune de ces périodes.

« Pour toutes les catégories de visiteurs, les prix de location de guides seront fixés et perçus par l'Office central du Tourisme indochinois ».

Art. 2. — Le 1er alinéa de l'article 13 du même arrêté est modifié ainsi qu'il suit:

Au lieu de:

« Les manquements ou infractions aux dispositions concernant le droit d'entrée et la taxe spéciale prévus aux articles 3, 4 et 10 (le reste sans changement) »,

Lire:

« Les manquements ou infractions aux dispositions concernant le droit d'entrée et la taxe spéciale prévus aux articles 3 et 10 (le reste sans changement) ».

Art. 3. — Le Secrétaire Général du Gouvernement Général de l'Indochine, le Résident Supérieur au Cambodge, le Trésorier Général de l'Indochine, le Trésorier-Payeur du Cambodge, le Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient et le Président de l'Office central du Tourisme indochinois sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 5 janvier 1940.

CATROUX.

26 janvier 1940.

ORDONNANCE ROYALE PORTANT RÉORGANISATION DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PÂLI, RENDUE EXÉCUTOIRE PAR ARRÊTÉ DU 22 AVRIL 1940 (*Bull. adm. du Cambodge*, 1940, p. 896) :

Nous, Préa Bat Samdach Préa Sisowathmonivong Chamchakrapong Harireach Barminthor Phouvanay Kraykéofa Soulalay Préa Chau Crung Campuchéa Thippeday, Roi du Cambodge,

Vu l'Ordonnance royale du 11 juillet 1897 sur l'Administration générale du Royaume ;

Vu l'Ordonnance royale du 31 décembre 1926, fixant les attributions du Conseil des Ministres ;

Vu l'Ordonnance royale n° 62 du 6 juillet 1928, réorganisant l'École supérieure de Pâli ;

Vu l'arrêté du Gouverneur Général du 9 mai 1939, portant réorganisation de l'Institut Bouddhique ;

Vu la délibération de la Commission Permanente du Conseil des Ministres en date du 7 décembre 1939 ;

Vu l'entente intervenue entre M. le Résident Supérieur et Nous ;

Sur la proposition du Conseil des Ministres,

Ordonnons :

Fondation. — Mission.

Article premier. — L'École supérieure de Pâli est réorganisée sur les bases suivantes :

Elle a pour but de favoriser et de développer les études de théologie bouddhique par un enseignement rationnel des langues anciennes sacrées, le pâli et le sanscrit, et de toutes les connaissances indispensables à la compréhension et à l'explication des textes religieux, en vue de la préparation des bonzes à leur double fonction de prédicateur et d'éducateur.

Art. 2. — Les matières enseignées à l'École supérieure de Pâli comprennent obligatoirement :

1° langues anciennes sacrées : pâli et sanscrit ;

2° langue et littérature khmère, religieuse et profane,

3° histoire politique, religieuse et archeologique du Cambodge ;

4° histoire générale du bouddhisme ;

5° principes de théologie bouddhique ;

6° geographie de l'Indochine et des pays voisins, notamment des pays bouddhiques, et premiers elements de géographie universelle ;

7° langue française : vocabulaire courant, lecture expliquée, grammaire, exercice de traduction ;

8° arithmétique ;

9° histoire des religions.

Organisation.

Art. 3. — En vue d'assurer à cette institution un fonctionnement approprié aux fins poursuivies, l'École supérieure de Pâli est placée sous la direction technique de l'École Française d'Extrême-Orient. Le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique délégué permanent au contrôle des Écoles de Pâli appliquera les directives ainsi données et adressera au Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient un exemplaire du rapport annuel du Directeur de l'École supérieure de Pâli et de tout texte modifiant l'organisation de cette école.

Art. 4. — L'École supérieure de Pâli du Cambodge relève directement de Notre Ministre de l'Instruction publique.

Le personnel enseignant de l'Ecole comprend :

Un Directeur, un Sous-Directeur, des Professeurs titulaires, des chargés de cours et de conférences.

Art. 5. — Le personnel de Direction et d'enseignement susvisé reçoit les directives d'un Conseil d'administration ainsi constitué :

Le Ministre de l'Instruction publique..	*Président,*
Le Ministre des Cultes..	*Vice-Président,*
Le Directeur de l'École supérieure de Pâli.....................................	*Membres,*
Le Délégué du Protectorat auprès du Gouvernement cambodgien.........	
Un délégué du Chef de la Secte Thommayuth.................................	
Un délégué du Chef de la Secte Mohanikay.....................................	
Le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique................................	
Le Sous-Directeur de l'École supérieure de Pâli avec voix délibérative...	*Rapporteur.*

Fonctionnement.

Art. 6. — Le Conseil d'administration se réunit obligatoirement à Phnom Penh une fois par an.

Art. 7. — Le Directeur de l'École supérieure de Pâli préside, sous sa responsabilité, au fonctionnement de l'Ecole. Il tient le registre matricule des élèves, il dirige les études conformément au programme adopté, il règle les questions de discipline intérieure et, le cas échéant, propose à Notre Ministre de l'Instruction publique, après avis du Conseil des professeurs, l'exclusion des élèves. Enfin, il établit trimestriellement un rapport sur la situation morale de l'Ecole et la marche des études, et annuellement un rapport d'ensemble sur le fonctionnement de l'Ecole.

Ces rapports sont remis au Ministre de l'Instruction publique qui les communique à M. le Résident Supérieur au Cambodge et au Secrétaire général de l'Institut Bouddhique.

Le Sous-Directeur assiste le Directeur et le supplée en cas de maladie ou d'empêchement.

Art. 8. — Le Directeur et le Sous-Directeur sont après avis du Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient choisis par M. le Résident Supérieur, en Conseil des Ministres, parmi les professeurs et anciens professeurs de l'Ecole âgés de plus de 40 ans et comptant un minimum de dix années effectives de professorat, sur une liste de quatre professeurs titulaires de l'Ecole, présentée par le Ministre de l'Instruction publique.

Ces nominations sont consacrées par Ordonnance royale.

Le Directeur et le Sous-Directeur seront classés à la 1ère catégorie B du tableau prévu par l'arrêté du Gouverneur Général du 13 juin 1927.

Art. 9. — Les professeurs titulaires sont nommés par Ordonnance royale à la suite d'un concours dont le programme sera fixé par Notre Ministre de l'Instruction publique pour chaque vacance et auquel seront seuls admis les candidats pourvus du diplôme de l'École supérieure de Pâli.

Les professeurs titulaires seront classés à la 2e catégorie A.

Art. 10. — L'indemnite mensuelle dite « nichphât » accordée aux professeurs titulaires est fixée ainsi qu'il suit :

Professeurs après 15 ans		80 $
—	avant 15 ans et après 10 ans	70 $
—	avant 10 ans et après 5 ans	60 $
—	avant 5 ans	50 $

Le Directeur et le Sous-Directeur reçoivent respectivement une indemnité dite « nichphât » de 1.200 $ et de 1.080 $ par an.

Art. 11. — Les chargés de cours et de conférences seront désignés par arrêté de M. le Résident Supérieur, qui fixera les indemnités à leur allouer.

Les cours de langue française et d'arithmétique seront confiés à un ou des professeurs français titulaires d'un brevet de connaissance de langue cambodgienne ou à des instituteurs.

Recrutement. — Régime intérieur de l'Ecole.

Art. 12. — L'École supérieure de Pâli reçoit les élèves titulaires à la suite d'un concours annuel.

La durée des études est fixée à quatre années.

Les cours commencent chaque année à partir du 1er mai et se terminent à la fin de février de l'année suivante.

Les vacances ont lieu chaque année du 1er mars au 30 avril et pendant la fête de Kanben.

Art. 13. — Le régime de l'Ecole est l'externat.

Art. 14. — Les élèves titulaires sont nommés dans l'ordre de classement du concours d'admission jusqu'à concurrence du nombre fixé chaque année par arrêté ministériel.

Art. 15. — Le concours d'admission est ouvert chaque année à Phnom Penh dans le courant du mois de février à une date qui sera fixée par arrêté de Notre Ministre de l'Instruction publique.

Nul ne peut être admis à concourir s'il n'est âgé de moins de 30 ans et s'il n'est titulaire du certificat de connaissances élémentaires de pâli.

Art. 16. — Tout candidat devra adresser avant le 15 janvier au Ministre de l'Instruction publique une demande écrite et signée à laquelle seront jointes les pièces suivantes :

1° Un acte de notoriété ou de naissance établi dans les formes réglementaires ;

2° Un certificat de bonnes vie et mœurs délivré, pour les candidats religieux par le Chef de la pagode où ils résident, et pour les laics par le Mékhum dont ils dépendent ;

3° Une copie certifiée conforme du certificat de connaissances élémentaires de pâli.

L'autorisation de concourir lui sera notifiée par voie administrative.

Art. 17. — Le concours d'admission a lieu devant l'assemblée des professeurs réunis en Commission d'examen sous la présidence de Notre Ministre de l'Instruction publique ou son délégué.

Il comprend des épreuves écrites et des épreuves orales cotées de 0 à 20.

Épreuves écrites : Coefficient :

1° Dictée cambodgienne de quinze lignes	2
2° Traduction en cambodgien d'un texte pâli de cinq lignes, tiré du livre en feuille de latanier dit *Kampi Athac Katha Théamebât*	3
3° Commentaire d'une prescription en pâli tiré du livre dit *Kampi Préa Théamebât*	3
4° Récit d'un épisode choisi dans le *Kampi Athac Katha Préa Théamebât*	3

Ne seront admis à subir les épreuves orales que les candidats qui auront obtenu 110 points pour l'ensemble des épreuves écrites.

Épreuves orales : Coefficient :

1° Une interrogation sur les règles grammaticales Moul en pâli	2
2° Une interrogation sur un épisode de la vie du Bouddha (depuis la descente du Préa Séthéat du pays céleste dit « Dos-Set » jusqu'au jour où il est devenu Bouddha)	2
3° Une interrogation sur le Préa-Viney	2
4° Une interrogation sur l'histoire de la religion bouddhique	2

Aux différentes épreuves écrites et orales la note zéro est éliminatoire. Le nombre total de points exigés pour être admis comme élève est fixé à 190.

Art. 18. — A l'issue du concours, la Commission établit un procès-verbal contenant une liste des candidats classés par ordre de mérite. Les élèves titulaires admis à l'Ecole sont nommés par arrêté du Ministre de l'Instruction publique.

Art. 19. — Le programme de chaque année d'études est dans son ensemble fixé ainsi qu'il suit :

1ère année : (Écrit et oral) Pâli, français, histoire du Cambodge jusqu'à la fin de la période d'Angkor, géographie du Cambodge, arithmétique, thème, version et conversation pâli, rédaction cambodgienne ;

2e année : (Écrit et oral) Pâli, français, histoire du Cambodge de l'époque d'Angkor jusqu'à nos jours, géographie de la Péninsule indochinoise et de l'Asie orientale, sanscrit, arithmétique, thème, version et conversation pâli, dissertation et discussion en cambodgien de questions religieuses ;

3e année : (Écrit et oral) Pâli, français, histoire religieuse et archéologie du Cambodge, doctrine bouddhique, sanscrit, arithmétique, thème, version et conversation pâli, dissertation et discussion en cambodgien de questions religieuses ;

4e année : Pâli écrit et oral, français, histoire générale des religions, langue et littérature khmères, sanscrit, arithmétique, thème, version et conversation pâli, dissertation et discussion en cambodgien de questions religieuses.

Art. 20. — Les heures de cours et l'emploi du temps sont fixés par décision du Directeur de l'Ecole en Conseil des professeurs et approuvée par Notre Ministre de l'Instruction publique.

Art. 21. — Les élèves d'une année d'études ne seront admis à suivre les cours de l'année suivante qu'après avoir satisfait à un examen de fin d'année devant une Commission composée des professeurs de l'Ecole sous la présidence du Directeur ou, le cas échéant, du Sous-Directeur de l'Ecole.

Les élèves qui n'auront pas satisfait à cet examen devront redoubler la même année d'études. Dans le cas d'insuffisance notoire, ils pourront être licenciés par arrêté de Notre Ministre de l'Instruction publique, sur la proposition du Conseil des professeurs.

Art. 22. — A la fin de leur 4e année d'études, tous les élèves sont astreints à se présenter à l'examen de sortie pour l'obtention du diplôme de l'École supérieure de Pâli du Cambodge.

Cet examen a lieu annuellement devant une commission désignée par Notre Ministre de l'Instruction publique et comprenant :

Le Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient ou son délégué...	*Membres.*
Le Directeur de l'École supérieure de Pâli..	
Les professeurs de l'École supérieure de Pâli....................................	
Deux achar désignés par Notre Ministre de l'Instruction publique	
Le délégué du Chef de la Secte Thommayuth	
Le délégué du Chef de la Secte Mohanikay	
Le délégué du Protectorat auprès du Gouvernement Cambodgien	

La présidence de cette commission sera assurée par Notre Ministre de l'Instruction publique ou son délégué.

L'examen comprend des épreuves écrites et des épreuves orales.

Les compositions écrites seront choisies par une commission spéciale à la désignation de Notre Ministre de l'Instruction publique. Les sujets de compositions seront placés sous plis cachetés, qui ne seront ouverts qu'en présence des candidats.

Épreuves écrites :	Coefficient :
1° Traduction d'un texte pâli en cambodgien (3 heures)............................	3
2° Traduction d'un texte sanscrit en dévanagari, en cambodgien (2 heures)......	3
3° Traduction d'un texte cambodgien en français (2 heures)	2
4° Commentaire d'une prescription de l'Abhidhamma ou du Prea-Viney (3 heures)..	2
5° Traduction d'un texte cambodgien en pâli (2 heures)	3
6° Rédaction en pâli sur un sujet donné (3 heures).....................................	3

Épreuves orales :	Coefficient :
1° Traduction et explication d'un texte sanscrit en dévanagari (transcription cambodgienne et latine)..	2
2° Interrogation sur l'histoire religieuse et l'archéologie du Cambodge	2
3° Interrogation sur la doctrine bouddhique	3
4° Interrogation sur l'histoire des religions	2
5° Interrogation sur la littérature khmère...	2
6° Interrogation sur la géographie de l'Asie orientale et de la Péninsule indochinoise..	1
7° Conversation française..	1
8° Exercice d'arithmétique	1
9° Conversation pâli	3

Art. 23. — Chaque épreuve sera cotée de 0 à 20.

La note zéro est éliminatoire.

Pour être admissibles aux épreuves orales les candidats devront obtenir un nombre total de points égal ou supérieur à 160.

A l'issue du concours, la Commission dresse la liste des candidats classés par ordre de mérite avec indication du nombre de points obtenus par chacun d'eux, et l'adresse pour approbation à Notre Ministre de l'Instruction publique.

Art. 24. — Le diplôme de l'École supérieure de Pâli sera attribué, par Ordonnance royale, aux candidats ayant obtenu un nombre de points égal ou supérieur à 330.

Les candidats ayant obtenu un nombre de points égal ou supérieur à 297, pourront être, sur leur demande et sur l'avis conforme du Directeur de l'École, autorisés une seule fois, par le Ministre de l'Instruction publique, à redoubler leur dernière année d'études en vue de prendre part au concours de l'année suivante.

Art. 25. — L'examen pour l'obtention du diplôme de l'École supérieure de Pâli est ouvert à tous candidats sur l'autorisation de Notre Ministre de l'Instruction publique.

Avantages et prérogatives.

Art. 26. — Les nouveaux diplômés pourront, à titre de récompenses, bénéficier d'une bourse d'études à Angkor avec gratuité du transport aller et retour en 2e classe.

Les titulaires du diplôme de l'École supérieure de Pâli auront droit par ailleurs au titre de Préa Krou.

Bibliothèque. — Archives.

Art. 27. — Les ouvrages imprimés et manuscrits de l'École supérieure de Pâli sont mis en dépôt à la Bibliothèque royale, où ils constituent un fonds spécial, géré par le Conservateur de la Bibliothèque royale.

Art. 28. — Les livres nécessaires à l'École supérieure de Pâli sont acquis soit sur l'initiative du Conservateur de la Bibliothèque royale, d'accord avec le Directeur de l'École supérieure de Pâli, soit sur la proposition de ce dernier.

Art. 29. — Les ouvrages du fonds spécial de l'École supérieure de Pâli sont mis à la disposition des professeurs et des élèves de l'Ecole exclusivement.

Le Directeur de l'École et le Conservateur de la Bibliothèque royale peuvent déroger à cette règle chaque fois qu'il sera nécessaire.

Gestion.

Art. 30. — Les crédits de l'École supérieure de Pâli seront gérés conformément à la comptabilité administrative française. Les détails du fonctionnement : organisation du bureau comptable, vente des livres, etc., seront fixés par le Protectorat.

Art. 31 — L'École supérieure de Pâli pourra recevoir tous dons, legs et subventions de tous particuliers, toutes sociétés, toutes administrations et tous budgets indochinois sous réserve que l'acceptation de ces dons, legs, subventions par le Conseil d'administration soit homologuée par ordonnance royale.

Art. 32. — En cas de nécessité, l'École supérieure de Pâli pourra être valablement représentée devant toute juridiction par un membre désigné par le Conseil d'administration.

Aucune action ne pourra être intentée soit par l'École supérieure de Pâli, soit contre elle, sans avoir été au préalable autorisée par ordonnance royale.

Toutefois, le Conseil pourra toujours désigner l'un de ses membres pour accomplir tous actes conservatoires.

Art. 33. — Nous donnons délégation au Résident Supérieur au Cambodge pour élaborer le règlement intérieur de l'École supérieure de Pâli.

Les détails de fonctionnement de l'École supérieure de Pâli feront l'objet d'un règlement annexe établi par arrêté de Notre Ministre de l'Instruction publique.

Art. 34. — La présente Ordonnance royale ne sera applicable qu'en 1945, en ce qui concerne les examens de sortie de l'École supérieure de Pâli.

Art. 35. — Toutes dispositions antérieures contraires à la présente Ordonnance royale sont et demeurent abrogées.

Fait en Notre Royal Palais à Phnom Penh, le 26 janvier 1940.

S. MONIVONG.

Vu et rendu exécutoire
par arrêté n° 1275 du 22 avril 1940.
Le Résident Supérieur,

THIBAUDEAU.

Le Résident Supérieur au Cambodge, Officier de la Légion d'Honneur,

Vu le décret du 20 octobre 1911 ;
Vu le décret du 16 juin 1937 ;
Vu l'arrêté du 11 juillet 1897, rendant exécutoire l'Ordonnance royale de la même date portant réorganisation de l'administration générale du Royaume du Cambodge,

Arrête :

Article premier. — Est rendue exécutoire l'Ordonnance royale n° 22 du 26 janvier 1940, portant réorganisation de l'École supérieure de Pâli.

Art. 2. — Le Directeur des Bureaux et le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Phnom Penh, le 22 avril 1940.

THIBAUDEAU.

ORDONNANCE ROYALE PORTANT RÉORGANISATION DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE, RENDUE EXÉCUTOIRE PAR ARRÊTÉ DU 22 AVRIL 1940 (*Bull. adm. du Cambodge*, 1940, p. 904) :

Nous, Préa Bat Samdach Préa Sisowathmonivong Chamchakrapong Hariréach Barminthor Phouvanay Kraykéofa Soulalay Préa Chau Crung Campuchéa Thippeday, Roi du Cambodge,

Vu l'Ordonnance royale du 11 juillet 1897 sur l'Administration générale du Royaume ;
Vu l'Ordonnance royale du 31 décembre 1926, fixant les attributions du Conseil des Ministres ;
Vu l'Ordonnance royale du 15 février 1921, portant création à Phnom Penh d'une Bibliothèque nationale ;
Vu l'Ordonnance royale n° 25 du 18 mars 1926 modifiée par les Ordonnances royales des 14 novembre 1929 et 9 juillet 1930, réorganisant la Bibliothèque royale ;

Vu l'arrêté du Gouverneur Général du 9 mai 1939, portant réorganisation de l'Institut Bouddhique ;

Vu la délibération de la Commission Permanente du Conseil des Ministres en date du 7 décembre 1939 ;

Vu l'entente intervenue entre M. le Résident Supérieur et Nous ;

Sur la proposition du Conseil des Ministres,

Ordonnons :

Article premier. — La Bibliothèque royale a pour objet :

1° de rechercher, acquérir et conserver, pour les mettre à la disposition du public, les ouvrages manuscrits ou imprimés, périodiques, cartes, estampes, photographies, etc., intéressant l'histoire, les religions, la littérature, l'art, les institutions et les mœurs du Cambodge ancien et moderne ;

2° de publier des textes ou des ouvrages en cambodgien ou en français, portant sur les mêmes sujets ainsi que les divers genres de documents énumérés ci-dessus ;

3° de constituer une collection d'objets relatifs à l'histoire de l'écriture, au culte bouddhique et aux coutumes traditionnelles du peuple cambodgien ;

4° de favoriser des réunions littéraires ou des séances de projections fixes ou cinématographiques de caractère éducatif. Ces projections seront réalisées au moyen de clichés ou de films exclusivement documentaires.

Fonds spécial.

Art. 2. — La Bibliothèque de l'École supérieure de Pâli sera mise en dépôt à la Bibliothèque royale où elle constituera un fonds spécial. Les livres de ce fonds demeureront la propriété de l'École et porteront son estampille.

Organisation.

Art. 3. — La Bibliothèque royale est placée sous Notre haut patronage et sous celui de M. le Résident Supérieur au Cambodge et de l'École Française d'Extrême-Orient. Elle relève du Ministre de Notre Palais. Elle est administrée par un Conservateur.

Art. 4. — Le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique est chargé des fonctions de Conservateur de la Bibliothèque royale.

Art. 5. — Le Conservateur accomplit tous les actes d'administration nécessaires au fonctionnement de la Bibliothèque royale et dirige les recherches et travaux énumérés à l'article 1.

Il procède périodiquement à l'inspection des bibliothèques et archives publiques laïques ou religieuses de Notre Royaume dont il catalogue les ouvrages et documents, en surveille la conservation et en complète au besoin le fonds à l'aide et dans la mesure des ressources de la Bibliothèque royale.

Art. 6. — Le Conservateur est assisté d'un adjoint de nationalité cambodgienne qui devra être pourvu d'un diplôme d'études secondaires ou supérieures.

Cet adjoint sera nommé par ordonnance royale sur la proposition du Conseil des Ministres après avis du Conservateur de la Bibliothèque royale.

Il sera choisi parmi le personnel de l'Administration cambodgienne et détaché à la Bibliothèque royale. Il conservera néanmoins le statut de son cadre d'origine.

Il assurera sous les ordres du Conservateur et en collaboration avec ce dernier le fonctionnement de l'établissement.

L'adjoint aura la charge personnelle du matériel et des approvisionnements de la Bibliothèque royale. Il lui sera attribué un supplément de fonctions.

Art. 7. — Le personnel de la Bibliothèque royale comprend, outre le Conservateur et l'adjoint, des comptables, secrétaires, smiens et plantons. Ce personnel sera détaché de l'Administration cambodgienne mais conservera son statut d'origine. Il sera nommé par arrêté de Notre Premier Ministre, Ministre du Palais royal, des Finances et des Beaux-Arts après accord du Ministre de l'Intérieur et avis du Conservateur de la Bibliothèque royale.

Art. 8. — A la fin de chaque année, l'adjoint, le chef comptable et un secrétaire font un inventaire du mobilier, du matériel, des collections et du fonds des publications.

De son côté, une fois par an, le Conservateur adresse à M. le Résident Supérieur et à Notre Premier Ministre, Ministre du Palais royal, des Finances et des Beaux-Arts un rapport sur le fonctionnement de la Bibliothèque royale pendant l'année écoulée.

Copie de ce rapport est adressée à titre d'information à M. le Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient.

Art. 9. — La Bibliothèque royale est administrée par un Conseil d'administration ainsi composé :

S. E. le Premier Ministre, Ministre du Palais royal, des Finances et des Beaux-Arts .... *Président,*
S. E. le Ministre de l'Instruction publique .... }
S. E. le Ministre de l'Intérieur et des Cultes .... } *Membres,*
Le Délégué du Protectorat auprès du Gouvernement cambodgien .... }
Le Conservateur de la Bibliothèque royale avec voix délibérative .... *Rapporteur.*

Le Conseil d'administration se réunit obligatoirement une fois par an, sur la convocation de son Président, pour examiner toutes les affaires qui lui seront soumises par le Conservateur, et proposer à M. le Résident Supérieur, par voie de rapport, toutes les modifications qu'il jugerait désirables d'introduire dans l'organisation de la Bibliothèque. Il peut, d'autre part, être convoqué exceptionnellement lorsqu'une question urgente rend cette réunion utile.

Gestion.

Art. 10. — Notre Trésor royal effectuera en deux versements semestriels au Budget local du Cambodge le paiement de sa contribution annuelle au fonctionnement de la Bibliothèque royale.

Cette contribution sera fixée chaque année après entente entre M. le Résident Supérieur et Nous.

Art. 11. — Les comptables de la Bibliothèque royale sont chargés de la comptabilité de cette institution selon les instructions et sous le contrôle du Service financier de la Résidence Supérieure.

Nous donnons délégation à M. le Résident Supérieur pour fixer par un texte spécial, après avis de Notre Conseil des Ministres, le règlement intérieur et les modalités comptables permettant un fonctionnement régulier et satisfaisant de la Bibliothèque royale.

Dons et legs.

Art. 12. — Les dons et legs consentis en faveur de la Bibliothèque royale ne pourront être acceptés et pris en recettes que sur autorisation expresse de M. le Résident Supérieur, après avis du Conseil d'administration de la Bibliothèque.

Art. 13. — La Bibliothèque royale pourra, avec la seule autorisation du Conseil d'administration, accepter les concours financiers qui lui seront offerts :

1° en vue de subvenir aux frais d'édition d'ouvrages spécifiés par les donateurs et acceptés par le Conseil d'administration ;
2° en vue de participer aux frais d'impression d'ouvrages dont la publication aura été décidée par le Conseil d'administration.

Les sommes versées à ce titre par des particuliers ou collectivités seront prises en recettes sous la rubrique « Fonds de concours ».

Art. 14. — Sont et demeurent abrogées toutes Ordonnances royales antérieures relatives à la Bibliothèque royale.

Fait en Notre Royal Palais à Phnom Penh, le 26 janvier 1940.

S. MONIVONG.

Vu et rendu exécutoire
par arrêté n° 1276 du 22 avril 1940.
Le Résident Supérieur,
THIBAUDEAU.

Le Resident Supérieur au Cambodge, Officier de la Légion d'Honneur.

Vu le décret du 20 octobre 1911 ;
Vu le décret du 16 juin 1937 ;
Vu l'arrêté du 11 juillet 1897, rendant exécutoire l'Ordonnance royale de la même date portant réorganisation de l'administration générale du Royaume du Cambodge,

Arrête :

Article premier. — Est rendue exécutoire l'Ordonnance royale n° 23 du 26 janvier 1940, portant réorganisation de la Bibliothèque royale.

Art. 2. — Le Directeur des Bureaux et le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Phnom Penh, le 22 avril 1940.

THIBAUDEAU.

ARRÊTÉ DU RÉSIDENT SUPÉRIEUR AU CAMBODGE FIXANT LE RÈGLEMENT INTÉRIEUR COMMUN A L'INSTITUT BOUDDHIQUE ET A SES ANNEXES, A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE ET A L'ECOLE SUPÉRIEURE DE PÂLI (*Bull. adm. du Cambodge*, 1940, p. 871) :

Le Résident Supérieur au Cambodge, Officier de la Légion d'Honneur,

Vu le décret du 20 octobre 1911 ;
Vu le décret du 16 juin 1937 ;
Vu l'arrêté du 9 mai 1939, portant réorganisation de l'Institut Bouddhique ;
Le Conseil des Ministres entendu,

Arrête :

Article premier. — Le règlement intérieur commun à l'Institut Bouddhique et à ses annexes, à la Bibliothèque royale et à l'Ecole supérieure de Pâli, est fixé comme suit :

Les services de l'Institut Bouddhique et de ses annexes sont assurés par :

A) L'adjoint au Secrétaire général,
B) Le personnel du service des publications,
C) Le personnel du service de la comptabilité sous la direction du chef comptable.

A. — *L'adjoint au Secrétaire général.*

1° L'adjoint seconde le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique, Conservateur de la Bibliothèque royale, dans toutes les branches du Service.

2° Il assure l'expédition des affaires courantes pendant l'absence du Secrétaire général.

3° Il bénéficie d'un supplément de fonctions.

B. — *Le service des publications.*

1° Aucun ouvrage de l'Institut Bouddhique de Phnom Penh et de ses annexes (Bibliothèque royale et Ecole supérieure de Pâli) ne peut être édité par ces institutions sans que le manuscrit ait été au préalable soumis à l'examen de la Commission permanente de l'Institut Bouddhique et que sa publication en ait été autorisée par le Conseil des Ministres et les deux Chefs de sectes. La décision refusant l'imprimatur est soumise à l'examen de M. le Résident Supérieur qui statue sans appel.

2° Les cessions de ces publications seront faites soit à titre gratuit, soit à titre onéreux.

Les cessions à titre gratuit peuvent être faites :

a) à des compagnies ou sociétés savantes ;
b) à des personnalités qualifiées pour les recevoir ;
c) aux éditeurs des revues, journaux, collections, avec qui un service d'échange sera établi.

Deux exemplaires gratuits de chaque publication seront obligatoirement adressés à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et au dépôt légal. Tous les ouvrages publiés par ces institutions porteront en français et cambodgien leur nom et leur sceau respectif.

3° Les textes, tant pâli que khmèr, seront en principe, imprimés en caractères Chriêng. Certains ouvrages pourront, s'ils sont jugés utiles, être imprimés en caractères Mùl ou en caractères latins ou sanscrit dévanagari. La collection pourra comprendre des textes pâli ou sanscrit, des traductions anciennes ou nouvelles de textes pâli ou sanscrit, des ouvrages anciens ou nouveaux.

La collection est consacrée, en principe, aux travaux des professeurs et étudiants de l'Ecole supérieure de Pâli et aux travaux des pandits de l'Institut Bouddhique et de la Bibliothèque royale. Toutefois, des personnes compétentes, étrangères à ces institutions, pourront être autorisées à y publier leurs ouvrages, mais exclusivement à leurs frais. Leurs manuscrits seront admis après examen et approbation dans les conditions prévues au paragraphe premier de cet article.

4° Les ouvrages édités par l'Institut Bouddhique et ses annexes ne pourront être vendus à un prix inférieur au prix de revient majoré de 15 % pour couvrir pertes et remise aux dépositaires, celle-ci est fixée à 10 %. Dans certains cas exceptionnels et

dans un but de propagande, certains ouvrages pourront être vendus au-dessous du prix de revient. Ces exceptions seront décidées sur la proposition du Secrétaire général de l'Institut Bouddhique par le Conseil des Ministres après avis des deux Chefs de sectes. Dans ce cas, la remise aux dépositaires fera l'objet d'une convention spéciale fixée dans la décision.

5° Les publications de l'Ecole supérieure de Pâli, destinées à développer la connaissance des études bouddhiques, des langues sanscrite et pâlie auront pour titre en pâli « Ganthamâlâ », en français « Publications de l'Ecole supérieure de Pâli du Cambodge ».

Les volumes ou fascicules seront uniformément du format gr. in-8°. Ils auront deux titres : l'un en pâli ou en khmèr, l'autre en français. Chaque ouvrage portera un numéro de sa série et chaque fascicule de cet ouvrage un chiffre de tomaison.

6° Un bureau de vente des publications de ces institutions sera établi à l'Institut Bouddhique.

Des dépôts de ces publications constituant bureau de vente pourront être créés à Phnom Penh et dans les centres importants du Cambodge et de la Cochinchine sur proposition du Conservateur de la Bibliothèque royale et après approbation du Conseil des Ministres.

C. — *Le service de la comptabilité.*

Le chef comptable est chargé, sous sa responsabilité, de toutes les opérations relatives à la tenue de la comptabilité-matière, à la perception des recettes et au paiement des dépenses. Il a sous son autorité le personnel du service de la comptabilité.

1° *Comptabilité-matière.*

Le chef comptable est soumis, en tout ce qui n'est pas contraire aux présentes dispositions, à la réglementation applicable à la comptabilité-matière — règlement du 23 décembre 1912.

a) Il devra à cet effet tenir :

pour le matériel en approvisionnement (magasin de livres),

— un livre journal pour toutes les entrées et sorties d'ouvrages,
— un grand livre par nature d'ouvrages,
— un grand livre par dépositaire,
— un grand livre pour l'auto des Loisirs.

pour le matériel en service,

— autant d'inventaires qu'il sera nécessaire.

b) Le chef comptable tient en outre la comptabilité relative au fonctionnement de l'auto des Loisirs, de la Radio, des disques et éventuellement du cinéma ou des projections fixes.

c) Le libraire de l'auto des Loisirs doit dresser au départ de chaque tournée une liste de tous les livres, images et gravures, qu'il emporte pour la vente, ainsi qu'une liste de tous les objets et accessoires attachés à l'auto des Loisirs, savoir : Radio, disques, films, accessoires de projections, etc., et faire approuver cette liste par le chef comptable.

Au retour de chaque tournée, il doit remettre au chef comptable, contre décharge, la somme représentant la vente et lui présenter, pour vérification, le stock des livres, images et gravures restant et les objets et accessoires attachés à l'auto des Loisirs.

2° *Recettes.*

Le chef comptable est autorisé à percevoir toutes les recettes provenant de la vente des livres et éventuellement des dons en argent inférieurs à cent piastres. A cet effet, le chef comptable tiendra :

— un livre journal des recettes qui sera arrêté quotidiennement et totalisé le dernier jour de chaque mois pour le mois écoulé.

— un quittancier sur lequel les sommes portées seront additionnées chaque jour et les totaux journaliers reportés et additionnés du 1er au dernier jour du mois.

Les recettes effectuées seront versées intégralement au Trésor sur ordres de recette appuyés d'états récapitulatifs par nature de recettes. Les versements seront effectués en principe chaque semaine et toutes les fois que le montant des recettes atteindra 200 $ 00.

Les récépissés de chaque versement seront épinglés sur le quittancier en regard du montant de la somme versée. Les numéro, date, valeur des récépissés, devront également être portés sur le livre journal.

3° *Dépenses.*

Toutes les dépenses seront payées en principe par mandats budgétaires.

Il sera cependant institué une caisse de fonds d'avance de 300 $ 00 en trois mandats de 100 $ 00 pour le règlement des menues dépenses et dépenses urgentes. Le paiement de ces dépenses et la justification des avances ainsi mises à la disposition du chef comptable est soumis à la réglementation spéciale en vigueur en la matière.

La comptabilité des commandes et des dépenses engagées sera suivie par le bureau compétent de la Résidence Supérieure.

Le chef comptable devra néanmoins suivre la marche de ses crédits dans les mêmes conditions que les autres services du Protectorat.

4° *Vente des livres édités par l'Institut Bouddhique et ses annexes.*

La vente des livres sera assurée en principe par des dépositaires bénévoles auxquels une remise de 10 % sera accordée.

Le libraire de l'Institut Bouddhique chargé de l'auto des Loisirs recevra une indemnité fixée à 1 % dans la limite d'un maximum annuel de 300 $ 00, conformément aux dispositions du décret du 11 juillet 1936, promulgué par arrêté du Gouverneur Général du 26 septembre 1937.

Ces remises seront prélevées d'office sur le produit de la vente des ouvrages, et il ne sera versé au chef comptable, agent intermédiaire des recettes de l'Institut, que la somme nette.

Chaque dépositaire devra accompagner ses versements d'une liste détaillée des ouvrages vendus.

Le chef comptable, à son tour, devra récapituler ces listes et joindre un état récapitulatif par nature d'ouvrages à sa demande d'émission d'un ordre de recette.

Art. 2. — Le Directeur des Bureaux et le Secrétaire général de l'Institut Bouddhique sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Phnom Penh, le 22 avril 1940.

THIBAUDEAU.

27 janvier 1940.

Arrêtés accordant à l'Ecole: 1° une subvention de 20.000 $ 00 (13e annuité) pour aménagement du Parc archéologique d'Angkor pendant l'année 1940 (*J. O.*, 1940, p. 413) ; 2° une subvention de 10.000$00 pour entretien des monuments historiques en 1940 (*J. O.*, 1940, p. 414) ; 3° une subvention de 4.449$00 pour faire face aux dépenses de la mission ethnographique en 1940 (*J. O.*, 1940, p. 414).

2 février 1940.

Arrêté du Résident Supérieur en Annam accordant à l'Ecole une subvention de 500$00 pour entretien de la citadelle des Hồ à Thanh-hoá.

13 mars 1940.

Arrêté accordant à l'Ecole une subvention de 196.000$00 pour ses besoins généraux en 1940 (*J. O.*, 1940, p. 994).

15 mars 1940.

Arrêté autorisant le Directeur de l'Ecole à accepter le legs d'une coupe en jade fait au Musée Louis Finot par M. H. TISSOT, Résident Supérieur honoraire, décédé à Hanoi le 28 janvier 1940 (*J. O.*, 1940, p. 911).

17 mars 1940.

Arrêté du Résident Supérieur au Tonkin accordant un passage de retour en France à Mme P. MUS, femme d'un membre permanent de l'Ecole (*Bull. adm. du Tonkin*, 1940, p. 442).

18 mars 1940.

Décret chargeant M. P. DUPONT, membre permanent de l'Ecole, d'une mission d'études de deux mois en Thaïlande (*J. O.*, 1940, p. 1304).

21 mars 1940.

Arrêté maintenant M. NGUYỄN-VĂN-HUYÊN, professeur de 3e classe du cadre européen des professeurs licenciés ou certifiés, en service hors-cadres à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, pour une période d'un an à compter du 15 septembre 1939 (*J. O.*, 1940, p. 1003).

21 avril 1940.

Engagement de M. Rolf STEIN comme sinologue journalier à l'Ecole.

27 avril 1940.

ARRÊTÉ DU RÉSIDENT SUPÉRIEUR AU TONKIN INTERDISANT L'INSTALLATION DE PANNEAUX ET D'OBJETS DESTINÉS À LA PUBLICITÉ (*Bull. adm. du Tonkin*, 1940, p. 627) :

Le Résident Supérieur *p. i.* au Tonkin, Chevalier de la Légion d'Honneur,

Vu le décret du 20 octobre 1911, fixant les pouvoirs du Gouverneur de la Cochinchine et des Résidents Supérieurs ;

Vu le décret du 25 août 1939 ;

Vu le décret du 23 décembre 1924, relatif au classement et à la protection des monuments historiques ;

Vu le décret du 15 novembre 1930, réglementant en Indochine la protection des sites et des monuments naturels de caractère artistique ou pittoresque ;

Vu le décret du 25 août 1937, portant création dans chaque colonie ou pays de Protectorat d'une commission des monuments naturels et des sites ;

Vu l'arrêté du 15 avril 1925, portant classement des immeubles et objets mobiliers de l'Etat français parmi les monuments historiques de l'Indochine ;

Vu l'arrêté du 16 mai 1925, portant classement des monuments et objets historiques de l'Indochine française, modifié par les textes subséquents ;

Vu l'arrêté du 20 décembre 1935, classant les sites et monuments naturels de caractère artistique ou pittoresque de l'Indochine française, modifié par les textes subséquents ;

. Vu l'arrêté du 1er juillet 1938, portant classement de certains sites pittoresques de la province de Lang-sơn ;

Vu l'arrêté du 9 décembre 1937, fixant la composition de la Commission des monuments naturels et des sites du Tonkin ;

Vu l'arrêté du 5 janvier 1940, relatif à l'installation des panneaux et des objets destinés à la publicité ainsi qu'à l'affichage sur les monuments historiques et les monuments naturels, ou dans les sites classés ;

Vu l'avis de la Commission des monuments naturels et des sites du Tonkin,

Arrête :

Article premier. — Sont interdits l'installation de panneaux et d'objets destinés à la publicité, ainsi que l'affichage :

1° sur les immeubles ou monuments historiques classés par application du décret du 23 décembre 1924 ;

2° sur les monuments naturels ou dans les sites de caractère artistique, historique, scientifique, légendaire ou pittoresque classés par application des décrets des 15 novembre 1930 et 25 août 1937.

Art. 2. — Les Résidents Chefs de province, Commandants de Territoire militaire et Administrateurs Maires de Hanoi et Haiphong sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 27 avril 1940.

G. RIVOAL.

Décret, promulgué en Indochine par arrêté du 1er juin 1940, créant un Institut des hautes études juridiques et sociales d'Extrême-Orient et nommant le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient membre du Conseil d'Administration de l'Institut (*J. O.*, 1940, p. 1632).

22 mai 1940.

Décision chargeant M. L. MALLERET, correspondant de l'Ecole, conservateur du Musée Blanchard de la Brosse, d'une mission gratuite en Cochinchine à l'effet d'y rechercher les traces de l'ancienne occupation khmère.

25 mai 1940.

NOTE POSTALE CIRCULAIRE DU GOUVERNEUR DE LA COCHINCHINE RELATIVE À LA CONSERVATION DES MONUMENTS HISTORIQUES (*Bull. adm. de la Cochinchine*, 1940, p. 1827) :

Le Gouverneur de la Cochinchine,
à Messieurs les Administrateurs, Chefs de province, le Directeur des Iles et du Pénitencier de Poulo-Condore.

J'ai l'honneur d'attirer votre attention sur le fait que dans ces dernières années, plusieurs statues khmères en grès ou en bronze, ainsi que des bijoux en or ou en argent, ont été mis fortuitement au jour, sans que l'autorité administrative en ait été informée. Certains de ces objets, notamment les bijoux, ont été fondus ou vendus, sans égard à l'intérêt archéologique qu'ils pouvaient offrir. D'importantes séries de céramique ancienne ont été dispersées. Des statues de toute beauté ont été grossièrement enduites de résine, de peinture ou de dorure de basse qualité. Des statues brahmaniques ont été naturalisées divinités bouddhiques ou génies sino-annamites par adjonction de ciment. Parfois même des statues tenues pour responsables d'une épidémie ou d'une période de sécheresse ont été victimes de représailles, jetées dans des puits ou mutilées.

Le fait que la Cochinchine ne possède pas de monuments imposants comme le Cambodge, nous impose de veiller spécialement au dénombrement et à la conservation des témoins que le hasard permet de découvrir en divers points du territoire de la Colonie. Il a été établi à un autre égard qu'une bonne partie des sculptures ainsi découvertes appartient à une époque antérieure à la construction d'Angkor et présente par conséquent un très grand intérêt pour la connaissance du passé de ce pays. Enfin, la réglementation qui concerne la protection des monuments historiques rendue applicable en Indochine par les arrêtés du Gouverneur Général des 15 février, 30 avril et 11 juillet 1925, est absolument formelle quant à l'obligation pour l'inventeur de toute pièce archéologique, d'informer sans délai l'autorité la plus voisine. Dans son article 29, l'arrêté du 11 juillet 1925 déclare : « Quiconque, par suite de fouilles, de travaux ou de faits quelconques, aura découvert dans un terrain quelconque des monuments, ruines, sculptures, inscriptions ou objets quelconques pouvant intéresser la préhistoire, l'histoire, l'archéologie ou l'art, devra en aviser dans les vingt-quatre heures l'autorité administrative la plus proche, qui devra assurer la conservation provisoire des objets découverts et en rendre compte sans délai à l'administrateur, chef de la province, ou, s'il s'agit d'une municipalité, au maire de la ville... Toute infraction aux prescriptions qui précèdent devra obligatoirement être déférée par le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient au Gouverneur Général qui décidera des suites à donner à cette constatation. »

A un autre égard, il m'a été signalé que des rabatteurs agissant pour le compte de marchands d'objets d'art ou de prétendus collectionneurs, ont parcouru dans ces dernières années et continuent à parcourir certaines régions à l'effet d'acquérir des objets anciens fortuitement tirés du sol. Des pagodes abritant des pièces archéologiques ont été ainsi dépouillées d'objets dont l'Ecole Française d'Extrême-Orient s'était réservé la priorité ou que cette institution désirait voir conserver dans des temples par égard pour certaines traditions. Il vous appartient de mettre en garde les chefs de villages contre les agissements de ces collecteurs d'antiquités qui spéculent dans la plupart des cas sur l'ignorance ou la naïveté des populations. La plupart des pagodes étant la propriété des communes, tous les objets que contiennent ces édifices devraient faire partie *ipso facto* du domaine communal. Il y a lieu en tout cas d'informer les Conseils de notables que seuls les agents

accrédités par l'Administration (membres de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ou Conservateur du Musée Blanchard de la Brosse) ont qualité pour apprécier si une sculpture ancienne doit être maintenue dans une pagode ou en être retirée au profit d'un musée, en provoquant dans ce dernier cas une donation régulière impliquant le plein consentement des intéressés.

Je vous serais obligé de porter ces recommandations à la connaissance des autorités cantonales et communales, tant en ce qui concerne l'obligation pour tout inventeur d'une sculpture ancienne d'en informer immédiatement les autorités administratives, que pour ce qui a trait à la préservation des antiquités conservées dans les pagodes, miêu ou đình villageois.

VEBER.

6 juin 1940.

Arrêté du Résident Supérieur au Tonkin accordant un passage de retour en France à Mme L. BEZACIER, femme d'un membre permanent de l'Ecole (*Bull. adm. du Tonkin*, 1940, p. 752).

3 juillet 1940.

ARRÊTÉ MODIFIANT L'ARTICLE 14 DE L'ARRÊTÉ DU 9 MAI 1939, PORTANT CRÉATION DE L'INSTITUT BOUDDHIQUE À PHNOM PENH (*J. O.*, 1940, p. 1983) :

Le Gouverneur Général de l'Indochine, Grand Officier de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur Général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu le décret du 20 mai 1940 ;

Vu l'arrêté du 9 mai 1939, portant création de l'Institut Bouddhique ;

Vu le procès-verbal du Conseil d'administration de l'Institut Bouddhique tenu à Phnom Penh le 30 janvier 1940 ;

Vu la lettre no 321-API du 15 mars 1940 du Résident Supérieur au Cambodge ;

Vu la lettre no 419-AI du 14 mai 1940 du Résident Supérieur au Laos,

Arrête :

Article premier. — L'article 14 de l'arrêté du 9 mai 1939 susvisé est modifié ainsi qu'il suit :

Au lieu de :

« Art. 14. — Le Conseil d'administration dans sa session annuelle qui aura lieu chaque année en avril ou mai examinera les comptes de l'année précédente... »

Lire :

« Art. 14. — Le Conseil d'administration dans sa session annuelle qui aura lieu à une date comprise entre les 15 janvier et 15 février, examinera les comptes de l'année précédente... »

Le reste sans changement.

Art. 2.— Le Secrétaire Général du Gouverneur Général de l'Indochine, le Directeur des Finances, le Résident Supérieur au Cambodge, le Résident Supérieur au Laos, le Gouverneur de la Cochinchine sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 3 juillet 1940.

Par délégation :
Le Secrétaire Général p. i.
du Gouvernement Général de l'Indochine,
Pierre DELSALLE.

5 juillet 1940.

Arrêté maintenant M. P. DUPONT, membre permanent de l'Ecole, en mission d'études en Thaïlande (*J. O.*, 1940, p. 2010).

6 juillet 1940.

Arrêté du Résident Supérieur au Cambodge accordant à l'Ecole une subvention de 1.500 $ 00 pour entretien des monuments historiques du Cambodge en 1940 (*Bull. adm. du Cambodge*, 1940, p. 1500).

8 juillet 1940.

Arrêté du Résident Supérieur au Tonkin accordant à l'Ecole une subvention de 2.530 $ 00 pour entretien des monuments historiques du Tonkin en 1940.

10 juillet 1940.

Décision chargeant M. V. GOLOUBEW, membre permanent, de l'expédition des affaires de l'Ecole pendant la durée de l'absence hors de Hanoi du Directeur.

9 septembre 1940.

Arrêté nommant correspondants de l'Ecole pour une durée de trois ans, à compter du 9 septembre 1940 : Mme Edm. CASTAGNOL, ancienne élève de l'Ecole du Louvre ; M. R. P. DALET, syndic liquidateur à Phnom Penh ; le P. L. ESCALÈRE, aumônier de la Marine ; M. P. GOUROU, docteur ès lettres ; M. H. MARCHAL, chef honoraire du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ; Mlle G. NAUDIN, professeur ; M. M. NER, professeur agrégé au Lycée Yersin à Dalat ; M. P. PARIS, administrateur des Services civils ; S. E. le Tiao PHETSARATH, inspecteur des Affaires politiques et administratives du Laos ; le P. F. M. SAVINA, missionnaire apostolique ; M. le Lt-Cel aviateur TERRASSON (*J. O.*, 1940, p. 2507).

20 septembre 1940.

Contrat d'engagement de M. M. V. GLAIZE comme inspecteur du Service archéologique chargé de la Conservation des monuments du Groupe d'Angkor, pendant une durée effective de trois ans, pour compter du 16 octobre 1940.

30 septembre 1940.

Arrêté du Gouverneur de la Cochinchine chargeant M. SAINT-MARTY, Conservateur des Archives et de la Bibliothèque du Gouvernement de la Cochinchine, d'assurer, cumulativement avec ses fonctions actuelles, celles de conservateur du Musée Blanchard de la Brosse, en remplacement de M. MALLERET, mobilisé.

2 octobre 1940.

Arrêté maintenant M. NGUYỄN-VĂN-HUYÊN, professeur de 3e classe du cadre européen des professeurs licenciés ou certifiés, en service hors-cadres à l'Ecole, pour une période d'un an à compter du 15 septembre 1940 (*J. O.*, 1940, p. 2717).

7 octobre 1940.

Arrêté rapportant celui du 30 septembre 1940 chargeant M. SAINT-MARTY d'assurer les fonctions de conservateur du Musée Blanchard de la Brosse cumulativement avec celles de conservateur des Archives et de la Bibliothèque du Gouvernement de la Cochinchine.

INDEX ANALYTIQUE

DU

TOME XL

N. B. — Les noms des auteurs d'articles originaux sont en PETITES CAPITALES, et les titres de leurs articles en *italique*. Les noms des auteurs d'ouvrages ou d'articles dont il a été rendu compte sont en *italique*, et les titres de leurs ouvrages en caractères romains du corps. L'abréviation CR. = compte rendu.

ERRATUM

P. 342, l. 5. *Au lieu de* H. GORIS, *lire* R. GORIS.

P. 345, n. 8, l. 2. *Au lieu de* boddhisattva, *lire* bodhisattva.

P. 361, l. 20. *Au lieu de* corelle, *lire* corolle.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches hors texte.

Figures dans le texte.

TABLE DES MATIÈRES

Fascicule 1.

Fascicule 2.

NOTES ET MÉLANGES.

BIBLIOGRAPHIE.

CHRONIQUE.

Le Directeur Gérant : G. CŒDÈS.